Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

Thèse de doctorat en « ÉTUDES ITALIENNES »

L'Affaire Giuliano : construction d'un cas médiatique dans l'Italie de l'après-guerre.

Présenté et soutenu publiquement le 14 - 10 - 2023 par :

Marco Tuccinardi

Sous la direction du Professeur Sandro Landi, Professeur des Universités et sous la codirection du Professeur Antonio Orecchia, Professeur d'histoire contemporaine à l'Université d'*Insubria* de Varese - Como.

Membres du jury

M. Tabet Xavier, Professeur, Université Paris 8 Vincennes-St Denis

M. Piccioni Riccardo, Professeur, Università di Macerata

Mme. Panzera Cristina, Professeure, Université Bordeaux Montaigne

M. Dutheil Frédéric, Professeur émerite, Université Bordeaux Montaigne

M. Vaccari Ezio, Professeur, Université de l'Insubria

Remerciements

Au directeur de thèse, le professeur Sandro Landi, qui a su me diriger avec un grand professionnalisme dans le développement de la recherche et a su également me soutenir tout au long de la période de recherche pour atteindre mes objectifs.

À mon codirecteur de thèse, le professeur Antonio Orecchia, pour m'avoir suggéré et conseillé sur les textes à consulter pour la partie historique et pour m'avoir aidé surtout pendant mon séjour à l'Université de l'Insubria.

À Christiane et Frédéric Dutheil ainsi qu'à Claude et Jean Terrel pour leur consciencieuse relecture de mon travail.

À ma famille pour m'avoir soutenu et encouragé dans la réalisation de cet important travail de thèse qui m'a permis d'élargir mes connaissances sur le phénomène du banditisme sicilien et de plonger dans l'une des pages historiques les plus importantes de l'Italie Républicaine.

Table des matières

Introduction 5

Première partie 15

La genèse du mythe de Salvatore Giuliano 15

I. La Sicile (1943-1948) entre urgence alimentaire et banditisme 15

I. 1. I. Le deuxième après-guerre : tensions, conflits sociaux et banditisme. 15

I. 1. II. Salvatore Giuliano: le bandit de Montelepre. 25

I. 1. III. Hebdomadaires et magazines : Les trois scoops journalistiques et le journalisme d'investigation. 39

I. 1. IV. Giuliano et l'écriture. 52

I. 1. V. Naissance d'une légende. 83

I. 2. Salvatore Giuliano dans la tradition des *Cantastorie*. 94

I. 2. I. Entre histoire et tradition: La fabrication du mythe dans les récits des *Cantastorie*. 94

I. 2. II. Salvatore Giuliano dans les livrets des *Cantastorie* siciliens : traits communs et divergences. 105

I. 3. I. Giuliano dans la « mémoire communicative » : une étude intergénérationnelle. 137

I. 3. II. Cadre d'échantillonnage et analyse des données. 141

I. 3. III. Mémoire individuelle et collective 155

Seconde partie 160

Récupérations contemporaines et nouveaux récits de l'histoire de Giuliano. 160

II. 1. Cinéma et théâtre : l'histoire mise en scène. 160

II. 1. I. Recherche historique et perspective imaginaire dans les formes cinématographiques. 163

II. 1. II. *Le Salvatore Giuliano* de Rosi et la naissance d'un intérêt historico-sociologique. 173

II. 1. III. *Il Siciliano* et la version romancée de Michel Cimino. 186

II. 1. IV. Giuliano dans les représentations théâtrales. 195

II. 1. V. Mort et trahison dans l'œuvre de Giuseppe Berto. 205

II. 2. La télévision d'investigation entre outil historiographique et analyse subjective. 213
II. 2. I. Recherche historique et rigueur académique dans le programme *Passato e Presente*. 224
II. 3. Diverses formes narratives dans la reconstruction et la diffusion de l'histoire. 229
II. 3. I. La représentation de Giuliano dans la bande dessinée. 240
II. 4. Écrits scientifiques et traitement médiatique de l'Affaire Giuliano 251
II. 4. I. Écrits académiques 251
II. 4. II. Versions alternatives dans les documents déclassifiés. 258
II. 4. III. Écrits journalistiques et interactifs. 268
II. 4. IV. La représentation de Salvatore Giuliano dans les médias numériques : traitement médiatique des vidéos et des groupes de partage sur les réseaux sociaux. 298
Conclusion 315
Bibliographie 320
Annexes 352

Introduction

Dans la nuit du 4 au 5 juillet 1950, le corps de Salvatore Giuliano a été retrouvé gisant sur le sol, sans vie et couvert de sang, dans une cour près de Castelvetrano[1]. Ainsi se termine tragiquement l'aventure du bandit Giuliano à l'âge de 28 ans, tué, selon la version officielle, dans une fusillade avec les carabiniers[2].

Salvatore Giuliano avait pris le maquis le 2 septembre 1943 après une fusillade avec les carabiniers suite à un vol lié au commerce du blé. Dès le début, les exploits du bandit Giuliano ont rapidement fait le tour de l'île et il devient ainsi le chef d'une bande criminelle qui rejoint l'Armée volontaire pour l'indépendance de la Sicile (EVIS). La lutte entreprise par Giuliano et sa bande a attiré l'attention des politiques et de la mafia qui, dans le climat de reconstruction de l'après-guerre, ont su instrumentaliser ses actions pour servir leurs propres objectifs et leur soif de pouvoir[3].

Au fil du temps, l'Affaire est devenue de plus en plus importante et mystérieuse, se prêtant à diverses interprétations et énigmes à résoudre. Nous faisons ici référence à l'enquête sur la mort de Salvatore Giuliano menée par Tommaso Besozzi, journaliste du quotidien *L'Europeo,* qui a marqué un tournant décisif dans l'histoire de l'Affaire. Une semaine après la mort de Giuliano et après avoir enquêté auprès de plusieurs témoins, le journaliste a publié un article dans lequel il désavoue ouvertement la version officielle diffusée par les carabiniers, remettant en question ce qui s'est passé[4]. L'enquête du journaliste a déclenché un tremblement de terre médiatique qui allait à jamais envelopper de mystère toute l'Affaire et ouvrir une

---

[1] Castelvetrano est une ville de 30 mille habitants dans la province de Trapani.

[2] Dès le départ, Salvatore Giuliano a été associé au terme de bandit et c'est donc la formule qui sera utilisée dans cette étude. Pour un complément d'information sur la distinction entre bandits et brigands, voir Antonio Menniti Ippolito, *Banditi e Briganti*, https://www.treccani.it/enciclopedia/banditi-e-briganti_%28Enciclopedia-dei-ragazzi%29/.

[3] Pour plus d'informations sur les relations entre la bande de Giuliano et la politique italienne de l'après-guerre, voir *Études scientifiques,* partie II. 4. I.

[4] La version des carabiniers indiquait que Salvatore Giuliano était mort au cours d'un échange de coups de feu avec la police pendant la nuit à Castelvetrano, dans la province de Trapani. Le journaliste Tommaso Besozzi, en revanche, a relevé les nombreuses incohérences de la version officielle et a déclaré dans un article publié dans le quotidien *L'Europeo* le 16 juillet 1950 *Un secret dans la mort de Giuliano. Tout ce qui est sûr, c'est qu'il est mort.* Pour plus d'informations, voir les écrits journalistiques et interactifs, partie II. 4. III. Pour l'article complet, voir en *Annexe*.

question insoluble dans le dossier Giuliano, déclenchant une prolifération ostensible de textes et une volonté ininterrompue, jusqu'à nos jours de relecture de ce dossier complexe.

Parallèlement au travail d'enquête effectué par les journalistes, l'historiographie a également tenté d'apporter des réponses et de mettre en lumière le rôle joué par Giuliano dans les dynamiques historiques et politiques qui ont caractérisé le deuxième après-guerre italien. On a ainsi tenté d'établir quelles étaient les relations entre la bande Giuliano et les hommes politiques de l'après-guerre et, en particulier, quel était le rôle de la bande par rapport au massacre de Portella della Ginestra[5].

Se situant dans un laps de temps allant de la fin des années 1940 à nos jours, l'histoire de l'Affaire Giuliano a finalement fait l'objet de l'intérêt croissant de différents médias (cinéma - théâtre - littérature) et donc d'une consommation de la part d'un public large et varié.

Ce phénomène, sans précédent dans l'histoire de l'Italie contemporaine, constitue l'objet de notre étude.

L'Affaire Giuliano représente en outre le premier d'une longue série d'épisodes subversifs sanglants qui ont caractérisé l'Italie Républicaine, tout au long de son histoire, sans trouver un dénouement officiel. De ce point de vue, malgré son exposition médiatique, l'Affaire Giuliano a une valeur matricielle par rapport à d'autres affaires comme le massacre de Piazza Fontana (1969), les tentatives de coup d'État (dans les années soixante-dix), l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro (1978) et l'attentat à la gare de Bologne (1980)[6]. Depuis l'Affaire Giuliano, l'opinion publique de l'Italie Républicaine a été, en somme, largement structurée autour des notions d'énigme et de complot[7].

Une fois déterminé le caractère non résolu du cas, la première difficulté pour aborder une étude sur Salvatore Giuliano est apparue immédiatement quant à l'approche à donner à ce travail, puisqu'un choix de contenu devait être fait sur la base de deux axes prépondérants.

Tout d'abord, l'aspect juridique de l'Affaire. Un cadre de recherche possible dans l'étude du cas est lié à l'analyse des nombreuses pièces des procès de Viterbo concernant aussi bien les

---

[5] Il s'est produit le 1er mai 1947 à *Piana degli Albanesi*, dans la province de Palerme.

[6] Cité dans Iblio Paolucci, *L'Unità*, *Et quand le juge creuse, les services secrets émergent*, 23 mai 1983.

[7] Pour une analyse plus approfondie lire, Luc Boltansky, *Enigmes et complots, Une enquête sur les enquêtes*, Gallimard, 2012.

actes subversifs réalisés par Giuliano et sa bande contre les forces de l'ordre, que les événements survenus dans le massacre de Portella della Ginestra. Bien que l'analyse de ces documents n'ait pas été étudiée par le monde académique, il a été décidé de ne pas traiter cet aspect puisque l'objectif de cette recherche n'est pas d'apporter de nouveaux éléments au cas ni de comprendre exactement, là où il y en avait, l'instrumentalisation utilisée par la politique de ce personnage. C'est précisément à ce dernier aspect que l'historiographie s'est consacrée en réalisant des études et cette recherche n'aurait donc rien apporté de nouveau au cas[8].

Bien que les archives judiciaires de l'Affaire Giuliano notamment celles qui concernent le procès de Viterbo (1950 – 1952) restent largement inexploitées, ce travail ne vise pas à apporter un supplément de vérité sur le déroulement des faits. En revanche, ce travail considère l'énigme comme élément constitutif de cette Affaire et surtout comme moteur de sa dimension médiatique. Cette étude comprend donc tout le matériel qui a été collecté à travers différents types de médias (presse, cinéma, fiction) depuis septembre 1943, année où Giuliano a pris le maquis, jusqu'à aujourd'hui[9].

L'objectif principal de cette recherche est principalement de démontrer l'extraordinaire nature pluri médiatique de l'Affaire Giuliano et de constituer une archive qui réunit une partie significative de ces témoignages. À travers ces témoignages, nous avons essayé de mettre en évidence la spécificité médiatique de cette Affaire tout en abordant une série de questions : pourquoi la figure de Giuliano se distingue-t-elle par rapport à d'autres figures du banditisme sicilien et italien, antérieurs, contemporaines ou postérieurs ? Pour quelle raison la figure de Giuliano est constamment reprise par les médias d'après-guerre alors que d'autres figures rebelles de l'époque n'ont pas reçu le même traitement ? Dans quelle mesure participe-t-il lui-même, volontairement, à la construction de son propre mythe ? Ces questions constituent le *fil rouge* de notre étude[10].

---

[8] Voir la partie II. 4. I. *Études académiques.*

[9] L'étude a été achevée en juin 2022. Certainement, l'Affaire Giuliano offrira de nouveaux documents à analyser étant donné qu'à ce jour, le secret d'état sur la mort de Salvatore Giuliano est toujours en vigueur. La déclassification de d'autres documents provoquera sans doute une autre vague médiatique.

[10] Comme nous le verrons, les journaux et les magazines ont accordé beaucoup d'importance à l'Affaire, surtout entre 1945 et 1951. Pour plus d'informations, voir *Le traitement médiatique de Giuliano, partie II. 4. III*.

Sur la base de tous ces éléments que nous venons d'énoncer, l'Affaire Giuliano représente donc un phénomène médiatique intéressant qui a attiré notre attention et qui fera donc l'objet de recherches et d'analyses.

Ayant donc expliqué la perspective de ce travail, notre point de départ a été de comprendre comment la fascination qu'exerce le personnage de Giuliano à été créée au fil du temps, et pour cela nous avons abordé l'étude de l'Affaire selon un double point de vue, endogène et exogène, c'est-à-dire interne ou externe au microcosme de Montelepre qui a vu sa genèse, même d'un point de vue médiatique.

Endogène dans le sens d'un phénomène local, circonscrit à la communauté de Montelepre et ensuite à toute la Sicile, puis à travers des éléments tels que la réputation, la renommée et le mythe, qui a pris un caractère plus exogène et s'est développé en dehors de la Sicile à travers les différentes formes médiatiques qui ont amplifié ses exploits dans toute l'Italie et au niveau international.

Après la création de la bande Giuliano en 1943, la figure du bandit a immédiatement émergé de la scène des banditismes sicilien de l'après-guerre. En effet, malgré la présence de diverses bandes dans toute la Sicile, Salvatore Giuliano a immédiatement incarné une figure différente dans l'imaginaire collectif pour cette période[11]. Accomplissant des exploits principalement contre les riches, il acquiert rapidement la réputation d'un Robin des Bois défenseur des plus faibles, et joue le rôle du rebelle contre l'État. Un anti-héros public, donc, capable de rétablir la stabilité là où les lois de l'État ne rencontrent pas de consensus et ne sont pas appliquées[12]. Mais comment cette légende de Giuliano est-elle née ? Quels facteurs ont déterminé la naissance de ce mythe ?

L'étude matérielle de Marc Bloch sur la naissance et la propagation de légendes pendant la Grande guerre a été une source d'inspiration et nous a permis de développer une réflexion sur la création du mythe du bandit Giuliano et la manière dont les événements étaient racontés

[11] Sur la présence de d'autres bandes sur le territoire sicilien, voir la partie I. 1. I. La *Sicile (1943-1948) entre urgence alimentaire et rébellions de bandits.*

[12] L'interprétation d'un Giuliano Robin des Bois se retrouve, comme nous le verrons au cours de cette étude, dans certains canaux médiatiques journalistiques et narratifs. Ils ne sont donc pas confirmés dans la documentation d'archive.

à l'époque[13]. Par quels canaux le mythe du personnage de Giuliano s'est-il initialement construit ? Quels sont les acteurs qui participent à sa création ? Quels médias participent à la création de son mythe ? C'est principalement sur ces points qu'une analyse approfondie a été effectuée, et nous avons organisé ce travail en deux parties.

La première partie est consacrée à la genèse du mythe et à l'oralité. Au départ, l'histoire du bandit se développe car Giuliano est sans doute l'artisan de son propre mythe. Pendant la période 1945-1950 Giuliano accomplit plusieurs actes qui sont très médiatisés et qui seront à l'origine de son propre mythe. L'image de Salvatore Giuliano qui réalise des affiches à destination de la communauté de Montelepre, contre les communistes, qui communique avec la presse sous forme de lettres et surtout qui se fait interviewer à plusieurs reprises par les journalistes, nous montre bien que Giuliano est à l'origine de son mythe. L'étude de tout ce materiel recueilli est fondamentale dans l'analyse de l'Affaire Giuliano. Etant donné qu'il s'agit de quelque chose d'inédit dans le milieu du banditisme italien, ces documents seront analysés au debut de ce travail.

Mais le mythe de Salvatore Giuliano se forme aussi grâce à l'oralité, qui représente un moyen de communication typique des communautés rurales tout particulièrement dans le monde méditerranéen. La diffusion orale de l'Affaire Giuliano constitue sans doute le support médiatique le plus important et le plus ancien et il sera étudié selon trois axes : constitution, propagation et transmission de la légende Giuliano. L'analyse de ces trois aspects constitue le point de départ de ce travail.

La raison pour laquelle l'image du bon bandit défenseur des plus faibles s'est développée immédiatement est due probablement au phénomène de la renommée, actif au sein de la communauté de Montelepre. La renommée de rebelle - défenseur de la justice dont bénéficie Giuliano est née ici, c'est-à-dire dans une société étrangère à l'État, et qui avait été l'un des principaux centres de la plus grande expansion du banditisme sicilien après la Seconde Guerre mondiale.

La diffusion orale des exploits de Giuliano crée immédiatement dans l'imaginaire collectif la réputation du bon bandit, une image qui subit une véritable métamorphose en mythe après sa mort. Dans le cas de Giuliano, en effet, la mort est tellement théâtrale qu'elle marque

---

[13] Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Allia, 2012.

le passage de la renommée au mythe. Dans ce passage un rôle essentiel est joué par les *Cantastorie* qui fabriquent et alimentent le mythe de Giuliano à travers leurs poèmes. L'univers médiatique *cantastoriale* a donc représenté un point essentiel dans le développement de l'Affaire médiatique, surtout dans sa phase initiale[14].

Les *Cantastorie*, se nourrissant de l'oralité, ont joué un rôle prépondérant dans la construction et la diffusion du mythe, car ils ont su opérer une jonction entre l'histoire du bandit et l'imaginaire des Paladins, très vif dans la culture populaire sicilienne, dont Giuliano aurait été une manifestation.

Giuliano, inconsciemment, au moins surtout au début de sa période de banditisme, est probablement légitimé par le peuple dans le rôle du paladin qui lutte contre l'injustice de l'État. L'histoire de Giuliano devient, en somme, un objet médiatique, parce qu'elle rencontre ou croise une tradition millénaire, celle du Paladin défenseur des faibles, qui répond, nous le verrons, à des codes très précis.

Dans cette première partie, nous nous concentrerons donc sur le travail effectué par les *Cantastorie* qui ont su amplifier par des moyens modernes un phénomène ancien de la renommée qui fonctionne parfaitement parce qu'il est, au fond, cohérent avec une certaine « *économie morale* »[15] . Le travail des *Cantastorie* assume également un rôle fondamental car il se situe à un stade intermédiaire entre la dimension orale de l'Affaire et la production des livrets qui constituent la première forme écrite de sa diffusion. Les *Cantastorie* sont donc positionnés dans la phase intermédiaire entre les formes médiatiques orales et écrites. Dans le cadre de cette étude la place des *Cantastorie* est centrale et fera l'objet d'une analyse détaillée.

Le troisième volet de cette partie consacrée à l'oralité étudie les conditions de transmission locale et intergénérationnelle de l'histoire de Giuliano. Comment l'histoire de Giuliano a-t-elle été transmise au sein de la communauté de Montelepre ? Les gens se souviennent-ils encore de ce qui s'est passé aujourd'hui après de longues années ? Ont-ils

---

[14] Paternò a été pendant de nombreuses années une école de formation et de préparation des plus importants Cantastorie siciliens. Ma rencontre à Paternò avec la petite-fille de Ciccio Busacca (l'un des plus importants Cantastorie italiens du XXe siècle) m'a permis de trouver de nouvelles pistes intéressantes pour étudier le phénomène des contes et d'apprendre de nouveaux éléments sur la manière dont les spectacles se déroulaient. En outre, grâce à l'aide de la petite-fille de Ciccio Busacca, ce patrimoine immatériel est aujourd'hui encore récupéré et revalorisé à travers la réalisation d'expositions consacrées au Cantastorie.

[15] Sur le concept d'*économie morale*, voir la partie I. 1. 5.

divulgué les faits liés au banditisme et à Giuliano ou ont-ils plutôt essayé d'oublier ? Quelle est la part de l'oubli dans la construction d'une mémoire collective ? Comment l'image du bandit a évolué dans l'imaginaire collectif de Montelepre ?

Pour répondre à ces questions, nous avons pris comme modèle une étude de l'historien Harald Welzer, qui a travaillé sur la transmission de la mémoire dans les familles allemandes après la défaite du national-socialisme[16]. Notre objectif a été d'appliquer la même méthode au cas de Giuliano et de mettre en évidence la façon dont les discours sur Giuliano ont été transmis de génération en génération au sein de la communauté de Montelepre. Cette enquête, qui complète et enrichit la partie relative à l'oralité, constitue une archive précieuse qui n'a pas encore été réalisée et a été rendue possible grâce à la volonté du conseil municipal de Montelepre, qui s'est montré très intéressé par notre projet[17].

Le travail effectué dans la communauté de Montelepre a fourni des pistes d'analyse intéressantes et a notamment permis de concevoir et de développer la seconde partie de cette étude. La réticence de la première génération à transmettre la mémoire de l'Affaire Giuliano aux générations suivantes a entraîné un blocage de la circulation intergénérationnelle de l'information et a donné lieu à une recherche des faits, non pas par contact direct, c'est-à-dire à travers les récits des parents, mais par le biais des différents formes médiatiques (cinéma et littérature en particulier) présents aujourd'hui. Et c'est sur ces aspects que s'est concentré le travail de toute la seconde partie de cette étude.

Le cinéma, le théâtre, la télévision et les différentes formes narratives ont joué un rôle décisif pour alimenter l'histoire du bandit dans l'après-guerre et ont eu le mérite de la transmettre à un public varié de façon pratiquement ininterrompue jusqu'à nos jours. L'enquête sur les différentes formes médiatiques de l'Affaire Giuliano, qui n'a jamais été effectuée auparavant, a mis en lumière la très grande richesse de l'appropriation médiatique dont il a fait l'objet.

Dans cette seconde partie, nous nous sommes donc principalement consacrés à un travail de collecte et de description de ce matériel hybride et la question à laquelle nous avons essayé de répondre est de savoir dans quelle mesure la médiatisation sans précédent de l'Affaire s'inscrit, amplifie et modifie l'imaginaire du bandit qui s'est construit dans l'oralité locale.

---

[16] Harald Welzer, *Mon grand-père n'est pas un nazi,* Gallimard, quatrième de couverture, 2013.

[17] La transcription des entretiens se trouve en *Annexe*.

Comme indiqué au début de cette étude, le matériel sur l'Affaire Giuliano a été collecté sans nécessairement prise de parti. Il y a donc eu plus de liberté de la part de certains médias dans l'utilisation des sources. S'agissant principalement de personnalités non universitaires, ils n'avaient pas l'obligation professionnelle et morale de divulguer l'histoire avec la rigueur académique et ont pu propager leur version des faits en toute liberté et surtout en se référant à des publics différents. Ce qui est intéressant dans le cadre de cette étude, c'est que le matériel recueilli est d'une grande importance car il constitue les éléments essentiels pour la constitution du dossier Giuliano et permet de corroborer l'extraordinaire caractère pluri médiatique de l'Affaire Giuliano.

Parmi les différentes formes médiatiques de l'Affaire, une position prépondérante est occupée chronologiquement par le cinéma et la télévision. Lors du travail intergénérationnel sur la transmission de la mémoire à Montelepre, la plupart des personnes interrogées ont déclaré avoir pris connaissance de l'Affaire grâce aux différents films consacrés au bandit. Le cinéma a donc été un vecteur précieux et décisif pour attirer l'attention des médias sur cette Affaire. Mais comment ces médias ont-ils repris l'histoire ? À partir de quelles sources ? Et ces sources sont-elles fiables ? L'historiographie a longtemps débattu de l'utilisation des sources visuelles et a tenté de déterminer s'il était possible de mener une étude à l'aide d'images[18].

L'univers cinématographique a produit trois œuvres majeures au fil des ans : *Salvatore Giuliano* de Francesco Rosi en 1962, *Il Siciliano* de Michael Cimino en 1986 et *Affari di Stato* de Paolo Benvenuti en 2003. Ces films sont importants tant pour leur valeur artistique que pour leur valeur documentaire. Ils entretiennent un rapport véritable avec le mythe de Giuliano : parfois, comme dans le cas de Rosi, ils ont anticipé et rendu possible le travail des historiens, parfois, comme dans le cas de Cimino, ils s'inscrivent dans le sillage des *Cantastorie* tout en amplifiant leur univers.

Ce dernier aspect est intéressant car, comme nous le verrons, certains écrivains ont poursuivi et reproduit l'image du bon bandit qui avait été modelée par les *Cantastorie* et ont continué à la diffuser auprès du public.

---

[18] Le débat historiographique sur l'utilisation des sources cinématographiques présente également un intérêt particulier. Pour plus d'informations, voir Silvia Pagni, *Il dibattito storiografico sulle fonti filmiche et S. Carini media e storia : cronologia di un dibattito, in fare storia, pp. 47 - 90.*

Mais le cinéma et la littérature n'ont pas été les modèles uniques de diffusion à l'époque contemporaine. Ces dernières années, la télévision a joué un rôle croissant dans la propagation de l'Affaire grâce à diverses émissions d'investigation qui ont remis l'histoire du bandit Giuliano sur le devant de la scène. Il sera aussi intéressant d'analyser comment les émissions à caractère documentaire ont donné de l'importance à cette Affaire. Les images sélectionnées et transmises au public ont-elles déterminé chez le spectateur une vision mythique-héroïque du personnage de Giuliano ou ont-elles plutôt alimenté une réflexion critique sur ce qui s'est passé dans l'Italie d'après-guerre et en Sicile en particulier ? Le monde scientifique et universitaire a-t-il participé à ces émissions télévisées, ou a-t-il préféré donner la parole à des figures alternatives, alimentant la vision "Robin des bois" du personnage ?

Après avoir analysé les sources filmiques télévisuelles et narratives de l'Affaire Giuliano, la fin de la seconde partie de ce travail, a été consacrée à l'historiographie. Les études académiques et non académiques ont-elles confirmé la version *Cantastoriale* de Giuliano ou ont-elles apporté quelque chose de nouveau à l'Affaire ? Ont-elles réussi à éclairer le rôle joué par Giuliano et sa bande dans la situation historique et politique de l'après-guerre ? L'historiographie a-t-elle produit des études convergentes ou existe-t-il des études "alternatives" et a-t-elle contribué à alimenter le caractère enigmatique de l'Affaire ?

L'historiographie, comme nous le verrons, inclut un ensemble varié de publications, à caractère académique et extra académique dont le rôle, dans la construction d'une opinion sur l'Affaire, au fil du temps, n'a pas été univoque. L'historiographie, notamment celle non académique, a été, en somme en partie à l'origine de la lecture complotiste de l'Affaire. Le travail des historiens se fonde largement sur des sources journalistiques ; souvent les journalistes s'improvisent historiens.

L'une des parties les plus innovantes de ce travail a été d'effectuer un recensement des sources journalistiques relatives à l'Affaire pour la période 1943 - 2016 et à travers quatre journaux italiens : *Il Corriere della Sera*, *L'Unità*, *La Stampa* et *L'Ora*. La collecte des données a été réalisée dans la plupart des cas grâce à l'utilisation des archives historiques des sites web des journaux, qui ont numérisé tout leur patrimoine journalistique, tandis que pour le quotidien *L'Ora*, dont la numérisation n'a pas encore été réalisée, le travail de recensement a été effectué dans la ville de Palerme, à la bibliothèque régionale de Sicile.

Ce travail était crucial pour différentes raisons. Tout d'abord, la recherche de ce matériel a constitué la base de la deuxième partie de ce travail. La présence d'articles présentant

différents aspects culturels, politiques liés à l'histoire de bandit a permis de ressembler de multiples articles liés à l'Affaire. En outre, ce travail, totalement inédit, de recensement journalistique constitue le noyau d'une archive, qui reste à réaliser, sur Giuliano et le banditisme sicilien[19].

Parallèlement au traitement médiatique de l'Affaire Giuliano dans la presse italienne, la même méthodologie a été appliquée à d'autres médias dont le plus récent est constitué par l'univers numérique d'internet. Dans ce cas, nous avons réalisé notamment un recensement des vidéos disponibles sur la plateforme YouTube consacrées à l'Affaire Giuliano. Ces archives numériques complètent et enrichissent les archives journalistiques.

Tous ces aspects liés à l'histoire du bandit Salvatore Giuliano, sur laquelle cette étude s'est construite, ont fait l'objet d'une attention médiatique considérable et sont d'autant plus importants car ils s'inscrivent dans un contexte politique historique italien déterminant pour la reconstruction du pays. L'Affaire Giuliano commence, comme nous l'avons dit, en septembre 1943, une date clé pour l'Italie qui marque un tournant décisif pour le destin du pays. La connaissance du contexte historico - politique italien est fondamentale pour une bonne interprétation du cas Giuliano et c'est donc sur les événements historico - politiques italiens de cette période que ce travail commence.

[19] L'administration municipale de Montelepre, suite à la collaboration qui a eu lieu pour trouver quelques familles pour le travail intergénérationnel, a participé à un projet national pour la création d'un centre d'étude sur le banditisme. Le travail réalisé sur le traitement médiatique des quatre journaux a suscité leur intérêt et servira de base à la création des archives.

Première partie

La genèse du mythe de Salvatore Giuliano

I. La Sicile (1943-1948) entre urgence alimentaire et banditisme

I. 1. I. Le deuxième après-guerre : tensions, conflits sociaux et banditisme.

Entre 1943 et 1948, la Sicile a connu une période pleine de tensions, de grands changements économiques et sociaux et de luttes entre les différentes composantes politiques pour succéder au fascisme. L'objectif était de s'assurer un leadership politique non seulement à l'échelle régionale mais aussi à l'échelle nationale. Les années qui ont suivi 1943 ont été appelées les « années difficiles », comme en témoigne l'essai de Giuliana Saladino[20], dans lequel elle explique l'importance de ces années qui ont constitué un tournant décisif pour l'avenir de la Sicile et de la nation tout entière.

Avec l'opération Husky, débute le 10 juin 1943 l'un des moments décisifs de la Seconde Guerre mondiale. Les troupes anglo-américaines se préparent à débarquer sur le territoire sicilien et, après un mois de batailles, parviennent à prendre le dessus sur les troupes italiennes et allemandes[21]. « Au-delà des aspects militaires, avec l'avancée des Alliés en Sicile, Américains à l'ouest et Britanniques à l'est, on constate que le consensus à l'égard du fascisme diminue et l'humeur de la population, usée par les années de guerre, manifeste un sentiment général de malaise, associé aux dures conditions de vie »[22]. La preuve de ce sentiment de

---

[20] G. Saladino, *Terra di rapina*, Sellerio, Palerme, 2001, p. 68. La première édition du livre est cependant sortie en 1977 à Turin chez l'éditeur Einaudi.

[21] Sur les aspects plus proprement militaires, voir A. Santoni, *Le operazioni in Sicilia e in Calabria (luglio-settembre 1943)*, édité par le ministère de la Défense, Bureau historique de l'état-major de l'armée, Rome, 1983. Il existe cependant de nombreux textes consacrés à l'opération Husky. Parmi ceux-ci, il convient de mentionner R. Atkinson, *Il giorno della battaglia. Gli alleati in Italia, 1943-1944* (trad. it. par C. Lazzari), Mondadori, Milan, 2008; C. D'Este, *1943. Lo sbarco in Sicilia*, Mondadori, Milan, 1990.

[22] Cité dans, M. Patti, *La Sicilia e gli alleati. Tra occupazione e Liberazione*, Donzelli, Rome, 2013, pp. 65-66.

malaise moral se trouve dans un rapport du préfet de Palerme envoyé au ministère de l'Intérieur le 8 mars 1943 :

> Lo stato d'animo della popolazione, a seguito degli ultimi bombardamenti, è molto scosso; e qualche grave commento contro i Capi dello Stato è stato fatto.
> In Via Alloro la sera dell'8 marzo vi è stata una semi sommossa di donne contro le Autorità.
> Frasi piuttosto offensive sono state pronunciate.
> Quella calma, più volte prospettata dalle autorità locali, non è esistita ma piuttosto si è notato un senso di aperta ribellione.
> La popolazione sopporterebbe con più calma le incursioni se non fosse esasperata dalla deficienza degli approvvigionamenti.
> I servizi lasciano molto a desiderare. […]
> La popolazione nota tutto quanto sopra accennato, protesta altamente contro le autorità locali per questo così deplorevole disinteresse che fomenta il malanimo contro il Regime. […]
> Il pubblico di ogni ceto dimostra ormai stanchezza e sfiducia in modo sempre più palese[23].

Si ce sont les sentiments exprimés dans une grande ville comme Palerme, on peut imaginer que les conditions de vie et le moral dans les campagnes étaient encore plus difficiles. La situation sur l'île avant et même après le débarquement des Alliés était désastreuse. La guerre avait plongé tout le secteur agricole, véritable moteur de l'économie de l'île, dans une grande crise. Selon une enquête réalisée en 1931, 51,5 % de la population travaillait dans ce secteur. En outre, une grande partie du secteur industriel et commercial était liée à l'agriculture, puisque

[23] D'après l'essai de Pierluigi Basile, *La Sicilia negli "anni difficili": un lungo dopo guerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale* (1943-48), p. 29. La citation est tirée des Archives d'État de Palerme (ci-après ASPA), Préfecture de Palerme - Cabinet (ci-après PG), 1941-45, b. 652, f. " Situation politique et économique de la province ", Rapport du préfet de Palerme au ministère de l'Intérieur sur l'état de la population dans la ville de Palerme, 8 mars 1943.

le tissu productif des petites et moyennes entreprises s'occupait de sa transformation et de sa commercialisation[24].

Au fur et à mesure que le conflit se poursuit, les conditions de vie des Siciliens se dégradent et c'est pourquoi ils accueillent favorablement l'arrivée des Alliés. Pour les paysans, l'arrivée des Anglo-Américains signifie la fin du conflit et l'espoir de pouvoir enfin recommencer à vivre après les vingt ans de fascisme. Les raisons de cette grande euphorie sont également liées au fort impact que l'Amérique et le mythe américain ont eu sur eux. Pour la plupart des agriculteurs, l'Amérique était la terre promise, la terre vers laquelle de nombreux Siciliens avaient émigré aux alentours du XIXe siècle et avaient réussi, d'une manière ou d'une autre, à améliorer leurs conditions de vie. En outre, il a été remarqué que parmi l'armée américaine, de nombreux soldats étaient d'origine sicilienne et apparaissaient à leurs yeux comme des libérateurs, obtenant d'eux de la nourriture et d'autres formes d'assistance[25].

L'année 1943 marque donc une césure importante non seulement pour le destin de la Sicile mais aussi pour celui de la nation tout entière. Le débarquement des Alliés marque un moment crucial pour le destin de la Sicile : « L'après-guerre en Sicile, occupée avant la signature de l'armistice, est en quelque sorte un après-guerre par anticipation, qui permet d'observer, plus tôt qu'ailleurs, des dynamiques, des relations, des expériences qui seront communes à l'histoire du Sud libéré avant la Libération. L'île est en effet le premier morceau d'Italie - mais aussi d'Europe - conquis, occupé et administré par les Anglo-Américains ; elle est le premier territoire italien occupé à retourner sous l'administration du Royaume du Sud, en février 1944. Pour ces raisons, elle représentait pour les Alliés le "laboratoire" où expérimenter le fonctionnement des politiques d'occupation qui devaient être étendues à tous les territoires occupés en Europe, planifiées avant l'invasion et progressivement élaborées pendant l'occupation elle-même, en essayant de concilier, au moins idéalement, le principe d'autodétermination des peuples avec les besoins du contrôle militaire »[26].

---

[24] Pour une connaissance plus approfondie de la situation économique de la Sicile pendant et après la guerre, voir S. Butera et M.T. Dispenza, *Traccia storica dello sviluppo economico in Sicilia nel secondo dopoguerra (1943-2000)*, in *Aspetti e tendenze dell'economia siciliana*, édité par S. Butera et G. Ciaccio, Svimez-Il Mulino, Bologna, 2002, p. 17. N. Prestianni, *L'economia agraria della Sicilia*, Istituto Nazionale di Economia Agraria - Osservatorio di economia agraria per la Sicilia, Palerme, 1947.

[25] A. Crisantino, *Breve storia della Sicilia. Le radici antiche dei problemi di oggi*, Di Girolamo, Trapani, 2012, p. 227.

[26] Cité dans M. Patti, *La Sicilia e gli alleati*, pp. 5-6.

Au lendemain de la libération et jusqu'au début de 1944, la Sicile est maintenue sous le contrôle du gouvernement militaire allié du territoire occupé (Amgot), qui dépend du quartier général allié en Méditerranée, sous le contrôle du général Alexander, qui, en tant que commandant des forces d'occupation, est le gouverneur militaire du territoire occupé. Le gouverneur était subordonné au chef de l'administration, le major général Lord Rennel Rodd, assisté de deux officiers, le commodore C.E. Benson et Charles Poletti, chef des affaires civiles de la Septième Armée américaine. Ce dernier, grâce à ses origines italiennes, allait devenir le personnage clé de la structure administrative alliée. Les tâches de l'Amgot étaient relativement simples : il s'agissait de garantir la sécurité à l'arrière, d'éviter que les troupes de combat ne soient impliquées dans des problèmes administratifs et policiers, de garantir l'ordre public au sein de la population civile et de rétablir des conditions de vie acceptables[27].

À cet égard, la situation est dramatique : la faim et la misère touchent une grande partie de la population. Le plus gros problème qui n'a pas été résolu par les Amgots par la suite est le manque de nourriture sur toute l'île. Et c'est pourquoi un mécontentement général a conduit à de graves affrontements entre la population et les forces armées tout au long de l'année 1944. À Partinico, le 30 mars 1944, une foule d'environ mille personnes, qui avait pris d'assaut les maisons des riches la veille à la recherche de blé, se déverse devant le bureau du percepteur pour brûler ses dossiers. La réponse de la police a entraîné la mort d'un jeune homme et déclenché une réaction brutale de la foule, qui a atteint un maréchal des carabiniers avec une bombe, le tuant[28]. Quelques mois plus tard, « une grève des employés de la mairie a été réprimée dans le sang par les militaires appelés à protéger la préfecture ; 16 personnes ont été tuées et 104 blessées sur le terrain »[29].

Mais l'épisode le plus important est celui qui est entré dans l'histoire comme le « massacre du pain » dans la Via Maqueda à Palerme le 19 octobre 1944. Lors d'une

---

[27] R. Mangiameli, *La regione in guerra (1943-50)*, in "Storia d'Italia. Le Regioni dall'Unità a oggi", *La Sicilia*, édité par M. Aymard et G. Giarrizzo, Einaudi, Turin, 1987, pp. 485-486. Pour un aperçu plus large de l'occupation alliée en Italie, voir D.W. Ellwood, *The Enemy Ally. La politica dell'occupazione anglo-americana in Italia, 1943-1946* (traduit par A. Tasca), Feltrinelli, Milan, 1977.

[28] Pierluigi Basile, *La Sicilia negli anni difficili: un lungo dopoguerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale (1943-48)*, p. 59.

[29] R. Mangiameli, *La regione in guerra (1943-50)*, in "Storia d'Italia. Le Regioni dall'Unità a oggi", *La Sicilia*, édité par M. Aymard et G. Giarrizzo, Einaudi, Turin, 1987, pp. 556.

manifestation d'employés municipaux réclamant le paiement d'arriérés et une augmentation des salaires, les forces de l'ordre ont répondu en tuant 26 personnes et en blessant 156[30].

Cette phase très chaotique et délicate de l'occupation par les forces alliées a donc débuté dans un climat de grande tension et d'incertitude quant aux relations entre les différentes communautés locales et les forces d'occupation. La recherche de la stabilité dans les petits et grands centres a été un objectif difficile à atteindre. La réorganisation de la machine administrative n'a pas été une tâche facile pour plusieurs raisons : tout d'abord, il a fallu procéder à une épuration du personnel. Tous ceux qui avaient eu des implications avec le régime fasciste devaient être remplacés. Un signal fort d'antifascisme devait être donné immédiatement après le conflit. Ensuite, il fallait sélectionner le personnel des collectivités locales publiques et privées. Cette opération a été plus compliquée que prévu, notamment parce que les vues du haut commandement n'étaient pas claires. « D'un côté, les Britanniques faisaient pression pour un gouvernement autonome qui visait à maintenir chaque fonctionnaire à sa place et à gouverner par le biais de l'appareil existant, se limitant à contrôler et à conseiller avec son propre personnel. D'autre part, les Américains ont plaidé pour un changement radical de l'appareil administratif, en insérant massivement du personnel militaire, notamment dans les rangs inférieurs de la hiérarchie »[31].

La création de la Commission de contrôle alliée (AC), un organe bureaucratique militaire complexe chargé de contrôler et de conseiller l'administration italienne dans les territoires où les combats ont cessé, prouve que la ligne britannique a prévalu. Dès le début, cependant, les Britanniques ont compris combien il était compliqué de trouver des interlocuteurs appropriés au sein de la société sicilienne pour leur confier les rênes du pouvoir. La principale difficulté était de trouver, parmi les nombreuses entités locales, celle qui disposait d'une autorité forte pour gérer l'ordre public tout en évitant les conflits et les tensions qui, entre-temps, n'ont pu être étouffés dans toute l'île. Dans une lettre écrite par le Haut - Commissaire Salvatore Aldisio aux préfets siciliens, il est indiqué que la situation est incandescente et que tout pourrait sombrer dans le chaos :

---

[30] Pour une reconstitution du massacre, du contexte dans lequel il a mûri et de ses effets, voir M. Patti, *La Sicilia e gli alleati*, pp. 195-201.
[31] Cité dans, R. Mangiameli, *La regione in guerra (1943 - 50)*, in Storia d'Italia. Le Regioni, *Dall'Unità a oggi*, *La Sicilia*, édité par M. Aymard et G. Giarrizzo, Einaudi, Turin, pp. 487 - 490.

« Da diverse parti della Sicilia, mi viene segnalato che categorie d'impiegati e di operai, spesso senza consultare i dirigenti delle loro organizzazioni e senza avere avviato attraverso gli organi di tutela e di rappresentanza del lavoro alcuna trattativa, ricorrono con una estrema leggerezza all'arma dello sciopero. […]

Il Paese è ancora in guerra; il Paese è distrutto. Se capi e gregari delle varie categorie, attraverso la manifesta espressione di un particolarismo esasperato, tentassero di arrestare la faticosa marcia di ripresa lanciandosi nella poco deliziosa situazione anarcoide del 1919-20, che maturò la "marcia su Roma", sappiano essi chiaramente e nettamente che ciò non è consentito.

L'arma dello sciopero è l'*extrema ratio* a cui si deve ricorrere in casi estremamente gravi, anzi per ora non vi si deve ricorrere affatto […]

Non si può nelle attuali delicate condizioni della vita pubblica lanciare città e provincie in agitazioni che possono avere epiloghi amari e luttuosi come quello di Palermo. […]

Se necessario si arrestino e si propongano per il confino coloro che si adoperano a fare artificiosamente salire i prezzi, perché in quest'ora difficile e buia, l'azione di costoro riveste i caratteri di un'attività estremamente delittuosa. L'ordine pubblico deve essere ad ogni costo mantenuto, e le popolazioni debbono essere confortate dall'assistenza vigilante delle autorità, seguita da esempi di energia. Circa la condotta da adottare verso il separatismo che, a

> parte la sua natura antistatale, specie in quest'ultimo tempo tenta di sfruttare ogni disagio della popolazione, è necessario seguirne la azione con particolare oculatezza ed intervenire energicamente. Non deve essere consentita alcuna propaganda tendente a staccare l'Isola dal resto del Paese, né alcuna sobillazione comunque camuffata. […] è necessario che si intensifichi l'opera per il recupero del grano ai "Granai del popolo".
>
> Le riserve vanno rapidamente esaurendosi ed il conferimento è fermo. È necessario intensificare questa attività.
>
> […]
>
> È grave, gravissimo. Ogni provincia deve fare il massimo sforzo, altrimenti giorni neri e bui ci si preparano. Grano ancora ce n'è. Guai a coloro che restano sordi a questo appello. Su di essi cadrebbero le estreme responsabilità di fatti, che, come è facile immaginare, sarebbero purtroppo tragici e definitivi »[32].

Comme on peut le déduire de cette lettre, le niveau d'alerte était très élevé et les forces d'occupation ont pu réprimer les protestations avec beaucoup de difficultés.

Parmi les différents groupes et classes sociales de l'île, l'aristocratie terrienne semblait posséder aux yeux des Britanniques les qualités et l'image nécessaires pour représenter l'île, et était en outre la seule à pouvoir user de son influence historique et de son prestige auprès de la population[33]. Et c'est pourquoi, dans ce moment historique particulier, ouvert par le débarquement des Alliés, les élites agraires siciliennes ont été les premières à bouger dans

[32] Lettre confidentielle du Haut - Commissaire Salvatore Aldisio aux préfets de Sicile, 25 octobre 1944, in ASPA, PG, 1941 - 45, b. 652, f. Situation politique et économique de la province.
[33] Pierluigi Basile, *La Sicilia negli anni difficili: un lungo dopoguerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale (1943-48),* p. 37.

l'espoir de retrouver les privilèges éradiqués par le fascisme, et par la voix du comte Lucio Tasca Bordonaro, elles ont publié un manifeste, *L'éloge du latifundium sicilien*[34] qui revendiquait essentiellement plus d'espace et de reconnaissance pour les latifundia.

Les revendications traditionnelles des propriétaires siciliens avaient entre - temps donné lieu à des mouvements séparatistes. Les premières manifestations du séparatisme sicilien remontent au lendemain de l'occupation alliée, avec la création du MIS (Mouvement pour l'indépendance de la Sicile), dirigé par Aprile Finocchiaro, qui va jusqu'à réclamer une occupation permanente par les troupes anglo - américaines et, profitant de la faiblesse du gouvernement de Rome, à mettre sur pied une force armée clandestine, l'EVIS (Armée volontaire pour l'indépendance de la Sicile). Des raisons anciennes et des motifs nouveaux se mêlent au séparatisme : c'est l'expression d'un sentiment traditionnel d'hostilité et de protestation contre le gouvernement de Rome qui, depuis l'unification, a toujours ignoré les besoins de l'île. Ce mouvement séparatiste, qui semblait donc etre justifié par l'ignorance de la réalité historique sicilienne par le gouvernement fasciste comme par ses prédécesseurs, allait bientôt prendre une autre caractérisation politique. Soutenu par des forces ouvertement réactionnaires, surtout par les grands propriétaires terriens et étroitement lié à la mafia, qui avait retrouvé force et autorité après le débarquement de 1943, le séparatisme tendait à isoler la Sicile du mouvement de renouveau national qui émergeait de l'avancée de nouvelles forces politiques et sociales[35]. La charte du séparatisme a été envoyée sous la forme d'un mémorandum au général Alexander. Il affirmait l'aspiration de la Sicile à être élevée au rang d'État souverain, indépendant et républicain. La réponse des Alliés est quelque peu contradictoire : "d'une part, ils se montrent fermes en interdisant toute activité politique, ce qui laisse présager de faibles chances de succès pour les séparatistes. D'autre part, les Alliés eux-mêmes, par la voix de Charles Poletti, avaient chargé le comte Tasca, fervent partisan du séparatisme, de former une junte à Palerme avec des représentants de toutes les forces antifascistes[36]. Le choix fait à

---

[34] L. Tasca Bordonaro, *Elogio del latifondo siciliano*, Flaccovio, Palerme, 1944.

[35] Finocchiaro Aprile, un ancien député de Francesco Nitti, qui quelques jours avant le débarquement allié, avait fondé le MIS (Mouvement pour l'indépendance de la Sicile. Sur le séparatisme sicilien, voir S. Di Matteo, *Anni roventi. La Sicilia dal 1943 al 1947*, G. Denaro Editore, Palermo, 1967; F. Paternò Castello, *Il movimento per l'indipendenza della Sicilia. Memorie del duca di Carcaci*, Flaccovio, Palerme, 1977; S. Nicolosi, *Sicilia contro Italia. Il separatismo siciliano*, Tringale Editore, Catania, 1981; M. Cimino, *Un'inchiesta sul separatismo siciliano*, Istituto Gramsci siciliano, Luxografica, Palermo, 1988; G.C. Marino, *Storia del separatismo siciliano. 1943-1947*, Editori Riuniti, Rome, 1993.

[36] Cité dans, R. Mangiameli, *La regione in guerra (1943-50)*, in "Storia d'Italia. Le Regioni dall'Unità a oggi", *La Sicilia*, édité par M. Aymard et G. Giarrizzo, Einaudi, Turin, p. 505.

Palerme n'était pas un cas isolé : comme l'a souligné W.E. Scotten, même dans les autres provinces siciliennes, le modus operandi semblait être le même[37].

Les événements du 23 juillet et la proclamation de Badoglio sur la poursuite des hostilités contre les Alliés donnent une impulsion considérable au mouvement séparatiste. L'indignation envers le gouvernement italien est générale et, par la voix d'Aprile Finocchiaro, on insiste sur la séparation d'avec l'État : « Ce matin, on a appris que les Américains, en accord avec certains patriotes siciliens, avaient jeté les bases d'une autonomie complète de la Sicile, sous la forme d'une république démocratique, sous la protection des États-Unis. La nouvelle a été bien accueillie par ceux qui rêvent d'une Sicile libre et séparée de l'Italie. Les vrais Siciliens ont toujours rêvé d'une Sicile comme nation à part entière. L'expérience unitaire a été plutôt négative pour nous »[38].

Malgré cette première phase d'adhésion massive au séparatisme, la perspective de l'indépendance a ensuite été contrariée par le choix autonomiste[39]. La première défaite radicale du séparatisme se produit en février 1944 avec le retour de la Sicile sous administration italienne. C'est dans le contexte de cet événement qu'a été créé le Haut-Commissariat pour la Sicile, voulu par les Alliés pour relier le nouvel appareil qu'ils avaient créé sur l'île et l'ancienne machine administrative de l'État[40]. Avec le décret-loi royal n° 41 du 18 mars 1944 et le Haut-Commissariat, une nouvelle voie est ainsi ouverte qui mènera au 15 mai 1946, date à laquelle le Statut spécial, élaboré par un conseil régional créé à la fin de l'année 1944, deviendra la loi de l'État italien. Outre le mérite de certains juristes comme Giovanni Salemi, le choix autonomiste était aussi celui des grands partis nationaux (DC et PCI) qui ont fait le choix de

---

[37] *Mémorandum* du capitaine W.E. Scotten, *Le problème de la mafia en Sicile*, 29 octobre 1943, Foreign Office 371/37327, cité, R. Mangiameli, *Le allegorie del buongoverno. Sui rapporti tra mafia e americani in Sicilia nel 1943*, "Annali '80 del Dipartimento di Scienze storiche della Facoltà di Scienze politiche di Catania", 1980.

[38] Cité dans, Finocchiaro Aprile, *Le mouvement séparatiste*, pp.41 - 42.

[39] Sur les origines et les raisons du choix autonomiste du PCI, voir : S. Lupo et R. Mangiameli, *Il separatismo e le origini dell'autonomia siciliana.* A. Guiso, *Tra regionismo e nazione: la questione del separatismo nella politica del PCI in Sicilia (1943-1947)*, in "Ricerche di storia politica", année II-1999. Il est également intéressant de lire à cet égard la position du *leader des* communistes siciliens, Girolamo Li Causi, dans son récit autobiographique : Id., *Terra di frontiera. Una stagione politica in Sicilia 1944-60*, édité par D. Romano, La Zisa, Palerme, 2008.

[40] Rosario Mangiameli, *La région en guerre*, p. 533.

l'autonomie régionale comme patronage et lui ont permis de surmonter la résistance des séparatistes[41].

Le repli vers le choix autonomiste donne une nouvelle vie aux anciens partis nationaux, qui ont pu se réorganiser après les désastres de la guerre et recommencer à faire de la politique dans toute l'Italie. Les premiers pamphlets et magazines de toutes sortes commencent à circuler dans les rues des grandes villes siciliennes. Parmi les différents groupes présents dans la région, les premiers à descendre dans la rue sont toujours les séparatistes, avec leurs slogans et leurs drapeaux rappelant les Vêpres siciliennes, mais ils ne sont pas en reste par rapport aux adeptes du parti de Guglielmo Giannini[42] qui préfèrent se tourner vers les universités et les milieux littéraires pour chercher des soutiens. D'autre part, le discours des communistes, qui avaient repris force et vigueur immédiatement après le débarquement allié, était très efficace. Ces attitudes de propagande ouverte de la part des différentes forces en présence détériorent le climat de concorde qui s'était établi immédiatement après le fascisme et les tensions s'accroissent au fil du temps. L'apogée de ces tensions politiques a été ressentie entre 1946 et 1947, lorsque le référendum institutionnel et les premières élections administratives ont été convoqués[43]. Dans le premier cas, malgré la victoire nationale de la République sur les monarchistes, la réponse du vote en Sicile a été inverse. Dans les grands centres, la Sicile s'est montrée une fois de plus conservatrice et a voté pour la monarchie avec 1 292 000 voix contre seulement 706 000 voix pour les républicains. Ce chiffre ne doit toutefois pas laisser penser que la société sicilienne est restée à l'écart des changements d'époque que l'ensemble de l'Italie a connus après la guerre. Dans les campagnes surtout, les batailles des communistes et des socialistes leur avaient permis de s'imposer dans de nombreuses municipalités. Ce n'est pas un hasard si, lors des élections régionales du 20 avril 1947, à la surprise générale, le Bloc populaire avait obtenu la majorité avec 29,13% des voix tandis que la DC avait obtenu 20,52%[44]. Cette

---

[41] Voir F. Renda, *I caratteri speciali di uno Statuto speciale. Considerazioni sulle origini e la natura dell'autonomia siciliana*, in Aa. Vv., *L'Autonomia regionale siciliana tra regole e storia*, "Quaderni a cura del servizio studi legislativi e promozione culturale dell'A.R.S.", Palerme, 1993, pp. 329-367.
[42] Guglielmo Giannini, fondateur du parti L'*Uomo Qualunque* en 1944.

[43] Pierluigi Basile, *La Sicilia negli anni difficili: un lungo dopoguerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale (1943-48),* p. 46.

[44] Pour une analyse du vote de 1947, voir S. Finocchiaro, *Il Partito comunista nella Sicilia del dopoguerra (1943 - 1948). Conflitto sociale, organizzazione e propaganda tra collaborazione antifascista e guerra fredda*, Salvatore Sciascia, Caltanissetta-Roma, 2009, pp. 182 - 185.

défaite marque le début de la guerre entre la gauche et les démocrates-chrétiens [45] et les tensions entre les deux formations politiques s'accentuent encore et aboutissent, comme nous le verrons dans la section suivante, au massacre de Portella delle Ginestre le 1er mai 1947.

I. 1. II. Salvatore Giuliano: le bandit de Montelepre.

Comme mentionné dans le paragraphe précédent, la situation alimentaire en Sicile était dramatique et l'espoir de la soulager par des versements obligatoires aux "greniers du peuple" était définitivement un échec. Les céréales étaient l'unique source de survie des paysans et ils faisaient tout pour ne pas s'en priver : les vendre au marché noir était le seul moyen de se rembourser de leur labeur et d'offrir des conditions de vie décentes à leurs familles. La sévérité des contrôles s'est immédiatement répercutée sur les petits producteurs, tandis que les grands propriétaires terriens pouvaient facilement contourner les contrôles en soudoyant les fonctionnaires et réussir ainsi à voler de grandes quantités de céréales en les vendant sur le marché noir[46].

L'économie céréalière et le développement du marché noir sont donc deux éléments essentiels pour comprendre la difficile période d'après - guerre en Sicile. Leur importance est confirmée par un autre aspect étroitement lié à la gestion de ces ressources : la diffusion de formes de rébellion[47] contre l'État considéré comme le voleur des ressources locales, et par la réapparition du phénomène mafieux. Le contrôle de la contrebande, en fait, "a rappelé le latifundium à un rôle central et a revitalisé la chaîne de solidarité qui existait entre les gabellotti[48], les surintendants et les bandits"[49]. Les régions siciliennes à forte production

[45] Voir également l'analyse et les données de F. Renda, *Storia della Sicilia, Dall'Unità ai giorni nostri,* III vol, Sellerio, Palermo, 2003, pp. 1316 - 1317.
[46] Giuseppe di Lello, *La vicenda di Salvatore Giuliano,* in Storie d'Italia section *La Criminalità*, p. 572.

[47] Les principales études sur les formes de banditisme ont été réalisées par E. J. Hobsbawm, *The Rebels. Formes primitives de la révolte sociale,* Einaudi, Turin 1966.
[48] En Sicile, il est locataire d'une ferme, qu'il sous-loue souvent à de petites parcelles ou qu'il exploite par le biais de diverses formes de co-partenariat.

[49] Cité dans, R. Mangiameli, *La regione in guerra (1943 - 50),* p. 548.

céréalière, comme Palerme, Caltanissetta et Agrigente, sont devenues les lieux où se sont formées les carrières de certains criminels et bandits locaux.

Le problème de la présence de nombreuses bandes sur le territoire sicilien ne date pas d'hier. Depuis l'unification italienne, il y avait une aversion générale des masses paysannes pour le nouvel État unitaire, ce qui avait conduit au développement de la protestation armée et du brigandage : « les bandes étaient composées de vagabonds, de gens qui s'étaient échappés de prison ou qui cherchaient dans le brigandage à échapper à la justice »[50]. Le phénomène du brigandage a ensuite été réduit pendant les vingt ans de la période fasciste. Les documents d'archives nous permettent d'observer qu'il y a eu une baisse substantielle du taux de criminalité pendant cette période[51]. Mais immédiatement après le débarquement des Alliés, le problème de la gestion de ce phénomène se pose à nouveau. « En octobre 1944, un rapport du chef de la police fait le point sur la question de l'ordre public dans la province de Palerme. Il a exprimé la présence sur le territoire d'un certain nombre de bandes locales opérant dans l'illégalité totale par le biais de vols et d'enlèvements, semant la panique dans les campagnes. Parmi les bandes les plus agressives, citons la bande Turrisi de San Mauro di Castelverde, la bande Russo qui opère dans la région de Niscemi et la bande Salvatore Giuliano lié à la région de Palerme »[52].

C'est dans les montagnes d'une ville de la banlieue de Palerme que s'est déroulée l'histoire de Salvatore Giuliano, surnommé le roi de Montelepre. Salvatore Giuliano est né à Montelepre, dans la province de Palerme, en 1922, de son père Salvatore Giuliano et de sa mère Maria Lombardo. La famille comprend également Giuseppina née en 1909, Giuseppe né en 1913 et Mariannina née en 1920. Les parents avaient émigré aux États-Unis au début du XXe siècle et avaient exercé divers emplois subalternes qui leur avaient permis d'économiser un peu d'argent. Après 18 ans en Amérique, ils sont retournés en Sicile en 1922 et avec cet argent ils ont réussi à acheter quelques parcelles de terre. Les informations sur l'adolescence de Salvatore Giuliano ne concordent pas tout à fait : plusieurs sources affirment qu'il est allé à l'école jusqu'en troisième année et qu'il a ensuite commencé à exercer divers métiers. Pendant une période indéterminée, il a travaillé dans l'atelier de Salvatore Puntorno en tant que cordonnier et a

---

[50] Cité dans, Daniela Ardoni, Storie d'Italia, *La Criminalità, Il Brigantaggio*, p. 290.

[51] Pour une analyse des données sur le taux de criminalité pendant la période fasciste, voir Guido Neppi Modona et Marco Pelissero dans Storie d'Italia section Criminalità, *Gli effetti della legislazione penale fascista sulla criminalità*, p. 829.

[52] Cité dans, Pierluigi Basile, *La Sicilia negli anni difficili: un lungo dopoguerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale (1943 - 48)*, p. 63.

ensuite travaillé à la Compagnie sicilienne d'électricité où il a relevé les compteurs électriques jusqu'en 1941[53]. À partir de 1941, il se tourne vers le trafic de blé au marché noir avec son frère Giuseppe. Le commerce de contrebande de blé était certes plus rentable que la vie dans les champs, mais il était en même temps plus dangereux. Avec le débarquement des Alliés, les barrages routiers le long du territoire se multiplient et le risque d'être découvert est plus grand.

C'est dans ce contexte qu'a commencé la carrière du bandit de Montelepre, l'homme qui, dans l'imaginaire collectif, a surtout symbolisé pendant des années la figure du bandit sicilien de l'après-guerre. Alors qu'il revenait de Palerme avec deux sacs de blés, il a été arrêté par les carabiniers pour un contrôle :

> «Il giorno 2 settembre 1943 una pattuglia composta dall'appuntato dei carabinieri Rocchi Renato, dal carabiniere Mancino Antonio, e dalla guardia giurata Barone Giuseppe e Mangiaracina Vincenzo perlustravano la località "Quarto Molino" agro del comune di San Giuseppe Iato, per la repressione dei delitti annonari.
> Verso le 12 la pattuglia procedeva al fermo di un giovane il quale proveniente dal Comune di San Cipirello, percorreva la trazzera denominata "Iato", trasportando abusivamente, con un cavallo, due sacchi di grano del peso complessivo di chilogrammi 101. Il giovane a mezzo della carta di identità da lui stesso esibita veniva identificato per Giuliano Salvatore di Salvatore, contadino, da Montelepre. […] Il carabiniere Mancino, attinto al torace da un colpo di pistola esploso dal Giuliano, si

[53] Pour les données biographiques de Salvatore Giuliano, voir le Dictionnaire biographique des Italiens sous l'entrée Giuliano Salvatore de Giuseppe Sircana, http://www.treccani.it/enciclopedia/salvatore-giuliano_(Dizionario-Biografico)/.

> abbatteva sul terreno, mentre il feritore, raggiunto di corsa un vicino folto canneto, riusciva a dileguarsi»[54].

La réaction de Salvatore Giuliano a effrayé les autres hommes de la patrouille, qui ont décidé de ne pas partir à sa recherche dans les bois. Giuliano a été recueilli et caché par des paysans locaux, soigné par un ami médecin, puis a escaladé les montagnes entourant Montelepre, et de là a commencé la formation d'une bande qui a opéré pendant sept ans, bien protégée par sa famille et surtout, comme nous le verrons mieux plus tard, mal combattue par l'armée, les carabiniers et la police, qui ont noué des relations amicales avec le bandit au lieu de le débusquer et de le capturer[55].

La formation de la bande de Giuliano a été facilitée par deux facteurs : premièrement, il y avait en Sicile de nombreux jeunes hommes qui, compte tenu des conditions de vie difficiles, acceptaient n'importe quelle aventure pour sortir d'une situation d'indifférence de précarité et de soumission. « Les précédents de la situation sicilienne actuelle se trouvent dans l'histoire de l'île et précisément dans les tendances autonomistes siciliennes par rapport au Royaume de Naples et des Deux-Siciles et dans le difficile arrangement des relations entre l'île et la monarchie napolitaine, dans les relations entre la Sicile et le Royaume d'Italie, qui s'inscrivent dans le cadre plus large des relations entre le sud et le nord, sur fond d'unité italienne, et dans la politique de sous-estimation de la situation sicilienne par le fascisme »[56].

Comme on peut donc le constater, la Sicile s'est sentie reléguée à une position subalterne par rapport au pouvoir central pendant des siècles, et inévitablement un sentiment de malaise a commencé à émerger, de plus en plus pressant. Deuxièmement, les nombreux déserteurs qui,

---

[54] Arrêt de la Cour d'assises de Cosenza contre Giuliano Salvatore pour le meurtre du carabinier Antonio Mancino, le commerce illégal de céréales et autres délits, rendu le 24 juillet 1947, pp. 1 - 2.

[55] Le chef de la police Ciro Verdiani, en particulier, a eu un échange de correspondance très intense avec Salvatore Giuliano. À ce sujet, voir Giuseppe di Lello dans *La vicenda di Salvatore Giuliano*, où il est indiqué que la veille de Noël 1949, Ciro Verdiani a passé la soirée en compagnie du bandit avec du panettone et spumante, cit. p. 586. Voir également Salvatore Lupo, *Storia della mafia. Dalle origini ai giorni nostri*, Donzelli, Roma, 2004, pp.230 - 231.

[56] Nicola Tranfaglia, *Come nasce la Repubblica, la mafia, il vaticano e il neofascismo nei documenti americani e italiani 1943/1947*, Bompiani, p. 178.

après le 8 septembre, ont décidé de fuir la guerre et ont préféré se cacher plutôt que de retourner sur le front, ont alimenté les bandes[57].

Les sources nous parlent d'un « Giuliano habile dans les tactiques de guérilla »[58], qui structurait une bande agile composé de quelques éléments de confiance[59] et d'autres membres recrutés de temps à autre à l'occasion d'entreprises criminelles plus complexes et renvoyés chez eux une fois leur travail terminé. Cependant, ces sources ne nous permettent pas de comprendre clairement comment Salvatore Giuliano avait appris à se battre et pourquoi il n'a pas été appelé au front pour combattre pendant la Seconde Guerre mondiale. Si, comme indiqué ci-dessus, Giuliano a travaillé pour la compagnie d'électricité jusqu'en 1941, cela signifie qu'il n'a pas participé à la guerre. On peut donc se demander comment Giuliano a pu tenir tête à l'armée italienne pendant environ sept ans sans avoir reçu la moindre formation militaire. En outre, pourquoi n'avait-il pas participé à la guerre ? Avait-il été réformé ou existe-t-il une autre explication ? Là encore, les sources dont nous disposons ne nous permettent pas de répondre à ces questions.

La bande de Giuliano avait son siège dans l'ancien fief de Sàgana, une localité située sur les collines de Montelepre, et se maintenait par des vols et des extorsions, laissant des centaines de morts sur la route[60].

Le premier épisode qui le rendit célèbre et lui conféra une certaine autorité se produisit le 25 décembre 1943, lorsque les carabiniers firent une descente au domicile du jeune homme, Via Castrenze Bella, persuadés de pouvoir l'attraper facilement. Salvatore Giuliano a par chance réussi à s'échapper et les carabiniers ont décidé de mettre en prison certains membres de sa famille pour complicité (son père, son frère, son oncle et trois cousins). Giuliano a décidé d'agir immédiatement et a tiré sur le camion des carabiniers qui retournait à Palerme, tuant le lieutenant Aristide Gualtiero et blessant d'autres carabiniers. Quelques jours plus tard, il s'est

---

[57] Lors des recherches, il n'a pas été possible d'établir si Salvatore Giuliano a participé à la guerre ou s'il a déserté.

[58] Giuseppe di Lello, *La vicenda di Salvatore Giuliano,* section Storie d'Italia La Criminalità, p. 547.

[59] Les principaux membres sont Gaspare Pisciotta, Salvatore Passatempo, Salvatore Ferreri dit Fra' Diavolo, Antonio Terranova, Frank Mannino et les frères Genovese.

[60] Selon Enzo Catania dans *Salvatore Giuliano, capostipite dei misteri d'Italia,* Aliberti editore, Padoue, 2011, pp. 161, la bande Giuliano a coûté à l'Italie 149 personnes : 42 civils et 86 militaires (un officier et quatre soldats de l'armée ; trois officiers des carabiniers ; 24 sous - officiers ; 54 soldats) 21 policiers (3 officiers, 3 sous-officiers, 15 agents) sans compter les nombreux crimes mineurs.

rendu à la prison de Monreale, une petite ville de la banlieue de Palerme, et a réussi à faire évader ses proches et d'autres personnes immédiatement liées à la bande[61]. Le gang de Giuliano devient rapidement le plus redoutable de l'île, réalisant de nombreux enlèvements et attaquant les casernes de carabiniers. Le succès de la bande incite les dirigeants séparatistes à contacter Giuliano et à lui offrir le grade de colonel de l'EVIS, ce que le bandit accepte volontiers, « une cooptation favorisée surtout par les agrariens et les mafiosi qui, une fois l'espoir séparatiste éteint, pourront recycler la bande et la mettre au service de leurs intérêts de classe »[62]. La motivation de Giuliano pour rejoindre le mouvement séparatiste était la conviction que sa contribution à la cause séparatiste pourrait être une monnaie d'échange pour obtenir la liberté et sa pleine réhabilitation une fois l'indépendance acquise. Afin d'ouvrir une brèche sur le front occidental de l'ile, le MIS (Mouvement indépendantiste sicilien), aurait promis à Giuliano le rang de ministre de la justice dans le futur gouvernement de la Sicile indépendante. Giuliano, visceralement attaché à sa famille, a sans doute accepté n'importe quel crime pour obtenir sa réintégration dans la société et les retrouvailles avec sa famille[63].

Fiable sur le plan militaire, Giuliano il l'est aussi, en outre sur le plan politique. Il a compris l'importance de se lier au mouvement indépendantiste et a fait poser à Montelepre et dans les environs des affiches vantant les mérites d'une Sicile indépendante. L'affiche en question représente une Sicile reliée par une chaîne à l'Italie et à l'Amérique, Giuliano brisant la partie qui la lie à l'Italie. L'affiche est complétée par une légende : « Mort aux flics, suceurs du peuple sicilien et parce qu'ils sont les principales racines fascistes, vive le séparatisme de la liberté » signée Giuliano[64]. Ce document répresente déjà un fait médiatique assez important car nous montre bien l'aspect communicatif de l'Affaire Giuliano. Un des aspects inédit c'est la facon dont Giliuano communiquait, par le biais de différents média, avec plusieurs types de public (population, presse, hommes de la politique) et ces éléments nous permettent de souligner le role joué par Giuliano dans la construction de son propre mythe.

---

[61] L'épisode du 25 décembre 1943 est relaté dans presque tous les livres qui ont étudié l'histoire de Salvatore Giuliano et est mentionné dans les livrets des *Cantastorie* qui se trouvent en annexe.

[62] Cité dans, Giuseppe di Lello, *La vicenda di Salvatore Giuliano,* Storie d'Italia, la Criminalità, p. 575.

[63] Ibid, p. 575.

[64] L'affiche en question se trouve dessinée sur le mur de la maison natale de Salvatore Giuliano, devenue aujourd'hui une maison - musée et dirigée par son petit - fils Giuseppe Sciortino. Le créateur du dessin était Salvatore Puntorno. L'existence de l'affiche a également été confirmée par la petite - fille de Puntorno lors d'entretiens à Montelepre en juillet 2017, que l'on peut retrouver en *Annexe*.


GRENLANDIA
BRASILE
ARGENTINA
ITALIA
SICILIA
A
MORTE I SBIRRI
SUCCHIATORI DEL
POPOLO SICILIANO
E PERCHE SONO I
PRINCIPALI RADICI
FASCISTI, VIVA IL
SEPARATISMO DELLA
LIBERTA' GIULIANO

Dans cette première période, entre 1943 et 1944, nous voyons un Salvatore Giuliano dévoué à la cause de l'indépendance et qui commence une saison caractérisée par des attaques continues sur les casernes de Bellolampo, Grisì et Pioppo[65] et sur les trains et camions pour voler les passagers afin de financer le travail de la bande. Face à cette image meurtrière, en même temps, l'image d'un bandit qui vole les riches pour donner aux pauvres émerge également. En peu de temps, en effet, l'image du bon bandit, réparateur des torts et protecteur des plus faibles a été créée, et c'est un mythe qui est encore exalté par les gens aujourd'hui[66].

Après une première phase marquée par les difficultés de l'après guerre et l'entrée des Alliés en Sicile, l'Italie se normalise et le référendum constitutionnel est convoqué le 2 juin 1946. Giuliano et ses hommes, convaincus par les promesses faites par le MIS, pensent qu'ils peuvent eux aussi bénéficier de l'amnistie et font ouvertement campagne pour Antonino Varvaro, un représentant du mouvement indépendantiste sicilien. La victoire de la République est effectivement suivie par l'amnistie signée par Palmiro Togliatti le 22 juin 1946, qui « pardonne » tous les crimes commis par les combattants de l'EVIS. Cependant, tous les bandits qui avaient commis des crimes avant la création de l'Armée de l'Indépendance sont restés en dehors, et Salvatore Giuliano, qui est exclu de l'amnistie, a adressé une lettre à De Gasperi pour crier à la trahison électorale[67] .

Les mafiosi et les agrariens le convainquent de patienter en lui faisant de nouvelles promesses de liberté et l'incitent à épouser une autre cause plus concrète que l'indépendance : l'autonomie. Sous l'aile protectrice des grands partis, Giuliano commence à combattre en tant qu'anticommuniste. Et c'est dans ce contexte qu'a eu lieu le massacre de Portella delle Ginestre.

---

[65] Localités près de Montelepre.

[66] Pour une analyse plus approfondie de la constitution du mythe Salvatore Giuliano, voir le chapitre III partie I. *Naissance d'une légende*.

[67] Giuliano avait l'habitude de communiquer par le biais de la presse. Il a envoyé ses textes aux hommes politiques à certains journaux comme *La voce della Sicilia*. Certains de ces textes et le texte de la lettre adressée à Truman se trouvent dans le livre de Carlo Ruta, *L'affare Giuliano, i primi documenti che rivelano il primo patto tra Stato e Mafia nel tempo della Repubblica*, AccaddeinSicilia libri, 2013, p.35. Les écrits de Salvatore Giuliano feront l'objet d'une analyse plus détaillée dans la première partie de cette thèse où sera abordée la relation entre Giuliano et l'écriture.

Giuliano et sa bande ont reçu l'ordre de la mafia[68] d'aller tirer sur les communistes qui avaient l'habitude de célébrer le premier mai dans le quartier de Piana degli Albanesi.

Quelques jours avant le massacre de Portella, la mère de Giuliano a remis une lettre à Pasquale Sciortino, le beau-frère de Salvatore Giuliano, en lui demandant de la remettre le plus rapidement possible à la bande. Giuliano, en présence de quelques bandits présents dans la ferme du bandit Antonio Genovese, a déclaré que « l'heure de notre libération est arrivée »[69]. C'est ainsi que Giuliano a planifié le massacre en divisant la bande en deux groupes qui devait prendre entre deux feux les paysans assistant à la fête du 1er mai. D'un côté, Giuliano et certains de ses fidèles se sont dirigés vers le mont Pizzuta, tandis que l'autre, dirigé par Antonio Terranova, s'est dirigé du côté opposé vers le mont Kumeta, dont on dira plus tard qu'ils n'ont pas pu l'atteindre parce qu'une patrouille de carabiniers leur a barré le passage, manquant ainsi leur rendez - vous[70]. Depuis une hauteur servant de podium et portant le nom du médecin socialiste de Corleone Nicola Barbato, un orateur qui a toujours participé à la traditionnelle fête des travailleurs, Giacomo Schirò, secrétaire du parti communiste de San Giuseppe Jato, a pris la parole. C'est à ce moment - là que des bandits dirigés par Salvatore Giuliano ont tiré depuis les montagnes et causé la mort de 11 personnes et en ont blessé 30 autres[71].

La nouvelle du massacre a provoqué une grande consternation dans tout le pays et l'histoire de Salvatore Giuliano a franchi la frontière sicilienne pour devenir une véritable affaire nationale. L'histoire de ce bandit a suscité un grand intérêt au - delà du détroit de Messine

---

[68] Bien qu'il ait été déclaré lors du procès de Viterbo que la responsabilité du massacre ne pouvait être attribuée qu'aux actions de Giuliano, la thèse d'un mandat politique de la mafia a été ouvertement débattue par le secrétaire du parti communiste Girolamo Li Causi, qui a soutenu qu'il y avait une implication claire de la mafia dans le massacre, qui avait été commis depuis longtemps contre le mouvement des agriculteurs.

[69] La phrase est reprise par de nombreux chercheurs qui ont traité de l'histoire de Salvatore Giuliano. Voir en particulier Giuseppe di Lello dans Storie d'Italia, *La vicenda di Salvatore Giuliano*, pp. 580.

[70] Pour une analyse plus détaillée du massacre de Portella della Ginestra, il est intéressant de noter le travail effectué par certains chercheurs des universités de Palerme et de Catane qui ont réalisé une recherche d'histoire orale sur la mémoire de Portella della Ginestra. Il existe de nombreux ouvrages permettant de reconstituer le massacre. Nous recommandons la lecture de Giuseppe Casarrubea, *Portella della Ginestra microstoria di una strage di Stato*, Franco Angeli, 2016.

[71] Les personnes tuées ce jour-là sont: Francesco Vicari, Giovanni Megna, Castrenza Intravaia, Vincenza La Fata, Giorgio Cusenza, Margherita Clesceri, Serafini Lascari, Giovanni Grifò, Filippo di Salvo, Vito Allotta, Lorenzo Di Maggio.

s'inscrivant dès lors dans un contexte beaucoup plus large et plus articulé. Immédiatement après le massacre, le secrétaire du parti PCI, Girolamo Li Causi a d'emblée soutenu la thèse d'une organisation politico - mafieuse du massacre, en imputant le massacre à un bloc monarchiste. Bien que le gouvernement, par la bouche de son ministre de l'Intérieur Mario Scelba, ait eu tendance à limiter la fusillade à un simple conflit entre la bande de Giuliano et les paysans locaux, sans aucune implication politique, la nouvelle du massacre a provoqué une profonde consternation dans le pays, suscitant indignation et inquiétude.

Pour tenter de minimiser l'ampleur du massacre, Giuliano a rédigé deux mémoires dans lesquels il rejette la responsabilité du massacre sur les victimes elles - mêmes et en particulier sur les communistes[72] : « comme tout le monde le sait depuis la constitution des différents partis, le communistes ont commencé à baser son programme sur tout ce qui lui convenait pour arriver à son but (...) les dirigeants communistes ont commencé à exciter le peuple contre les riches, à lui dire que pour combattre ceux-ci, la première cible à combattre était la mafia, parce que la mafia, regardant par-dessus les épaules des riches, entrave largement les paysans. (...) les patrons communistes, à un moment donné, ont donné l'ordre aux paysans d'espionner les bandits, évidemment parce que les bandits étaient et sont pour eux, la force invisible de la mafia, ainsi que des riches et certainement du gouvernement. (...) J'ai pensé à faire une fusillade sous une forme intimidante, afin de démanteler cette propagande communiste. J'ai ordonné à chacun de mes hommes de vider trois chargeurs et de tirer à plus ou moins vingt mètres au - dessus de la masse, afin que, lorsqu'ils entendent les balles siffler, ils prennent cela au sérieux et brisent immédiatement la fête »[73]. Salvatore Giuliano affirme donc que la bande s'est rendue à Piana degli Albanesi uniquement pour intimider les ouvriers fêtards sans vouloir causer leur mort et sans désigner un quelconque instigateur du massacre. Sa thèse de l'erreur de tir a été écartée par les juges car les bandits ont tiré longuement et directement sur la foule avec des mitrailleuses et des grenades[74].

---

[72] Pour une analyse des deux mémoires et des tous les textes redigés par Giuliano voir le chapitre suivant : *Giuliano et l'écriture*.

[73] Memoriale di Salvatore Giuliano su Portella delle Ginestre in F. Gaja, *l'esercito della lupara*, Milan, 1962, p. 382.

[74] Giuseppe di Lello in Storie d'Italia, *La vicenda di Salvatore Giuliano*, p. 583. Pour une analyse du discours de Giuliano et sur l'origine de ces textes voir la partie I. 1. IV. *Giuliano et l'écriture*.

D'une part, Portella ne représentait que le dernier épisode d'une bataille qui avait commencé au lendemain de la Libération et dont les protagonistes étaient d'un côté, les paysans et les ouvriers agricoles, de l'autre les grands propriétaires terriens et les mafiosi qui avaient donné des armes aux bandits pour s'opposer aux revendications des paysans[75]. D'autre part, le massacre de Portella della Ginestra fait ainsi l'objet de débats et de tensions supplémentaires entre les différentes formations politiques, devenant un véritable tournant dans l'histoire de la jeune République italienne.

Bien que le ministre Mario Scelba, dans un premier temps, puis lors du procès de Viterbo concernant les événements de Portella, se soit efforcé de ne pas donner une signification politique au massacre, celui-ci a eu lieu à un moment décisif de l'histoire du pays, et il est donc difficile de soutenir la thèse parlamentaire. La décision de De Gasperi d'évincer la gauche du gouvernement et de former une coalition sans la gauche n'interviendra que quelques jours plus tard. En mettant fin à la coalition antifasciste, les chrétiens-démocrates manifestent leur intention de se préparer à la confrontation finale qui aura lieu le 18 avril 1948. « Ce jour-là, les Italiens étaient appelés à élire le premier gouvernement républicain après la Libération et ils devaient choisir entre deux blocs distincts : d'un côté les forces de gauche, de l'autre les forces modérées et conservatrices de la Démocratie chrétienne »[76]. La campagne électorale s'est déroulée dans un climat de grande tension, avec des accusations de part et d'autre et nombreux cas de violence entre militants opposés[77].

Après Portella della Ginestra, la « guerre entre paysans et agrariens s'est poursuivie sans répit » et plusieurs syndicalistes ont perdu la vie à la suite d'attaques de la mafia. Epifanio Li Puma (3 mars 1948), Placido Rizzotto (10 mars) et Calogero Cangelosi (15 avril) ont été tués[78].

---

[75] L'universitaire Umberto Santino (voir son *Storia del movimento antimafia. Dalla lotta di classe all'impegno civile*, Editori Riuniti, Rome, 2009, pp. 27 et suivantes) attribue aux Fasci dei lavoratori, un mouvement politique et syndical né en Sicile dans la dernière décennie du XIXe siècle, le premier exemple de lutte organisée contre la mafia dans lequel le mouvement paysan a joué un rôle prédominant - mais non exclusif.

[76] Cité dans, F. Renda, *Storia della Sicilia, 3. Dall'Unità ai giorni nostri*, p. 1325.

[77] Plusieurs bureaux du PCI ont été la cible d'actes de vandalisme à des fins d'intimidation, comme en témoigne la note de l'essais de Pierluigi Basile, *La Sicilia negli "anni difficili": un lungo dopoguerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale (1943-48)*, p. 52.

[78] Sur l'histoire des syndicalistes siciliens victimes de la mafia, en particulier sur les aspects judiciaires et la documentation liés à leur assassinat, voir le volume *Placido Rizzotto e altri caduti per la libertà*

Malgré la solidarité manifestée dans toute l'Italie et la proclamation de journées de grève par les syndicalistes, la traînée de sang ne s'arrête pas. La lutte des paysans se poursuit dans les campagnes, convaincus qu'ils peuvent obtenir l'application des décrets Fausto Gullo par l'occupation des terres, des grèves et des manifestations[79]. Le rêve des paysans s'est évanoui le 18 avril, jour des élections. La DC triomphe avec 48,5% des voix à la Chambre et 48,1% au Sénat, avec 20,89% pour le Bloc populaire; le succès électoral du 20 avril 1947 ne restera qu'un souvenir.

Mais les fruits du travail terroriste de la bande ont été récoltés par les chrétiens-démocrates qui, lors des élections du 18 avril 1948, ont réussi à surclasser le Bloc populaire[80]. Leur pouvoir était désormais consolidé et Salvatore Giuliano commençait à devenir un personnage gênant qu'il fallait faire taire d'une manière ou d'une autre. C'est ainsi que commence une période dense d'événements au cours de laquelle le bandit devient un personnage encombrant qui capte l'attention du public. Pendant que les militaires le traquent, la renommée du bandit grandit et les journalistes, suivant l'exemple de Mike Stern[81], escaladent les montagnes de Montelepre afin de s'approcher du bandit et d'obtenir un reportage. À la suite du scoop sensationnel de Mike Stern, une journaliste suédoise, Maria Cyliakus[82], a réussi, puis

---

contro la mafia, édité par M. Figurelli, L. Pantano et Enza Sgrò, Istituto Gramsci siciliano, Palerme, 2012.

[79] Sur les occupations de terres et autres formes de lutte pour la distribution des produits agricoles dans la province de Palerme, il existe une riche documentation conservée dans ASPA, PG, 1946 - 50, b. 811. Note citée, Pierluigi Basile, *La Sicilia negli "anni difficili": un lungo dopoguerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale (1943-48)*, p. 52.

[80] Voir la fin du paragraphe. I. 1. I pour les résultats des élections.

[81] Mike Stern, journaliste de guerre, est arrivé en Italie en suivant la cinquième armée américaine en janvier 1944. La célébrité de Michael Stern est liée au scoop sensationnel qui a eu lieu au printemps 1947 lorsqu'il a réussi à interviewer le bandit Salvatore Giuliano dans sa cachette sicilienne dans les montagnes de Montelepre, où il a été immortalisé avec lui dans une photographie qui témoigne de l'événement, pour le périodique "True". L'interview a été donnée quelques jours avant le massacre de Portella della Ginestra et à cette occasion le bandit a remis au journaliste une lettre pour le président Harry Truman dans laquelle il demandait aux USA de l'aide et des armes pour la cause des indépendantistes de Sicile, qui voulaient être annexés à l'Amérique. Son incroyable contact avec Salvatore Giuliano, quelques jours avant le massacre du 1er mai 1947, fait soupçonner Stern d'être au service de l'OSS, l'ancêtre de la CIA.

[82] Journaliste suédois qui a interviewé le bandit Salvatore Giuliano dans les montagnes de Montelepre en novembre 1948. Elle a réussi à rencontrer le bandit de Montelepre entre le 25 et le 28 novembre 1948, apparemment grâce à la médiation de Giuseppe Zito, un agriculteur de Partinico indiqué comme l'un des lieutenants de Giuliano. Le résultat de ces rencontres est la publication en janvier 1949, en quatre

une troupe italienne dirigée par le journaliste Jacopo Rizza et le photographe Ivo Meldolesi a réussi à immortaliser le bandit en réalisant un petit film[83].

Giuliano est désormais en guerre ouverte contre la loi et contre ceux qui lui ont fait des promesses de liberté (la mafia) ; le 17 juillet 1949, il tue cinq mafiosi, dont Santo Fleres, un chef de la mafia de Partinico qui, par le passé, avait traité avec des hommes politiques de droite[84]. La mafia, ayant instrumentalisé Salvatore Giuliano dans la lutte contre le mouvement paysan et étant parvenue à ses fins grâce aux élections, estime qu'il est temps de se débarrasser du jeune homme, coupable d'avoir osé tuer l'un des leurs.

Avec la révocation du chef de la police Ciro Verdiani, la tâche de capturer Salvatore Giuliano passe aux mains du corps de forces pour la répression du banditisme en Sicile (CFRB) dirigé par le général Ugo Luca, qui a compris qu'il pouvait collaborer avec la mafia locale pour débusquer le jeune homme et en finir avec lui. Le général commandita quatre carabiniers : le colonel Giacinto Paolantonio, le capitaine Antonio Perenze et les maréchaux Giovanni lo Bianco et Giuseppe Calandra, qui commencèrent immédiatement à nouer des relations avec la mafia locale et en particulier avec le berger Nitto Minasola. La stratégie consistait à capturer tous les hommes de confiance de Giuliano, en les convainquant que leur patron devait leur parler. C'est ainsi que Frank Mannino, Castrenze Madonia et Nunzio Badalamenti ont été arrêtés. Le plus grand secret a été gardé sur les arrestations, mais Salvatore Giuliano a senti que quelque chose n‘allait pas et s'est rendu directement chez Minasola, qui a transféré sa responsabilité au chef de la mafia Ignazio Miceli. Désireux de parler à ce dernier, Giuliano laisse Gaspare Pisciotta sous la garde de Minasola, qui se rend compte de la disparition imminente de la bande et est convaincu que le moment est venu de se séparer de Giuliano. Les paroles de Minasola l'ont convaincu de le laisser partir en lui promettant de lui sauver la vie.

Dans la nuit du 4 au 5 juillet 1950, Gaspare Pisciotta, accompagné de carabiniers, se rend à Castelvetrano où Salvatore Giuliano s'est réfugié chez l'avocat De Maria. Pendant la nuit, alors que Giuliano dormait, Gaspare Pisciotta a sorti un pistolet et l'a tué de sang - froid. Les

---

dossiers dans l'hebdomadaire "Oggi", d'une longue interview d'un fugitif sur la piste duquel la police et les carabiniers se déplacent de manière ambiguë. Les articles de Cyliakus ne tarissent pas d'éloges sur Giuliano et vantent ses qualités de générosité, de loyauté et d'amour des pauvres.

[83] Pour une analyse plus approfondie des trois scoops journalistiques, voir la partie I. 1. III.

[84] Cité dans, Giuseppe di Lello, *La vicenda di Salvatore Giuliano,* Storie d'Italia, la Criminalità, p. 586.

carabiniers sont entrés dans la maison de l'avocat et ont emporté le corps de Giuliano, le plaçant dans la cour en contrebas et préparant une scène qui a été montrée aux journalistes et à la foule présente le lendemain[85].

Le capitaine Antonio Perenze a rédigé un rapport dans lequel il raconte avec force détails une fusillade qui a eu lieu pendant la nuit entre le bandit et la police. Il a même souligné le nombre de corps abattus tant par Giuliano que par les carabiniers[86]. Mais la thèse de la fusillade n'a pas entièrement convaincu les personnes qui avaient afflué sur les lieux et la presse a commencé à se demander si la thèse fournie par les carabiniers était vraie. C'est ainsi que le journaliste Tommaso Besozzi, après une série de témoignages, a écrit un article dans lequel il exposait ouvertement la thèse des carabiniers[87]. Pour corroborer l'absence de fondement de la thèse des carabiniers, on découvrit quelques mois plus tard que Gaspare Pisciotta, un bandit de l'EVIS et coupable d'innombrables meurtres, bénéficiait d'un certificat de mérite délivré par le ministre de l'Intérieur Mario Scelba en personne pour avoir collaboré à la capture du bandit Salvatore Giuliano[88].

Bien qu'il soit libre de se déplacer et de profiter de la liberté tant rêvée par les bandits, Pisciotta reste le seul témoin de cette histoire et au bout de trois mois, la police décide de l'arrêter. Depuis la prison et à plusieurs reprises au cours du procès, il affirmera les liens entre la bande de Giuliano et les représentants politiques et les policiers : « nous avons servi loyalement et de manière désintéressée les séparatistes, les monarchistes, les démocrates - chrétiens et tous les membres de ces partis qui sont à Rome avec des postes, pendant que nous étions jetés en prison »[89]. Il promet de dire toute la vérité lors du procès en appel, mais il devient

---

[85] Pour une plus grande clarté de la dynamique de la scène, voir le film de Francesco Rosi, *Salvatore Giuliano,* dans lequel on peut voir au début du film le corps du jeune bandit gisant dans la cour entourée de journalistes et des forces de l'ordre.

[86] Pour une lecture du rapport, Carlo Ruta, *L'affare Giuliano, i primi documenti che rivelano il primo patto tra Stato e Mafia nel tempo della Repubblica,* AccaddeinSicilia libri, 2013.

[87] Article de Tommaso Besozzi, *Di sicuro c'è solo che è morto,* L'Europeo, 16 juillet 1950. Dans l'article, Besozzi rejette la thèse de la fusillade des carabiniers. L'article est jugé par le monde de la presse comme un jalon dans l'histoire du journalisme.

[88] Pour un aperçu du rapport, voir Carlo Ruta, *L'affare Giuliano, i primi documenti che rivelano il primo patto tra Stato e Mafia nel tempo della Repubblica,* AccaddeinSicilia libri, 2013, p. 301.

[89] Jugement du procès de Viterbo pour les événements de Portella du 3 mai 1952, cité. dans, Giuseppe di Lello, *La vicenda di Salvatore Giuliano,* Storie d'Italia, la Criminalità, p. 589.

lui aussi un personnage gênant et, le 9 février 1954, il est empoisonné avec de la strychnine dans son café à l'intérieur de la prison d'Ucciardone à Palerme.

Ainsi s'est terminée l'histoire de la bande Giuliano, qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, est devenu le sujet d'intérêt des plus grands journaux du monde, qui entre-temps avaient créé et entretenu le mythe du personnage de Salvatore Giuliano comme Robin des Bois. Aujourd'hui encore, les gens se souviennent de Giuliano comme d'un bienfaiteur qui a su s'opposer aux lois jugées injustes par l'État. Aujourd'hui encore, l'image d'un Giuliano redresseur de torts plane sur les réseaux sociaux, grâce aussi à une abondante littérature, des documentaires, des films et des récits chantés qui ont contribué, dans certains cas, à la création de plusieurs théories du complot selon lesquelles Giuliano n'est pas mort le 5 juillet à Castelvetrano mais qu'à sa place il y avait un double. Selon la thèse de Giuseppe Casarrubea et de Mario José Cereghino[90], Giuliano et d'autres membres de la bande ont réussi à émigrer aux États-Unis via la Tunisie. Ces théories n'ont pas trouvé de correspondance dans les faits et restent des interprétations qui continuent à s'imposer dans l'imaginaire collectif et à définir Salvatore Giuliano comme le roi du Montelepre.

I. 1. III. Hebdomadaires et magazines : Les trois scoops journalistiques et le journalisme d'investigation.

Un élément decisif dans la genèse du mythe de Giuliano est son rapport avec la presse. Comme nous verrons dans les prochains chapitres, Giuliano a entretenu un rapport étroit avec la presse de l'époque. Pendant sa période de captivité, trois grands scoops sur l'histoire du bandit ont été réalisés par des journalistes travaillant pour des hebdomadaires nationaux et internationaux. Quelques semaines seulement avant la nuit tragique de Castelvetrano, Salvatore Giuliano apparaissait encore comme la véritable star du moment, insaisissable et fuyante. Et

[90] Giuseppe Casarrubea et Mario José Cereghino, grâce à l'étude de centaines de documents retirés ces dernières années des archives américaines et britanniques, ont convaincu la justice italienne de rouvrir le dossier en 2010 et d'exhumer le cadavre de Giuliano pour comparer son ADN à celui de son neveu Giuseppe Sciortino. Le résultat de l'examen a défini qu'il y avait une petite correspondance entre les deux.

c'est précisément sa capacité à se camoufler et à se cacher qui a alimenté la curiosité et l'intérêt de la population. Les journaux, les hebdomadaires, les journaux télévisés du monde entier payaient des fortunes pour obtenir une rencontre, une interview, quelques photos de Giuliano dans l'une de ses cachettes. La soif de notoriété qui anime Giuliano conduit le bandit à accepter d'être approché par des journalistes et des caméras. Ainsi, tandis que la police, les carabiniers et les forces de l'ordre le traquaient sans relâche, une série de clichés sensationnels ont fait la une des journaux : parmi ces « Face à Face »[91], trois sont entrés dans l'histoire.

Le premier dans l'ordre chronologique est le scoop de Michael Stern. Beaucoup a été dit et écrit sur cet Américain de 37 ans[92]. Nombreux sont ceux qui ont affirmé que Stern avait le grade de major pendant la Seconde Guerre mondiale et qu'il est entré en contact avec Salvatore Giuliano plus en tant qu'agent des services secrets américains plutôt qu'en tant que journaliste. En bref, qu'il était un pion du gouvernement fédéral pour atteindre le bandit et découvrir ses intentions. Ce personnage énigmatique est également mentionné par Giuseppe Casarrubea dans ses longues enquêtes, qui l'accuse notamment d'être « le véritable inventeur de la fausse légende de Robin des Bois »[93].

La rencontre avec Salvatore Giuliano dans les montagnes de Montelepre, attestée par des photographies (voir image) et la remise de la fameuse lettre de Giuliano au président des Etats-Unis Harry S. Truman[94], ont donné une résonance considérable à l'histoire du bandit, dépassant les frontières nationales et attirant également l'attention de la presse étrangère. En mars 1948, l'interview est réalisée et publiée par la revue américaine *True*, tandis que le reportage paraît aux États-Unis dans *True Magazine* et en Italie dans l'hebdomadaire *Tempo.* Ce dernier a consacré deux épisodes du 17 au 24 avril 1948 à ce rapport. L'article est accompagné de 12 photos dans lesquelles Salvatore Giuliano et les membres de sa famille sont représentés. Giuliano n'apparaît que dans 5 d'entre elles. Les images de Giuliano ont eu un grand

---

[91] Cité dans Enzo Catania, *Salvatore Giuliano, Capostipite dei misteri d'Italia*, p. 13.

[92] La figure de ce personnage a été traitée par presque tous les chercheurs qui se sont penchés sur le cas de Giuliano.

[93] Cité dans, Giuseppe Casarrubea, *Lupara nera, La guerra segreta alla democrazia in Italia 1943 - 1947*, Bompiani, 2009, p. 228.

[94] Pour une analyse plus détaillée de la lettre, voir *Giuliano et l'écriture*, partie I. 1. IV.

retentissement et ont inquiété les carabiniers et la police, mais ont également attiré la sympathie de l'opinion publique, qui pour la première fois pouvait accéder à des images du bandit.



MONTELEPRE, il paese siciliano che dal 1943 è alla ribalta della cronaca italiana. In questa terra aspra e bruciata dal sole, Giuliano è nato e qui abitano tuttora i suoi genitori e i suoi fratelli.

GIULIANO RAGGIUNTO FOTO

L'americano Michael Stern è il primo giornalista al mondo di Montelepre il bandito Giuliano, che gli ha narrato le avve

POCO TEMPO dopo l'incontro Stern ha ricevuto, regolarmente inoltrata dalle Poste come si può vedere dalla busta, una lettera di Giuliano in cui il bandito prega il giornalista di ritornare a trovarlo.

Roma, *aprile*

Ero molto scettico sulle mie possibilità di successo quando ebbi dal mio editore americano l'incarico di recarmi in Sicilia per un reportage sulle imprese del bandito Giuliano. L'eco della sua pericolosa attività desta grande interesse in America, dove se lo raffigurano come una specie di Robin Hood, figura familiare agli anglosassoni, che derubava i ricchi per soccorrere i poveri. Il compito affidatomi era di vedere Giuliano, fotografarlo e stargli accanto quel tempo che era necessario per fare un reportage completo e documentato. Il mio editore ebbe la delicatezza di convenire con me che si trattava di un'impresa difficile e pericolosa e che l'interesse suo e mio era che io potessi essere ancora in vita al termine della mia missione, in modo da poter portare in America tutto il materiale raccolto. È evidente che, in caso contrario, sarebbe stato di una difficoltà insormontabile ricuperare i miei appunti e le fotografie.

Giungendo in Sicilia mi resi conto che le nostre previsioni erano esatte. Nessun giornalista italiano era mai riuscito ad avvicinare Giuliano e non era possibile sperare che il mio caso potesse fare eccezione. Benché lusingato e attirato dalla pubblicità, Giuliano sa che un'imprudenza può perderlo. Iniziai le mie ricerche a Palermo, passando alcuni giorni nei caffè e negli alberghi per cercare i tipi più adatti a fornirmi qualche indicazione. Appresi così le informazioni più contraddittorie. Seppi per esempio che Giuliano era in Francia, dove stava reclutando un esercito che avrebbe dovuto battersi per l'indipendenza siciliana. Altri mi dissero che egli era in America, sotto le finte spoglie di un uomo d'affari, col preciso scopo di acquistare armi. Si diceva altrove che egli fosse in luna di miele, dopo le sue nozze con la figlia di un ricco industriale palermitano che aveva abbandonato la famiglia e gli agi per condividere la sua vita avventurosa.

Giuliano o Lucky Luciano?

Circa la sposa, varie erano le opinioni, tra l'altro era diffusa la voce che si trattasse di una principessa che si era innamorata di lui quando egli aveva tentato di rapinarla. Infine, si diceva che la impresa di avvicinare Giuliano fosse irrealizzabile per la semplice ragione che Giuliano non esisteva e che questo nome era lo pseudonimo adottato da Lucky Luciano per operare indisturbato in Sicilia. L'unico punto debole in quest'ultima teoria era questo: un insieme di fatti e di particolari indicava che il contegno di Giuliano era assai differente da quello di Lucky Luciano. Infatti non risulta che, nel corso delle sue note imprese criminali, Luciano abbia dato ai poveri qualche cosa del suo.

Mi resi conto perciò che l'unica cosa da tentare era di recarmi direttamente nel dominio del bandito e di cercare di lui. Mi trasferii a Montelepre e feci in modo che il maggior numero di persone sapesse che ero lì per vedere Giuliano. Un impegno di onore mi impedisce di rivelare con quali mezzi io sia riuscito alla fine a mettermi in contatto con uno dei suoi luogotenenti. Posso dire soltanto che un giorno dello scorso marzo, mentre aspettavo in via Libertà, davanti alla villa requisita dall'ufficio americano per la registrazione dei caduti in guerra, a mezzogiorno in punto una jeep si fermò lungo il marciapiede ed il suo conducente mi invitò a salire. Sul sedile posteriore c'era il luogotenente di Giuliano. La jeep ripartì subito, attraversò le vie più affollate di Palermo, giunse alla periferia occidentale della città, e si inoltrò nella Conca d'oro. Fiancheggiammo l'aeroporto e passammo davanti a un posto di polizia a cinquanta all'ora. Feci un cenno di saluto ai carabinieri ed essi ricambiarono confidenzialmente. Dopo avere attraversato la conca lussureggiante che circonda Palermo, la jeep si inoltrò per una strada incassata nella montagna. In un punto in cui essa, salendo, piegava a V, ci fermammo. Rimanemmo per una ventina di minuti sotto il sole a picco, senza parlare. Il silenzio fu interrotto dal passaggio di un contadino, a cavallo di un mulo. Trascorsero altri dieci minuti e sopraggiunsero due uomini a cavallo. Quando ci furono vicini, il luogotenente di Giuliano spinse all'indietro la visiera del berretto e disse: buon giorno.

Article de Mike Stern, Time, 18 - 24 avril 1948 page I.



IL GIORNALISTA Michael Stern, al centro, vestito alla foggia militare americana, fa colazione sull'aia della casa di Giuliano. Con lui, attorno alla rustica tavola, sono i familiari del bandito.

GRAFATO E INTERVISTATO

che sia riuscito ad avvicinare e fotografare nella roccaforte nture della sua vita, svelandogli le sue ambizioni nascoste

I due uomini mi scrutarono, dissero a loro volta buon giorno e si fermarono accanto a noi. In un momento in cui la strada parve più solitaria, un uomo scese dal fianco della montagna e ci salutò. Vidi che portava alla cintura una Colt americana. Il luogotenente di Giuliano gli disse qualcosa e capii che tutto era in ordine. L'uomo prese posto sul sedile posteriore della jeep e disse al conducente di voltare la macchina e di ritornare indietro. Arrivammo a circa duecento passi dal posto di polizia che avevamo oltrepassato all'andata e piegammo a sinistra in uno stretto sentiero. Il veicolo si fece strada tra i sassi e le buche, girò in un campo di grano e lo attraversò, fermandosi davanti a una masseria semi bombardata. Smontammo dalla jeep e ci dirigemmo verso una pianta di olivo accanto alla quale tre uomini aspettavano. Due di essi impugnavano pistole mitragliatrici. Qualche passo più avanti stava un uomo dall'ampio torace, a testa alta e con le mani dietro la schiena. Era la posa di un capo. Quello era Giuliano.

Ci stringemmo la mano ed egli disse che desiderava incontrarmi e farmi capire che con questo voleva dare una prova di amicizia a tutti gli americani.

La prima impressione che mi fece Giuliano fu che egli possedesse una forza straordinaria. Aveva bei lineamenti, un viso aperto, occhi scuri e capelli neri pettinati con cura. Mi era stato detto che d'abitudine egli indossava un'uniforme da generale. Ma quella volta il suo abbigliamento consisteva in una camicia militare americana aperta al collo e in una giacca di fustagno verde. Dal fianco gli pendeva una Browning a quattordici colpi.

« Sono lieto di vedervi qui oggi », disse Giuliano, « perché voglio discutere con voi una questione di grande importanza. Ho qui una lettera per il presidente Truman e vorrei che me la correggeste ». Ci sedemmo sotto l'ombra di un olivo. A distanza si posero i due uomini armati. Uno di essi, arrampicato su una roccia, puntava il binocolo verso il posto di polizia a poche centinaia di metri laggiù. L'altro faceva segni verso la montagna, forse per intendersi con altri uomini della banda. Giuliano mi porse la lettera indirizzata al Presidente Truman. L'aprì, scusandosi di disturbarmi per questo, e incominciò a leggerla.

La lettera per Truman

« Mi presento: Salvatore Giuliano. Siccome la fantasia dei giornalisti ha fatto di me tanto un eroe leggendario quanto un volgare bandito, non vi sarà possibile conoscere esattamente la mia situazione ». La lettera continuava affermando che egli era un acerrimo nemico del comunismo il quale, dopo le ultime elezioni regionali, sembrava stesse per prendere il sopravvento nell'isola. Come uno che aveva sempre combattuto per il distacco della Sicilia dall'Italia egli avrebbe intensificato la lotta con l'intesa che, appena riconquistata la sua libertà, l'isola avrebbe immediatamente chiesto la sua annessione all'America, come 49° Stato.

Distolsi la conversazione dagli argomenti politici e chiesi a Giuliano che cosa avesse fatto di lui un bandito. « Sono diventato un fuorilegge il 2 settembre 1943 », egli disse. « Vi ricorderete quello che è accaduto quando gli alleati strapparono l'isola ai tedeschi. Nelle nostre case non avevamo abbastanza da mangiare. Stavo trasportando un sacco di grano da Montelepre sino in città e, passando per San Giuseppe Jato, due carabinieri mi fermarono. Poiché era vietato trasportare grano, fui arrestato. Dissi che potevano tenersi il cavallo e il grano, li scongiurai di lasciarmi andare, ma non vollero darmi ascolto e mi trattarono come un ladro. Persi la testa e mi misi a correre. Uno degli agenti mi sparò e mi ferì alla schiena. Caddi, e mentre ero a terra mi sparò un altro colpo e mi prese. Avevo una piccola rivoltella in tasca e la tirai fuori. Sparai un colpo e uccisi il carabiniere. Poi sparai ancora e ferii l'altro. E così riuscii a squagliarmela. Rimasi nascosto in casa quattro mesi e mia madre mi curò. Intanto la polizia era riuscita a sapere chi ero e due carabinieri vennero per arrestarmi. Incontrarono una contadina e le domanda-

MICHAEL STERN

(Copyright by Stern e "Tempo" per l'Italia)

(Il testo segue a pag. 36)

L'INCONTRO tra Giuliano e il giornalista Stern. L'uomo con il volto coperto è il padre del bandito: questi ha impegnato Stern a non permettere che, pubblicando la foto, fosse visibile il volto di suo figlio

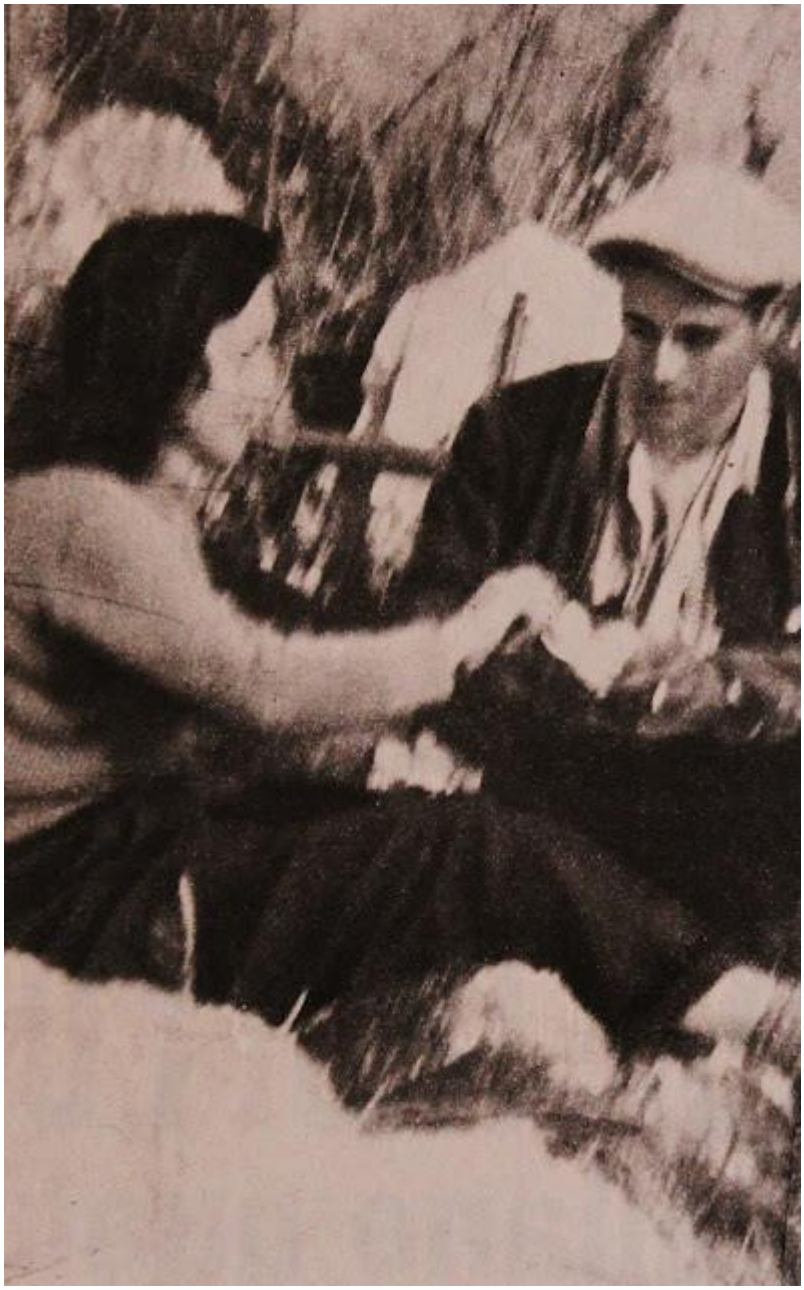
Article de Mike Stern, Time, 18 - 24 avril 1948 page II.

L'engouement suscité par le scoop du journaliste américain a incité d'autres reporters à remonter la route jusqu'à Montelepre, pour négocier et réaliser d'autres interviews. Une femme, Maria Cyliakus, 32 ans, appelée Mary, a réussi à rencontrer Salvatore Giuliano. La journaliste suédoise parle très bien l'italien et, malgré les nombreuses réticences et les obstacles d'un monde purement machiste, elle se retrouve rapidement face à Salvatore Giuliano. Giuliano « s'est montré très hospitalier envers cette femme qui venait de loin ». Le journaliste a pu prendre des notes en toute liberté. À l'heure du déjeuner, écrit-elle dans un de ses rapports, « des couverts et des verres et même des serviettes blanches sont apparues. Giuliano lui-même, en tant que

grand chevalier de Trinacria, voulait me servir en premier et tout le monde était gentil avec moi. Mon assiette débordait de pâtes, et comme j'avais très faim, je l'ai rapidement vidée ». Pendant des jours, Maria Cyliakus a côtoyé le roi de Montelepre, dont elle a tiré ce portrait-robot : « il est beau. Un producteur d'Hollywood serait fasciné par une figure virile comme la sienne : il a un regard ouvert et franc, un sourire franc, des mains fortes mais pas tronquées, des ongles soigneusement entretenus. Il porte à l'annulaire une bague en or massif avec un beau diamant »[95].

Le scoop est paru dans l'hebdomadaire *Oggi* en 4 épisodes consécutifs à partir du numéro 4 du 23 janvier 1949. L'interview date de novembre 1948 (après le massacre de Portella della Ginestra) et seul le premier épisode publié est accompagné d'images de faible qualité, 7 au total, y compris la couverture. Giuliano n'est présent que dans 4 scènes. Là encore, le tollé a été considérable et, malgré les tentatives de la journaliste de retourner à Montelepre à plusieurs reprises, le gouvernement a décidé d'intervenir en arrêtant la jeune femme à Palerme avant qu'elle ne reparte dans les montagnes de Montelepre.

[95] Cité dans, Enzo Catania, *Salvatore Giuliano Capostipite dei misteri d'Italia*, p. 220 - 221.



Un’image de Salvatore Giuliano et la journaliste Maria Cyliakus. La photo a été retrouvé dans le sac de la journaliste par la police avant son arrestation pendant la seconde tentative de la dame de joindre Giuliano[96].

[96] Pour vissionner les autres photos de Maria Cyliakus et Salvatore Giuliano voir http://reportagesicilia.blogspot.com/2016/09/una-spia-di-stoccolma-nei-misteri-di.html.



Un’image de Giuliano et la journaliste.

Les rapports de Stern d'abord, et de la journaliste suédoise maintenant, ont donné une mauvaise image de la police, des carabiniers et de l'armée. Le public s'est demandé à l'unisson comment il était possible qu'une simple journaliste, qui plus est une femme, luttant dans une profession alors pratiquement monopolisée par les hommes, puisse se montrer assez facilement devant le bandit, tandis que des milliers d'hommes armés de mitrailleuses et de tanks le laissaient s'enfuir. Bien qu'une fois de plus l'interview ait fait grand bruit, les rapports publiés par Cyliakus et Stern ont également déclenché chez les journalistes italiens le désir d'essayer d'approcher Salvatore Giuliano.

En 1949, Salvatore Giuliano se livre pour la première fois à la presse italienne. Le scoop de l'équipe italienne semble se démarquer des autres en raison de la vaste séance de photos réalisée par Ivo Meldolesi et Italo D'Ambrosio, qui ont non seulement photographié les bandits, mais aussi tourné un petit film[97]. En 1949, Ivo Meldolesi, accompagné d'Italo D'Ambrosio, un caméraman de son agence, et du journaliste Jacopo Rizza, réalise le grand scoop en photographiant et en interviewant Salvatore Giuliano dans son refuge de Montelepre sur le mont Sàgana.

[97] Le film peut être visionné sur ansa.it. Pour une analyse plus approfondie des photographies prises par Ivo Meldolesi, voir Michela Camili, *Lo scoop sul bandito Giuliano di Ivo Meldolesi : negativi, immagini fotomeccaniche e didascalie nei rotocalchi*, Fondazione Memofonte onlus, Florence, 2013.



ARCHIVIO ITALIA

L'UNITÀ / MARTEDÌ 26 AGOSTO 1986 9

di WLADIMIRO SETTIMELLI

Le immagini del bandito fotografato nel rifugio con Pisciotta da Ivo Meldolesi - Avventuroso viaggio in Sicilia - Continuano le riprese del film di Cimino - Tra storia e mito - Il famoso incontro con una giornalista svedese poi arrestata - La strage di Portella della Ginestra

Eccolo tra i monti Giuliano superstar

Quelques images du scoop dans l'article de Wladimiro Settimelli, *Eccolo tra i monti Giuliano superstar*, L'Unità, 26 agosto 1986.

Le matériel photographique original, longtemps conservé par Ivo Meldolesi, se compose de 98 négatifs, relatifs à la rencontre avec le bandit Salvatore Giuliano et son lieutenant Gaspare Pisciotta. Le scoop a été publié exclusivement pour l'Italie dans l'hebdomadaire *Oggi* en trois fois, du numéro 52 du 22 décembre 1949 au numéro 1 du 5 janvier 1950, et aux États-Unis dans le numéro 3 du célèbre magazine *Life* en 1950. L'écho du reportage est considérable : les accusations pleuvent de toutes parts contre le gouvernement et son inefficacité dans l'affaire Giuliano. Ce reportage, dans sa complexité, représente probablement la documentation visuelle la plus substantielle sur le bandit encore en vie, à tel point qu'une comparaison entre des scènes du film *Salvatore Giuliano* de Francesco Rosi (1962) et les photographies d'Ivo Meldolesi, suggère que pour l'habillement des personnages de Giuliano et Pisciotta, le réalisateur a pu s'en inspirer dans certaines scènes. Nous sommes également en mesure d'affirmer qu'une amitié est née entre le journaliste Jacopo Rizza et Salvatore Giuliano à la suite à l'interview. En effet, les archives nous permettent de soutenir la présence de plusieurs lettres entre les deux hommes entre 1949 et 1950[98].

L'explication la plus pertinente de l'écho du scoop est peut-être celle qui fait intervenir le moment historique et politique dans lequel la réunion a eu lieu et la nouvelle a été publiée : décembre 1949. Cette date est intéressante car elle intervient quelques mois avant le meurtre mystérieux du bandit, et surtout quelques mois après l'introduction de nouvelles forces armées en Sicile pour réprimer le banditisme. En août 1949, l'Ispettorato Generale di Pubblica Sicurezza (Inspection générale de la sécurité publique) en Sicile est remplacé par le CFRB, Comando Forze di Repressione Banditismo (Commandement des forces de répression du banditisme), dirigé par le colonel des Carabiniers Ugo Luca. Mais en décembre, Salvatore Giuliano, pourchassé depuis 1943, n'avait toujours pas été arrêté. Les montagnes autour de Montelepre et les maisons de ses partisans ont continué à lui offrir un refuge, et la rencontre avec la presse a confirmé pour les lecteurs l'inefficacité des fonds importants alloués par l'État et l'incapacité des forces armées déployées qui n'avaient pas été suffisants pour le capturer. Pour ces raisons, tant les auteurs du scoop que l'éditeur Rizzoli étaient conscients que la publication de la nouvelle de la rencontre était problématique. À cet égard, Jacopo Rizza, dans une reconstitution de l'Affaire pour les pages de *Settimana Incom Illustrata* en 1961, raconte que la meilleure façon de publier l'interview a été convenue non seulement entre l'éditeur, le rédacteur et les auteurs, mais aussi après la consultation d'un avocat. Ces préoccupations sont

[98] Pour une analyse plus détaillée, voir *Giuliano et L'écriture*, partie I. 1. IV.

probablement dues à la prudence dans la rédaction des textes et des légendes, à travers lesquels, au cours des trois épisodes, la rédaction de l'hebdomadaire s'explique et en quelques sorte se justifie pour avoir obtenu la rencontre avec le bandit et publié le scoop. Quant au film, réalisé par l'équipe de reportage, il est resté caché pendant de nombreuses années en raison des problèmes judiciaires survenus après la publication du scoop, mais il est désormais possible de le visionner tant sur le site ansa.it que dans les différents réseaux sociaux du web.

Comme on a pu le remarquer, les trois scoops journalistiques ont don eu un rôle primordial dans la creation du mythe de Giuliano et la presse de l'époque a tout de suite compris l'importance de l'Affaire. Mais à partir de 1952, l'attention médiatique des quotidiens a diminué de manière drastique. C'est aussi parce que l'Affaire Giuliano se déplace vers de supports de lecture qui continuent à suivre l'histoire : les magazines. Suite aux scoops journalistiques[99], ce sont eux qui ont suivi l'histoire du bandit dans les années suivantes à travers de nombreuses enquêtes. Il est intéressant de noter que le centre de gravité de l'Affaire Giuliano ne s'est pas déplacé par hasard dans la direction des magazines. En fait, comme le souligne l'historien Giuseppe Mammarella:

> «Il clima culturale del dopoguerra era caratterizzato da una diffusa confessionalità e segnato dalla forte influenza della Chiesa cattolica, più ancora alla base della società che ai suoi vertici. […] A partire dagli anni '50, la cultura fino ad allora fortemente legata al dibattito politico troverà nuovi interpreti e nuovi mezzi di espressione. Uno dei più efficaci è costituito proprio dall'avvento del rotocalco e dei grandi settimanali come Oggi, Epoca, Espresso, L'Europeo ecc. i quali daranno da questo momento in poi sempre più spazio alle inchieste e agli scandali politici»[100].

[99] Il est fait référence ici aux trois journalistes qui ont réussi à approcher Salvatore Giuliano pendant la période où il se cachait. Pour une analyse plus approfondie, voir la section suivante : *Les trois scoops journalistiques*.

[100] Giuseppe Mammarella, *L'Italia contemporanea*, pag.193 - 194.

Dans ce climat culturel qu'évoque Mammarella, l'histoire de Salvatore Giuliano, qui fascine l'Italie depuis les années 50, ne pouvait pas passer inaperçue dans les journaux à sensation. En fait, comme l'affirme Edilio Rusconi, rédacteur en chef du magazine *Oggi*, « les histoires sur Giuliano étaient si passionnantes qu'elles ont fait grimper le tirage et les ventes en même temps que les nouvelles sur les têtes couronnées d'Europe »[101].

Le magazine prend en quelque sorte le relais à travers un journalisme actif fait d'enquêtes, avec force et vigueur, et s'approprie l'histoire de Giuliano en soulignant ses lacunes et ses inexactitudes. C'est dans cette direction que se dirige Tommaso Besozzi, dont l'article n° 29, *Di sicuro c'è sicuro c'è solo che è morto,* du 16 juillet 1950, restera dans l'histoire parce qu'il démasque et démolit la version officielle de la fusillade de Giuliano par les carabiniers.

L'exposition publique du cadavre de Giuliano a permis au journaliste de relever des incohérences, montrant clairement que la version officielle donnée par les carabiniers ne pouvait être entièrement fiable. Si de nombreux journalistes de l'époque sont restés distracts, Tommaso Besozzi n'a pas perdu de temps pour analyser les moindres détails qui, comme nous le verrons plus tard, « étaient des analyses objectives qui auraient brisé le château de mensonges concocté par le général de la CFRB Ugo Luca juste pour s'assurer le mérite et la promotion »[102].

L'article du journal L'Europeo est un moment très important pour expliquer les doutes qui entourent la mort du bandit, il donne une impulsion décisive à toute l'histoire de Salvatore Giuliano d'un point de vue médiatique et plonge l'Affaire Giuliano dans le mystère.

[101] Enzo Catania, *Salvatore Giuliano, Capostipite dei misteri d'Italia*, p. 110.

[102] Ibid, cit. p. 30.


IL PRIMO CAPITOLO DELLA BIBBIA NEL XX SECOLO

L'EUROPEO

UN SEGRETO NELLA FINE DI GIULIANO

DI SICURO C'È SOLO CHE È MORTO

I meriti dei carabinieri sarebbero gli stessi anche se la versione ufficiale non fosse vera

IL BACIO DEL SANGUE

La première page du journal *L'Europeo.*

« Chi è stato a tradirlo? Dove è stato ucciso? Come? E quando? La grande maggioranza dei siciliani non crede alla descrizione ufficiale del conflitto nel quale ha trovato la morte Salvatore Giuliano. E anche noi dobbiamo confessare di avere inutilmente tentato di mettere d'accordo parecchi particolari di quella relazione con i luoghi, le circostanze, il racconto di chi quella notte vegliava a pochi passi di distanza dal tragico cortile in cui si è svolto l'epilogo dei dramma o è stato svegliato dal fracasso delle fucilate. Tutto ciò si chiamerà forse cercare il pelo nell'uovo, ma l'esame delle incongruenze, dei punti oscuri, dei dubbi che inevitabilmente

nascono nella mente di chi abbia tentato sul posto di ricostruire la scena non cesserà per questo di essere interessante… »[103].

Tommaso Besozzi a ensuite rejeté la version officielle des carabiniers, affirmant essentiellement que les mitrailleuses des carabiniers avaient tiré sur un homme déjà mort. Ce scoop journalistique a fait grand bruit, non seulement parce qu'il exposait les mensonges de l'État, mais aussi parce qu'il démolissait tous les articles et reconstitutions que les envoyés spéciaux de la moitié de l'Europe avaient publiés jusqu'alors. Un scoop qui n'a pas seulement fait l'objet d'anthologies, mais qui a également démontré à quel point il est erroné d'accepter inconditionnellement les versions des enquêteurs sur toute opération terminée, et qui a changé le *modus operandi* des journalistes dans les années qui ont suivi. Le travail de Besozzi a en effet été décisif quant à la manière dont les journalistes ont procédé par la suite. En fait, c'est le travail méticuleux du journaliste, dont l'article a fait école devenant un symbole du journalisme d'investigation, qui a mis au jour une affaire complexe et, à bien des égards, mystérieuse dans l'histoire de la République Italienne, impliquant la politique, la mafia, le banditisme et les services secrets. L'enquête de Besozzi a ouvert une brèche dans l'histoire de l'affaire Giuliano et beaucoup de ses collègues ont pris la même direction. Les enquêtes de Maurizio Ferrara, journaliste à *L'Unità,* et de Nicola Adelfi, également rédacteur en chef de *L'Europeo,* ont suivi et c'est ce dernier qui, dans son article du 23 juillet 1950, a désigné pour la première fois Gaspare Pisciotta comme responsable du meurtre de Salvatore Giuliano. Dans l'article, Nicola Adelfi retrace ce que Tommaso Besozzi a analysé, expliquant que "aujourd'hui, nous avons enfin la clé du mystère qui a le plus fasciné les Italiens au cours des trois dernières semaines, c'est-à-dire que nous expliquons pour quelles raisons, par qui et dans quelles circonstances le bandit Giuliano a été tué. Il s'agit, bien entendu, d'une information de première main qui ne pourra jamais être réfutée, avec des preuves fondées"[104].

---

[103] Cité dans, Tommaso Besozzi, *Di sicuro c'è sicuro c'è solo che è morto*, L'Europeo, 16 juillet 1950. Le reste de l'article est fidèlement reproduit en *Annexe*.

[104] Nicola Adelfi, *L'Espresso,* 23 juillet 1950.

I. 1. IV. Giuliano et l'écriture.

L'un des facteurs déterminants dans la création d'un remarquable corpus narratif autour de la figure du bandit est ce qu'a écrit Salvatore Giuliano lui-même. En effet, nous sommes en mesure d'affirmer la présence d'un large corpus de textes écrits que le bandit a rédigé entre 1947 et 1950. Le choix de Giuliano de communiquer de cette manière est un phénomène qui mérite une attention particulière pour deux raisons. Tout d'abord, la question que nous nous posons est de savoir quel est le niveau d'éducation de Giuliano. Et surtout Giuliano était-il en mesure de savoir lire et rediger des textes en italien ? Une autre question est de savoir si tous ces écrits peuvent être imputés au bandit ou s'il y a eu des interférences dans la rédaction des textes. Deuxièmement, observer un bandit interagir sous forme épistolaire avec la presse et d'autres personnages de l'époque (politiques, policiers et journalistes) n'est pas quelque chose de si habituel dans l'histoire du banditisme du XXe siècle. C'est précisément ce dernier élément de démarcation entre lui et les autres bandits de l'époque qui confirme le rôle joué, consciemment ou inconsciemment, par Salvatore Giuliano dans la création de son propre mythe.

Nous savons que Salvatore Giuliano est allé à l'école jusqu'en troisième année[105]. Néanmoins, nous avons connaissance d'une relation épistolaire continue avec la presse ainsi que de nombreuses lettres envoyées aux journalistes et à certains membres des forces de police, en particulier à Ciro Verdiani, chef de la police. Avant d'analyser ces textes, il convient de signaler les articles de journaux que nous possédons et la manière dont la presse a permis à la relation entre Salvatore Giuliano et l'écriture de s'exprimer.

Dans plusieurs articles du quotidien *L'Ora,* il est écrit que l'on avait l'habitude de l'appeler docteur[106] tandis que dans deux autres articles datés du 26 – 09 - 1951 et du 16 – 10 - 1952, il est également fait référence à un Salvatore Giuliano qui aimait beaucoup étudier et qui lisait des grands écrivains comme Emilio Salgari dans le premier cas, et qu'il avait l'habitude de lire Carducci et Leopardi. Enfin, dans un autre article, toujours dans le quotidien *L'Ora,* il

[105] Giuseppe Sircana, *Salvatore Giuliano,* Dizionario Biografico degli Italiani, Volume 56, 2001.

[106] Article du quotidien *L'Ora,* 7 juillet 1950.

est fait référence à un Salvatore Giuliano qui aimait les langues étrangères et qui a étudié l'anglais[107].

L'image d'un homme non seulement astucieux et tenace mais aussi cultivé est également reprise par le neveu du bandit, Giuseppe Sciortino Giuliano, qui dans son livre *Mio fratello Salvatore* Giuliano, raconte également l'aptitude de Salvatore Giuliano pour les sujets littéraires et sa capacité à mémoriser des poèmes et à lire des poèmes épiques comme les Paladins de France, Manzoni, Verga, Pascoli et enfin l'Évangile et la Bible[108]. Le livre contient également quelques poèmes qui auraient été écrits par Salvatore Giuliano et dédiés à la journaliste Maria Cyliakus pendant la brève période où ils ont vécu ensemble dans les montagnes de Montelepre[109].

La figure du bandit - poète, amateur de poèmes littéraires, n'est pas un élément si facile à expliquer ni surtout si fréquent dans le monde du banditisme. Dans l'imagerie du bandit proposée par Eric J. Hobsbawm, le bandit est dans la plupart des cas un paysan ou du moins un personnage lié au monde rural. L'image du bandit - lettré n'émerge donc pas des textes de l'historien.

La figure du paysan - poète, en revanche, n'est pas nouvelle sur la scène littéraire. Dans l'Italie moderne, bien que les analphabètes soient très nombreux et que la circulation de la presse soit contrôlée et considérée avec suspicion, les roturiers, les femmes et les enfants ont pu entrer en contact avec les livres. Il existe de nombreux exemples de paysans qui ont pu s'approcher de la lecture de grands auteurs tels que Tasso et l'Arioste. « L'appréciation des romans de chevalerie semblait faire fi non seulement des divisions entre les sexes, mais de la stratification sociale elle-même. On peut se demander pourquoi ces vieilles histoires, sans doute captivantes, ont continué au fil du temps à attirer les enfants des pauvres autant que les descendants de l'élite »[110].

---

[107] Ibid, 10 juillet, 1947.

[108] Giuseppe Sciortino Giuliano, *Mio fratello Salvatore Giuliano,* Arnone, 1987, pp. 18 - 19.

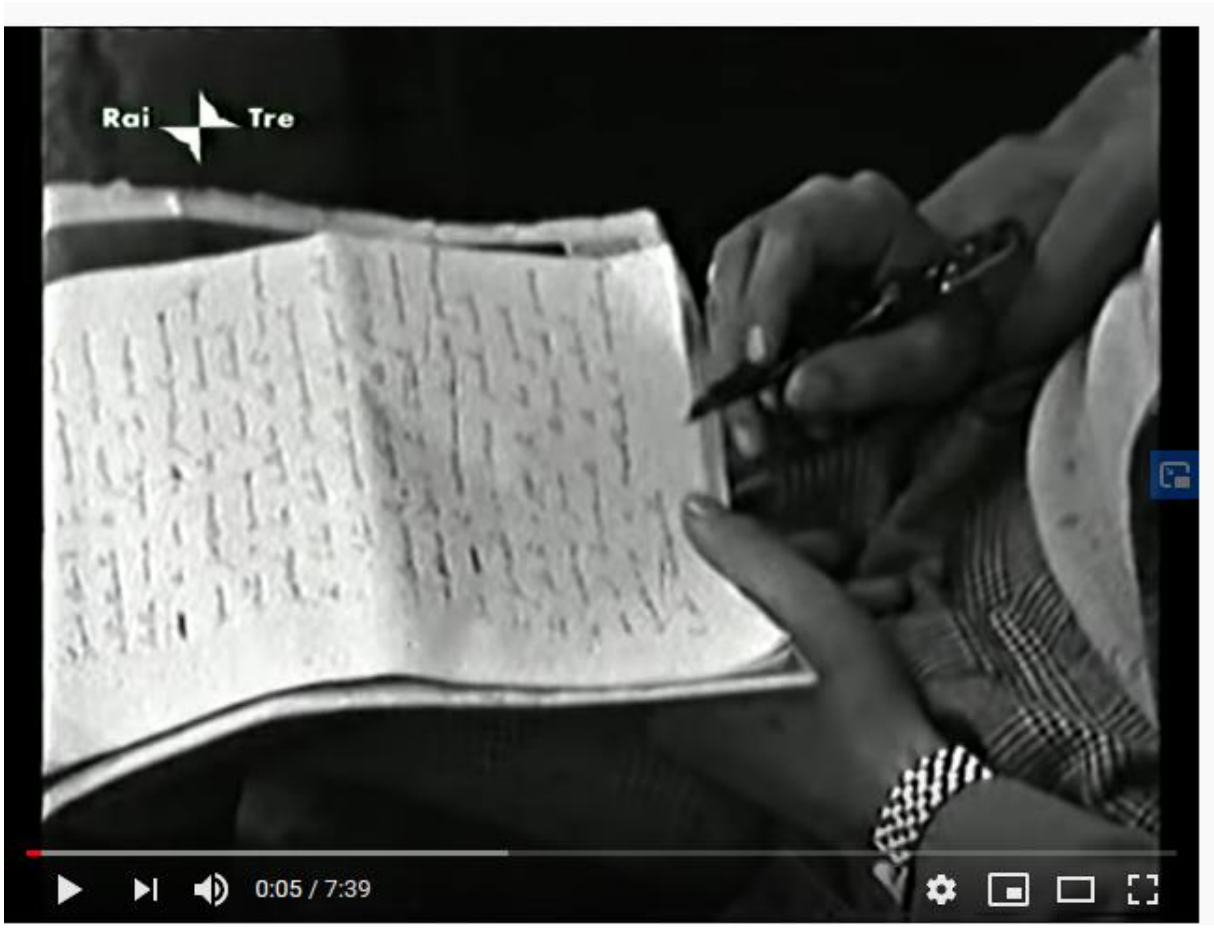
[109] En ce qui concerne le rapport entre Salvatore Giuliano et la journaliste Maria Cyliakus voir I. 1. III. *Les trois scoops journalistiques*.

[110] Pour une analyse plus approfondie de la figure des poètes paysans, voir Marina Roggero, *Le carte piene di sogni,* Il Mulino, 2006, cit. p. 68. Giovanni Kezich, *I poeti contadini,* Bulzoni, 1986.

Naturellement, il nous est difficile de vérifier la fiabilité des sources tirées du quotidien *L'Ora*. Néanmoins, la presse sicilienne a rapporté, dans certains articles, cette image du bandit Giuliano cultivé et instruit, tandis que, dans d'autres cas, la presse a mis en doute la paternité de tous les écrits de Salvatore Giuliano et chaque fois qu'elle a rapporté les lettres envoyées par le bandit, elle a comparé le style du texte avec d'autres lettres reçues de Giuliano lui-même établissant que tous les écrits n'étaient pas de la main de Salvatore Giuliano.

Avant l'analyse textuelle, il convient d'insister sur la seule source fiable en notre possession qui montre Salvatore Giuliano en train d'écrire. Ce sont deux scènes de la vidéo réalisée par Ivo Meldolesi. Les 30 premières secondes de la vidéo montrent Salvatore Giuliano assis en train d'écrire des lettres. Dans ce laps de temps, nous pouvons observer deux scènes qui se succèdent. La première est un gros plan pris depuis le haut. La caméra cadre un texte, probablement écrit par Giuliano et la main du bandit tenant un stylo. Dans le second, le plan est pris à distance et Giuliano est observé en train d'écrire sur des feuilles de papier[111].

[111] La première image ne dure que cinq secondes et on voit le stylo de Giuliano se balancer comme s'il réfléchissait à ce qu'il allait écrire sur le papier. Cependant, on ne voit pas Giuliano écrire. La deuxième image hors - champ dure 15 secondes et nous voyons sa main en train d'écrire.


Rai Tre
0:05 / 7:39



Ce sont les seules images à ce jour qui montrent Salvatore Giuliano en train d'écrire. En ce qui concerne les nombreux textes écrits qui ont été attribués à Salvatore Giuliano, il est nécessaire de procéder à une analyse textuelle pour identifier les éventuelles interférences dans la rédaction des textes.

Dans ce qui suit, nous allons rapporter et analyser les écrits, présumés ou tels, de Salvatore Giuliano et tenter d'analyser si le style des textes est toujours le même ou s'il y a eu des influences extérieures dans la rédaction des textes. Le corpus en notre possession est de nature diverse et se compose de :

- Lettres de différents types.
- Proclamations - ultimatums.
- La lettre envoyée au président américain Truman.

- Les deux mémoires.

Nous analyserons d'abord les lettres envoyées par Salvatore Giuliano à la presse, puis la lettre écrite par Salvatore Giuliano au président américain Truman dans laquelle il demande l'annexion de la Sicile en tant que nouvel État américain. La lettre est accompagnée, entre autres, d'un tableau représentant l'Italie et la Sicile reliées par une chaîne que Salvatore Giuliano a fait circuler en Sicile pendant la période où il était caché dans les montagnes[112]. Enfin, les deux mémoires ont fait l'objet d'un grand débat parmi les sciences sociales et, surtout, ils ont été très importants pour la recherche historiographique en essayant de comprendre la responsabilité de Salvatore Giuliano dans le massacre de Portella della Ginestra.

Lettres et proclamations.

Les lettres envoyées par Giuliano à la presse sicilienne sont nombreuses et c'est, comme on l'a dit, une autre particularité de l'Affaire Giuliano. Grâce aux archives, nous sommes en mesure d'affirmer qu'il n'existe pas un corpus aussi important de lettres écrites par un autre bandit sicilien dans l'après-guerre et qu'il s'agit donc d'un corpus décisif dans la construction médiatique de l'Affaire Giuliano et dans la création de son propre mythe. La plupart sont des ultimatums adressés aux parlementaires, mais aussi des lettres de toutes sortes. Certaines de ces lettres sont également très originales, comme un prétendu « essai lunaire » écrit par Salvatore Giuliano et publié le 22 septembre 1949 par le journal *L'Unità*.

La première lettre de Salvatore Giuliano est une apologie des attaques contre les chambres de travail dans la province de Palerme le 22 juin 1947. Le texte présente un italien correct sans aucune grosse erreur de syntaxe particulière qui pourrait être signalée dans d'autres textes. Cela nous permet donc de déduire qu'il y a probablement eu des interférences dans la rédaction du texte. En plus d'être une justification, le texte invite les Siciliens à rejoindre la bande de Giuliano pour lutter contre le bolchevisme. L'incipit de l'annonce "Siciliani" est typique des messages fascistes et nous pouvons donc supposer qu'il y a eu l'influence d'une

[112] L'affiche se trouve à page 32.

main royaliste dans la rédaction du texte. Salvatore Giuliano parle de "Croisade" dans une tonalité anticommuniste et le fait en exaltant un sentiment de vengeance après l'humiliation subie par le peuple italien pendant la première guerre mondiale, au cours de laquelle soixante mille personnes sont mortes dans la campagne de Russie. Voici le texte intégral de la lettre :

Siciliani

L'ora decisiva è già scoccata!

Chi non vuole essere facile preda di quella canea di rossi che, dopo di averci infangato tradito e turlupinato facendoci perdere ogni prestigio negli ambienti internazionali, cercano ora di distruggere quanto di meglio ancora abbiamo e che ad ogni costo difenderemo, cioè l'onore delle nostre famiglie e quel nobile sentimento che ci lega alla nostra cara terra, che essi ipocritamente camuffati da internazionalisti respingono e detestano, è necessario che oggi si decida.

Quegli uomini che vogliono ad ogni costo buttarci in grembo a quella terribile Russia dove la libertà è una chimera e la democrazia una leggenda, e per i quali, noi che amiamo la nostra Sicilia, dobbiamo sentire sdegno e ribrezzo, debbono essere senz'altro lottati.

Ed io ho assunto questo impegno.

Ma perché ciò riesca è indispensabile che tutti i cari fratelli Siciliani mi seguano per aprire un nuovo ciclo di storia veramente fulgida e gloriosa che dovrà redimerci, rendendoci degni di questa nobile Sicula terra che in ogni tempo ha dato prova di grande maturità democratica e di refrattarietà ad ogni forma di dittatura.

E tra tutte le dittature quella Russia è la più opprimente e schiacciante e perché questa non attecchisca nella nostra isola d'ora innanzi inizierò una lotta senza quartiere contro i comunisti perché possa scomparire dalla vita politica Siciliana questa canea che infanga il nostro nobile suolo dalle tradizioni tanto gloriose, e perché non intendo, e di questo ne piglio formalmente impegno, che la nostra amata terra diventi un misero ordigno della ***mastodontica*** *macchina sovietica.*

Di quella terribile macchina che ha annientato i nostri sessantamila fratelli prigionieri frantumandoli in quegli ingranaggi che si chiamano squallide ghiacciaie della Siberia, lebbra,

e tifo, negando così a che in terra straniera, come da vivi, non avranno mai pace né una lacrima che inumidirà le loro tombe.

Ai superficiali annotatori della cronaca potrà sembrare strano che sia io a dare il via a questa grande Crociata contro coloro che negano Dio e la famiglia annientando così lo stesso uomo rendendolo senza vita e senza sensibilità.

Volutamente hanno voluto falsare la mia posizione descrivendomi in tutti i modi e tralasciando quello che effettivamente dimostra la ragione per cui io lotto. Da circa quattro anni mi batto senza tregua per la realizzazione di questo grande nobile e generoso sogno; e per rendere la Sicilia ricca fiorente e prospera e farla tornare come prima il migliore giardino d'Europa.

Per questo ho lottato e lotterò e non mi fermerò se non quando questo sogno non sarà realtà! Chi si sente veramente Siciliano, degno di questo nome e vuole cooperarsi in questa grande battaglia antibolscevica, sappi che c'è un feudo chiamato "SAGANA" dove ho posto il quartier generale.

Ad un secondo mio avviso che farò pervenire alla stessa maniera del presente sono certo che accorrerete numerosi nel suddetto feudo.

Vi prego di venire forniti di documenti di riconoscimento e di stato di famiglia perché possano essere sussidiate le vostre famiglie.

S. Giuliano

Une autre lettre du bandit a été envoyée à la *Voce della Sicilia* le 31 – 08 - 1947. La reproduction de ces deux extraits est reprise intégralement dans l'article. Le texte contient de nombreuses erreurs et c'est pour cette raison que la rédaction du journal a considéré qu'il s'agissait de l'authentique Giuliano, sans interventions d'autres influences dans la rédaction du texte. Dans cette lettre, Giuliano se défend contre l'accusation d'être responsable du massacre de Portella della Ginestra et d'autres crimes.

Signor Direttore,

Se per come ti hanno fatto credere non siamo nemici, lo prego pubblicare nel vostro giornale quanto qui segue.

Seguendo le ulteriori vicendi delle ultime notizie dei giornali un socche di delirio mi sorprende come il mio, nome è cascato nelle spudorate bocche di tutti questi signori e signoroni.

Lo credo ormai chiaro, che l'unico appoggio per le loro difese, l'unico appoggio per nascondere e scaricarsi dei loro crimi, non è altro che il mio.

Forse perche credono, che un bandito cosi chiamato, ricercato da una legge, perde ogni diritto della dognità morale.

Forse perche non avendo liberta di stampa specie quando le tocco il vivo alla polizia e a qualche signorone, ed anche perché non potendo disporre di una cultura letteraria non potrò difendermi delle varie calunnie, delle varie accuse che mi si facciano.

E cosi e lecito attribuirmi, dunque ciò che li pare, ciò che li è prezioso per le varie discolpe e dormino sicuri perché nessuno interesso ci può essere per far luce di tutti i fatti incolpatemi, dato che un delinquente cosi ormai qualificato non può essere nel modo più categorico difeso.

Se la domanda incontri un sentimento ragionevoli, vogli chiedere, come mai un Giuliano amatore dei poveri e nemico dei ricchi, può andare contro la massa operaia?

E se fossero i ricchi che mi sostituissero, quale fosse la ragione di sacrificarmi ad effettuare degli ostaggi mettendomi delle risponzabbilità e affrontando dei pericoli.

Credo che di quanto milioni possiedono questi cappeddi, pur quanto si tassassero a un milione per ciascuno potrebbero coprire a me con tutto Montelepre.

Signor Montalbano! Mi rivolgo proprio a voi nel dire ciò, perché io non possiedo nienti e non ho interesse di andarvi contro, anzi vi dico che sono stato l'unico a braccare i ricchi, a voi pure ben noto.

Più tosto tutto questo lo attribuisco a una rivendicazione di adio forse che nutrino verso di me, e che proprio nel momento buon si profittano del caso. Di tutti le prove che portano quei macellatori della carne umana dei carabinieri sono dovuti alle torture, se volete vedere la prova domandatici a questi che innocenti rei confessi chi sono stati gli autore della guerra? Di sicuro vi diranno che sono stati pure loro.

Egregi on! Come mai poteti avere una prova di questi individui, che con molta facilità comprendono che a tale dichiarazione si scavano la fossa con le proprie mani.

Quindi se ciò si hanno accollato e chiaro che sono stati le torture che ci hanno fatto dire e firmare tutto quello che ci interessava. Se altre cose le saranno domandati finiranno pure per accollarsele.

Ma in tal caso signor Montalbano se vi trovassero in quei panni anche voi finissero nel dire tutte le sciocchерie che vi si domandasse.

Se ne volete essere sicuro di quanto vi dico prendeti un dottore e andate a visitari voi personalmente come li hanno ridotti per fargli dire ciò.

Egregio Montalbano mi rincresco proprio come voi uomo maturo non arrivate a capire l'imbrogli della matassa.

Vi hanno soddisfatto con un pupo che hanno vestito, perché vi assicuro che di tutti questi che sono accusati di tanta risponzabbilità non hanno altra rispozabbilità che quella di essere Montleprini.

Vi prego di aprire gli occhi in tutti le vostri faccende, e a me non credetemi altro, per un'amatore della nostra bella Sicilia e la bomba atomica per i ricchi, non più altro di questo.

Giuliano

Comme nous pouvons l'observer, le style de la lettre précédente datée de juin 1947 est complètement différent de celui de la lettre d'août 1947. Dans le premier cas, nous trouvons un Giuliano (si c'est lui qui écrit) respectueux de la grammaire italienne et possédant un bon vocabulaire, alors que dans le texte que nous venons de lire, les erreurs syntaxiques, de grammaire et des dialectismes sont nombreux. Ces éléments ont permis aux rédacteurs du journal de mettre en relation le texte reçu avec d'autres lettres en leur possession reçues par le journal et d'établir l'authenticité de la lettre du 31 août 1947.

Une autre proclamation de Giuliano a été publiée le 27 août 1949 dans le quotidien *L'Ora*. Il s'agit d'un ultimatum dans lequel Salvatore Giuliano exige l'impunité pour lui et sa bande après les ordres du gouvernement suite à l'attentat de Bellolampo. Le texte présente un

style simple et direct, sans erreurs grammaticales particulières. On peut supposer que le texte est celui de Giuliano avec quelques modifications par quelqu'un de la bande. Voici la proclamation de Giuliano:

Popolo, per la temerarietà del governo quasi tutta la stampa ci ha definito banditi sanguinari, ma come tutti ben sappiate con diverse lettere ho invitato il governo più volte a divenire alla concordia, ma questo mio consiglio per il bene della patria non è stato finora possibile. Al fine anche di evitare la lotta fratricida, sfidai Scelba. Ma questo meschinamente non volle accettare neanche questo; quindi se ritornai nuovamente sul campo di battaglia, me ne sarete testimoni almeno nella mia storia che il responsabile diretto è Scelba.

Noi, ieri ci contentavamo di dare termine alla lotta se ci rilasciavano i nostri cari liberi, ma oggi che abbiamo giurato di morire piuttosto di arrenderci, a questi vili cani e disonoratori dell'Italia chiediamo l'impunità per il merito della costituzione del governo siciliano, perché io, Salvatore Giuliano, sono stato colui che sostenni la lotta per la causa della Sicilia. Ed ora mi definiscono fuorilegge. Come mi chiamano fuorilegge, se il comando della Sicilia tocca a me di diritto?

Ordunque, se volete che il fenomeno di me Giuliano scompaia diamo il giudizio al popolo siciliano, cioè facciamo le votazioni; se il popolo mi condanna prometterò che mi rassegno al mio destino, ma se il popolo mi vuole, voglio seguire altresì il mio destino. Questo è il nostro giuramento e si mettano bene in testa i signori del governo che cederemo solamente con la vittoria o con la morte:

Pertanto, sperando che i signori del governo comprendono la gravità della situazione siciliana, gli do 15 giorni di tempo per decidersi una buona volta; se continuano a sperare nei suoi nuovi metodi di lotta come hanno sperato, a termine dei 15 giorni scatenerò una vera guerra che avrà solamente termine quanto estirperò questo marciume che sta colmando la Sicilia e l'Italia di disonore e di vergogna.

Giuliano

Une dernière lettre est rapportée par Girolamo Li Causi, secrétaire du PCI en Sicile, dans le quotidien *L'Unità* du dimanche 30 avril 1950. À la veille de l'anniversaire du massacre de Portella della Ginestra, Girolamo Li Causi rappelle les liens entre la mafia et la politique dans la réalisation du massacre. La thèse de Li Causi est ici corroborée par les propos de

Salvatore Giuliano. Dans ce cas, les formules syntaxiques utilisées dans le texte nous conduisent à supposer que la lettre n'a pas été écrite par lui ou du moins a reçu de nombreuses corrections.

In realtà l'annunzio dell'inizio del processo per il fatto di Portella mi ha destato viva impressione pel fatto che si dà fine a un tale processo se il vero responsabile non è in grado di poter essere presente per rispondere un tale causa.

In tal caso consiglio alla magistratura ed agli uomini del governo di avere la pazienza di aspettare affinquando avverrà la mia cattura, poiché in tal maniera solo si può sapere la verità, dato che mi hanno definito il principale responsabile. Altrimenti fin da oggi incomincio ad accusare tutti coloro che hanno l'interesse di fare tale causa, che i veri responsabili sono loro, e principalmente quel buffone del ministro Scelba che dato ordine di prendermi morto per evitare che io un giorno potrei parlare sia di questo che altri fatti.

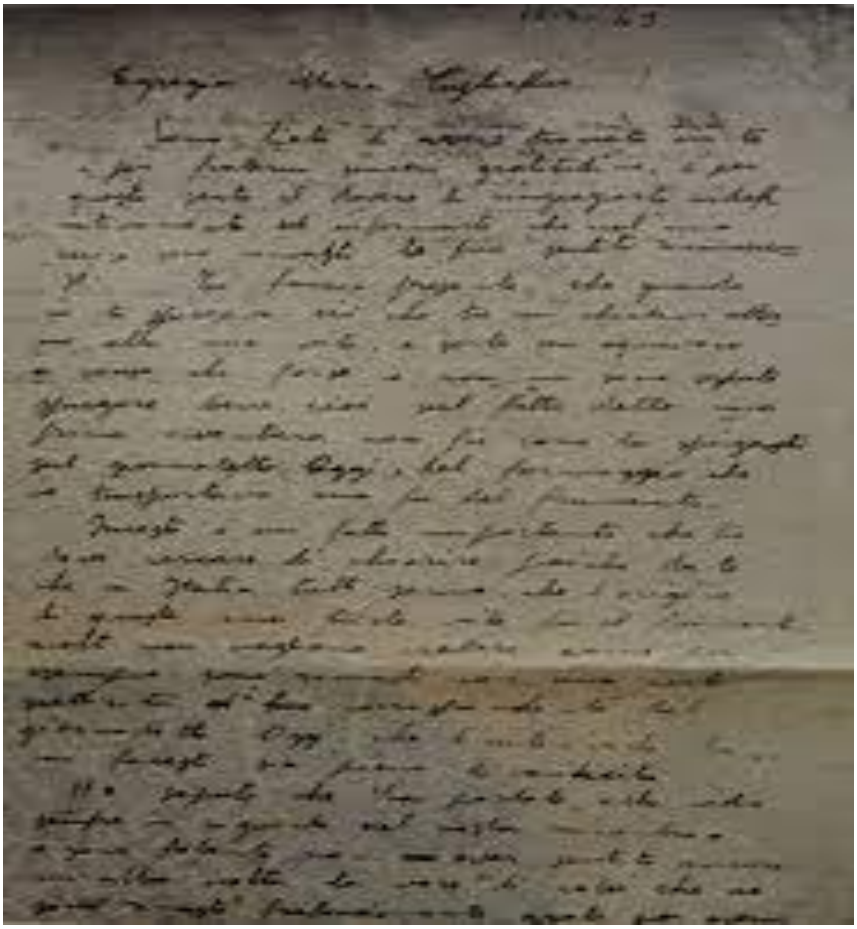
Scelba vuol farmi uccidere perché io lo tengo nell'incubo di fargli gravare grandi responsabilità che possono distruggere tutta la sua carriera politica e finirne la vita. Ho aiutato la democrazia cristiana perché la riconoscevo come la democrazia delle altre nazioni. I monarchici li ho aiutati per obblighi personali e non per idea politica.

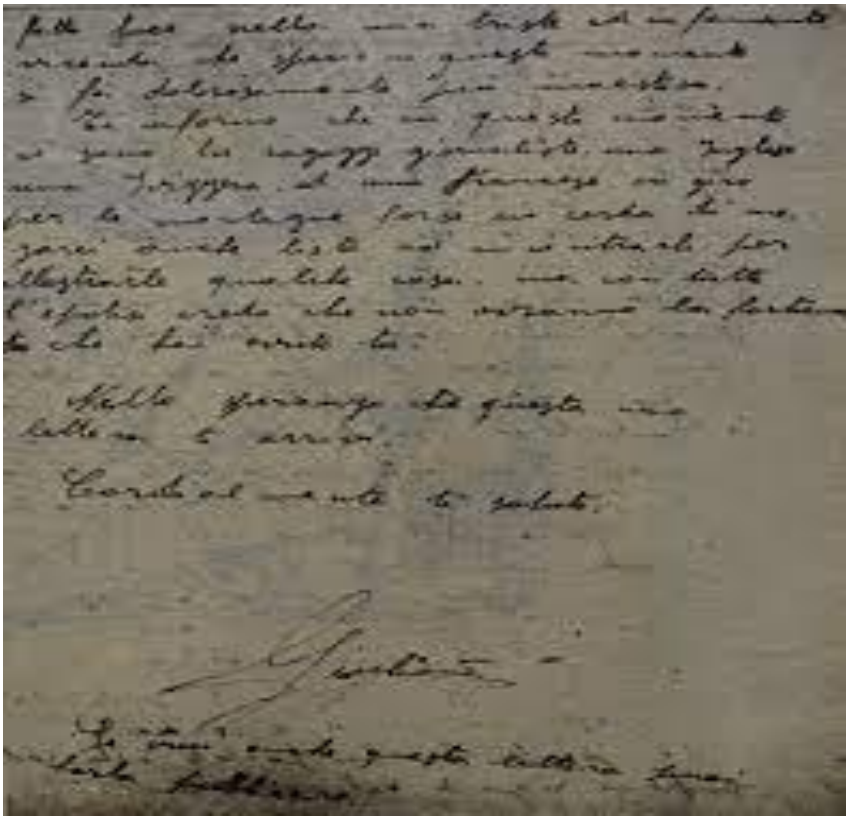
Giuliano

La lettre de Salvatore Giuliano aux journalistes Maria Cilyakus et Jacopo Rizza.

Le chapitre précédent a évoqué le rôle des journalistes qui ont tenté de joindre Salvatore Giuliano alors que l'armée le traquait. Parmi les rapports des trois journalistes, Salvatore Giuliano était en contact avec Maria Cyliakus journaliste suedoise qui est allée voir Giuliano en hiver 1949 et Jacopo Rizza, journaliste du magazine *Oggi,* qui est allé voir Giuliano à l'automne 1949. Les deux lettres qui suivent sont dans un style familier avec de nombreuses erreurs grammaticales. Il n'y a aucun doute sur la paternité du texte. Giuliano lui-même déclare qu'il n'a pas utilisé beaucoup de « police » pour écrire le texte, ce qui nous permet d'affirmer

qu'il s'agit du Giuliano authentique sans aucune interférence. Dans le contenu de la première lettre, Giuliano s'adresse à la journaliste afin de clarifier l'épisode du blé qui a declanché toute l'histoire.





La lettre envoyée par Salvatore Giuliano à Maria Cyliakus datée 12 – 02 – 1949.

Dans la seconde lettre Giuliano donne sa propre interprétation politique de la situation internationale entre la Russie et les États-Unis et accuse également les hommes politiques italiens de ne pas être à la hauteur de la situation. Giuliano supplie le journaliste Rizza d'interpréter son message et de le publier dans son journal.

Caro Rizza,

hai avuto un buon viaggio?

Stai bene? Lo augurio. Il poco tempo trascorso a sieme, non mi diede la possibilità di concentrarmi bene sul giudizio di alcune cose che desideravo esprimerti e pertanto riconoscendo che il mio dire ti fa piacere, ti ho scritto per pregarti di parlare a lungo di quanto

segue. Desidererei che tu scrivessi il giudizio che io ho dato sulla politica generale e particolarmente su quella dell'Italia, in questa maniera.

Cioè che una nuova guerra sarà inevitabile, sulla parte della russia perché c'è la megalomania di partito e di comando, sulla parte dell'america, per la megalomania distocratica a causa che è una nazione ricca, e preferisce la libertà democratica e quindi ne sarà la difentrice.

Critico Stalin che crede pienamente che il mondo ha bisogno della sua ideologia mentre ignora o fa finta di ignorare che non tutti la possono pensare come lui, e che in effetto non tutti i paesi hanno bisogno della sua ideologia, e non in tutti i popoli si potrebbe adottare. Lo odio che per raggiungere la sua meta addopera metodi ingannatrici verso il popolo facendorgli credere il paradiso, mentre in effetto rimarranno sempre schiavi come sempre lo sono stati, asserviti al suo idealismo.

Dalla aprte dell'america critico fortemente il presidente Truman perché con la sua politica ha reso ridicolo lui e il suo popolo mentre quest'ultimo non lo merita, in quanto Truman ha fatto la parte del leone solo quando sapeva che il suo rivale non era in grado di poterlo affrontare.

Cioè quando sapeva che la russia non possedeva la bomba atomica faceva la voce grossa, e non volle acconsentire nel modo assoluto alla ricluista che gli fece Molotof che controllo atomico, quando seppe che anche la russia possedeva l'atomica.

Io naturalmente non so i segreti degli ambienti politici; ma quanto appare, e chiaro che Truman con queste dichiarazione, ha voluto inviare il suo popolo nella via della rassegnazione scaricandosi così una certa responsabilità di fronte al suo popolo, in caso di una guerra, e con il lanciare subito la nota del controllo atomico a voluto fare credere che lui cerca la pace. A suo parere la sua politica non è male, ma è certo però che molti hanno finito per criticarlo, in quanto per chi lo comprende, il controllo atomico è una cosa molto ridicolo, perché per quanto si atua non è altro che un controllo di carta, a causa che sia la russia che l'america non sono una casa o un palazzo che facilmente si può controllare, ma sono dei vastissimi territori che se si vuole si possono nascondere altro che bombe atomiche. Chi lo afferma che sia di una parte che dell'altra, non si riservano un certo numero di bombe per qualsiasi eventualità? E ben chiaro che basterebbero 10 o 20 bombe per distrugere parte dell'america che della russia.

Per me Truman ha perduto la corsa perché sono certo che buon parte del popolo americano lo ha già definito ridicolo come l'ho definito io. Il patto atlantico e la politica italiana. Sulla parte dell'america il patto atlantico è stata, secondo il mio giudizio, una ottima idea, però gli americani non hanno saputo qualificare la situazione dei loro alleati e questa è la causa di qualche colpo di pugnale che loro stessi si preparavano nell'eventualità di una guerra. Secondo il mio modo di vedere sia l'italia che la Francia, non li avrei abandonati, ma neanche li avrei acluso in patto così importante, a causa che la posizione Italiana che Francese è molto critica a causa che metà del popolo è comunista e questo è una cosa molto grave per gli americani, perché se guerra succederà di sicuro questi due ne diverranno un campo di tradimento o un campo di lotta fratricida. Gli uomini del governo Italiano d'altra parte sono ubriachi o megalomatici di grandezza di intelligenza, credono pienamente che con la loro alleanza possano portare l'Italia alla salvezza, non per quanto sono i miei nemici, lo augurio di ragiungere la meta, ma sono certo però che con questa sua qualità dì clericalismo presto o tardi porteranno l'Italia alla rovina e br finiranno assieme con quel chiamato santo del Vaticano, tutti impiccati o fticilati alla schiena, e pensino bene questi signori se la caveranno a fun quanto le cose trascinano così, ma se guerra succede il mio sogno diventa di sicuro realtà.

L'Italia non può sperare nell'avvenire, perché non è un manganello di un Scelba che può spegnere tutte le fiamelli che oggi stanno sempre pronti e si preparano sempre più per accendere il fuoco, solo con la concordia e la comprensione di tutti si potrebbe ragiungere alla meta, meta che di sicuro non sigiungerà mai a fino a quando gli Italiani non abandonano queste sporche ideologie più degli altri di questi falsi profeti sporchi pretacchi, che avidi di comando assoluto si hanno venduto Dio facendone della fede, una vera dittatura materialistica, quale ragione vi era formare un partito chiamato democrazia cristiana se tutto il mondo europeo e latino abbiamo tutti una fede? Poveri preti speravate di più ma fra non molto non avranno neanche quello che possedono ora che hanno svelato il segreto cella turlupinazione di tutte le credenze divine, potranno cercare di rassegnarsi perché il tramonto del suo partito di politica divina già è imminente, io credo ad una divinità che non so chi sia, ma oggi pur quelli che pienamente credevano in Dio non credono neanche questi, è il nemico suo non stato ed è il comunismo come loro decantano ma sono stati loro stessi che si sono corrotti nella più spietata concubinazione materiale e morale.

Non Io augurio, ma oggi non credo che una Italia si possa risolvere dallo schiavismo, e da un sfacelo completo, Lo crederei solamente se dalla faccia dell'italia scomparirebbe il comunismo e il clericalismo e si costituisse un governo misto di liberali e social democratici

ma che sia un governo o uomini autonomi da ogni ideologia e che addopererebbero una legge nel vero senso sociale. Solo così mi potrei convincere di una pace e prosperità duratura.

Caro Rizza come vede non ho usato tanta polizia nello scrivere perché tu di quanto ho scritto non hai che trami la sostanza del pensiero, pertanto ti prego di cercare di interpretarlo proprio con quel senso con cui è scritto, credo che non mancherà a te. Caramente assieme ai tuoi amici ti saluto.

Giuliano

La lettre à Truman.

Elle a été adressée le 12 mai 1947 au président des États-Unis, immédiatement après le massacre de Portella della Ginestra. Dans ce cas, Salvatore Giuliano n'est probablement pas l'auteur de la lettre car il fait preuve d'un bon italien qui ne correspond pas à d'autres lettres pleines de fautes grammaticales. Dans le texte, on trouve, entre autres, une citation d'Alfredo Oriani, un écrivain de l'époque "*Umbertine"* qui a été fortement revalorisé pendant la période fasciste, à la suggestion de Mussolini, qui le considérait comme un précurseur du fascisme.

Caro presidente Truman,

Se non vi disturbo e se il mio messaggio non vi trova mal disposto, vogliate accettare l'umile appello di un giovane che è molto lontano dall'America, per quanto sia assai noto, e vi chiedo aiuto per la realizzazione di un sogno che fino ad oggi non è riuscito ad avverare.

Permettete che mi presenti. Il mio nome è Salvatore Giuliano. I giornalisti han fatto di me o un eroe leggendario o un delinquente comune. Suppongo che nemmeno voi abbiate un'idea chiara di quel che io sono. Se voi me lo permettete, vi dirò in breve la ma storia nella sua vera successione.

Quando avevo ventun anni – per la precisione nel settembre del 1943 – dopo una rissa che mi portò ad uccidere un poliziotto italiano, il quale aveva cercato di ammazzarmi, diventai un fuorilegge. Non mi restava altro che il mio sublime e sacro attaccamento alla mia terra siciliana.

Sono stato annessionista fin dalla fanciullezza, ma a causa della dittatura fascista, non ho potuto mostrare palesemente i miei sentimenti. Per quanto fossi latitante, seguivo da vicino la libertà politica portata dagli americani, e solo allora pensai di avverare quello che per tanto tempo era stato il mio sogno. Per tradurre in realtà il mio ideale mi unii ai membri del Movimento per l'Indipendenza siciliana. Il nostro sogno era di staccare la Sicilia dall'Italia e poi annetterla agli Stati Uniti.

Nel 1944 i muri della maggior parte delle città siciliane, compresa Palermo, furono coperti di manifesti n cui si vedeva un uomo (io stesso) che taglia la catena che tiene la Sicilia legata all'Italia, mentre un altro uomo, in America, tiene un'altra catena a cui è unita la Sicilia. Quest'ultimo è il simbolo della mia speranza che la Sicilia venga annessa agli Stati Uniti.

Ci occorre la cosa più essenziale; il vostro appoggio morale. Voi potreste, ed a ragione, chiedere: "qual è il fattore che vi spinge a questa lotta per la separazione dall'Italia? Ed inoltre perché volete che la vostra splendida isola diventi la 49° stella americana?" Ecco la mia risposta:

1 – Perché con la guerra perduta, noi ci ritroviamo in uno stato disastroso e cadremo facilmente preda degli stranieri, specialmente dei russi, che ambiscono ad affacciarsi sul Mediterraneo. Se questo dovesse accadere, ne deriverebbero conseguenze di enorme importanza, come voi sapete.

2- Perché in 87 anni di unità nazionale, o, per essere esatti, in 87 anni di schiavitù all'Italia, siamo stati depredati e trattati come una misera colonia. Come scrisse giustamente Alfredo Oriani in uno dei suoi articoli, "il cancro legato al piede dell'Italia."

Non vogliamo assolutamente rimanere uniti a una nazione che considera la Sicilia una terra di cui ci si serve solo in caso di bisogno, per poi abbandonarla come cosa cattiva e fastidiosa, quando non serve più.

Per queste ragioni noi vogliamo unirci agli Stati Uniti d'America. La nostra organizzazione è ormai interamente compiuta; abbiamo già un partito antibolscevico pronto a tutto, per eliminare il comunismo dalla nostra amata isola. Non possiamo tollerare più oltre il dilagare della canea rossa. Il loro capo, Stalin, che come voi ben sapete manda milioni su milioni per conquistare il cuore del nostro popolo – con il solito sistema politico basato sulla falsità – ha in qualche misura incontrato i favori della popolazione. Ma noi. Fortunatamente, non crediamo nel paradiso che Stalin ci ha promesso. Noi risveglieremo la coscienza del

popolo, scacciando il comunismo dalla nostra nobile terra, che fu fatta per la democrazia. Noi non permetteremo a questa gente ignobile di toglierci la libertà, che per noi siciliani è il più essenziale e più prezioso elemento di vita…

Signore, vi preghiamo di ricordare che centinaia di migliaia di uomini aspettano d'essere liberati.

Permettete, caro signore, che vi ossequi il vostro umilissimo e devoto servitore.

Giuliano

Les deux mémoires.

Le premier mémoire de Salvatore Giuliano est adressé aux juges de Viterbo. Le bandit s'accuse essentiellement du massacre de Portella della Ginestra. « L'écrit, plein de corrections dont certaines d'une écriture différente, est adressé au domicile privé d'Emanuele Pili, 146 via Emerico Amari, Palerme, étage IV. La lettre n'est pas datée, mais le cachet de la poste, au départ de Rome, porte la date du 12 mai 1950. Il a été envoyé par Piera Sartorelli, via Ada n. 24 Rome»[113].

Voici le texte:

Egregi signori magistrati,

Come vedeti, con il fermo sentimento di uomo corretto verso i fini sociale della giustizia, vi affido la mia deposizione per il fatto riguardante Portella della Ginestra) facendo, nella maniera più serena e cosciente, ogni rivelazione che concerne detagliatamente i fatti a finchè la maestà della legge possa reggersi sul vero senso della giustizia e valutare disinvoltamente, questo mio indubbiamente, alto contegno morale, che si è tenuto fuore della legge costituita sì; ma entro il vero regno della giustizia combattendo nella forma più cavalleresca e umana, sotto

[113] Cité dans, Carlo Ruta, *L'affare Giuliano, archivio storico di"Accade in Sicilia*",, accaddeinSicilia libri, Milan, 2013, p. 118.

il peso delle mie responsabilità al di sopra di ogni morbosa speculazione. Vorrei sperare che ognun di voi si mantenga lontano da ogni aspirazione politica per evitare facili affoscamenti ideologici e così giudicare serenamente nella piena solidarietà della giustizia.

Sono fiducioso, e prego a voi tutti che sia presto ogni cosa sollecitata, perché sono certo che questo processo sarà il più grande testimone, che metterà alla luce le obbrobriosi infamie dell'ingiustizia sociale, di cui ne sono stato sempre vittima, e mi ha condotto nella via del male e della perdizione.

Cordialità

Giuliano

Se la giustizia non svanisce sotto l'impulso delle tendenze politiche o odio personale, voglio schiarire la infamante versione di portella della "Ginestra" che è stata il sostegno d'obiezione politica e propagantica (sic) di coloro che ci vogliono trascinare nell'orbita dell'imperialismo rosso. Sono convinto naturalmente, che essendo considerato fuori della legge e non godendo di nessuna protezione impunitiva, come la godono l'oro, questo processo si pronuncierà tutto a mio carico. Ma comunque a me interessa che il mondo sappia quale fu il movente di questo delitto.

Questo mio comportamento di denunciare tutto a viva voce, non è per come alcuni dicono, che mi riconosco immune, questo nò, perché tale non ci fu un Mussolini che per 20 anni spatroneggiò liberamente con un certo assolutismo, non ci fu un Napoleone che spatroneggò e trionfò dalle infinite pianure gelite di Russia alle coste occidentale d'Europa, dalle nordiche paei (sic)bassi alle alte piramidi d'Egitto, e quindi non lo posso essere io che sono braccato da centinaia di carabinieri in un solo angolo della Sicilia, ma perché il mio raziocinio spira – come sopra l'aquila vola – aldisopra di ogni virulento artifizio umano, e senti che la concezione di un essere , non si deve solo alla raffigurazione di un blocco di ossa e di carne come lo siamo, ma più d'ogni altro, alla concentrazione di ogni riflessione di opere sentimentale, che lo spirito della virtù distende su questa terra. E per quanto tale definisco la vita, mi sento orgoglioso di oggi di denunciare ogni particolare dei miei delitti, per far rilevare che il mio cervello non è quello di un delinquente assassino, ma quello di un giusto che sa pesare, più o meno, una colpa prima che se ne rende responsabile.

L'odissea di portella della Ginestra è un po' tragica ed incredibile, specie per coloro che sono inettati del veleno comunista che credono ciecamente a questa fede, senza scrutarne almeno il senso della moralità, ma per chi sa concepire questa ideologia materialistica non stenterà a credermi sia per la logicità dei fatti, che per l'onesto sentimento, di non limitarmi a rivelare solo il fatto, già conosciuto, ma al più vasto reato che può, naturalmente determinarmi più grave responsabilità.

Come tutti sanno fino dalla costituzione dei vari partiti, quello comunista incominciò a basare il suo programma su tutto quanto gli è stato conveniente per arrivare al suo scopo. Come tema della sua dottrina il suo primo programma, fu quello di iniettare il virus scabbioso, che ben presto per la molta ignoranza contagiò buona parte del popolo italiano.

Ed ecco: dopo i primi risultati, i capi comunisti incominciarono a istigare il popolo verso i ricchi, che per combattere questi, il primo obiettivo da colpire fu la mafia, perché la mafia, guarda spalle dei ricchi, ostacola ampiamente i contadini. Iniziarono la lotta ma prima non tanto apertamente, perché i rappresentanti comunisti temevano le rappresagli dei mafiosi.

Ma in seguito, subito dopo, il primo impulso, vedendo la meschina temerarietà dei mafiosi, ecco che quasi tutti i giorni sui giornali comunisti, incominciano ad affacciare intere colonne di discorsi infiammatori contro la mafia.

La lotta dei comunisti contro i ricchi e la mafia avanza apertamente, e ad un certo punto la mafia viene considerata – dai comunisti -uno stato entro lo stato, e la sua fantomatica organizzazione viene anche definita come il sostenimento dei banditi, facendo finta di dimenticare che la maggior parte dei banditi sono stati vittime della guerra per le conseguenze che se ne risentono tutt'ora.

Ma fin qui il mi sguardo nel mondo politico, rimaneva del tutto disinteressato, perché il ricordo del tradimento separatista mi era ancora vivo e doloroso, e per tanto mi dilettavo a semplicemente osservare per formarmi un'idea dell'avvenire. La schermaglia politica accennava a farsi più serrata or con minaccie or con senso si persuazione; promettendo senza nulla dare e vieppiù me ne ridevo bleffonate comuniste che predicavano il paradiso di mosca metre questi chiedevano all'Italia per i trattati di pace, quelle cose meschine, che noi italiani pur essendo vissuti nella miseria, abiamo disprezzato, trattenendosi anche quei poveri prigionieri facendone loro schiavi come gli antichi romani, mettendoli alla prova della vita.

D'altra parte guardavo gli americani non solo che hanno lasciati liberi e non hanno richiesto un minimo di quello che le spettava ma anche ci hanno dato del loro sforzandosi di alleviare della miseria.

Ma la mia disinteressata osservazione non potè continuare a lungo, perché i comunisti piano piano trasformarono il loro programma propagandisco ad aggressione politica.

I caporioni comunisti ad un certo punto diedero ordine ai contadini di fare la spia ai banditi evidentemente perché i banditi consistevano e consistono – per loro – la forza invisibile dei mafiosi cosi' dei ricchi e certo pure del governo.

Cosa indubbiamente incontrastabile in quanto le accuse fatti al governo, di non aver supouto agire con i banditi e la mafia, si sono susseguite a vicende.

Tale notizia ben presto mi giunse all'orecchio e mi destò una viva impressione perché sul momento non arrivai a capire la ignominiosa macchinazione politica, e da quel momento non ebbi più quiete e la mia mente vacillava senza meta or qua or là, ma ad'ogni prospettiva escludevo categoricamente che cio potesse essere un risentimento scaturito dagli stessi contadini, in quanto fino dalla mia prima avventura, per i poveri ho sempre conservato un senso di pietà e di rispetto tanto che nelle mie possibilità non mi son mai rifiutato di dargli quel po' di aiuto che mi è stato possibile.

Dopo quattro giorni di deliranti pensieri finalmente decisi epilogare un po' tutti gli articoli che riguardavano la mafia e il banditismo, come pure ordinai ai miei uomini di raccogliere notizie più precise ed accertarci in maniera più scura della situazione, perché sciente ormai del precedente, pensai che ciò anche poteva essere qualche manovra politica per farsi gioco di me e liquidarsi i loro nemici. Passarono circa 15 giorni e infine ebbi la notizia precisa che quanto ci era stato riferito risultava a verità; nel frattempo anche dagli stessi giornali comunisti potei convincermi che ciò era manovra politica evidentemente per la ragione sopra detta. Mi è difficile rappresentare quanto fu amaro il mio furore, nel vedere lo spettacolo della infamante vigliaccheria che esiste su questa terra.

E finalmente scovato quale era lo scopo di quella raggiante tragedia, verso i primi del mese di aprile, non ricordo il giorno con precisione, incominciai a maturare il piano di punizione, perché pur essendo di un amico condiscendente, di fronte a certe stoltezze, questa volta non seppi tollerare che quegli assassini politici, traditori della loro stessa coscienza, per arrivare al loro scopo di comando, continuassero a trascinare un popolo al delitto morale

facendone la sferza contro i loro stessi confratelli di classe e di sventura. Ma il dilemma mi si presentò di molto difficile perché non si trattava di un solo capo comunista, e così mi posi a meditare per studiare un piano che poteva risolvere la situazione un una sola volta. Nel frattempo non trascuravo leggere i giornali, specie quelli comunisti, tanto che appresi la festa che si doveva celebrare a portella della Ginestra e che prendevano parte vari rappresentanti comunisti.

Quella festa la credetti opportuna che solo in quella maniera potevo capitare i principali responsabili, cui miravo. Così ben presto studiai un piano come meglio potevo contare sulla riuscita.

Siamo a cinque giorni di distanza del primo Maggio ed io già mi ero ben preparato, quando mi arrivò un messaggio che dovevo inviare un gruppo di uomini in contrada Balletto per svolgere alcuni nostri affari.

Cosicchè pensai di dividere gli uomini in due gruppi, che tutti eravamo 20, e 8 li mandai a Balletto rimanendo collegati mediante una staffetta.

Siamo al giorno 30 di aprile e così mentre io mi preparavo a partire inviai la staffetta con l'ordine di la mattina seguente alle 4 farsi trovare al pizzo della Ginestra e di là appena le davo signalazione rispondere subito. Scesa la sera verso le ore 20 pian piano ci siamo incamminati alla volta della Ginestra e verso le ore 3 siamo arrivati ai piedi del monte Pizzuta. Faceva ancora buio, ma poco dopo le prime luci del giorno avvolgevano il luccichio delle stelle e così via si fece giorno. Fatto giorno, i miei primi sguardi cadevano sul pizzo della Ginestra dove speravo scoprire quei miei 8 giovani. Ogni mio sguardo fu invano, poiché la staffetta essendo arrivata a balletto, dove doveva trovare quei giovani, non trovò nessuno, per la ragione che quei giovani ore prima si dovettero spostare a tutta fretta, per alcuni sospetti, e così si perse il collegamento. Perduto il collegamento e quelli che non avendo ricevuto nessun ordine, la mattina non si recarono al pizzo della Ginestra.

Così verso le ore 9 la speranza di vedere l'altra squadra, era svanita e il piano predisposto fallito.

Il piano fallito era quello di circondare tutta quella massa di gente, prelevare quelli che riconoscevo responsabili e giustiziarli lì stesso, leggendoci quale era la ragione della loro morte.

Ma fallito quel piano, lo riconoscetti imprudente agire, con soli 12 uomini, anche per la sfavorevole posizione di aggiramento, in quanto ci trovavamo tutti da un solo lato e la nostra presenza ad un primo sospetto si poteva capovolgere in nostro d'anno, mentre precedentemente avevo deciso di apparirci dai due lati dei monti di portella della Ginestra che in quel modo il piano di aggiramento era infallibile.

Fallito il primo piano, come ripeto, momentaneamente pensai di fare una sparatoria in forma intimatoria, allo scopo di far sciogliere quella festa ed evitare che quei contadini ricevessero altro veleno della propaganda comunista.

Esaminato quel progetto celermente stabilii di attuarlo e così diedi ordine ai miei uomini di fare una sparatoria ordinando di ognuno sciupare 3 caricatori, e sperare più o meno a 20 metri al disopra la massa in modo che questi sentendo fischiare le pallottole la consideravano una cosa seria e scioglievano, immediatamente, la festa.

Fecimo la sparatoria ed osservammo come pensavamo il fuggi fuggi, e dopo dieci minuti circa ce ne siamo andati sicuri che era riuscito tutto bene, quando invece l'indomani sui giornali abbiamo appreso del triste errore. è incredibile il dolore che sentimmo per quella triste notizia, e nello intento di confortarci ci interrogammo a vicenda se qualcuno aveva usato (sic) sparare direttamente sopra la massa. Ma tutti ci sentimmo tranquilli e allora ci siamo convinti che a qualcuno ci dovette tremare la mano o non seppe regolarsi bene.

Intanto la cosa finiva nell'angoscioso rammarico nel pensare quei poveri innocenti che avevano perduto la vita, vittime di un odio nato per colpa di quel ripudioso sentimento avido di comando, di quegli uomini che con il male altrui credono raggiungere la loro meta.

Tanto che quel sinistro è valso a fare altre nuove offensive e mafia, banditi, feudatari, e governo, per i comunisti divennero il principale obiettivo da colpire. Il fuoco trovava fuoco ed anziché di astenermi di quel pensiero di vendetta, pensai di fare altro piano, e cioè di eliminare uno per uno i capi comunisti, tanto che feci un attentato a Li Causi che fortunatamente, per lui anche questo mi fallì perché il momento che mi sono recato nella sua casa lui era uscito.

Sono certo che molti si domanderanno, come questa mia alquanto strana volontaria confessione, che può determinarmi più grave responsabilità?

D'accordo, ma per me, la vita su questa terra è nulla, o come un semplice pensiero che attraversando la nostra mente svanisce come un sogno. E di più tutto quello che io miro è di

far conoscere lo spirito psicologico e giudizievole della mia vita che è stato lottato per quello di un bruto assassino al disotto di ogni ripudio del pensiero umano, mentre non sono stato altro che il nemico n.1 dell'ingiustizia sociale, e dell'artifizio politico schermeggiato con abile raggiro di quegli uomini avidi di comando. In ciò forse ho da rimproverarmi in me stesso, perché non ho saputo frenare la mia delirante impulsività, cagionata da certe ripugnanti azioni altrui, non ho saputo esamenare le grave situazione che mi si sono presentate e non ho saputo agire con altrettanta virulenta ipocrisia. Ma ognun di noi c'è di diverso degli altri, perché la virtù della natura non si può mobilitare assecondo i bisogni di alcuni che in alcuni casi richiama il nostro pensiero, per cui mi sento orgoglioso di essere di una virtù inremovibile che mi fa tenere alto il coraggio, di rispondere - disinvoltamente sotto il peso delle mie responsabilità - in faccia a qualsiasi forte e insuperabile nemico che posso avere su questa terra.

A questo punto richiamo ai giudici di non didurre questo processo al solo fatto conosciuto di portella della Ginestra, ma al più ben vasto piano di vendetta che meditai, basando però i fatti nella forma idnuttiva, e declinare le ragioni che mi spinsero al delitto, perché più della responsabilità materiale, io miro a quella morale, e cioè che non ho sparato volontariamente contro quei poveri lavoratori inermi 1) perché non sono sceso mai a tale bassezza di agire contro uomini inermi, e lo dimostra il fatto: non solo che ho affrontato interi eserciti, ma anche ho usato quello spirito di cavalleria di avvertire il nemico prima di svolgere l'azione. 2) che non potevo commettere simili errori di sparare volontariamente contro gente che sono della mia stessa classe che nelle mie circostanza ne sono stato sempre familiarizzato e gli ho dato quel po' di aiuto che mi è stato possibile. 3) Io non sono un ricco feodatario, non appartengo a quello gergo (nda: corretto in: a quel cerchio) di patrizzi a cui piace fare il gioco dello schiavismo della bassa plebe, e neanche sono stato al loro servizio, ma posso dire forse il loro nemico. Sono figlio invece di un lavoratore che si creò la famiglia con il sacrificio della vita, e seppe educare i figli in quel suo stesso sacrificio, per cui fin dall'età di 13 anni incominciai a sacrificarmi nel lavoro per sentire il bisogno della famiglia, e di ciò se ne possono rendere conto chiunque vuole interrogando l'intero popolo di Montelepre.

Si dans le premier mémoire, il se présente comme coupable de ce qui s'est passé à Portella della Ginestra, dans le second, daté du 28 juin 1950, il accuse les hommes politiques et les autorités de l'État et en particulier le Premier ministre Mario Scelba. Les accusations de Salvatore Giuliano s'adressent également aux journalistes qui rapportent la phrase "l'heure de

notre libération est arrivée", qui a été très discutée et que Giuliano dément catégoriquement. « Le mémoire est envoyé en main propre, par l'intermédiaire d'un officier des carabiniers, le capitaine Carta, du parquet général auprès de la cour d'appel de Palerme, (prot. 23 res. du 25 mai 1951) au président de la cour d'assises de Viterbo »[114].

Voici le texte intégral du livre de Carlo Ruta :

28 – 6 - 1950

Seguendo le vicende degli interrogatori del processo di portella che celebrasi a Viterbo, ho potuto rilevare una presa di posizione contraria, sia da parte dei magistrati che della stampa, da rendere fosca la realtà dei fatti e i principii della giustizia. Io non vorrei credere che proprio questi uomini il cui compito di tenere alto lo spirito della giustizia siano affetti da ambizioni che li distraggono da quella giusta via che hanno loro da seguire, ed ammettendo che ciò sia dovuto a turbamenti mentali provocati dalle contrastanti fasi del processo, mi sono sollecitato a presentare le seguenti osservazioni, per chiarire qual cosa che potrebbe intralciare la verità.

Le frasi pronunciate ironicamente dal Presidente e anche da qualche giornalista nell'esaminare il mio memoriale e le dichiarazioni fatti dagli imputati, mi fan trapelare, che sia la magistratura che la stampa, sia di già stabilita in un stato di prevenzione. È proprio a questo punto chiedo al signor Presidente; Quale differenza passa per lei uomo che deve ricercare la verità e far valere la giustizia, fra un imputato e un leso? Può o non può un imputato essere un giusto? Può o non può un imputato essere un innocente?

È detto che la verità e la giustizia stanno solo nella parte degli offesi?

Perché mediante le esperienze raccolte nella mia vita, ho potuto comprendere, che spesse volte gli uomini siamo vittime delle nostre stesse azioni. Nello svolgimento delle interrogazioni, ho capito che si guarda molto con diffidenza gli imputati che ritrattano. Ma si è veritevole forse solo nell'incolparsi? Proprio per questo ho ritenuto opportuno rilevare queste mie osservazioni. Se tutti gli imputati incolpati del fatto della Ginestra, hanno dichiarato di essere colpevoli, senza il mezzo brutale delle torture, per quale ragione di fronte a voi Presidente, oggi gli stessi non dovrebbero confermare quello che dissero ai carabinieri?

---

[114] Cité dans, Carlo Ruta, *L'affare Giuliano, Archivio storico di "Accadde in Sicilia"*, AccaddeinSicilia, Milan, 2013, p. 127.

Quindi è chiaro, evidente, logico, che le torture vi sono stati, ed è proprio vero che oggi tutto il mondo deve osservare e credere, che la giustizia Italiana si basa sulla lurida e bassa mentalità di un carnefice, (brigadiere don Pasquale).

Non vorrei crederlo, perché troppo rincresce per una Italia che si sente democratica e civile, ma se l'eroico metodo del borbonico don Pasquale viene preso in considerazione e le fantastiche invenzioni che le fecero firmare vengono ancora una volta riconosciuti in pieno, converrà da oggi innanzi, fare appello alle donne mamme Italiane di fare figli di acciaio in modo che possono resistere ogni specie di torture e far si che l'Italia possa mostrare al mondo, che in Italia non vi sono delinquenti, e i delitti che non si possono scoprire, per ragione che gli autori non hanno parlato sotto le torture, chisà magare le possiamo attribuire agli spiriti che vagano nel vuoto.

Dunque in Italia si è innocenti e onesti se si sa resistere alle torture?

E se non lo si sa resistere si diventa delinquenti o colpevoli? Brava molto eroica la polizia Italiana e il suo governo democratico e civile. Questo metodo medioevale, forse è un metodo molto intelligente per la polizia Italiana, ma questa volta mi dispiace perché le prove che dimostreranno l'innocenza di tutti questi poveri vittime dall'animalesca mentalità della polizia non può essere che considerata per quella che può avere la gente zotica e barbara.

La stampa Italiana come se annunciasse una grande scoperta, più volte ha messo in rilievo quella frase estratta dalla deposizione che fece l'imputato Giovanni Genovese, nel dire: che io le dissi se volevamo essere salvi bisognava fare una azione contro i comunisti, o meglio dice lui, che io le dissi: è venuta l'ora della nostra liberazione. E che io impartii subito ordine per subito dopo fare una riunione, in contrada (Cippi), cui più volte si è detto, che io fece. A tutte queste invenzioni frutto d'artifizio della polizia e delle parti interessate, i giornalisti vi ci si sono aggrappati, come un gruppo di naufraghi a un ramoscello, ma ecco che le nuove osservanti dichiarazioni spezzeranno il ramoscello come un nulla, e i naufraghi sprofonderanno lo stesso nel mare.

Ne resta proprio convinto il presidente e tutto il pubblico, che a giro di solo un giorno dal primo Maggio potei avere la forza di reclutare tanta gente o meglio ragazzi che non conoscevo, e dargli tutta quella fiducia e riconoscenza di grandezza di io potere prendere consigli da loro e svelargli un simile grave fatto?

Noti bene il signor Presidente e il pubblico che dal dire al fare vi è molta differenza, come pure, pur ammettendo che sono figlio di contadino e io stesso feci il contadino, non ho proprio quella mentalità bassa di fare le cose con gli occhi chiusi.

Vorrei sapere chi è stato questo scienziato che ha fatto questa invenzione di questa riunione e poi in un simile caso che cosa le poteva essere di riunire. Ma forse il signor Presidente che nelle mie file vi è il parlamento come a Montecitorio?

Se riunioni aveva da fare potevo farla semmai con due o tre, cioè con i miei luogotenente e non mai con tutti questi ragazini, e se ciò avveniva di certo questa confidenza non l'andavo a dare a tutti i comuni uomini della banda. Quindi pur logicamente il signor Presidente si può convincere che detta riunione è del tutto infondata e se se ne parla non è altro che una invenzione. Io non capisco se l'assicurazione dei giornalisti è quella di far condannare gli uomini o colpevoli o innocenti che essi siano; ma il fatto è che essi non fanno altro che aprire sempre gli occhi a cose che possono provocare del male o confermare il male già fatto, quasi mai leggo, che un giornalista cerca con speciali osservazioni di scoprire la verità su alcuni fatti misteriosi, non fanno altro che invece di mettere pietra sopra pietra a quel fatto, che possibilmente è del tutto diverso di come si presenta nell'apparenza. Per esempio in questo processo tutti i giornali hanno pubblicato con grande rilievo la frase del Genovese e la riunione di "Cippi", ma a nessuno mai è saltato in testa di fare le osservazione sudetti e quelle sotto scritte. Come si spiega che i colpevoli del fatto siamo 12 come ho detto nel precedente memoriale, e come è stato dichiarato dai stessi testimoni dalla parte lesa, cioè quei quattro che catturai prima di compiere l'azione, mentre gli imputati attuali sono 27, più quelli che siamo ancora latitanti e imparte morti. Nessuno mai, ad esempio ha fatto osservare come questa azzione fu compiuta da tutti questi ragazzi, che allora erano liberi cittadini anziché da noi che già ci trovavamo alla montagna latitanti. Rispondo io stesso; è stato perché noi ci trovavamo a villeggiatura o forse a discutere gli affari di stato a Roma. Può darsi che ciò corrisponda a verità? Credo di sì, perché ciò le rende comodo per potere condannare quei poveri innocenti. Dunque debbo considerare la stampa, la macchina del male? O i giornalisti senza quel coraggio civile di affrontare quelle forze politiche contro le quali possono mettere in repentaglio la loro professione o libertà? O debbo considerarli solo bravi critici e grandi intelletuali, nel biasimare me per i molti errori che faccio, di ortografia e di grammatica a causa che sfortunatamente non dispongo di cultura letteraria? Non lo credono forse gravissimo delitto, se proprio gli uomini che cercano esaltare la giustizia fanno o condannano gli uomini innocenti?

Quindi consiglierei a tutti i signori giornalisti di menomare le loro frasi fantastiche nell'esaltare piccole cose a farle credere come cose grandi e vere mentre non sono neanche degni di rilievo.

Tutti gli imputati he avete più volte definito i masnadieri di portella, sono tutti innocenti, e se dopo tutte le prove che avrò modo di presentare, verranno lo stesso condannati, protesto vivamente che ciò è un delitto ingiustificato e lo è al solo scopo di mascherare le malefatte della polizia e di far credere che la giustizia Italiana si tiene alta ai limiti del miglior giudizio umano.

Si è fatta tanto eco per la definita misteriosa lettera che mi portò mio cognato in contrada Saraceno, perché dopo averla letta la bruciai. Ma vorrei sapere, qual mistero vi può essere se in mia persona ogni qual volta che mi arrivavano lettere le bruciavo.

È stata, e sarà sempre mia abitudine, quanto mi troverò così, bruciare le lettere dopo averle lette, ogni qual volta che mi arrivano, o importanti o poco importanti che esse siano, ciò al solo scopo di compromettere persone; come è bene a tutti noto, che delle volte un pezzettino di carta può causare grave conseguenza. Quindi non vi è nulla di mistero se ho bruciato la lettera pervenutami dall'America, da amici cui stavo trattando per far espatriare mio cognato, come più tardi avvenne. Allo stesso Genovese potete domandare, se quando qualche volta mi intrattenevo in sua compagnia e proprio in quel momento mi perveniva qualche lettera, come succedeva spesso, se dopo leggerla, le bruciavo come tutte le altre. Se queste mie dichiarazioni non vengono prese in considerazione, vorrei sapere, se per dire la verità debbo dire tutto quanto vi rende comodo.

Comprendo benissimo che tutto questo scetticismo lo si deve perché, si insiste nel voler sapere o scoprire se vi sono stati dei mandamenti, come i comunisti più volti hanno denunciato il ministro Scelba.

Chiedo: se vi fossero stati dei mandamenti e sarebbe stato il ministro Scelba come insistono i comunisti, quali interessi potrei avere salvare questi che è stato ed è il mio acerbo nemico? Non solo, ma se vi fossero coinvolti persone di stato certo la piega del processo risulterebbe diversa e credo che per me e i miei la situazione fossi meglio! Persino bene, che la figura di Scelba per me è il ricordo più doloroso della mia vita, poiché la visione della ultima lotta che ho sostenuto per la difesa di mia madre, mi è ancora viva e profondamente in ogni attimo mi addolora non solo per il pensare le ingiuste sofferenze che sofferse mia madre, ma

più per l'eterno dolore rimasto a quelle mamme delle mie stesse vittime, poiché le mamme per i figli le riconosco tutte le stesse.

Giacché una simile dichiarazione sarebbe stata accreditata con più facilità, avrei potuto approfittare dell'occasione per vendicarmi in certo qual modo del signore Scelba. Ma io non sono un vile ne traditore, ne infame, e se mi gravano molte responsabilità nella mia vita, mi sento tranquillo e se non sono apposto con la mia coscienza e quindi mi sento orgoglioso e onorato di non avermi reso meschino difronte all'ingiustizia sociale degli uomini e di avere il razziocinio e quella forza di autoaccusarmi dei miei stessi peccati, come in questo processo vivamente protesto di non esservi mandanti e responsabili all'infuori di me, responsabile però di un errore causato per difendermi dalla tragedia di quegli uomini che per raggiungere quella metacomando hanno suscitato di fare di un popolo la sferza dei suoi propri fratelli, disonorando così l'Italia e noi tutti.

Giuliano

Face à ces copieux écrits de Salvatore Giuliano, il faut maintenant comprendre ce qui a été réellement écrit par Salvatore Giuliano et ce qui ne l'a pas été et surtout le rôle joué par ces écrits pour alimenter l'histoire du bandit. L'historiographie s'accorde à dire que tous les textes n'ont pas été écrits par lui et qu'il y a des interférences dans la rédaction des écrits. Il y aurait donc deux Giuliano différents. "Le premier est rhétorique et baroque, parfaitement doué dans l'usage de la langue italienne. C'est le faux Giuliano, qui lance des appels politiques antibolcheviques"[115]. Ce Giuliano implique donc l'intervention de quelqu'un d'autre dans la rédaction des textes, que l'on suppose partisan de la monarchie. Le second, en revanche, est un Giuliano authentique, véritable, moins familier de l'usage de la langue italienne et dont les textes présentent plusieurs erreurs de rédaction.

À notre avis, il est plutôt possible de diviser l'ensemble du corpus en trois niveaux. Tout d'abord, un Giuliano authentique dont les textes sont écrits par lui-même sans aucune interférence. C'est le cas de la lettre écrite au journaliste Rizza et du texte du 31 août 1947

[115] Cité dans, Carlo Ruta, *L'affare Giuliano, Archivio storico di Accadde in Sicilia*, AccaddeinSicilia, Milan, 2013, p. 76.

adressé au directeur du journal *La Voce della Sicilia*. À un deuxième niveau il y a un Giuliano qui écrit le texte mais qui subit des corrections par quelqu'un probablement à l'intérieur de la bande. Le rôle joué par Pasquale Sciortino, le mari de Mariannina Giuliano, que beaucoup considèrent comme l'intellectuel de la bande, a fait l'objet de nombreuses discussions. Ce Giuliano peut être reperé jusqu'au premier mémoire. En fait, des corrections sont visibles dans le texte, « certaines d'entre elles dans une écriture différente »[116]. Enfin, un faux troisième Giuliano qui n'a même pas participé à la rédaction du texte. C'est le cas du deuxième mémoire et de la première proclamation du 22 juin 1947 dans lesquels la matrice monarchiste est évidente.

On pourrait rester longtemps à débattre de la présence de divers Giuliano dans la rédaction des textes, mais ce qui est intéressant, c'est qu'il s'agit d'un corpus vraiment important et, à certains égards, novateur. L'image de l'écrivain bandit n'est pas si courante dans l'univers des bandits, et pas seulement en Italie. Même la figure du bandit proposée par Eric Habsbawm ne renvoie pas à cette nouvelle image du bandit en interaction constante avec la presse. À travers les sources, nous ne parvenons pas à trouver un tel corpus même chez d'autres figures de bandits italiens qui, comme Giuliano, ont émergé plus que d'autres. Il est fait référence ici au bandit Fra' Diavolo et au brigand Giuseppe Musolino[117]. Les deux personnages ont été étudiés par de nombreux chercheurs passionnés qui ont exposé leur histoire. Eux aussi, comme Giuliano, sont entrés dans l'imaginaire populaire comme bourreaux et défenseurs de la liberté, mais les deux personnages n'ont pas laissé un corpus médiatique aussi important que dans le cas de Salvatore Giuliano. Certes, dans le cas de Fra' Diavolo, nous sommes dans une période historique différente et le rôle joué par la presse n'est pas comparable à l'Affaire Giuliano. Et l'histoire du brigand de l'Aspromonte, Giuseppe Musolino, se déroule dans la première moitié du XXe siècle. Nous pouvons toutefois affirmer que le corpus narratif de Giuliano n'est pas présent chez les deux autres personnages et n'est en aucun cas comparable aux autres bandits du XXe siècle. Ceci est principalement dû au fait que, contrairement à d'autres bandits ou brigands italiens, Salvatore Giuliano a participé activement à la création de son propre mythe. L'ensemble du

[116] Ibid, cit. p. 118.

[117] Pour une analyse plus approfondie des événements de Fra' Diavolo et de Giuseppe Musolino, voir Bruto Amante, *Fra' Diavolo e il suo tempo (1196 - 1806), con 60 illustrazioni e molti documenti inediti*, et Enzo Magrì, *Musolino. Il brigante dell'Aspromonte*, Milan, Camunia, 1989.

corpus qui vient d'être analysé est un élément supplémentaire qui nous permet de souligner l'importance et la nouveauté de toute l'Affaire d'un point de vue médiatique.

I. 1. V. Naissance d'une légende.

Comme nous l'avons vu, l'histoire du bandit Giuliano est devenue d'intérêt national après le massacre de Portella delle Ginestra. Mais il convient de se pencher sur le contexte dans lequel est née et s'est développée l'histoire de ce personnage, qui a attiré une attention médiatique considérable. Nous sommes donc à Montelepre, une petite ville dans les collines autour de Palerme. Montelepre est un microcosme rural composé majoritairement d'habitants qui tentent par tous les moyens de survivre à la dureté de la guerre.

L'histoire de Salvatore Giuliano se mêle aux nombreuses autres histoires de nombreux garçons siciliens déterminés à renverser un avenir lié à la terre et à la pauvreté. Il est l'un des jeunes hommes des classes inférieures qui essaye de survivre aux horreurs de la guerre, et sont prêts à tous les expédients, comme l'*Intrallazzo*[118] (le marché noir), pour obtenir une source de revenus. Cette forme d'activité n'était pas perçue par la population comme une activité illégale mais plutôt comme une pratique courante face à l'injustice de l'État, coupable d'avoir marginalisé la Sicile et ses habitants. C'était une pratique répandue et partagée par toute la population de Montelepre, qui essayait de surmonter les difficultés de la guerre par le travail et par tous les moyens disponibles[119] .

La documentation d'archive nous permet d'observer comment les dispositions officielles des différentes municipalités siciliennes ont été ignorées par la population. C'est ainsi que s'exprime le maire de Piana degli Albanesi au préfet de Palerme le 19 décembre 1944 :

---

[118] Intrallazzo/intra'l:ats:o/ s. m. (du sicil. *ntirlazzu* ou *ntrallazzu)*, propr. "affaire ou accord combiné par l'illégalité".

[119] L'activité d'achat et de vente de blé au marché noir a été confirmée par de nombreux témoins de l'époque lors de l'étude intergénérationnelle réalisée à Montelepre en juillet 2017, voir partie I. 3.1.

> « J'ai le regret d'informer Votre Excellence de l'échec complet et absolu de l'octroi des céréales dont il est question dans le décret du Haut Commissaire pour la Sicile. [...]
> Les organes politiques locaux, le clergé et l'administration municipale ont fait appel à la population de toutes les manières possibles, ne serait-ce que pour obtenir un résultat, afin de ne pas enregistrer l'échec susmentionné qui fait mal et qui blesse. Mais tout a été vain. Le peuple, dans son ensemble, reconnaît la nécessité et la délicatesse du moment et, par instinct généreux, répondrait volontiers à l'appel, s'il n'avait pas le sentiment que les grandes quantités de grains de semence, retenues par les grandes compagnies et qui, par ailleurs, alimentent le marché noir, sont laissées en l'état »[120] .

Si, à travers les mots du maire, on tente de justifier les actions de la population qui se méfie des réglementations des autorités compétentes, dans d'autres cas, une complicité entre les fonctionnaires et les actions des agriculteurs qui décident d'ignorer les réglementations de l'État est évidente. C'est le cas du maire d'Alia qui « a refusé de déclarer la production de sa propre ferme malgré les rappels répétés de la police »[121]. Il arrivait aussi souvent que, devant le manquement de la population à payer les céréales aux greniers, les forces de l'ordre décident d'intervenir, en effectuant des raids de maison en maison. Il en a résulté une forte protestation de la population qui a rejeté les perquisitions, déchaînant la colère des gens contre les

[120] Lettre du maire de Piana degli Albanesi B. Di Fiore au préfet de Palerme, 19 décembre 1944, in ASPA, PG, 1941-45, b. 681, f. 'Piana degli Albanesi. Ammasso grano'. Note citée, Pierluigi Basile, *La Sicilia negli anni difficili : un lungo dopoguerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale (1943-48)*, p. 64.
[121] Voir ce qui a été rapporté par le général Amedeo Branca au Haut Commissaire dans un rapport daté du 30 août 1944, dans ASPA, PG, 1941-45, b. 681, f. Alia. Ammasso grano. Cité dans Pierluigi Basile, *La Sicilia negli anni difficili : un lungo dopoguerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale (1943-48)*, p. 64.

carabiniers. C'est ce qui s'est passé à Castellana Sicula le 10 septembre 1944 lorsqu'un carabinier en compagnie de deux autres soldats s'apprêtait à effectuer une saisie de céréales dans la maison d'un fermier. Les cris du voisin de l'agriculteur ont alerté toute la communauté, qui a décidé de venir en aide à l'agriculteur. Une foule de 400 personnes réunies autour de la maison démontre la réticence de la population à l'égard des réglementations de l'État et décide de ne pas livrer le grain aux greniers du peuple. Les cris d'une femme disent qu'il s'agissait d'un « abus de pouvoir intolérable, qu'ils voulaient dépouiller les pauvres gens du résidu de leur récolte qui leur avait coûté du sang et de la sueur »[122] .

Ainsi, l'épisode des Quattro mulini du 2 septembre 1943, où Giuliano transportait du blé acheté au marché noir à Palerme et qui a donné naissance à la légende du bandit Giuliano, n'est pas le seul cas de rébellion. Il y a eu de nombreux cas en Sicile après la Seconde Guerre mondiale où la population n'a pas accepté les réglementations de l'État. Ce qui est intéressant, c'est de noter comment les maires d'Alia et de Piana degli Albanesi eux-mêmes n'ont pas dénoncé les actes de rébellion mais les ont acceptés sans intervenir. Les deux maires ne dénoncent pas les actions des paysans car c'est comme s'ils avaient passé un contrat moral avec la population alors que leur tâche est de faire respecter des lois écrites.

Le refus du peuple de se conformer aux normes écrites est une pratique courante déterminée par un partage d'idées, de droits moraux et de normes qui se solidifient au fil du temps et qui se heurtent parfois aux lois écrites par l'autorité étatique et donnent lieu à des actes de rébellion et à des soulèvements populaires, individuels ou collectifs. L'acte de rébellion de Salvatore Giuliano n'est probablement que cela : c'est un acte qui est consideré juste par la communauté et qui n'accepte pas les lois de l'État qu'il considère injustes et inéquitables. « Le sentiment d'injustice naît de la constitution, au sein de sa propre communauté, de ses propres lois, normes et valeurs morales : de ce que Edward P. Thompson appelle une *économie morale*[123]: c'est-à-dire une série de pratiques, de codes moraux qui sont continuellement

---

[122] Voir le rapport d'un officier de la P.S. transcrit par Questore Garbo dans une note envoyée à la préfecture le 16 septembre 1944, dans ASPA, PG, 1946-50, b. 812, f. Petralia Sottana. Ordine pubblico. Cité dans Pierluigi Basile, *La Sicilia negli anni difficili : un lungo dopoguerra tra lotta politica, conflitti sociali e risorgenza criminale (1943-48)*, p. 65.

[123] Edward P. Thompson, *Customs in Common*, Studies in Traditional Popular Culture, Londres, Merlin Press, 1991 traduit en français, *Les usages de la Coutume, traditions et résistances populaires en Angleterre XVIIe et XVIIIe siècle*, Gallimard, 2015. Thompson forge le concept d'économie morale dans le contexte des soulèvements populaires de l'Angleterre des XVIIe et XVIIIe siècles. Si d'un côté on a des normes économiques très précises, de l'autre on se réfère à des principes de justice, de dignité et de respect qui sont créés au sein d'une communauté.

reproduits à travers les générations au sein d'une communauté bien définie et qui permettent de définir les rôles et les obligations sociales.

Le concept d'économie morale, forgé par Thompson, a été analysé par Didier Fassin[124], et a également fait l'objet d'un long débat au sein des sciences sociales[125]. Le terme d'économie morale renvoie à deux niveaux d'analyse différents : tout d'abord, l'économie morale correspond à un système d'échange de biens et de prêts qui détermine et régule le système économique d'une communauté. Dans son analyse, Thompson met l'accent sur l'organisation du système économique anglais aux XVIIe et XVIIIe siècles, qui doit très souvent tenir compte des pratiques et normes de la population, lesquelles conduisent souvent l'autorité à réviser ses lois écrites. Ces pratiques et normes correspondent donc également, en second lieu, à un système de normes et d'obligations morales. Ces pratiques de la population guident les jugements et les actes, elles distinguent ce qui est fait et ce qui n'est pas fait. La population ne respecte plus les normes écrites mais crée d'autres valeurs morales au sein de sa propre communauté qui se réfèrent plutôt aux principes de vie, de justice, de dignité et de respect[126]. En substance, l'économie morale proposée par Thompson en 1960 intègre une double dimension, l'une économique et l'autre morale : la première concerne la circulation et la production de biens, la seconde se concentre sur l'établissement et l'utilisation de normes et d'obligations morales[127] .

Dans la mise en œuvre de toute économie morale, ce sont bien sûr les conditions économiques de la population qui sont importantes et qui conduisent aux révoltes. Mais ces révoltes ne se produisent pas, et c'est là que réside l'originalité du concept exprimé par Thompson, ~~non pas~~ parce que le paysan est asservi. Ils se produisent parce que l'autre partie ne respecte pas les accords tacites sur lesquels le système économique et moral de la communauté a été fondé. Ce sont les injustices qui déterminent l'affirmation d'une économie morale ; les droits et les obligations qui se dessinent au-delà des normes juridiques n'ont pas été respectés.

---

[124] Didier Fassin, *Les économies morales revisitées,* Annales. Histoire, Sciences sociales, 20009/64e année, p. 1236-1266.

[125] Edward Thompson, *Les économies morales revisitées*. Dans les Annales. Histoire, sciences sociales, 2009, pages 1237 à 1266.

[126] Axel Honneth, la lutte pour la reconnaissance, Paris, Ed, du Cerf (1992) 2000, en particulier voir chapitre V, *modèles de reconnaissance intersubjective*. Cité dans Didier Fassin, *Les économies morales revisitées,* Annales. Histoire, Sciences sociales, 20009/64e année, cité, p. 1244.

[127] Didier Fassin, *Les économies morales revisitées,* Annales. Histoire, Sciences sociales, 20009/64e année, cité, p. 1244.

Nous ne sommes pas das un environnement d'économie politique dans lequel le marché impose sa loi, nous sommes dans un environnement dans lequel une autre forme d'échange est en vigueur qui a une dimension plus locale et circonscrite.

L'objectif déclaré de Thompson est de proposer un modèle d'économie morale lié à la tradition anglaise mais en se demandant si « ce système est également valable dans d'autres systèmes plus contemporains »[128]. La plupart des chercheurs en sciences sociales se sont principalement intéressés à l'analyse économique, laissant de coté la dimensione morale pourtant bien présente chez Thompson. Dans l'Affaire de Giuliano, en revanche, la double dimension économique et morale est très présente et c'est probablement la clé originale pour comprendre toute l'histoire du bandit. D'une part, le marché noir des céréales prend une importance considérable : la réquisition des céréales, comme dans l'étude de Thompson liée aux soulèvements populaires des paysans anglais aux XVIIe et XVIIIe siècles, conduit à la révolte de toute une communauté contre les autorités. De plus, et c'est là l'élément novateur, l'Affaire Giuliano se déroule au sein de cette communauté, avec ces droits moraux et ces règles à respecter. L'injustice subie n'est pas imputable au citoyen individuel, c'est une injustice liée à toute la communauté qui se sent trahie par l'État qui avait jusqu'alors respecté tacitement l'accord moralement stipulé. La genèse du mythe du célèbre bandit Giuliano s'inscrit donc dans ce contexte d'économie morale. Ce n'est que dans ce contexte local, sicilien, méditerranéen, où les seules lois reconnues par la communauté ont toujours été le respect, la réputation, l'appartenance et le partage de pratiques construites au fil du temps, que Giuliano peut obtenir de sa propre communauté une sorte de légitimation. Ces codes moraux, éléments pivots sur lesquels repose la théorie de Thompson, se perpétuent nécessairement à travers l'oralité, avec son répertoire d'anecdotes et de contes très adapté à la Sicile, une terre où les *Cantastorie,* comme nous l'avons déjà suggéré, ont toujours joué un rôle important dans la diffusion des contes et la formation d'un mode de pensée uniforme au sein de la communauté. Une tradition orale qui est ensuite complétée par la pratique de la lecture, des productions imprimées qui circulent de génération en génération, constituant une culture, conservatrice dans ses formes, mais qui ne connaît que ses propres normes et se méfie des normes imposées par l'État. La communauté elle-même ne justifie probablement pas l'acte de rébellion lui-meme, mais partage

[128] Ibid, cité, p. 11.

sa motivation. La communauté l'observe avec bienveillance et se souvient de lui non pas pour les crimes qu'il a commis mais pour sa générosité envers la population.

Giuliano, probablement inconsciemment, se sent investi par sa propre communauté du rôle de garant, de défenseur des plus faibles et avec le temps, à travers des actes médiatiques sensationnels[129], forge sa propre renommée, sa propre réputation de héros contre la justice. C'est de là que vient la légende de Salvatore Giuliano : elle découle de la légitimation par sa propre communauté, qui respecte une économie morale basée sur des normes et des codes moraux qui se créent au fil du temps et dont les valeurs sont considérées par la population comme plus importantes que les lois de l'État. *Tout prendre sauf le grain*, c'est précisément cet adage qui résume le sentiment des citoyens de Montelepre qui se reconnaissent dans leur compatriote et le défendent et le protègent de l'autorité de l'État.

L'originalité de l'Affaire Giuliano réside précisément dans cette légitimation qui se manifeste à travers la notoriété et qui, avec le temps, est amplifiée par les moyens de communication modernes. Et tout cela fonctionne parce qu'il est enraciné en Sicile, dans un contexte où l'économie morale est l'élément sur lequel repose toute la communauté.

Au fil des ans, face à cette légitimation populaire, Giuliano, à travers des épisodes médiatiques s'imposant à tous, s'est attribué le rôle du gentil bandit et a entretenu sa réputation de rebelle qui aidait les pauvres et cherchait à vaincre un État coupable de saper ce système de droits et de normes morales. Pour acquérir cette légitimité, Giuliano a, consciemment ou non, façonné l'opinion publique et s'est forgé une réputation de redresseur de torts. Dans un tel environnement rural, l'opinion collective devient un extraordinaire instrument de légitimation populaire, aussi important qu'un argument scientifique[130], que les lois imposées par l'État. Une fois le mécanisme de légitimation activé, il est très difficile de subvertir le jugement porté sur la personne. Et c'est ce qui se passe dans le cas de Giuliano, où l'opinion collective construit la réputation durable du rebelle qui aide les pauvres.

La renommée[131] dans un tel contexte méditerranéen devient un élément fondateur de la légende du bandit. À l'époque latine simple rumeur à laquelle on ne donne pas de sens précis,

---

[129] À ce propos lire le chapitre I. 1. II. *Salvatore Giuliano: le bandit de Montelepre*.

[130] Sandro Landi, *Dictionnaire des concepts nomades en sciences Humaines*, *Opinion publique*, p. 368.

[131] Le concept de renommée mentionné ici fait référence à Jean pierre Neraudau, *La Fama dans la Rome antique. Dans Médiévales, n°24, 1993. La renommée. pp. 27-34.*

la *fama* prend rapidement une connotation essentiellement négative (infamie) à l'époque romaine. « En général, ces ouï-dire sont malveillants et ne méritent aucun crédit"[132] . Mais avec le temps, cette rumeur peut être répétée, et le mot désigne un ouï-dire multiple qui se répète de bouche en bouche. Cela signifie qu'à force d'être répétée par les poètes et les gens, une rumeur qui peut avoir surgi de nulle part, sans fondement ni imagination, devient une réalité, à laquelle personne ne croit mais qui continue à être transmise. En tant que vecteur d'information, il peut dire la vérité[133]. La célébrité a la capacité de façonner l'opinion publique, comme c'est le cas lors des grands événements de guerre où les ouï-dire ont des répercussions sur le peuple et ont le pouvoir de renverser les événements.

Le concept de célébrité s'approprie non seulement un événement mais aussi des hommes et dans ce cas le mot est très proche de l'extimation. Fama et extimatio « ont tous deux un double sens : dans le cas de l'extimatio, il s'agit de l'opinion personnelle qu'un individu a d'un autre, qui bénéficie dans le groupe de personnes qui lui sont proches, d'une réputation qui ne dépasse pas celle d'une estime personnelle. Fama, quant à lui, désigne l'opinion qu'un groupe a d'un individu qui bénéficie autour de lui d'une « estime globale »[134] .

Peu à peu, le mot « célébrité » est devenu perceptible et explicable. Le mot, avec son double sens de réputation et d'opinion, était initialement ambigu et plutôt péjoratif car il faisait référence à un état de la société romaine dans lequel l'opinion publique jouait un rôle décisif. La population a le pouvoir de féliciter ou de blâmer quelqu'un. Il peut donc déterminer l'approbation ou la désapprobation d'un citoyen en l'accusant d'infamie. Le cas le plus emblématique à cet égard est le procès de Jésus dans lequel la foule, sous l'impulsion des prêtres, les incite à sauver Barabbas et non Jésus, roi des Juifs.

La renommée détermine donc une catégorie d'opinion dont la source est impossible à préciser, mais qui, la plupart du temps, n'est pas un discours mais un ouï-dire qui plane au sein d'une communauté. Il suffit que deux personnalités distinctes, jouissant d'une réputation considérable au sein d'une communauté, expriment une opinion sur une personne particulière pour que cela devienne un fait et donc une vérité.

---

[132] Ibid, cité, p. 27.

[133] Ibid, p. 29.

[134] Sur cette distinction, voir J. Hellegouarch, *Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 362-365.

« Les coutumes et les opinions impliqées par le peuple déterminent d'une part une configuration identitaire, mais contribuent également à la conceptualisation de l'opinion publique. Au sein d'une communauté, il existe différents groupes capables d'orienter la pensée des autres et de déterminer l'approbation ou la désapprobation de quelqu'un »[135] . Cependant, lorsque la notoriété n'est pas un moyen d'information, elle s'approprie le concept de réputation dont jouit un individu au sein de la communauté. Souvent infondée, elle est révélatrice de la gloire ou du déshonneur qu'elle suscite.

Giuliano, dans l'épisode du blé, nourrit sa propre gloire au sein de sa propre communauté car il doit en quelque sorte respecter la figure du paladin. Il se sent bafoué par sa propre communauté et doit défendre les valeurs de la justice : justification, honneur, respect. C'est probablement la population elle-même qui lui attribue et lui impose cette figure du rebelle, qui se manifeste par une acclamation et une légitimation. Et ce n'est pas un hasard si cela se passe précisément en Sicile, puisque la renommée du rebelle naît précisément dans les sociétés alternatives qui se rebellent contre l'État et espèrent un changement à travers ce type de figure. Au début, Giuliano ne perçoit probablement pas l'importance de son acte de rébellion, mais au fil du temps, il se rend compte de l'approbation de son peuple qui l'exalte et le protège face à un ennemi commun (l'État) et approuve ses actes de rébellion. Peu à peu, il prend conscience de son rôle et décide de se faire interviewer dans les montagnes, d'envoyer des lettres à la presse et même de menacer des ministres et des parlementaires. Il va même jusqu'à commettre des crimes devant toute la communauté contre ceux qui se sont permis d'utiliser son nom de manière déformée sans son autorisation. Dans ces épisodes, on peut voir que l'approbation de la communauté est complète. La population approuve les actes criminels de Giuliano et alimente la réputation du bon bandit qui aide les faibles et condamne les riches[136]. Dans ces épisodes, on peut également voire comment la célébrité est un outil de communication vraiment efficace : les activités du gang sont immédiatement justifiées par leur propre peuple, également en raison de la dureté de l'armée envers les citoyens par le biais de la torture et des procédés juridiques condamnables. De cette attitude des forces de l'ordre résulte une légitimation immédiate par la communauté, qui qccorde s confiance à celui qui a osé se rebeller contre un État immoral,

---

[135] Cité dans, Sandro Landi, Dictionnaire des concepts nomades en sciences Humaines, Opinion publique, p. 374.

[136] Dans le chapitre sur l'étude intergénérationnelle, certains témoins confirment l'approbation de la communauté.

coupable d'être trop dur envers ses propres citoyens[137]. Une fois qu'il a obtenu cette reconnaissance de la part de la communauté, Giuliano s'est arrogé le droit de déterminer le sort du peuple en s'insérant dans un contexte politique national et international qui aura des répercussions considérables sur sa fin.

L'interruption de ce projet de célébration et d'accroissement de la célébrité est précisément la mort qui devient le point de rupture dans la transformation de la célébrité en mythe. Malgré son caractère tragique, la mort du bandit est spectaculaire, c'est un jeu de scène savamment orchestré mais qui finit par subvertir l'objectif initial de l'État. Si l'objectif est en fait de tout faire taire, le résultat est complètement opposé. La critique de la thèse des carabiniers par le journaliste Tommaso Besozzi[138] lui ôte toute crédibilité et entraîne une métamorphose de la notoriété qui résonne à jamais dans le mythe. C'est donc la mort qui consacre la mythologisation du personnage et devient un symbole de la construction du mythe lui-même. La réputation du rebelle Giuliano perdure après la mort et émane de l'oralité. Mais la réputation ne détermine pas nécessairement le passage au mythe. Le récit en lui-même généré par la réputation du personnage n'est pas suffisant pour la création de la genèse du mythe. C'est le caractère inachevé de la mort qui détermine la naissance du mythe. Dans l'Affaire Giuliano, la constitution du mythe repose sur la certification incomplète de faits que la justice n'a pas pu éclaircir, et laisse diverses interprétations possibles. La mort inachevée est un dispositif qui rend possibles différentes interprétations. Elle devient donc le tournant essentiel qui sanctionne la formation du mythe Giuliano.

L'existence publique du personnage de Giuliano subit cette mutation de la célébrité au mythe car toute l'histoire est construite sur le mystère, qui est l'outil essentiel de la formation du récit. Ce sont les interprétations possibles, célébrées d'abord par le récit collectif des *Cantastorie* et ensuite par les médias, qui alimentent la constitution de la genèse du mythe Giuliano. La réputation d'un personnage ne donne pas lieu à un récit. Pour qu'un mythe se crée,

---

[137] Selon l'étude intergénérationnelle, la police a torturé des paysans de Montelepre pour leur extorquer des informations sur Giuliano. Cette attitude de l'armée a entraîné un sentiment de haine des citoyens envers les forces de l'ordre. Les citoyens, confrontés à un harcèlement continu, ont préféré soutenir Giuliano plutôt que de le dénoncer.

[138] L'article de Tommaso Besozzi, *Di sicuro c'è solo che è morto*, L'Europeo, 16 juillet 1950, se trouve en Annexe.

d'autres facteurs sont nécessaires, qui, comme nous le verrons plus loin, jouent un rôle essentiel dans l'alimentation du mythe Giuliano.

Dans l'histoire du banditisme sicilien, pour rester proche des événements liés à Giuliano, il existe de nombreuses autres figures[139]. Les personnages sont parfois même antérieurs à l'histoire de Giuliano et ont joué un rôle important dans le phénomène du banditisme. Dans les années 1940, comme nous l'avons déjà mentionné, il y avait une quarantaine de bandes, dont les chefs, cependant, ne sont pas entrés dans la légende comme Giuliano. Giuseppe Russo par exemple, dont le gang opérait déjà au début des années 1940 dans la région d'Adrano (province de Catane), est reconnu comme une sorte de précurseur du banditisme sicilien. Il a défini la mode de la casquette et a été immortalisé dans un mackintosh blanc[140] et a été pris comme modèle par tous les autres bandits, mais il n'est pas célèbré aujourd'hui comme Salvatore Giuliano. En effet, Giuseppe Russo a été arrêté en 1944 et l'Affaire s'est terminée dans des circonstances claires où la justice n'a laissé aucune place à l'interprétation. Les contes populaires n'ont pas affecté la transformation de la réputation de Russo, qui est restée intacte et a été célébrée pendant un certain temps, mais n'a pas abouti à la transformation en mythe car il n'y a pas de place pour diverses interprétations possibles.

Les histoires transmises de génération en génération déterminent la constitution et la genèse du mythe qui est encore célébré aujourd'hui. Par la suite, les médias ont joué un rôle important dans l'amplification et l'entretien du mythe, en commençant par enquêter sur le cas Giuliano et en donnant une résonance nationale de l'Affaire. À l'origine purement locale, l'histoire de Salvatore Giuliano dépasse les frontières de la Sicile et s'inscrit dans un contexte beaucoup plus large, la presse prenant plaisir à suivre les événements qui se produisent dans la vie du bandit. Mais pas seulement. Après la mort du bandit, la littérature écrite et orale dénonce les fléaux sociaux et devient la cause principale de la fascination pour le personnage. Tant les conteurs que les nombreux livres d'enquête façonnent le personnage de Robin des Bois, en laissant de côté les crimes commis par le bandit.

---

[139]Voir Salvatore Nicolosi, *L'impero del mitra, briganti siciliani del dopoguerra*, Bonanno editore, Catania, 1972. Salvatore Nicolosi repropose les plus importantes figures de bandits de l'après-guerre : Vincenzo Stimoli d'Adrano, Rosario Avila de Niscemi, Antonio Molano pour n'en citer que quelques-uns.

[140] Salvatore Nicolosi *L'impero del mitra, briganti siciliani del dopoguerra*, Bonanno editore, Catania, 1972; Longanesi, Milano, p. 46.

L'élément original de l’Affaire Giuliano réside probablement précisément dans l'amplification, à travers les moyens de communication modernes, d'un ancien phénomène médiatique de notoriété qui fonctionne parce qu'il est enraciné en Sicile, dans un contexte où l'économie morale est importante, et où l'oralité et l'opinion collective sont des instruments de légitimation fondamentaux. La formation de l'opinion collective à travers l'univers des *Cantastorie* sera précisément le thème qui sera abordé dans le prochain chapitre.

I. 2. Salvatore Giuliano dans la tradition des *Cantastorie*.

I. 2. I. Entre histoire et tradition: La fabrication du mythe dans les récits des *Cantastorie*.

La figure de Salvatore Giuliano a suscité l'intérêt non seulement des chercheurs et des journalistes, mais surtout des *Cantastorie*. Ce sont les premiers conteurs populaires qui, à travers la chanson et la parole, ont raconté les exploits du bandit Salvatore Giuliano dans les piazzas siciliennes. Le *Cantastorie* est une figure traditionnelle d'animateur qui se déplaçait de ville en ville et de place en place, et qui racontait un conte, une histoire, un fait, avec l'aide du chant et souvent d'une affiche sur laquelle étaient représentées les scènes saillantes du conte. L'utilisation du panneau d'affichage n'est qu'un des aspects importants de ce personnage, qui a permis à l'artiste d'être immédiatement reconnu par la communauté présente sur la place du village. Les traits formels les plus évidents du conteur sont nombreux : tout d'abord, l'arrivée en voiture et le choix de l'espace. C'est le moment primordial où l'artiste a commencé à se familiariser avec l'endroit. Cette arrivée a immédiatement entraîné une prise de conscience de la part de la population qui a reconnu cette figure de divertissement. Pour le confirmer, il est intéressant de noter l'intervention du *Cantastorie* Nino Racco lors d'une interview, qui déclare : « L'expérience extraordinaire que j'ai vécue avec le *Cantastorie*, c'est que dès que je suis entré sur la place pour jouer, les gens, *l'éthnos* ont immédiatement reconnu cette figure. Alors que lorsque vous êtes arrivé en tant qu'acteur, avant de commencer à réciter Dante par exemple, ils se sont approchés, il y avait une curiosité mais pas d'empathie, il y avait une curiosité détachée. Dès que je me suis fait passer pour le *Cantastorie*, les gens l'ont reconnu immédiatement »[141].

Un autre aspect fondamental était la préparation du spectacle à travers la mise en scène du livret, élément essentiel à la compréhension et à la réception du texte narré. La mise en place a été accompagnée par le positionnement de la guitare et de la chaise qui ont complété la mise en scène. C'est alors que le *Cantastorie*, par une attaque solennelle, commençait son récit,

[141] Le conteur calabrais contemporain Nino Racco, qui célèbre cette année le trentième anniversaire de la première représentation au Salvatore Giuliano avec une série de spectacles. L'entretien a été réalisé à Carini le 18 - 07 - 2017.

alternant vers récités et passages rimés accompagnés du rythme de la guitare, qui variait évidemment d'un conteur à l'autre.

Les sujets de leurs récits étaient les faits divers, la vie légendaire des héros, mais aussi des événements aléatoires tels que des catastrophes naturelles ou sociales. Les histoires, quelle que soit leur forme, sont immédiatement devenues le patrimoine du peuple : elles étaient imprimées dans des dépliants ou des livrets sur lesquels était très souvent apposée l'image du saint patron du village. Dans leurs pérégrinations, les *Cantastorie* vivaient des offrandes des spectateurs et parfois du produit de la vente des livrets contenant l'histoire racontée. Ils se tenaient sur les places des villages ou dans les étables et chantaient ou racontaient leurs histoires, anciennes ou actuelles, vraies ou imaginaires, trouvées au cours de leurs voyages ou composées pour l'occasion**.**

Mais la figure du *Cantastorie* n'est pas récente[142]. Il est l'héritier du bouffon médiéval, qui peut être considéré comme le géniteur de toute la famille des "artistes de rue" - jongleurs, acrobates, saltimbanques - habiles dans l'art de divertir le public par le chant, la musique, la danse et le jeu. Répandus dès le Xe siècle en Italie, en France, dans la péninsule ibérique, en Angleterre et en Allemagne, les bouffons vivaient en marge de la vie sociale et étaient souvent condamnés par l'Église pour leurs mœurs trop libres. Ils sont rapidement devenus des figures très populaires et on les trouvait aux carrefours des routes très fréquentées, à l'entrée des églises, sur les places et dans les châteaux, surtout les jours où l'on célébrait des fêtes religieuses ou des fêtes de mariage[143].

Les bouffons ont d'abord interprété les œuvres littéraires des troubadours, c'est-à-dire

---

[142] Pour une analyse plus approfondie de la figure des *cantastorie*, Giuseppe Pitrè, *Usi e costumi, credenze e pregiudizi del popolo siciliano*, Palerme 1889. https://www.rivistailcantastorie.it/pagina-iniziale/. Mauro Geraci, *Le ragioni dei cantastorie, Poesia e realtà nella cultura popolare del Sud*, Il Trovatore, Rome, 1996 (2e édition 1998). E. Li Gotti, *Il teatro dei pupi*, Florence 1959, p. 55. R. Leydi, *I cantastorie siciliani*, in La Piazza, Milan 1959, p. 387. V. Linares, *II Cantastorie, Racconti popolari*, Palerme 1840, p. 52. F. Maltese, Calafarina, *Racconto popolare*, Florence 1873. P. Toschi, *Fenomenologia del canto popolare*, Roma 147-49; L. De Stefani, *L'ultimo cantastorie*, Sicilia - Mondo n. 1, 1956; E. Li Gotti, op. cit. et *A. Buttitta, Cantastorie in Sicilia. Préface et textes*, Annali del Museo Pitrè, VIII-X (1957-1959), pp. 149; *Turi Bella, Gli ultimi Cuntastori di Sicilia, Il Cantastorie*, nn. 14-15 (65-66), pp. 38-39; C. Alberti, *I1 teatro dei pupi e lo spettacolo popolare siciliano*, Milan 1977, p. 28 et suiv. Pasqualino, *L'opera dei pupi*, Palerme 1977, pp. 20-22; M. Cuticchio, *Storia e testimonianza di una famiglia di pupari*, Palerme 1978; E. Guggino, *I carrettieri*, Palerme 1979, p. 15; Idem, *I canti degli orbi, i cantastorie ciechi di Palermo*, Palerme 1980, p. 25.

[143] L'encyclopédie Treccani, http://www.treccani.it/enciclopedia/cantastorie_%28Enciclopedia-dei-ragazzi%29/.

des poètes provençaux des XIIe et XIIIe siècles, dont beaucoup avaient commencé leur carrière comme artistes errants - mais ils sont rapidement devenus auteurs de leurs propres compositions. Certains d'entre eux abandonnent la vie de vagabond et s'installent à la cour des seigneurs ou dans la suite d'un mécène de haut rang, pour atterrir dans la catégorie des ménestrels. Cependant, les bouffons ou les *chanteurs de ballades*, comme on les a appelés après le Moyen Âge, n'ont pas disparu du tout, mais sont restés pendant des siècles une présence familière dans les rues et sur les places des villes et des villages, chantant des chansons originales, retravaillant et diffusant des légendes, vantant les lieux saints et les figures héroïques. Dans certaines villes, les conteurs se sont organisés en véritables guildes, avec leurs propres insignes, un chef, des lois et règlements particuliers[144].

C'est donc vers le XIVe siècle que l'on retrouve la figure du Cantastorie et du Cuntastorie sous une forme plus proche de l'époque actuelle. Les conteurs commencent à prendre des caractéristiques qui leur sont propres, abandonnant les récits de la littérature « savante » et commençant à raconter des faits et des événements tirés de la vie quotidienne. Souvent, les Cantastorie adaptaient leurs versions de certains contes anciens, ou les remaniaient en fonction de l'événement particulier ; souvent, un choix était imposé pour le dialecte à utiliser en fonction du lieu de la narration et en raison de l'importance de l'analphabétisme.

Un aspect important à souligner est qu'après l'avènement de l'imprimerie, les *Cantastorie* ont abandonné leur répertoire épique et chevaleresque, le léguant au Cuntastorie et au travail des Pupi (conteurs - marionnettes), pour assumer un rôle plus proche, à sa manière, du monde du journalisme, en diffusant des faits et des nouvelles, et en imprimant les histoires qu'ils représentaient sur des feuilles volantes, qu'ils vendaient, comme nous l'avons déjà mentionné, au public qui les écoutait. Dans leur diffusion, un soutien précieux est venu de l'invention de l'imprimerie au milieu du XVe siècle, qui a permis la reproduction des dits tracts et surtout leur diffusion rapide. Les textes étaient appris par cœur par les paysans et les artisans qui, par leurs canaux de transmission orale, les reproduisaient dans les campagnes, ce qui permettait la circulation des histoires qui étaient parfois racontées par extraits. « Dans les campagnes, on remerciait “u signuri”, c'est-à-dire ce rituel très particulier au cours duquel les

[144] Pour une étude approfondie des figures populaires du Moyen Âge, nous recommandons la lecture de Giuseppe Pitré, *Le tradizioni cavalleresche popolari in Sicilia*, F. Vieweg, 1884. Marcella Croce, *Pupi, carretti contastorie*, Dario Flaccovio Editore, Palerme, 1999.

paysans chantaient à tour de rôle des chansons religieuses ou satiriques ou (plus ostensiblement) des histoires, celles des saints et des catastrophes étant les plus courantes »[145].

Il est également nécessaire à ce stade de clarifier et de distinguer la différence entre Cuntastorie et Cantastorie. Alors que le premier abordait le même répertoire épique et chevaleresque, le Cantastorie s'appuyait sur l'actualité et les faits divers, utilisant la maîtrise du Cuntastorie et une mimique particulière utilisée surtout dans les parties tragiques, criant, gémissant et parfois même pleurant**.** Sa prose est une chanson en vers accompagnée du son d'un instrument de musique, le plus souvent une guitare ou un accordéon**.** D'une certaine manière, le conteur avait pour fonction de transmettre des histoires et des faits, comme un présentateur de télévision, mais avec une valeur théâtrale et spectaculaire, même si (comme mentionné précédemment), les histoires étaient parfois déformées et manipulées pour répondre à un objectif spécifique**.** Le Cuntastorie, quant à lui, n'utilisait aucun instrument de musique et modulait sa voix grâce à des techniques spéciales. Le conteur sicilien devient ainsi un poète de la chronique, celui à qui l'on confie la tâche de transmettre des informations et à qui le peuple attribue une fonction de diffusion et de transmission des nouvelles.

C'est ainsi que le conteur acquit peu à peu une physionomie et que ses traits devinrent de plus en plus reconnaissables au sein des communautés : le peuple aimait suivre les histoires racontées et chantées, et trouvait du plaisir à entendre les contes racontés en rimes. Concernant la participation du public, le témoignage de Sebastiano Burgaretta[146] est intéressant, car il raconte un épisode auquel il a personnellement participé :

> «Innanzi tutto c'è da dire che si rivolge quotidianamente ad un ristretto ma fedelissimo pubblico di ascoltatori, che, come in passato, sono prevalentemente persone adulte e anziane, le quali, per il fatto stesso che lo seguono quotidianamente,

[145] Cité dans, Luigi Lombardo, *Ethnos, quaderno di etnologia, Centro studi di Tradizioni popolari 'Turiddu Bella*', Siracusa, 2006.

[146] Sebastiano Burgaretta enseigne les matières littéraires au lycée classique d'Avola. Spécialiste des traditions populaires, il collabore toujours avec diverses institutions universitaires et musées siciliens. Ses intérêts culturels vont de la poésie à divers essais dans les domaines ethno - anthropologique, littéraire, religieux et artistique. Ses essais ont été publiés dans les revues Otto - Novecento, Il Veltro, Il fuoco, Lares, La ricerca folklorica, Etnostorica, Il cantastorie.

mantengono con lui un rapporto di amicizia e quasi di collaborazione. Pochi minuti prima delle ore dieci cominciano a sollecitarlo ad iniziare la quotidiana puntata del ciclo in corso. Lo aiutano a disporre gli improvvisati sedili costituiti da fusti metallici vuoti e da rudimentali assi di legno. Qualcuno più fortunato riesce a sedersi accanto al contastorie, con la possibilità di appoggiare comodamente le spalle alla parete della base dell'arcata del terrapieno ferroviario di villa Pacini. Quando si è fatto silenzio assoluto ad un preciso invito del contastorie, Puglisi, impugnando una piccola bacchetta di legno scorticata e levigata dall'uso, dà inizio alla narrazione del cuntu. Gli ascoltatori seguono attentamente, ma può capitare che qualcuno di essi, particolarmente affascinato dal racconto, intervenga, come io stesso ho potuto osservare qualche anno fa. In programma era l'ultima puntata del ciclo dei paladini di Francia. Si doveva parlare della rotta di Roncisvalle e perciò l'attesa dell'uditorio era particolarmente viva. Ad un certo momento del cuntu un ascoltatore più vivace e spiritoso degli altri, che fino ad allora era stato più volte ripreso e scherzosamente messo a tacere dai compagni, trascinato dalla situazione e dall'impeto del cuntu, e intervenuto, dando voce al sentimento comune dei presenti col gridare: *Minchia! Traditore era Gano*! E un altro: *traditore sei tu*! L'intervento estemporaneo, che per la verità è nella migliore tradizione del mondo dei pupi e delle gesta eroiche presentate in teatro, veniva subito riassorbito dalla totale attenzione che l'uditorio poneva al cuntu. Può capitare anche che qualche spettatore più accorto intervenga per suggerire o correggere nomi o situazioni erroneamente o confusamente narrati dal

> contastorie. Anche questo è un dato tradizionale della cultura popolare relativa ai pupi e al cuntu. Alla tradizione appartiene anche il giro, che, come giù accennato, Puglisi fa in mezzo agli spettatori per la raccolta dell'obolo»[147].

Le public qui aimait suivre les histoires des conteurs avait donc des traits très spécifiques. « Il se composait principalement de paysans, de journaliers et de garçons. Les femmes et les marchands, qui vaquaient à leurs occupations quotidiennes, étaient rarement vus »[148]. Un public, donc, composé principalement d'hommes ayant vécu les années des deux guerres et ayant un taux d'analphabétisme très élevé[149]. C'est un élément à prendre en compte dans le succès et la diffusion rapide des récits dans le climat de l'après - guerre. Le faible taux d'instruction a probablement permis à des histoires comme celle du bandit Giuliano, dépourvu de version officielle[150], de se répandre de manière crédible et de trouver un terrain fertile auprès d'un public qui partageait des valeurs bien précises : « le public des conteurs était le peuple simple, passionné, instinctif, pour qui l'honneur, la justice, la religion, la famille n'étaient pas de simples mots, mais des clés de la vie ; les motifs et les sentiments qui les poussaient à regarder pendant des heures les déclamations des conteurs étaient de différentes natures : des sentiments de sympathie même pour des actions en soi détestables du point de vue social et moral (dans le cas de Giuliano, on pourrait faire référence au massacre de Portella della Ginestra) qui, au lieu de susciter l'exécration, incitaient ces roturiers naïfs, rendus abjects, amers

---

[147] Sebastiano Burgaretta, *"Cunto" e contastorie nella Sicilia di oggi*, La Ricerca Folklorica, n° 19, La piazza. Ambulanti vagabondi malviventi fieranti (avr., 1989), pp. 121 - 125. https://www.jstor.org/stable/1479140.

[148] Cité dans Corrado Di Pietro, *Il pubblico dei cantastorie*, Ethnos, quaderno di etnologia, centro studi popolari 'Turiddu Bella', Siracusa, 2006.

[149] Pour une analyse de l'analphabétisme en Sicile depuis son unification, voir Tullio de Mauro, *Storia linguistica dell'Italia Unita*, editori Laterza, Bari 1970, p. 95. Franco Liparo dans *Storie d'Italia, Le regioni, La Sicilia, Alla ricerca della Sicilia reale*, pp.786 - 807.

[150] Il est fait référence ici au fait que la version officielle des Carabiniers a été contredite par l'article de journal de Tommaso Besozzi : Ce qui *est certain, c'est qu'il est mort*, une dizaine de jours après la mort du bandit Giuliano. A partir de ce moment, de nombreuses théories ont été créées sur la fin de Salvatore Giuliano.

et vindicatifs par des siècles de servitude à l'égard de l'étranger et des “maîtres”, à l'émotion et à l'enthousiasme instinctif pour toute révolte contre l'oppression de la loi »[151].

Le paysan qui écoutait l'histoire de Salvatore Giuliano appartenait à la même classe sociale que le bandit, le public s'identifiait à ce personnage et Giuliano aussi à toutes les caracteristiques pour plaire aux gens et il s’adapte parfaitement aux réportoires des *Cantastorie*. Le public voyait en Giuliano le même personnage que celui des paladins. Dans la reconstitution des épisodes du jeune homme, le public, habilement guidé par le *Cantastorie*, accordait sa sympathie au bandit et certainement pas à la police et à la loi, perçues comme injustes. Le conteur, en faisant appel aux sentiments maternels et passionnels de l'environnement familial justifiait les actes criminels du bandit et le public trouvait de la sympathie pour le bandit parce qu'il voyait en lui l'expression d'un sentiment commun d'injustice du peuple envers des lois considérées comme injustes et anti-populaire[152]. L'habileté du conteur était donc de réussir à se faire le porteur de ce sentiment, et grâce à un style simple et rythmé, très souvent aussi en rimes, il parvenait à pénétrer l'âme du public et à capter son attention, et ce public, à son tour, rapportait les paroles à ses proches et à ses amis, ce qui permettait au texte et à l'histoire du personnage de circuler et de se répandre rapidement. « Les gens, au récit de ces conteurs, pleuraient, étaient plus émus qu'en lisant les articles de journaux, pleins de « bichlorure de mercure », de « toxicose » et autres « mensonges » incompréhensibles. Les *Cantastorie* savent ce qui s'est passé. Dans leurs accords mélodieux de leurs guitares se trouve le secret du déroulement des événements[153].

Après avoir souligné comment ce type de récit a trouvé une grande bienveillance auprès du public, on se demande à ce stade comment il a été perçu par la justice. En quoi le service public était-il garanti par la police et, surtout, comment le droit se positionnait-il face à un récit qui plaçait les forces de l'ordre sous un mauvais jour, considérées comme des victimes sacrificielles et parfois même moquées dans les récits des conteurs face à la ruse et à la sagacité

---

[151] Cité dans, *Maria Bella Raudino, I cantastorie di Sicilia,* Ethnos quaderni di etnologia, Centro studi di Tradizioni popolari, Turiddu Bella, Siracusa, 2006.

[152] En ce qui concerne comment les *Cantastorie* arrivaient à justifier les actes de Giuliano voir les textes qui se trouvent en Annexe.

[153] Paolo Toschi, *Il cantastorie non muore,* Lares, Vol. 15, No. 1/4 (1949), pp. 209 - 213. https://www.jstor.org/stable/26238899.

du bandit Giuliano[154]. La question qui se pose est donc la suivante : la police a-t-elle permis à ces artistes de se produire, de construire un récit considéré comme vrai puisqu'il n'existe toujours pas de version officielle, et de le diffuser bruyamment dans toute la Sicile ? La police a-t-elle laissé faire ou a-t-elle essayé de réprimer et de s'opposer à ces spectacles ?

Des documents d'archive nous permettent d'affirmer que, déjà pendant les soulèvements révolutionnaires du XIXe siècle, la police accordait une grande attention à la catégorie des colporteurs en général, et aux musiciens en particulier, bien que pour des raisons parfois très différentes. L'émigration clandestine, l'évasion des obligations de conscription, les petits délits, les liens possibles avec la subversion politique dans les années des soulèvements révolutionnaires, les irrégularités dans les documents, l'exploitation des mineurs, les difficultés rencontrées avec les gouvernements étrangers pour ceux qui tentent leur chance à l'étranger sont les principaux problèmes soulevés par les différents musiciens de rue, dont les activités sont donc étroitement surveillées par la police[155].

Nous savons également qu'il y a eu une certaine censure. Dans un article paru dans le quotidien *L'Unità*, Ciccio Busacca[156] a été mis en accusation par le procureur de Syracuse « pour avoir diffusé, à travers ses histoires sur les brigands siciliens, des détails si impressionnants qu'ils pouvaient troubler le sentiment commun de moralité et provoquer la propagation de crimes »[157]. Il est donc vrai que les forces de l'ordre, expression de la représentation de l'État, ont, dans certains cas, tenté d'interdire la tenue des spectacles. Il est vrai, cependant, que dans la plupart des cas, les spectacles étaient joués et que la police ne pouvait pas toujours intervenir pour arrêter la mise en scène. Une explication plausible de l'absence d'intervention constante de la police est fournie par Luigi Lombardo : « Les conteurs étaient respectés et craints. Ils étaient investis d'une *aura* quelque peu magique : on disait souvent *attentu ca u puieta sbuommica*[158], comme pour dire que le poète parle librement par nature parce que Dieu lui-même l'a décrété : la fonction du poète souffre-douleur des douanes

---

[154] Pour une analyse des textes voir le chapitre suivant : *Salvatore Giuliao dans les poèmes siciliens : traits communs et divergences*.

[155] Chiara Trara Genoino, *Suonatori ambulanti e ordine pubblico a Napoli nella seconda metà del XIX*^{e} *secolo* (1863 - 1887) Lares, Vol. 55, No. 4 (octobre-décembre 1989), pp. 477 - 493.

[156] Ciccio Busacca est l'un des plus célèbres Cantastorie siciliens qui a chanté l'histoire de Salvatore Giuliano.

[157] Cité dans, *L'Unità*, 25 novembre 1962, page 3.

[158] En dialecte sicilien, cela signifie : Attention à ce que le poète révèle.

était en effet fixée par Jésus lui-même. Le Christ a dit : pour faire cela, tu dois être un poète, et il (le poète) lui a soufflé l'onction : Va maintenant, tu es un poète, et tu peux dire la vérité à la face de tout le monde, même des dirigeants eux – mêmes »[159]. Lombardo attribue donc une sorte de valeur prophétique aux *Cantastorie* qui peuvent prendre sur eux, sans être dérangés, de transmettre des histoires qui trouvent certainement grâce aux yeux du public.

Mais les *Cantastorie*, qui ont toujours été considérés comme des artistes de rue, sont un medium assez varié car ils intègrent dans leurs travails de narrateur une forme littéraire qui est basée sur l'oralité mais aussi sur la production des textes écrits et sur l'usage des images. À travers leurs rimes les *Cantastorie* ont façonné l'histoire du bandit et l'ont d'abord modelée, pour ensuite la transmettre comme objet de connaissance au loin, principalement dans toute la Sicile.

Après la fin du Moyen Âge, les sujets des récits des conteurs étaient les faits divers, la vie légendaire des héros, la vie des saints mais aussi des événements aléatoires tels que les catastrophes naturelles ou sociales. Les histoires, quelle que soit leur forme, sont immédiatement devenues le patrimoine du peuple, qui aimait suivre les récits et les transmettre à son tour. Les récits de fictions du célèbre bandit de Montelepre circulent depuis des années cinquante, écrites en rimes sur de modestes feuillets volantes ou sur des feuilletons[160], notamment auprès du public populaire du sud de l'Italie. Comme cela a été analysé dans le chapitre précédent, les textes des conteurs n'étaient pas neutres, loin de là. Ils montrent un Salvatore Giuliano comme un homme extraordinaire, infatigable, plein d'astuces et de ruses, qui lui ont permis de sortir indemne des affrontements les plus difficiles et dangereux avec les forces de l'ordre, courageux jusqu'à la témérité, cruel envers ses ennemis et généreux avec la population, qui finit par le vénérer et le croire invulnérable. Un personnage construit par les conteurs dans une tonalité romantique et qui avait une grande emprise sur le public assistant aux spectacles. Dans la Sicile d'après-guerre, les *Cantastorie* acquièrent donc un rôle très important au sein de la communauté. C'est eux qui ont la possibilité de transmettre n'importe quel message. Ce n'est pas un phénomène banal, loin de là. Le conteur sicilien devient un médium, dont la tâche est également de transmettre des messages politiques au public

---

[159] Cité dans Luigi Lombardo, *Ethnos, quaderno di etnologia, Centro studi di Tradizioni popolari 'Turiddu Bella*', Siracusa, 2006.

[160] On se réfère ici au texte de Giorgio Calvi, *Amori e avventure del bandito Giuliano*, Ed. Mondo Satet, Milan, 1955. Il s'agit d'un roman publié sous forme de feuilleton hebdomadaire à partir de 1955. Il se compose d'un total de 141 fascicules libres. Pour une analyse du texte partie II. 3. *Diverses formes narratives dans la reconstruction et la diffusion de l'histoire*.

puisqu'une grande partie de la population ne sait ni lire ni écrire. Grâce à la documentation d'archive, par exemple, nous savons que les conteurs ont joué un rôle anticommuniste important en transmettant des messages pro-américains stéréotypés et ont été utilisés comme outils de propagande. Leur utilisation pour la mise en œuvre du plan Marshall en Sicile est significatif[161]. Le *Cantastorie* du XXe siècle jouissait donc d'une réputation solide et importante au sein de la communauté et était celui sur lequel le peuple comptait pour la diffusion et la connaissance des faits les plus importants de la vie. Mais selon quels critères le conteur sélectionnait-il les faits du jour ? Toutes les histoires quotidiennes devenaient-elles sujettes à narration et entraient-elles dans le répertoire du conteur, ou bien une sélection était-elle opérée quant à ce qui était chantable ? Pour qu'un humble protagoniste de l'histoire criminelle quotidienne entre dans le répertoire poétique des conteurs, et devienne ainsi un « personnage », il fallait que plusieurs facteurs convergent, susceptibles de satisfaire les goûts fictionnels et dramatiques du public populaire : l'odieux du crime, le mystère, le méchant espionnant dans l'ombre, la trahison ou la tromperie de la victime, et enfin la main du destin qui punit inexorablement le coupable, donnant au conteur l'inspiration pour une belle fin moraliste comme nous le verrons plus tard[162].

En effet, les couvertures des journaux relataient quotidiennement des crimes passionnels ou de vengeance. Chaque semaine, des histoires sensationnelles étaient, et sont toujours, illustrées et correspondaient parfaitement aux critères de sélection des conteurs, qui se sont emparés de ces histoires et les ont faites leurs. Toutes ces histoires sont devenues le patrimoine des conteurs, qui ont décidé de les raconter et de les transmettre de village en village. Cela ne signifie pas pour autant que toutes les histoires racontées se sont hissées au premier plan dans la création de mythes populaires. D'autres facteurs doivent entrer en jeu dans la fabrication d'un mythe. Par exemple, dans la Sicile de l'après-guerre, il y avait de nombreux brigands comme Vincenzo Stimoli d'Adrano et Rosario Avila de Niscemi, pour n'en citer que quelques-uns, et la liste serait plus longue. Salvatore Giuliano, représentaient ce sentiment de rébellion des classes humbles contre l'autorité, ce sentiment de vengeance du paysan et de l'ouvrier du Sud contre l'injustice sociale, la lutte sociale désespérée des plus pauvres contre les grands propriétaires terriens. Or, même si les actes criminels commis par les deux brigands ont été jugés par la suite plus odieux que ceux commis par Salvatore Giuliano, cela n'a pas suscité une

---

[161] Sur l'utilisation des conteurs par les Américains, voir P. D'Attorre, *Ricostruzione e aree depresse. Il piano Marshall in Sicilia*, in "Italia contemporanea", 1986, n° 164.

[162] Bartolomeo Rossetti, *Mito e cronaca nel cantastorie moderno*, Lares, vol. 24, n° 1/2 (janvier - juin 1958), Leo S. Olschki, p. 126.

grande attention médiatique et n'a pas suscité une grande fascination dans l'imaginaire populaire comme dans le cas de Salvatore Giuliano. Cela montre que tous les faits divers peuvent entrer dans le répertoire du conteur, mais qu'ils ne sont pas tous mémorisés et transmis par le public, car d'autres facteurs décisifs pour le passage au mythe doivent affluer dans le récit du conteur. Cela nous fait également prendre conscience qu'il n'est pas si évident que tous les brigands deviennent des personnages choisis et pris en compte par les conteurs dont on se souvient aujourd'hui[163].

L'histoire de Salvatore Giuliano, à la différence des autres brigands, est devenue « l'exemple le plus significatif de la transformation en mythe produisant un personnage de roman policier »[164] par le conteur moderne, car les récits de l'histoire de Giuliano ont été enrichis par les différents conteurs d'éléments fantastiques et d'idéaux chevaleresques et ont acquis cette saveur de légende et ce ton héroïque, typique de l'épopée du brigandage. Tout cela s'est également achevé grâce à la complicité de Giuliano, qui s'est comporté comme un personnage de conte : Giuliano, comme nous l'avons déjà analysé, il est aussi à l'origine de la création de son mythe car il envoie des messages à la presse, se fait interviewer dans les montagnes alors qu'une unité entière de l'armée le traquait. Ce sont quelques-uns des épisodes qui ont facilité la vie des conteurs pour enrichir leurs poèmes.

Ce qui rend l'histoire de Giuliano encore plus intéressante, c'est que la fabrication du mythe a aussi une double dimension : d'abord Giuliano lui-même crée son mythe à travers ses actions, ce qui permet aux conteurs de construire un récit dans lequel se mêlent éléments réels et invetés. Deuxièmement, comme on a vu la mort est décisive, car transforme en mythe la renommée qui s'était construite autour de ce personnage . La transmission par les conteurs n'a pas déterminé la création d'un mythe aussi souvent qu'on pourrait l'imaginer. En dehors du contexte sicilien, seules les histoires de Fra Diavolo[165] au début du XIXe siècle et du brigand

[163] Pour une analyse complète et une biographie de tous les brigands méridionaux les plus importants, voir Giorgio Morelli, *Bibliografia dei poemetti e canti popolari sui briganti (Sec. XVI*^{e} *- XX*^{e}*)*, Lares, Vol. 60, n° 4 (octobre - décembre 1994), pp. 503 - 560.

[164] Cité dans, Bartolomeo Rossetti, *Mito e cronaca nel cantastorie moderno*, Lares, vol. 24, n° 1/2 (janvier - juin 1958), Leo S. Olschki, p. 126.

[165] Michele Pezza, communément appelé Fra Diavolo, était un brigand de la province de Latina qui s'est opposé aux armées de Napoléon Bonaparte qui envahissaient le royaume de Naples. Sur l'histoire de ce brigand, voir Francesco Lemmi, *Fra Diavolo e il suo tempo* (1796-1806) by Bruto Amante, Archivio Storico Italiano, série V, Vol. 33, n° 234 (1904), pp. 465-468.

Giuseppe Musolino au début du XXe siècle[166] sont encore racontées aujourd'hui dans les spectacles italiens et conservent leur charme car, même là, les récits sont rendus fascinants par les vicissitudes des deux jeunes brigands et le public se reconnaît dans les deux personnages, dont il partage les valeurs. « L'élément populaire qui joue dans ce mythe, créé et diffusé par les *Cantastorie*, le mythe qui a fait de Giuliano un héros loyal, juste et généreux, lâchement trahi par son cher lieutenant Gaspare Pisciotta, est le même qui a nourri au Moyen Âge les personnages du cycle carolingien, Orlando, Rinaldo, trahis par le perfide Gonelon »[167]. Et c'est le même mythe qui est fabriqué aujourd'hui par les nouveaux médias.

À ce stade, on se demande comment les conteurs pouvaient justifier la création de ces mythes devant les autorités compétentes et devant un public autre que le paysan plus attentif et moins adapté à ce type de narration. Ont-ils prêté attention à la réception de leurs textes ou ont-ils préféré se concentrer sur leur public fidèle ? Perçoivent-ils leur rôle important au sein de la communauté dans la diffusion des messages et attachent-ils de l'importance à la création de faux mythes, ou est-ce que seule la vente des poèmes et le succès du spectacle leur importent ? La possibilité de gagner de l'argent facile a probablement justifié leur choix de créer des personnages qui s'écartent de la réalité.

I. 2. II. Salvatore Giuliano dans les livrets des *Cantastorie* siciliens : traits communs et divergences.

Après avoir défini l'importance du public dans le succès des contes, nous devons maintenant nous tourner vers les interprètes, ceux qui ont su rendre l'histoire de Giuliano célèbre

---

[166] Giuseppe Musolino, brigand calabrais, connu sous le nom de *Roi de l'Aspromonte*. Son histoire commence en 1897 lorsque, à la suite d'une rixe, Vincenzo Zoccali est blessé par balle. Musolino a ensuite été condamné à 21 ans de prison pour le crime qu'il a commis, bien qu'il se soit toujours déclaré innocent des faits. Il s'est échappé de prison et a commencé à se venger de ceux qui l'ont trahi et piégé. Sa notoriété s'étend bientôt à toute l'Italie grâce à la presse italienne et même les journaux étrangers commencent à s'intéresser à l'affaire. Sa figure est ainsi devenue une sorte de légende, et ses exploits ont inspiré de nombreuses chansons populaires. Pour une analyse plus approfondie, Pietro Romeo, *Giuseppe Musolino, Il brigante d'Aspromonte*, Laruffa, 2003. Enrico Agostino Morselli, *Biografia di un bandito: Giuseppe Musolino di fronte alla psichiatria e alla psicologia, étude et considérations médico - légales*, éditeur Treves, 1903.

[167] Cité dans, Bartolomeo Rossetti, *Mito e cronaca nel cantastorie moderno*, Lares, vol. 24, n° 1/2 (janvier - juin 1958), Leo S. Olschki, p. 127.

en Sicile et au-delà des frontières de l'île. Tout d'abord, l'histoire de Giuliano nous permet de rappeler l'existence en Sicile de deux écoles de Cantastorie : la première dans la région de la Sicile occidentale, dont le plus grand représentant est Ignazio Buttitta[168]. La seconde dans la région de la Sicile orientale, plus précisément dans les zones de Paternò - Mascali et Riposto, et qui trouvent dans Turi Bella[169] leur point de référence. Ces deux auteurs ont été les premiers à écrire un texte sur Salvatore Giuliano et ont donné une impulsion décisive à la diffusion des exploits de Salvatore Giuliano et plus généralement à tout le mouvement des conteurs dans la Sicile du XXe siècle. Le premier, par ordre chronologique, à s'intéresser à l'histoire du bandit Giuliano est Turi Bella, qui écrit *Turiddu re di li briganti* en septembre 1950. La tâche de raconter et de mettre en forme le texte a été confiée à Orazio Strano, élève de Bella, qui a ensuite légèrement modifié le texte. Quelques années plus tard, Ignazio Buttitta propose son texte dans le recueil *Lu trenu di lu suli.*

Il existe de profondes divergences entre les deux poètes siciliens qui se reflètent dans leurs textes : les personnages des histoires de Turi Bella sont des sauveurs, des justiciers à l'âme noble, comme celui de Salvatore Giuliano, qui entrent facilement dans l'âme du public et deviennent porteurs de valeurs jugées partageables et positives par toute la communauté. Dans les œuvres d'Ignazio Buttitta, les textes sont plus critiques et moins utiles pour la fabrication du mythe du personnage. Dans ses textes, il y a une plus grande dénonciation civile qui veut se concentrer sur les problèmes qui affligent le peuple sicilien. Sa poésie veut tracer un chemin pour sensibiliser la conscience du peuple. Un regard plus critique qui l'amène, entre autres, à écrire le recit Portella della Ginestra, un hymne de tristesse face au massacre probablement perpétré par la bande de Salvatore Giuliano[170]. Deux artistes, donc, qui ont déterminé la naissance de deux écoles et de deux manières différentes de traiter les personnages abordés.

Ignazio Buttitta et Turi Bella ont tracé la voie de la représentation de l'histoire de Giuliano, mais ils ne sont pas les seuls à avoir fait de leur mieux pour la diffuser. Parmi les auteurs les plus importants, citons Orazio Strano, comme nous l'avons mentionné, élève de Turi

---

[168] Pour une analyse plus approfondie de la figure du conteur Ignazio Buttitta, voir Massimo Grillandi, *Portraits critiques de contemporains, Ignazio Buttitta*, Leo S. Olschki, vol. 31, n° 2 (31 mars 1976), pp. 201 - 215. https://www.jstor.org/stable/26143172.

[169] Pour une analyse du conteur, voir le centre d'études Turi Bella.

[170] Le massacre de Portella della Ginestra est imputé à la band de Giuliano. Plus tard, après la mort du bandit, la justice ne s'est pas prononcée et aujourd'hui, nombreux sont ceux qui mettent en doute la responsabilité de Salvatore Giuliano dans le massacre.

Bella, Ciccio Busacca, Giuseppe Rotondaro, Gianni Arnone et Rino Giordano qui a enregistré la version de Buttitta pour la radio VIS en 1963.

Ces *Cantastorie* ont été les premiers à raconter les aventures du bandit et ont forgé son mythe dans l'imaginaire populaire. Il s'agit d'une forme d'écriture née immédiatement après les événements, qui répond à une soif de connaissance de la part du public, à une curiosité pour une personnalité telle que celle de Salvatore Giuliano. Quelques jours seulement après la mort du bandit, les premiers *stornelli* circulaient déjà[171]. La rapidité de la composition de ces conteurs est due au fait que bien avant sa mort, l'histoire était racontée de village en village et s'était répandue dans toute la Sicile : « le conteur Orazio Strano envoya le conteur Giacomo Saso de Trabia (PA) parler au père de Giuliano pour qu'il lui accorde la permission de chanter l'histoire de Salvatore Giuliano de son vivant. Cela l'a tellement enthousiasmé qu'il lui a permis de la chanter dans la rue en bas de chez lui **»**[172]**.**

Ce n'est donc pas seulement la mort, en soi certainement théâtrale, qui rend l'histoire du bandit publique. Elle le devient encore plus tôt, et surtout avec l'aide de Salvatore Giuliano lui-même, qui, par ses actions, se conçoit comme un personnage de conteur. Le fait d'être interviewé dans les montagnes, alimentant les rumeurs selon lesquelles il volait aux riches pour donner aux pauvres, a élargi son image, et ce fut un terrain fertile pour les conteurs qui ont habilement adapté les actions du bandit à leurs *stornelli*. À partir des années 1950, de nombreux conteurs ont donc raconté les exploits du bandit et ont commencé à produire des textes dialectaux en rimes.

Bien que les deux textes de référence de Turi Bella et d'Ignazio Buttitta aient été crédités de deux styles complètement différents, il ne faut pas penser que les textes de tous les cantastorie étaient complètement différents, loin de là. Il existe de nombreuses similitudes entre certaines cantastorie et les épisodes racontés sont plus ou moins les mêmes. Le texte « Turi Giulianu re di li briganti » de Turi Bella a été écrit pour la première fois le 7 septembre 1950. Le poème sicilien est tiré du volume de Francesco Mondini «Vita e morte di Salvatore Giuliano Re di Montelepre» (Vie et mort de Salvatore Giuliano roi de Montelepre) et du volume

---

[171] L'article de La Stampa du 30 juillet 1950 fait référence à une chanson portant le nom de Giuliano. Titre de l'article : *La chanson de Giuliano*.

[172]Cité dans, *Cuntastorie e Cantastorie*, Angelo Clemente, http://www.irsap-agrigentum.it/orazio_strano.html.

«L'ultimo imperatore di Sicilia - discorso di Bruno Cassinelli in morte del bandito Giuliano» (Le dernier empereur de Sicile - discours de Bruno Cassinelli à la mort du bandit Giuliano)[173].

La composition du poème

Parmi les nombreux textes sur l'histoire de Salvatore Giuliano, la version de Turi Bella est la plus riche et la plus exhaustive. Il raconte presque tous les épisodes les plus importants de la vie de bandit de Giuliano, en mettant en évidence la figure d'un Giuliano justicier et redresseur de torts, qui a également inspiré un livre - récit remarqué qui s'inspire de ce texte. Le poème de Bella était également le point de référence de certains conteurs dans la diffusion et la transmission de l'histoire. Voici les chapitres:

- Comu addivintau Briganti.
- La prima vinnitta.
- Natali di sangu.
- La spia.
- Giustizieri.
- Latru gentilomu.
- Lu pattu cu la mafia.
- Lu fistinu[174].
- La lotta separatista.
- L’amuri di Giulianu.
- L’intervista.

[173] Cité dans, couverture du poème de Turi Bella, *Turi Giulianu re di li briganti,* Tipografia Santo Garufi, Riposto, 2 avril 1951.

[174] En dialecte sicilien, cela signifie : La fête.

- Lu primu maggiu di Portella.
- La stragi di Bellulampu.
- Lu culunnellu Luca.
- La fini di Giulianu.
- Lu dolu di la matri[175].

Le texte se compose de 195 sestines suivant le modèle ABABCC, avec les quatre premiers vers en rimes alternées et les deux derniers en couplets rimés. Dès le début, Bella propose un poème basé sur l'émotionnel afin de faire une impression immédiate sur le public. L'émotivité est créée par les sentiments d'honneur, de respect, de vengeance et de justice sociale, qui deviennent les thèmes saillants tout au long du récit et se transforment ensuite en compassion, déclenchée par la mort du bandit et l'éloge funèbre de sa mère. Le conteur se fait ici l'interprète d'un sentiment de pitié collective, en jouant sur le sort amer réservé au bandit Giuliano. Cette technique n'était en aucun cas nouvelle. Elle avait déjà été utilisée par le passé dans d'autres poèmes de la tradition épique - bouffonesque, comme dans la *Baronne de Carini*[176].

Il n'y a pas d'influences de la culture savante ou d'éléments de la littérature artistique dans le texte. On ne trouve pas non plus d'échos bibliques, qui faisaient généralement partie du répertoire des conteurs et provenaient de la tradition médiévale classique. Le texte privilégie une structure simple où prévaut l'intention de Bella de raconter toutes les péripéties marquantes de l'histoire de Giuliano sans structures complexes particulières : de l'épisode de la *contrada quattro mulini* où Giuliano devient un hors la loi, à la lutte séparatiste, au massacre de Portella della Ginestra, à la mort de Giuliano, point culminant de tout le récit. Il est toutefois intéressant de noter comment, dès les premiers chapitres (*Comu addivintau briganti, La spia, Giustizieri*

[175] Traduction : - Comment est devenu brigand ; La première vengeance ; Noël sanglant ; L'espion ; Le bourreau ; Le gentleman voleur ; Le pacte avec la mafia ; La fête ; La lutte séparatiste ; L'amour de Giuliano ; L'interview ; Le premier mai à Portella ; Le massacre de Bellolampo ; Le colonel Luca ; La fin de Giuliano ; Le chagrin de la mère.

[176] Pour une analyse plus détaillée du poème sur l'histoire de la baronne de Carini, voir Giovanni Battista Bronzini "*Performance de la baronne de Carini" entre lyrisme artistique et épopée bouffonne*, Lares, Vol. 57, n° 4 (octobre - décembre 1991), pp. 511 - 537.

et Latru gentilomu), l'idée d'un Salvatore Giuliano à l'esprit noble, réparateur des torts qu'il a subis, est modelée, et dès le début, le public éprouve de la sympathie pour le personnage de Giuliano.

Le texte d'Orazio Strano présente les mêmes épisodes que ceux qui sont racontés par Turi Bella mais il y a une nette simplification de l'histoire. Les seize chapitres de Bella deviennent les huit chapitres d'Orazio Strano. En outre, le texte a été rédigé en deux versions, l'une sicilienne et l'autre italienne, afin qu'il puisse également être distribué en dehors de la Sicile[177]. Malgré une différence dans les titres des épisodes, le texte, à l'exception de quelques épisodes, reste similaire sans changement majeur dans les deux langues.

Version sicilienne	Versione italienne
• Comu addivintau briganti.	Per un po' di grano.
• La prima vinnitta.	L'arresto del padre.
• Natali di sangue.	Il consiglio e l'uomo spia.
• Giustizieri.	Sanguinario e generoso.
• Latru gentilomu.	La donna ricca ed il separatismo.
• Lu primu maggiu	La festa dei lavoratori.
• Stragi di Bellulampu.	Attacchi alle caserme.
• La fini di Giulianu.	La fine di Giuliano e Pisciotta.

[177] Ce n'est pas la première fois qu'une chanson sur Salvatore Giuliano est écrite en italien. Un article du journal La Stampa, *La canzone di Giuliano*, 30 juillet 1950, p. 4. Il s'agit d'une représentation du poète Giuseppe Bracali qui a réjoui le public romain présent avec quelques rimes sur l'histoire du bandit Giuliano.

Légèrement différent est le texte de Ciccio Busacca, un influent Cantastorie qui a donné une impulsion décisive à la diffusion de l'histoire de Giuliano grâce à la circulation des livrets. Il a été l'un des pionniers de la composition de textes écrits, abolissant de fait l'expédient des distributions gratuites de livrets, qui ne permettait manifestement pas d'obtenir beaucoup de revenus. Ciccio Busacca avait également l'habitude d'interrompre l'histoire une fois qu'elle avait atteint son point culminant. Après avoir réussi à créer une empathie avec le public, il s'arrêtait au plus beau moment, et ne révélait l'épilogue de l'histoire qu'après avoir vendu tous les livrets. C'était une excellente astuce car il lui permettait d'obtenir les recettes du spectacle et de créer encore plus de curiosité dans le public toujours assoiffé de connaissances.

Avec son texte *Giulianu re di li briganti* écrit en sestines et divisé en huit épisodes, Ciccio Busacca remporte le premier prix du concours des conteurs en 1957 et donne une impulsion importante à la transmission de l'histoire de Giuliano.

Dans les poèmes des trois Cantastorie, l'attaque solennelle est la même :

Turi Bella

Vogghiu cantari a cannarozzu chinu

La vie de Turi Giulianu,

lu briganti mudernu e malandrinu

c adesi scaccu a lu geniri umaniu,

et pendant sept ans, l'audace et la réussite,

de Muntelepri était le roi absolu ![178].

Ciccio Busacca

Vogghiu cantari ccu sensu sirenu

Tuttu chiddu ca fici Giulianu.

---

[178] Traduction italienne : « Je veux chanter à tue-tête la vie de Turi Giuliano, le brigand des temps modernes, qui a donné l'échec et le mat à l'humanité et qui, pendant sept ans, audacieux et résolu, a été le roi absolu de Montelepre ».

L’omu c api sett’anni nenti menu

Fici trimari sutta li so manu

E pi diri ca Turi fu ‘mpurtanti

Lu ntitularu Re di li Briganti.[179]

Orazio Strano

Vogghiu cantari a cannarozzu chinu

La vie de Turiddu Giulianu

Lu briganti mudernu e malandrinu

Ca stranizzari fici un munnu sanu

Et pendant sept ans, audacieux et arrisalutu

De Muntelepri était le roi absolu.[180]

Voici quelques passages des textes des trois Cantastorie, avec une référence particulière au poème de Turi Bella. Ces poèmes méritent l'attention car ils montrent, d'une part, l'habileté du conteur à créer une figure de gentilhomme bandit plaisant aux public, et d'autre part, ils montrent les points communs et les divergences entre les trois poèmes :

Turi Bella	**Traduzione**
Vinni la guerra, poi, ccu lu frastornu,	Venne la guerra, e portò con sé un frastuono
ca in ogni casa purtau fami e ‘nfernu;	poiché in ogni casa portava fame e inferno;

[179] Traduction : « Je veux chanter avec un ton serein**,** tout ce que Giuliano a fait. L'homme qui pendant sept ans, pas moins, a fait trembler Turi sous ses mains, et pour dire que Turi était important, ils l'ont appelé roi des brigands ».

[180] Traduction italienne : « Je veux chanter à tue-tête la vie de Turi Giuliano, le brigand moderne qui, pendant sept ans, audacieux et résolu, fut le roi absolu de Montelepre ».

e puru Turi si truvau d'attornu
fami, ruvini e lu malu guvernu,
'ntrallazzista e mircanti di cannuni,
prufittaturi e latri in ogni gniuni.

e pure Turi vedeva intorno
fame, rovina e mal governo,
intrallazzisti e mercanti di cannoni
Approfittatori e ladri dappertutto.

Ma Giulianu non era un minchiuni
e disiari non vulia lu pani
mentri videva ca tanti pirsuni

Ma Giuliano non era un minchione
e per cena non voleva che il pane
mentre vedeva che tante persone

n'avianu tantu di darlu a li cani;

ne avevano così tanto da darlo ai cani;

e allura fici lu prupunimentu
di pricurari un pocu di frumentu.

e allora fece un giuramento
di procurare un po' di frumento.

Però la sorti misira e viddana
dari non cci la vosi sta furtuna
e la so spisa fu 'na spisa vana
ca non cci desi ricumpenxza alcuna,

Però il destino misero e dannato
non gli diede questa fortuna
e la sua spesa fu una spesa vana
che non gli diede nessuna ricompensa,

pirchì 'ncuntrau a du' carabinieri
ca cci livaru lu fummentu arreri.

perché incontrò due carabinieri
che gli presero il frumento.

Vani foru li lagni e li prighieri
ppi lu frumentu lassaricci stari;

Vane furono le preghiere
affinché i carabinieri gli lasciassero il frumento;

li du' militi foru assai siveri

i due militi furono assai severi

e quasi lu vulevunu arristari,	e quasi lo volevano arrestare,
pirchì frumentu a li tempi di tannu	perché il frumento a quel tempo
era cunsidiratu contrabbannu.	era considerato contrabbando.
Ma Turi, ‘ntantu, jia cunsidirannu	Ma Turi intanto andava considerando
comu giustizia non ci n’è a stu munnu;	che non c’è giustizia in questo mondo;
ca mentri ad iddu stavanu arristannu	perché mentre a lui stavano arrestando
li ‘ntrallazzista giravanu ‘ntunnu,	gli altri contrabbandieri giravano intorno,
trafichiannu granu a vagunati,	trafficando grano a vagonate.
farina ed autri merci raziunati.	farina ed altre merci razionate.
E sti tali non eranu arristati	E queste persone non erano arrestate
ppi li cummerci so’ pocu puliti,	per i loro commerci poco puliti
ma vuscavunu sordi a carrittati	ma guadagnavano soldi in grandi quantità
senza pàtiri mali i aviri liti,	senza patire mali e avere problemi,
a dannu di lu populu ‘nnucenti	a scapito del popolo innocente
vittima di la guerra e di sti genti![181]	vittima della guerra e di questa gente!

[181] Turi Bella, *Turi Giulianu re di li briganti*, Tipografia Santo Garufi, Riposto, 2 aprile 1951, pag.1

Dans ce premier chapitre intitulé « *Come addivintau briganti* », composé de 20 sestines en rimes siciliennes, on peut voir comment le conteur Turi Bella prépare le terrain pour justifier l'acte de rébellion de Salvatore Giuliano. Les vers « non c'è giustizia in questo mondo » et « a scapito del popolo innocente » (strophe V, vv.2 et 5) permettent au Cantastorie de créer immédiatement une empathie avec le public, qui compatit immédiatement à l'injustice sociale subie par son compatriote. Il est interdit à Giuliano de transporter du blé, alors que d'autres personnes sont autorisées à en faire librement la contrebande. Par ce message, le conteur souligne ainsi la colère de Salvatore Giuliano, qui est partagée par le public. Cela entraîne immédiatement une réaction de Giuliano, qui, lors d'un second contrôle et après une première confiscation du blé, décide de réagir :

Ma quannu a « Quar di Mulini » arrivau,	Quando arrivò in contrada Mulini,
'na pattuglia, in sirviziu, lu scupriu[182]	una pattuglia, in servizio, lo vide
e lu frumentu cci lu siquistrau	e il frumento gli sequestrò
senza ca Turi potti diri ciu;	senza che Turi potesse dire niente;
cci avia lu sangu all'occhi e 'ncori l'ira	aveva il sangue agli occhi e il cuore pieno d'ira
e di la tasca 'na pistola tira.	e dalla tasca una pistola tira.
'Nta 'n'attimu di poi pigghia la mira	In un attimo poi prende la mira
e ad un carabineri 'mpettu spara;	e ad un carabiniere nel petto spara;
ddà 'nterra cadi chiddu, comu pira [183]	quell'uomo a terra cadde come una pera

[182] Les faits se sont déroulées le 2 septembre 1943 e la patrouile de la police était composé par Renato Rocchi, Antonio Mancino et Giuseppe Baron e Vincenzo Manciaracena.

[183] Il s'agit du gendarme Antonio Mancino.

e l’alma di iddu corpu si spripara;	e l’anima di quel corpo si prepara
ma Turi vinni pur ‘iddu firitu	ma Turi venne anche lui ferito
e si va rifugiau jntra ‘ncannitu[184].	e si rifugia dentro ad un canneto.

La dynamique de l'incident jusq’à la tuerie est présentée par le conteur avec la rapidité typique du théâtre de marionnettes sicilien : confiscation du grain des carabiniers, réaction de colère de Giuliano exprimée par le coup de feu, mort du carabinier, blessure de Giuliano, fuite du bandit. En laissant de côté le fait que dans le théâtre de marionnettes, les armes à feu n'existaient pas encore mais seulement des épées, nous pouvons affirmer que le scénario est identique. La version de Turi Bella de l'incident initial, qui marque le début du conte, a également été largement reprise par d'autres conteurs, notamment Orazio Strano et Ciccio Busacca. Vous trouverez ci-dessous le début de l'histoire présentée par les deux conteurs :

Ciccio Busacca	Traduzione
La guerra signuri è stata	La guerra signori è stata.
La guerra rovinò a Turiddu	La guerra ha rovinato a Turiddu
e rovinò tanti autri genti poveri	e ha rovinato a tanta gente povera
tutti n’arricuddamu ca in tempu di guerra	tutti ci ricordiamo che in tempi di guerra
mancava lu pani. La fami è una brutta cosa	mancava il pane. La fame è una brutta cosa.
La fami è una cosa ca nun si pò suppurtari	la fame è una cosa che non si può sopportare
li ricchi lu pani lu davanu a li cani	i ricchi il pane lo davano ai cani

[184] Ibidem, p. 2.

li poveri lu disidiravanu
Ma oggi vogghiu pruvari
se veramenti sono nato
Con la malasorti dissi sta vota.
Ci dugnu la morti,
a cu leva la panza e li diritti
ccussì dicennu, sintitusi chiù forti.
E parti ccu li denti stritti stritti
Stavota era armatu Giulianu
Di na pistola a portata di manu.
E dissi oggi a cui mi leva lu pani
ci levu la vita.

i poveri lo desideravano
ma oggi voglio provare
se veramente sono nato
Con la sfortuna, disse stavolta
darò la morte,
a chi mi toglie il cibo e i diritti
così disse prendendosi coraggio.
E partì con i denti stretti.
Stavolta Giuliano era armato
di una pistola a portata di mano.
E disse: oggi a chi mi toglie il pane
gli tolgo la vita.

Cu st'intinzioni è partitu Giulianu

Con queste intenzioni partì Giuliano

Carrica lu frumentu e chianu chianu
Stava turnannu in casa lu mischinu
Ma duranti la strada cc'incuntranu
Di dui carabinieri pi distinu.

carica il frumento e piano piano
stava tornando a casa poverino
ma durante il percorso incontrò
Fatalmente quei due carabinieri

Siniti la furtuna, sintiti.

Sentite la fortuna sentite.

Lu frumentu ci ficiru pusari
e sparti lu vulevunu arristari.

Il frumento gli hanno fatto posare
e addirittua volevano arrestarlo.

Ma Turi quannu ci vidi pigghiari li ferri

Ma Turi quando vide prendere le manette

pi putrirlo ncatinari mischinu

per poterlo arrestare poverino

nun si potti cchiù frinari
e ntisi'nfocu d'intra lu so cori.
Po'cu svirtizza incumincia a sparari
ca unu di dui di corpu morì
e l'autru fu firitu gravamenti
e Giuliano scappau lestamenti.

non si potè più fermare
e si alzò un fuoco dentro al cuore.
E con sveltezza comincia a sparare
così che uno dei due di colpo morì
e l'altro fu ferito gravemente
e Giuliano scappò velocemente.

Orazio Strano

Vinni la guerra poi cu lu frastornu
ca in ogni casa purtau fami e 'nfernu
e pure Turi si truvau attornu
fami ruvina e debuli guvernu
'nda latri e sti mercanti di cannuni
prufittaturi e latri d'ogni agnuni.

Ma Giulianu non era un minchiuni
E disiari non vuliva lu pani
Mentri vidiva ca tanti pirsuni
N'avianu tanti da darlu a li cani
E allura fici lu pripunumentu
Di procurari un pocu di frumentu

Eranu tempi di pene e di stentu
Ed un chilu di granu valia quantu
Pinniu na pocu di carti di centu

Orazio Strano versione italiana

Fu tanta disastrosa quella annata
la guerra si faceva più accanita
ogni famiglia era disagiata
e non poteva tirare più la vita,
andavano le cose ormai mancando
ed il frumento già fu contrabbando.

Del pane tutti andavano cercando,
ognuno già sembrava un vagabondo.
E Salvatore non dormì, pensando,
di andar presto lui in capo al mondo
anche se non doveva più tornare
purché portava a casa da mangiare.

Un giorno parte lieto per comprare
un sacco pieno di grano a Missilmeri
e quando si trovò per ritornare

E n’accattau un sacchiteddu tantu
Cu la spiranza chi pi na simana la fami
Di la casa s’alluntana.

Ma la so sorti misera e viddana
Dari nun ci la vosi sta furtuna
Ma la so spisa fu na spisa vana
Ca non ci desi ricumpensa alcuna
Pirchì incuntrau a du carabbineri
Ca lu frumentu ci luvaru arreri.

Quando ha visto i carabbineri disse:
stavota a vita mi faccu lavari no u frumentu
ma quannu a quartu mulinu arrivau
na pattuglia in seviziu lu scupriu
e lu frumentu si lu sequestrau
senza ca Turi potti diri cillu

ci aveva lu sangu all’occhi e ancora l’ira
e di la tasca la pistola tira
n’attimu poi pigghiau la mira
e ad un carabbineri ‘npettu spara
cadi nda terra chiddu comu pira
E l’alma di lo corpu si spripara.

ne fu fermato da i carabinieri
e un di loro disse allor: vigliacco!
aspetta vieni qui e dammi il sacco.

A Giuliano toccò lasciare il frumento
per non essere arrestato.
Giunto a casa raccontò ai suoi
l’accaduto con rammarico,
guardando il forno vuoto e freddo.

Ma presto ripartì in mattinata
per una lunga strada sconosciuta,
ma quella volta allor cambiò borgata
e la fortuna cieca non l’aiuta,
perché tornando a casa caricato
ne venne ancora dei militi fermato.

Fermate! Grida forte l’appuntato,
portare grano, oggi è proibito,
adesso tutto viene sequestrato!
e tu di tutto ciò sarai punito;
or dimmi il tuo nome giusto
se cerchi di fuggire, io ti sparo.

Ma Giuliano con il cuore amaro
si vide messo con le spalle al muro.

pensò al frumento assieme
al suo denaro e a tanti giorni di lavor
pensando tutto questo la sua mente
feroce diventò spietatamente.

In un momento non capì più niente
divenne furioso in un’istante
la sua pistola poi tirò furente
e fa del fuoco con furor sprezzante
cade il carabiniere e secco muore
perché l’aveva colpito dentro il cuor.

Dans les trois poèmes, la première scène est présentée par le *Cantastorie* au public comme un acte d'injustice sociale qui suscite une grande bienveillance chez les gens. L'attitude jugée injuste de la police détermine donc immédiatement une position des personnes qui défendent leur ami et condamnent au contraire l'État, qui ne respecte pas ces règles non écrites élaborées sous la table comme cela est indiqué dans le premier chapitre. La version sicilienne du texte d'Orazio Strano est presque identique à la pièce de Turi Bella, tandis qu'il y a de nombreux changements dans la version italienne, dans laquelle il y a moins d'adjectifs pour compatir avec le public, comme « poverino » (pauvre homme) et « non era un minchione » (stupide), qui sont au contraire présents dans la version sicilienne. Dans les trois poèmes, la guerre est le motif à partir duquel toute l'Affaire est déclenchée. La pauvreté et la recherche de nourriture sont les deux facteurs qui conduisent le conteur à justifier l'acte de rébellion et nous retrouvons cela dans les trois poèmes. De même, nous trouvons des vers presque identiques : « mentri videva ca tanti pirsuni n'avianu tantu di darlu a li cani » (Turiddu Bella stanza II, v.10)

; « li ricchi lu pani lu davanu a li cani » (Ciccio Busacca v. 7) ; « Mentri vidiva ca tanti pirsuni n'avianu tanti da darlu a li cani » (Orazio Strano II stanza, v.10)[185].

Le meurtre du carabinier n'est donc pas raconté par le conteur comme un acte répréhensible et condamnable, mais comme une injustice subie par les classes pauvres, représentées par Salvatore Giuliano à ce moment-là. La faim, l'injustice sociale sont les valeurs qui justifient la colère de Giuliano et, qui sont jugées positivement par le public qui prend à son compte l'acte du bandit. A partir de ce moment, la sympathie du public pour le jeune bandit est acquise. Les crimes évoqués plus loin dans le poème, comme le meurtre d'un espion ou les attaques de casernes de carabiniers par la bande de Giuliano, n'entament pas cette sympathie du public ; au contraire, ils ne font qu'alimenter la réputation de rebelle de Salvatore Giuliano et permettent au conteur de justifier les actes de Giuliano devant toute la communauté. La première partie du poème de Turi Bella est tout un crescendo qui amène à une mythologisassions du personnage de Giuliano. Voici le passage dans lequel le conteur Turi Bella raconte la condamnation à mort d'un espion :

La fama so cchiù stava e cchiù acchianava;	La sua fama sempre più aumentava;
la stampa, di Giulianu già scriveva,	di Giuliano, la stampa già scriveva,
ed iddu a tali scritti si prjiava	e lui di fronte a tali scritti si compiaceva
pirchì ‘n’omu impurtanti si crideva.	perché un uomo importante si credeva.
speci quannu liggiu ‘nta ‘na rivista	soprattutto quando lesse in una rivista
ch’era circatu di li giurnalista.	che era cercato da un giornalista.
Ma mentri tanta gloria cunquista	Ma mentre tanta gloria conquista
non dormi la giustizia, non fa sosta,	non dorme la giustizia, non fa sosta,
e a Giulianu non perdi di vista,	e a Giuliano non perde di vista,

[185] Traduction des trois versets où le message est le même : « Ceux qui avaient du pain l'ont donné aux chiens ».

ca la so attività cara cci costa;
perciò stenni ‘na riti di spiunaggiu
attornu a iddu e ‘nta lu so passaggiu.

Ma Turi, sempre all’erta, attivu e saggiu,
senti ca attornu ad iddu c’è un maniggiu
e lu suspettu veni adaggiu adaggiu ;
jintra lu cori so a fari un passiggiu ;
senti ‘nta l’aria ca c’è tradimentu
ed apri l’occhi cchiu e cchiù sta attentu.

C’era ‘nta la so banda, ddu mumentu,
un picciutteddu appena appena juntu,
ca dichiarava d’essiri cuntentu
di fari lu briganti giust’appuntu;
e fu propriamenti supra d’iddu
ca lu suspettu cascau di Turiddu.

Lu fici survigliari mentri chiddu
cridia non lu vardassi propriu nuddu;
ma siccomu era ancora picciriddu;
currennu cci siccau lu pidicuddu.
ca ‘na nuttata Turi lu truvau
a Muntilepri e allura cci spiau:

poiché la sua attività cara ci costa;
perciò stese una rete di spionaggio
attorno a lui e alle persone di passaggio.

Ma Turi, sempre all’erta, attivo e saggio,
capisce che intorno a lui c’è complotto
e il sospetto viene adagio adagio;
nel suo cuore a fare un passeggio;
sente che c’è aria di tradimento
ed apre gli occhi per stare più attento.

C’era nella sua banda, in quel momento,
un ragazzo appena arrivato,
che diceva di essere contento
di poter fare proprio il brigante;
e fu proprio su di lui
che venne il sospetto a Turiddu.

Lo fece sorvegliare mentre lui
credeva che non lo vedesse nessuno
ma poiché era ancora giovanotto
venne trovato in flagrante
poiché una notte Turi lo trovò
e a Montelepre allora gli disse:

Chi fai a ccammeri? cu' ti ci purtau

misu vicinu a lu purtuni miu?

lu picciutteddu biancu addivintau,

ma poi ccu vuci ferma rispunniu:

ti visti ca scinnevi a lu paisi

e ppi guardari ti to spaddi, scisi!

(…)

Lu picciutteddu, comu un pappacunnu

'ntartagghia, si cunfunni e va trimannu;

non si sappi scusari pirchì "nfunnu

nudda scusa cci avi appi lu so 'ngannu.

pirchì ascutavi 'nta la porta mia?

cci dumannau Giulianu. *Tu si spia!*

E lu va rinculava ammeri arreri,

versu lu muru, chinu di fururi.

Non m'ammazzari, Turi, non su'veri

li to' suspetti, parola d'onuri!

Ma Giulianu l'ariddu tirau

e lu picciottu stinnicchiau[186].

Che ci fa qua dietro? Chi ti ha portato

messo vicino al portone mio?

il ragazzo diventò tutto bianco

ma poi con voce ferma rispose:

ti ho visto scendere in paese

e per guardarti le spalle sono sceso!

(…)

Il ragazzo come un fannullone

si impappina, si confonde e trema

non si seppe spiegare perché in fondo

non aveva nessuna scusa per il suo inganno.

perché ascoltavi dietro la porta mia?

chiede Giuliano. Tu sei spia!

E lo spingeva indietro,

verso il muro pieno di furore.

Non mi uccidere, Turi, non sono veri

i tuoi sospetti parole d'onore!

ma Giuliano il grilletto tirò

e il ragazzo ammazzò.

[186] Les frères Mariano et Giuseppe Misuarca, soupçonnés d'espionnage, tombèrent également sous la mitraille de Giuliano, qui les exécuta sur la place publique.

Po" supra di iddu corpu cci lassau	Poi sopra quel corpo lasciò
'nfogghiu di carta scritta e si ni jiu;	un foglio di carta e se ne andò:
e 'nta du fogghiu, a lapis, signau	e in quel foglio uno scritto firmò
quatrru paroli ca a tutti attirriu:	quattro parole che fecero rabbrividire tutti quanti:
"**Giulianu accussì, in ogni mumentu**	**"Giuliano così, in ogni momento**
li spii punisci ed ogni tradimentu!"[187]	**li punisce ad ogni tradimento!".**

Dans ce chapitre intitulé « L'espion », composé de 17 strophes rimées, le conteur met l'accent sur la ruse et l'astuce de Giuliano et sur le fait qu'il se sent désormais autorisé par la communauté à commettre n'importe quel crime. Les gens assistent complaisamment aux crimes du bandit malgré la loi qui le condamne. L'attitude de justicier a été confirmée par un témoin lors d'une interview à Montelepre en 2017 qui, à la question « qu'avez-vous pensé lorsque Giuliano est descendu au village et a tué quelqu'un » ? Elle a donné cette réponse : « Il a bien fait parce qu'il n'était pas juste que les gens l'espionnent ou utilisent son nom pour d'autres raisons »[188].

Les chapitres les plus intéressants du texte de Bella sont les cinquième et sixième, « Giustizieri » et « latru gentilomu », car ils ont probablement été déterminants dans la création de l'image du bandit champion de la justice qui prend aux riches pour donner aux pauvres. Le début du chapitre est emblématique à cet égard :

À la viulenza bruta e sanguinusa,	Alla violenza bruta e sanguinosa,
Turi Giulianu uneva qualchi 'mprisa	Turi Giuliano univa alcune imprese
d'una buntà gintili e ginirusa	di una bontà gentile e generosa

[187] Ibidem, pag. 6.

[188] L'interview se trouve dans l'Annexe.

ca la so fama finu ‘ncelu jisa	che la sua fama finì per arrivare in cielo
e si parrava, “nta la Conca d’Oru,	e si parlava nella Conca d’oro,
di lu so cori bonu, tutti a coru.	del suo cuore buono all’unisono.
Ca Turi, ccu grannizza e ccu dicoru	Poiché Turi, con grandezza e decoro
aiutava li poviri daveru,	aiutava veramente i poveri
e li trattava comu frati e soru,	e li trattava come fratelli e sorelle,
mentri era ccu li ricchi tantu feru ;	mentre era con i ricchi duro;
e sparteva dinari in quantitati	e divideva i soldi in quantità
ad urfaneddi, viduvi e malati.[189]	ad orfanelli, e vedove e malati.

Ces deux strophes sont tout à fait décisives pour comprendre comment s'est développée la vision du bandit de Montelepre en Robin de bois. Le conteur souligne une fois de plus à travers une série d'adjectifs tels que généreux, gentil, bon, l'âme noble du bandit qui a pris aux riches pour donner aux pauvres. Il insiste sur le fait qu'il l'a fait « en vérité » (verset II, v. 2). Cette affirmation est encore présente chez les gens d'aujourd'hui car elle a été reprise par une abondante littérature livresque qui, au lieu de détruire ce mythe, n'a fait que l'alimenter.

Après avoir longuement idéalisé l'image mythique du bandit justicier, Turi Bella aborde au chapitre XII l'épineux sujet du massacre de Portella della Ginestra. Voici ce que le conteur a à dire sur cet épisode :

[189] Ibidem, pag. 7.

Lu 1 Maggiu di Portella

Ppi lu primu di maggiu fistiggiari
si riuneru li lavuraturi,
ccu banneri e ccu canti tutti pari
omini, donni, vecchi e criaturi,
‘nta ‘na chiana rucciusa e sularina
ca a San Giuseppe Jatu era vicina.

Ma versu di li deci di matina,
mentri cu’ canta c’è, cu’ balla o sona,

sì ‘ntisi scrusciu di na sparatina
e bummi a manu peggiu di li trona
e si vittiru moriri di genti
tra chianti, tra duluri e tra spaventi.

“Chi successi? Chi fu » diri si senti;

dda straggi è inaspittata è ‘mprissiunanti,

nuddu di lu pirchì capisci nenti,
ma li firiti e morti sunnu tanti
ca tutta la Nazioni s’indignau
e a Giulianu la cupra accullau.

Traduzione

Per festeggiare il primo maggio
si riunirono i lavoratori,
con bandiere e con canti accorati
uomini, donne, vecchi e bambini,
in una piana rocciosa e isolata
qui vicino San Giuseppe.

Verso le dieci del mattino,
mentre c’era chi cantava, chi ballava e chi suonava,

si sentì il rumore di una sparatina
e bombe a mano peggio dei tuoni
e si videro morire le persone
tra pianti, dolori e spaventi.

« Che cosa è successo? Che è stato » si sentì dire:

quel massacro è inaspettato e impressionante

nessuno ne capì il motivo,
ma i feriti e i morti sono tanti
tanto che tutta la nazione si indignò
e a Giuliano la colpa affibbiò.

Dans ces trois sestines, Turi Bella aborde le thème du massacre de Portella della Ginestra, qui est l'épisode central de toute la vie du bandit Salvatore Giuliano et qui a permis de faire connaître l'événement en dehors des frontières siciliennes. Dans ce cas, l'explication du conteur est brève, surtout si on la compare aux autres chapitres du poème. Dans les chapitres *Comu addivintau briganti, La spia, Giusitizieri et Latru gentilomu,* il utilise respectivement 20, 17, 15 et 14 sestines, tandis que trois sestines seulement sont utilisées pour raconter le massacre de Portella della Ginestra. L'explication est fournie par Bella lui-même qui, dans une note à la fin de la dernière sestine, écrit que « Giuliano s'est déclaré l'auteur du massacre, disant qu'il avait fait la plus grande erreur de sa vie ». Le procès relatif étant en cours d'instruction, je ne juge pas opportun de donner plus de détails[190]. Les vers de Ciccio Busacca le sont encore moins : voici le passage concernant le massacre de Portella :

Ciccio Busacca	Traduzione
Vinni lu primu maggiu ome signuri,	Venne il primo maggio signori,
ionnu ca non si potti dimenticari.	giorno che non si può dimenticare.
Lu ionnu ca lassau tantu duluri	Il giorno che lasciò tanto dolore,
picchi ndo iornu fu comu sapiti	perché quel giorno come sapete
lu ionnu ca lassau lacrimi amari.	il giorno che ha lasciato lacrime amare.
Ci foru morti e ci foru feriti.	Ci furono morti e ci furono feriti.
Quel giorno ci sono stati 10 morti e 20 feriti	Quel giorno ci sono stati 10 morti e 20 feriti
a Portella della Ginestra si ci iti	A Portella della Ginestra se ci andate
ancora truvate petri insanguinati.	trovate ancora pietre insanguinate.
E i dieci nomi di morti liggiti	e dieci nomi di morti leggerete

[190] Turiddu Bella, *Turi Giulianu re di li briganti*, Tipografia Santo Garufi, Riposto, 2 avril 1951, p. 13.

ca su una grossa petra stampati	che sopra una grossa pietra sono stampati
tannu si dissi ca fu Giulianu	a quell'epoca si disse che fu Giuliano
ca seminau li morti nta du chianu.	che seminò la morte in quel piano.

Le seul conteur qui a donné beaucoup d'importance au massacre de Portella della Ginestra est Ignazio Buttitta. Ses textes sont complètement différents de ceux des conteurs de la Sicile orientale. Comme mentionné plus haut, il tente de dénoncer dans ses textes les injustices sociales qui frappent le peuple sicilien. Son Giuliano n'est pas un justicier. Il est coupable d'avoir participé avec la mafia au massacre de Portella. C'est pourquoi il a écrit un poème entièrement consacré à l'épisode de Portella. Le texte est composé de 36 quatrains, la plupart en rimes alternées suivant le schéma ABAB, même si ce schéma n'est pas toujours respecté. Contrairement aux autres poèmes vus précédemment, dans ce cas, le personnage principal n'est pas Giuliano mais les humbles, les gens du peuple, les paysans, ceux qui ont participé à la fête des travailleurs du 1er mai. Le point de vue est complètement différent et il n'y a pas d'adjectif "positif" envers le bandit. Le texte est une complainte de chagrin dans laquelle Buttitta condamne l'acte de la bande de Giuliano, ne laissant aucune place à l'interprétation. En ce sens, la fin du poème est emblématique, accusant directement Giuliano et la mafia d'être responsables du massacre.

Ignazio Buttitta	Traduzione
Si ddu jti a la Purtedda,	Se andate a Portella
ascutati chi vi dicu:	ascoltate ciò che vi dico:
nni la panza di so matri	nel ventre della madre
chianci ancora lu cchiù nicu!	piange ancora il piccolino!
E li morti sunnu vivi,	E i morti sono vivi,
li tuccati cu li manu:	li toccate con le mani:
cu murìu a la Purtedda	chi morì a Portella

fu la mafia e fu Giulianu!

fu la mafia e fu Giuliano!

La mort et l'éloge funèbre “Lu dolu di la matri” (Le chagrin de la mère).

La mort du bandit est l'un des moments les plus importants de tout le conte, où l'empathie entre le Cantastorie et le public atteint son paroxysme. Le récit de la fin de Salvatore Giuliano est présenté différemment dans les trois poèmes. Dans le texte de Bella, la version des carabiniers selon laquelle Giuliano a été tué lors d'une fusillade est évoquée :

Turi Bella	Traduzione
Un furguncinu fattu tali e quali	Un furgoncino fatto tale e quale
comu l’arti priscrivi e l’arti voli:	e creato ad arte
cupertu di cartelli e di giurnali,	coperto di cartelli e di giornali,
ma d’intra chinu di mistra e pistoli;	ma dentro pieno di mitra e pistole;
e, ccu stu mezzu, se’ carabineri	e con in mezzo sei carabinieri
travistiti d’artista, tutti interi.	vestiti interamente d’artisti.
Evanu avanti e ghevanu ‘nn’arreri	Andavano avanti e indietro
ppi lu paisi, senza all’occhiu dari,	per il paese senza dare nell’occhio,
e ammucciavanu beni li pinseri	e nascondevano bene i loro pensieri
sutta di vesti e sutta lu so fari,	sotto i loro vestiti e il loro modo di fare,
finu a quannu ‘nspiuni cci ammustrau	fino a quando una spia mostrò loro

unni Turi Giulianu si curcau.	dove Turi Giuliano dormiva.
La casa allura, si va circunnau,	La casa dunque circondarono
e appena Turi dda fora nisciu	e appena Turi fuori uscì
di ‘cnoddu, a bruciapilu, cci sparau	a bruciapelo gli spararono
‘ncarabineri, comu lu scrupiu,	i carabinieri appena lo videro
e stramazzau ddà ‘nterra lu banditu	e stramazzò a terra il bandito
ca ‘ncentru di lu cori fu cultipu.	in mezzo al cuore fu colpito.

La version de Bella se réfère donc à la version des carabiniers, mais précise en note que « c'est la version officielle ; de nombreux journaux affirment cependant que Giuliano n'a pas été tué par les carabiniers, mais par l'un de ses hommes »[191]. Au contraire, les deux conteurs Ciccio Busacca et Orazio Strano font référence à la version de la trahison, mais d'une manière différente. La version d'Orazio Strano diffère entre la version sicilienne et la version italienne. Dans la première, il reprend fidèlement certains vers de la version de Bella, mais en insérant la trahison de Gaspare Pisciotta. Dans le second, l'italien, il ne fait référence qu'à la trahison sans évoquer au contraire le stratagème des carabiniers, l’usage de la camionnette de la télévision pour espionner.

Orazio Strano	Orazio Strano versione italiana
Comu pi fari un film culossali	Come per fare un film colossale
d’un suggettu mudernu e giniali	di un argomento moderno e geniale
Un furguncinu fattu tale e quali	un furgoncino fatto tale e quale
Come l’arti richiedi e l’arti voli	e crato ad arte

[191] Cité dans, couverture du poème de Turiddu Bella, *Turi Giulianu re di li briganti,* Tipografia Santo Garufi, Riposto, 2 avril 1951 p. 16.

cu machina di presa e cu fanali
ma dintra chinu di mitra e pistoli.

E cu stu mezzu sei carabbineri
Già vistuti d'artista tutti interi
Giulianu parlava vulinteri
Cu lu cumpagnu spia e tradituri
Nun suspittannu li mali pinzeri
Lu tradimentu di du malfatturi.

Ca c'avia statu accantu in ogni lotta
Ch'era l'amicu Gaspari Pisciotta.

Gaspari ci priparau un bellu pranzu a Giulianu
Ca comu Turi spiddiu di manciari
Sintisi calari u sonnu e si iu a curcari.

Gaspari la so morti già cumplotta
E cerca p'ammazzarlu l'ura adatta.
Mentri la pulizia di tuttu addotta
surviglia, aspetta e cu la spia cuntratta
Lu cincu lugliu di l'annu cinquanta
L'ammazzerà a Turiddu poi s'avanta

(…)

Dopu d'avirlu beni alluppiatu

con cinepresa e con fanali
ma dentro pieno di mitra e pistole.

E con questo mezzo i sei carabinieri
già vestiti interamente da artisti
Giuliano parlava volentieri
con l'amico spia e traditore
non si aspettava brutti pensieri
e il tradimento del malfattore.

Poiché era stato attento in ogni lotta
con l'amico Gaspare Pisciotta.

Gaspare gli preparò un bel pranzo a Giuliano
e appena Turi finì di mangiare
gli venne sonno e andò a dormire.

Gaspare la sua morte già complotta
e cerca di ucciderlo all'ora adatta.
Mentre la polizia di tutto adotta
sorveglia, aspetta e con la spia contratta
il 5 luglio de l'anno cinquanta.
l'ammazzerà a Turiddu e poi si vanta

(…)

Dopo averlo ben preparato

A bruciapilu in sonnu c'ha sparatu
Pisciotta ammazzau a Giulianu
Pirchì pritinneva libertà e miliuni
Pisciotta a Turi si l'ha sbarazzatu
Cridennu di viniri assurvutu.

a bruciapelo in sono gli ha sparato
Pisciotta ammazza a Giuliano
perché pretendeva milioni e libertà
Pisciotta di Turi si è sbarazzato
credendo di venir assolto.

Ciccio Busacca

L'ultima notti signori che Turiddu
passava in Sicilia
Dormeva, fossi si insunnava
Che era nel terreno americano.
Inveci era in mezzu o linzola
Perseguitato di la sorti mala.
E mentre nta lu sonnu si cunsola,
i Turi lu sipariu si cala.

Sintiti amici sintiti.

Mentre Turi durmeva a sonnu lentu
Pisciotta priparau lu tradimentu.
Gaspari senza perdiri un mumentu,
visti quannu lu mumentu era ghiuntu
e ci sparau senza pintimentu,
tri colpi nta lu cori bell'appuntu
all'indumani Turi fu truvatu
intra Castelvetranu massacratu.

Traduzione

Signori, l'ultima notte che Turiddu
passava in Sicilia
dormiva, forse sognava
di essere già in America
invece era in mezzo alle lenzuola
perseguitato dalla sfortuna.
E mentre nel sonno si consola,
per Turi si cala il sipario.

Sentite amici, sentite.

Mentre Turi dormiva lentamente
Pisciotta preparava il tradimento.
Gaspare senza perdere un momento
vide quando il momento era giunto
e gli sparò senza pentimento
tre colpi nel cuore giustappunto
all'indomani Turi fu trovato
a Castelvetrano massacrato.

La mort de Salvatore Giuliano est suivie d'une complainte funèbre. Comme dans les deuils funéraires siciliens traditionnels, à la complainte chorale succède la complainte personnelle de ceux qui sont plus directement touchés par le deuil que les autres"[192], qui est ici représentée par sa mère. L'empathie entre le Cantastorie et le public est à son comble. Grâce à une modulation spéciale de la voix, le conteur interprète la complainte de la mère. Nous retrouvons ce passage dans les textes de Bella et de Busacca, tandis que la complainte finale de la mère est absente du texte de Strano :

Turi Bella	Traduzione
Figghiu di l'alma mia malasurtatu!	*Figlio dell'anima mia sfortunato!*
(dicia 'nta lu duluri so cchiù acutu).	(diceva nel suo dolore più acuto).
Binidittu mi si, mi si biatu,	*Benedetto sia tu e che tu sia beato,*
figghiu di l'alma mia, non c'è cchiù aiutu;	*figlio dell'anima mia, non c'è più aiuto;*
muristi ca di certu ti tradiu	*sei morto sicuramente tradito*
qualchi 'nfami, figghiu amatu miu!	*da qualche infame, figlio amato mio!*

Ciccio Busacca	Traduzione
Figghiu figghiuzzu miu la malasorti	Figlio, figlio mio la sfortuna
chi e to ventottu anni ti desi la morti.	che a ventotto anni ti ha dato la morte.
Figghiu… figghiu…figghiuuuu	Figlio…figlio… figlioooo
e non ci vogghiu cridiri ca si mortu	non voglio credere che sei morto
parra quantu ti sentu a mi cunfortu.	parla così ti sento al mio conforto.
Figghiu… figghiu…. Fiiiigghiuuuuuu.	Figlio…figlio…fiiiiglioooo.
Rispunnimi figghiu miu	Rispondi figlio mio

[192] Cité dans, Giovanni Battista Bronzini, *Performance della Baronessa di Carini fra lirica d'arte ed epica giullaresca*, Lares, Vol. 57, No. 4 (Ottobre - Dicembre 1991), pp. 528.

dimmi ca non è veru	dimmi che non è vero
dimmi che è un maludittu sonnu	dimmi che è un maledetto sonno
ca staiu facennu figghiu .	che sto facendo figlio.
Non ci cridu ca si mortu	Non ci credo che sei morto
dacci la a sta povera matri infilici	dai a questa povera madre infelice
figghiu la matri torna a malidiciri	figlio la madre torna ad insultare
da persuna ca mali ti fici.	quella persona che male ti ha fatto.
Figghiu….figghiu…fiiiighiuuuuuu	Figlio…figlio…fiiiglioooo
figghiu…figghiu…fiiiighiuuuuuu. (X2)	figlio…figlio…fiiiglioooo. (x2)

Bien qu'il y ait donc une différence dans les rythmes et une similitude dans les textes écrits, il est intéressant de noter que l'on peut parler d'une sorte de paternité collective dans le sens où les œuvres de ces *Cantastorie* se sont inspirées les unes des autres, formant ainsi une collaboration dans la production des textes, d'abord transmis oralement, puis autour des années 1960 sous forme écrite. Bien que les conteurs continuent de rivaliser entre eux, ils ne modifient pas pour autant les textes car ils savent qu'ils sont largement acceptés par le public. C'est ainsi que les poèmes des cantastorie, après être entrés dans le cœur du peuple, dépassent les frontières de la Sicile grâce aux médias et forment un nouveau type de narration qui prend sa source dans la transmission des contes des cantastorie et ensuite du peuple, qui à son tour raconte ce qu'il a entendu chez lui.

À ce stade, après avois analysé lex textes des *Cantastorie,* on se demande ce qui a été évoqué dans le chapitre précédent, et c’est à dire comment les conteurs pouvaient justifier la création de ces mythes devant les autorités compétentes et devant un public autre que le paysan plus attentif et moins adapté à ce type de narration.

Les *Cantastorie* ont néanmoins en quelque sorte tenté d'atténuer les messages de leurs contes par quelques strophes qui leur permettaient de prendre de la distance par rapport au message véhiculé. Et ils le faisaient à travers l'épilogue, qui avait toujours une valeur didactique et morale. En effet, les conteurs voulaient toujours rappeler aux auditeurs présents à la fin du conte qu'il faut toujours faire le bien et suivre les valeurs transmises par la société si l'on ne veut pas affronter l'échec et la mort.

Voici un exemple tiré du texte de Ciccio Busacca :

«Ora Busacca dici quattro parole davveru impurtanti.

Dici di campari onestamenti,

ca non cunveni a fari li briganti

picchi u briganti cu la liggi è persu

Busacca afferma ‘nta l’ultimu versu»[193].

Cet aspect nous amène toutefois à quelques perplexités et réflexions : la valeur didactique et moralisatrice des textes n'intervient qu'à la fin du récit après avoir plutôt loué les actes du personnage raconté, et après avoir fortement contribué à la réalisation du mythe tout au long du récit. A cet égard, il serait donc trop simpliste de s'attribuer un rôle moralisateur alors que l'effet produit sur le public est totalement inverse. Un dernier vers ne suffit pas à faire comprendre au public la condamnation des actes criminels, alors que les actes du personnage ont été exaltés tout au long du récit. Il en va de même pour les séries télévisées mentionnées plus haut. Ici aussi, il y a une morale finale qui vise à souligner le fait que se rebeller contre la société et la loi ne peut mener qu'à la destruction. Mais l'effet induit dans le public est tout à fait contraire. Les accroches présentes, que ce soit dans les textes des *Cantastorie* ou dans les fictions d'aujourd'hui, influencent le public qui, dans certains cas, se laisse emporter par ce type de récit qui risque de provoquer des répercussions aux conséquences dramatiques. Par conséquent, le fait que les textes présentent toujours à la fin une morale après avoir au contraire exalté par la parole et le chant les actes des personnages ne conduit pas à un effet moralisateur - pédagogique, mais bien au contraire[194].

Malgré cette ambiguïté dans la fin des textes, le *Cantastorie* représente néanmoins le premier exemple d'une information moderne qui, inspirée des faits divers, joue un rôle déterminant dans l'achèvement de l'information et la fabrication de nouveaux mythes. On assiste ainsi à la création d'une forme littéraire qui alimente la légende du bandit, et nous

---

[193] Trad. : « Maintenant Busacca dit quatre mots vraiment importants, il dit de vivre honnêtement, que ce n'est pas la peine d'être un brigand, parce que le brigand avec la loi a perdu, Busacca dit dans son dernier vers ».

[194] Pour une analyse plus approfondie de l'interprétation et de la création des mythes des personnages des séries télévisées sur le thème de la mafia, voir Rosario Mangiameli, *Mafia a dispense, tra fiction e realtà*, Meridiana, n° 2, Circuiti politici (janvier 1988), pp. 203 - 218.

sommes donc au début de la formation d'un corpus narratifs sur Giuliano assez important et qui sera étudiée dans les chapitres suivants. Cependant, avant d'aborder cette question liée à la production d'un récit copieux, le chapitre suivant analysera la manière dont les contes des *Cantastorie* ont été reçus par le public et comment ils ont été transmis au sein de la famille : les textes des conteurs ont-ils subi des déviations dans la transmission orale au sein de la communauté ou sont-ils restés fidèles aux textes ? Dans le chapitre suivant, on tentera de répondre à cette question.

I. 3. I. Giuliano dans la « mémoire communicative » : une étude intergénérationnelle.

Chemins de mémoire.

Comme on peut le constater dans les deux premiers chapitres, l'histoire de Salvatore Giuliano a commencé comme un phénomène purement oral et n'a pris une connotation différente que plus tard sous forme écrite. Dans le chapitre précédent nous avons analysé le rôle important du conteur - médium, un rôle clé dans la transmission de l'information et dans la transmission d'une image stéréotypée du bon bandit reprise ensuite par la presse et la fiction. Leurs textes, loin d'être neutres, ont créé une empathie - sympathie chez le public, qui aimait voir ses valeurs représentées et les voir mises en scène. Le choix des *Cantastorie* de donner un point de vue bien orienté au texte nous incite à comprendre son contexte. Les conteurs vivaient principalement du produit de la vente des livrets et s'adapter aux goûts des gens était presque une condition nécessaire. C'est peut-être une des motivations la plus plausible dans le choix des paroles. Répresenter Salvatore Giuliano comme un meurtrier n'aurait probablement pas trouvé beaucoup de sympathie auprès du public et aurait causé une perte financière importante pour l'artiste.

Ayant ainsi compris le motif qui a poussé les conteurs à créer le faux mythe de Salvatore Giuliano, nous voulons maintenant mettre en évidence la façon dont les histoires ont été reçues par le public et comment, là où elles se sont produites, les gens ont transmis ces histoires à leurs proches. En outre, nous devrons également analyser si les médias traditionnels, autour des années 1960, ont également joué un rôle central dans la réception de ces contes et s'ils ont, d'une manière ou d'une autre, influencé les narrateurs et les récepteurs par le biais de divers canaux d'information et notamment du cinéma[195]. Dans cette partie, nous nous appuierons sur les

[195] Il est fait référence ici au film *Salvatore Giuliano* de Francesco Rosi (1962), qui a permis de reconstituer l'histoire du bandit Giuliano.

concepts exprimés par Maurice Halbwachs[196] et sa théorie de mémoire collective qui date du siècle dernier.

Avant de passer à cette analyse, il est important de souligner que de nombreuses rencontres, conférences, études, anniversaires sur la reconstruction de la mémoire et notamment sur le massacre de Portella della Ginestra ont été organisés au cours des 70 dernières années. En particulier, deux événements ont eu une diffusion médiatique importante. Le premier est une exposition photographique organisée du 26 avril au 3 mai 1997 à l'occasion du 50e anniversaire du massacre de Portella della Ginestra. Dans les locaux de l'auditorium *Portella della Ginestra* à Piana degli Albanesi, une exposition d'archive de journaux et photographique intitulée *Portella della Ginestra, 50 ans après : entre histoire et mémoire a été réalisée*, coordonnée et organisée par la bibliothèque municipale de Palerme avec la collaboration de la bibliothèque G. Schirò de Piana degli Albanesi. Schirò de Piana degli Albanesi[197].

Le second événement est une étude sur la mémoire et la création d'archives orales récemment réalisée par l'IMES (Institut d'histoire et de sciences sociales du Sud) en collaboration avec le département de littérature et de philosophie de l'université de Palerme et le département de sciences politiques de l'université de Catane. Le projet de recherche intitulé *La memoria e il lutto : la strage di Portella della Ginestra nel vissuto dei protagonisti* a été lancé en 2006 et consiste en 150 heures d'entretiens vidéo avec 120 personnes, situées dans une zone géographique allant de Piana degli Albanesi à San Giuseppe Jato, San Cipirello et Montelepre. L'objectif de ce projet de recherche était de « réélaborer, à travers les récits des protagonistes, l'événement et le deuil des communautés touchées par la violence de l'acte terroriste. On a essayé de faire ressortir l'expérience individuelle afin que la recherche historique puisse la replacer parmi les différentes mémoires qui ont été produites et sédimentées au fil du temps. L'objectif était donc d'explorer les différentes sources mémorielles existantes du massacre de Portella della Ginestra, de saisir les processus de construction des récits

[196] Maurice Halbwachs, philosophe et sociologue français, auteur de multiples ouvrages sur la question de la mémoire collective, 1877 - 1945.

[197] L'exposition était composée de 60 panneaux photographiques (70 X 100 cm) et de plusieurs vitrines contenant des documents journalistiques, d'archive et photographiques dans les séquences suivantes : - *Forces sociales et protagonistes* (mouvement paysan, forces d'occupation, séparatisme et agrariens, banditisme et mafia *Portella della Ginestra (*le massacre, le débat et le tournant politique, les assauts contre les Chambres du travail, les condamnations) ; - Portella della Ginestra après (peintures, affiches, textes poétiques, etc.). Des images d'époque ont également été projetées en boucle dans les salles d'exposition.

collectifs, la « déformation » et les fragments qui refont surface des années plus tard sur le massacre »[198].

La recherche a duré deux ans et a été divisée en deux phases. Dans un premier temps, un aperçu général de l'histoire du Sud de l'Italie et du contexte local de Piana degli Albanesi a été réalisé. Par la suite, grâce à une série de cycles de séminaires et de conférences, l'étude a été élargie pour inclure la connaissance de la méthodologie de recherche de l'histoire orale et l'utilisation des sources orales. Une deuxième phase concernait les entretiens. « Une fois les entretiens réalisés, les sources orales peuvent être croisées et comparées avec les sources traditionnelles de la recherche historique. La référence aux documents officiels sert à contextualiser et, dans certains cas, à vérifier d'éventuelles discordances : les tendances des récits par rapport au moment des événements »[199].

Ce projet de recherche sur la récupération de la mémoire est principalement lié au massacre de Portella della Ginestra et a impliqué un groupe de personnes appartenant à différents groupes : les membres des familles des personnes tuées, les témoins directs de l'événement, les personnes non directement impliquées et enfin les plus jeunes pour essayer de comprendre comment ils ont pris conscience de l'événement.

C'est précisément sur ce dernier aspect que l'étude intergénérationnelle traitée dans ce travail de recherche a pris forme. Contrairement au projet de recherche IMES, l'accent a été mis sur la transmission des récits intergénérationnels, laissant de côté la comparaison entre les sources orales et écrites. L'objectif principal était de mettre en évidence et d'analyser la manière dont les récits intergénérationnels ont été reçus. Pour ce faire, nous nous sommes appuyés sur l'un des nombreux travaux sur la transmission de la mémoire et notamment sur le travail intergénérationnel de l'historien Harald Welzer[200]. En collaboration avec Sabine Moller et Karoline Tschuggnall, Welzer a entrepris un travail sur la transmission de la mémoire intergénérationnelle liée au monde du national - socialisme et de la Shoah dans la mémoire familiale. S'inspirant du jeu du téléphone arabe, selon lequel une histoire qui passe d'une personne à l'autre subit une déformation du récit, il a interviewé 142 personnes individuellement et en groupe. Les entretiens, répartis entre les témoins, les enfants et les petits - enfants, visaient

---

[198] Cité dans, Francesco di Bartolo, *Memoria di una strage, projet d'histoire orale sur Portella della Ginestra*.

[199] Cité dans, Progetto di ricerca *La memoria e il lutto: la strage di Portella della Ginestra nel vissuto dei protagonisti*, Imes Sicilia, p. 4.

[200] Harald Welzer, professeur, sociologue et psychosociologue allemand du 20e siècle. Auteur de nombreux ouvrages liés au national - socialisme et spécialiste des récits de mémoire familiale.

donc à déterminer comment les récits des témoins liés à la Shoah sont perçus aujourd'hui. Parmi les données recueillies, Welzer a pu détecter une opposition entre la mémoire culturelle et la mémoire communicative. Welzer affirme : « la mémoire culturelle est celle qu'une société institue à une époque donnée sur un certain passé à travers les célébrations, discours officiels et enseignement »[201]. À cela s'oppose une mémoire communicative, non plus cognitive mais émotionnelle, qui suit le diktat des générations et établit leur façon de voir les choses selon leur point de vue. Ainsi, l'émotion et la subjectivité prennent le dessus grâce aux images du film et diffusent une image différente. La distorsion de la mémoire est l'une des principales théories de Maurice Halbwachs, que nous examinerons plus en détail par la suite.

L'étude de Welzer semble très pertinente et il a été décidé d'associer le travail intergénérationnel au cas de Salvatore Giuliano et non exclusivement à Portella della Ginestra. La méthodologie utilisée est la même que celle du travail de Harald Welzer. Vingt-sept entretiens individuels et quelques entretiens de groupe ont été réalisés dans sept familles de Montelepre[202]. Au cours des entretiens, les membres de la famille faisant l'objet de l'enquête ont dû dire s'ils étaient de quelque manière que ce soit au courant de l'histoire de Salvatore Giuliano. Lorsqu'ils répondaient par l'affirmative, ils devaient préciser par quel canal ils en avaient eu connaissance. Que ce soit par l'intermédiaire d'un autre membre de la famille, par ouï-dire, ou par d'autres canaux tels que les médias. Les personnes ont été interrogées individuellement et divisées en générations. Il est important de souligner que cette étude sur la restitution du passé sicilien de Montelepre a pour but de mettre en évidence non pas tant ce qui s'est passé à l'époque (aucune comparaison des sources ne sera faite) que la façon dont l'histoire est perçue aujourd'hui. Comment elle est reçue dans la mémoire familiale, et si ces communautés fournissent une version dérivée ou liée aux récits des *Cantastorie* ou si elles ont plutôt développé leur propre conscience historique, donnant lieu à des interprétations subjectives qui diffèrent de celles présentes dans l'historiographie actuelle.

Dans l'étude de Welzer, seule la méthodologie a été examinée alors que le contexte est complètement différent. L'impact de la Shoah dans les monographies d'histoire a joué un rôle central dans les cours d'histoire contemporaine, sans commune mesure avec le banditisme sicilien d'après-guerre et surtout l'histoire de Salvatore Giuliano. Tout d'abord, le cas de

---

[201] Harald Welzer, *Mon grand-père n'est pas un nazi*, Gallimard, quatrième de couverture, 2013.

[202] L'étude intergénérationnelle a été réalisée à Montelepre en juillet 2017.

Giuliano ne fait pas l'objet d'une étude dans les écoles et est également plus circonscrit, essentiellement lié au monde rural d'une petite ville de la province de Palerme. Par conséquent, le travail intergénérationnel effectué est plus limité et n'a pas donné les mêmes résultats que la recherche de Welzer. Il explique notamment que, de leur point de vue, il n'était pas si important que les personnes interrogées omettent des histoires et privilégient plutôt le récit d'autre chose. Leur perspective, poursuit Welzer, « se concentre sur la substance et la texture de la conscience historique du Troisième Reich »[203] . Dans le contexte Giuliano, cependant, c'est précisément le non-dit qui prend une importance considérable. Ce qui est intéressant, c'est d'essayer de comprendre pourquoi beaucoup de choses sont restées dans le non-dit, si elles ont entraîné une rupture entre les différentes générations et, surtout, comment la non-transmission de l'information a abouti à une difficile reconstruction de l'histoire. La non-transmission du récit a-t-elle posé une difficulté à l'historiographie dans la reconstruction de l'affaire Giuliano ou n'a-t-elle pas eu de conséquence parce que l'historiographie n'a pas l'habitude d'utiliser des sources orales ?

I. 3. II. Cadre d'échantillonnage et analyse des données.

L'étude s'est déroulée en deux phases : tout d'abord, les entretiens ont été collectés, d'abord individuellement, puis dans certains cas collectivement. Dans cette première phase, tous les entretiens ont été enregistrés par le biais d'un appareil d'enregistrement sans utiliser de caméra. Tous les entretiens ont été menés de manière anonyme afin de rassurer les personnes interrogées et de les mettre à l'aise pour récupérer les informations. Dans la deuxième phase, la transcription de tous les entretiens a eu lieu et peut être trouvée dans l'annexe. Il a été décidé de laisser les histoires « originales » en annexe, sans traduction linguistique, afin de conférer une plus grande authenticité à l'étude intergénérationnelle.

Les éléments d'échantillonnage sont répartis comme suit : par génération et par sexe.

Témoins de l'époque : 9 (5 femmes et 4 hommes).

Deuxième génération : 8 (5 hommes et 3 femmes).

---

[203] Ibid, p. 19.

3ème génération : 7 (3 garçons et 4 filles).

4ème génération : 1 fille.

Génération	Sexe		Total
	Femme	Hommes	
Témoins de l'époque I génération	5	4	9
II génération	3	5	8
3ème génération	4	3	7
Génération IV	1	0	1
Entretiens individuels	0	2	2
Total	13	14	27

Tableau I. Composition de l'échantillon

La structure de l'échantillonnage socioprofessionnel se décompose comme suit :

	Fréquence	Pourcentage
Agriculteurs/pensionnés	10	
Étudiants	4	
Femmes au foyer	2	
Employés	2	
Indépendants	9	
Total	27	100,00

Tableau II. Structure d'échantillonnage socioprofessionnel.

Génération de témoins

Sur les 9 témoins de l'époque interrogés. 5 étaient des femmes et 4 des hommes, représentant le groupe d'âge de 1926 à 1941. Ils avaient entre 75 et 90 ans lors de l'entretien. Presque toutes les personnes interrogées de la première génération, à l'exception d'une femme, avaient le même âge que Salvatore Giuliano. Au cours des entretiens, ils ont affirmé le connaître personnellement ou du moins l'avoir vu à plusieurs reprises dans le village avant qu'il ne se soit caché dans les montagnes.

Génération d'enfants

Les membres de la génération des enfants sont au nombre de 8 : 3 femmes et 5 hommes. Ils sont divisés en une tranche d'âge allant de 1953 à 1966. Lors de l'entretien, ils avaient entre

50 et 63 ans. Salvatore Giuliano est mort dans la nuit du 5 au 6 juillet 1950, l'histoire du bandit est donc antérieure à leur naissance.

Génération de petits-enfants

La génération des petits-enfants est le groupe d'échantillonnage le plus complexe car il intègre un groupe d'âge plus important entre 1984 et 2003. Elle se compose de quatre garçons et de trois filles. Lors de l'entretien, la tranche d'âge varie entre 13 et 33 ans. Leur tranche d'âge s'inscrit parfaitement dans la période de réouverture de l'affaire au cours de laquelle, grâce aux théories du complot proposées par Giuseppe Casarrubea, l'attention des médias s'est considérablement accrue, plaçant Montelepre et ses habitants au centre du débat.

Génération d'arrière-petits-enfants

La génération des arrière-petits-enfants ne compte qu'une seule personne de sexe féminin, née en 2007 et âgée de 9 ans au moment de l'entretien.

Au cours de l'étude intergénérationnelle, une valeur commune a été trouvée pour toutes les personnes interrogées, surtout en ce qui concerne les témoins de la première génération : le refus de se souvenir de ce qui s'est passé. La plupart des témoins étaient réticents à l'idée d'évoquer un passé qui, à leurs yeux, ne faisait que causer des préjugés et des désagréments à toute la communauté. Certains témoins ont même refusé de participer à l'étude, déclarant qu'ils ne voulaient plus entendre parler de Salvatore Giuliano, de Portella della Ginestra ou de cette période historique. Au cours des entretiens, les témoins de l'époque ont raconté quelques histoires mais n'ont pas voulu révéler comment ils les ont transmises à leurs enfants. Ils n'ont pas voulu expliquer comment les histoires se sont déroulées. Au contraire, il aurait été intéressant de savoir comment les histoires ont été transmises. Dans les souvenirs évoqués, nous ne sommes pas en mesure de savoir quand et comment la reconstruction de l'événement a eu lieu. Il en résulte une lacune dans l'étude, car si l'on veut connaître la constitution sociale de la mémoire, il faut aussi savoir comment elle est transmise. Dans le cas de Giuliano, malheureusement, ce n'est pas clair. De nombreux témoins ont souligné qu'à cette époque, « les

gens travaillaient et le soir, ils ne parlaient pas ». Un sentiment général d'*omertà* a prévalu tout au long de l'étude et a rendu difficile l'exploration des souvenirs des gens. Bien que des souvenirs aient émergé lors de la visualisation des photographies, certaines personnes n'ont pas voulu donner leur témoignage. Une phrase d'un témoin de l'époque résume le sentiment général d'*omertà* : « on sait des choses mais on les tait »[204].

Les personnes interrogées de la deuxième génération, en revanche, ont donné quelques détails supplémentaires sur la manière dont les histoires ont été transmises. Voici ce que déclare une dame :

Mais rien ne s'est passé de cette façon avec mon père, vous savez comment quand... mon père était fermier et maintenant il ne pleut plus autant, mais je me souviens quand j'étais enfant il pleuvait beaucoup et mon père qui était fermier ne pouvait pas aller à la campagne, et nous nous tenions près du brasero et c'était peut-être une occasion de parler.

A partir des données recueillies, une certitude est liée à un élément commun à tous les témoins : leur position sur Salvatore Giuliano. Pour tous les témoins de l'époque, Salvatore Giuliano est toujours considéré comme une bonne personne. Parmi les nombreux récits, personne n'a blâmé le bandit pour les maux causés à toute la communauté de Montelepre. Dans certains cas, il s'est avéré que certains des témoins avaient eu des problèmes avec la justice, restant en prison pendant quelques mois, accusés de complicité. Néanmoins, lorsqu'on leur a demandé ce qu'ils pensaient de l'histoire de Giuliano, tous ont répondu :

Mais Giuliano était une personne honnête. C'était quelqu'un qui gagnait son pain. Ce n'est pas comme s'il était sorti pour voler, ou faire de mauvaises choses, et tuer quelqu'un. Du moins, c'est ce qu'il ressentait, car le village est petit.

Interviewer : Le village est petit mais les nouvelles se répandent vite ?

Bien sûr. C'est ce que j'ai entendu dire, que Giuliano était un bon "picciotto"[205]*. ....*

C'était une bonne famille. Il y a aussi un prêtre dans la famille.

Pour corroborer la thèse selon laquelle Giuliano était un bon garçon, un témoin a répondu que la présence d'un prêtre dans le foyer justifiait les bonnes intentions et les actions

---

[204] Cité dans, *Annexe*, interview de famille témoin de 2ème génération.

[205] Trad. : « un gentil garçon ».

du garçon. Cela signifie que Giuliano n'a pas pu être un mauvais garçon, mais seulement quelqu'un qui a fait valoir ses droits.

À la question : « Quand la nouvelle s'est répandue dans le village que Giuliano avait tué quelqu'un, qu'avez-vous pensé » ?

U paesanu défend toujours O paesanu. Il a été dit : fici bene cu « mmazzoi[206].

Les actions de Salvatore Giuliano sont donc justifiées par la communauté des interviewés de la première génération. Ils pensent que Giuliano était un garçon comme beaucoup d'autres, transportant des céréales prises au marché noir comme tout le monde le faisait à l'époque, et qu'il a ensuite été mêlé à des histoires plus importantes que lui qui ont conduit à sa mort. Pour justifier les crimes de Giuliano, il est également souligné que de nombreuses personnes se faisait passer pour lui en extorquant des cigarettes ou des produits de première nécessité.

Interrogé sur les massacres de Portella della Ginestra et de Bellolampo[207], presque tout le monde n'a pas voulu faire beaucoup de commentaires. Voici un passage lors d'une interview collective de toute la famille dans lequel un interviewer répond à la question concernant les massacres et les morts causés par la bande de Salvatore Giuliano comme suit :

Interlocuteur : Excusez-moi, vous pouvez répondre si vous voulez, sinon rien : quand les gens du village entendaient que quelqu'un était mort, avait été tué, qu'est-ce qu'on pensait, que c'était Giuliano ?

Fils : *Il y avait Sulu Spanò, puis beaucoup de gens ont essuyé leurs couteaux sur Giuliano. Comme beaucoup de situations qui se sont produites et qui sont des fusillades à lesquelles il était complétement impensable que Giuliano ait participé. Alors vous dites à juste titre qui es le coupable ? la bande de Giuliano.*

Interlocuteur : Donc cela arrivait souvent ?

---

[206] Trad. : « le villageois défend toujours le villageois. Il a eu raison de le tuer ».

[207] Le massacre de Portella della Ginestra a eu lieu le 1er mai 1947, faisant 11 morts. Le massacre de Bellolampo, en revanche, s'est produit le 19 août 1949 ; après une attaque d'une quinzaine d'hommes de la bande Giuliano contre la caserne des carabiniers, une colonne de cinq poids lourds et deux voitures blindées avec 60 hommes du 12e bataillon de carabiniers mobiles de Palerme a été envoyée en renfort. Le dernier camion, avec 18 Carabinieri à bord, a explosé sur une mine à *Passo di Rigano*. Sept carabiniers sont morts et onze ont été blessés.

Mère : *Si stuiavanu u cuteddu ca*[208].

Interlocuteur : Mais parfois ?

Fils : *Non, écoutez, il n'a jamais tué personne*.

Interlocuteur : Mais aura-t-il fait quelque chose ?

Fils : *Je suis contre le fait de tuer, en tant que catholique pratiquant. Mais quel est l'intérêt ? Il... beaucoup de gens ont été tués au nom des autres et en disant que c'était Giuliano*.

Neveu : *Et Portella della Ginestra, par exemple ?*

Son : *À Portella, il y a une histoire que je ne peux pas connaître parce qu'il y a encore des documents secrets.*

Interlocuteur : D'accord, mais qu'en pensez-vous ? S'adressant au fils.

Fils : *Qu'est-ce que j'en pense ? Qu'à cause d'un stupide bandit, nous avons payé pour toute une Affaire que je porte en moi depuis des années. J'avais 15 ans.*

Interlocuteur : Tous qui ? la ville de Montelepre ?

Fils : *Toute la ville de Montelepre ? J'avais 15 ans et j'ai commencé à travailler à Gargano. Sachant que j'étais de Montelepre, un monsieur m'a demandé d'où tu venais ? De Palerme. Ah, la belle Palerme ! Tant que je parlais de Palerme... dès que je lui ai dit que j'étais de Montelepre, il m'a mis à l'épreuve et j'ai risqué mon poste en disant que j'étais le fils du bandit Giuliano. C'est-à-dire, fils du bandit Giuliano : moi !!!!! Impossible*.

Au cours d'une autre interview, un autre témoin a également confirmé ce qui a été dit, à savoir que la population a justifié et défendu les choix et les actions de Salvatore Giuliano.

Interlocuteur : Donc pratiquement toute la population de Montelepre le défendait ?

Témoin *: La vérité est que la ville l'a défendu, Giuliano. Parce qu'il était un bon gars.*

Interlocuteur : Mais était-il vrai qu'il prenait aux riches pour donner aux pauvres ?

Témoin : *Comment ?*

---

[208] Trad. : « ils nettoyaient leur couteau. C'est une expression pour dire que chaque fois qu'il avait un crime, on faisait en sorte que Giuliano était le responsable ».

Interviewer : L'idée est venue que Giuliano était un Robin des Bois qui prenait aux riches pour donner aux pauvres. Vous avez déjà entendu parler de ça ?

Témoin : *Oui, il faisait du bénévolat. Parce qu'il a toujours eu un œil pour les pauvres. Parce qu'il y avait des pauvres*.

Interlocuteur : Vous souvenez-vous de quelque chose ou de quelqu'un qui vous a dit : *Giuliano m'a donné ceci et cela* ?

Témoin *: Non, je ne me souviens pas de cela. Je me souviens qu'il faisait la charité ....*

Bien qu'il ne dispose d'aucun élément concret sur lequel se baser, le témoin ne propose aucun exemple permettant de démontrer les actions bienveillantes de Salvatore Giuliano. L'idée s'est maintenant cristallisée dans son esprit, probablement grâce aux ouï-dire de toute la communauté.

Parmi les personnes interrogées de la deuxième génération, il y a toutefois quelques voix qui ne font pas partie du chœur. Une personne interrogée attribue une grande responsabilité à Giuliano, coupable d'avoir « perturbé » la vie de certaines familles. Dans un passage, il déclare :

Interlocuteur : Je vais vous demander une dernière chose : quelle est votre idée de cette histoire ?

Mon idée personnelle ?

Interlocuteur : Personnellement, de Monteleprino et fils d'une personne qui a eu des problèmes avec la justice.

La mienne est une opinion totalement négative sur la personne de Giuliano. Ce n'est pas vrai qu'il a volé aux riches... en effet c'est vrai mais pas pour donner aux pauvres comme on dit. Il a volé aux riches pour nourrir le gang, pour subvenir à ses besoins personnels. Et puis il a créé beaucoup de malaise dans la municipalité de Montelepre. Ma grand-mère par exemple, pendant le couvre-feu, a reçu une balle, près des oreilles, et cela l'a effrayée pour le reste de sa vie. Pour n'en citer qu'une, d'autres personnes sont allées dans leur campagne pour s'occuper de leur bétail pendant le couvre-feu et ont été tuées. Par exemple, le grand-père de

Piero Lo Piccolo. Ou le mari d'une autre de mes tantes a été tué dans ces mêmes circonstances ici[209].

Un autre élément important qui ressort des données recueillies est la réticence à raconter ce qui était connu de la génération suivante, à tel point que l'on peut parler de deux ruptures distinctes aux traits différents. Une première rupture s'est produite entre les témoins de l'époque et leurs enfants (deuxième génération). Dans presque tous les cas, les témoins avaient des difficultés à raconter ce qui s'était passé, ne voulaient pas transmettre ce qu'ils avaient vécu directement et voulaient oublier les événements. Ils nous en fournissent l'explication. Voici le récit d'un témoin :

Témoin : *Pourtant, je veux vous raconter cet épisode. J'allais travailler à Palerme dans une clinique, alors j'étais à l'arrêt de bus, il commençait à pleuvoir, il y avait une dame et elle m'a gentiment dit : « Mets-toi sous ce parapluie avec moi, tu vas être mouillée ». Et je suis passé en dessous. Alors, d'où venez-vous ? Comme je l'ai dit elle était de Montelepre, celle-ci m'a fait mouiller petit à petit et elle est partie.*

Fils : *Comme si les Monteleprini avaient un rugna. Avemu, picchi ancora...*[210].

L'assimilation Salvatore Giuliano - Montelepre a donné lieu à une association selon l'exemple classique de juger une partie pour le tout. Dans le sens où le fait que Giuliano soit de Montelepre signifie que tous les habitants de Montelepre sont des bandits. Cette association qui s'est immédiatement créée a conduit les habitants de Montelepre à essayer d'oublier leur passé récent de banditisme d'après-guerre, dans l'espoir qu'à l'avenir ils n'associent plus la ville de Montelepre à la criminalité. Malgré cette rupture entre la première et la deuxième génération, les personnes interrogées ont néanmoins montré qu'elles connaissaient bien l'histoire de Salvatore Giuliano et qu'elles l'avaient cherché à s'en informer en mêlant plusieurs canaux d'information : soit par quelque chose de « rarement passé au crible », leurs parents ou les ouï-dire dans le village, soit un autre canal important dont nous parlerons plus loin, les médias. C'est ce que dit une personne interrogée de la deuxième génération.

Interlocuteur : Excusez-moi, je remarque que vous vous souvenez de beaucoup de choses. Ces souvenirs ont-ils été transmis par vos parents ?

---

[209] Cité dans, Annexe, Interview de la famille IV, Génération II.

[210] Trad. : « Comme si les habitants de Montelepre étaient sales, avaient la gale ».

Absolument pas.

Interlocuteur : Rien ?

Pas pour moi personnellement. J'ai *arraché quelque chose à mon père*.

Interlocuteur : Et alors ?

Le discours sur la contrebande telle qu'elle se faisait, tout le discours sur la campagne.

Interlocuteur : Donc seulement des souvenirs liés à la campagne ?

Je me souviens explicitement, ce que vous avez mis là.

Interlocuteur : Les souvenirs que vous avez racontés, étaient-ils toujours liés à l'agriculture, au blé ?

Oui.

Interlocuteur : N'y a-t-il, par exemple, aucun souvenir d'un Giuliano bourreau ? Qui est venu au village pour tuer quelqu'un ?

Non.

Interlocuteur : Vous n'avez jamais parlé de ces choses dans votre famille ?

Non, aussi parce que, comme mon père a témoigné, s'il avait vécu de façon étrange dans les deux cass, c'est-à-dire avec les carabiniers ou avec le bandit Giuliano, ils lui auraient certainement fait quelque chose. Mais comme il s'est bien comporté, tout le monde a fait son petit bonhomme de chemin.

Interlocuteur : Mais sur ce point nous sommes d'accord. Mais quand vous étiez plus jeune, vous avez dit auparavant que vous aviez essayé d'obtenir des informations ? Qu'est-ce qui vous a poussé à rechercher cette information ?

Je suis né le 9 mars 1961.

Interlocuteur : Donc, en gros, vous avez combien d'enfants ? 3, c'est ça ? Question adressée au père.

Oui, je suis le plus petit.

Interviewer : Donc vous avez eu ces informations avant de lire les livres ? Comment l'avez-vous obtenu en parlant autour de vous ?

Mais non, qu'est-ce que ça a à voir, j'ai parlé à Mariannina Giuliano avec la sœur de Gaspare Pisciotta, j'ai parlé à mon père. J'étais dans le village, je parlais à tout le monde et je recevais des informations de tout le monde.

Interlocuteur : Mais vous m'avez dit que dans votre famille vous ne parliez pas de Portella della Ginestra, alors comment l'avez-vous appris ?

Femmes : *par des projections de films, des livres sur l'histoire de Montelepre.*

Dans cette réponse, l'interviewé se contredit, puisqu'il avait précédemment déclaré qu'il n'avait pas eu de informations de ses parents alors qu'il affirme maintenant le contraire. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a un mélange de diverses sources : orales, narratives et cinématographiques dans la construction de l'histoire de Giuliano. Ici aussi, il y aurait donc une fusion de la mémoire culturelle et communicative : les histoires des *Cantastorie* et les œuvres des médias ont contribué à la construction de la pensée des membres de la communauté. La mémoire culturelle à laquelle Welzer se réfère a forgé une opinion plus ou moins identique pour tous. Une mémoire objective et homogène est donc mélangée à une mémoire communicative composée de souvenirs individuels et subjectifs.

Un aspect intéressant est caractérisé par le fait que dans les quelques cas la transmission du récit a souvent eu lieu grâce au récit de l'interviewé de la deuxième génération. L'événement historique n'est en effet jamais introduit par la personne qui l'a vécu mais par la génération suivante. Il existe deux passages intéressants dans lesquels un événement important lié à l'enquête n'est pas raconté par un témoin mais par le fils. Voici deux exemples :

Lors d'un entretien collectif un débat s'engage autour de l'image de Salvatore Giuliano. Face au silence du témoin de l'époque, on tente d'obtenir plus d'informations pour comprendre si certaines histoires ont été transmises ou non. À un moment donné, le petit-fils s'interpose et invite son grand-père à raconter ce qui a été dit :

Petit-fils : *Mon grand-père, le jour où Giuliano a été tué, raconte-lui, où étais-tu ? Quand le gendarme a tiré sur Giuliano ?*

Témoin : *Je ne me souviens pas.*

Petit-fils : *Tu n'étais pas aussi là avec le blé* ?

Témoin : *Nous allions dans le même sens, mais sur un itinéraire différent.*

Neveu : *Tu as entendu le coup de feu ? Et vous avez pensez : Turiddu a été tué ?*

Interlocuteur : Mais il se souvient du jour où Giuliano a tué le gendarme ?

Neveu *: Il était à l'avant avec le chariot.*

Témoin : *Mais j'allais dans une autre direction. Je suis venu d'ici et il est allé par là pour descendre. Erumu spattuti*[211].

Interviewer : Mais avez-vous entendu le coup de feu ?

Témoin : *Bien sûr, j'étais picciutteddu (garçons), c'était en « 43, "44.*

Interviewer : Et vous n'avez jamais dit que vous avez entendu le coup de feu ?

Fils : *On en a toujours parlé dans la famille.*

En rappelant l'épisode à son grand-père, il n'est pas si important pour les besoins de cette recherche d'établir si l'événement est vrai ou faux, bien qu'il puisse être très important pour l'histoire de Giuliano. Ce qui est intéressant, c'est que, aussi vrai ou faux que cela puisse être, on en a parlé, l'histoire a été transmise et, surtout, cela ne constitue pas un obstacle au récit.

Voici un autre exemple :

Interlocuteur : D'autres souvenirs de votre grand-père ? Vous a-t-il dit autre chose quand vous étiez enfant ?

Je me souviens d'un autre fait particulier. Ce terrain à l'extérieur appartenait à l'autre frère de mon grand-père Pietrino et pratiquement ici où nous avons garé la voiture pour aller au réservoir d'eau, il y a un chemin. Les deux frères se sont disputés et l'un d'eux a construit un mur à dix mètres de là où nous sommes. Celui-ci a fait un mur de pierres sèches. Il n'y avait pratiquement pas de route par-là, et mon grand-père ne pouvait pas aller là où se trouvait le réservoir d'eau, car l'eau s'accumulait et tombait dans son jardin. Cela l'a mis dans une situation de crise car il ne pouvait pas arroser le jardin ici. Comme ce frère était beaucoup plus proche de Giuliano que ne l'était mon grand-père, Giuliano l'a soutenu et a dit « d'accord, tu peux construire le mur ». Mon grand-père, cependant, n'a pas digéré cela et l'a invité. Ils se sont rencontrés ici, dans ce jardin. Mon grand-père me l'a dit. Mon grand-père n'était pas si tranquille, il ne se laissait pas marcher sur les pieds, même si Giuliano était armé et il l'a giflé.

[211] Trad. : « nous étions séparés ».

Encore une fois, c'est un épisode qui pourrait jouer un rôle central dans l'histoire de Giuliano, car il montre comment Salvatore Giuliano est intervenu dans les conflits internes de la communauté. Une rencontre entre Salvatore Giuliano et le témoin est évoquée. Mais une fois encore, l'épisode est omis par le témoin de l'époque et est au contraire rappelé par ceux qui l'ont appris plus tard et, surtout, qui n'étaient pas présents lors de l'événement. Cela montre donc que d'une manière ou d'une autre, l'information, bien que latente, a filtré de la première à la deuxième génération, qui, par divers moyens de diffusion, a ensuite augmenté ses souvenirs.

Alors que chez toutes les personnes interrogées de la deuxième génération, il y a un désir clair de savoir ce qui s'est passé, ce n'est pas le cas chez les personnes interrogées de la troisième génération. Dans ce cas, la rupture est plus profonde car non seulement les parents n'ont pas voulu transmettre les histoires, mais aussi parce que la troisième génération n'a pas accordé une grande importance à l'histoire du bandit Giuliano et n'a pas voulu se documenter. Dans un passage très important d'un entretien, un parent déclare qu'il ne veut absolument pas dire à ses enfants ce qu'il sait :

Interlocuteur : Mais avez-vous des enfants ?

J'en ai deux.

Interlocuteur : Et avez-vous déjà raconté ces choses ?

Non, mon fils ne doit rien savoir de ces choses.

Interlocuteur : Vous n'avez pas besoin de lui dire ce qui s’est passé ?

Il ne doit rien savoir car le bandit Giuliano, en son nom, la boue que nous avons eue sur nous, nous la portons encore comme la rosée. Il ne faut plus en parler.

Interlocuteur : Ne devrait-on pas faire le contraire, raconter ce qui s'est passé ?

L'État devait parler avant de faire le procès du bandit Giuliano. Je vais essayer de devenir bandit a dit Giuliano, mais dès que j'ai dit demain je parle, tu m'as tué. L'État est l'État qu'on ne touche pas. L'État et le banditisme formaient une seule et même famille.

Lorsqu'on lui demande s'il faut s'exprimer plutôt que de s'enfermer derrière le mur de l'*omertà*, la personne interrogée répond :

Non non, ils nous appelleront Monteleprini tôt ou tard. Non, à la place, ils nous appellent fils de bandit. Et ça m'ennuie d'être appelé tu si u figghiu du bandito. Tu es le fils du bandit. Ça me

dérange. Non, pour l'amour du ciel, ne parlons pas de notre famille, mais des villageois. Au moment où vous dites Montelepre égale bandit. J'ai risqué mon travail.

De ce passage, on peut déduire que le fait de ne pas raconter les histoires du passé pourrait amener les générations futures à ne plus associer le nom de banditisme au Montelepre. Le manque de documentation des membres de la troisième génération est certifié dans tous les entretiens. Presque tous connaissent l'histoire de Salvatore Giuliano de manière très approximative et dans certains cas, ils ne connaissent même pas la période historique dans laquelle les événements liés au banditisme ont eu lieu. Ce qui est frappant, c'est de constater que la rupture souhaitée par la deuxième génération a, d'une certaine manière, eu les résultats escomptés. En effet, parmi les jeunes, le nom de Salvatore Giuliano n'est plus associé à Montelepre et au banditisme :

Interlocuteur : Connaissez-vous l'histoire de Salvatore Giuliano ?

Oui et non. Des petits choses.

Interlocuteur : Oui et non, c'est-à-dire qu'est-ce que vous vous rappelez, qu'est-ce que vous savez ?

Je sais que c'est lié au banditisme qui était ici et il faisait au début une sorte de... que sais-je, c'était un peu comme s'il volait quelque chose et ensuite ils ont dit qu'il le donnait à ceux qui ne pouvaient peut-être pas se le permettre.

Interlocuteur : Donc une sorte de Robin des Bois ?

C'est ce qu'on dit. Alors je ne sais pas si c'est vraiment le cas.

Interlocuteur : Vous souvenez-vous de la période ?

Non.

Interlocuteur : Vous ne connaissez pas l'époque de Salvatore Giuliano ?

Complètement. Je vous ai dit que j'en savais peu.

Interlocuteur : À l'école ?

Jamais traité.

Interlocuteur : Vous avez déjà eu affaire à l'affaire Giuliano ?

Non.

Interlocuteur : Mais savez-vous qui il était ? Qui était-il pour vous ? Est-ce à cause du peu d'informations fragmentaires dont vous disposez ?

Je n'en sais pas plus, et avec la femme de Sciortino comme institutrice à l'école primaire, je n'ai jamais rien su.

Interlocuteur : Donc vous n'avez jamais eu une idée de lui ? Parce qu'on a beaucoup parlé de ce personnage à Montelepre de toute façon.

Non.

Interlocuteur : Et vous n'avez jamais parlé de cela avec vos camarades de classe ?

Non, aussi parce que la plupart d'entre eux sont de Partinico.

Interlocuteur : Et ils ne vous ont jamais dit, par exemple que vous êtes de Montelepre ?

Oui, mais ils n'ont jamais lié le Montelepre à Salvatore Giuliano.

Interlocuteur : Donc vos camarades de classe n'ont jamais fait le lien entre Montelepre et Giuliano ?

Non.

I. 3. III. Mémoire individuelle et collective

Ayant donc compris les motivations de la communauté à limiter les histoires de génération en génération, il est maintenant nécessaire de comprendre la pertinence de ces histoires à des fins de recherche. Comment ces entretiens peuvent-ils aider la communauté et comment se positionnent-ils par rapport au cadre théorique des études de la mémoire. Il ne fait aucun doute que les récits, quelle que soit leur nature, sont un excellent moyen de récupérer le patrimoine culturel de la communauté de Montelepre en particulier. De nos jours, on parle constamment de la valorisation du patrimoine culturel et c'est pour cette raison que la création d'archives orales peut être un excellent moyen de nous conduire dans cette direction. Mais quels sont les éléments qui constituent de telles archives ? L'échantillonnage, comme mentionné au début du chapitre, consiste en un ensemble d'entretiens individuels et collectifs. De nombreux chercheurs se sont précisément penchés sur l'importance et la différence entre la mémoire individuelle et la mémoire collective. Dans l'étude intergénérationnelle, on a fait référence à

Harald Welzer, mais le pionnier des études sur la sociologie de la mémoire reste Maurice Halbwachs[212] qui, dans ses ouvrages *Les cadres sociaux de la mémoire* et *La mémoire collective*, a posé la question de la différence entre mémoire individuelle et mémoire collective et de l'influence de la société dans la reconstruction et la déformation de la mémoire. La question fondamentale posée par Halbwachs est de savoir pourquoi et comment la société influence la construction de la mémoire des individus. Selon Halbwachs, la société a avant tout besoin d'unité pour se préserver. Elle est constituée d'un ensemble de sous-groupes dont les intérêts sont différents les uns des autres. La constitution de ces sous-groupes découle du besoin de l'homme de s'enfermer dans ces sous-catégories. L'écueil de cette subdivision, selon Halbwachs, est que plus la société se fragmente, plus l'unité de la société est menacée, et la société doit faire face à cette menace en proposant une unité sociale. D'où la nécessité de constituer une mémoire sociale unifiée qui puisse intervenir là où il y a un risque de création de nombreux sous-groupes déterminant chez les personnes des besoins différents les uns des autres. La mémoire collective intervient donc pour assurer l'unité du cadre social et ce faisant, elle intervient en modifiant les souvenirs évoqués par la communauté.

Lorsqu'on est confronté à un événement, on a toujours le sentiment que le souvenir est individuel. En effet, Halbwachs affirme que « nos souvenirs demeurent collectifs, et ils nous sont rappelés par les autres, alors même qu'il s'agit d'événements auxquels nous seuls avons été mêlés, et d'objets que nous seuls avons vus »[213]. Selon Halbwachs, nous ne sommes donc jamais seuls au moment où nous évoquons un souvenir. Nécessairement, en l'évoquant, nous entrons en contact avec d'autres éléments. Nos souvenirs réapparaissent dès lors que nous les mettons en relation avec d'autres éléments de la société qui font partie de la mémoire et l'enrichissent. C'est précisément pourquoi il parle de mémoire collective au moment où « nous évoquons un événement qui tenait une place dans la vie de notre groupe et que nous avons envisagé, que nous envisageons maintenant encore au moment où nous le rappelons, du point de vue de ce groupe »[214]. La mémoire individuelle n'est donc jamais entièrement isolée et fermée ; nous nous référons aux souvenirs des autres dans la construction de nos souvenirs personnels. En

---

[212] Pour plus d'analyses sur les études de Maurice Halbwachs, voir la bibliographie établie par Gilles Montigny, *Bibliographie de Maurice Halbwachs*, Études et documents, n° 12, 2017.

[213] Cité, dans, Maurice halbawachs, *La mémoire collective, Nouvelle édition revue et augmentée*, Albin, Michel, 1997, page 52.

[214] Ibid, p. 66.

substance, la mémoire collective incorpore la mémoire individuelle mais ne se mélange pas avec elle. Halbwachs poursuit en affirmant qu'il existe deux types de mémoire : une mémoire interne, personnelle et autobiographique, et une mémoire externe, sociale et historique. La première se nourrit de la seconde, car l'histoire de notre vie fait partie de l'histoire humaine générale. Mais la seconde serait plus étendue, plus large et est représentée sous forme schématique alors que la mémoire autobiographique est beaucoup plus dense et plus complète. Il s'agit du même concept exprimé au début du chapitre par Welzer de la différence entre la mémoire culturelle et la mémoire communicative.

Les récits de la deuxième génération auxquels il est fait référence dans l'étude intergénérationnelle sont individuels jusqu'à ce qu'ils soient mélangés aux contes transmis par les grands-parents et deviennent alors collectifs précisément parce qu'il est fait référence à quelque chose qui a été entendu. Le souvenir n'est jamais comme un récit isolé mais est entouré par les autres souvenirs du groupe familial. De plus, nous ne nous souvenons que des événements auxquels nous attachons le plus d'importance ou qui nous ont le plus touchés, tout comme les personnes à qui nous transmettons un souvenir qui nous a été raconté. Souvent, nous nous souvenons d'un détail qui n'a que peu d'importance pour les autres, et forcément, l'événement est présenté sous un angle différent mais s'enrichit de nouveaux éléments à chaque fois qu'il est raconté. A la lumière de ce qui a été dit et suivant la thèse de Halbwachs, dans l'histoire de Salvatore Giuliano, il y a d'une part les souvenirs individuels que chaque témoin s'est créé et que nous pourrions associer à la mémoire communicative, subjective, l'expression de son propre point de vue. À cela s'ajoutent les souvenirs des autres, qui ont déterminé une vision mythique du personnage et créé une vision unique de l'histoire du bon bandit qui vole les riches pour donner aux pauvres. Ainsi, une mémoire culturelle collective s'est cristallisée et s'est répandue comme une traînée de poudre au fil du temps.

À ce stade, on peut se demander quels sont les facteurs qui interviennent dans la transmission d'un souvenir. Parmi les différents canaux de connaissance dans la transmission de l'histoire de Salvatore Giuliano, les médias ont certainement joué un rôle important, comme nous l'avons déjà vu à travers les Cantastorie. Par le biais de la presse et du cinéma, les médias ont influencé les souvenirs des témoins et ont forgé une idée qui s'est cristallisée au fil du temps. Pour revenir à la thèse de Maurice Halbwachs, la société, en raison d'un besoin d'unité, intervient en reconstruisant et en déformant la mémoire : l'*individu évoque ses souvenirs en s'aidant des cadres de la mémoire sociale. En d'autres termes les divers groupes en lesquels se décompose la société sont capables à chaque instant de reconstruire leur passé. Mais, le plus*

souvent, en même temps qu'ils le reconstruisent, ils le déforment[215]. En d'autres termes, les différents groupes en lesquels la société se décompose sont capables à tout moment de reconstruire un passé. Mais dans la plupart des cas, dès qu'ils le reconstruisent, ils le déforment. « La mémoire est une reconstruction déformante du passé ».

Mais comment la société reconstruit-elle et déforme-t-elle une mémoire, par quels canaux le fait-elle ? Dans le conte de Giuliano, l'idée du bon bandit qui aide les pauvres est établie dès le départ, à partir du mythe anglais de Robin des Bois. Au fil du temps, ces récits sont dans la plupart des cas confirmés et mélangés aux récits des conteurs, forgeant ainsi la mémoire collective dont parle Halbwachs. Cette mémoire collective relative à la communauté de Montelepre reste fermée aux influences extérieures, ne laissant aucune place à d'autres interprétations possibles, et c'est particulièrement le cas dans les communautés constituées par les valeurs solides évoquées au premier chapitre, et qui ne laissent pas pénétrer les idées qui s'écartent de leur pensée.

Dans la transmission de ces récits, ensuite d'autres canaux tels que le cinéma et la télévision ont été ajoutés, ce qui, dans certains cas, a produit des contes différents. C'est en effet à partir des années 1960 que l'Affaire Giuliano se nourrissent de nouveaux récits, qui confirment en partie l'idée générale que la communauté s'est créée dès le départ. D'autres récits, en revanche, proposent une vision différente de l'histoire. Les récits à l'origine des théories du complot apparaissent au début du nouveau millénaire, soit 60 ans après la mort de Giuliano. En termes de recherche, 60 ans peuvent sembler peu, mais dans la représentation d'un cas aussi circonscrit que celui de Salvatore Giuliano, ce n'est pas le cas.

Parmi les différents médias, le cinéma, et en particulier le film de Francesco Rosi de 1962[216], joue un rôle majeur dans la construction de la pensée de la communauté de Montelepre, surtout pour les générations suivantes, et détermine une position générale qui influence sa mémoire. Presque tous les participants à l'étude intergénérationnelle ont admis avoir vu le film. Cela montre comment le film a influencé les souvenirs des gens et a reconstruit une image de Salvatore Giuliano qui rejoint les souvenirs déjà formés par la transmission familiale.

---

[215] Cité dans, Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, édition Albin Michel, 1994, p. 289.

[216] Le film auquel il est fait référence est le film *Salvatore Giuliano (*1962) de Francesco Rosi.

L'influence de la presse et du cinéma dans la construction de la pensée de la communauté de Montelepre sera étudiée dans la deuxième partie de ce travail. On montrera comment, à travers les médias, l'histoire de Giuliano a été perçue par la population de Montelepre et le pulic, surtout, les conséquences du phénomène médiatique de Giuliano qui a déterminé et constitué des processus d'émulation et de fascination chez les gens.

Seconde partie

Récupérations contemporaines et nouveaux récits de l'histoire de Giuliano.

II. 1. Cinéma et théâtre : l'histoire mise en scène.


I grandi scrittori e l'Unità

il III° volume da lunedì 18 agosto in edicola con l'Unità a € 3,30 in più

in scena

teatro | cinema | tv | musica

Salvatore Giuliano

Gabriella Gallozzi

ROMA Al festival di Venezia 2003 ci saranno anche loro: un gruppo di superstiti della strage di Portella della Ginestra. Una donna con schegge di granata tra i polmoni e il cuore, un altra con schegge dello stesso tipo in una coscia e, ancora, un uomo con un proiettile calibro 9 nella spalla che si porta dietro da 56 anni, da quel sanguinoso primo maggio 1947 quando, stando agli atti ufficiali di una delle più intricate vicende

Racconta il regista: «Dai referti medici delle

che gli storici americani riconoscono come la mente nera dell'omicidio Kennedy, tanto che Oliver Stone l'ha ritratto nel suo *JFK* come l'uomo che ha manovrato nell'ombra. Dietro alla strage di Portella c'è stata una grande regia firmata da Angleton con Giuliano che si è preso la colpa, come Lee Oswald nell'omicidio di Dallas. Del resto tra le testimonianze del processo di Viterbo e che abbiamo raccolto nel libro *Segreti di Stato* c'è quella di una donna che avvisa i contadini in procinto di andare al comizio del primo maggio di stare attenti perché «a

« D'abord un bandit Giuliano, ensuite un politicien et graphomane Giuliano, puis à nouveau un érudit des sciences Giuliano [...] et enfin aujourd'hui un acteur de cinéma Giuliano »[217], c'est ce que souligne le quotidien *La Stampa* dans un article intitulé « *Sorprese nel documentario pubblicato su Giuliano »* publié le 30 septembre 1950. L'article fait référence à la vidéo réalisée par Ivo Meldolesi et Iacopo Rizza pour le magazine *Oggi* qui a été montré au public pour la première fois[218]. La vidéo consiste en 150 mètres de film tourné à un rythme normal et privilégie trois personnages : Salvatore Giuliano, Gaspare Pisciotta et Iacopo Rizza. L'article souligne qu'Ivo Meldolesi n'a eu que peu de difficultés à convaincre Giuliano de se produire. Au contraire, il s'avère que les deux bandits « ne se sont pas seulement laissés filmer

[217] Cité, dans, *Sorprese nel documentario pubblicato su Giuliano,* La Stampa, 30 septembre 1950, p. 5.

[218] Ivo Meldolesi et Jacopo Rizza, *Oggi*, n. 52, 22 decembre 1949 et n. 1 5 janvier 1950.

en se déplaçant, en marchant et en parlant, mais se sont également rendus disponibles pour la réalisation d'un documentaire »[219]. Les images nous montrent des scènes de la vie quotidienne : par exemple, on peut voir Salvatore Giuliano et Gaspare Pisciotta en train de couper des citrons sous un arbre ou de manger un repas frugal dans une étable, et, on les voit, armes en bandoulière, inspecter l'horizon avec des jumelles de campagne. Les images montrent un Giuliano souriant et à l'aise devant la caméra. Donc un Giuliano qui prenait plaisir à être interviewé, à être filmé par les caméras et enfin à se faire prendre en photo.

Les archives montrent que Salvatore Giuliano était un personnage qui n'avait pas peur des « feux de la rampe ». Dès le départ, une relation réciproque s'est établie entre lui et la presse de l'époque. La presse avait besoin de lui et il avait à son tour besoin de la presse. La conséquence en a été la création d'un nombre considérable d'images du bandit, qui, par le biais de la presse, nous sont parvenues, ce qui est un fait extrêmement nouveau dans l'histoire du banditisme italien.

Parallèlement à la vidéo, de nombreuses photographies sont aujourd'hui en notre possession. Un bon nombre d'entre elles ont été prises par Ivo Meldolesi lui-même à l'occasion du tournage de la vidéo ; l'album photo contient 98 négatifs[220]. D'autres images proviennent de couvertures de magazines des années 1940, 1950 et 1960, qui montrent en première page un bandit quelque peu exhibitionniste[221].

---

[219] Ibid, cité p. 5.

[220] Pour une analyse plus détaillée des négatifs tournés par Ivo Meldolesi, voir Michela Camili, *Lo scoop sul bandito Giuliano di Ivo Meldolesi: negativi, immagini fotomeccaniche e didascalie nei rotocalchi,* Fondazione Memofonte, n° 11/2013, pp. 47 - 67.

[221] Il est fait référence ici aux couvertures de magazines dans lesquelles Salvatore Giuliano apparaît au premier plan comme une véritable star hollywoodienne. Voir la couverture de l'hebdomadaire Tempo ci-dessous.



L'image de couverture de l'hebdomadaire Tempo du 17 - 24 avril 1948.

Giuliano était donc un personnage fascinant, curieux, qui se prêtait à ce « jeu » avec la presse. Et sans doute Giuliano à la différence des autres bandits à lui anterieurs c'est un personnage qui a compris le potentiel des médias (presse, magazine, cinéma) pour se forger un'image positive face à la population. Il n'est donc pas étonnant que la personnalité du bandit ait également attiré l'attention du monde du spectacle qui, de 1950 à nos jours, a réalisé plusieurs films et mis en scène de nombreux spectacles inspirés de l'histoire de Salvatore Giuliano. Les réalisateurs, les écrivains, les scénographes et enfin les documentaristes ont mis en scène l'Affaire Giuliano, chacun à leur manière : certains ont célébré ses exploits, en mettant en avant

le stéréotype du bandit héroïque et l'image mythique du bon bandit, tandis que d'autres ont plutôt cherché à mettre en évidence le contexte historico - politique dans lequel s'est déroulée toute l'affaire. Quoi qu'il en soit, tous ces acteurs du monde du spectacle ont joué un rôle dans la constitution du dossier médiatique et ont activement contribué à la création du mythe Giuliano qui persiste encore aujourd'hui dans la population.

Les matériaux en notre possession sont de nature variée et peuvent être répartis en trois sections : films, représentations théâtrales et documentaires télévisés. Il est intéressant de souligner que, là aussi, on peut parler d'une relation réciproque entre les différentes représentations, au sens où ces formes médiatiques se sont influencées mutuellement dans la réalisation des films ou la mise en scène des performances. La publication d'un livre ou la réalisation d'un film a attiré l'attention des médias sur l'histoire et a permis à d'autres artistes de produire d'autres représentations.

Dans les chapitres suivants, nous insisterons sur la quantité du matériel en notre possession en nous concentrant sur les œuvres cinématographiques et théâtrales qui ont été les plus importantes et qui feront donc l'objet d'une analyse plus approfondie.

II. 1. I. Recherche historique et perspective imaginaire dans les formes cinématographiques.

Au départ, c'est le monde du cinéma qui s'est intéressé à l'histoire du bandit. La réalisation de plusieurs films a joué un rôle décisif dans la mise en lumière de l'histoire de Salvatore Giuliano. Nous pensons ici à *Salvatore Giuliano* de Francesco Rosi (1962) et *Il Siciliano* de Micheal Cimino (1987). Plus importants que les œuvres relevant d'une autre forme artistique, ces deux films méritent une attention particulière et seront analysés dans les chapitres suivants.

Avant de nous attarder sur ces deux films, nous porterons d'abord notre attention sur la quantité de matériel cinématographique en notre possession, et dans cette optique, nous allons mentionner, les films qui ont été réalisés et également certains projets de films qui n'ont pas été achevés mais qui ont néanmoins fait l'objet d'une bonne exposition médiatique. Tout ce matériel est intéressant car il a alimenté l'histoire du bandit. Voici la liste de ces films dans l'ordre chronologique :

- Documentaire sur Salvatore Giuliano par Iacopo Rizza et Ivo Meldolesi 1949.
- *Mamma Giuliano racconta* 1952.
- *Salvatore Giuliano* par Francesco Rosi 1962.
- *Il caso di Pisciotta* par Eriprando Visconti 1972.
- Sans titre, un film de Pasquale Squitieri 1979.
- *Il Siciliano* par Michael Cimino 1986.
- *Segreti di Stato* par Paolo Benvenuti 2003.
- *L'Eroe senza patria* par Salvatore Piraino 2010.
- *La leggenda senza storia* par Enzo Castellari 2011.
- *Il Leone di Montelepre* par Francesco Sacco 2011.
- *Il padrino del bandito Giuliano* di Leva Lykos 2017.
- *Io c'ero*. Qui ha paura di Giuliano ? par Valentina Gebbia et Nunzio Giangrande 2018.
- *Turiddu Sunnaturi*, court-métrage de Giovanni Battista Pollina 2019.

Comme on peut le constater, le premier documentaire sur Salvatore Giuliano a été réalisé par Ivo Meldolesi en 1949, mais il s'agissait surtout d'un reportage journalistique. Le premier véritable projet cinématographique est le film *Mamma Giuliano racconta*. Le film n'a pas été réalisé mais est mentionné dans un article du quotidien *L'Unità* du 22 octobre 1952.

Au cours des premières années, c'est le film de Francesco Rosi qui a occupé le devant de la scène et catalysé l'attention. Pour cette raison, il n'y a pas eu de projets de films pendant toutes les années 1960. Il faudra attendre 1972 pour la sortie du film *Il caso Pisciotta* réalisé par Eriprando Visconti avec Tony Musante dans le rôle de Francesco Scauri, qui incarne un jeune magistrat sicilien chargé d'enquêter sur la mort de Gaspare Pisciotta, le lieutenant du bandit Giuliano tué avec une tasse de café empoisonné à la strychnine dans la prison de l'Ucciardone à Palerme le 9 février 1954. Le film, distribué par Columbia CEIAD, aborde, dans la lignée du film de Rosi, le thème des relations entre la mafia, la politique et la délinquance.

En effet, dès le départ, le magistrat se retrouve mêlé à une sombre toile de connivence à laquelle même sa propre famille n'est pas étrangère, puisque son père, un spéculateur immobilier, a besoin du soutien des puissants pour l'empêcher de découvrir la vérité. Bien que le personnage principal de l'histoire ne soit pas Salvatore Giuliano, le film traite de l'histoire de son bras droit et a néanmoins cotribué à attirer de nouveau l'attention des médias sur le bandit.



Un projet de film qui se concentre plutôt sur le personnage de Salvatore Giuliano est celui du réalisateur Pasquale Squitieri. Il s'agit d'un film qui n'a toutefois pas été réalisé et dont on ignore le titre définitif, mais qui est largement mentionné dans un article pleine page de Carlo Galimberti publié dans *Il Corriere della Sera* le 18 août 1979. L'article indique que la société Cineriz devrait distribuer le film dont le scénario est signé par Ennio de Concini. Le personnage de Salvatore Giuliano devait être interprété par Giuliano Gemma, qui avait déjà joué dans d'autres films de Squitieri.

L'article souligne que l'intention du réalisateur Pasquale Squitieri était de « présenter un Salvatore Giuliano très différent du personnage que l'historiographie et le cinéma ont raconté jusqu'à présent »[222]. Le film, poursuit l'article, « ne couvrira que trois années de la vie de Salvatore Giuliano » : de 1943, année où il a tué le carabinier Antonio Mancino, au début de

[222] Cité, dans, *Squitieri dalla parte di Salvatore Giuliano*, Il Corriere della Sera, 18 août 1979.

1946, date de la bataille de Montedoro, le 7 février, qui a marqué la confrontation officielle de Giuliano, en tant que colonel de l'EVIS, l'armée séparatiste, avec l'État italien"[223]. Le réalisateur indique lui-même la raison qui l'a poussé à s'intéresser à l'Affaire Giuliano en répondant à la question du journaliste qui l'interrogeait sur ses raisons de faire un nouveau film après celui de Francesco Rosi en 1962. « Nous devons, répond Squitieri, remettre en question une manière certes rigoureuse de faire du cinéma mais qui a en fait historicisé un phénomène et un personnage en privilégiant le politique par rapport au social »[224]. Selon le réalisateur, le cas Giuliano a été enfoui dans les archives et, avec lui tout le malaise de générations entières de parias, ceux que Giuliano voulait représenter à une certaine époque, a été enterré et oublié. Il s'agirait donc d'un film du point de vue de Giuliano, en partant de l'univers des poèmes populaires et de la légende et en laissant de côté l'identification de Giuliano avec le massacre de Portella della Ginestra, un film donc sans aucune connotation politique. Cependant, à l'exception de cette longue interview du réalisateur Pasquale Squitieri, le film, n'a pas été réalisé.

Dans les années 2000, le cinéma est revenu sur l'histoire du bandit et l'a fait avec de nombreux films ou projets de films. En particulier, en 2003, la version romancée du réalisateur américain Michael Cimino[225] a été abandonnée et l'histoire du massacre de Portella della Ginestra a été de nouveau analysée d'un point de vue historico - politique avec la sortie du film *Affari di Stato (Affaires d'État)* de Paolo Benvenuti, présenté à la Mostra de Venise. Le film est basé sur une recherche historique détaillée à laquelle plusieurs chercheurs italiens ont participé depuis les années 1990. En particulier, dans l'écran d'ouverture du film, il est fait référence aux éléments qui ont déterminé l'enquête, accompagnés d'une dédicace à la mémoire de Danilo Dolci[226] qui a effectué un travail d'investigation en recueillant de nombreux témoignages.

Les éléments qui ont permis la reconstruction du film sont : les actes du procès de Viterbo de 1951, les documents déclassifiés par la commission anti-mafia, les documents recueillis par Danilo Dolci, les livres de l'historien Giuseppe Casarrubea, et il est également fait

---

[223] Ibid, cité, dans la première colonne de l'article.

[224] Ibid, cité, dans la deuxième colonne de l'article.

[225] Voir chapitre II. 1. III.

[226] Danilo Dolci, poète - activiste intellectuel. Par ses enquêtes, il dénonce les conditions des classes inférieures. Voir les enquêtes *Fare presto (e bene) perché si muore*, Turin, 1954. *Banditi a Partinico*, Bari, 1955. *Enquête à Palerme*, Turin, 1956.

référence aux derniers documents déclassifiés par le président américain Bill Clinton dans les archives de Washington de l'Oss[227]. Tout ce matériel a été rassemblé « par un groupe d'historiens, dont Angelo La Bella, Rosa Mecarolo, Pino Dicevi et Nicola Tranfaglia, qui ont également édité le livre du même nom publié par Fandango »[228]. Les travaux de ces chercheurs ont permis à Paolo Benvenuti de soutenir la thèse de *Segreti di Stato*, selon laquelle le massacre de Portella della Ginestra « n'était pas un simple acte de banditisme, comme l'avait prétendu le Premier ministre Mario Scelba, mais un massacre politique ». Et en tant que telle, elle doit être reconnue"[229]. Le film fait référence aux relations complexes entre la mafia, la politique, les services secrets américains et même le Vatican, qui était en première ligne pour défendre le pays contre le spectre du communisme à la veille de la guerre froide. Dans le film sont cités les noms de Giulio Andreotti, Monseigneur Montini, le futur pape, de Mario Scelba, de Don Luigi Sturzo, de Junio Valerio Borghese et celui de James Angleton, le cerveau noir de l'OSS, les services secrets américains, aujourd'hui la CIA.

Le personnage principal du film est l'avocat de Gaspare Pisciotta qui mène une longue enquête sur les événements de Portella della Ginestra. Tout au long du film, les événements de ce premier mai 1947 sont minutieusement reconstitués, mettant progressivement en lumière les nombreuses incohérences de la version officielle.

La structure du film est basée sur l'alternance de pièces documentaires et de longues séquences à structure théâtrale, dans lesquelles la fiction atteint des tons abstraits et didactiques. Il commence par le procès de Viterbo en 1951, dans lequel un député démocrate - chrétien dont le nom n'est pas connu se rend en prison pour charger un prisonnier de tuer Gaspare Pisciotta. Entre l'entrée en scène de Pisciotta et son élimination (première et dernière scène), il y a la longue enquête de l'avocat qui découvre des éléments de plus en plus troublants sur la dynamique du massacre. Par exemple, que la bande de Giuliano et ses hommes n'étaient pas les seuls présents dans la Piana degli Albanesi (lieu du massacre), et que les tirs sur les manifestants provenaient de différentes directions. Un autre élément qui ressort de la longue enquête du film est que la plupart des blessés ont été touchés par des éclats d'obus alors que les bandits utilisaient

[227] Le service secret américain appelé plus tard la CIA.

[228] Cité par Gabriella Gallozzi, *L'Unità*, 30 août 2003, p. 19.

[229] Ibid, cit. p. 19.

des mitrailleuses. Dans le film, l'implication des Américains est supposée, même si elle n'est pas explicitement mentionnée.

L'avant-dernière scène précédant le meurtre de Gaspare Pisciotta est intéressante car elle démontre clairement l'atmosphère d'enquête du film. En effet, on voit un professeur (son nom n'est pas précisé) expliquer à l'avocat de Gaspare Pisciotta les nombreuses coïncidences étranges de l'histoire sicilienne et composer sur la table un résumé de l'enquête, avec des papiers représentant les nombreux personnages de l'histoire. Il commence par une photo de Gaspare Pisciotta, puis mentionne et dispose sur la table tous les personnages mêlés à l'affaire : policiers, carabiniers, hommes politiques jusqu'au président américain Truman, et le pape Pacelli. Puis, une rafale de vent emporte tout. Cette scène est hautement symbolique et permet de résumer pour le spectateur toute l'enquête du film, qui se termine par le plan présentant le meurtre de Gaspare Pisciotta commandité dans la première scène par un politicien. La mort du bandit, dernier témoin, met un terme au film comme à toute l'Affaire.



Une image tirée du film *Affari di Stato* à la minute 1 : 09 : 39.



Il bandito amerikano

Segue dalla prima

Il film, infatti, raccontando per l'ennesima volta la strage di Portella della Ginestra vicino a Palermo dove 11 contadini vennero uccisi e 57 feriti, ha potuto avvalersi di un complesso imponente di testimonianze e di ricerche archivistiche. È partito dagli interrogatori e dalle tracce accumulate da Danilo Dolci negli anni Cinquanta e Sessanta, ha utilizzato a fondo i tre studi originali di Giuseppe Casarubea pubblicati negli anni Ottanta dall'editore Franco Angeli e dedicati a Portella, a Fra Diavolo (il bandito Salvatore Ferreri) e alla vicenda di Salvatore Giuliano e ancora inviato negli Stati Uniti, grazie al contributo finanziario della Fandango, lo sceneggiatore Mario Cereghino che ha potuto vedere i documenti americani dell'Oss fatti desecretare di recente dalla presidenza Clinton.

Grazie a questo lavoro culturale e scientifico, Paolo Benvenuti autore più volte di film fondati sulla ricostruzione storica, come tra gli ultimi *Confortorio*, è stato in grado di scrivere una storia che ha poco a che fare con la storia più o meno ufficiale di Portella della Ginestra.

In primo luogo il film dimostra, con prove difficili da contraddire, che il protagonista della strage non è il bandito Giuliano giocato quel giorno a Portella, con i banditi, c'erano altri gruppi di fuoco, i mafiosi di San Giuseppe Jato e i soldati della Decima Mas di Junio Valerio Borghese trasportati il nottetempo con un aereo dell'Oss di James Jesus Angleton, uomo decisivo nel piano occulto di utilizzazione dei fascisti di Salò contro il comunismo dell'isola divenuto pericoloso, e di arrestare a ogni costo, dopo la vittoria del 20 aprile 1947 nelle elezioni regionali siciliane.

Che autori della strage siano stati i fascisti di Salò e i mafiosi di San Giuseppe Jato, piuttosto che i banditi di Giuliano, è dimostrato in maniera evidente, oltre che dalle numerose testimonianze e dalla successiva, sistematica eliminazione dei possibili testimoni pericolosi dei fatti, dalle perizie mediche svolte subito dopo la strage che trovarono nei corpi delle vittime e dei feriti non i proiettili di facili in dotazione alla banda Giuliano bensì quelli dei mitra americani posseduti dai mafiosi e delle grosse militari lanciate dagli uomini della Repubblica sociale italiana.

Una simile ricostruzione permette, in primo luogo, di accantonare la favola poco credibile di un mero episodio di banditismo siciliano o di un delitto maturato negli ambienti mafiosi e pone invece l'accento ancora una volta sui forti legami tra la situazione internazionale e quella siciliana negli anni successivi allo sbarco anglosassone in una situazione ancora fluida nel nostro paese e particolarmente nel sud e nell'isola dove gli equilibri politici erano ancora in movimento e le forze di sinistra, socialisti e comunisti, avevano guidato l'occupazione delle terre e la lotta contro il latifondo meridionale.

Conduce quindi gli storici e l'opinione pubblica a porsi interrogativi nuovi e più ampi. Già Claudio Pavone ha sottolineato la forte continuità dello Stato italiano emerso dalla Seconda guerra mondiale rispetto al passato ma in questo caso ci troviamo di fronte a una strategia della tensione che ha inizio non negli anni Sessanta ma subito dopo la fine del conflitto e ancor prima che Churchill e Truman proclamino la guerra fredda a tutto il mondo.

E, nello stesso tempo, ci troviamo di fronte a una partecipazione diretta e in primo piano dei servizi segreti americani nell'organizzazione di una strage cui seguiranno, nelle settimane del giugno 1947, assalti ed eccidi nelle campagne del lavoro di tutto il palermitano allo scopo di intimidire e di ridurre alla ragione uomini e forze politiche che avevano scelto la strada delle elezioni e della lotta politica parlamentare. Con quei servizi segreti sono alleati, a leggere i documenti americani, l'associazione mafiosa, gli agrari, il fronte politico che si oppone alla sinistra, il Vaticano.

In questo senso la banda Giuliano è il leggendario bandito appaiono come pedine di scarso rilievo di un gioco più grande che si svolge tra Washington e Roma in una guerra non ancora dichiarata ma ormai già in corso tra gli Stati Uniti e l'Unione Sovietica dopo gli accordi di Yalta che hanno assegnato all'Italia, ovviamente con la Sicilia, alla sfera americana e non possono tollerare né che vadano al governo i comunisti e i loro alleati né che il partito cattolico, inevitabilmente scelto dagli Stati Uniti come privilegiato fin dalla caduta del fascismo, sia sconfitto.

Ogni mezzo per raggiungere questi obiettivi è ritenuto lecito anche se il patto con la mafia sarà pagato con centinaia di vittime nei successivi cinquant'anni e anche se saranno subito richiamati in servizio contro i comunisti quei fascisti estremi di Salò che avevano torturato e massacrato fino alla primavera del 1945 i partigiani del nord Italia. La lezione che si ricava da un film asciutto e antiretorico, persino freddo in molte sequenze, è amara e dolorosa ma fa fare un passo avanti alla ricostruzione storica di quel periodo decisivo per la nascita e la cristallizzazione dello Stato repubblicano.

Qual la revisione interpretativa nasce dalla scoperta di nuovi fatti storici che nessuno aveva potuto vedere fino ad oggi e non da chiacchiere di salotti più o meno politicamente orientati. C'è da sperare che chi rifiuta di fronte alle novità clamorose di cui si parlerà a Venezia riesca a opporre documenti a documenti, ragionamenti a ragionamenti piuttosto che chiacchiere o invettive.

Nicola Tranfaglia

Il bandito Giuliano fu la pedina di un gioco più grande che si svolse tra Washington e Roma... «Segreti di Stato», grazie a nuove fonti storiche, dimostra che la strategia della tensione iniziò nel '47

Macaluso: «Un eccidio firmato mafia e agrari»

«Fu un attacco alla riforma agraria, ai contadini e al Pci, non un "messaggio" a Togliatti»

Stefano Milani

ROMA Luì c'era: Emanuele Macaluso, dirigente dell'ex Partito comunista, nel '46 era segretario provinciale della Camera del lavoro di Caltanissetta, nel '47 era segretario regionale della Cgil siciliana e si verificò del Pci dell'Isola. Ricorda benissimo la strage di Portella della Ginestra. Ma debbia della tesi del regista Paolo Benvenuti. Anche lui vi dà due fotografie.

Per Benvenuti la strage di Portella fu un avvertimento dei

è che gli agrari, le vecchie classi dirigenti, la mafia usarono la banda Giuliano contro il movimento contadino e quindi contro la sinistra. Il quadro è più complesso di un avvertimento politico.

In una foto un ufficiale dei carabinieri con baffetti compare accanto a Togliatti portato in barella dopo che lo studente catanese Antonio Pallante gli ha sparato davanti a Montecitorio, nel luglio '48. L'altro ritrae il capitano dei carabinieri Antonio Perenze accanto al cadavere di Salvatore Giuliano, appena ucciso il 5 luglio 1950. Per il regista il militare del primo scatto è sempre Perenze.

Il "signor" Scelba erano i mandanti e comunque superano. La ritiene plausibile?

È quello che Fiocchi gridò in aula. La mia opinione è che il bandito disse qualcosa di molto ricattatorio. Non escludo che qualcuna di queste persone sia stata dentro il gruppo che decise la strage, è possibile, ma non lo penso. Non credo affatto che Mattarella o Scelba siano stati fra i mandanti. C'erano infiltrati della polizia nella banda Giuliano, però molti di questi facevano anche un loro gioco in cui le classi dirigenti siciliane non è detto fossero solo strumenti del governo e del ministro. Da questa valutazione emergono

le forze di sinistra, socialisti e comunisti, avevano guidato l'occupazione delle terre e la lotta contro il latifondo meridionale.

Conduce quindi gli storici e l'opinione pubblica a porsi interrogativi nuovi e più ampi. Già Claudio Pavone ha sottolineato la forte continuità dello Stato italiano emerso dalla Seconda guerra mondiale rispetto al passato ma in questo caso ci troviamo di fronte a una strategia della tensione che ha inizio non negli anni Sessanta ma subito dopo la fine del conflitto e ancor prima che Churchill e Truman proclamino la guerra fredda a tutto il mondo.

E, nello stesso tempo, ci troviamo di fronte a una partecipazione diretta e in primo piano dei servizi segreti americani nell'organizzazione di una strage cui seguiranno, nelle settimane del giugno 1947, assalti ed eccidi nelle campagne del lavoro di tutto il palermitano allo scopo di intimidire e di ridurre alla ragione uomini e forze politiche che avevano scelto la strada delle elezioni e della lotta politica parlamentare. Con quei servizi segreti sono alleati, a leggere i documenti americani, l'associazione mafiosa, gli agrari, il fronte politico che si oppone alla sinistra, il Vaticano.

In questo senso la banda Giuliano è il leggendario bandito appaiono come pedine di scarso rilievo di un gioco più grande che si svolge tra Washington e Roma in una guerra non ancora dichiarata ma ormai già in corso tra gli Stati Uniti e l'Unione Sovietica dopo gli accordi di Yalta che hanno assegnato all'Italia, ovviamente con la Sicilia, alla sfera americana e non possono tollerare né che vadano al governo i comunisti e i loro alleati né che il partito cattolico, inevitabilmente scelto dagli Stati Uniti come privilegiato fin dalla caduta del fascismo, sia sconfitto.

Ogni mezzo per raggiungere questi obiettivi è ritenuto lecito anche se il patto con la mafia sarà pagato con centinaia di vittime nei successivi cinquant'anni e anche se saranno subito richiamati in servizio contro i comunisti quei fascisti estremi di Salò che avevano torturato e massacrato fino alla primavera del 1945 i partigiani del nord Italia. La lezione che si ricava da un film asciutto e antiretorico, persino freddo in molte sequenze, è amara e dolorosa ma fa fare un passo avanti alla ricostruzione storica di quel periodo decisivo per la nascita e la cristallizzazione dello Stato repubblicano.

Qual la revisione interpretativa nasce dalla scoperta di nuovi fatti storici che nessuno aveva potuto vedere fino ad oggi e non da chiacchiere di salotti più o meno politicamente orientati. C'è da sperare che chi rifiuta di fronte alle novità clamorose di cui si parlerà a Venezia riesca a opporre documenti a documenti, ragionamenti a ragionamenti piuttosto che chiacchiere o invettive.

Nicola Tranfaglia

L'image du journal *L'Unità Il Bandito amerikano* du 14 août 2003 suite à la présentation du film.

Autour de l'an deux mille, le film de Paolo Benvenuti, a de nouveau renouvelé l'intérêt pour l'Affaire et ouvert la voie à une série de projets cinématographiques, parmi lesquels il faut mentionner en 2010 *: L'eroe senza patria* le film du réalisateur Salvatore Piraino[230]. Se présentant comme l'histoire vraie de Salvatore Giuliano, le film ne comportent que des acteurs siciliens. Il a été réalisé dans la région de Marsala et de Custonaci (une ville de la province de Trapani). Les décors et les dialogues montrent qu'il s'agit d'un film à petit budget. Le contenu du film ne présente pas d'intérêt pour les besoins de cette recherche, mais il est intéressant de

[230] Le film n'est pas sorti dans les salles de cinéma et peut être visionné sur https://www.youtube.com/watch?v=KRgxFONbkyQ.

noter que le film a bénéficié d'une assez grande visibilité sur le web. En effet, même s'il n'a pas été distribué dans les salles de cinéma, il a obtenu 604.606 vues en mars 2023 et 61 commentaires sur la plateforme YouTube, ce qui montre à quel point les plateformes numériques ont été importantes pour donner une nouvelle actualité à l'histoire[231].

Une version robinwoodienne de l'histoire de Giuliano aurait pu faire l'objet d'un film en 2011, *La leggenda senza storia d'*Enzo Girolamo Castellari, distribuée par Albamed Production. Dans une série d'entretiens, le réalisateur révèle les motivations qui l'ont amené à s'intéresser à l'histoire de Giuliano. « Enfant, j'avais une passion infatigable et une grande admiration pour Salvatore Giuliano, j'ai grandi en étant habité par son mythe. J'avais beau lire et entendre, je ne le considérais pas comme un bandit ou un meurtrier, mais comme un Robin des Bois qui volait des choses aux riches pour donner aux pauvres. Et maintenant, ce film va révéler quelque chose de nouveau sur lui qui me montre à quel point j'avais raison quand j'étais jeune »[232]. « Dans le film, poursuit le réalisateur, l'aventure, le suspense, la haine, la vengeance et l'amour seront condensés ». Malgré les ambitions du réalisateur, le projet n'a probablement pas été achevé, car aucun film de Castellari n'est à ce jours trouvable.

Toujours en 2011, un autre film consacré à Salvatore Giuliano devait être réalisé, produit par la Sicily Production film de Francesco Sacco en collaboration avec une production canadienne. *Il leone di Montelepre - la vera storia di Salvatore Giuliano (Le Lion de Montelepre - la véritable histoire de Salvatore Giuliano)* aurait entièrement été basé sur la reconstitution de l'histoire de Salvatore Giuliano écrite par son neveu Giuseppe Sciortino, le scénariste du film, qui aurait « révélé des secrets et des détails de l'histoire de Salvatore Giuliano qui n'ont jamais été révélés auparavant ». Cependant, ce film n'a pas non plus été réalisé, mais on retrouve la collaboration du neveu dans un autre film intitulé *Il Padrino del bandito Giuliano* de Leva Lykos en 2017. Le film produit par Carlo Fusco est une fiction documentaire qui recueille les témoignages d'historiens, de journalistes et de criminologues qui se penchent depuis des années sur l'Affaire Giuliano. Le film montre « une image à 360 degrés de Salvatore Giuliano en tant que meurtrier, héros et bandit romantique, dans une tentative de reconstitution

---

[231] Sur le rôle joué par les plateformes numériques, voir partie II. 2. IV. *La représentation de Salvatore Giuliano dans les médias numériques : traitement médiatique des vidéos et des groupes de partage sur les réseaux sociaux*.

[232] Pour lire l'interview dans son intégralité, voir http://www1.adnkronos.com/IGN/News/Spettacolo/Nuovo-film-sul-bandito-Giuliano-Castellari-Era-una-sorta-di-Robin-Hood_312120717262.html.

d'une affaire sur laquelle le secret d'État s'applique encore aujourd'hui »[233]. Le film est caractérisé par des références continues à la situation politique de l'après-guerre, privilégiant les épisodes du massacre de Portella della Ginestra et les intérêts américains au début de la guerre froide. Le film a connu un certain succès. En effet, il a été présenté au Festival du film de Berlin en 2017 et distribué dans le monde entier par la société de distribution américaine *Adler&associated* à Los Angeles.



Chi ha paura di Giuliano ? est une autre fiction documentaire réalisée en 2018 par Valentina Gebbia, Nunzio Giangrande et Giacomo Bommarito. Elle s'inspire du livre écrit par Valentina Gebbia elle-même *Io C'ero. Parla la vedetta di Salvatore Giuliano*[234]. Il s'agit d'un documentaire qui alterne quelques scènes fictives de la vie de Salvatore Giuliano, dont le rôle est joué par Cesare Biondolillo, et une longue interview du guetteur de Salvatore Giuliano qui raconte la version qu'il tient pour le vrai après soixante-dix ans de silence. Dans le documentaire, la vie de Salvatore Giuliano, considéré comme un véritable héros sicilien, est à nouveau évoquée. Le guetteur s'attarde notamment sur le massacre de Portella della Ginestra

[233] Cité, dans, Leva Lykos http://www.jamovie.it/jamovie-incontra-ieva-lykos-attrice-regista-sceneggiatrice-documentarista/.

[234] Valentina Gebbia, *Io C'ero, parla la vedetta di Salvatore Giuliano*, Flaccovio editore, 2018.

dans lequel il souligne que Salvatore Giuliano « n'a pas tiré sur la foule mais que les responsables sont à rechercher dans la sphère politique »[235].



Le dernier film dans l'ordre chronologique est un court-métrage de 2019 en langue sicilienne, intitulé *Turiddu Sunnaturi*, de Giovanni Battista Pollina avec la production *Sicilia Incantata*. Le court-métrage vise à donner une interprétation libre de l'histoire de Salvatore Giuliano sans aucun intention historique ou politique. Le film a été distribué sur la plateforme YouTube à l'adresse https://www.youtube.com/watch?v=OqSA2ALvFJ4&feature=youtu.be. Le film dure 29 minutes et ne semble pas avoir connu un grand succès. En fait, elle a été vue 7700 fois en mars 2023.

Comme on peut donc le constater, cet ensemble de films est assez important. De plus, il peut exister d'autres films qui n'ont pas été mentionnés. Dans cette étude, seuls ont été analysés les films qui ont eu une bonne visibilité à travers la presse et les médias grand public (YouTube en particulier). L'objectif de cette recherche est en fait de montrer que toutes ces représentations basées sur l'histoire de Salvatore Giuliano sont encore présentes parmi les gens d'aujourd'hui et contribuent à maintenir vivante toute l'histoire et à la véhiculer. Le monde du cinéma a joué un rôle important, car il a eu la tâche de nourrir l'histoire du point de vue de la communication

[235] Citation de la vigie extrapolée à partir d'une scène du film.

visuelle tout en négligeant, dans certains cas, le travail de recherche historique effectué ces dernières années par l'historiographie. À l'exception du film *Salvatore Giuliano* de Francesco Rosi et *Affari di Stato* de Paolo Benvenuti, toutes les représentations n'ont pas eu pour but de reconstruire l'histoire d'un point de vue historico-politique. Tous ces artistes ont produit assez aisément des scénarios interprétant et utilisant et la vision du bandit Giuliano qui émerge aujourd'hui des différents canaux médiatiques (surtout des Cantastorie). Ce faisant, une contribution majeure à leur succès est fournie par la personnalité de Salvatore Giuliano lui-même, qui s'est avéré être un personnage qui a suscité, et suscite encore aujourd'hui, la curiosité dans le public, et dont l'histoire, pleine de mystère et de fascination, est parfaitement adaptée au monde du cinéma.

II. 1. II. *Le Salvatore Giuliano* de Rosi et la naissance d'un intérêt historico-sociologique.

« Ce livre est né d'un choc : la vision, en février 1963, de *Salvatore Giuliano* et le sentiment qu'en nouveau cinéma politique de gauche venait de naitre qui se doublait d'une rigoureuse leçon de méthode »[236]. Ces mots de Michel Ciment[237] nous permettent de comprendre l'importance que le film de Rosi avait non seulement par rapport à l'histoire du bandit Giuliano mais aussi par rapport à un certain nouveau type de cinéma. Après le film *Salvatore Giuliano,* Francesco Rosi réalisera d'autres films qui consacreront le rôle du réalisateur parmi les plus grands réalisateurs italiens du XXe siècle[238].

Le film *Salvatore Giuliano* de Francesco Rosi est sorti dans les salles de cinéma en 1962 et a été très bien accueilli par la critique et le public en Italie et à l'étranger[239]. C'est le premier film italien à aborder le sujet de la mafia de manière non réductrice. Avant lui, le sujet n'avait

---

[236] Michel Ciment, *Le dossier Rosi,* édition stock, 1976, p. 11.

[237] Michel Ciment est membre du comité de rédaction de la revue *Positif* et auteur de nombreux ouvrages sur le cinéma.

[238] Pour plus d'informations sur la filmographie de Francesco Rosi, *Francesco Rosi* édité par Sebastiano Gesù, incontri con il cinema, Acicatena, 1991.

[239] Sur l'importance du film de Rosi aux États-Unis, voir l'essai de Gaetana Marrone dans *Francesco Rosi e la critica americana* dans *Francesco Rosi* édité par Sebastiano Gesù, incontri con il cinema, Acicatena, pp. 79 - 85.

été que rarement abordé et sans aucune contextualisation sociale et politique du phénomène mafieux. Citons par exemple le film *Au nom de la loi* de Pietro Germi (1949) ou *I fuorilegge* de D'Aldo Vergano (1950)[240].

Salvatore Giuliano est aussi le premier film à porter l'histoire du bandit sur grand écran, proposant, quelques années après les faits, un débat historico-politique sur la mort de Giuliano et surtout sur ce qui s'est passé pendant les années où le bandit a vécu. Douze années se sont écoulées depuis ce 5 juillet 1950 où le cadavre désarmé de Giuliano gisait sur le sol de la cour de Castelvetrano. À partir de ce moment, les hypothèses et les conjectures ont été nombreuses, et des années plus tard, Francesco Rosi reconstitue l'événement en réalisant une reconstruction méticuleuse de ce qui s'est passé au cours de ces années.

Le processus bureaucratique pour obtenir l'autorisation de la censure était assez long. La reconstitution des événements par Rosi relance le débat non seulement sur la figure de Giuliano mais aussi sur le problème de la liberté d'expression en Italie. Le film, qui a été bloqué pendant 45 jours à la censure en raison de la demande des censeurs de procéder à de nombreuses coupes dans le film, est finalement sorti dans les salles de cinéma avec une interdiction aux mineurs de moins de 16 ans[241]. Les restrictions de la censure s'ajoutent à la méfiance de la famille Giuliano, qui avait déjà demandé à la justice de suspendre le tournage. Il s'agissait également d'un événement spécial. En effet, c'est la première fois dans l'histoire du cinéma italien que des particuliers s'adressent à la justice non seulement pour obtenir une interdiction de tournage, mais aussi une interdiction de production d'un film : « Les membres de la famille ont demandé au magistrat de Partinico d'ordonner au réalisateur Francesco Rosi de suspendre le tournage du film, dans lequel certains méfaits du bandit seront racontés ». Les plaignants affirment craindre pour la réputation du bandit et réclament en même temps l'exclusivité de l'exploitation commerciale des exploits du défunt'[242].

---

[240] Jean A. Gili, *Le cinéma italien*, Edition de La Martinière, Paris, 2011 p. 201.

[241] Pour plus d'informations sur la censure dans le film de Rosi et les points sur lesquels les censeurs s'arrêtaient, voir le dossier de Maria Procino dans *La montagna de Francesco Rosi : Salvatore Giuliano*, SLM sopra il livello del mare, rivista dell'Istituto nazionale della montagna, n° 30, 2006, p. 58 et les articles du quotidien *L'Unità*, *Gravi tagli chiesti dai censori al film sul bandito Giuliano*, 11 janvier 1962, p. 2. *La censura: dalle lettere dei ministri alla rivalutazione delle leggi fasciste*, 7 décembre 1961, p. 3.

[242] Cité dans, *L'Unità, Un'azione giudiziaria della famiglia Giuliano*, 10 Juin 1961, p. 6.

Malgré les difficultés de découpage de certaines scènes, le film commence par la mort du bandit et enquête sur la Sicile et l'Italie de l'après-guerre aux années 1960. Bien que le mythe de « Giuliano » se confonde avec la réalité, Francesco Rosi parvient à déplacer le point d'observation et d'analyse, du bandit aux événements. Il raconte le massacre de Portella della Ginestra près de Piana degli Albanesi, la capture de la bande, le procès et la mort du bras droit de Giuliano, Gaspare Pisciotta[243].

Toutefois, avant de procéder à une analyse du film, il est important de souligner certains aspects relatifs aux intentions de Rosi quand il raconte l'histoire de Giuliano. Ce qui a poussé Francesco Rosi à réaliser un film sur le bandit de Montelepre, c'est son désir de révéler, à travers la figure de Giuliano et surtout à travers sa mort, la réalité sociale et politique de la Sicile de l'après-guerre.

Mais les intentions de Rosi ont été assez mal comprises. En effet, dès le départ, les critiques ont caractérisé le film de Rosi comme un documentaire historique qui tente de mettre en lumière les nombreuses zones d'ombre entourant la figure de Giuliano. Mais Rosi lui-même désavoue cette interprétation et rejette cette caractérisation. « Pour Giuliano on m'attribue un côté documentariste. Mais si j'ai tenté d'exprimer les choses de la façon la plus vraie, la plus simple, la plus directe possible, cela n'a, selon moi rien à voir avec le documentaire (...) cette manière directe de m'exprimer qui peut sembler celle d'un documentaire, n'est qu'une recherche de style avec une raison fonctionnelle »[244].

Rosi reproduit dans son film les événements qui se sont déroulés dans la Sicile d'après-guerre sans aucune prise de position, laissant le spectateur interpréter les faits comme il l'entend. Rosi a insisté à plusieurs reprises sur cet aspect, affirmant dans ses interviews qu'il ne s'agit pas d'une histoire de crime, et encore moins d'un film sur le bandit Giuliano. Le but n'était pas de faire une enquête policière sur la mort de Giuliano ni de clarifier les nombreux points obscurs de l'Affaire. En fait, il n'y a pas de place dans le film pour l'homme Giuliano. Le spectateur n'assiste pas à la mort de la personne car l'acte est déjà accompli. Il le verra mort, inerte, soumis aux reconstitutions policières. Francesco Rosi nous prive donc dans son film des trois moments décisifs de toute l'histoire : sa jeunesse dans l'environnement familier de Montelepre,

---

[243] Maria Procino, *La montagna di Francesco Rosi: Salvatore Giuliano,* SLM sopra il livello del mare, rivista dell'Istituto nazionale della montagna, n° 30, 2006, p. 56.

[244] Cité dans, Francesco Rosi in Michel Ciment, *Le dossier Rosi*, Editions Stock, 1976, p. 124.

l'événement déclencheur qui détermine son aventure de bandit, et précisément le moment où il est tué.

L'objectif de Rosi était d'analyser en détail le contexte politique dans lequel se déroule l'histoire. Essayer de comprendre comment un chef de gang est devenu un représentant politique de la Sicile, quels mécanismes l'ont amené à jouer ce rôle et comment Giuliano en est venu à être en mesure de défier l'État italien.

Le véritable sujet du film n'est donc pas Giuliano. « Le Giuliano présenté par Rosi n'est ni exalté ni condamné. Il n'est que le fruit de sa terre, des conditions sociales et politiques des années 40 » [245]. Giuliano est le prétexte pour raconter au public des événements connus et ensuite examiner les aspects politiques et sociaux qui ont déterminé ces événements, sans proposer de solutions, mais plutôt en notant la logique qui relie les faits et les actions humaines aux conséquences de ces actions[246]. Voici les mots de Rosi à ce sujet : « en 1960, j'ai voulu adresser un discours sur le cadavre d'un jeune bandit devenu l'ennemi de l'État italien, mort dix ans plus tôt dans une fusillade avec les forces de l'ordre, selon la version officielle, en vérité tué par traîtrise par la mafia et remis mort à l'État dans le cadre de la collusion entre le pouvoir politique, celui des institutions et celui de la mafia »[247].

Rosi construit un discours cinématographique sur ce qui s'est passé en Sicile après la guerre et *Salvatore Giuliano* est plutôt un film dans lequel le personnage de Giuliano et la représentation de sa mort sont les moyens par lesquels Rosi décide de développer un discours sur le pouvoir et les mécanismes qui font que la politique doit faire des compromis afin de maintenir son pouvoir. Rosi donc, plutôt que de s'attarder sur l'histoire de Giuliano, nous parle de la Sicile, un pays triste, opprimé, perdu et en révolte[248].

Ce sera le fil directeur qu'il poursuivra tout au long de sa carrière de cinéaste. Le discours sur le pouvoir est continuellement proposé de nouveau dans ses films car Rosi estime que seul

---

[245] Cité dans, Jean A. Gili, *Le cinéma italien*, Edition de La Martinière, Paris, 2011 p. 201.

[246] Cette technique narrative utilisée par Rosi se retrouve dans d'autres films du même réalisateur comme *Il Caso Mattei* (1972) et *Lucky Luciano* (1973).

[247] Cité dans, F. Rosi, *Cercare la verità*, in T. Kezich, *Salvatore Giuliano*, Rome, Cinecittà Holding Spa, 1999, p. 8.

[248] Initialement, le titre du film était *Sicilia 1943 - 1960*, puis il a été changé en *Salvatore Giuliano*. F. Rosi, *Cercare la verità*, in T. Kezich, *Salvatore Giuliano*, Rome, Cinecittà Holding Spa, 1999, p. 8.

le cinéma assume ce pouvoir de concentrer les idées que l'on veut exprimer et de les faire passer au public, en échappant à l'autocensure[249].

Un film, donc, qui retrace les événements historiques et politiques qui se sont déroulés avant et après la mort du bandit Giuliano sans nécessairement chercher la vérité et il s'agit dans phénomene inédit dans le milieu cinématographique de l'Affaire Giuliano. À cet égard, Rosi propose une élaboration de documents mettant en évidence une réalité filtrée et interprétée : « je déteste le cinéma vérité, déclare-t-il, parce que ça n'existe pas. Qu'est-ce que la vérité ? Il y a une réalité, qui est une réalité objective, en dehors de nous (...) je cherche à faire naitre mes films de la réalité même, que j'observe et analyse ; je ne veux pas appliquer à la réalité une histoire fabriquée » [250].

Rosi filtre et conceptualise donc la réalité, procédant à une analyse des événements à travers laquelle le réalisateur ne s'interroge plus et ne représente plus la manière dont les événements se sont produits, mais s'interroge sur les raisons sociales et politiques qui les ont déterminés[251]. La structure narrative du film nous permet de mieux préciser cet aspect. Rosi a décidé de présenter de manière drastique la représentation des événements dans le film, en contraste évident avec la linéarité de la narration journalistique. La narration filmique de *Salvatore Giuliano*, en effet, est construite sur une discontinuité temporelle et sur une recomposition des faits, et entend remédier au manque de clarté avec lequel ces faits se sont produits dans la réalité en reconstruisant les événements non plus selon un ordre chronologique mais selon des relations de cause à conséquence[252]. Le fil narratif du film se déroule de 1945 à 1954 mais sans ordre précis : après la première scène où l'on aperçoit le corps de Giuliano dans la cour de Castelvetrano, le récit se déplace en 1945, où les événements se succèdent grâce à une voix off, et passe ensuite aux années 1945-1947 entrecoupées de quelques scènes qui ramènent le spectateur en 1950, année de la mort de Giuliano. Cette discontinuité temporelle proposée par Rosi est rendue possible parce que le public connaît déjà les événements et a un bon souvenir de ce qui s'est passé.

---

[249] Jean A. Gili, *A proposito del potere* in *Francesco Rosi* édité par Sebastiano Gesù, incontri con il cinema, p. 48.

[250] Cité dans, Francesco Rosi in Michel Ciment, *Le dossier Rosi*, Editions Stock, 1976, p. 124 - 125.

[251] Monica facchini, *Lament, order and subalternity in Salvatore Giuliano*, California Italian Studies, 1(1), 2010, p. 2.

[252] Ibid, p. 7.

Le récit de Rosi était obéit également à l'exigence de « raconter les faits en donnant au public l'impression de la confusion, du manque de clarté avec laquelle ces événements se sont produits dans la réalité. En essayant toutefois de donner un ordre à cette confusion afin que le public puisse juger de l'extérieur sans être lui-même plongé dans cette confusion »[253]. Ce qui intéressait Rosi dans son *Salvatore Giuliano*, c'est que cette histoire puisse avoir une certaine « chaleur humaine universelle »[254] et laisser le spectateur avec plus de questions que de réponses, laissant la porte ouverte aux nombreuses interprétations qui ont été faites de l'histoire et jouant surtout sur l'aspect émotionnel de certaines scènes du film. Rosi est également conscient de la nécessité de préserver une marge d'indécision à l'intérieur de laquelle le raisonnement du spectateur puisse intervenir puisque le réalisateur lui-même n'a pas la capacité ou la possibilité de comprendre le déroulement des événements. Rosi est conscient de l'impossibilité de faire des déclarations définitives puisque les relations entre le pouvoir et la mafia présentes dans le film dissimulent par nature les mécanismes cachés qui les lient. L'objectif de Rosi est donc de montrer comment l'histoire de Salvatore Giuliano et de sa mort est « une histoire exemplaire dans laquelle convergent tous les éléments qui composent notre tragédie nationale : institutions impuissantes, sous-culture dans la moitié du pays, corruption politique et organes de l'État dépendants de la superpuissance économique, la véritable super-mafia à l'origine, qui protège ensuite toutes les autres formes de mafia »[255].

L'aspect émotionnel dont Rosi nous parle est donc la clé pour bien interpréter les événements et que l'on retrouve surtout dans la première partie du film. En fait, le film a une double structure basée sur deux axes : « d'abord le cadavre de Giuliano et les événements qui se sont déroulés en Sicile de 1945 à 1950, puis le procès à Viterbe et la capture de la bande. À partir des faits, déclare-t-il, j'avais deux possibilités : « la première était de faire comprendre au spectateur ce qui s'était passé et ce dont il s'agissait à travers une émotion, le cadavre ; la seconde, de relier tous les faits au cours du procès, de raviver toutes les contradictions vues auparavant »[256].

---

[253] Cité dans, Francesco Rosi d'après le livre de Michel Ciment, *Le dossier Rosi*, Editions Stock, 1976, p. 123.

[254] Ibid, cit. p. 123.

[255] Cité dans, Lino Jannuzzi, Francesco Rosi, *Lucky Luciano*, Milan, Bompiani, 1973.

[256] Cité dans, Francesco Rosi in Franca Faldini et Goffredo Fofi, *L'avventurosa storia del cinema italiano raccontata dai suoi protagonisti*, Feltrinelli, Milan, 1981, p. 33.

Dans le film, Rosi ne donne pas beaucoup de place au personnage vivant de Giuliano. Les scènes dirigées vers le bandit sont rares et insaisissables. On le voit presque toujours rapidement sans que la caméra ne s'attarde sur son visage. Le discours narratif de Rosi consiste à présenter Giuliano comme un personnage dont l'image est présente dans la communauté de Montelepre dans l'esprit et la bouche des habitants mais qui n'est presque jamais vu par ses concitoyens et par conséquent aussi par le spectateur[257].

Mais l'invisibilité de Giuliano est ambiguë aux yeux du spectateur car elle confirme et accroît l'aspect mystique du bandit : « Giuliano comme idée de révolte contre l'État, de vengeance sociale, de rédemption des pauvres ». Un imperméable blanc et des jumelles, presque un attribut de l'idée : blanc, éloignement. « En le reléguant dans l'invisibilité, Rosi a probablement rendu plus sévère l'accusation portée contre la classe dirigeante qui a instrumentalisé Giuliano, mais en même temps, pour le public sicilien, il n'a fait que confirmer un mythe »[258]. L'interprétation de Sciascia, selon laquelle la logique de l'invisibilité de Giuliano a conduit les paysans siciliens qui ont vu le film à en faire un mythe encore plus grand, se reflète également dans les propos de Rosi qui, toutefois, souligne une fois de plus que son intention n'était pas de détruire le mythe de Giuliano. Son objectif n'était pas de traiter du personnage de Giuliano mort mais de la Sicile. La mythification de Giuliano était également inévitable car il était déjà un mythe et il n'était pas dans l'intérêt de Rosi de le détruire[259.]

Le contraire est vrai pour le personnage de Giuliano mort, auquel Rosi accorde au contraire une attention considérable à deux occasions : dans la première scène du film, lorsque Rosi a besoin de créer une émotion chez le spectateur à travers la vision du corps de Giuliano gisant sur le sol dans la cour de Castelvetrano, et plus tard dans la scène de la reconnaissance

---

[257] La technique utilisée par Rosi consiste à montrer le visage de Salvatore Giuliano à plusieurs reprises. Voici les scènes dans lesquelles on le voit. Min. 14. 3, lui et ses hommes attaquent une caserne de carabiniers. Min. 20. 44 il est vu dans la montagne de Montelepre observant à travers ses jumelles la vallée en contrebas et l'avancée des soldats. A partir du min. 28. 20 à min. 31. 45 dans une fusillade avec des soldats dans les montagnes de Montelepre. Min. 41. Giuliano est vu dans la pénombre quittant la maison alors que les carabiniers entrent dans la maison par la porte d'entrée. Min. 51. 40 Le corps de Giuliano gît sur une plaque de marbre à la morgue, attendant que sa mère le reconnaisse. Min. 57. Rassemblement d'hommes avant le massacre de Portella della Ginestra. Min. 1. 34. 00 Giuliano de dos se dispute avec un chef de la mafia. Min. 1. 41. 00 Gaspare Pisciotta se dispute avec Giuliano (non encadré) chez l'avocat Di Maria. Minute 1. 46. 30 les carabiniers placent le corps de Salvatore Giuliano dans la cour de Castelvetrano.

[258] Cité dans, Leonardo Sciascia, *La corda pazza. Écrivains et choses de Sicile*, Einaudi 1963.

[259] Francesco Rosi d'après le livre de Michel Ciment, *Le dossier Rosi*, Editions Stock, 1976, p. 127 - 128.

du corps par la mère à la morgue de la ville[260]. Dans ces deux scènes, le personnage principal du film de Rosi n'est pas la Sicile mais le bandit Giuliano. La représentation du corps mort du bandit constitue, en effet, le moment émotionnel à travers lequel le spectateur peut comprendre ce qui s'est passé et intervient avant l'analyse rationnelle des événements dans le processus que Rosi propose dans la deuxième partie du film.

« Dans *Salvatore Giuliano*, je voulais montrer qu'un homme avait été poursuivi et tué, que sa mort avait été présentée d'une certaine manière et que la vérité était toute autre. En menant une enquête sur cette vérité cachée, j'ai découvert une complicité entre les forces de l'ordre et la mafia. Mais je devais aussi expliquer comment était la Sicile à l'époque, pourquoi ce garçon était devenu un bandit, et cela a été transmis au public par l'émotion, d'où l'idée du cadavre, montré dans un moment d'émotion avant la lecture rationnelle du processus »[261].

À travers la première scène du film, Rosi veut donc toucher émotionnellement le public et l'amener ensuite à réinterpréter les événements qui ont conduit à sa mort. Le corps de Giuliano est représenté tel que les journaux de l'époque l'ont présenté : allongé sur la poitrine, le gilet trempé de sang, autour du corps quelques objets, les carabiniers et quelques représentants des autorités judiciaires reconstituant ce qui s'est passé. Le choix de Rosi de partir de la reconstitution des journeaux à probablement pour but de donner au spectateur une image de quelque chose qu'il connaît déjà avant. L'image du corps de Giuliano gisant dans la cour avait été reprise par les journaux les plus importants de l'époque et avait certainement fait son chemin jusqu'au public[262].

Le plan initial est pris de haut et on passe ensuite à de gros plans du cadavre. Il est intéressant de noter que le cadavre de Giuliano est représenté dans un *espace clos* inaccessible à la communauté. L'absence de la communauté dans la cour autour du mort est particulièrement significative dans cette scène comme dans celle de la reconnaissance du corps de Giuliano par sa mère, car ils représentent le maintien de l'ordre public et l'autorité des institutions étatiques.

---

[260] Pour plus d'informations sur les deux scènes du film, voir l'étude de Monica Facchini, *Lament, order and subalternity in Salvatore Giuliano*, California Italian Studies, 1(1), 2010.

[261] Cité dans, Francesco Rosi d'après le livre de Michel Ciment, *Le dossier Rosi*, Editions Stock, 1976, p. 128.

[262] Sur l'image du corps de Giuliano voir aussi la partie relative à la transmission de la mémoire première partie chapitre III. De nombreuses personnes interrogées, en se remémorant l'histoire de Giuliano, ont fait référence au film de Rosi et au corps gisant sur le sol dans la première scène.

Ce n'est qu'ensuite que la communauté et les journalistes peuvent entrer dans la cour et observer de près le corps de Giuliano[263].

Rosi accorde également une attention particulière à la scène dans laquelle la mère se prépare à reconnaître le corps de Giuliano (min. 49. 35). De nombreux journalistes et policiers sont rassemblés dans le cimetière de Castelvetrano lorsque l'on voit arriver au loin la mère de Giuliano accompagnée de sa fille Mariannina. Les deux femmes, le visage couvert, se précipitent dans la morgue pour éviter d'être prises en photo par les photographes mais avant de pouvoir entrer, elles doivent attendre l'autorisation des autorités judiciaires et l'arrivée du préfet. La scène des deux femmes assises à l'extérieur de la morgue est particulièrement émouvante, car toutes deux continuent de répéter le nom de Giuliano au milieu des larmes et des cris de douleur. Quelques journalistes parviennent à franchir la barrière des carabiniers et à atteindre les deux femmes qui crient «meurtriers » aux journalistes accourus sur les lieux. L'arrivée du préfet dans la scène suivante permet aux deux femmes de se libérer de la frénésie des journalistes et, avec l'aide de quelques hommes et de la police, elles parviennent à se frayer un chemin dans la foule et à entrer enfin dans la morgue. C'est ici que nous atteignons le point culminant du film (min. 51. 44). Le corps de Giuliano est placé sur une plaque de marbre ovale[264]. Autour de lui, deux hommes immobiles observent la scène. Les portes s'ouvrent et la mère et la sœur de Giuliano entrent dans la pièce accompagnée d'un homme qui les tient dans ses bras. La scène est fortement émotionnelle car le point de vue du spectateur correspond à l'image qu'ont les deux femmes lorsqu'elles entrent dans la pièce.

---

[263] Monica Facchini, *Lament, order and subalternity in Salvatore Giuliano*, California Italian Studies, 1(1), 2010, p. 6.

[264] Pour la réalisation de la scène du corp de Salvatore Giuliano, Rosi s’est sans doute inspiré du tableau de Andrea Mantegna, *Il Cristo morto*, tempera su tela 68x81 cm, Pinacoteca di Brera, Milano, 1470 – 1474.



L'image du corps de Giuliano prise par la caméra alors que sa mère et sa sœur arrivent (min. 52.)



Il Cristo Morto di Andrea Mantegna

La perspective du plan est très importante car elle détermine une forte charge émotionnelle chez le spectateur. Si dans la première scène Rosi montre le cadavre du bandit Giuliano filmé d'en haut à travers le regard des autorités et à travers l'objectif des journalistes, dans cette scène le point de vue est différent. Le réalisateur veut souligner sa nature humaine et mortelleet le fait à travers le point de vue de la mère dans une confrontation émotionnelle immédiate avec le corps de son fils mort[265]. À la vue du corps, la mère s'avance lentement vers son fils, déposant des fleurs aux pieds du cadavre. Le plan s'attarde sur le visage de la mère qui pleure son fils et l'embrasse avec insistance sur le visage. Cette scène est importante non seulement parce que le spectateur est témoin du chagrin maternel d'une mère, mais aussi parce que le visage de Giuliano est cadré en gros plan pour la seule fois du film. En fait, comme

[265] Monica facchini, *Lament, order and subalternity in Salvatore Giuliano,* California Italian Studies, 1(1), 2010, p. 9.

mentionné précédemment, Rosi décide de ne pas cadrer le visage de Giuliano dans le film, précisément pour montrer, selon sont interprétation, qu'il ne s'agit pas d'un film sur Giuliano.

La scène du deuil de la mère penchée sur le cadavre de son fils constitue le point culminant de la reconstruction cinématographique de l'histoire de Giuliano par Rosi. La représentation du corps et le rituel de la complainte de la mère permettent au réalisateur de transmettre le pathos dont résulte la compassion du spectateur envers le bandit. Les images et les cris des deux femmes bouleversent le public et permettent au réalisateur de clore la partie émotionnelle concernant la mort du bandit Giuliano. Toutefois, la reconnaissance par la mère du cadavre de Giuliano ne détermine pas la conclusion de la première partie car avant l'élaboration rationnelle des événements, le film doit raconter ce qui s'est passé lors du massacre de Portella della Ginestra.

Avant d'aborder le débat judiciaire sur la mort du bandit et les événements de Portella della Ginestra, Rosi s'attarde précisément sur la reconstitution de ce qui s'est passé à Piana degli Albanesi le 1er mai 1947. La scène (min. 57. 55) est un tournant dans le film et sert d'élément de liaison entre la première et la deuxième partie.

Dès le début, Rosi s'est posé le problème de la reconstitution d'un événement dont de nombreux éléments ne sont pas encore tout à fait clairs : « il était difficile de reconstituer exactement ce qui s'était passé ce jour-là - là parce que les souvenirs étaient vagues. Je me suis dit que je ne pouvais tourner en imaginant seulement ce qui s'était passé et en faisant confiance aux gens huit ans après. Alors j'ai attendu le 1er mai, et, comme si je devais tourner, je suis allé voir, avec mes collaborateurs, les paysans et leurs drapeaux..., et c'est alors que m'est venue l'idée de faire arriver ce coup de fusil de la montagne »[266].

Rosi décide donc de dépersonnaliser les tueurs et de donner une importance particulière au rôle de la montagne comme lieu d'où proviennent les coups de feu[267]. Une fois de plus, Rosi tente d'obtenir une « chaleur humaine » en déplaçant le point d'attention des tueurs vers les personnes présentes. Dans cette scène, les protagonistes sont les paysans, les femmes, les enfants qui se trouvaient dans la Piana degli Albanesi sur le point de célébrer la fête des travailleurs, plutôt que de s'attarder sur le visage de ceux qui ont tiré ce jour-là à Portella della

---

[266] Cité dans, Francesco Rosi d'après le livre de Michel Ciment, *Le dossier Rosi*, Editions Stock, 1976, p. 126.

[267] Sur l'importance de la montagne dans le film de Rosi, voir Maria Procino, *La montagna di Francesco Rosi: Salvatore Giuliano*, SLM sopra il livello del mare, rivista dell'Istituto nazionale della montagna, no. 30, 2006, p. 56 - 61.

Ginestra. L'objectif de Rosi n'est pas d'interpréter et de proposer au spectateur une recherche de la vérité et c'est pourquoi il décide de ne pas cadrer le visage de la personne qui a tiré ce jour-là. L'objectif est plutôt de mettre en évidence la souffrance des personnes présentes dans la foule ce jour-là. Montrer le bandit en train de tirer aurait été cinématographiquement trop traditionnel. Au lieu de cela, Rosi décide d'obtenir une émotion plus forte à travers l'image des paysans qui passent une journée de fête interrompue par les explosions de la montagne sans savoir exactement ce qui se passe. « J'ai reconstruit la scène d'après les émotions que j'avais ressenties et, pendant que je tournais, des paysans sont venus me dire que c'était exactement ça, alors que je ne m'étais pas documenté spécialement »[268].

La scène commence en encadrant des centaines de paysans défilant au milieu de cris de joie avec des drapeaux communistes et italiens et accompagnés par le son de la fanfare qui souligne le sentiment de fête des personnes présentes. Les paysans terminent le défilé en se rassemblant autour du rocher de Barbato[269] en écoutant dans un silence strict les paroles d'un homme politique. La caméra passe en revue les visages de la foule présente, puis s'arrête et cadre la montagne qui domine toute la Piana.

[268] Cité dans, Francesco Rosi d'après le livre de Michel Ciment, *Le dossier Rosi*, Editions Stock, 1976, p. 126.

[269] Nicola Barbato est le nom d'un ancien socialiste, l'un des fondateurs des fascistes ouvriers siciliens.



Le plan choisi par Rosi au moment où l'on entend les premiers coups de feu arriver (min. 59. 56)

C'est à ce moment que le discours de l'homme politique est brisé par le bruit des mitrailleuses venant de la montagne. En suggérant au spectateur que les tirs proviennent de la montagne, Rosi lui-même a recours à la même technique que celle qu'il a utilisée pour faire voir le corps de Giuliano à la morgue. Dans ce cas, les spectateurs pouvaient s'identifier aux yeux de la mère et comprendre ce qui s'était passé et maintenant, de la même manière, le plan coïncide avec le point de vue des paysans.

Une musique de fond combinée aux cris de certaines femmes et à la vue de certains corps gisant sur le sol confirme le drame qui s'est déroulé. Enfin, la caméra s'attarde pendant 40 secondes (du min. 1. 01. 41 au min. 1. 02. 18) sur l'estrade de Barbato, restée vide en signe de désolation, et la présence des drapeaux immobiles laissés par les paysans en fuite, souligne le tragique de l'événement qui vient de se produire[270].

[270] La scène est particulièrement émouvante grâce à la musique. Voir à ce sujet l'essai d'Ermanno Comuzio, *Quando diventa esemplare il rapporto regista - compositore, La musica di Piccioni nei film di Rosi* in *Francesco Rosi* edité par Sebastiano Gesù, incontri con il cinema, Acicatena, 1991.

Le plan insistant sur le rocher de Barbato marque la fin de la première partie. A partir de ce moment, Rosi procède à l'analyse rationnelle des événements et tente de les reconstituer les faits à travers le procès et la capture de la bande qui captent l'attention du spectateur tout au long de la deuxième partie du film. Dans ce cas, il n'y a pas de place pour l'émotion. Tout au long du procès, Rosi souligne les nombreuses incohérences de l'affaire Giuliano et de ce qui s'est passé à Portella della Ginestra. Si pour la scène de Portella Rosi ne s'était pas nécessairement documenté pour la scène de Portella, toute la deuxième partie a été écrite en se référant fidèlement aux procès.

Dans les scènes qui font référence au procès, Rosi se concentre sur le juge. À travers ce personnage, Rosi met en évidence le mystère de l'Affaire, précisément parce que le juge est le premier à être surpris par les nombreuses incohérences de l'Affaire.

Dans la dernière partie du film, est reconstitué le meurtre de Giuliano par son bras droit Gaspare Pisciotta (dans le film Franck Wolf) et l'empoisonnement ultérieur de Pisciotta lui-même dans la prison de l'Ucciardone. Cette scène met un terme au film.

II. 1. III. *Il Siciliano* et la version romancée de Michel Cimino.

La quantité considérable de documents médiatiques qui ont été analysés dans les chapitres précédent met en evidence le fait que Salvatore Giuliano était un personnage ideal pour la caméra. Les réalisateurs et les scénaristes, à l'exception de comme nous avons vu de Rosi, ont célébré ses exploits, contribuant volontairement ou involontairement à la réalisation du mythe populaire. Le réalisateur qui a le plus contribué à alimenter une version romancée du personnage de Giuliano et qui a suscité de nombreux débats dans la presse italienne et américaine est Michael Cimino avec le film *Il Siciliano*[271].

Après deux années de travail passées en Sicile, le réalisateur italo - américain propose à nouveau, 37 ans après la mort de Salvatore Giuliano, l'histoire du bandit, attirant ainsi

[271] Michael Cimino, réalisateur américaine auteur de *Voyage en haut de l'enfer* (1978), *L'Armée du dragon* (1985) sont les deux œuvres incontestés. *Les portes du Paradis* (1980) c'est un échec total, bien que le film soit remarquable avec une problématique sociale proche du *Sicilien*, en représentant la lutte des paysans.

l'attention des médias sur l'histoire du bandit. Le film est basé sur le livre de Mario Puzo[272] et a été présenté en première mondiale à Nice le 26 octobre 1987. La presse attendait beaucoup de ce film, curieuse de le découvrir et de le comparer avec le film de Francesco Rosi, considéré comme le point de référence cinématographique dans la connaissance et la diffusion de cette histoire. Les attentes des critiques ont toutefois été sévèrement déçues par la vision du film, qui proposait une version déformée de l'histoire du bandit, mêlant imagination et réalité. La presse qui critique le film de Cimino est déçue de ne pas pouvoir le comparer avec le film de Rosi : elle est donc « obligée » de se rabattre sur une comparaison avec *Le Parrain de* Francis Ford Coppola, également écrit par Mario Puzo[273].

La comparaison avec le film de Rosi determine donc la critique negative de la presse italienne qui en detruisant le film de Cimino est donc « obligée » de se rabattre sur une comparaison avec *Le Parrain* de Francis Ford Coppola, également écrit par Mario Puzo[274].

Cependant, cette comparaison entre les deux films sur Giuliano de Rosi et Cimino est démentie en amont par le réalisateur américain Michael Cimino même, qui souligne qu'il s'agit de deux mondes différents et de deux histoires différentes. Réalisé dans les années 1960, dix ans après la mort de Giuliano le film de Rosi est une enquête dramatique qui a mis en ébullition et révolutionné un certain type de cinéma. Le film de Rosi « est un document saisissant et évocateur de cette période »[275]. Cimino, en revanche, propose un film dans lequel les épisodes saillants de la vie de Giuliano sont mélangés à des éléments imaginaires qui idéalisent sa personnalité sans toutefois trouver de correspondance réelle avec la vie du bandit telle qu'elle a été reconstituée par l'historiographie. Mais le film de Cimino est en effet un film americain réalisé pour un public americain et qui n'est pas conçu pour evoquer les événements de la Sicile du deuxième après-guerre. Cimino souhaite sans doute créer une opération commerciale qui a

---

[272] Mario Puzo, *Le Sicilien,* CDE, 1984. Il s'agit d'un livre très romanesque qui met en scène la vie de Michael Corleone chargé de retrouver Salvatore Giuliano.

[273] Pour plus d'informations sur la position de la presse à l'égard du film de Michael Cimino, voir les articles de *L'unità* 3 août 1986, p. 11 et 26 octobre 1987, p. 24. *Il Corriere della Sera*, 23 octobre 1987, p. 23.

[274] Pour plus d'informations sur la position de la presse à l'égard du film de Michael Cimino, voir les articles de *L'unità* 3 août 1986, p. 11 et 26 octobre 1987, p. 24. *Il Corriere della Sera*, 23 octobre 1987, p. 23.

[275] Cité dans, Michael Cimino, Maurizio Porro, *Il Corriere della Sera*, 23 octobre 1987.

pour objectif de transmettre un'image de la Sicile stéreotypée comme d'ailleurs dans le cas du film *Le parrain*.

Si pour Rosi on a dit que l'histoire de Giuliano servait à raconter les événements qui se sont déroulés en Sicile pendant ces années, chez Cimino le point de vue est donc inverse. Le protagoniste absolu du film n'est pas la Sicile, mais plutôt la vie et le mythe de Salvatore Giuliano. Les points de vue des deux réalisateurs sont donc complètement différents.

Cependant, la déception des critiques et du public conduit - et c'est là l'élément important pour cette thèse - à beaucoup de bruit autour du cas, ce qui entraîne à nouveau une focalisation médiatique sur Salvatore Giuliano. Pour la première fois, une vision romantique du personnage est ouvertement montrée au cinéma à travers une vision du bandit comme un mélange de héros, de victime et de bandit.

« Le Giuliano de Cimino est un homme sans tache, tellement transfiguré et embelli qu'il est devenu un symbole par excellence et une victime de l'injustice. Giuliano est présenté comme le héros populaire qui, tout à coup, finit par mettre la peur au pouvoir parce qu'il ne peut pas résister à la tentation de faire confiance au peuple et de lui promettre un morceau de terre »[276]. Un Giuliano presque évangélique, vu comme le Sauveur : plein d'amour pour son prochain, mais aussi impitoyable dans sa soif de justice. Cimino procède donc à l'exaltation du personnage de Giuliano, en montrant la beauté et le charme qu'il avait pour le peuple qui était toujours étonné et fasciné présence du bandit[277].

Le rôle de Salvatore Giuliano est tenu par Christophe Lambert, rendu célèbre par *Highlander* du 1986. Un personnage "immortel" qui a immédiatement fasciné Michael Cimino grâce à « sa relation avec la caméra, son regard bleu-vert et, surtout, un personnage qui n'est identifiable ni comme Américain ni comme Italien »[278]. Un Salvatore Giuliano, beau, charmant, charismatique, donc, qui réincarne le personnage vanté par les *Cantastorie* dans une version héroïque. Cependant, on ne raconte pas « l'histoire de sa vie mais le portrait de son rêve de

---

[276] Cité dans, *L'Unità, Ciak A Montelepre si gira Robin Wood*, 3 août 1986, p. 11.

[277] On perçoit dans le film l'aura charismatique de Giuliano. Les personnages qui le rencontrent sont toujours étonnés par le charisme et la personnalité du bandit. Voir à cet égard la scène min. 9. 22 lorsque les frères tentent d'empêcher les deux bandits à cheval d'entrer. Ayant compris qu'il s'agit plutôt du bandit Giuliano, ils l'emmènent à l'intérieur pour le soigner.

[278] Cité dans, Michael Cimino, *Il Corriere della Sera*, 23 octobre 1987.

gloire. Son personnage est naïf et un peu pragmatique, toujours la cible de trois pouvoirs : l'Église, l'Aristocratie et la Mafia »[279].

Le film met essentiellement en avant un héros populaire qui aime s'amuser et danser le boogie-woogie en compagnie de belles femmes de l'aristocratie sicilienne, qui veut entrer en contact avec le président américain Truman pour proposer la Sicile comme 49e État, et un bandit trompé et instrumentalisé par la mafia locale et qui ne voulait pas que 11 personnes soient tuées lors du massacre de Portella della Ginestra en ce 1er mai 1947.

Voici un compte rendu scène par scène du film, tel que rapporté par *Il Corriere della sera*[280], auquel s'ajoutent quelques aspects plus détaillés se rapportant à certaines scènes marquantes du film.

Le film commence par l'image du professeur d'université Adonis, mafioso en civil, qui se promène dans Palerme tapissée de photos de Giuliano en deuil. C'est le passé qui revient à travers un long flash-back. Nous sommes le 2 septembre 1943 et le jeune Giuliano transporte secrètement du blé dans un cercueil. Découvert par les carabiniers, il tire, tue, puis est blessé. Le sang éclabousse l'image du Christ et constitue un mauvais présage. Malgré ce qui s'est passé, il parvient à se cacher chez des moines.

La séquence filmée de l'arrivée de Giuliano chez les moines (min. 9. 30 - 12. 12) est l'un des moments clés du film et mérite une attention particulière. Dès les premières images, on comprend la structure narrative du film et l'image de redresseur de torts que Cimino veut créer. Dans la première scène de la séquence, une caméra en plongée filme Giuliano seul, allongé sur une table, souffrant, en attendant l'arrivée du médecin.

[279] Cité dans, Michael Cimino, *Il Corriere della Sera*, 26 octobre 1986.

[280] Il Corriere della Sera, *Ecco il film scena per scena*, 23 octobre 1987.



L'image de Giuliano à son arrivée chez les moines avant d'être examiné par le médecin (min. 9. 30).

Cimino insiste sur la souffrance de l'homme Giuliano qui s'est sacrifié pour défendre les plus faibles. Mais Giuliano ne meurt pas pour si peu, tel semble être le message du cinéaste. Giuliano est un homme fort et invincible qui résiste à toutes sortes de souffrances « il est jeune et fort peut-être pourrait-il même se laisser aller et partir d'ici »[281].

Dans la scène suivante, nous observons l'arrivée d'un prêtre et d'un médecin dans la même pièce où Giuliano gît souffrant sur une table en compagnie de Gaspare Pisciotta joué par John Turturro. Pendant que le médecin soigne la blessure au côté de Giuliano, les deux personnages tentent de reconstituer l'histoire : « Qui que ce soit qui l'ait tué, je veux la vérité » dit le prêtre. Au milieu des gémissements de douleur de Giuliano, Cimino veut présenter au spectateur son Giuliano et le fait à travers les mots de Gaspare Pisciotta « nous avions volé du grain pour tous ces gens qui mouraient de faim à Montelepre » (min. 9.50). La mort du carabinier lors de la fusillade provoquée par Giuliano est ici justifiée par Cimino comme un acte de rébellion de toute une communauté contre un système injuste. Le Giuliano de Cimino est donc un rebelle, un Robin des Bois qui redresse les torts en faveur des plus démunis. Cette

[281] Citation du médecin traitant la blessure par balle (min. 11. 22).

interprétation est soutenue par les paroles lapidaires du prêtre qui certifie les propos de Pisciotta : « les bonnes actions sont toujours punies par ici » (min. 9.55). Il a toujours été un homme généreux. Les gens sont toujours morts de faim à Montelepre et il en sera toujours ainsi » (min. 10. 50). Ces premières lignes du film nous permettent de comprendre la structure narrative de l'ensemble du film et l'image que Cimino veut créer chez le spectateur. Bien que souffrant, Giuliano se remet à force de volonté, mais il est désormais recherché par la justice.

C'est là qu'intervient Don Masino Croce, qui joue le rôle du puissant et respecté mafieux dans le film. Le professeur Adonis est son intermédiaire avec Giuliano, que le patron aimerait protéger avec affection. Giuliano, convalescent dans son habit, trace dans le sable les symboles du pouvoir : église, mafia et noblesse. Il veut donner des terres à des paysans comme Silvio Ferra, un activiste communiste et frère de Giovanna, la petite amie de Giuliano. Déguisé et caché sur une charrette, Salvatore Giuliano attaque le poste de contrôle des carabiniers, libère les prisonniers, mais sauve la vie du carabinier qui tente de l'abattre en disant : « non, nous devons le respecter ». On ne tue pas les carabiniers. Du moins pas de sang-froid » (minute 35. 30).

Pantalon de moleskine, chemise blanche, fusil en bandoulière, veste de velours brillant, Guliano est désormais un bandit mais se considère comme un bon chrétien. Avec sa bande, il attaque le train postal dans un style western. Sur un cheval, il apporte l'argent du butin à Giovanna, ils seront nécessaires pour la terre. Le pouvoir politique proteste auprès de Don Masino. « Ce Giuliano n'est-il pas un communiste ? Non, laissons-le devenir populaire, puis nous l'utiliserons » (min. 45. 10).

Salvatore Giuliano fait une razzia sur les bijoux de la comtesse, qui lui demande : « Est-ce que tu veux aussi venir en Amérique et monter une pizzeria dans le New Jersey ? » (min. 47. 55). Non, Giuliano a d'autres plans. Une musique de Glenn Miller joue en fond sonore et Giuliano demande à la femme d'intercéder auprès de Truman car il a quelque chose à lui dire.

Un Giuliano très élégant s'ébat avec Giovanna dans un boogie-woogie à Palerme et annonce les fiançailles au micro. Ses exploits sont déjà sur les charrettes siciliennes. Giuliano tue un traître sur la place, mais rend ensuite visite à sa famille. Le chef de la mafia le rencontre et promet à Giuliano une amnistie s'il accepte de travailler pour lui. Le prince Borsa, comme dans Le Guépard, dit que rien ne changera là-bas. Mariage de Giuliano avec nœud papillon et bouquet dans les montagnes. Mais entre-temps, Pisciotta prend des directives : il faut empêcher les communistes de voter.

Et c'est ainsi que Cimino nous présente la scène du massacre de Portella della Ginestra. Si dans le film de Rosi on a observé que le réalisateur ne prend pas position sur ce qui s'est passé en ne montrant pas le visage de la personne qui a tiré ce jour-là, dans celui de Cimino c'est le contraire qui se produit. La séquence commence au min. 1. 25. 30. La caméra filme un cerf-volant dans le ciel et, immédiatement après, l'arrivée des communistes. Dans la séquence, la caméra alterne l'image des festivités et des chants du peuple avec l'image des bandits sur la montagne qui observent l'arrivée du peuple, armes à la main. C'est précisément dans la séquence du massacre de Portella que nous pouvons voir comment le point de vue de Cimino et de Rosi est une fois de plus complètement différent. La montagne de Rosi était analysée de loin sans montrer les visages des bandits, dans Cimino, en revanche, la caméra montre ce qui se passe là-haut, parmi les bandits. Giuliano, au premier plan, déclare : « Vous tirez au-dessus de vos têtes, ne l'oubliez pas » (min. 1. 26. 25). Les chants de joie du peuple sont cependant brisés par les tirs de mitrailleuses (min. 1. 27. 10).

Cimino présente ici la version selon laquelle les tireurs de Portella della Ginestra était des bandits mandatés par la Mafia et non Giuliano[282]. Se rendant compte de la trahison, il se précipite parmi les gens pour aider les blessés mais il est trop tard. Silvio Ferra, frère de sa femme Giovanna, gît sur le sol touché par la mitraille. Giuliano, attristé et affligé par ce qui s'est passé, se rend à l'hôpital avec le corps de Silvio Ferra et marche sous les regards des parents des autres victimes et des autres blessés.

Cimino nous présente donc la version d'un Giuliano trompé et désolé, non pas coupable des événements de Portella mais plutôt victime d'une tromperie orchestrée par la mafia. Le corps du bandit Terranova jeté sur le sol lors des funérailles du frère de Giovanna met en évidence la soif de justice de Giuliano : « meurent tous ceux qui trahissent Giuliano »[283].

Mais Giuliano est maintenant un personnage gênant et c'est pourquoi Don Masino négocie avec Pisciotta pour tuer le chef de la bande. Dans le bateau, le meurtre a lieu : Pisciotta n'a pas le courage et c'est Giuliano qui l'incite. Le corps est emmené dans une cour, quelqu'un le perce pour simuler une fusillade avec la police. Ainsi, nous revenons à la fin du film en juillet

---

[282] Il est fait référence ici à la théorie de Giuseppe Casarrubea selon laquelle Giuliano n'était pas directement responsable des événements de Portella. Pour plus d'informations, voir "*Les versions alternatives dans les documents secrets"*, partie II. 4. II.

[283] Au-dessus du corps de Terranova, il y a une note sur laquelle on peut lire : « C'est ainsi que meurent ceux qui trahissent Giuliano », min. 1. 31. 20.

1950. Le professeur Adonis entre dans la cellule de Pisciotta avec le poison. Don Masino et la comtesse apportent des fleurs sur la tombe de Giuliano. Mais en arrière-plan, à contre-jour, à côté d'une croix, il y a encore la silhouette d'un cheval et d'un bandit qui vivra pour l'éternité.

Contrairement à Rosi, la structure filmique de *Il siciliano* se développe de manière diachronique et avec une séquence chronologique linéaire, en récupérant les événements significatifs de l'histoire du bandit. Dans ce cas, le protagoniste de l'histoire, comme nous l'avons dit, n'est pas la Sicile mais Salvatore Giuliano lui-même, dont Cimino forge l'image idéalisée d'un défenseur des plus faibles et en particulier des ouvriers, et qui est instrumentalisé par le pouvoir politique de la Mafia. Mais cette vision mythique du personnage a été critiquée par l'historiographie.

On peut également en déduire que la lecture du livre de Mario Puzo n'a fourni à Michael Cimino que les éléments nécessaires pour raconter une histoire sans aucune base historique. En fait, l'œuvre du réalisateur américain s'inspire du roman de Puzo et mélange ensuite les nombreuses vérités propagées sur le bandit. Le film tient en partie compte des reconstitutions officielles, mais surtout de l'idée que les habitants de Montelepre se sont faites, et dont l'idée ne correspond pas aux nombreuses reconstitutions de la vie du personnage.

Malgré des attentes élevées, *Il Siciliano* n'a pas été bien accueilli par les critiques et le public. Au contraire, il a été décrit comme un véritable « gâchis hollywoodien », car, malgré son désir de raconter comme un « rêve » la vie de Salvatore Giuliano, le film contient des erreurs historiques impardonnables. En particulier, la version d'un Giuliano qui veut aider les gens à acheter des terres (m. 38. 20) a déclenché une réaction des écrivains et des historiens. Ce n'est pas acceptable, c'est une déformation de la vérité », souligne Vincenzo Vasile[284] en faisant référence à une séquence en particulier qui serait la préuve de la réinvention politique des faits par Cimino. À la minute 42. 20, le bandit Giuliano revient de son premier vol chez sa petite amie Giovanna, jouée par Giulia Boschi, qui demande au bandit si l'argent était pour elle ou pour les élections. Vasile se demande donc si le film laisse entendre que cette contribution était destinée à financer la gauche et le mouvement paysan. Une erreur impardonnable aux yeux de l'historien Francesco Renda également. Le mouvement paysan sicilien se caractérise comme une alternative au banditisme et s'y oppose fermement. Il n'est donc pas possible d'accepter les

[284] Cité dans, *L'Unità, Robin Hood della Sicilia? Che brutto sogno?* le 26 octobre 1987.

scènes dans lesquelles on voit Giuliano tuer quatre « campieri »[285] mafieux et diriger ensuite l'occupation d'un « latifondo »[286] (minute 1. 36. 40).

L'accusation de manque de véracité du film est donc ce qui a contribué à son échec et déçu les nombreuses attentes du public, le condamnant à l'oubli, comme une mauvaise copie du *Parrain,* mélange de saga Corleone et de western hollywoodien[287]. Le travail de Cimino a consisté à traiter l'Affaire Giuliano comme un western en faisant de son protagoniste un charmant bandit prenant le parti du peuple autour duquel tourne toute l'histoire. Il est difficile de savoir quelle était l'image de Salvatore Giuliano aux États-Unis, et encore moins celle de Cimino au moment où nous écrivons ces lignes, mais nous savons combien Giuliano a pesé dans l'histoire de l'Italie après la Seconde Guerre mondiale et ce que sa figure a représenté pour les familles des victimes.

Le problème de ce film est qu'il se situe entre les deux films les plus importants sur l'histoire de Salvatore Giuliano. *Salvatore Giuliano,* de Rosi, en 1962, et *Segreti di Stato,* de Paolo Benvenuti, en 2003, sont les deux principaux films sur l'histoire du bandit donnant une version réaliste des faits, ou du moins en ayant l'intention. Cimino, en revanche, propose un personnage à cheval entre le mythe et la réalité en proposant sans cesse des noms, des prénoms et des lieux dans le film où s'est écrite l'une des pages les plus sanglantes de l'histoire italienne. Pour cette raison, les réactions de certains historiens à la mauvaise reconstruction historique ont créé encore plus de débat autour du film et ont attiré à une attention médiatique considérable sur lui. Bien que le film de Cimino ait été détesté par beaucoup il a eu paradoxalement le grand mérite de recentrer l'attention sur l'histoire et c'est précisément pour cette raison qu'il présente un grand intérêt pour les besoins de cette recherche[288].

---

[285] Garde armée d'un *latifondo* souvent lié à la Mafia.

[286] Ibid, cit. p. 24.

[287] À propos de western "mafieux", lire la nouvelle de Leonardo Sciascia, *Western di cose nostre*, 1973 et l'adaptation cinématographique de Pino Passalacqua, 1984.

[288] D'un un point de vue Italien voir européen la "stroncatura" du Sicilien est mérité et justifié. Néanmoins le film est d'une grande beauté "politique". Le film représente une Sicile oléographique comme celle du Parrain II et III. IL s'agit d'une vision italo – américaine de Mario Puzo et Francis Ford Coppola.



L'anteprima palermitana del «Siciliano» s'è rivelata un fallimento Imbarazzo tra il pubblico «a inviti»

Intanto si moltiplicano le polemiche intorno al film, che uscirà nei cinema la settimana prossima

Giuliano tra mito e bugia

Accanto, Salvatore Giuliano si ribella in montagna. Sotto, Christopher Lambert in una scena del film di Cimino «Il siciliano»

DALLA NOSTRA REDAZIONE
SAVERIO LODATO

PALERMO. Se le comunità ciociari di New York e San Francisco hanno iniziato una singolare guerra della «carta bollata» per rivalersi su Cimino che con *L'anno del dragone* ne avrebbe disturpato l'immagine, c'è da dire che fra le duemila persone intervenute sabato al cinema «Nazionale» di Palermo per l'anteprima del *Siciliano*, si avvertiva, anche se non confessata apertamente, una tentazione analoga. La favola di un Salvatore Giuliano-Robin Hood non decolla. Il pubblico palermitano la rispedisce al mittente senza diplomatismi. D'accordo che si può raggiungere la verità attraverso i sogni piuttosto che attraverso l'Italia, per dirla con il regista americano. Ma come si fa a condividere la tesi che la strage di Portella delle Ginestre fu un «magico evento»?

«L'immagine di un Giuliano positivo – osserva Domenico Bacchi, comunista, protagonista di quelle vicende in cui si intrecciarono lotta per la terra e battaglie indipendentiste – non coincide con il fatto che proprio dopo l'eccidio del primo maggio la banda Giuliano si lanciò all'assalto di sezioni comunis- te e sindacali, sentendo kitl e distruzioni. In realtà Giuliano era ormai gestito dalla grande agraria e dai partiti della destra reazionaria».

Due ore prima del film, a palazzo delle Aquile, i rappresentanti di una combattiva casa editrice palermitana – la «Novecento» – avevano presentato un pregevole volume curato dal giovane critico e regista, anch'egli palermitano, Roberto Andò. Raccoglie interviste a Cimino, Sciascia, Vitti sul 'dopo' del film, e più in generale sul personaggio Giuliano. Lì in sala delle Lapidi, un altro protagonista di tutto rispetto, il democristiano Giuseppe Alessi, primo presidente della Regione siciliana, lucidissimo, nonostante gli ottant'anni suonati, aveva denunciato vita, imprese e morte del bandito «al crocevia di cronaca criminale che ebbe una certa suggestione nel tempo». Una suggestione dovuta al timore che lasciava il bandito, alla sua imprendibilità, a quella «sequenza molto lunga di carabinieri uccisi che si lasciò dietro la sparatoria». Il vecchio penalista, ex senatore, aveva lasciato intendere, non senza qualche imbarazzo fra i presenti, che la necessità di un film su quello «sparo» proprio non la vedeva.

Sul piano leggendario», sulla difficoltà dell'opera a misurarsi «col precedente illustre del film di Rosi», sulla sua appartenenza comunque al «filone western», aveva insistito Andò, già aiuto regista di Visconti e di Fellini. Poi precauzioni, riserve e limitazioni in sala hanno lasciato posto al fastidio, alla delusione. Il sindaco Leoluca Orlando, che pure aveva praticamente consegnato a Cimino le «chiavi» della città all'epoca delle riprese, ha definito il siciliano un insieme di «menzogne e verità» che spesso «sono parenti della menzogna». Aveva evitato i giornalisti, con una punta di imbarazzo, Giuseppe Ajala, pubblico ministero al «maxiprocesso» a Cosa Nostra. Le signore della borghesia e della nobiltà palermitane, accuratamente selezionate dalla Croce Rossa in questa serata di beneficienza, non hanno nascosto il loro disappunto. Solo le quindicenni sono rimaste addirittura- qual Christopher Lambert in smoking e barba lunga ora esattamente il «Mio» che si aspettavano.

Ma almeno c'è la Sicilia in questo film? «La Sicilia è tutto quello che c'è. Campi di grano, cieli puliti. Il resto non ci appartiene»: è il commento più diffuso. Basta solo qualche ultimo minuto per la resa finale, mentre Lambert dispensa autografi a ragazzini che la mafia di Giuliano dovranno imparare la dai libri, senza scorciatoie.

Lambert incassa Cimino protesta la stampa stronca

Per un pugno di minuti in meno, ma non solo per quello, *Il siciliano* di Cimino si avvia a diventare la «bestia nera» della stagione. Stroncature feroci negli Usa, polemiche roventi in Europa, con Cimino che non va all'anteprima palermitana preferendo presentare a Nizza il film nella versione «lunga», e De Laurentiis (Aurelio) che se la prende con regista e giornalisti promettendo incassi record.

MICHELE ANSELMI

Sugli schermi italiani domattina uscirà il prossimo vendi, in gran numero di copie, come si addice ad un kolossal da 25 miliardi di dollari. Poche nubi si addensano però sul destino di questo film nato male e finito peggio. Per ora diamo conto delle polemiche che hanno accompagnato la prima «ufficiale», dopo quella di Nizza, del *Siciliano*.

Il distributore. Il battagliero Aurelio De Laurentiis (papone di Dino) ha sfruttato ieri mattina i cronisti all'aeroporto di Campino. Gli era accanto il protagonista Christopher Lambert, volato a Palermo per fare un piacere al sindaco e calmare le acque. «Ho scritto dire e ho letto numerose interviste. Vediamo di stabilire la verità. Innanzitutto Dino De Laurentiis non è il distributore americano del film: è la Fox. Quanto ai tagli, rispetto alla versione montata da Cimino, le cose stanno così. Non li ho decisi io, ma il produttore statunitense Sidney Beckerman, al termine di un arbitrato falcone, e comunque, durante i quale Beckerman ha incaricato un prestigioso montatore di svolgere – non di tagliare. «Signori, Cimino non ha mai detto questa è la vera storia del bandito Giuliano. Del resto, bastava leggere il romanzo di Puzo per non restare scandalizzati. E poi se avessimo usato un nome italiano, tutti avrebbero detto quel bandito era Giuliano, siccome l'abbiamo chiamato col nome vero, oggi tutti ci rimproverano di essere stati poco fedeli. Io posso solo parlarvi di me, di come ho scritto e interpretato questo Giuliano. È un uomo dal cuore integro, un bandito romantico che ha un profondo rispetto di sentimenti come l'amore e l'amicizia, un ribelle che lotta contro la mafia, la chiesa e la politica. È come un fantasma che non ha giocato da piccolo e che, da grande, si scontra inaspettatamente con la realtà. Il siciliano è grande spettacolo, la storia vista come in un sogno. Per questo ho accettato con entusiasmo la parte. Se dovessi interpretare uno che la mattina si alza, si fa la barba e va in ufficio... addio, sai che noia». Chiaino. Il regista non si è fatto vedere in Italia, un po' per ripicca e un po' perché sta già lavorando a un nuovo film ambientato nell'Irlanda degli

L'Unità, *Giuliano entre mythe et mensonge*, 26 octobre 1986.

II. 1. IV. Giuliano dans les représentations théâtrales.

La personnalité fascinante et le personnage de Salvatore Giuliano ont inévitablement intéressé aussi le monde du théâtre. La vie et la mort du personnage regorgent d'éléments théâtraux qui, au fil des ans, comme nous le verrons, ont inspiré le travail de nombreux dramaturges.

À la différence du cinéma, qui, surtout après Francesco Rosi, avait la réputation d'être documentaire basé sur la recherche historiographique, le théâtre est un espace complètement différent dans lequel les dramaturges peuvent évoluer avec plus de liberté dans la représentation du héros sicilien. L'objectif principal n'est pas la reconstitution des faits mais plutôt le personnage de Giuliano, objectif réalisé à travers des œuvres appartenant à plusieurs genres théâtraux. Cela nous permet de souligner une fois de plus la particularité de ce cas, qui a été

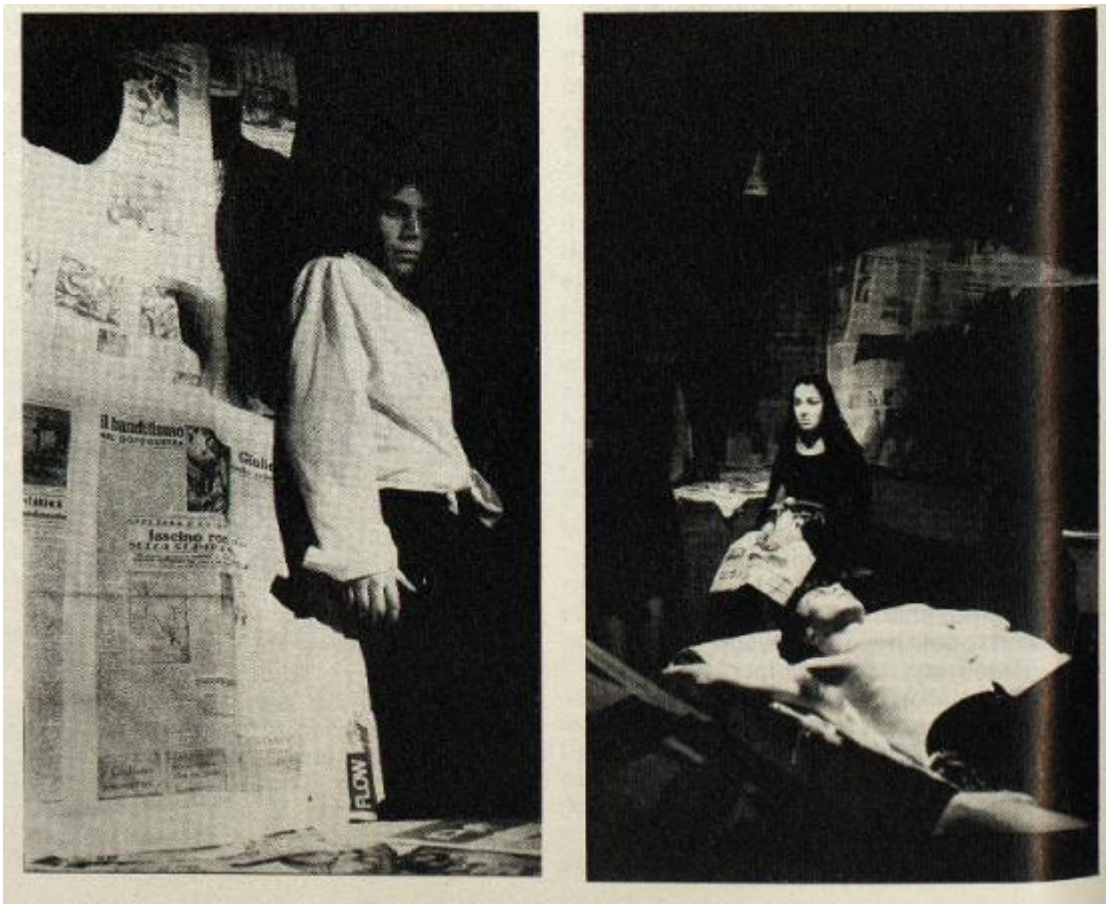
l'occasion d'expressions artistiques d'une gande variété. En effet, les formes théâtrales sont loin d'être équivalentes les unes des autres et permettent des lectures différentes du personnage.

Voici les principales pièces de théâtre qui ont eu lieu au fil des ans et qui, comme dans le cas du cinéma, ont été largement diffusées dans la presse nationale et internationale.

Une première pièce de théâtre intitulée *Salvatore Giuliano vita di una rosa rossa (Salvatore Giuliano vie d'une rose rouge)* a été mentionnée dans le journal *L'Unità* du 12 avril 1967 dans la section divertissement. Il s'agit d'une pièce de Nino Massari mise en scène par Carmelo Bene au théâtre *Beat 72* à Rome[289]. La pièce est entièrement consacrée à la psychologie de Salvatore Giuliano et à sa relation morbide et incestueuse avec sa sœur et sa mère. Ils sont tous les trois les personnages présents sur scène, avec un rideau de journaux de l'époque entourant la scène de l'action. L'auteur affirme toutefois que l'histoire de Salvatore Giuliano ne lui a servi que de prétexte pour présenter au contraire une image particulière et éclairante de la Sicile[290.] Le personnage de Salvatore Giuliano est interprété par Luigi Mezzanotte, tandis que Lydia Mancinelli et Carla Tatò jouent respectivement les rôles de sa mère et de sa sœur.

[289] Carmelo Bene, acteur, écrivain, réalisateur et metteur en scène. Pour une analyse plus approfondie, voir Donatella Orecchia, *La stagione di Carmelo Bene al Beat 72 (1966 - 1967) : l'inciampo come metodo*, https://www.researchgate.net/publication/339285000, février 2017.

[290] Les propos du metteur en scène confirment ce qui a été dit précédemment sur la relation réciproque entre les différents réalisateurs. La figure de Salvatore Giuliano comme prétexte avait déjà été utilisée par Francesco Rosi quelques années plus tôt dans la réalisation de son film. D'un point de vue chronologique (le film de Rosi de 1962 et la pièce de Carmelo Bene de 1967), nous pouvons conclure qu'il y a eu une influence de Rosi dans la mise en scène de la pièce de Carmelo Bene.



Une image du spectacle tirée de la critique de Rodolfo J. Wilcock.

Une intéressante revue théâtrale a été proposée par la compagnie *Cooperativa Spaziozero* à Rome le 7 mars 1977. La pièce, intitulée *A Salvatore Giuliano,* avec une mise en scène et des paroles de Lisi Natoli, réactive la légende du bandit Salvatore Giuliano dans une tonalité populaire. La pièce souligne la dimension mythique répandue parmi le peuple sicilien, dépourvue de toute connotation historico - politique. En fait, les scènes mettent l'accent sur la naissance de Giuliano, son éducation et sa rébellion pour défendre le peuple sicilien. Les méthodes expressives utilisées dans le spectacle rappellent le spectacle américain moderne de Peter Schuman, Bread and Muppet, auquel sont toutefois associés des instruments traditionnels siciliens comme les marionnettes[291].

[291] Pour une analyse de la pièce, voir Nicola Garrone et Denise Applin, *Spazio Zero's "To Salvatore Giuliano"*, TDR, Vol. 22, No. 1, Italian Theatre Issue (Mar., 1978), pp. 93 - 98.

Les années 1980 ont vu une production artistique remarquable qui a donné un nouvel élan à toute l'affaire du point de vue médiatique[292]. C'est probablement la version romancée et mythifiée du livre *Il Siciliano* de Mario Puzo, publié en 1984[293], qui a inspiré les réalisateurs et les scénaristes dans la mise en scène d'un certain nombre de spectacles cinématographiques et artistiques. Le 7 septembre 1985, dans un article de La *Stampa*, le metteur en scène Lorenzo Ferrero présente un opéra basé précisément sur l'histoire de Salvatore Giuliano[294]. Le spectacle ne met pas en avant le contexte historique dans lequel se déroule l'histoire, mais se base « sur la relation entre Giuliano et la réalité »[295]. Selon Ferrero, « Salvatore Giuliano est en quelque sorte un personnage de mélodrame archaïque qui s'est construit dans le climat des paladins et qui a lutté pour la justice. Ces éléments, faciles à mettre en scène, plaisent au public et connaissent un grand succès dans les théâtres »[296]. Le personnage de Salvatore Giuliano est interprété par le ténor Nicola Martinucci, tandis que le rôle de Gaspare Pisciotta a été confié à Vicente Sardinero.

[292] À cet égard, voir les graphiques sur le traitement des médias, partie II. 4. III. *Écrits journalistiques et interactifs*.

[293] Mario Puzo, *Le Sicilien*, CDE, 1984.

[294] Vous pouvez voir un extrait de la performance sur le lien suivant: https://www.youtube.com/watch?v=lbePv6qImqI.

[295] Cité dans, La Stampa, *Rinnovo l'opera lirica con Salvatore Giuliano e l'esperienza del rock*, 7 septembre 1985, p. 7.

[296] Ibidem, p. 7.



7

Tuttolibri - Anno XI n. 467 - Inserto redazionale de LA STAMPA del 7 settembre 1985

Tutto libri

Musica

dischi

Classica

Johann Sebastian Bach: «Passione secondo Matteo». Kurt Equiluz, Robert Holl, Arleen Augér, Jadwiga Rappe, Jard van Nes, Nell Rosenhein, Anton Scharinger. Orchestra e Coro del Concertgebouw di Amsterdam. Direttore, Nikolaus Harnoncourt. Teldec 3 Lp e Cd Digitale. E' la stessa «Passione» — quasi identici anche i solisti — che ha toccato

Intervista a Lorenzo Ferrero mentre prepara tre novità teatrali

Rinnovo l'opera lirica con Salvatore Giuliano e l'esperienza del rock

TORINO — Il bandito Giuliano all'Opera di Roma col maestro Lorenzo Ferrero. Trentatré anni, torinese, direttore artistico dell'Unione Musicale, insegnante al Conservatorio di Milano, il compositore ha un piano preciso e tre opere nuove: «Mare nostro» l'11 settembre al Comunale di Alessandria, il 14 al Romano di Monaco, che già aveva voluto un mio pezzo per orchestra. Da camera, nel senso che non c'è orchestra e coro. Ma è un lavoro complesso e richiede molto spazio. Il pubblico viene come circondato da una casa e tre piani: vi si vedono varie famiglie, anche le più crude della notte, che conducono a una specie di catastrofe, dopo la quale il soffitto dell'ambiente locale sembra aprirsi e liberare un cielo romantico, in cui brillano quattromila stelline. La musica che precede la catastrofe è una musica da discoteca molto chiaramente connotata. Un videoclip, che insieme di vederli in un film, è animato da persone vive, attori, contenti. Qui «Salvo l'opera, con sei personaggi che interpretano, quasi sceneggiandoli, gli "Inni alla notte" di Novalis. Finale acremente consolatorio, compare un coplo, probabilmente ogni sera diverso, un coplo molto fanfano come succede negli show, che costerà una canzone di congedo».

Poi arriva «Il Siciliano» di Mario Puzo e pensi a «Salvatore Giuliano»?

«No. Ci siamo pensato almeno un anno prima che il libro uscisse. Francamente Puzo non è mio. Stavo lavorando a Charlotte Corday, che non ho ancora finito. Mi telefonò il direttore artistico dell'Opera, Gianluigi Gelmetti, proponendomi questo personaggio, caro allo stesso tenore Nicola Martinucci, che lo interpretierà. Lì per lì mi sembrò una follia. Due ore dopo già stavo tirando giù al pianoforte qualche idea per il finale. Così è nata l'opera in un atto, su libretto di Giuseppe Di Leva, che debutterà abbinata a "Cavalleria rusticana". Elena Obraztsova sarà la madre, Vicente Sardinero sarà Pisciotta, direttore Gustav Kuhn. Un allestimento molto spettacolare, con briganti a cavallo e la scena, resa famosissima dal film di Rosi, della strage di Portella della Ginestra in cui la banda Giuliano sparò il corteo del Primo Maggio».

Sono opere in cui si sentirà della musica?

«Libero esattamo subito nel vivo della polemica. Certamente! La mia posizione è piuttosto diversa da quella del peraltro rispettabili maestri dell'avanguardia. La mia idea di musica è molto vicina a quella che per la maggior parte delle persone non ha bisogno di spiegazioni né di legittimazioni teoriche: può piacere, stimolare, interessare, emozionare. Il compositore oggi deve accettare che esistano molteplici linguaggi. Per la mia generazione, per esempio, la musica leggera anglosassone è un elemento fondamentale della formazione culturale. Non lo si può dimenticare solo perché Dobler negli Anni 50 ha spiegato a tutti come si scrive la musica... Quello che credo mi differenzi radicalmente dai maestri dell'avanguardia è che per me la musica non è una questione di linguaggio, ma di stile: in questo un compositore può dimostrare la propria personalità».

Si è parlato di nuova lo nalità, di nuovo romanticismo. Ha un'altra definizione?

«Nuova tonalità, nuovo romanticismo sono tutte definizioni parziali inventate da musicologi che hanno una visione così ristretta della vita musicale

Salvatore Giuliano (a destra) con Gaspare Pisciotta

da trovare riferimenti soltanto nel mondo della musica classica. Ora io non conosco nessun compositore definito tonalmente, che scriva della musica veramente, se vogliamo con questo dare una definizione scientifica precisa di tonalità».

Non ha più paura della melodia?

«Per carità, la melodia è una caratteristica essenziale della musica. Senza melodia non c'è musica».

Quindi scrive cose che corrono il rischio d'essere ricordate?

«In questo momento, al Comunale di Alessandria, dai macchinisti al portiere alle segretarie, tutti aspettano notizie di "Mare nostro".

Le sembra scandaloso un paragone con «Jesus Christ Superstar»?

«Tra Rice e Andrew Lloyd Webber sono degli ottimi musicisti, veri talenti. Tra quanti più anziano negli ultimi tempi segnalerei pure Giorgio Moroder, che ha curato le musiche per la riedizione di Metropolis, il film muto di Fritz Lang. Intanto Battisto sta scrivendo un'opera. Semplicemente, nel teatro musicale, questo tipo di compositori finora non ha dimostrato d'essere capace di controllare grandi forme. Come Puccini non è stato un abile scrittore di romanze da salotto, così Tutti non è stato un grande operista: oggi come allora si tratta di differenze non ideologiche, ma concrete musicali. A me interessano moltissimo alcuni gruppi rock: i Simple Minds, i Talking Heads. Però la loro è una creatività collettiva non paragonabile alla creatività individuale che sta alla base del mio lavoro».

Si sente un capocomico, l'inventore di qualcosa di nuovo, cioè che recupera qualcosa di perduto?

«L'ultima cosa. Credo che sia inestirpabile, che sia una responsabilità della mia generazione di compositori. Non si tratta soltanto di recuperare, come oggetto di antiquariato, qualcosa di perduto. Lo si vede da come tornino le cose nella vita musicale internazionale: si tratta veramente di recuperare la possibilità di uno spazio per la musica: una musica colta, una musica civile che abbia la capacità di controllare delle forme superiori ai tre minuti».

E' ottimista?

«Lo sono, sebbene ci siano molti elementi di utopia in questo, perché il mercato condiziona enormemente qualunque sogno. Ecco, secondo me, una responsabilità artistica precisa: non dare per scontato che quanto il mercato ha creato e crea sia necessariamente quello che deve valere per sempre».

Alberto Sinigaglia



Une photo de l'article, *La Stampa* du 7 septembre 1985 et une image du spectacle tirée de la vidéo que l'on peut trouver sur Internet à l'adresse suivante: https://www.youtube.com/watch?v=lbePv6qImqI.

En 1986 également, la *Cooperativa nuove proposte* d'Enna a organisè un spectacle très original sur Salvatore Giuliano, avec des échassiers, des cracheurs de feu, des acrobates, des jongleurs équilibristes, des marionnettes et des pantins. Nous connaissons ce spectacle grâce à un article publié dans le journal *La Stampa* le 1 er juin 1986 intitulé *Salvatore Giuliano, Mito da strada.* Le spectacle a été présenté à l'occasion du huitième festival international de théâtre pour enfants et jeunes. Il raconte les dernières années de la vie de Giuliano, ses crimes, sa générosité légendaire, l'aventure ambiguë du mouvement pour l'indépendance de la Sicile, le massacre de Portella della Ginestra et sa mort du fait d'une trahison. Le spectacle alterne des moments intensément dramatiques et des pauses lyriques, comme l'amour entre Giuliano et la journaliste suédoise Maria Cyliakus sous forme de théâtre de marionnettes, avec des scènes très efficaces impliquant le public et l'appelant à assister à une mort quasi sacrificielle mythifiée par la trahison. Toutefois, l'un des auteurs a souligné que « le plus important n'est pas l'histoire, que la distribution d'un livret aidera de toute façon à suivre, mais le message que nous voulons transmettre, la contribution symbolique et gestuelle à l'œuvre qui est une provocation pour ceux qui connaissent cette page de notre histoire »[297].

À la fin des années 1980, c'est le film *Il Siciliano* de Michael Cimino, réalisé en 1987, qui a catalysé l'attention de la presse, et aucune autre performance artistique n'a été signalée dans les années 1990 non plus[298].

Il faudra attendre le 11 juillet 2001 pour enregistrer un nouvel événement, et cette fois-ci il s'agit d'une comédie musicale de Dino Scuderi assisté par Franco Ingrilli et Pierpaolo Palladini, et intitulée *Salvatore Giuliano* avec Gianpiero Ingrassia et Tosca dont la première a eu lieu au théâtre grec de Taormina. Une fois encore, les auteurs soulignent que c'est un « Giuliano inédit » qui sera proposé, un vrai personnage qui s'adresse directement aux hommes, un personnage fascinant capable d'enchanter le monde. Selon les auteurs, au-delà de l'intrigue politico - mafieuse laissée en arrière-plan, la comédie musicale raconte l'histoire de Giuliano, en essayant d'exploiter la théâtralité naturelle et historiquement établie de son personnage[299]. Tout le spectacle tourne autour de Giuliano, un personnage romantique et, comme le souligne

---

[297] Cité dans, Salvatore Giuliano au Baloon, *La Stampa*, 1 juin 1986, p. 5.

[298] Pour une analyse plus détaillée du film The Sicilian de Michael Cimino, voir la partie II. 1. III. *Il Siciliano* et la version romancée de *Michel Cimino.*

[299] *Giuliano fa il bandito in palcoscenico,* La Stampa, 11 juillet 2001. L'article est disponible sur la page "Culture et spectacles".

l'un des auteurs, également beau, qui se prête donc parfaitement au monde du spectacle. Dans la comédie musicale, une place est également accordée au rôle de sa sœur Mariannina, ici interprétée par Tosca. Vous trouverez ci-dessous la revue de presse. Cette dernière a montré un grand intérêt pour la première du spectacle et a donné à la comédie musicale a eu une bonne visibilité.

Taormina Arte

1	**Corriere Mezzogiorno**	11/07/01	Un bandito al Teatro Antico
2	**Messaggero**	11/07/01	Giuliano, un musical sull'ultimo bandito
3	**Sicilia**	11/07/01	Una morte con tradimento e messinscena
4	**Messaggero**	11/07/01	Ieri Bob Dylan a Brescia, il 24 canterà ad Anzio
5	**Repubblica**	11/07/01	Il ritorno di Bob Dylan un angelo senza età
6	**Gazzetta del Sud**	11/07/01	A Taormina la serata di Salvatore Giuliano
7	**Gazzetta del Sud**	11/07/01	Salvatore Giuliano tra le note
8	**Sicilia**	11/07/01	Portella della Ginestra "Giuliano è innocente"
9	**Sicilia**	11/07/01	Re di Montelepre eroe romantico
10	**Giornale Sicilia**	11/07/01	Con Turiddu mi riscopro siciliano
11	**Giornale Sicilia**	10/07/01	Taormina
12	**Giornale Sicilia**	10/07/01	Teatro Vittorio Emanuele
13	**Repubblica**	11/07/01	Bob Dylan
14	**Repubblica**	11/07/01	La banda Giuliano suona il rock con le voci di Tosca e Ingrassia
15	**Repubblica**	11/07/01	Locandina
16	**Repubblica**	11/07/01	Taormina Arte 2001
17	**Corriere della Sera**	11/07/01	Ingrassia diventa Salvatore Giuliano

UN MUSICAL SICILIANO | IN PRIMA ASSOLUTA A TAORMINA ARTE

Giuliano fa il bandito in palcoscenico

Giampiero Ingrassia, figlio di Ciccio, è il protagonista di «Salvatore Giuliano - Il musical», nei panni del bandito siciliano



A 51 anni dalla morte, finisce a teatro la vicenda «umana» di «Turiddu»

Reduce da «Grease» il protagonista Ingrassia: «Questo è un personaggio che mi incanta»

Pugliese: «Un eroe bello e romantico con la fama di rubare ai ricchi per dare ai poveri»

evento

Cristina Caccia

DALLA cronaca al palcoscenico, torna a colpire Salvatore Giuliano. In prima assoluta al Teatro Antico l'11 luglio (si replica il 12) a inaugurare il cartellone di Taormina Arte diretto da Giorgio Albertazzi sarà il nuovissimo «Salvatore Giuliano - Il musical». Un personaggio forte per una storia siciliana, firmata da Dino Scudieri (cosceneggiatore insieme con Franco Ingrilli e Pinripaolo Palladini) e interpretata da Giampiero Ingrassia, tutti siciliani, con la regia di Armando Pugliese. Un personaggio affascinante, che ha stregato al cinema registi come Francesco Rosi e Michael Cimino e dato fama a attori come Christopher Lambert, per uno spettacolo italiano, che per una volta non «copia» Broadway ma parla la nostra lingua. «Volevo realizzare un musical che raccontasse la storia del nostro paese senza prendere in prestito opere americane», spiegava recentemente in un'intervista Scudieri, giovane compositore messinese cui si devono, oltre ai testi, anche tutte le musiche originali dello spettacolo: la vicenda di Salvatore Giuliano aveva tutte le caratteristiche per la messinscena, sperché si muove tra storia e leggenda.

Tra storia e leggenda, dunque; la tragedia del «re di Montelepre», a 51 anni dalla morte ancora grondante romanticismo e mistero. Da bandito a eroe che lotta per la causa separatista; da eroe a traditore che spara sui contadini a Portella delle Ginestre; da traditore a capro espiatorio, vittima di un complotto di Stato, la vicenda di Giuliano si intreccia con la storia siciliana dell'immediato dopoguerra. «Sarà un Giuliano inedito», promette il protagonista Giampiero Ingrassia. Reduce dal successo di «Grease» accanto a Lorella Cuccarini, il figlio di Ciccio in un'intervista si diceva entusiasta del ruolo. «Interpretare un personaggio realmente esistito è una grossa responsabilità, che dà emozione. Tra Danny Zuco, il ragazzotto di "Grease" che alza il pollice e si aggiusta il ciuffo e Giuliano c'è un abisso. E' un personaggio vero, che parla direttamente agli uomini; un personaggio affascinante, capace di incantare il mondo. Con me c'è riuscito».

Al di là dell'intreccio tra mafia e politica lasciate sullo sfondo, il musical racconta la storia del Giuliano «persona», cercando, spiegano gli autori, di mettere a frutto la naturale e «storicamente accertata» teatralità del suo carattere. «Salvatore Giuliano è il protagonista assoluto e intorno a lui ruota il testo e tutto lo spettacolo», puntualizza il regista Armando Pugliese. «E' un eroe "romantico" e non bisogna dimenticare che era un uomo bellissimo e che per molto tempo è stato considerato un bandito che "toglieva ai poveri per dare ai ricchi"». «Turiddu aveva appena vent'anni - ricorda ancora Ingrassia - e qui è visto attraverso il suo coraggio e la sua ingenuità».

Largo spazio è dato anche al rapporto con la sorella Marianninа, interpretata sul palcoscenico da Tosca. Combattiva, appassionata, legata al fratello da un amore esclusivo, Marianninа è costata alla cantante studio e lavoro duri: sull'accento, le intonazioni, le cadenze. «Dovevo imparare la sicilianità, acquisire la fierezza delle donne siciliane che parlano con gli occhi», confessava Tosca, romana, alle prove.

L'appuntamento, dunque, a Taormina l'11 e il 12. Dopo il debutto il musical avrà altre due date a Messina fil 16 luglio al Teatro Vittorio Emanuele] e a Tindari fil 19 agosto al Teatro Greco] seguite da alcune rappresentazioni nella Valle dei Templi di Agrigento, e poi a Catona Teatro, in Calabria.

Dal 2002 la vera e propria tournée nazionale, che partirà da Roma nel marzo 2002 e impegnerà la compagnia nella stagione invernale fino al 2003.

La photo de l'article de *La Stampa*, *Giuliano fa il bandito in palcoscenico*, 3 juillet 2001.



Bandito Giuliano ma che fa, canta?

Dopo la mafia, tocca al killer siciliano entrare in un musical. In scena a Taormina

Purché non ne esca la solita Sicilia da operetta

Il bandito al cinema

L'article du journal *L'Unità*, vendredi 13 juillet 2001.

La Verità nell'ombra est une pièce écrite et scénarisée par Patrizio Pacioni avec une adaptation théâtrale d'Antonio Turco. La pièce a été mise en scène pour la première fois au CTB de Brescia le 21 mars 2015 par la *Compagnia Stabile Assai* de la maison d'arrêt de Rebibbia. L'œuvre de Pacioni est un exemple de théâtre - investigation évoquant le massacre de Portella della Ginestra qui a eu lieu le 1 er mai 1947. Mais le spectacle se fonde surtout sur les documents du procès qui s'est tenu à Viterbo au début des années 1950 et sur une série de documents fournis par les Archives d'État. Outre la reconstitution de l'audience de la Cour d'assises, sur laquelle s'est focalisée l'attention de l'opinion publique et des médias, la pièce raconte les événements dramatiques qui ont perturbé le déroulement du procès, notamment les meurtres

mystérieux et obscurs de Salvatore Giuliano et Gaspare Pisciotta et les tentatives de tromperie des services déviants[300].

Comme nous l'avons vu, le théâtre a donc présenté plusieurs versions du personnage grâce à la diversité des formes artistiques utilisées. Plusieurs ont été fascinés par le héros beau et romantique en produisant des comédies musicales qui ont eu un bon écho dans la presse et par conséquent un bon succès auprès du public, tandis que d'autres ont appris la leçon de Francesco Rosi et ont utilisé le personnage comme prétexte pour se concentrer plutôt sur les particularités de la Sicile. *La Verità nell'ombra* de Patrizio Pacioni, en revanche, est une expérience théâtrale intéressante qui s'inspire de l'exemple du théâtre d'enquête et qui a été réalisée grâce à la « plus ancienne troupe de théâtre pénitentiaire italienne qui a toujours su mettre en scène de nouveaux textes, en attribuant aux détenus qui en font partie un rôle non seulement d'acteurs mais aussi et surtout de présence active dans la réduction scénique »[301].

Quoi qu'il en soit, les différentes formes théâtrales s'inscrivent parfaitement dans la récupération et la transmission de l'histoire, et ce par le biais d'un outil médiatique qui s'appuie davantage sur l'aspect visuel que sur de textes littéraires majoritairement narratifs. Et en cela aussi, comme pour le cinéma, l'image, le charme et le mystère de l'histoire ont permis son intégration parfaite au théâtre comme média. La théâtralité de la mort et de la trahison sont présents dans l'Affaire Giuliano et qui trouvent leur expression privilégiée dans la pièce de Giuseppe Berto comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

---

[300] Vous pouvez regarder une partie de l'émission sur la plateforme YouTube au lien suivant : https://www.youtube.com/watch?v=ufOxjPebpuM.

[301] Cité dans, Patrizio Pacioni, *La Verità nell'ombra*, https://www.patriziopacioni.com/opere-e-recensioni.html.

II. 1. V. Mort et trahison dans l'œuvre de Giuseppe Berto.

Parmi les pièces mentionnées précédemment, l'histoire de Salvatore Giuliano, également mise en scène par Giuseppe Berto dans sa pièce en deux actes *L'Uomo e la sua morte*[302], une œuvre dans laquelle il raconte la dernière nuit tragique de Salvatore Giuliano avant d'être trahi et tué par son cousin Gaspare Pisciotta, mérite une attention particulière. Cette pièce a été produite lors d'un concours organisé en 1962 par la Pro Civitate Christiana à Assise pour une pièce ayant pour thème la présence du Christ dans la vie moderne.

La pensée et l'expérience humaine de la mort de Dieu ne sont en aucun cas des thèmes nouveaux dans l'œuvre de Berto. En effet, toute sa production artistique a immédiatement accordé une attention particulière aux thèmes existentiels et religieux à commencer par son premier roman *Il cielo è rosso* de 1947. Comme le dit Francesca Parmeggiani « la parabole qui distingue l'œuvre de Berto et le conduit à approfondir les conditions dans lesquelles et pour lesquelles l'homme est un sujet épistémologique et éthique est le passage d'une spiritualité religieuse générique et répandue à une reconsidération de la pensée et du message chrétien par rapport aux problèmes éthiques, esthétiques et politiques spécifiques qui caractérisent la société sécularisée après la Seconde Guerre mondiale »[303]. Bien que les thèmes exprimés et l'ensemble de l'œuvre de Giuseppe Berto soient d'un grand intérêt, dans le cadre de cette recherche, seule la représentation de l'Affaire Giuliano dans le drame *L'uomo e la sua morte* et la manière dont le thème de la mort est représenté dans son œuvre seront analysées[304].

Le drame se déroule dans la maison de Don Luigino Suddia, un petit propriétaire terrien qui vit avec sa femme Donna Santa et sa mère Donna Silvia près de Castelvetrano, et où les deux bandits Salvatore Ribera (Salvatore Giuliano) et Michele Galardo (Gaspare Pisciotta) font

---

[302] Giuseppe Berto, *L'uomo e la sua morte*, Morcelliana, 1964, Brescia. À lire aussi *Il Brigante*, Neri pozzo Bloom, Vicenza, 1951. Dans ce roman Berto raconte une histoire de révoltes paysannes et occupations de terres, guidés par un chef brigand charismatique.

[303] Cité dans, Francesca Parmeggiani, *Berto e la morte di Dio*, Annali d'Italianistica, 2007, Vol. 25, Literature, Religion, and the Sacred (2007), pp. 361 - 378.

[304] Pour une analyse plus détaillée de l'expérience artistique de Giuseppe Berto, voir : Pullini Giorgio, *Dialectique de deux formes thérapeutiques : afflatus chrétien et auto-ironie chez Giuseppe Berto. La sua opera il suo tempo*, édité par E. Artico et L. Lepri, Venise, Marsilio, 1989, pp. 29 - 70 et Ulivi Ferruccio, Il problema religioso in Berto ne "La Gloria", in Giuseppe Berto. La sua opera e il suo tempo, édité par E. Artico et L. Lepri, Venise, Marsilio, 1989, pp. 203 - 211.

soudainement irruption par une nuit d'automne orageuse, pour trouver un abri avant une probable expatriation en Amérique le jour suivant.

Le spectacle vise à raconter, sans aucune référence historique, une hypothétique dernière nuit du bandit Salvatore Giuliano. Le bandit, qui se sent maintenant traqué et qui a très peu de chances d'échapper au piège tendu par la police, est saisi par l'obsession de la mort. Salvatore n'a pas peur de la mort. Il souhaite mourir pour que les gens se souviennent de lui comme de celui qui a lutté pour les pauvres, contre l'injustice et la violence du monde, établissant un parallèle entre son existence et celle de Jésus-Christ. La juxtaposition de l'histoire de Salvatore Giuliano avec la vie de Jésus de Nazareth est l'un des éléments clés de l'ensemble du drame.

Toutefois, avant d'analyser la figure du Christ et sa présence dans l'imaginaire du bandit, dans la première partie de la pièce, le personnage de Salvatore (Giuliano) tente de se construire une défense qui le réhabilitera face à ceux qui l'accusent d'être un délinquant aux mains pleines de sang et qui dans le texte sont représentés par Donna Silvia. Emblématique en ce sens est le long dialogue qui a lieu entre les deux vers la fin du premier acte et qui établit l'autre élément clé du drame. Salvatore ressent le besoin de se confesser à quelqu'un et confie tous ses tourments précisément à Donna Silvia, la mère de Don Luigino. Une figure maternelle, l'incarnation du bon sens, de la sagesse et d'une forte spiritualité. Si Donna Silvia a été et continue d'être une mère possessive et intrusive pour son fils charnel, elle joue néanmoins pour Salvatore le rôle enveloppant d'une mère spirituelle, compréhensive et conseillère[305].

Salvatore perçoit qu'il sera bientôt trahi et que la mort est imminente et souhaite donc s'innocenter avant de mourir. À plusieurs reprises, il tend à justifier ses actes : ils résultaient d'une aspiration à la justice envers toute la communauté et non d'une soif de vengeance. « Vous qui parlez de péchés, qui faites le signe de la croix à chaque pas [...] vous êtes toujours prêts à juger et à condamner, mais sachez qu'un jugement ne peut être rendu sans tenir compte des circonstances. Et les circonstances sont les suivantes : j'ai toujours tué pour la justice »[306].

Salvatore se sent investi par sa communauté de la mission de réparer les torts des personnes les plus humbles et les plus faibles, et poursuit ainsi sa défense : « Je n'aurais pas fait ce que j'ai fait. J'aurais tué un homme parce qu'il m'avait fait du tort, et un seul aurait suffi. Mais après que j'ai montré que j'étais un homme et non un mouton beaucoup sont venus me dire :

---

[305] Alessandro Vettori, *Giuda tradito ovvero l'ermeneutica parodica di Giuseppe Berto*, John Hopkins University press, MLN, Vol. 118, No. 1, p. 175.

[306] Cité dans, Giuseppe Berto, *L'uomo e la sua morte*, Morcelliana, 1964, Brescia, p. 56.

aide-moi à venger ce tort, toi qui t'es montré un homme, et je resterai avec toi jusqu'à ma mort »[307]. La pensée qui le hante est que personne ne doit penser qu'il abandonne définitivement le combat, qu'il part par lâcheté (il est fait ici référence à son expatriation imminente en Amérique). « On peut avoir le courage de mourir et mourir quand même d'une mort méchante. Mais je veux mourir de manière à ce que rien ne puisse être retenu contre moi »[308].

Tous ces tourments du bandit se chargent de plus en plus de valeurs allégoriques dans le texte. Berto semble en effet vouloir immédiatement ouvrir l'histoire racontée à une dimension allégorique qui peut être étendue à l'humanité entière, en passant immédiatement aux détails des faits, en donnant un résumé romancé des derniers exploits criminels de Salvatore Giuliano. La réécriture de Berto juxtapose de manière provocante de la mission de justice sociale menée par Salvatore Giuliano, et de l'œuvre salvatrice du Christ. La comparaison entre les deux personnagesest étayée par l'appelation « Salvatore » (le sauveur) qui est leur commune[309].

C'est le bandit lui-même qui établit le parallélisme, lorsqu'il explique l'origine de son nom selon une logique conséquentielle : « Ma mère [...] voulait que je m'appelle Salvatore. Mon père voulait m'appeler Joseph, qui était le nom de son père, mais elle a dit que Sauveur était très bien parce que cela signifie "celui qui sauve", et notre Seigneur l'a aussi appelé le Sauveur. Il poursuit en précisant l'importance de cette homonymie pour ce qu'il conçoit comme sa propre mission de bandit : « J'ai ce fait dans ma tête, j'y pensais tout le temps, après être devenu un bandit pour servir le peuple »[310]. Ces déclarations préludent aux parallèles avec le texte du Nouveau Testament, qui sont si présents dans la pièce qu'ils en deviennent parfois trop évidents et redondants.

Dès le début, donc, le thème obsessionnel de la mort apparaît dans l'œuvre de Giuliano, qui se charge de plus en plus d'éléments religieux et qui est decrite à partir de la vie du Christ. « Aujourd'hui nous partons parce qu'il n'y a plus de grandeur, parce que nos os sont brisés à force de courir d'un côté à l'autre comme des lapins et les gens ont peur, ils ne viennent plus si je les appelle, et tous les chiens et les traîtres sont lancés sur moi pour me déchirer, et je suis seul, seul comme Notre Seigneur dans le jardin de la Passion, seul comme quand ils l'ont capturé

---

[307] Ibid, p. 62.

[308] Ibid, p. 80.

[309] Alessandro Vettori, *Giuda tradito ovvero l'ermeneutica parodica di Giuseppe Berto*, John Hopkins University press, MLN, Vol. 118, No. 1, p. 172.

[310] Ibid, p. 61.

pour le mettre à mort, et que tous ont fait semblant de ne pas le connaître, de peur de se compromettre »[311]. Berto tend à mettre l'accent sur le désir de Giuliano de donner un sens à sa vie qui se réalise à travers la mort. Comme celle du Christ, la mort ne doit pas être un simple événement ponctuel mais elle doit revetir une signification. « Après tout, même Notre Seigneur était une sorte de bandit et de révolutionnaire, qui s'était placé du côté du peuple, dans le but de l'élever »[312], le peuple doit pouvoir dire de moi : il était du côté des pauvres, et pour eux il a mené une longue guerre, jusqu'à ce que l'un des siens le trahisse comme cela est arrivé au Christ Notre Seigneur[313].

Le personnage de Salvatore, confronté à une mort imminente, ressent le besoin de mourir de manière à ce que sa mort ne soit pas considérée comme vaine mais lui permette de s'élever jusqu'au mythe : « Donne-moi maintenant la force de mourir de la bonne manière ». Une agitation constante celle de Salvatore avec des références régulières à la vie du christ[314]. Mais les nombreux doutes du bandit conduisent parfois à la crainte de ne pas être reconnu à l'avenir comme le Christ : « Je ne sais même pas si j'aurai le choix de mourir d'une façon plutôt que d'une autre. Je ne suis pas assez Notre Seigneur pour pouvoir dire : « Je mourrai crucifié, afin que le monde s'en souvienne pendant tous les siècles à venir »[315] ».

Tous ces éléments allégoriques de la pièce se présentent comme un texte construit en tesselles : la « trame » sous-jacente provient de l'histoire de Salvatore Giuliano, sur laquelle sont greffées des manières continue des passages des Évangiles concernant presque exclusivement des récits de la Passion du Christ ; le tout est inséré dans une couverture parodique qui médiatise et amalgame les deux sources principales [316].

« Mais les pièces qui dessinent la mosaïque bertienne s'appuient aussi sur l'expédient de l'autoréférence textuelle, de sorte que, par deux fois dans la pièce, on demande à Don Luigino, écrivain et doublure d'auteur, s'il veut s'essayer à écrire l'histoire de Salvatore Ribera »[317]. Tout

---

[311] Cité dans, Giuseppe Berto, *L'uomo e la sua morte*, Morcelliana, Brescia, 1964, p. 44.

[312] Ibid, cit. p. 120.

[313] Ibid, cit. p. 146.

[314] Pour plus d'informations sur le mythe de Salvatore Giuliano, voir la partie I. 1. V. *Naissance d'une légende*.

[315] Ibid, cit. p. 95.

[316] Cité dans, Alessandro Vettori, *Giuda tradito ovvero l'ermeneutica parodica di Giuseppe Berto*, John Hopkins University press, MLN, Vol. 118, No. 1, p. 172.

[317] Ibid, cit. p. 172.

d'abord, c'est Michele Galardo, le lieutenant de Salvatore Ribera, qui, dès qu'il est informé de la profession d'écrivain de Don Luigino, lui demande : « Dis : voudrais-tu écrire l'histoire de Salvatore Ribera ? »[318] et ensuite c'est Salvatore lui-même qui recourt à une demande indirecte : « Tu ne veux pas écrire mon histoire, mais un jour quelqu'un l'écrira, et on parlera aussi de toi, juste parce que je me suis arrêté ici ce soir »[319].

Entre le monde violent des deux bandits et l'univers livresque de Don Luigino s'intercalent de nombreuses références bibliques qui sont suggérées par un autre personnage non présent sur scène. C'est Salvatore Ribera lui-même qui nous parle de son besoin de recourir à l'Évangile, comme le lui a suggéré un compagnon de combat, Stefano Inserra : « Qui sait pourquoi Stefano Inserra me vient à l'esprit ce soir. [...] Un qui avait étudié comme prêtre avant de venir avec nous. Il ne ferait jamais de mal à une mouche, il était si gentil. Pourtant, à un certain moment, il a été banni, car il ne pouvait plus tolérer l'injustice du monde »[320]. Ce personnage, bien qu'absent sur scène, est toujours présent dans les discours de Salvatore comme l'est le Christ. De séminariste convaincu, il décide soudain de devenir un bandit car « il était en conflit avec tout l'univers créé », mais « dans sa poche, il portait toujours un petit livre où était imprimée l'histoire de Notre Seigneur ». Derrière ce personnage se cache l'alter ego de Giuseppe Berto qui « a appris à ses lecteurs à retrouver des tranches de sa vie dans toutes les œuvres qu'il écrit »[321].

L'éducation reçue dans un collège religieux et l'esprit rebelle face aux maux qui affligent l'humanité constituent deux éléments importants que Berto et Stefano Inserra ont en commun. Le parallélisme auteur - personnage acquiert une plus grande profondeur si l'on considère qu'Inserra est celui qui inspire à Salvatore Ribera la recherche de références évangéliques dans sa vie, « une opération qui correspond extra-textuellement à la greffe de l'évangile sur la légende de Salvatore Giuliano effectuée par Berto en sa qualité d'auteur »[322].

Dans la recherche constante de parallèles évangéliques dans la vie du Christ, la dynamique complexe de la trahison prend un aspect prépondérant tout au long du deuxième

---

[318] Cité dans, Giuseppe Berto, *L'uomo e la sua morte*, Morcelliana, Brescia, 1964, p. 26.

[319] Ibid, p. 39.

[320] Ibid, p. 36.

[321] Cité dans, Alessandro Vettori, *Giuda tradito ovvero l'ermeneutica parodica di Giuseppe Berto*, John Hopkins University press, MLN, Vol. 118, No. 1, p. 173.

[322] Ibid, p. 173.

acte. À côté l'effort obsessionnel du bandit pour trouver des correspondances entre sa propre situation et celle du Christ de la Passion, le parallélisme le plus intense et le plus juste est précisément la trahison, dont les deux Sauveurs sont victimes. Le lieutenant Michele Galardo, ami proche et cousin de son patron Salvatore, le dénonce et le livre à la police dans le seul but de toucher la prime ; la trahison a pour épilogue inévitable l'assassinat de Salvatore lors d'une fusillade avec les carabiniers[323]. Michele Galardo est donc comme Judas Iscariote qui trahit le Christ pour récupérer les trente deniers.

Le thème de la trahison est déjà indirectement abordé en passant dans le premier acte en préparant lentement le lecteur à y faire face tout au long du deuxième acte. Dans le premier acte, le thème de la trahison est évoqué à deux reprises. Tout d'abord lorsque Salvatore demande à Don Luigino de lui passer le texte biblique et que pendant la lecture Salvatore s'arrête à un moment donné : « ici j'aime ... ici où il est dit : celui qui me trahit est un proche »[324]. Ensuite, en se référant à la vie du Christ : « Je suis seul (il prend la bible et s'assied) seul comme notre seigneur dans le Jardin de la Passion. C'est une belle histoire. [...] mon lieutenant de confiance... il est dit plus bas qu'ils se sont tous endormis, même Simon appelé Pierre, qui était une sorte de lieutenant. Et ensuite, quand ils l'ont pris, il l'a renié trois fois. Toi Michele, tu me renierais ? »[325].

Mais la dynamique de la trahison prend une connotation fortement allégorique au deuxième acte, lorsque tous les personnages sont présents sur scène et que Salvatore demande à Don Luigino « combien valent trente deniers ? » et le fait en se référant une fois de plus à Stefano Inserra qui affirmait que ce n'était pas une grosse somme d'argent. Nous atteignons alors le point culminant du drame où le pathos atteint son paroxysme. Salvatore et Don Luigino commencent à se disputer sur la valeur des trente deniers et Salvatore Ribera fait à nouveau référence à la vie de Jésus : « Notre Seigneur a été obligé de vivre comme nous avons vécu. C'est-à-dire que les Pharisiens et les grands prêtres le traquaient, et lui, pour ne pas être pris, sortait des villes et des lieux habités et se cachait, et avec lui il y avait toujours au moins une partie des apôtres, qui étaient les douze les plus sûrs. Ils ont mangé et dormi ensemble, tout

---

[323] Alessandro Vettori, *Giuda tradito ovvero l'ermeneutica parodica di Giuseppe Berto*, John Hopkins University press, MLN, Vol. 118, No. 1, p. 176.

[324] Cité dans, Giuseppe Berto, *L'uomo e la sua morte*, Morcelliana, Brescia, 1964, p. 50.

[325] Ibid, p. 68. C'est exactemet ce que Jesus dit à Pierre lors de la Cène.

comme nous, ont subi les mêmes épreuves et couru les mêmes risques. Pourtant, parmi ces douze, il y en a un qui l'a ensuite trahi. Il l'a trahi pour trente deniers, presque rien »[326].

Ce qui rend les destins des deux hommes encore plus imbriqués et intéressants, c'est le pressentiment des événements imminents ; Salvatore Ribera, comme Jésus de Nazareth, accepte passivement son sort. Aucun des deux ne résiste ; et Berto nous fournit une clé intéressante. La mort de Salvatore Ribera comme celle du Christ est volontaire. La mort a lieu par choix et il n'y a pas de volonté à s'y opposer. C'est encore le personnage de Salvatore qui le formule pour nous : « pour moi, il n'y a pas de mystère [...] dans certaines circonstances, un homme peut même souhaiter mourir [...]. Pour lui, la question n'est plus de savoir comment éviter la mort, mais comment mourir de telle manière que les gens se souviennent de lui dans les siècles à venir et n'oublient pas ce qu'il a fait et ce qu'il a enseigné. Qui sait si les peuples se souviendraient encore de Notre Seigneur s'il n'était pas mort sur la croix. Il était donc nécessaire qu'il se laisse trahir »[327]. La perspective de fuir en Amérique n'est même pas plus envisagée par Salvatore parce qu'il est convaincu que son propre destin est celui d'une « réddition en martyre au traître et à l'ennemi, également soutenue par la conviction que lorsqu'un homme meurt, sa mort sert toujours un but et permet le souvenir parmi le peuple »[328]. Dans la vision de Berto, la trahison prend une connotation positive et délibérée. Le personnage du Sauveur comme le Christ il perçoit qu'il est proche de la mort et comprend que la trahison est la condition nécessaire à l'immortalité : « Notre Seigneur, il savait bien qu'ils le trahiraient. Et il savait aussi qui le trahirait »[329].

C'est donc à la fin du drame qu'a lieu la mort délibérée de Salvatore. Salvatore Ribera reste seul avec son lieutenant Michele Galardo qui continue de nier la trahison. Mais pour Salvatore, tout est maintenant clair et il a décidé de mourir de la manière qu'il préfère, trahi par son lieutenant : « Je ne sais pas si c'est écrit ou non, mais c'est ma fin. Maintenant je veux mourir, et je veux mourir comme il se doit, trahi par mon meilleur ami [...] chacun de nous doit jouer son rôle, et tu es Judas... Judas... Judas »[330].

---

[326] Ibid, p.119.

[327] Cité dans, Giuseppe Berto, *L'uomo e la sua morte*, Morcelliana, Brescia, 1964, p. 123.

[328] Cité dans, Alessandro Vettori, *Giuda tradito ovvero l'ermeneutica parodica di Giuseppe Berto*, John Hopkins University press, MLN, Vol. 118, No. 1, p. 176 - 177.

[329] Cité dans, Giuseppe Berto, *L'uomo e la sua morte*, Morcelliana, Brescia, 1964, p. 121.

[330] Ibid, cit. p. 150.

La pièce L'*Uomo e la sua morte* a remporté le premier prix du concours organisé par la Pro Civitate Christiana d'Assise, mais avec une certaine réticence. En effet, bien que le thème de la présence du Christ dans la vie moderne ait été développé, le jury a émis quelques doutes et a demandé quelques modifications du texte. En particulier, il a été souligné que le personnage de Salvatore Ribera alias Salvatore Giuliano avait un sens religieux assez primordial et que son empressement à imiter le Christ était surtout extérieur et occasionnel. Le Salvatore de Berto n'est pas du tout préoccupé par un salut ultra-terrestre. Il ne cherche que le courage de mourir dignement et d'entrer dans la mémoire des gens sans montrer de signes de rédemption pour les péchés commis dans la vie.

Face à ces observations, Giuseppe Berto a décidé de modifier le texte dans certaines de ses parties, laissant entrevoir une lueur de salut éternel. C'est pour cette raison que le texte a ensuite été réalisé avec une variante dans laquelle le Sauveur, avant de mourir, prononce les paroles du bon larron : « souviens-toi de moi quand tu seras dans ton royaume »[331].

[331] Ibid, cit. p. 155.

II. 2. La télévision d'investigation entre outil historiographique et analyse subjective.

« La recherche historique a jusqu'à présent été un savoir lié à l'accumulation d'œuvres écrites. Cependant, la conscience collective du passé s'est longtemps formée par des canaux linguistiques hétérogènes, parmi lesquels l'audiovisuel a acquis une position fondamentale »[332]. Depuis des décennies, le débat historiographique sur l'utilisation de l'audiovisuel pour l'histoire, en particulier celle du XXe siècle, revêt une importance considérable. La question qui préoccupe les chercheurs depuis des décennies est de savoir s'il est possible d'approfondir les processus historiques en les montrant à travers des images cinématographiques ou télévisuelles[333].

Les facteurs les plus contestés sont attribuables au caractère intentionnel des documentaires télévisés, quand existe, une forte volonté d'attribuer une empreinte idéologique, politique et esthétique à l'élaboration finale. Cependant, le résultat final est déterminé par un travail collectif de réalisateurs, techniciens et producteurs qui, souvent conditionnés par leur environnement social, déterminent une non-neutralité dans l'élaboration du documentaire et c'est précisément cet élément qui a généré la méfiance du monde académique[334].

Un autre élément typique du support audiovisuel est la capacité de "présenter" des épisodes historiques sous forme de narration. À travers des images de répertoire, on tente de rappeler des événements du passé et de les relayer dans le présent. Ceci est renforcé et rendu encore plus fort par l'émotion que l'on cherche à introduire dans le récit télévisuel. Les documentaires télévisés cherchent en général à susciter lémotion en privilégiant des aspects anecdotiques du personnage ou de l'histoire traitée. La voix du narrateur avec la musique en arrière-plan produit un effet de séduction qui a l'objectif d'intriguer le spectateur. Le caractère séduisant au récit est lié à la présence explicite du narrateur pour attirer davantage de

---

[332] Cité dans, Giorgio Stamboulis, *Rappresentare la storia. Il documentario come mezzo di trasmissione storiografica*, https://www.officinadellastoria.eu/it/author/giorgio-stamboulis/, p. 1.

[333] Sur le débat historiographique concernant l'utilisation des sources visuelles, voir l'essai de Silvia Pagi, *Il dibattito storiografico sulle fonti filmiche. Una sintesi*, Il mondo degli archivi - studi, 2014 et Marc Ferro, *Histoire Parallèle*, émission de télévision française qui mettait en parallèle l'histoire à travers leur actualités filmées, 1989, 2001.

[334] Giorgio Stamboulis, *Représenter l'histoire. Le documentaire comme moyen de transmission historiographique*, https://www.officinadellastoria.eu/it/author/giorgio-stamboulis/.

spectateurs. La voix du narrateur est utilisée de manière insistante pour créer une atmosphère de suspense et de conspiration. En général, l'effet de ces documentaires l'identification du spectateur aux personages plutôt que sa réflexion sur le passé.

Ces éléments présents dans la plupart des documentaires de la télévision italienne ont donc créé un fort débat sur l'utilisation du documentaire comme outil historiographique et sur la représentation de l'histoire à travers des sources visuelles.

Dans ce chapitre, nous nous concentrerons sur la relation entre la représentation de l'affaire Salvatore Giuliano et le médium audiovisuel. En effet, l'Affaire Giuliano s'inscrit également dans ce débat sur l'utilisation des sources audiovisuelles, car elle a fait l'objet d'études tant de la part de l'historiographie traditionnelle que, par la suite, du monde du cinéma et du journalisme télévisuel, qui ont donné un nouvel élan à l'histoire, surtout ces derniers temps grâce à la numérisation des images historiques.

À travers l'analyse des documentaires télévisés qui ont traité de l'histoire du bandit, on tentera de comprendre s'ils respectent les caractéristiques générales des documentaires télévisés ou s'ils présentent au contraire des éléments divergents d'un point de vue formel. Le caractère énigmatique du documentaire télévisé est-il présent aussi dans le traitement de l'affaire Giuliano ? Quelle est l'image de Salvatore Giuliano qui est transmise au public et, surtout, à travers quelles sources l'histoire a-t-elle été reconstruite ?

Pour répondre à ces questions, nous examinerons trois documents audiovisuels qui ont traité de l'affaire Salvatore Giuliano, un italien et deux étrangers[335] :

- *Il caso Salvatore Giuliano* a été diffusé le vendredi 9 juillet 2010 à 23h45 dans l'émission *Blu Notte Misteri Italiani* de Carlo Lucarelli. Le présentateur a connu un

[335] Les deux documentaires étrangers (l'un français et l'autre russe) nous permettent, entre autres, de souligner le caractère international de l'histoire qui est devenue, surtout ces dernières années, le sujet d'études à l'étranger. Le documentaire *No fear No regret* présente également une structure narrative et documentaire complètement différente des autres. Il a été pris en considération, comme mentionné, avant tout pour démontrer le caractère international de l'affaire Giuliano et la manière particulière dont elle est traitée.

certain succès sur la scène télévisuelle italienne en reconstituant les nombreux mystères de l'histoire italienne, de l'après-guerre à nos jours[336].

- *Les oubliés de l'histoire Salvatore Giuliano l'insaisissable bandit 1922 - 1950* diffusé sur Arte+7 en France en 2016 par Jacques Malaterre[337].

- *Senza paura e rimpianti (No Fear No Regret)* réalisé par Oleg Maltzev en 2018 à l'Institut de recherche "Société internationale d'analyse de la destinée"[338].

Avant de procéder à l'analyse, il convient de préciser pourquoi les trois documentaires ont été choisis.

Tout d'abord, les programmes de Carlo Lucarelli proposent toujours un regard d'investigation sur les nombreuses affaires célèbres de la criminalité italienne, présentées avec les mécanismes narratifs du roman policier. Ainsi, l'histoire du bandit Salvatore Giuliano a été reproposée plusieurs fois au cours des années par le présentateur car l'histoire s'adapte parfaitement au style de l'émission de télévision. En outre, le style proposé par Lucarelli a connu un certain succès dans la télévision d'investigation italienne et nous permet donc d'analyser comment un certain type de télévision a diffusé l'histoire à un nombre considérable de téléspectateurs.

Le documentaire français a fait l'objet d'études principalement en raison de son caractère énigmatique, qui persiste tout au long du documentaire. À travers son analyse, il sera également intéressant de comprendre l'intention du reportage. Quelle est l'image de Salvatore Giuliano véhiculée auprès du public francophone et quelles pourraient être les motivations qui ont poussé les auteurs à traiter une histoire purement italienne ?

Enfin, le documentaire russe est très différent des deux premiers. Il a été pris en considération aussi bien pour montrer le caractère international du phénomène Giuliano que

---

[336] Pour visionner le documentaire, voir https://www.dailymotion.com/video/x21wadv.

[337] Pour visionner le documentaire https://boutique.arte.tv/detail/oublies_histoire_salvatore_giuliano_1922_1950.

[338] Pour la version en langue originale du documentaire, voir https://youtube/zDVQfb43FgI . Pour la version italienne sous-titrée, voir www.NoFearNoRegret.com. https://www.youtube.com/watch?v=JTun6qSBA6E.

pour sa structure narrative - filmique qui le distingue des autres documentaires. L'intérêt d'un groupe de chercheurs russes pour l'histoire de Salvatore Giuliano est certainement une nouveauté dans le milieu des bandits siciliens, et cela montre comment cette histoire a suscité, au fil des ans, un intérêt et une curiosité considérables parmi les chercheurs, même en dehors du contexte italien. Le documentaire a une structure très différente de l'image de la télévision d'investigation italienne et donc, en raison de cette différence, il a été décidé de l'examiner et d'évaluer la manière dont l'histoire de Giuliano est traitée et diffusée dans un pays de culture différente.

Ces trois documents télévisés présentent des éléments semblables et des éléments différents. Dans un premier temps, nous mettrons en évidence les points communs dans les choix formels et l'appel commun à l'émotion[339]. Dans un deuxième temps, nous porterons notre attention sur l'opposition de contenu des documentaires, en montrant à quel point de vue adoptés pour observer et analyser l'histoire sont dans certains cas en fort contraste.

Dans les trois épisodes, l'accent est mis sur les côtés sombres de l'affaire Giuliano et en particulier sur les événements entourant la mort du bandit, qui dans les documentaires est toujours le point de départ de l'enquête. Dans ce cas, les images du corps de Giuliano permettent au spectateur de se souvenir de l'événement et d'accéder à une reconstruction des faits grâce à des images des lieux, des espaces et des événements du deuxième après-guerre. Dans ce cas aussi, le « modèle Rosi » est censé avoir inspiré les documentaristes de la télévision dans les choix formels de l'enquête et le point de vu historiographique des auteurs. Mais si dans Rosi l'objectif était de proposer au spectateur une réflexion sur l'Affaire et sur les mécanismes de fonctionnement du pouvoir, dans ce cas le produit est inverse, dans la mesure où l'on tente d'augmenter la curiosité du spectateur en attirant son attention sur les aspects anecdotiques du personnage de Giuliano plutôt qu'en l'utilisant comme prétexte à une réflexion historique politique sur l'Italie de l'après-guerre. Le résultat, et c'est à mon avis l'aspect intéressant, est l'intervention d'une plus grande subjectivité incompatible du documentaire : le choix de mettre l'accent sur l'émotion conduit également à un manque de scientificité. En effet, les documentaires en question manquent de la rigueur méthodologique propre au monde universitaire, notamment le documentaire russe *No Fear and Regret*.

[339] Voir en particulier les deux premiers documentaires. Le documentaire *No fear No regret* a une structure narrative et documentaire complètement différente des autres.

Présente dans tous les documentaires, l'atmosphère d'enquête est créée par les nombreuses questions posées sur lAaffaire Giuliano sans que soient fournies des réponses certaines, tandis que la voix du narrateur est le moyen de donner un fil conducteur à la présentation[340]. Dans *Blu Notte Misteri Italiani,* la voix off correspond à la voix du présentateur Lucarelli et le spectateur peut donc immédiatement imaginer le visage du narrateur. Dans le documentaire *Les oubliés de l'histoire Salvatore Giuliano l'insaisissable bandit 1922 - 1950,* la voix off correspond à un personnage dont le nom est écrit (Jacques Malaterre) et est cité à plusieurs reprises, ce qui conduit le spectateur à s'identifier à lui[341]. Dans le documentaire russe N*o Fear no Regrets*, en revanche, la voix off n'est que rarement présente et correspond à la voix de l'animateur présent dans la scène.

Les différents documentaires utilisent donc, bien que de manière différente, la voix du narrateur qui s'accompagne de l'intervention en studio du présentateur et de la saisie numérique de scripts soulignant les mots clés, les noms et les dates. Tout cela est corrélé à de nombreuses interventions et débats d'historiens, de membres de la famille et de journalistes, mais presque jamais en contradiction avec la voix off.

Afin de mieux comprendre ce qui a été dit, il convient maintenant de passer en revue les trois documentaires pour essayer de mettre en évidence leur point de vue et les choix formels effectués dans l'étude et la présentation de l'histoire.

L'atmosphère énigmatique et mystérieuse d'enquête journalistique se retrouve avant tout dans le documentaire de Carlo Lucarelli. L'émission *Blu Notte Misteri Italiani* (53 min. 46), animée par Carlo Lucarelli, a attiré l'attention des médias sur cette affaire ces dernières années. L'enquête journalistique est menée par Vincenzo Vasile, Francesco La Licata et Guido Rotolo. Dès le début, on perçoit l'atmosphère d'une énigme et d'un roman policier.

Dans les premières minutes du documentaire, des images d'époque des plus importants mystères italiens sont passées en revue et, une fois de plus, la musique de fond renforce l'atmosphère d'enquête et le mystère qui doit sous-tendre l'histoire. L'incipit du récit journalistique est emblématique en ce sens : « C'est une histoire de mensonges. C'est l'histoire

---

[340] L'émission *Blu Notte misteri Italiani* de Carlo Lucarelli est emblématique à cet égard.

[341] Jacques Malaterre est l'un de plus importants réalisateurs de documentaires et docufiction français. À voir *Les Odyssées de l'espèce*, 2002 et *Les Oubliées de l'histoire* (20 documentaires de 26 minutes chacun. *Salvatore Giuliano l'insaisissable bandit 1922 – 1950* est le n. 18, 2018).

d'un homme, d'un bandit si insaisissable et si rusé que personne ne savait où le trouver. Si puissant, féroce et sanglant qu'il était effrayant d'entendre son nom, mais aussi si mystérieux, complexe et étrange qu'il est devenu une légende. C'est l'histoire d'un bandit mais c'est aussi l'histoire de carabiniers et de policiers, d'autres bandits, d'indices et d'espions, de journalistes, de politiciens, de syndicalistes et de pauvres. Mais avant tout, c'est une histoire de mensonges, de mystères et de fantômes. Une de ces histoires qui arrivent en Sicile où souvent, quand on parle de certaines choses, qui ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être. C'est l'histoire du bandit Giuliano. Commencos cette histoire par la fin avec une photographie et un mensonge »[342].

La docufiction se développe sur trois registres : les images d'époque, les images réalisées ad hoc par des figurants qui reconstituent certaines scènes importantes de l'événement et dont le fil conducteur est exprimé par la voix du narrateur Carlo Lucarelli, et enfin les invités qui expriment leurs opinions séparément et individuellement sans aucun échange avec l'interlocuteur – invité dans le plateau.

Le récit commence la nuit du 5 juillet 1950 et le présentateur Lucarelli lit le rapport numéro 213/24 du 9 juillet 1950 signé par le capitaine des carabiniers Antonio Perenze et adressé au commandement des forces et de la répression du banditisme. On y retrouve la reconstitution de la version officielle des carabiniers et les nombreux mystères sont révélés. Pour réfuter cette version, la parole est donnée au journaliste Franco Grasso, envoyé du journal *La voce di Sicilia,* qui était présent sur place ce jour-là. Le témoignage du journaliste permet à l'émission de disposer d'une source faisant autorité face aux nombreuses incohérences de la version fournie par l'État et, surtout, permet d'alimenter le climat d'enquête et de mystère recherché.

Dans le documentaire, la dramatisation des événements entourant la mort de Salvatore Giuliano et le massacre de Portella della Ginestra est étroitement liée au thème de la conspiration. En effet, le récit insiste sur le mensonge d'État, terme répété plusieurs fois pendant l'émission, et le but est justement d'insister sur les côtés sombres de l'histoire pour créer une atmosphère de suspense et de conspiration autour de l'histoire mystérieuse de la mort du bandit. La succession des événements et surtout la biographie de Giuliano servent à augmenter l'impact émotionnel de l'histoire et ne sont pas subordonnés au contexte historique. Le protagoniste du

[342] Ce sont les premiers mots prononcés par Carlo Lucarelli au début de l'émission.

documentaire est Salvatore Giuliano et non le contexte historico - politique dans lequel se déroule l'histoire comme dans le film de Francesco Rosi.

Le présentateur Lucarelli fait également continuellement référence à des sources écrites sans toutefois donner au téléspectateur la possibilité de lire les documents cités, et encore moins de voir des images en arrière-plan des documents. Le résultat est qu'il y a une certaine "liberté" dans l'utilisation des sources, ce qui fait que l'argumentation du film est fondée sur un récit manquant de rigueur académique.

Après l'intervention du journaliste Grasso, la parole est donnée à Francesco Renda[343] qui souligne une nouvelle fois le caractère mystérieux de l'histoire. Il affirme que malgré les « 36 biographies de l'histoire, on en sait peu ».

Les paroles de l'historien Renda sont suivies de la reconstruction historique de Salvatore Giuliano, de la constitution de la bande, alternées avec quelques séquences d'époque[344]. À cet égard, le témoignage à la minute 16 de la sœur de Giuliano, Mariannina, qui raconte sa version de l'affiliation de Giuliano à EVIS[345], est intéressant. Par la suite, l'émission met en lumière la guerre entre la bande Giuliano et le CFRB commandé par Ugo Luca et les contacts après 1946 entre la mafia et le gang Giuliano[346]. Et c'est dans ce contexte et dans cette section du documentaire que l'atmosphère d'enquête se renforce, augmentant le suspense et le sentiment d'une conspiration.

Le récit documentaire aborde naturellement aussi le sujet du massacre de Portella della Ginestra. Dans la reconstitution des événements, les nombreux points obscurs sur ce qui s'est passé ce premier mai 1947 à la Piana degli Albanesi sont mis en évidence et il est fait référence aux théories qui n'ont pas encore été confirmées par les historiens. La thèse rapportée par l'émission coïncide avec le point de vue de Giuseppe Casarrubea (qui participe à l'émission),

---

[343] Francesco Renda, homme politique, historien et professeur d'histoire moderne à l'université de Palerme.

[344] La voix off du présentateur alterne avec la reconstitution filmée par des acteurs recrutés dans le programme, ainsi qu'avec un court métrage qui retrace la structure du groupe de manière scénique et quelques séquences d'époque du répertoire.

[345] La séquence est intéressante principalement parce qu'il s'agit d'une vidéo inédite non présente sur les réseaux sociaux.

[346] CFRB : la banditisme force répression de commandement avait pour tâche de réprimer en Sicile le banditisme et capturer le chef de bande Salvatore Giuliano.

qui met l'accent sur des aspects qui ne sont pas nécessairement importants pour les besoins de l'enquête, comme le caractère mégalomane de Giuliano, le fait d'affirmer qu'il avait écrit des traités d'astrophysique ou son image de justicier à la Robin des Bois, bien que ce mythe ait été brisé, selon Casarrubea, par le massacre de Portella della Ginestra[347]. La reconstitution des événements de Portella della Ginestra sur laquelle insiste le documentaire se concentre sur la présence d'autres bandes présents ce jour-là dans la Piana degli Albanesi et qui ont joué un rôle de premier plan dans le massacre. En bref, il plaide pour une possible coopération entre les services secrets américains et la bande Giuliano.

Le caractère d'enquête journalistique de l'émission *Blu Notte Misteri Italiani se* retrouve également dans un documentaire français *Les oubliés de l'histoire Salvatore Giuliano l'insaisissable bandit 1922 - 1950,* diffusé sur Arte+7 en France en 2016, réalisé et écrit par Jacques Malaterre et Jean Yves le Naour. Le documentaire (25 minutes), retrace sous une forme courte et narrative, et encore une fois avec emphase, l'histoire de Salvatore Giuliano de sa naissance à sa mort. Une musique de fond est présente du début à la fin et des images d'époque alternent avec des images des personnes interrogées filmées individuellement. Encore une fois, il n'y a pas de place pour le débat. Dans les différents monologues, les personnes interrogées sont libres de donner leur version sans être contredites. On assiste ainsi à une théâtralisation de l'histoire, principalement avec l'aide de Giuseppe Sciortino, le neveu de Giuliano, qui propose à plusieurs reprises au cours de l'entretien une vision stéréotypée et charitable de Salvatore Giuliano.

Le documentaire est structuré en trois registres : tout d'abord, la voix off reprend les éléments saillants de l'histoire dans une version romancée. Une fois encore, la musique de fond tend à accroître la fascination pour l'histoire et sert à catalyser l'attention du public. Les paroles de la voix off nous permettent immédiatement de comprendre la manière dont est présenté le personnage de Salvatore Giuliano, de plus en plus apologétique : il est présenté comme un personnage extraordinaire, insaisissable et vénéré par son propre peuple. Voici les mots utilisés par Malaterre au début du documentaire :

« Dans la nuit du 4 et 5 juillet 1950 le plus redouté des bandits de Sicile est abattu après 7 années de traque. Il se disait justiciers et on l'a accusé d'avoir tiré sur la foule. Il se voulait un

[347] Giuseppe Casarrubea était président de l'association des victimes de Portella della Ginestra. Sur ses théories, voir la partie II. 4. II.

combattant politique et on le traite de voleur. Victime de son amour - propre il a fait le choix d'être seul et l'affection qui portait à son peuple a causé sa perte. La police l'a surnommé l'insaisissable. Il s'appelle Salvatore Giuliano et sa vie est faite de mystère ».

Ensuite, la voix du narrateur est interrompue par quelques personnages qui interviennent et reconstruisent l'histoire. Les envoyés qui interviennent sont les suivants dans l'ordre d'apparition :

- Carlo Ruta (présenté comme un historien) est en fait un essayiste.
- Nicola Cipolla, ancien sénateur 1963 - 1967 et député européen 1972 - 1976.
- Giuseppe Sciortino Giuliano, neveu de Salvatore Giuliano.
- Antonello Battaglia, historien et professeur à l'université *La Sapienza* de Rome.
- Serafina Palminteri, membre du mouvement pour l'indépendance de la Sicile.
- Mike José Cereghino, journaliste et historien.

Enfin, il y a une deuxième « voix off » dans le documentaire, qui cite des textes de Salvatore Giuliano qui tendent à mettre en valeur l'image du poète bandit. Les paroles de Salvatore Giuliano sont prononcées oralement sans aucune transcription des textes. Voici un exemple :

« Oh ma terre natale, mère de notre peuple, renait ma patrie. Tu seras indépendante. Nous sommes prêts à mourir pour que tu sois libre. Sicile belle Sicile. Resurgis ma belle étoile. Resplendis sur la terre. Et avant le jour ni le rouge. Par le fer et le feu nous réussissons. Si par la fortune nous n'arriverons pas. De la Sicile nous sommes les fils et son indépendance nous voulons. Tu es l'étoile de notre vie »[348]. Salvatore Giuliano.

Le documentaire présente donc une version romancée de l'événement sans offrir un reflet fidèle de ce qui s'est passé en Sicile dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Elle met en évidence un Salvatore Giuliano non coupable des actes de Portella della Ginestra mais victime d'un accord entre lui-même et l'État italien. En échange de l'aveu de sa responsabilité dans les actes de Portella della Ginestra, il devait être déporté en Amérique via

[348] Voix off rapportant un texte de Salvatore Giuliano minute 4.04 - 4.32.

la Tunisie. Cette thèse a été reprise à plusieurs reprises dans les différents cahiers d'enquête, mais à ce jour la documentation d'archive ne permet pas de la confirmer[349].

Le troisième documentaire est complètement différent des deux premiers. Il s'agit d'un projet de recherche d'inspiration russe à mi-chemin entre le film et le documentaire et intitulé *Senza paura e rimpianti (No Fear No Regret* 2h. 2. min.*)* réalisé par Oleg Maltzev en 2018, un psychologue et auteur d'un certain nombre de théories sur l'utilisation des arts martiaux et qui a donc réalisé un documentaire précisément sur l'histoire de Salvatore Giuliano[350]. Le documentaire présente différents personnages filmés d'abord individuellement, puis tous ensemble. Voici leurs noms dans l'ordre et en passant:

- Katerina Sidorova s'est présentée comme une "experte en révélation des secrets des personnes célèbres" et rédactrice en chef du journal *Ochnaia Stavka.*
- Alexey Somsonov, opérateur de la société *Status* Film.
- Konstantin Vladimirovich Slobodaniuk, rédacteur en chef du journal *Unsolved Crimes*, spécialisé dans les enquêtes criminelles.
- Maria Nikolaevna Ilyusha directrice de l'Institut d'analyse de la destinée et spécialiste de la destinée humaine.
- Maria Saparkina, spécialiste des interviews de maîtres d'arts martiaux et traductrice du russe vers l'anglais du documentaire[351].

Dès le début, on perçoit le manque de scientificité car les personnages qui interviennent se réfèrent à une interprétation de l'histoire presque entièrement liée à la lecture du livre de

[349] Il est fait référence ici aux thèses de Giuseppe Casarrubea, voir chapitre II. 4. II.

[350] Oleg Viktorovič Maltsev est un psychologue et chercheur ukrainien qui enseigne un certain nombre de méthodes d'analyse du destin développées par le psychanalyste hongrois Léopold Szondi par le biais de son organisation appelée Association des sciences appliquées. Son champ de recherche s'écarte du domaine purement historiographique et il a donc réalisé un documentaire sur l'histoire de Salvatore Giuliano.

[351] Les termes utilisés pour présenter les personnages sont les mêmes que ceux utilisés dans le film et dans la version russe sous-titrée en italien.

Mariannina Giuliano, *Mio fratello Giuliano*, qui propose une vision mythique du personnage[352]. Contrairement aux deux premiers documentaires, les débats sont plus nombreux entre les personnages qui se livrent à de vagues interprétations du personnage de Giuliano, présenté d'emblée comme « ambigu, difficile à comprendre et n'obéissant pas aux lois de l'analyse humaine. Un personnage contradictoire dont la légende s'impose en Italie et dans le monde entier. « Un personnage au courage inégalable »[353].

En dépit des inexactitudes présentes, pour les besoins de cette recherche, le documentaire est néanmoins important, tant pour le format que pour la manière d'aborder l'histoire, qui diffère de celle des deux premiers. Le caractère énigmatique de l'histoire est également présent ici, mais l'histoire est présentée à travers un style peu télévisuel et presque amatorial et surtout le public a plus de mal à comprendre ce qui est dit[354]. Nous semblons assister à une réunion littéraire où les personnages sont assis autour d'une table pour boire du thé et discuter de Salvatore Giuliano. Du point de vue du contenu des différents discours, on constate une prise de position très claire de tous les interviewés en faveur de Giuliano, présenté comme « un enfant spécial, au cœur pur et très intelligent pour son âge ». Les crimes commis par Salvatore Giuliano sont justifiés car ils s'inscrivent dans une lutte contre les pouvoirs forts dont il a été victime.

L'interprétation de l'Affaire Giuliano dans le documentaire russe, Giuliano aurait été la victime des pouvoirs très forts n'est pas nouvelle, c'est une des clés de la vulgarisation historique que l'historiographie n'a pas réussi à ébranler. Le problème lié à la création de différentes versions de l'histoire est déterminé par la publication d'un nombre remarquable de biographies qui ont forgé de nombreuses versions et interprétations de l'histoire du bandit qui, aujourd'hui encore, continuent à être publiées et qui sont ensuite reprises par les différents documentaires télévisés[355].

---

[352] Le documentaire montre des images de la visite de la maison - musée de Montelepre et de la présence de Giuseppe Sciortino, le neveu de Salvatore Giuliano. Le documentaire fait également référence à plusieurs reprises au livre *Mio fratello Giuliano*, ce qui nous permet d'avancer l'hypothèse qu'il s'agit de la principale source utilisée dans la représentation de l'histoire.

[353] Cité dans, www.NoFearNoRegret.com. https://www.youtube.com/watch?v=JTun6qSBA6E.

[354] Le documentaire ne contient pas de résumé des points saillants de l'histoire de Salvatore Giuliano. On se demande comment le public russe peut comprendre exactement cette histoire.

[355] Sur la publication de romans, d'essais et de feuilletons sur l'histoire de Giuliano, voir partie II. 3. I.

Le fait de ne pas faire bon usage des sources est précisément ce que l'historiographie traditionnelle reproche aux documentaires télévisés, car le risque est précisément de fournir des versions alternatives dans lesquelles sont mis en avant des aspects de l'histoire méconnus ou à vérifier, mais qui continuent d'être alimentés. Dans le cas de Giuliano, comme nous l'avons vu dans ce chapitre, les trois documentaires ont fait un usage peu rigoureux des sources en invitant en studio des personnalités peu habituées à l'utilisation et à la comparaison des sources, ce qui a donné lieu à une vulgarisation de l'histoire plus fictive qu'historique[356] . Mais l'analyse de ces documentaires n'exclut pas la possibilité d'utiliser correctement les sources audiovisuelles même dans le cadre d'émissions de télévision. En fait, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, il sera possible d'utiliser ces sources en respectant la rigueur académique.

II. 2. I. Recherche historique et rigueur académique dans le programme *Passato e Presente.*

Au début du chapitre précédent, nous avons souligné l'importance de l'audiovisuel comme outil historiographique pour la diffusion des événements historiques du XXe siècle. Il a été mentionné comment, depuis un certain temps, la conscience collective du passé s'est formée à travers des canaux linguistiques hétérogènes, parmi lesquels précisément l'audiovisuel a acquis un rôle important dans notre société moderne. À travers les documentaires analysés ci-dessus, il a été possible de constater la difficulté de mener une recherche historique au plus près des méthodes reconnues par l'historiographie. Le choix de privilégier certains aspects anecdotiques du personnage de Giuliano, comme son « caractère mégalomane, ses dîners frugaux de pain aux olives et de fromage ou les bagarres de jeunes »[357] auxquelles il aurait participé, limite la réflexion historique en donnant une forte empreinte émotionnelle et subjective au récit télévisuel.

Malgré les exemples mentionnés ci-dessus, à la question de savoir s'il est possible d'approfondir des processus historiques en les montrant à travers des images cinématographiques, nous pouvons répondre que dans le paysage télévisuel italien, il existe

[356] Une référence particulière est faite ici au documentaire russe.

[357] Cité dans, Giuseppe Casarrubea *Il caso Salvatore Giuliano, Blu Notte Misteri Italiani,* min. 22. 45.

cependant des modèles qui se rapprochent de la méthode scientifique académique, tout en respectant les exigences de la télévision. Il est fait référence ici à l'émission *Passato e Presente* de Paolo Mieli qui, ces dernières années, s'est attachée à relater des faits historiques - politiques à un public de télévision.

L'émission *Passato e Presente* a consacré un épisode intitulé à *Salvatore Giuliano, il bandito di Montelepre* (39 min. 58), diffusé le dimanche 5 Juin 2020 à 20h30 sur Rai Storia. Dans le plateau, avec Paolo Mieli, les invités étaient : le professeur Salvatore Lupo et trois étudiants universitaires[358]. Le programme évoque les événements décisifs qui ont conduit Salvatore Giuliano à devenir l'une des figures les plus importantes du deuxième après-guerre mais, contrairement aux documentaires analysés ci-dessus, le format télévisuel prévoit une interaction entre le présentateur Mieli, le professeur Lupo et les trois étudiants.

L'histoire commence par les paroles du présentateur suivies d'une voix off et, à l'aide d'images, il rappelle les trois principaux événements de l'histoire : l'affiliation de Giuliano à l'EVIS, le massacre de Portella della Ginestra et la mort mystérieuse (en arrière-plan, le spectateur peut voir le corps de Salvatore Giuliano gisant sur le sol). Par la suite, le programme est divisé en trois chapitres et le point de départ de toute la reconstruction de l'histoire est l'article de Tommaso Besozzi, qui marque un moment clé dans le déroulement de l'histoire.

Dans le premier chapitre du documentaire, *L'indépendance de la Sicile*, des images de la période qui suivent le débarquement des Alliés sont montrées en arrière-plan et les événements de la deuxième période d'après-guerre sont reconstitués. La tarentelle, une danse sicilienne typique, en arrière-plan rappelle le caractère sicilien de l'histoire et aide le spectateur à contextualiser les événements et l'espace dans lequel l'histoire se déroule. Cette partie met également l'accent sur la contestation sociale, sur la campagne antimilitariste et la naissance du mouvement EVIS, le tout corrélé à des images d'archives.

Immédiatement après l'introduction historique vient la présentation de Salvatore Giuliano avec ses données biographiques. C'est ainsi qu'il est présenté par la voix du narrateur : « il fait évader les prisonniers, il est féroce, rusé et son nom fait rapidement peur à toute la région » (dans l'image de fond Salvatore Giuliano)[359]. L'emphase de la voix narrative augmente

---

[358] Pour visionner le documentaire, voir https://www.raiplay.it/video/2020/02/Passato-e-Presente---Porzus-sangue-sulla-Resistenza-1f5e2549-6562-4459-a949-090ac6976c3b.html.

[359] Cité dans, *Passato e Presente*, min. 6. 22.

lorsqu'il est dit que Giuliano « passe du statut de petit meneur à celui de colonel de la petite armée séparatiste » et le mythe du personnage tend à grandir et c'est ainsi que se clôt le premier chapitre.

Dans le deuxième chapitre, *Portella della Ginestra,* le récit reconstitue les accords politiques qui ont conduit au 1er mai 1947 et au massacre de Portella della Ginestra. Dans le film, le narrateur définit la bande Giuliano comme des responsables ouvertement anticommunistes du massacre et l'accent est mis sur les assauts que la bande de Giuliano a mené contre les sections communistes et les chambres de travail dans la région de Palerme. On retrouve également dans cette partie, à la fin du chapitre, le ton emphatique du narrateur, qui souligne comment les forces de l'ordre ont tenté de capturer « le bandit le plus redouté de la Sicile occidentale » au cours des trois années suivantes[360].

Le troisième et dernier chapitre, *L'arrestation et le procès*, met en lumière la chasse à l'homme et la création du CFRB. Dans la reconstitution de l'Affaire, on entend le maréchal Giovanni Lo Bianco, qui raconte comment il a réussi à vaincre la bande de Giuliano grâce à l'aide d'un mafioso local, tué quelques années plus tard à Partinico. Dans ce dernier chapitre, le caractère d'enquête de l'histoire devient plus évident. Le narrateur, d'un ton solennel, déclare : « Qui a soutenu Giuliano et sa bande ? Qui sont les véritables instigateurs du massacre ? »[361].

Les interprétations des événements de Portella della Ginestra et de la mort de Salvatore Giuliano nous permettent de mettre en évidence le fort contraste de style et de contenu entre le programme *Passato e Presente* et les documentaires analysés précédemment et notamment le documentaire *Blu Notte Misteri Italiani* de Carlo Lucarelli. Dans *Passato e Presente* aussi, le caractère énigmatique de l'histoire émerge pendant la diffusion, mais l'utilisation des sources et le format audiovisuel sont réalisés différemment, ce qui confirme les approche différentes des deux histoires télévisées.

Dans *Passato e Presente,* immédiatement après chaque chapitre, la caméra revient au plateau où les participants débattent de ce qui est dit par le narrateur et de ce qui est proposé par les images. La reconstruction historique est plutôt confiée au professeur Lupo[362],

---

[360] Ibid, cit. min. 19. 47.

[361] Cité dans, *Passato e Presente*, min. 28. 52.

[362] Salvatore Lupo, professeur à l'université d'histoire contemporaine à l'université de Palerme, auteur de nombreuses publications sur le phénomène de la mafia.

représentant le monde académique, qui tente de se faire le porte-parole de la rigueur académique et souligne la nouveauté du cas Giuliano et de la figure du bandit politique. Ce faisant, le professeur Lupo se centre sur les aspects saillants de l'Affaire, qui font la différence de Giuliano avec les autres figures de bandits siciliens de l'après seconde guerre mondiale. La différence majeure entre les deux programmes réside surtout dans le rôle joué par le professeur Lupo qui, conscient des aspects énigmatiques de toute l'Affaire, se contente de fournir aux téléspectateurs les éléments de la vie de Salvatore Giuliano en distinguant ce qui est démontrable et ce qui ne l'est pas. L'objectif est de traiter l'histoire à travers une utilisation minutieuse de la documentation d'archives parvenue jusqu'à nous.

Les propos du professeur Lupo permettent donc au programme, et c'est un autre aspect important, de se distinguer des autres récits télévisés, car ils le rendent plus scientifique, ce que l'on ne trouve pas dans les autres documentaires. L'analyse du professeur Lupo permet au spectateur de réfléchir au rôle joué par Giuliano dans le contexte sicilien d'après-guerre et ne se réfère pas aux aspects anecdotiques que l'on trouve dans d'autres documentaires. Dans *Passato e Presente* nous nous limitons à fournir une image aussi complète que possible de l'histoire, en ne retenant que les informations certifiées issues des documents d'archive. En outre, contrairement aux documentaires vus précédemment, il y a pendant l'émission, un vrai débat auquel participent le professeur Lupo, le conducteur, et quelques étudiants.

Dans *Blu Notte Misteri Italiani*, le présentateur Carlo Lucarelli et Giuseppe Casarrubea préfèrent raconter les événements dans la perpective de l'enquête, en mettant l'accent sur les conjectures à propos des relations entre la politique mafieuse et le banditisme, la signification politique du massacre de Portella et les nombreux mensonges et mystéres dont l'affaire a été enveloppée. Il n'y a pas de confrontation entre les invités et il y a une tendance à favoriser les hypothèses qui permettent à l'émission de mettre en évidence le caractère énigmatique du personnage de Giuliano. Dans *Blu Notte Misteri Italiani*, il n'y a pas de place pour le débat. Le présentateur est tout seul et les invités sont interviewés individuellement et séparément sans pouvoir parler de l'affaire à d'autres personnes.

La nature différente du programme télévisé *Passato e Presente* nous permet donc de conclure en montrant comment l'instrument audiovisuel est capable de raconter des événements historiques tout en respectant et en associant la rigueur académique au médium de la télévision. Le caractère énigmatique de l'histoire apparaît également dans le programme *Passato e Presente* qui procède cependant avec plus de rigueur. On discute du rôle joué par Giuliano et des influences possibles des organes de l'État sans toutefois prendre position lorsque les sources

ne permettent pas de prouver ce qui est dit. Le caractère scientifique du programme est corroboré, comme on l'a dit, par la présence du professeur Lupo, ce qui s'avère décisif car il a le rôle important d'examiner et de critiquer les différentes interprétations qui ont été faites au fil des ans et qui sont également apparues dans les trois documentaires analysés précédemment[363]. Dans un climat général d'enquête journalistique, l'universitaire est une sorte d'antidote scientifique, par rapport ceux qui interprètent l'Affaire sans étude exhaustive des archives. Le rapport entre l'auteur et les sources, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, sera un élément décisif dans la constitution du cas Giuliano et pas seulement dans le domaine de la télévision. En effet, un nombre considérable de formes narratives ont fait un usage désinvolte des sources concernant cette Affaire et ont alimenté une version romancée du personnage de Giuliano.

[363] Il est fait référence ici à la performance de Salvatore Giuliano dans la défense des plus faibles et des victimes d'une conspiration d'État.

II. 3. Diverses formes narratives dans la reconstruction et la diffusion de l'histoire.

Comme on a pu l'observer durant les chapitres précédents, le personnage de Salvatore Giuliano a fait l'objet d'une analyse à travers différents contenus médiatiques : le cinéma, le théâtre et la télévision ont repris l'histoire, bien que de façons différentes. La représentation au cinéma ou au théatre du personnage de Giuliano implique la présence d'un type de public varié, qui, a immédiatement manifesté son intérêt pour l'histoire.

En même temps que dans le monde du cinéma, de la télévision et du théâtre, dans une sorte de voie parallèle, sont apparues dès les début un ensemble de récits assez largement diffusés. Après la mort de Salvatore Giuliano et jusqu'à aujourd'hui, on peut observer la constitution d'un marché éditorial florissant qui, se nourrissant de l'histoire de Giuliano, a eu au fil du temps un certain succès auprès du public, et qui s'est accru ces dernières années grâce à de nouvelles enquêtes de la justice[364]. La nature énigmatique de l'histoire a certainement stimulé la prolifération d'un grand nombre de textes à caractère narratifs ce qui représente une nouveauté absolue dans le milieu du banditisme sicilien.

Grâce aux archives, nous sommes en mesure de signaler la présence d'au moins 35 livres ayant trait à l'histoire du bandit Salvatore Giuliano écrits sur une période allant de 1950 à nos jours[365]. Le nombre considérable de livres, et une fréquence constante dans la publication des textes, nous permet donc de souligner qu'il s'agit d'un phénomène important qui requiert une attention méticuleuse.

Le fait le plus important est que ces archives sont composées d'écrivains aux parcours et aux profils très différents. Il s'agit en fait de journalistes, d'essayistes, d'historiens, de témoins, de passionnés et de la famille de Giuliano elle-même. Tous ces auteurs se sont aventurés dans l'étude du cas Giuliano et ont eu le mérite de maintenir l'attention sur l'affaire

---

[364] Il est fait référence ici à l'exhumation du corps de Giuliano en novembre 2010 suite aux enquêtes effectuées par Giuseppe Casarrubea et le procureur Antonio Ingroia. Le résultat de l'exhumation est qu'il y a une comparaison entre l'ADN de Salvatore Giuliano et son neveu Giuseppe Sciortino et que donc le corp enterré et bien celui de Giuliano.

[365] La présence de 35 biographies sur Salvatore Giuliano est soutenue par l'historien Francesco Renda lors de son intervention dans l'émission *Blu Notte Misteri Italiani*. Voir aussi la section Bibliographie.

jusqu'à nos jours et ont joué un rôle décisif dans la constitution de l'Affaire Giuliano comme cas médiatico-politique. Cependant, s'agissant d'écrivains aux profils différents, il sera difficile de reconnaître cette catégorie narrative et d'expliquer comment ces personnages ont traité et diffusé l'affaire Giuliano au fil du temps.

Ce chapitre se concentrera donc sur la nature de ces figures narratives : de quel type de texte narratif s'agit-il ? Quel est le profil de ces auteurs et sur quelles sources le texte est-il construit ? Et enfin, quelle image de Salvatore Giuliano émerge du contenu de tous ces récits ?[366].

Comme il y a une prolifération remarquable de livres, le choix des textes sélectionnés que nous présenterons ci-dessous est lié à un certain nombre de facteurs tels que la résonance à travers la presse - l'aspect chronologique, la relation avec le personnage (la famille) et le format des textes.

Les deux premiers textes consacrés à l'histoire de Salvatore Giuliano sont ceux de Francesco Mondini *Vita e morte del bandito Salvatore Giuliano 'Sire di Montelepre*' et Giorgio Calvi, *Amori e avventure del bandito Giuliano*, Edizioni Mondo, Milan, 1953 - 1955[367]. Ces deux feuilletons ont été publiés immédiatement après la mort de Giuliano et ont joué un rôle important dans la transmission de l'histoire et l'alimentation de la vision robinswoddienne construite par les *Cantastorie*.

Grâce au document d'archives en notre possession, nous sommes en mesure d'analyser le texte de Giorgio Calvi, qui est particulièrement intéressant car il nous permet d'analyser l'image du personnage de Giuliano construite immédiatement après la mort du bandit et révélée au public. L'écrivain, sans approfondir les causes du banditisme, se limite à raconter une histoire fictive sur les amours et les aventures du bandit Giuliano. Le texte est constitué de 141 fiches contenant 15 pages, dont 128 sont consacrées à l'histoire fictive du bandit, tandis que de 129 à 141 *L'ombra di Giuliano al processo,* les phases judiciaires relatives aux crimes commis par Salvatore Giuliano et toute sa bande sont reconstituées.

---

[366] Dans ce chapitre, il ne sera fait référence qu'à quelques textes comportant des éléments disjoints relatifs au contenu et au statut de l'auteur.

[367] Francesco Mondini, *Vita e morte del bandito Salvatore Giuliano Sire di Montelepre*, Tip. Novissima, Rome, 1950. Giorgio Calvi, *Amori e avventure del bandito Giuliano*, Edizioni Mondo, Milan, 1953 - 1955.

Les faits historiques relatés concernant le massacre de Portella della Ginestra et le procès de Viterbo sont mélangés à des éléments entièrement imaginaires, car à travers la documentation d'archive nous ne pouvons pas certifier leur véracité. Une référence particulière est faite ici à l'image d'un Salvatore Giuliano romantique et séducteur du beau sexe. En effet, tout au long du récit, les amours de Salvatore Giuliano sont mises en valeur par une reconstitution historique très libre des événements.

C'est précisément par rapport à ce dernier aspect que la présentation de certains événements par Giorgio Calvi est intéressante. L'épisode clé de toute l'histoire de Giuliano, c'est-à-dire la réquisition du blé par les gendarmes à partir de laquelle commence ensuite la période clandestine, selon Calvi, est déclenché précisément par une vengeance amoureuse[368]. Par la suite, tous les épisodes sont racontés avec beaucoup de pathos, tendant à idéaliser la figure de Giuliano, qui avec virilité et fermeté charme les femmes. Voici quelques passages qui nous permettent de comprendre l'idéalisation du personnage par Giorgio Calvi : au chapitre XI, par exemple, après avoir été blessé pendant la fusillade, attaché à des sacs de grains, il se réfugie chez une femme et sa mère et un médecin local vont lui rendre visite dans les montagnes, soulignant le caractère héroïque du personnage : « Ce garçon aurait besoin de soins ». Il a déjà fait des miracles et, grâce à sa force physique exceptionnelle, il a pu se rétablir si rapidement »[369].

La narration se poursuit, mettant de plus en plus en évidence la renommée du rebelle, héroïque défenseur des plus faibles comme l'avaient raconté les Cantastorie eux-mêmes, et Giuliano au chapitre XX est présenté précisément sous cet angle. Lors de la rencontre dans les montagnes avec Adriana, le nouvel amour de Giuliano qui l'avait sauvé il y a quelque temps, est décrite par l'auteur de la façon suivante : « la beauté dominante de Giuliano, sa renommée de rebelle, ses manières rudes, presque grossières, la virilité qui émanait de toutes ses attitudes, il lui plaisait. (...) Tu veux partir maintenant ? Mais vous êtes destiné à fasciner toute la Sicile,

[368] Voir le chapitre VI dans lequel Giorgio Calvi raconte l'épisode clé : Salvatore est arrêté par les carabiniers mais il arrive à s'enfuir. Selon la reconstitution de Calvi, le bandit est arrêté par le carabinier Antonio Mancino, son rival en amour. L'écrivain soutient que la fusillade a été déclenchée par le carabinier Antonio qui, par vengeance, est déterminé à arrêter Giuliano.

[369] Ibid, cit. p. 60.

vous représentez tout pour nous, une idole, un emblème, vous serez un peu comme Napoléon »[370].

Comme on peut le constater, le Giuliano raconté par Giorgio Calvi est semblable au personnage mis en scène à la même époque par les *Cantastorie*. Un Giuliano séduisant qu'on retrouve aussi dans les photos des journaux entre les années 1947 et 1950[371]. Le choix narratif de Giorgio Calvi est donc de mélanger des éléments transmis par la tradition orale des *Cantastorie* auxquels il ajoute l'image séduisante et romantique du personnage. L'écrivain participe ainsi à la création du bandit beau et romantique, et c'est une image qu'il sera difficile de mettre à mal par la suite. En fait, cette interprétation sera présente dans d'autres formes narratives et cinématographiques qui réussiront à catalyser l'attention du public sur le personnage[372].

[370] Ibid cit. p. 96 et 101.

[371] Voir l'image de Giuliano p. 163.

[372] On fait ici référence au film de Micheal Cimino, *Il Siciliano*, qui reprend cette image romantique et séduisante du personnage de Giuliano.



Affiche du feuilleton de Giorgio Calvi.

Dans un premier temps, l'Affaire du début des années 1950 n'est donc racontée que sur un ton passionnel et romantique, sans mettre en évidence les nombreuses incohérences liées à cette Affaire découvertes peu après et largement discutées et argumentées par les journalistes.

En fait, l'histoire prend une connotation différente, plus proche de l'enquête, à partir de la publication en 1959 du livre de Tommaso Besozzi, *La vera storia di Salvatore Giuliano.* Le journaliste, à la suite des articles publiés dans le quotidien *L'Europeo* au cours de l'année 1950, a été l'origine essentielle du gentre de récits où dominent l'enquête et l'atmosphère énigmatique – mystérieuse qui allait s'imposer au public et qui allait déterminer la prolifération des textes jusqu'à aujourd'hui[373].

Le corpus textuel journalistique est la partie la plus visible de tout le cercle des médias narratifs. À partir des années 1960, de nombreux journalistes ont décidé d'écrire la biographie de Salvatore Giuliano. Les textes journalistiques ont suivi la voie tracée par Tommaso Besozzi, et ont poursuivi les investigations, chacun à sa manière essayant de créer une biographie sur Salvatore Giuliano, chacun essayant d'apporter de nouveaux éléments à l'histoire.

Dans leurs enquêtes, ils ont repris les étapes les plus importantes de la vie de Giuliano : du jour où il s'est caché dans les montagnes aux répercussions de l'Affaire après sa mort, en passant par les événements entourant le massacre de Portella della Ginestra. Contrairement aux *Cantastorie*, cependant, le choix narratif est différent. L'élimination de la version romancée de l'histoire, laisse place au mystère, et à partir de là, les doutes et les mensonges de l'État qui ont émergé suite à l'enquête de Tommaso Besozzi seront privilégiés et soulignés.

La lecture des textes met en évidence le caractère énigmatique de l'Affaire, et en souligne un aspect incontestable : il s'agit du premier mystère de la République italienne. Les relations entre la mafia et la politique sont analysées et l'on tente d'établir le rôle joué par Giuliano dans les événements de Portella della Ginestra. Dans les différents textes, on assiste donc à une reconstitution de l'Affaire et à une sorte de chasse pour résoudre l'énigme, proclamant rechercher la vérité, terme qui revient d'ailleurs plusieurs fois[374].

L'importance de ces récits privilégiant l'énigme et l'enquête s'est également amplifiée autour des années 2000 en consequénce de la déclassification de certains documents aux États - Unis et par l'exhumation du cadavre qui a eu lieu en novembre 2010. Face à ces nouveaux

---

[373] Tommaso Besozzi, *La vera storia del bandito Giuliano,* Vitagliano, Milan, 1959.

[374] Voir à cet égard les premières de couverture des textes dans lesquels le terme vérité est souvent présent.

éléments, les auteurs ont tenté d'apporter de nouvelles révélations sur l'Affaire, ce qui a entraîné une nouvelle prolifération de textes.

Le travail de ces journalistes a été important pour plusieurs raisons : tout d'abord parce qu'ils ont alimenté l'historiographie. La publication d'un livre sur Salvatore Giuliano a permis et permet encore d'alimenter les discours sur le personnage et d'analyser les événements qui se sont déroulés en Sicile après la Seconde Guerre mondiale. Et cela s'avère être un facteur essentiel dans la construction de l'Affaire Giuliano et donc essentiel aussi pour cette thèse. Deuxièmement, le *modus operandi* des journalistes a certainement été un tournant important dans l'histoire du journalisme italien car il a modifié le travail du reporter qui tend à devenir celui d'un détective. Les textes soulignent en effet le mérite de Tommaso Besozzi qui, grâce à ses enquêtes, a modifié le travail du journaliste.

Mais, par vois de conséquence, il y a eu une appropriation excessive de l'histoire de Giuliano par cette catégorie de médias. Et c'est l'un des aspects les plus épineux que révèle l'étude de cette forme de médiatisation. Dans la plupart des cas, les faits et les épisodes de l'Affaire Giuliano racontés sont répétés et similaires les uns aux autres, et très souvent, lorsque l'écrivain fournit des détails sur l'histoire, le lecteur n'a pas la possibilité d'en connaître les sources. Les faits sont donnés et relatés sans que l'on connaisse leur origine, ce qui fait que les événements relatés ne sont pas prouvés, que l'on émet des hypothèses qui ne correspondent pas à ce qu'affirme l'historiographie académique, ou que l'on reprend d'autres textes sans en indiquer la source.

Donnant-en quelques exemples pour comprendre la nature du problème posé. Dans le texte d'Enzo Catania, *Salvatore Giuliano. Capostipite dei misteri d'Italia,* Aliberti, 2011, page 161, voici ce que l'auteur affirme ceci « le gang Giuliano a coûté à l'Italie la vie de 149 personnes ; 42 civils et 86 militaires (un officier et quatre soldats de l'armée ; trois officiers du carabinier ; 24 sous-officiers ; 54 militaires) ; 21 policiers (trois officiers, trois sous-officiers, quinze agents). Sans compter les infractions mineures, il y a également eu 172 tentatives de meurtre, 142 contre les militaires et trente contre des civils, 46 enlèvements et trois massacres »[375] .

[375] Enzo Catania est né en Sicile en 1940. Il a été le directeur de Il *Giorno* et de la chaîne de télévision Antenna 3 Lombardia. Il a écrit d'innombrables livres sur le sport et le crime.

Un autre texte du témoin - gendarme Lo Bianco Giovanni fait le point sur les agissements du bandit Salvatore Giuliano[376]. Voici ce que dit le texte :

Les victimes de Giuliano

Homicide 306

Tentatives de meurtre 178

Saisies signalées et découvertes 37

Extorsion et vol 245

Massacres dont ceux de Portella et Bellolampo 11

Lutte contre l'incendie 86

Bandits arrêtés et condamnés 60

Complicité arrêtée 300

Procès réalisés 690[377].

Ce qui a été rapporté par le journaliste Enzo Catane et le Carabinier Lo Bianco n'est pas nécessairement faux, probablement les données fournies ont été prises d'un éventuel document officiel qui néanmoins n'est pas cité. Cela nous permet d'aborder le thème du rapport entre l'auteur et sa source et le double problème lié, d'une part, à la répétition du contenu général de l'histoire, et d'autre part, aux divergences à propos de certains aspects précis et détaillés de l'histoire. Enzo Catania soulève lui-même le problème du plagiat récurrent dans ce type de texte narratif. Dans la section de son livre consacrée à l'orientation bibliographique, il déclare *: «* Cela m'a souvent passablement agacé, comme si, à chaque fois qu'un talon était posé sur ma peau, le fait que des extraits entiers de mes livres étaient repris ou transformés sans même citer la source. (...) Il est vrai qu'au-dessus ou en marge d'une édition saine et sérieuse, productrice

[376] Cité dans, Giovanni Lo Bianco, *Il carabiniere e il bandito. Racconto inedito de la fine di Salvatore Giuliano,* Ugo Mursia Editore, 1999.

[377] Ibid Cit. p. 130.

d'une véritable culture, prospère une toile d'araignée de correcteurs, de lecteurs d'ouvrages inédits, peut-être même de professionnels de l'édition ou d'auteurs d'un ouvrage qu'ils gardent dans leur tiroir depuis des lustres. Toutes ces figures alimentent un brouhaha de bavardages, d'où émerge parfois une idée que d'autres développent ensuite et publient »[378] .

Il est certes possible de raconter des événements historiques sous forme narrative, mais comme on peut le constater dans les deux textes, le récit de l'œuvre de Giuliano n'est pas le même et dans les deux cas, la source d'où proviennent les données relatives à Giuliano n'est pas présente. Cela nous permet de mettre l'accent sur le risque encouru lorsque l'on raconte des événements historiques sous une forme narrative quand on se retrouve en absence de sources.

Bien qu'il y a un problème dans le traitement des sources, on ne peut pas affirmer que toute la littérature sur le cas Giuliano est pleine d'erreurs. L'important est de souligner le but que chaque auteur décide d'avoir. Si l'intention de l'auteur est de raconter l'Affaire Giuliano en fournissant au lecteur ses propres considérations à partir de sa propre relation aux sources, cela ne va pas à l'encontre de la divulgation et de la véracité des événements. Voici, par exemple, la note d'un des nombreux auteurs - journalistes sur l'Affaire Giuliano : « Je ne suis pas un historien, et ceci n'est pas un livre d'histoire. Je suis un romancier, donc je raconte ma version ; partielle, certes, incomplète, mais basée sur des informations et des documents que j'ai traqués au cours d'années de travail - et d'obsessions - et avant qu'il ne me vienne à l'esprit d'écrire ce volume »[379].

Le problème se pose toutefois lorsque l'écrivain prétend remplacer le travail de l'historien, s'arrogeant ainsi un statut qu'il ne possède pas. Il existe une tendance à reconstruire l'histoire de Giuliano sur la base de pseudo - sources et d'éléments historiques qui n'ont pas été confirmés avec la rigueur académique nécessaire. Ainsi, dans ces cas, on n'est pas en présence d'un texte narratif dans lequel l'auteur décide d'exprimer ses opinions, on est face à des écrivains qui usurpent le statut de l'historien en reconstruisant une pseudo - histoire basée sur des pseudo - sources.

---

[378] Cité dans, Enzo Catania, *Salvatore Giuliano. Capostipite dei misteri d'Italia*, Aliberti, 2011, p. 445.

[379] Pietro Orsatti, *Il bandito della guerra fredda*, Imprimatur, Palerme, 2017, p. 7. Pietro Orsatti est né à Ferrare et a collaboré avec de nombreux journaux dont *Il Manifesto* et *Liberazione*. Il a été parmi les premiers en Italie à se concentrer sur l'information ouverte et le journalisme web et participatif.

L'analyse historique des événements liés au banditisme et à l'Affaire Giuliano peut donc également être racontée par d'autres personnalités n'appartenant pas au monde académique, mais à condition qu'elles fassent bon usage des sources et qu'elles clarifient leur position sur les événements historiques relatés.

Dans l'Affaire Giuliano, nous sommes également confrontés à un cas inverse. C'est-à-dire qu'un professeur décide de traiter l'Affaire sous forme de récit en produisant un roman. Nous nous référons ici au livre *Salvatore Giuliano l'Assassin Colonel* de Claude Delfau-Mignot[380]. Le roman met en avant l'histoire d'un *jeune homme aimable qui se métamorphose en criminel* et dont l'auteur fait un Robin de Bois un rebelle romantique et l'ennemi numéro un de l'État. Le récit est fondé sur l'alternance de l'histoire du bandit Giuliano avec des chapitres retraçant les étapes de la seconde après-guerre dans une Sicile désormais libérée du fascisme.

Dans ce cas, l'auteur décide de traiter l'histoire du bandit Giuliano et les événements entourant le débarquement allié en Sicile à travers un roman historique. Ici, le problème des sources ne se pose pas. Il s'agit d'un exercice dans lequel l'écrivain, laisse de côté pour un moment, la rigueur académique pour s'adonner à la littérature et, ce faisant, est libre d'interpréter les faits comme bon lui semble. Il ne s'agit pas d'un livre d'histoire mais d'un roman et en tant que tel, la reconstruction de l'histoire et de la figure de Salvatore Giuliano reste subjective sans la présence de références en bas de page.

Le traitement de l'histoire par les membres de la famille de Salvatore Giuliano, auteurs de trois livres, est très différente[381]. La figure qui se dégage des différents livres est celle d'un Giuliano miséricordieux, toujours disponible et aux côtés des humbles. Dans plusieurs parties du livre, sont cités des exemples de la générosité du bandit, distribuant des sommes d'argent aux plus pauvres, défendu et même vénéré par la population. « Il était beau : teint brun, visage rond, cheveux noir corbeau, yeux sombres et vifs. Dès la naissance, mon frère et mon cousin

---

[380] Claude Delfau - Mignot, *Salvatore Giuliano l'Assassin Colonel*, L'Harmattan, 2009. Claude Delfau - Mignot est professeur de philosophie. Elle a publié de nombreux récits et témoignages sur l'histoire et l'actualité de l'Italie.

[381] Le premier livre *Mio fratello salvatore Giuliano*, Arnone Editore, 1985 a été écrit par sa sœur Marianna Giuliano. Les deux autres, *Ai siciliani non fatelo sapere*, Sciortino, 2000 et *Vita d'inferno*, Sciortino, 2010, par son neveu Giuseppe Sciortino Giuliano.

étaient toujours ensemble, inséparables compagnons de jeu, nous nous confiions nos secrets mutuels, nos joies. Mais mon frère avait quelque chose de spécial en lui »[382].

Le texte dessine également la figure d'un homme cultivé qui étudiait beaucoup et récitait des poèmes.

« Son intelligence était supérieure à la moyenne et l'a immédiatement fait sortir du lot. D'un tempérament particulièrement vif et affectueux, il a conquis tous ceux qui l'ont approché. Il avait du flair pour les sujets littéraires et apprenait les poèmes avec facilité. Il était le premier de sa classe et les professeurs le tenaient en haute estime. (...) Pour se consoler il préférait passer son temps libre à lire. Il empruntait des livres au Père Di Bella. Il lit des poèmes épiques : les Paladins de France, puis passe à des œuvres plus difficiles comme Manzoni, Verga, Pascoli, l'Évangile et la Bible »[383].

Mais les archives, nous permettent d'affirmer que tout cela n'est pas confirmé. Au contraire, l'analyse des lettres de Salvatore Giuliano envoyées au président des Etat Unis Truman et à la presse de l'époque révèle un usage grammatical assez approximatif qui laisse perplexe quant à ce qui est rapporté dans le passage que l'on vient de lire[384]. Malgré l'inexactitude des événements relatés, l'objectif de l'auteur est donc de réévaluer la figure du membre de sa famille en lui attribuant culture et érudition. Ce type de narration est donc adapté à un public qui a déjà sa propre idée du personnage et qui trouve donc de l'enthousiasme à lire une version stéréotypée de l'histoire sans avoir besoin de discuter de l'exactitude des événements.

Comme nous l'avons vu, nombreux sont les auteurs et les narrateurs qui ont traité de l'affaire Giuliano. On peut donc se demander les raisons de si nombreuses publications.

Plusieurs explications peuvent en être proposées. Tout d'abord, de nombreux journalistes ont repris l'étude du cas Giuliano car il est clair que de nombreux aspects de l'affaire n'ont pas été clarifiés et laissent place à diverses interprétations. Les journalistes en premier lieu, mais aussi de nombreux passionnés d'histoire, se sont donc emparés de l'affaire car, ils se sont rendu compte de l'existence d'un vaste public qui, attiré par ce qui était énigmatique, trouve

---

[382] Marianna Giuliano et Giuseppe Sciortino, *Mio fratello Salvatore Giuliano*, Arnone Editore, 1985, p. 17.

[383] Ibid, cit. p. 18.

[384] Sur la relation entre Giuliano et l'écriture, voir partie I. 1. IV.

du plaisir à lire leurs textes et cela a donc déterminé, aoutur de cette Affaire, la création d'un marché éditorial, avec, ces dernières années, une forte prolifération de textes[385]. En outre, l'histoire de Giuliano est parfaitement adaptée aux intérêts de différents genres de lecteurs. Les divers aspects de l'Affaire ont été traités par différents média : historiques, culturels, cinematographique, qui déterminent une large diffusion auprès de différents publics. C'est probablement le fait que des médias très divers se soient emparés de l'Affaire qui a permis à cette histoire d'être encore racontée aujourd'hui et d'avoir du succès au niveau de l'édition en Italie et au niveau international.

II. 3. I. La représentation de Giuliano dans la bande dessinée.

La présence de Guliano dans la bande dessinée confirme également la grande diversité des médias concernés. La confirmation de la remarquable nature « multi-média » du personnage de Giuliano se trouve également dans la forme narrative la bande dessinée. Vers les années 1970, un certain nombre de bandes dessinées ont été publiées dans lesquelles l'histoire de Salvatore Giuliano était présentée. L'histoire de ce personnage, si fortement médiatisé, se prête aussi parfaitement à ce type de littérature car il s'agit d'un canal médiatique différent du traditionnel papier imprimé et, grâce à l'aide des images, il permet de divulguer l'histoire du bandit à un public plus hétérogène composé même des plus jeunes.

Bien que le rôle que la bande dessinée a joué en tant que forme de communication au sein de la société italienne entre les années 1960 et 1970 soit d'un grand intérêt, nous nous limiterons pour les besoins de cette recherche, à traiter ce sujet en le liant principalement à l'Affaire Giuliano, laissant ainsi de côté la naissance et l'évolution de cette forme de communication[386].

Grâce aux archives, il nous a été possible d'établir l'existence d'au moins quatre bandes dessinées, qui n'ont toutefois pas toutes été réalisées. En effet, grâce à un article paru dans *Il*

---

[385] À cet égard, notez dans la bibliographie le nombre de textes écrits depuis les années 2000.

[386] Pour une analyse plus détaillée de l'importance de la bande dessinée, voir O. del Buono, *Enciclopedia del fumetto,* Milano Libri, Milan, 1969. P. Interdonato, *Linus. Storia di una rivoluzione nata per gioco,* Rizzoli, Milano, 2015. S. Morgana, *La lingua del fumetto,* Bonomo, 2003.

Giornale di Vicenza, nous apprenons l'existence de la première tentative de raconter l'histoire de Giuliano sous forme de bande dessinée. En 1957, Livio Comparin[387] a conçu une bande dessinée inspirée de la vie du bandit Salvatore Giuliano, mais comme le rapporte le commissaire de l'exposition Scatolati, qui s'occupe des œuvres de l'artiste, le manuscrit attend depuis soixante ans d'être publié. C'est encore une œuvre rare créée par Comparin dans ses jeunes années. Les visages des personnages sont inspirés de la bande dessinée anglaise « Danter » de Frank Hampson, parue en 1956 comme supplément à *Il Giorno*, tandis que les textes sont basés sur les documents créés par le dessinateur Enzo Magni, un auteur de premier plan dans les années 1940[388].



Les planches inédites de Livio Comparin sur le bandit Salvatore Giuliano.

[387] Livio Comparin est un peintre contemporain de Schio. Pour plus d'informations sur ses travaux, voir http://www.resentera.it/giampaolo/giornalistica/comparin.htm.

[388] Cité dans, Sara Paizzon, *Il bandito Giuliano attende ancora una pubblicazione,* Il Giornale di Vicenza. Voici le lien pour lire l'article. https://www.ilgiornaledivicenza.it/argomenti/cultura/il-bandito-giuliano-attende-ancora-una-pubblicazione-1.263734?refresh_ce.

Malheureusement, en dehors de cette information trouvée sur le site du journal de Vicenza, nous n'avons pas d'autres éléments pour analyser cette œuvre. Il en va de même pour une autre bande dessinée que nous découvrons dans l'article de Celeste Crucillà[389]. L'article indique que les enfants avaient lu dans Mickey Mouse un épisode dans lequel le personnage de Donald Duck s'était déguisé en bandit Giuliano. Là encore, il n'a pas été possible de retracer la lecture de la bande dessinée, mais il est très intéressant de savoir comment la figure du bandit Salvatore Giuliano a pu être publiée dans une bande dessinée destinée principalement à un public très jeune.

Grâce aux archives, il nous est plus facile d'analyser les textes de deux bandes dessinées. Le premier à être publié le fut par *Il Corriere dei ragazzi* le 30 juillet 1972 n° 30 - 31. Il s'agit d'une bande dessinée en couleur avec un texte de Mino Milani et des dessins de A. Di Gennaro[390]. Il peut sembler étrange qu'un magazine pour enfants traite d'un sujet aussi actuel que l'affaire Giuliano. En réalité, dès 1968, *Il Corriere dei piccoli* avait commencé à raconter des histoires et des contenus destinés à un public plus adulte. C'est pourquoi, lors d'un référendum organisé en 1969, il a été demandé aux lecteurs s'ils devaient changer le nom du magazine et utiliser plutôt *Il Corriere dei ragazzi*. Le changement de nom a donc entraîné une nouvelle orientation éditoriale et aussi un changement de contenu. La nouvelle approche journalistique vise à amener les jeunes vers des lectures plus adultes. Ainsi, toujours sous forme de bandes dessinées, des articles d'actualité et des approfondissements de faits divers et historiques sont proposés pour permettre un plus grand dialogue avec les lecteurs.

L'Affaire Giuliano est racontée en 8 pages divisées en 75 vignettes et les épisodes significatifs de l'histoire sont relatés. L'histoire commence le 5 juillet 1950, le jour de la mort de Salvatore Giuliano. Les dessins montrent le corps du bandit gisant sur le sol dans la cour de Castelvetrano. Sur la deuxième page, on voit le ministre Mario Scelba au Parlement, qui rend compte des étapes de l'opération menée par le CFRB et qui a conduit à la mort du bandit. Après le compte rendu du ministre, en bas de page, se trouve la une du quotidien *L'Europeo*, qui remet en cause la version officielle et permet aux auteurs de poser quelques questions : « Qui était Salvatore Giuliano ? Le dernier des célèbres brigands siciliens ? Quels étaient ses exploits ? Et

[389] La Stampa, *Il bandito Giuliano ad Alassio fa l'amor*, 1 mars 1976, p. 11.

[390] Pour une vue complète de la bande dessinée, voir l'*Annexe*.

est-il mort comme le ministre l'a dit à la Chambre des députés ? »[391]. Ces questions trouvent leur réponse dans les pages suivantes, où sont relatés les principaux événements de l'histoire. Elle commence en septembre 1943 (la date de 1941 est donnée par erreur dans le texte) lorsque Giuliano est arrêté à un poste de contrôle par une patrouille de carabiniers en possession du grain, puis il continue par le récit de son affiliation en tant que membre à l'EVIS. Le texte se poursuit de manière intéressante à la page 4 en montrant comment Salvatore Giuliano a voulu assumer le rôle du bandit défenseur des faibles. On notera à cet égard l'image de Salvatore Giuliano et de Gaspare Pisciotta, armes en bandoulière, chacun déclarant « Je suis contre les riches et je défends les pauvres »[392]. Cependant, la phrase est immédiatement réfutée : « il n'en a pas été ainsi. Giuliano, au contraire, s'est allié à la mafia contre les paysans qui voulaient la terre pour laquelle ils avaient travaillé si dur pendant des années... ». Dans l'autre moitié de la page, l'histoire continue en montrant le massacre de Portella della Ginestra.

Les dernières vignettes proposent à nouveau l'un des thèmes centraux de la bande dessinée, à savoir la mort du bandit et la trahison de Pisciotta, le tout sanctionné par un petit texte affirmant : « c'est ainsi qu'a fini l'un des brigands siciliens, et pour que le brigandage soit vraiment anéanti, il faut continuer à combattre ses causes. Ignorance, misère, manque de travail. La dignité humaine ne crée pas de brigands »[393]. Dans la bande dessinée, donc, l'histoire du bandit Salvatore Giuliano est présentée sans emphase, en privilégiant un style plus simple, adapté à un public plus jeune.

---

[391] Cit. dans, *Il Corriere dei ragazzi, 30* juillet 1972, n° 30 - 31, p. 2.

[392] Ibid, cit. p. 4.

[393] Ibid, cit. p. 8.



Le début de l'histoire de Giuliano de *Il Corriere dei ragazzi*. Le reste de la bande dessinée se trouve en *Annexe*.

Une interprétation fortement politique se trouve en revanche dans la bande dessinée *Linus,* qui traite de la question Giuliano dans les numéros 5 et 6 de mai - juin 1975[394]. Le texte est divisé en 24 pages (pp. 26 - 37 n° 5 et 62 - 73 n° 6) et 70 caricatures précédées d'une introduction qui précise le contexte historique. La lettre de Girolamo Li Causi publiée par le journal *L'Avanti* au printemps 1950 est citée[395]. Le texte est de Gian Maria Madella et les dessins de Paolo Rosa.

Contrairement à *Il Corriere dei ragazzi*, *Linus* est le premier magazine qui n'est pas destiné exclusivement à un public juvénile. Dès ses premières éditions, il devient le point de référence dans le domaine de la bande dessinée au niveau national et assume un rôle politique très précis. Premier et plus prestigieux des magazines de bande dessinée italiens non destinés à un public de jeunes, mais dédiés à un lectorat adulte et cultivé, il est apparu dans les kiosques en avril 1965 avec la claire intention de donner à la bande dessinée la dignité et la profondeur culturelle qu'elle possédait sans aucun doute, mais que tout le monde, surtout à cette époque, n'était pas en mesure de percevoir[396]. Le magazine *Linus* joue également un rôle important à partir de 1965, car il contribue à changer la perception de la bande dessinée en Italie, en important des éléments de modernité et d'innovation des États-Unis, en ciblant un public adulte, cultivé et politiquement engagé. C'est en fait grâce à *Linus* que, dans les années 1960, après des décennies d'injustice et d'incompréhension, la bande dessinée a obtenu une pleine reconnaissance culturelle[397].

Dans cette bande dessinée il n'y a pas de place pour le héros Giuliano. L'histoire est traitée uniquement et exclusivement d'un point de vue historique et politique.

Il y a une reconstitution des événements historiques et politiques qui ont marqué l'Italie d'après-guerre. L'histoire de Salvatore Giuliano n'est pas abordée, mais les événements prennent

---

[394] La revue Linus a été fondée par Giovanni Gandini et d'autres journalistes importants comme Oreste Del Buono et Fulvia Serra en ont assumé la rédaction au fil des ans, ce qui a permis de maintenir un succès commercial considérable dans le milieu de la bande dessinée italienne avec environ 90 000 exemplaires (source : ADS.).

[395] Pour plus d'informations, voir *Giuliano et l'écriture* partie I. 1. IV.

[396] Sur l'importance de la bande dessinée en tant que véhicule culturel, voir Umberto Eco, *Apocalittici e integrati: comunicazioni di massa e teorie della cultura di massa*, Bompiani, Milan, 1964.

[397] Cité dans, Federica Cimorelli, Linus : *nascita ed evoluzione di una rivista di fumetti* (1965 - 2019), thèse de recherche en comunicazione, media e pubblicità, Libera Università di Lingue e Comunicazione IULM, Milano, p. 1.

forme lorsqu'ils sont liés au massacre de Portella della Ginestra, aux attaques ultérieures contre le siège du parti communiste et aux répercussions de ces événements sur les élections du 18 avril 1948. Ces éléments soulignent l'instrumentalisation politique et le rôle joué par la mafia dans l'Affaire Giuliano.

L'histoire commence par le massacre de Portella della Ginestra (les quatre premières pages montrent des photos du massacre) et donne ensuite la place au débat parlementaire qui a suivi. À la page 31 il y a les déclarations de Girolamo Li Causi qui défend, dans son discours au parlement, l'idée que le massacre a un motif politique : il est dirigé contre les camarades communistes suite à la victoire du Bloc Populaire. « È solo un caso dunque che undici compagni vengano massacrati ed altri ventisette cadano nel proprio sangue una decina di giorni dopo che il Blocco del Popolo ha ottenuto uno schiacciante successo nella prima consultazione per dare amministrazioni democratiche alla Repubblica? noi non possiamo credere a quanto il ministro ci vuol fare credere! »[398]. À la page suivante (32) se trouve la réponse du ministre Mario Scelba qui rejette les accusations : « le fantasie dei comunisti perché di fantasia si tratta non ci riguarda. Il deputato Li Causi parla di delitto politico questo non è un delitto politico! »[399].

Les vignettes pp. 32 - 34 montrent les assauts contre les bureaux communistes dans la province de Palerme et les meurtres de nombreux syndicalistes perpétrés par Giuliano et sa bande entre le 22/06/1947 et le 11/04/1948. En particulier, on voit les corps de Placido Rizzotto et d'Epifanio Li Puma examinés sur le sol.

La première partie de l'histoire se termine par les propos rassurants de Salvatore Giuliano aux membres de la bande : « mangez tranquillement et dormez tranquillement, notre heure est venue, la Sicile tremble et le continent tremble. Nous serons les premiers à tomber cette fois-ci »[400].

La deuxième partie commence par une série d'images de presse montrant des opérations de carabiniers ratissant et intensifiant les recherches dans la zone de Montelepre et les villages environnants.

---

[398] Cité dans, *Linus*, 5 - 6 de mai - juin 1975 p. 31.

[399] Ibid, cit. p. 32.

[400] Ibid, cit. p. 36.

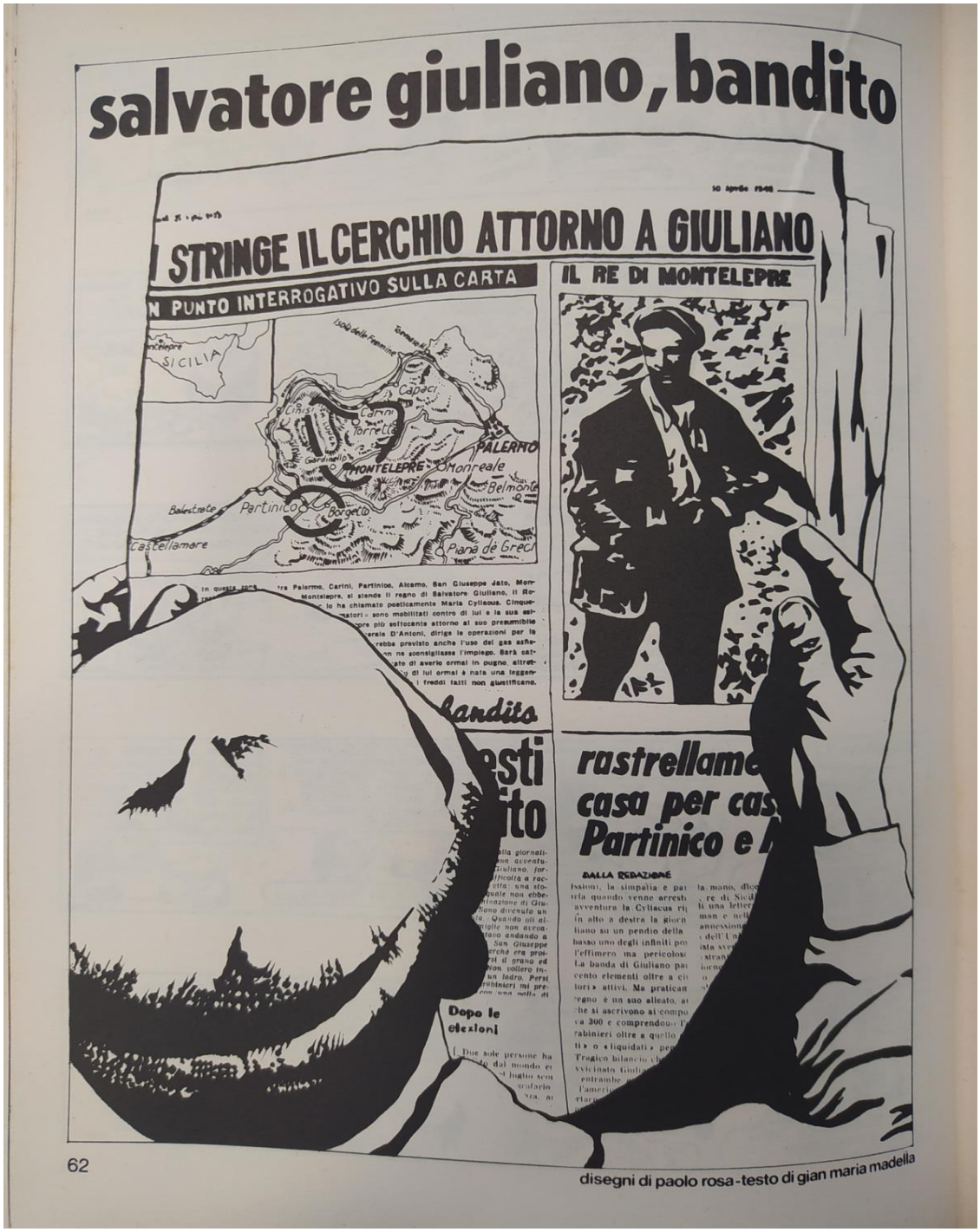
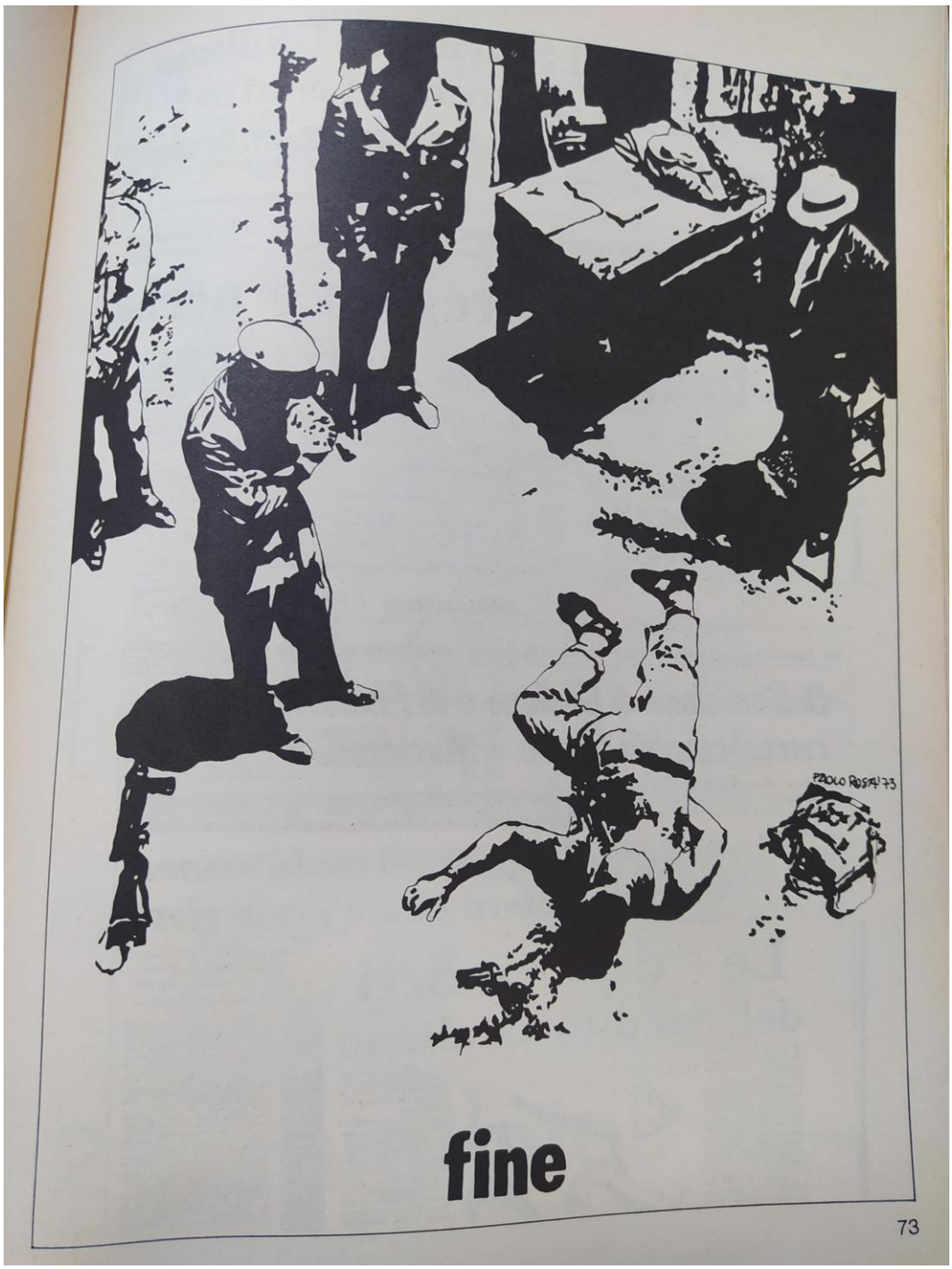


Image du début de la deuxième partie de l'histoire sur Salvatore Giuliano, juin 1975 année 11 - numéro 6, p. 62.

Tout au long de la deuxième partie de la bande dessinée, il est fait référence au non-respect des pactes entre la classe politique de la mafia locale et la bande de Giuliano. « Libertà,

sicurezza questo ci dicevano ed ora tutti spariti... »[401]. La bande dessinée se termine par l'image du corps de Salvatore Giuliano sur le sol de la cour de Castelvetrano et par les enquêtes de presse qui suivent la mort du bandit.



[401] Ibid. cit. p. 64.



La morte di Salvatore Giuliano resterà un «segreto di Stato»?

● I legami del fuorilegge con l'aristocrazia agraria e i notabili della destra dc e monarchica siciliana - Il sanguinoso eccidio di Portella della Ginestra, il 1° maggio 1947 - Decine di bocche chiuse a colpi di mitra e di lupara

● Le vittime del bandito sono 430 - La fine di Pisciotta nel carcere di Palermo - La madre del luogotenente: «Non fu mio figlio a uccidere Giuliano» - Documenti che non si vogliono far vedere alla Commissione antimafia

Dopo 18 anni la verità sulla morte del bandito

Giuliano drogato e ucciso in auto dalla mafia

Lo tradì Benedetto Minasola, boss di Monreale, che fu poi soppresso a colpi di mitra

dal nostro corrispondente MAURO DE MAURO

PALERMO, 2 dicembre

QUANDO FRANCO ROSI realizzò il film su Salvatore Giuliano le fonti più autorevoli accreditavano ancora sulla morte del «Re di Montelepre» la versione che Pisciotta aveva spacciato al processo di Viterbo e cioè che proprio lui, Gaspe-

FU LIGGIO A UCCIDERE GIULIANO?

attualità / PAG. 5

Una drammatica e confusa lettera d'accusa del bandito Badalamenti dal penitenziario di Favignana

«Dell'uccisione di Giuliano e di Pisciotta corresponsabili Scelba e Mattarella»

La lettera, indirizzata ai presidenti della Repu di Palermo, che ne pubblica stralci - Con i du mitani - L'autore della missiva è oggi, forse,

DALLA REDAZIONE

PALERMO

Rapporto segreto su Giuliano all'Antimafia

Tre generali confermano: «Poteva essere preso vivo»

Le «due» morti del bandito Giuliano

— fu promosso generale. Perenze fu fatto maggiore. Conosciamo tutti la fine di Pisciotta nel carcere dell'Ucciardone.

La versione ufficiale sulla morte di Giuliano fu data dal capitano Perenze. Secondo l'ufficiale, Turiddu, uscito quella notte da una abitazione accompagnato da un suo accolito, camminava tranquillo lungo la via Gaggini. A un tratto il carabiniere Renzi, appostato dietro un angolo, intimò loro

74

Images de la fin de l'histoire de la bande dessinée sur Salvatore Giuliano, juin 1975 année 11 - numéro 6, p. 74.

Les deux bandes dessinées sont intéressantes pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'ils confirment le caractère multi-media du traitement de l'Affaire Giuliano. En outre, les

bandes dessinées en question, *Il Corriere dei Ragazzi* et *Linus*, ont permis d'étendre la connaissance de l'Affaire à un public plus large, moins habitué aux enquêtes plus sérieuses qui rencontraient un grand succès dans le milieu éditorial.

Enfin, ces bandes dessinées sont encore d'actualité aujourd'hui. En effet, l'événement MilaNOMAFIA a été créé à Milan en 2019, qui raconte la bataille contre les organisations criminelles italiennes et invite à la réflexion à travers des débats et des initiatives. À travers la lecture des bandes dessinées, c'est la lutte contre Cosa Nostra et les organisations criminelles qui est racontée[402].

[402] L'exposition s'est tenue du 21 mars au 5 mai 2019 dans les locaux de Viale Campania à Milan et a présenté les deux bandes dessinées de Salvatore Giuliano.

II. 4. Écrits scientifiques et traitement médiatique de l'Affaire Giuliano

II. 4. I. Écrits académiques

L'histoire du bandit Salvatore Giuliano devient l'objet de toutes les attentions le 16 juillet 1950 lorsque le correspondant du journal *L'Europeo,* Tommaso Besozzi, publie un article dans lequel il expose ouvertement la thèse des carabiniers sur la mort du bandit. À partir de ce moment, l'Italie prend conscience de ce que Giorgio Galli définit comme *l'Italie souterraine* : une galerie soutéraine, remplie de mystères, de scandales et d'intrigues de palais, donnant naissance à une Italie cachée dont la vérité est très éloignée de la vérité officielle. Dans ce mélange de pouvoir politique et de crime organisé, l'histoire du bandit sicilien entre dans l'histoire comme la première d'une longue série d'intrigues de pouvoir dans l'histoire de la République italienne [403].

Dès le départ, on a eu l'impression que l'Affaire suscitait de nombreux doutes et, en raison de la confidentialité de nombreux documents et dès l'imposition du secret d'État sur la mort de Salvatore Giuliano en 1966, l'Affaire s'est enveloppée de mystère. Le mystère Giuliano est le résultat d'un enchainement d'événements qui, s'ils ne sont pas immédiatement maîtrisés, conduisent à la construction d'un récit qui s'écarte d'un travail purement scientifique et pourrait s'éloigner de la vérité. Le secret des documents n'a pas permis aux historiens de faire immédiatement la lumière sur l'ensemble de l'Affaire, ce qui a entraîné une lacune qui a laissé place à d'autres intervenants qui se sont emparés de l'Affaire[404].

C'est pourquoi l'analyse des manuels d'histoire italienne révèle un retard dans la création d'une étude approfondie sur l'histoire de Salvatore Giuliano. En effet, une lacune se dessine dans ces écrits : ils n'ont pas immédiatement accordé une place à un mystère qui a marqué un tournant décisif dans l'histoire de la République italienne, au point d'être reconnu comme la source des mystères italiens mettant en évidence avant les autres le système de conspirations et

[403] Giorgio Galli, *Affari di Stato,* Libertaria, 1991.

[404] Pour plus d'informations sur la section consacrée aux *diverses formes narratives dans la reconstitution et la divulgation de l'histoire*, voir la partie II.

d'intrigues de pouvoir de la classe politique italienne. Ce retard de l'historiographie pourrait être dû à différents facteurs : la rareté des sources écrites, le fait que les historiens n'aient pas l'habitude de traiter les sources orales, ou le fait que les historiens n'aient tout simplement pas perçu immédiatement l'importance historique de l'Affaire. Quoi qu'il en soit, ce retard historiographique a d'abord créé un vide qui a permis à diverses autres approches, d'intervenir dans l'étude de l'Affaire Giuliano et a eu pour conséquence de créer une version déformée du bandit qui a été, et est encore, difficile à éliminer dans l'imaginaire populaire.

Depuis l'après-guerre jusqu'aux années 1960, l'Affaire a surtout été suivie, comme nous l'avons vu dans la première partie de cette thèse, par les *Cantastorie*. Ils ont été suivis par la presse qui a donné une grande importance à l'Affaire jusqu'aux années de sa mort (1950 - 1951) et a ensuite laissé la place aux magazines qui ont continué à suivre l'Affaire dans leurs revues. Pendant cette période, les historiens ne pouvaient pas traiter de l'Affaire car les documents n'étaient pas disponibles à la consultation. C'est toutefois à partir de 1962 que l'Affaire commence à attirer l'attention des historiens grâce au travail de Francesco Rosi et à son film *Salvatore Giuliano,* défini par beaucoup comme un véritable documentaire historique, qui a mis en lumière l'histoire du bandit sicilien, incitant de nombreux témoins à raconter leur propre vérité dans le cadre d'une chasse au mystère. Alors que dans les années suivantes, comme nous le verrons plus loin, c'est la presse qui a joué un rôle décisif dans le développement de l'Affaire Giuliano, la communauté scientifique n'a probablement pas perçu l'importance historique de l'affaire et a laissé aux journalistes le soin de mettre en évidence les affabulations et les conspirations dont l'État se serait rendu coupable.

Une étude de l'épisode du bandit peut être trouvée dans les manuels d'histoire italienne dans les sections *Criminalità* et *Le regioni* de Giulio Einaudi Editore[405]. En établissant les étapes du séparatisme sicilien, Rosario Mangiameli dans l'essai *La regione in guerra* pp. 483 - 600, réfléchit sur le rôle joué par le banditisme et Salvatore Giuliano. Les événements militaires et de banditisme déconcertants de l'après-guerre sont au cœur de la stratégie de la menace subversive séparatiste. Après avoir développé la naissance et l'évolution du mouvement,

[405] Rosario Mangiameli, *La regione in guerra* (1943-50), Giulio Einaudi Editore, Torino, 1987.

Mangiameli met en évidence les relations de plus en plus étroites entre les séparatistes et les bandits, qui assument ainsi un rôle pleinement politique.

Contrairement à de nombreux journalistes et narrateurs, qui se sont appropriés l'histoire du bandit en mettant en avant l'image mythique du bon vengeur, Mangiameli propose une analyse purement scientifique du rôle joué par le bandit dans les dernières étapes du mouvement séparatiste. La mort de Giuliano marque la fin de l'aile réactionnaire du séparatisme sicilien et le début de la célébration du mythe qui sera dorénavant exalté par le peuple.

L'Affaire Giuliano fait également l'objet d'une attention particulière dans l'essai de Giuseppe di Lello intitulé *La vicenda di Salvatore Giuliano* publié dans *Storia d'Italia* sezione *Criminalità* pp. 567 – 589[406]. L'analyse historiographique de l'Affaire retrace les phases marquantes de la vie du bandit et les répercussions de sa mort mystérieuse dans la presse sicilienne et nationale. Après une première mise en contexte historique, Di Lello souligne également les liens de la bande de Giuliano avec le mouvement indépendantiste. Les prouesses militaires de ses hommes incitent les chefs séparatistes à prendre contact avec Giuliano et à lui offrir le grade de colonel. En plus de ses prouesses militaires, Di Lello a également souligné la fiabilité politique de Giuliano. La bande idéologiquement indépendantiste, après les élections régionales, a été employée beaucoup plus concrètement pour écarter tout danger de changement de l'équilibre des forces dans la société sicilienne et son activité criminelle dirigée, dans cette dernière phase, presque exclusivement contre des organisations et des hommes de gauche.

L'analyse de l'historien se concentre logiquement sur le massacre de Portella della Ginestra. Dans ces textes on décrit les événements qui ont conduit au massacre de nombreux innocents perpetrés par la bande Giuliano. Une large place est également accordée à l'autodéfense et au mémoire envoyé quelques jours avant le procès de Viterbo, dans lequel Giuliano impute la responsabilité morale du massacre aux victimes elles-mêmes et aux communistes, qui ont incité le peuple à agir contre les riches dans les pages des journaux[407]. Ainsi, le mémoire de Giuliano et les citations des sentences des juges de Viterbo pour les

[406] Giuseppe di Lello, *La vicenda di Salvatore Giuliano, Storia d'Italia dall'unità a oggi, La criminalità*, Giulio Einaudi editore, Turin, 1997.

[407] Pour une analyse plus détaillée des discours de Salvatore Giuliano, voir *Giuliano et l'écriture* partie I. 1. IV.

événements de Portella della Ginestra sont présents dans l'essai, dans lequel la bande Giuliano répudie la thèse du massacre politique qui a été avancée de plusieurs côtés.

Après avoir mis en évidence les répercussions du massacre de Portella, Di Lello se concentre enfin sur le dernier épisode de la vie du jeune bandit : sa mort. La reconstruction qui est effectuée suit les considérations du journaliste Tommaso Besozzi. « À partir de l'étrange parcours du sang, qui au lieu de laisser des traces sur le sol de la cour, montait vers le haut, et des témoignages des voisins qui n'ont entendu que quelques coups de feu »[408], Di Lello établit le caractère fantaisiste de la thèse des carabiniers et la fausseté du rapport rédigé par le capitaine Antonio Perenze en rapportant les nombreuses incohérences de la version des carabiniers, qui ont conduit à l'une des pages les plus tristes de l'histoire de la Sicile[409]. Le jour où le corps a été montré au flot de journalistes venus de toute l'Italie a marqué, selon Di Lello, l'une des pages les plus honteuses de la Sicile. L'historien donne une image très précise de ce qui s'est passé et des répercussions que l'histoire du bandit a eues à l'époque et dans le futur. Et enfin, il souligne le rôle joué par le bandit et sa renommée de bandit insaisissable, de justicier redresseur de torts, de protecteur des faibles, soulignant toutefois, contrairement aux *Cantastorie*, que c'est Salvatore Giuliano lui-même qui a rendu orphelines et veuves des centaines de familles.

L'Affaire Giuliano est également traitée dans Storia d'Italia, *Le Regioni*, au chapitre : *Sicilia Oggi 1950 - 1980* pp. 601 - 696, écrit par Giuseppe Giarrizzo[410]. En revenant sur le bilan de la reconstruction d'après-guerre et sur les étapes du banditisme, toujours analysé comme dans les essais de Mangiameli et Di Lello, la mort de Giuliano est liée aux rumeurs d'assassinat politique qui ont immédiatement surgis après la mort du bandit, et qui ont rapidement de plus en plus été étayées par la thèse d'une conspiration du régime. Avec la mort de Giuliano, « l'État impuissant s'était mis d'accord avec une main privée, qu'il s'agisse d'une organisation ou d'un individu, pour se libérer d'un ennemi, et s'était humilié en échangeant des faveurs. Un crime

---

[408] Cité dans, Giuseppe di Lello, *La vicenda di Salvatore Giuliano, Storia d'Italia dall'unità a oggi, La criminalità*, Giulio Einaudi editore, Turin, 1997, p. 589.

[409] Après la mort de Salvatore Giuliano, c'est au tour du capitaine des carabiniers Antonio Perenze de rédiger un rapport détaillant les détails de la fusillade. Bien que le rapport soit rempli de détails, précisant entre autres le nombre de coups de feu (52 pour Giuliano - 60 pour le carabinier Renzi, 42 pour le carabinier Giuffrida - 56 pour le carabinier Catalano), il a été découvert par la suite que les faits avaient été falsifiés.

[410] Giuseppe Giarrizzo, *Sicilia Oggi (1950-1980*), *Storia d'Italia dall'unità a oggi, Le Regioni*, La Sicilia, Giulio Einaudi editore, Torino, 1987.

politique contre les immunités ou les protections qui ne pouvait être avoué dans la mesure où, pour accréditer la fausse version des carabiniers, Luca était promu de colonel à général »[411].

Malgré les mensonges exposés plus tard par la presse au sujet du meurtre du bandit Giuliano, le colonel a su profiter de la situation pour en tirer un avantage personnel. Ce phénomène de savoir profiter des drames collectifs pour préparer des carrières individuelles astucieuses ne s'est pas produit uniquement en Italie après la Seconde Guerre mondiale et le colonel Ugo Luca n'a pas été le seul à en profiter, mais c'est un trait typique des transitions d'un régime à l'autre. Néanmoins, l'Affaire Giuliano a donné aux sciences sociales cette contribution en attirant davantage l'attention sur ce type de phénomènes, qui auront un poids croissant dans la détermination de la réalité d'une Italie souterraine ayant de plus en plus influence sur l'Italie officielle.

Giarrizzo souligne enfin comment l'histoire politique de l'autonomie sicilienne, pour laquelle Giuliano avait agi comme un pion, a été ainsi inaugurée sous la bannière d'un État impuissant et violent.

L'Affaire Giuliano a naturellement été traitée aussi par l'historien sicilien Salvatore Lupo, l'une des voix les plus qualifiées dans les études sur la mafia sicilienne dans la sphère académique. Ces dernières années, le professeur Lupo a joué un double rôle dans l'histoire du banditisme. Tout d'abord, il a traité l'Affaire en tant qu'auteur. En ce sens, la publication de son livre *Storia della mafia* reste un jalon dans le panorama académique sur la connaissance du phénomène mafieux et a fait l'objet d'une étude et d'une lecture par de nombreux chercheurs[412]. L'historien, faisant le point sur l'évolution du phénomène mafieux de ses débuts à nos jours, traite également de l'histoire de Salvatore Giuliano, soulignant, comme ses collègues, les nombreuses incohérences, les doutes et plaçant l'histoire du bandit dans le cadre des jeux de pouvoir entre la mafia et le pouvoir politique.

Cependant, le professeur Lupo a par la suite, et contrairement à d'autres, et surtout ces dernières années, joué un rôle médiatique important en popularisant l'Affaire Giuliano dans des

---

[411] Cité dans, Giuseppe Giarrizzo, *Sicilia Oggi (1950-1980*), *Storia d'Italia dall'unità a oggi, Le Regioni,* La Sicilia, Giulio Einaudi editore, Torino, 1987, p. 603.

[412] Salvatore Lupo, *Storia della mafia dalle origini ai nostri giorni*, Donzelli Editore, 1996.

contextes médiatiques autres que la sphère académique, et surtout, sa figure a servi d'antidote aux pseudo - historiens qui, manquant de rigueur scientifique, ont interprété l'affaire de manière différente. En effet, Salvatore Lupo était comme nous avons déjà évoqué l'invité de l'émission *Passato e Presente*, saison 2019/2020, animée par Paolo Mieli et diffusée le dimanche 5 juin à 20h30 sur Rai Storia.

Bien que les questions autour de l'image de Giuliano aient pris, avec le temps, une importance considérable et suscité un vaste débat, la communauté scientifique des historiens, des sociologues et des politologues ne leur a pas donné rapidement sa place dans leurs manuels. La plupart des historiens de l'Italie contemporaine, dont Paul Ginsborg (*Storia d'Italia dal dopoguerra ad oggi*), Giuseppe Mammarella (*L'Italia contemporanea*), Silvio Lanaro (*Storia della Repubblica italiana*), se sont limités à de courts paragraphes dans lesquels ils mentionnent Salvatore Giuliano en le reliant simplement à l'épisode du massacre de Portella della Ginestra[413]. En dehors de cette association Giuliano - Portella, il n'existe pas d'analyse historique détaillée des raisons de cet événement et, le massacre de Portella, est inclus dans la série de manifestations paysannes ou ouvrières qui ont marqué l'Italie d'après-guerre. On souligne certes l'importance historique du massacre et, surtout, la réponse des latifundistes à la victoire des communistes aux élections régionales, mais il n'y a pas d'autres références à l'histoire du bandit et de sa bande et, dans certains cas, pas même les répercussions dans la presse et les magazines nationaux, qui ont au contraire donné une grande couverture à cette histoire.

Dans certains manuels, notamment ceux de Guido Crainz (*Il Paese mancato*) ou d'Antonio Gambino (*Storia del dopoguerra : dalla liberazione al potere della DC*[414]. l'histoire de Salvatore Giuliano et du massacre de Portella della Ginestra est totalement passée sous silence, comme si elle n'avait aucune importance dans l'histoire de l'Italie et en particulier dans celle de l'après-guerre.

Comme on peut le constater, ces dernières années, à travers différents canaux médiatiques, diverses études ont été réalisées par l'historiographie italienne, mais on peut se

---

[413] Paul Ginsborg, *Storia d'Italia dal dopoguerra a oggi*, Giulio Einaudi Editore, 1989. Giuseppe Mammarella, *L'Italia Contemporanea*, Il Mulino, 1993. Silvio Lanaro, *Storia dell'Italia Repubblicana*, Marsilio, 1992.

[414] Guido Crainz, *Il Paese Mancato*, Donzelli, 2005. Antonio Gambino, *Storia del dopoguerra, dalla liberazione al potere DC*, Editori Laterza, 1978.

demander à ce stade pourquoi ce retard historiographique et, dans certains cas, ce silence de certains historiens.

Tout d'abord une possible réponse est qu'il y a eu dans les années 70 des choses bien plus graves comme par exemple le massacre de Piazza Fontana. De ce fait, l'histoire de Salvatore Giuliano est plus romantique, plus mythique et émotionnelle que réellement historique.

Ensuite il est juste de souligner que l'Affaire Giuliano a été traitée de la même manière que les plus importants scandales de l'après-guerre. Comme par exemple le cas de Wilma Montesi la jeune romaine retrouvée morte le 11 avril 1953 sur la plage de Tor Vajanica près d'Ostie[415]. Comme dans l'Affaire Salvatore Giuliano, la presse a immédiatement trouvé « de nombreux points sombres ». En fait, il a été découvert par la suite que dans la mort de la jeune fille, les enfants de certaines personnages importants de la politique italienne ont été impliqués et ont été "utilisés" pour discréditer le nom de leurs parents dans la lutte pour la succession de De Gasperi.

L'histoire du crime était traité dans les manuels d'histoire, surtout dans la période d'après-guerre, pour mettre en évidence la soif de pouvoir, les abus et les luttes des parlementaires prêts à tout pour jouer un rôle clé sur la scène politique italienne. Mais dans l'Affaire Giuliano, ce qui est intéressant c'est que les auteurs essayent de mettre en évidence le moment clé que l'histoire du bandit suppose dans la construction d'une nouvelle Italie. Bien que désormais libérée du fascisme, l'Italie montre encore les signes d'une classe politique qui complote en coulisse, créant une aura de mystère autour d'une histoire dont il sera ensuite difficile de donner une interprétation conforme à la vérité.

Le mystère Giuliano n'est en fait que le premier d'une longue série d'autres scandales qui ont marqué l'Italie républicaine : du massacre de Portella della Ginestra à celui de Piazza Fontana, en passant par les assassinats d'Aldo Moro et des juges Giovanni Falcone et Luigi Borsellino. Il existe de nombreux mystères qui laissent encore des incertitudes, des doutes et de la perplexité non seulement chez les historiens mais aussi dans la population. Ces mystères, s'ils ne sont pas étudiés avec rigueur et précision dès le départ, laissent la porte ouverte à

[415] Pour une analyse plus approfondie de l'affaire Wilma Montesi, voir Giorgio Galli, *Affari di Stato*, Kaos edizioni, Milan, 1991, pp. 43 - 49. Maurizio de Luca, *Il caso Montesi*, Storia d'Italia, Criminalità, Giulio Einaudi editore, Venezia, 1997, pp. 593 - 618.

différentes interprétations que, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, risquent de s'imposer davantage dans la population et, surtout, de se populariser dans les différents canaux médiatiques modernes.

II. 4. II. Versions alternatives dans les documents déclassifiés.

« Va rivisitata una pagina della storia italiana. Quella scritta nel sangue e nelle rapine da Salvatore Giuliano. Il bandito legato ai separatisti siciliani, ai monarchici e alla mafia. Tutto vero, ma manca un aspetto. Importante. Giuliano era anche un collaboratore dei clandestini fascisti. E in quest'attività si colloca la sua impresa più famosa: la strage di Portella della Ginestra. Ecco i documenti che lo dimostrano. E che aprono un nuovo filone di ricerca storiografica »[416]. C'est ainsi que l'historien Aldo Giannulli commence son article publié dans la revue *Libertaria. Il piacere dell'Utopia* en octobre 2003. Aldo Giannulli ouvre la voie à une version des faits de l'Affaire Giuliano qui s'écarte des principaux manuels d'histoire contemporains.

La recherche de Giannulli a commencé en 1997 grâce à des centaines de documents trouvés par l'historien Aldo Sabino Giannuli dans les archives de l'Ufficio Affari Riservati de Federico Umberto D'Amato (également connues sous le nom d'archives du Service d'information et de sécurité Sis). Parmi ces documents, on apprend que dans les années 1944 - 1947, la bande de Salvatore Giuliano était directement liée à des groupes subversifs néo - fascistes, monarchistes et anti - bolcheviques, notamment de Rome et du sud de l'Italie[417]. Dans l'article, Giannulli se réfère à de nombreux documents attestant de contacts entre la bande de Giuliano et des dirigeants fascistes situés sur tout le territoire. « Le sujet des relations entre Giuliano et les services de Salò est longuement développé dans un long rapport au SIS, daté du 25 juin 1947, c'est-à-dire peu après le massacre de Portella della Ginestra »[418]. Dans ce document, il est indiqué que la bande de Giuliano se déplaçait continuellement dans tout le pays

---

[416] Cité dans Aldo Giannulli, *Salvatore Giuliano bandito fascista*, Libertaria il piacere dell'Utopia, octobre - décembre no. 4 2003, pp. 48 - 58.

[417] Ibid, p. 49.

[418] Cité dans, Aldo Giannulli, p. 51.

et que des réunions avec des membres fascistes avaient lieu dans tout le territoire calabrais (Cosenza principalement) et à Rome et Turin. Dans le document susmentionné, le lieu où les réunions ont eu lieu dans la capitale romaine est suggéré : le bar Sito dans la Via del Traforo à l'angle de la Via Rasella. Giannulli précise également que le véritable chef du gang n'était pas Salvatore Giuliano mais le lieutenant Martina de la G.N.R. (Garde Nationale Républicaine) et que la bande avait un noyau situé à Rome dirigé par un certain "Franco" (il n'est pas précisé qui il était) dans un bar de la Piazza S. Silvestro. La même bande de Giuliano devait également être interrogée sur l'évasion de Julio Borghese, qui était en prison à Procida. La collaboration de Salvatore Giuliano a été demandée car seul le bandit était considéré comme capable d'assumer le rang de chef militaire des formations clandestines de l'île[419].

Grâce à ces rapports de rencontres entre Salvatore Giuliano et des membres fascistes, Giannulli démontrera que la bande de Giuliano « n'était pas un phénomène criminel commun, mais une formation complexe, avec des ramifications organisationnelles bien au-delà de la seule Sicile, et avec une inspiration politique claire »[420]. Il note également que la nouveauté de sa recherche est déterminée par le fait qu'il s'agit d'un élément entièrement nouveau auquel l'historiographie ne s'était pas référée. Jusqu'à la rédaction de ses recherches, on connaissait les liens entre la bande de Giuliano et le mouvement séparatiste, la mafia et la droite monarchiste sicilienne, alors qu'aujourd'hui on connaît également les relations entre la bande et le réseau fasciste clandestin. Enfin, Giannulli souligne qu'il ne s'agissait pas d'une simple collaboration entre les deux camps, mais que la bande était à "l'entière disposition des formations noires"[421].

L'article de Giannulli a joué un rôle important dans la réactivation de l'Affaire Giuliano car il a ouvert de nouveaux scénarios qui n'avaient pas été envisagés jusqu'alors et a élargi le halo de mystère qui planait sur toute l'affaire. Une nouvelle image de Salvatore Giuliano. Un bandit politique au service d'une cause bien plus grande et non un simple bandit rebelle lié strictement à un environnement pastoral tel que celui de Montelepre. Quoi qu'il en soit, ces recherches ont permis à d'autres chercheurs de parcourir de nouveau le chemin emprunté par

[419] Ibid, p. 52 - 53.

[420] Cité dans Aldo Giannulli, *Salvatore Giuliano bandito fascista*, Libertaria il piacere dell'Utopia, octobre-décembre n° 4 2003, p. 57.

[421] Ibid, cit. p. 57.

Aldo Giannulli ; ils ont poursuivi et élargi le travail de divulgation de nombreux documents de la période qui a suivi le débarquement allié en Sicile et les propres recherches de Giannulli.

En particulier Giuseppe Casarrubea, et dans une moindre mesure Nicola Tranfaglia, ont profité de la collaboration de Mario J. Cereghino et ont mené une longue enquête qui les a conduits à reconstituer l'histoire du bandit sicilien, confirmant la thèse de Giannulli. Salvatore Giuliano n'était pas un simple bandit comme beaucoup d'autres avec des connotations similaires à celles proposées par Eric Hobsbawm dans son livre *Les bandits*, mais plutôt un bandit fasciste qui avait déjà été formé et faisait partie d'un groupe para - militaire d'extrême droite appelé le Decima MAS. Les fouilles dans les archives italiennes, américaines et britanniques, qui, après l'an deux mille, ont mis à la disposition de la recherche des millions de documents des services de renseignement des années 1940, prouvent que « la soi-disant bande Giuliano est en réalité un peloton nazi - fasciste au service, d'abord, des SS de Kappler et des brigades noires de Pavolini, puis des services de renseignement américains dirigés à Rome par James Angleton »[422].

Voici la liste des principales archives consultées qui ont été essentielles dans la reconstitution de l'Affaire Giuliano par les trois chercheurs :

- Office of Strategic services OSS (services secrets américains de 1942 à 1945).
- Unité de services stratégiques (Ssu, 1945 et 1946).

Les deux archives ont été consultées par Mario J. Cereghino entre 2002 et 2003 et sont conservées au Nara (National archives and records administration à College Park, Maryland)[423].

- De nombreux documents du SIS (service d'information et de sécurité) ont récemment été inventoriés et mis à disposition pour consultation aux Archives centrales de l'État.
- Documents italiens conservés dans les archives du PCI au siège d'Antonio Gramsci à Palerme.

---

[422] Cité dans, Giuseppe Casarrubea, *La scomparsa di Salvatore Giuliano, indagine su un fantasma eccellente*, Bompiani, Palerme, 2013, p. 26 - 27.

[423] Nicola Tranfaglia, *Come nasce la Repubblica, la mafia, il Vaticano e il neofascismo nei documenti americani e italiani, 1943/1947*, Bompiani, Milan, 2004, p. XXXV.

- Archives de certains dirigeants démocrates - chrétiens conservées à la Fondation Luigi Sturzo.

Grâce à ces documents, les chercheurs ont été convaincus de l'existence d'une grande complicité et collaboration entre l'État et Giuliano, à tel point que la bande de Giuliano était pleine d'infiltrés et de personnages ambigus comme le nazi - fasciste Salvatore Ferreri, et était contrôlée par les services secrets américains et italiens, qui à leur tour avaient engagé des négociations avec la bande de Giuliano pour faire pression sur les hommes de gauche, les syndicats, certains membres de la DC et les forces de police jusqu'aux élections d'avril 1948[424].

Cette thèse est corroborée par les nombreux documents déclassifiés auxquels se réfèrent les spécialistes. Pour tenter de reconstituer l'histoire de Salvatore Giuliano, il convient donc de mettre l'accent sur certains d'entre eux, qui, plus que d'autres, présentent un plus grand intérêt pour la recherche.

Le premier document dans lequel le nom de Salvatore Giuliano est mentionné provient des services américains et est rédigé par l'envoyé de l'OSS à Palerme Vincent J. Scamporino le 2 janvier 1944. Le rapport *Attività della mafia a Montelepre* indique que la mafia elle-même s'était renforcée et que ses membres étaient des hors-la-loi libérés de l'exil lorsque les Américains sont arrivés en Sicile, et parmi les nombreux noms, il mentionne Giuliano : « un jeune homme de 23 ans au caractère fort et déterminé, responsable de l'assassinat du carabinier Antonio Mancino. Il est également affirmé que les services secrets ne le perdaient jamais de vue et qu'il travaillait sous la protection de la mafia locale »[425]. Nicola Tranfaglia mentionne également ce document dans son livre *Come nasce la Repubblica*. Le chercheur se réfère au même document secret déclassifié du Nara, *Attività della mafia a Montelepre, Sicile* (Nara, rg. 226, s. 108, b. 113, f.j-225) dans lequel il est précisé que la Mafia s'était organisée après le débarquement des Alliés et avait commencé à répandre la terreur dans la communauté de Montelepre. La bande était prétendument composé de hors-la-loi libérés de leur détention à

[424] Nicola Tranfaglia, en introduction au livre de Giuseppe Casarrubea, Mario J. Cereghino, *La scomparsa di Salvatore Giuliano, indagine di un fantasma eccellente*, Bompiani, 2013, p. I - X.

[425] Ibid, cit. p. III.

l'arrivée des Américains en Sicile. Parmi les nombreux éléments considérés comme dangereux, Giuliano est également mentionné comme l'auteur du meurtre du carabinier Mancino[426].

En ce qui concerne le meurtre du carabinier Antonio Mancino, Giuseppe Console[427], dans un autre document déclassifié du Nara, donne une version différente de la mort du carabinier. Salvatore Giuliano ne serait pas responsable de la mort du carabinier due à un accident causé par la non - livraison de blé au marché noir de Palerme. Console affirme que « la bande de Giuliano a tué un lieutenant des carabiniers qui circulait à moto sur la route de Montelepre et que le carabinier a été assassiné de manière préméditée »[428]. Dans le même document, il est également fait référence à la bande de Giuliano, qui pouvait être composée de criminels ordinaires sans véritables idéaux politiques, mais qui était néanmoins un facteur de « graves troubles publics ». Ce qui est certain, poursuit le document, c'est que Giuliano faisait partie d'un groupe de sabotage aux ordres des Allemands et qu'il s'était fait passer pour un déserteur afin de dissimuler son véritable statut militaire. Ces rapports sont bien connus des autorités italiennes, qui prétendent lutter contre le banditisme, à tel point que les services britanniques eux-mêmes écrivent que le Haut - Commissaire pour la Sicile est au courant des relations existantes entre l'Evis, le banditisme et les différents groupes d'action royalistes qui commencent à opérer en Sicile[429].

Giuseppe Casarrubea parle longuement du rôle joué par Salvatore Giuliano pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Pendant plus de quinze ans, il a dépouillé les archives du Nara avec Mario J. Cereghino, ce qui lui a permis d'écrire un nombre important de livres sur ce sujet. Voici la bibliographie de Giuseppe Casarrubea, principalement liée à l'histoire du bandit Salvatore Giuliano.

---

[426] Nicola Tranfaglia, *Come nasce la Repubblica, la mafia il vaticano e il neofascismo nei documenti americani e italiani 1943/1947,* Bompiani, 2004, p. 106.

[427] Giuseppe Console, né à Partinico le 20 mai 1920, soldat affecté à la première section de la première compagnie sous le commandement du lieutenant Ceccacci. Pour plus d'informations, voir Casarrubea, *Lupara Nera, la guerra segreta alla democrazia in Italia, 1943-1947,* Bompiani, p. 87.

[428] Ibid, p. 89. Voir également la note de bas de page 118 où il est fait référence au document déclassifié.

[429] Giuseppe Casarrubea, Mario J. Cereghino, *La scomparsa di Salvatore Giuliano, indagine di un fantasma eccellente,* Bompiani, 2013, p. 122.

- Giuseppe Casarrubea e Mario J. Cereghino, *Operazione Husky. Guerra psicologica e intelligence nei documenti segreti inglesi e americani sullo sbarco in Sicilia,* Castelvecchi (Collana RX), 2013.
- Giuseppe Casarrubea, Mario J. Cereghino. Prefazione di Nicola Tranfaglia *La scomparsa di Salvatore Giuliano. Indagine su un fantasma eccellente,* Bompiani, 2013.
- Nicola Tranfaglia, con la collaborazione di Giuseppe Casarrubea e Mario J. Cereghino *La Santissima Trinità. Mafia, Vaticano e Servizi segreti all'assalto dell'Italia, Bompiani,* 2011.
- Giuseppe Casarrubea e Mario J. Cereghino, *Lupara nera. La guerra segreta alla democrazia in Italia 1943-1947, Bompiani, 2009.*
- Giuseppe Casarrubea; Mario J. Cereghino, T*ango Connection. L'oro nazifascista, l'America Latina e la guerra al comunismo in Italia. 1943-1947, Bompiani, 2007.*
- Giuseppe Casarrubea; Mario J. Cereghino, *Stati Uniti eversione nera e guerra al comunismo in Italia (1943-1947), Quaderni di Biblos, 2007.*
- Giuseppe Casarrubea, *Morte di un agente segreto. Fra' Diavolo, la banda Giuliano e il neofascismo in Sicilia (1943-'47), Nuova Iniziativa editoriale, 2006.*
- Giuseppe Casarrubea (Introduzione di Nicola Tranfaglia), *Storia segreta della Sicilia. Dallo sbarco alleato a Portella della Ginestra, Bompiani, 2005.*
- Nicola Tranfaglia (Note di Giuseppe Casarrubea), *Come nasce la Repubblica. La mafia, il Vaticano e il neofascismo nei documenti americani e italiani (1943-1947), Bompiani, 2004.*
- Giuseppe Casarrubea, *Salvatore Giuliano. Morte di un capobanda e dei suoi luogotenenti, Franco Angeli, 2001.*
- Pietro Manali, *con introduzione e documenti di Giuseppe Casarrubea, La Strage di Portella della Ginestra. Vol.III – Documenti (Sentenza di Roma, 10 agosto 1956),* Salvatore Sciascia Editore, 2001.
- *Pietro Manali, con note e documenti a cura di Giuseppe Casarrubea, Portella della Ginestra. 50 anni dopo (1947-1997) Vol. II Documenti. I testimoni, Salvatore Sciascia editore, 1999.*

- *Giuseppe Casarrubea, Fra' Diavolo e il governo nero. «Doppio Stato» e stragi nella Sicilia del dopoguerra, Franco Angeli, 1999.*
- *Giuseppe Casarrubea, Portella della Ginestra. Microstoria di una strage di Stato, Franco Angeli, 1997.*

Ces publications sur les relations entre la bande de Giuliano et les formations subversives fascistes sont d'une telle ampleur que nous pouvons seulement résumer ce que le chercheur a affirmé dans ses livres. Giuseppe Casarrubea affirme notamment que Salvatore Giuliano, après avoir passé l'année 1943 principalement en sicile, a été envoyé à Tarente par le nazis fascistes en 1944, obtenant ainsi une sorte de promotion. Dans le port des Pouilles, Giuliano s'est engagé dans un corps spécial, celui de la Decima Mas de Valerio Julio Borghese créé en 1943 à Tarente par les nazis fascistes. La tâche de Salvatore Giuliano était de s'infiltrer pour le compte du réseau Pignatelli[430]. Du rôle joué par Giuliano en tant qu'infiltré pour le compte de groupes nazis - fascistes, Casarrubea est certain puisqu'il affirme que le contre - espionnage américain avait les yeux sur lui dès le début, et le nom d'un certain Giuliani se retrouve dans un document déclassifié du Nara : « le nom suivant correspond à celui d'un agent ennemi . Pour l'instant, nous pensons qu'il se trouve sur le territoire de l'Italie libérée (Naples ou Tarente) : Giuliani, deuxième chef. Département : divers. Il était stationné à Tarente dans les rangs de la 10ème Flottille Mas. Age 28 ans, taille 1 mètre 65 centimètres, cheveux foncés, yeux noirs, physique robuste »[431]. Casarrubea lui-même précise dans une note que l'âge de Giuliani en question ne correspond pas à celui de Salvatore Giuliano, mais qu'il pourrait s'agir d'une erreur de transcription de la part de l'auteur du document.

Le document en question, intitulé *Na/Uk, Wo 204/12450 Decima Flottiglia Mas e reggimento San Marco,* est intéressant pour les besoins de cette recherche car il est décisif pour attribuer la collaboration entre la bande de Salvatore Giuliano et les services secrets fascistes. Et c'est sur ce document déclassifié que se fonde toute l'étude du chercheur.

La mauvaise prononciation du nom en Giuliani est justifiée comme une pratique répandue et récurrente dans plusieurs régions. Le nom de Giuliani est confirmé lors des

---

[430] Giuseppe Casarrubea, *Lupara Nera, la guerra segreta alla democrazia in Italia, 1943 - 1947,* Bompiani, p. 90 - 91.

[431] Ibid, p. 91 - 92.

interrogatoires de certains membres de la bande après leur arrestation. Il est également utilisé par Igor Man[432] lors d'une interview du bandit qui a eu lieu dans la région de Montelepre et qui a été publiée dans la revue Crimen le 22 juin 1945 avec le titre *Giuliani bandito di buona famiglia.* L'article est accompagné d'un autographe du bandit portant le nom de Giuliani. Le nom de Giuliani revient également dans le Corriere Lombardo où Edgardo Sogno parle de la bande de Giuliani dans un de ses articles en 1946. D'autres éléments conduisant à réfuter cette attribution Giuliani - Giuliano se retrouvent sur les murs de nombreuses villes siciliennes où apparaissent les inscriptions "Vive Giuliani !" et "Rejoignez la bande de Giuliani !". Enfin, le nom de Giuliani revient dans plusieurs documents signés par Hill Dillon (chef du Cic, corps de contre - espionnage). Dans le document du 12 avril 1945 intitulé *Sidari Pasquale,* le colonel Dillon déclare que « le Giuliano signalé le 3 novembre 1944 comme un élément de la Decima Mas s'échappant de Tarente pourrait être le Giuliani à la tête d'une bande en Sicile anti-alliée »[433]. Dans un autre document déclassifié dans les archives du Nara, Casarrubea rapporte qu'en mars 1945, Hill Dillon a rédigé un long rapport sur le corps spécial du Decima MAS spécialisé dans les opérations clandestines. Le document est divisé en huit chapitres, trois annexes et six cartes militaires de l'Italie. A la page huit de la section des parachutistes, nous trouvons « Giuliano, prénom inconnu, sous-lieutenant ». Casarrubea poursuit en affirmant qu'il y a d'autres noms dans la liste, tels que Ferreri, Lo Cascio, Mariani, etc..., mais affirme que le nom de Giuliano est répété plusieurs fois dans le document et que ce « picciotto est devenu le chef d'une bande fasciste en Sicile »[434].

Une autre référence à un certain Giuliano Giuliani apparaît dans une liste dictée par James Angleton, dans laquelle, cependant, il est le seul nom qui ne contient, « étrangement, aucun commentaire ou indication ». Selon l'universitaire, il s'agit d'un chiffre qu'il faut couvrir à tout prix[435].

---

[432] Il était un journaliste italien qui a travaillé pour plusieurs magazines dont *Il tempo* et *Crimen*.

[433] Cité dans, Giuseppe Casarrubea, *Lupara Nera, la guerra segreta alla democrazia in Italia, 1943 - 1947,* Bompiani, p. 273. Voir également la note de bas de page 384 p. 338.

[434] Ibidem, cit. p. 265 - 266. Les documents auxquels se réfère Giuseppe Casarrubea se trouvent dans les notes de bas de page 371 - 372 de la page 337.

[435] Ibid, p. 99. Voir également la note 127 où il est fait référence, lors d'un interrogatoire, à la bande de Giuliano qui aurait joué un rôle similaire à ceux joués par les bandes nazies - fascistes, p. 147.

Comme on peut le constater, il existe donc de nombreuses références, selon Giuseppe Casarrubea, à un Giuliani qui peut probablement remonter à la figure du bandit Salvatore Giuliano. Malgré ce possible malentendu sur le nom, Casarrubea poursuit la thèse de l'historien Giannulli et il est convaincu que la bande de Giuliano n'est pas composée de bergers rebelles qui volent et tuent poussés par la faim. Il s'agirait de quelque chose de plus dangereux et inquiétant, dont l'activité s'explique par le double aspect de la territorialité, d'une part, et de l'idéologie terroriste, d'autre part. Le néofascisme armé serait entré en relation très étroite avec une réalité sous-développée et pastorale dans la région de Montelepre, un lieu où opérait la bande de Giuliano[436].

À l'appui de cette thèse de la collaboration entre la bande et les néofascistes subversifs, selon les derniers documents déclassifiés ces dernières années, il y aurait le fait que la bande Giuliano était aussi la mieux organisée et la mieux armée du néofascisme clandestin italien, car il possédait des armes modernes importées en contrebande de différents pays, comme la mitrailleuse américaine Thompson et le Sten britannique, qui ne pouvaient pas tomber entre les mains de simples bergers rebelles[437]. La présence de ces armes technologiquement avancées à l'époque démontrerait les contacts continus entre la bande de Giuliano et les unités subversives fascistes.

Giuseppe Casarrubea donne également son point de vue sur le leadership de la bande, qui peut être formulé comme suit :

- Salvatore Giuliano, alias “Giuliani”. Sottotenente dei parà, Decima Flottiglia MAS, battaglione “Vega”.
- Gaspare Pisciotta, Pai.
- Salvatore Ferreri, alias Vindex, il vendicatore, Fra’ Diavolo, totò u palermitanu, lo scugnizzo di Palermo, Salvo Rossi, il re della montagna, membro degli Sa di Tommaso David (squadra eliminazioni)[438].

---

[436] Giuseppe Casarrubea, Mario J. Cereghino, *La scomparsa di Salvatore Giuliano, indagine di un fantasma eccellente*, Bompiani, 2013, pp. 92 - 93.

[437] Ibid, p. 130.

[438] Ibidem, cit. p. 275.

Ces éléments corroborés par de nombreux autres documents déclassifiés[439] conduisent Giuseppe Casarrubea à remettre en question tout ce qui avait été écrit jusqu'alors sur l'affaire Giuliano, s'écartant considérablement de l'historiographie contemporaine. Casarrubea et Cereghino rejettent également le mythe selon laquelle Salvatore Giuliano était un Robin des Bois sicilien qui, dans l'après-guerre, prenait aux riches pour donner aux pauvres, mais ils le font surtout en affirmant que cela ne servait qu'à créer des confusions et des faux - fuyants et à exalter sa violence. Dans le cas de Salvatore Giuliano, les différents services de renseignements ont réalisé une opération de double jeu savamment élaborée. Ils le présentent à l'opinion publique comme un bandit classique, un Robin des Bois. Mais tout cela sert à dissimuler les raids terroristes fascistes.

L'Affaire Giuliano, en revanche, poursuit le chercheur, doit être étudiée avec une méthode scientifique à travers l'étude de documents déclassifiés, en se méfiant de l'histoire officielle et en utilisant uniquement la méthode du doute[440]. À cet égard, Casarrubea rejette finalement la thèse officielle sur la mort du bandit. Il fournit une version des faits très différente de celle définie par l'historiographie, affirmant au contraire que la mort du bandit s'est produite d'une manière et à des moments différents de ceux indiqués et qu'il n'est pas mort le 5 juillet 1950 mais beaucoup plus tard aux États-Unis. Selon Casarrubea, de nombreux éléments viennent étayer cette thèse. Il cite tout d'abord un article du quotidien *L'Europeo* du 11 décembre 1960, dans lequel le journaliste Trionfera affirme que "pendant que les carabiniers lui préparaient un piège, Salvatore Giuliano méditait de chercher un jeune homme de sa taille et de son âge pour lui donner une mort cruelle à la place du prétendu vrai Salvatore Giuliano"[441]. Plus tard, Casarrubea souligne que l'idée d'expatriation est venue directement aux carabiniers qui, en échange d'une déclaration sur certains points obscurs de l'affaire, lui auraient permis de s'expatrier en Amérique via la Tunisie. L'objectif était de lui faire croire à l'expatriation, puis de le capturer ou de le tuer. Cette version des événements fait écho à ce que Jacopo Rizza a écrit dans *Il Corriere Lombardo* les 19 - 20 avril 1951.

---

[439] Pour une analyse plus approfondie des documents déclassifiés, voir Giuseppe Casarrubea et Mario J. Cereghino, *Lupara Nera, la guerra segreta alla democrazia in Italia, 1943 - 1947,* Bompiani, 2009.

[440] Giuseppe Casarrubea, Mario J. Cereghino, *La scomparsa di Salvatore Giuliano, indagine di un fantasma eccellente,* Bompiani, 2013, p. 26.

[441] Ibid, cit. p. 201.

Casarrubea apporte un complément à cette version de la mort du bandit en citant la journaliste Stefania Limiti, auteur du livre *L'Anello della Repubblica*, dans lequel elle affirme que dans ses recherches, elle a rencontré un agent du "Noto servizio" qui lui aurait confié que Salvatore Giuliano n'avait pas été tué dans la cour de Castelvetrano et que l'opération avait été gérée par des espions de ce service secret clandestin[442].

Malgré les nombreux documents cités et les conjectures faites sur la mort du bandit, pour les besoins de cette recherche, il n'est pas si important de comprendre et de définir si ce que Giuseppe Casarrubea a rapporté est correct ou n'est que le résultat de nombreuses conjectures qui en réalité ne mènent à rien de concret. L'objectif n'est ni de remettre en question ses études, ni d'approuver et d'accréditer ses recherches. Ce qui est intéressant, c'est de souligner que l'ensemble de ses quinze années de recherche a permis de reconstituer un fil historique différent sur toute l'Affaire et a donné à la presse et à de nombreux passionnés du web la possibilité de continuer à suivre l'histoire de Giuliano.

À partir de la déclassifications de certains documents d'Aldo Giannulli et Giuseppe Casarrubea avec la collaboration de Mario J. Cereghino, la direction du district de Palerme a décidé de rouvrir le dossier et, à la mi-octobre 2010, a ordonné l'exhumation du cadavre pour comparer l'ADN du bandit avec celui de ses descendants et en particulier avec le neveu de Salvatore Giuliano, Giuseppe Sciortino, fils de la sœur du bandit, Mariannina Giuliano. D'après les données fournies à la suite des examens, il y aurait une compatibilité entre les deux ADN. Cependant, de nombreux doutes ont été émis par Giuseppe Casarrubea et le neveu de Giuliano, qui ont affirmé que la taille du corps ne correspondrait pas à celle de Salvatore Giuliano. Les doutes soulevés par ces deux personnes ont entraîné une nouvelle vague médiatique par la rédaction d'autres livres et vidéos sur Internet. Mais le résultat sera probablement d'alimenter davantage le mythe du bandit.

II. 4. III. Écrits journalistiques et interactifs.

La diffusion de l'Affaire Giuliano a été immédiate par les médias, qui ont joué un rôle important dans la construction d'une image stéréotypée de Salvatore Giuliano. Les premiers

[442] Ibid, p. 204. Le Ring ou plus exactement le service Noto, selon l'historien Aldo Giannulli, serait un service secret parallèle et clandestin. Une sorte de lien entre les services secrets (en fonction anti - communiste) et la société civile.

articles ont été publiés à partir de 1945, alors que le bandit avait déjà commencé ses représailles contre les forces de l'ordre. Dans les années d'après-guerre, tant les petits journaux locaux que les grands journaux nationaux accordent une large place à l'histoire du bandit, publiant même, comme nous le verrons plus loin, les messages continus du hors-la-loi et les menaces qui y sont liées, adressés aux membres du parlement. Il en ressort une nette disproportion entre l'analyse historiographique et l'aspect médiatique. Si, comme nous l'avons vu, la communauté scientifique n'a probablement pas été en mesure de mener une étude immédiate en raison du manque de sources écrites sur l'histoire de Salvatore Giuliano, l'Affaire a en revanche retenu l'attention des médias. L'histoire du bandit fascinait le public et pour cette raison la presse etre le 1945-1951 a publié quotidiennement des articles sur Salvatore Giuliano afin d'augmenter le tirage du journal. Le bruit autour de l'Affaire a également attiré l'attention de nombreux journalistes, écrivains, photographes et cinéastes, dont les investigations ont abouti à la création d'un ensemble de documents précieux qui nous permettent encore aujourd'hui d'étudier et d'analyser l'Affaire.

Si l'on analyse le traitement médiatique des journaux *Il Corriere della Sera, L'Unità, La Stampa* et *L'Ora,* on constate que, dès le début, l'Affaire a pris de l'ampleur avec une publication toujours plus importante d'articles de différents types[443]. Bien que certains articles aient été publiés dès 1946, c'est surtout à partir du massacre de Portella della Ginestra que l'Affaire suscite un intérêt certain de la part des journaux. En observant les graphiques du traitement médiatique des principaux journaux italiens de l'époque, *Il Corriere della Sera* (Figures I. 1), *L'Unità (Figures I.* 2), *La Stampa* (Figures I. 3) et *L'Ora* (Figures I. 4), on constate un intérêt progressif à partir des années 1946, 1947 et 1948 jusqu'à un pic dans les années 1949 à 1951. On peut également noter que l'intérêt de la presse augmente après le massacre de Portella della Ginestra, ce qui confirme ce qui a été soutenu dans la première partie de ce travail, à savoir l'importance historico - politique du massacre dans l'histoire de la République italienne et par conséquent aussi dans l'étude du cas Giuliano.

L'année de la plus grande publication est 1951 avec 137 articles pour *Il Corriere della Sera*, 207 *L'Unità*, 165 *La Stampa* et 205 *L'Ora* et elle nous montre comment les enquêtes journalistiques sur le mystère de la mort et les mensonges politiques ont touché les Italiens. Par

[443] Il est fait référence ici à tous les articles des journaux mentionnés. Aucune sélection n'a été faite entre les articles, mais tous les articles dans lesquels le bandit Salvatore Giuliano était mentionné ont été pris en compte.

la suite, le nombre d'articles diminue considérablement, mais il y a néanmoins une sorte de continuité dans le suivi de l'histoire avec une publication moyenne de 5 articles par an de 1952 à nos jours.

Malgré une diminution du nombre d'articles après 1951, comme il est normal, on peut encore observer deux autres pics, datant de1962 et 1987. L'intérêt est relancé par la sortie de deux films qui remettent le phénomène Giuliano sous les projecteurs. Nous faisons ici référence au film *Salvatore Giuliano* de Francesco Rosi et au film *Il Siciliano* de Michael Cimino[444]. En particulier, le film de Rosi est défini comme un véritable document historique qui a relancé l'attention sur l'histoire du bandit dans les années 1960 et a donné une impulsion décisive à l'historiographie l'incitant à s'intéresser à cette Affaire.

On constate une attention médiatique supplémentaire pour *Il Corriere della Sera* dans les années 2000. En particulier, sept articles sont enregistrés pour les années 2007 et 2010. La réouverture de l'affaire est déterminée par les théories du professeur Giuseppe Casarrubea mentionné plus haut, qui, suite à la déclassification de certains documents anglais, a ramené l'attention sur l'affaire et a incité la justice à exhumer le cadavre de Salvatore Giuliano afin de comparer l'ADN du bandit avec celui de son neveu Giuseppe Sciortino Giuliano.

[444] Pour une analyse plus approfondie de l'importance du cinéma dans l'étude de l'Affaire Giuliano, voir partie II Chapitre 1, *Récupérations contemporaines et nouveaux récits de l'Affaire Giuliano*.

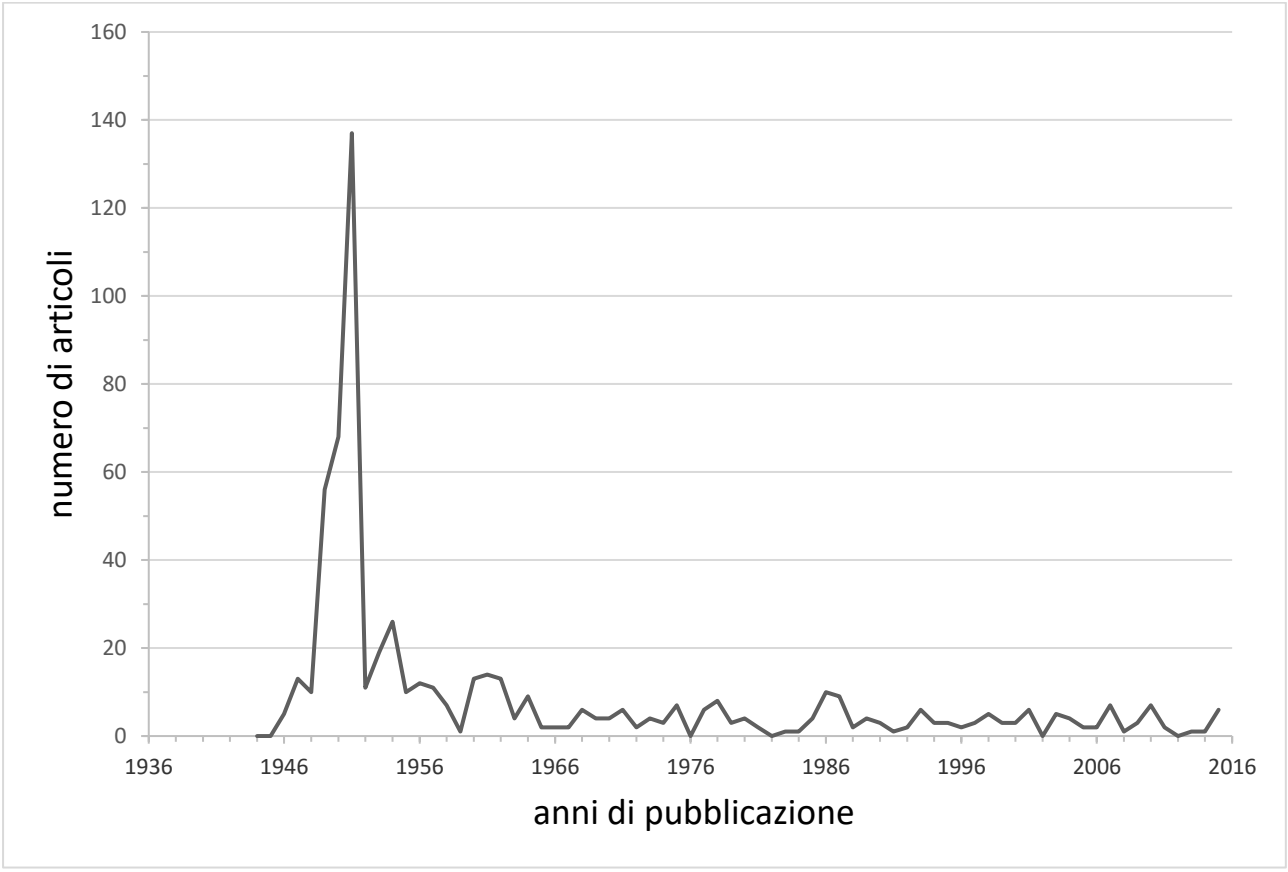


Figure I. 1: *Il Corriere della sera*: Trattamento mediatico del fenomeno "Giuliano". Dati recuperati dall'archivio storico tra gli anni 1943 - 2016.

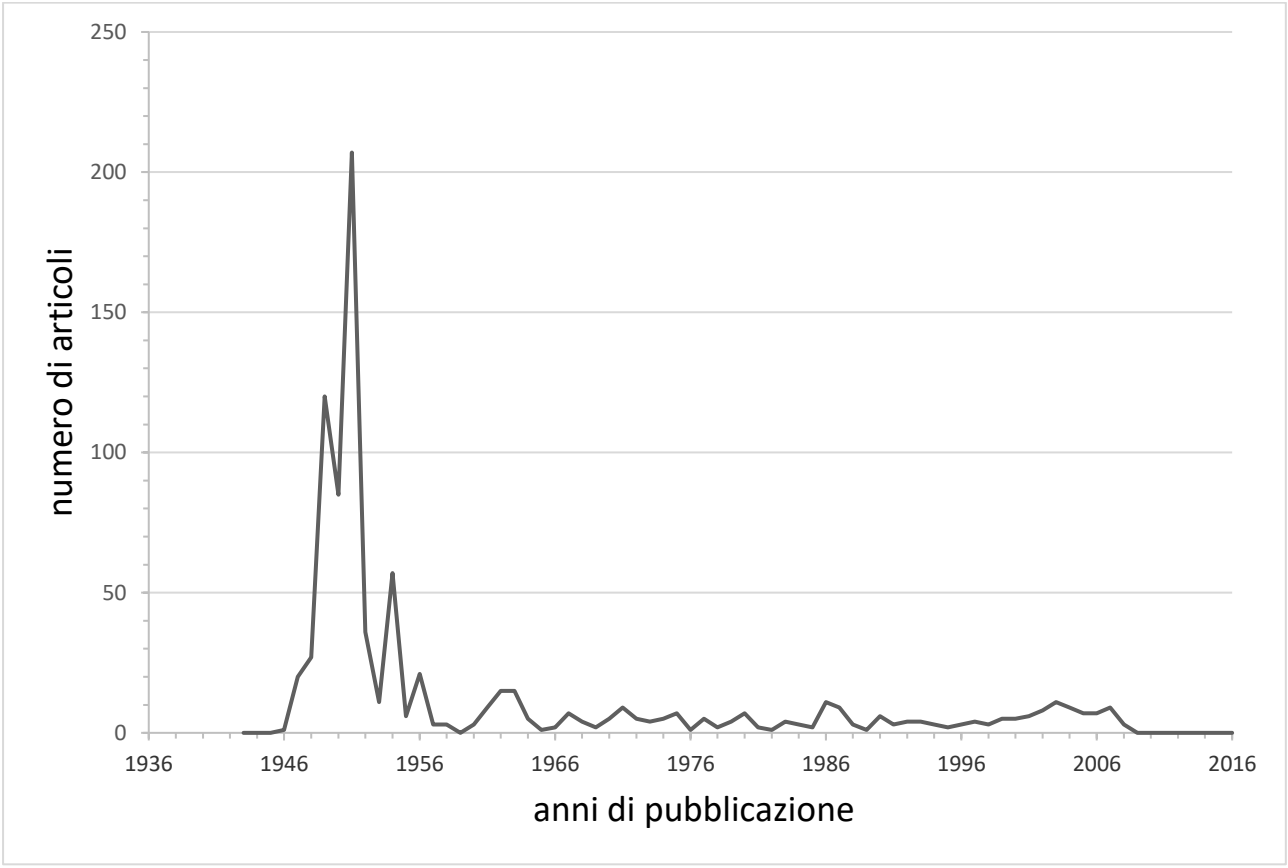


Figure I. 2 : *L'Unità* : traitement médiatique du phénomène Giuliano. Données extraites des archives historiques du journal entre 1943 et 2016.

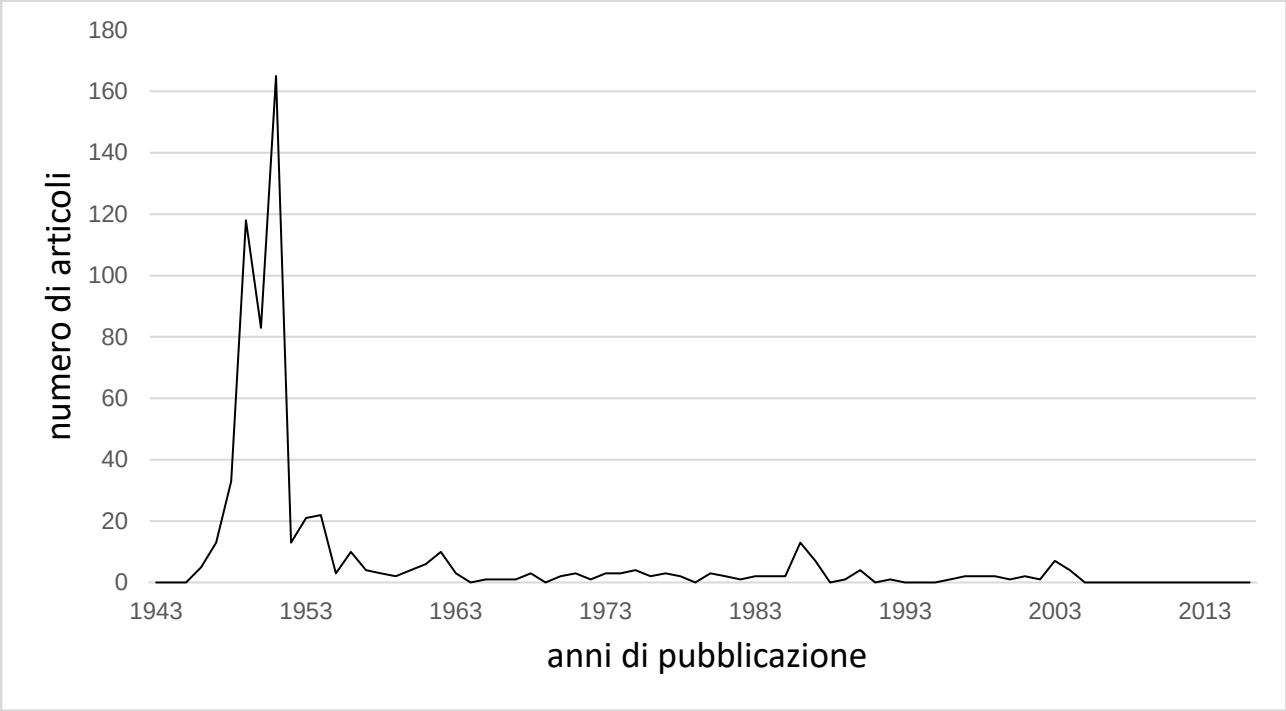


Figure I. 3 : *La Stampa* : traitement médiatique du phénomène Giuliano. Données extraites des archives historiques du journal entre les années 1943 et 2005.

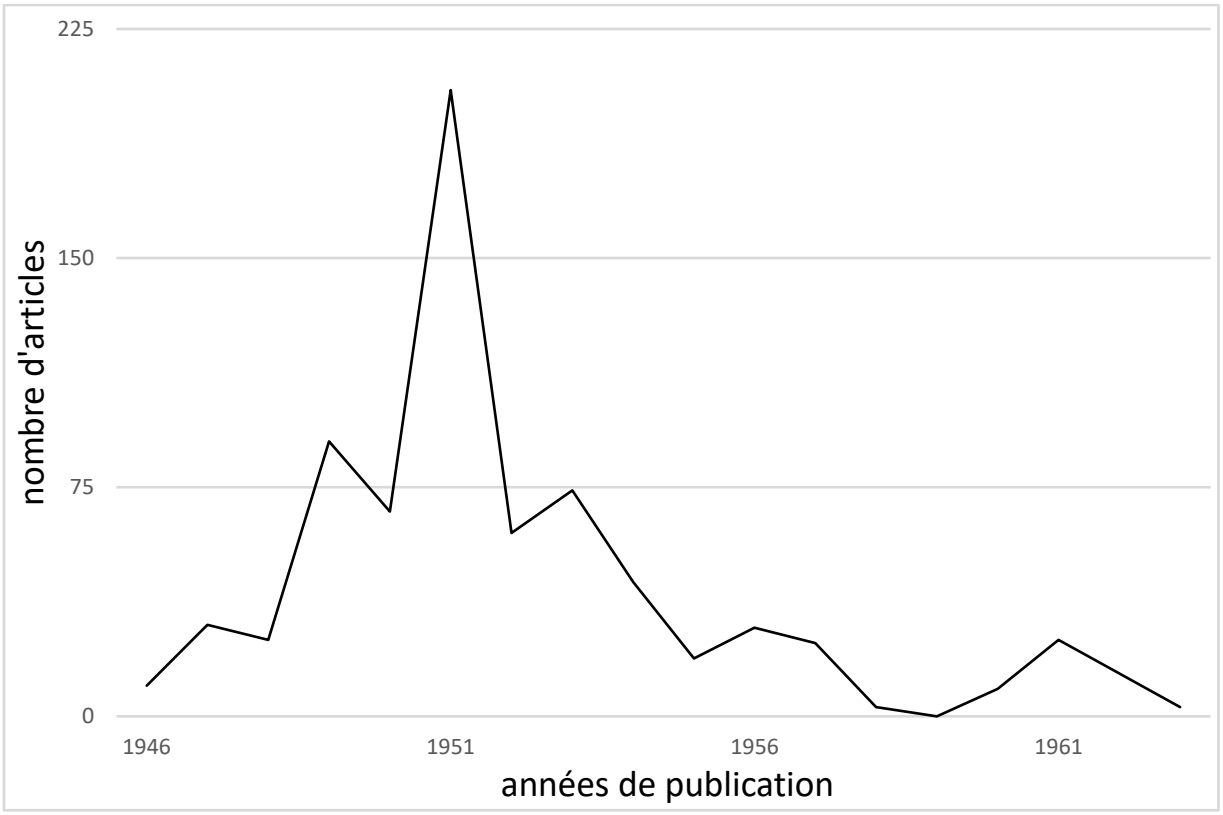


Figure I. 4 : *L'Ora* : traitement médiatique du phénomène Giuliano. Données extraites du journal entre les années 1943 et 1963.

Outre les graphiques, vous trouverez également ci-dessous les dates de publication des articles sur Salvatore Giuliano. Dans les tableaux suivants, il est fait référence aux quatre journaux qui ont donné lieu aux graphiques qui viennent d'être présentés. Pour une meilleure lecture des graphiques, il faut préciser que le même nombre peut se retrouver plusieurs fois à l'intérieur des cases. Cela signifie que plusieurs articles sur Salvatore Giuliano ont été publiés le même jour. Par exemple : Dans *Il Corriere della Sera*, en 1950, au mois de juillet, le chiffre 6 apparaît 5 fois. Cela signifie que cinq articles sur Giuliano ont été publiés le 6 juillet. En outre, les dates des articles des journaux *Il Corriere della Sera* et *L'Ora* sont classées par ordre croissant, tandis que les dates des journaux *L'Unità* et *La Stampa* ont été saisies dans l'ordre dans lequel elles ont été trouvées dans les archives numériques et ne sont pas classées par ordre croissant.

Tableau I. 1 : *Le Corriere della Sera.*

	Gen	Feb	Mar	Apr	Mag	Giu	Lug	Ago	Sett	Ott	Nov	Dic
1946						21		14, 15		14, 15		
1947						3, 23, 24, 26, 28, 29,	7, 10	31	5, 20		19	21
1948	22				11	10	5	6	21	27, 28		2, 8
1949			10, 15, 16, 17, 18, 18, 19, 23, 28	16, 17, 20	4, 7, 10, 19, 26	25, 25, 26, 29	9, 23	19, 20, 22, 23, 30, 31, 31	1, 1, 3, 5, 7, 7, 8, 13, 22, 22, 27, 30, 30	6, 7, 10, 17, 19, 28	10, 17, 29	14, 14, 25, 30
1950	19, 21, 22, 25, 26, 27	9, 11, 14, 15	13	21, 22	11, 21	6, 12, 13, 13, 14, 19, 20, 21, 22, 22, 23, 24, 26, 27, 27,	3, 4, 5, 5, 5, 6, 6, 6, 6, 6, 6, 7, 7, 7, 7, 8, 8, 11, 12, 14, 16, 17, 18,	9			16, 27	6, 7, 15

						28, 28, 29	19, 20, 20, 24, 26, 30					
1951	3, 6	6, 7	4, 7, 8	8, 10, 11, 11, 12, 15, 16, 17, 19, 21, 24	1, 3, 4, 15, 15, 16, 17, 18, 19, 24, 28, 29, 29, 31	2, 15, 16, 20, 21, 22, 26, 28	3, 4, 5, 5, 6, 13, 13, 14, 18, 19, 19, 20, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 26, 27, 28, 31	1, 2, 3, 6, 9, 10, 11, 27, 28, 29, 29, 30, 30, 31	6, 6, 7, 10, 11, 12, 12, 13, 13, 14, 16, 18, 18, 19, 19, 20, 21, 21, 22, 25, 25, 27	3, 3, 3, 4, 4, 5, 9, 11, 12, 13, 15, 17, 18, 18, 19, 20, 22, 23, 25, 26, 29, 30, 31, 31	5, 6, 23, 26, 28, 29	1, 4, 5, 5, 6, 8, 13, 18, 20
1952		29	7			17, 25	20	9, 9, 9 10	6, 16			
1953	6, 8, 13	3, 5, 8, 10, 11, 17, 25		18, 18, 19, 21, 25			8				28	2, 22

1954	12, 13, 14, 17	9, 9, 10, 10	7, 9, 11, 17, 18, 19, 23	3	23	22	17, 29, 30	11	8, 9		30	1
1955	4, 10			1	4, 5				30	12, 19, 26		24
1956	13	22, 25	3, 5, 6, 8, 9, 16	19	9			5				
1957		8	23, 24	30, 30	2, 8, 9				19		13, 24	
1958	9	8, 17	4				2, 3	14				
1959					13							
1960	5	13				30					18, 26, 27, 29, 30	1, 1,7, 7, 21
1961	13, 24	7, 16, 25	14, 31			20, 22	12	11		12	20, 28	
1962	5, 6, 9	19, 26, 27	2, 8, 9, 10		3, 13, 23							
1963			27						6, 12		24	
1964	12	29	8	17	8			6		17, 18	19	
1965		18, 23										
1966										3, 4		
1967						29				14		
1968	10	3	28								19, 21	2
1969		17	14				14	27				
1970		19, 20, 26					11					
1971	19, 20					3, 3	9	18				
1972								10			8	
1973	27	4			30					20		

1974	9								9	28		
1975			30							18, 28	18	2, 3, 19
1976												
1977		17	7	29	23	27		12				
1978				20, 21, 22			7					19, 20, 21, 31
1979	12							18			18	
1980							6, 7, 7, 8					
1981					5						11	
1982												
1983								6				
1984				10								
1985									3, 9, 25		8	
1986	18, 20, 25, 27	9, 11			12, 13		16			28		
1987		10, 11								12, 21, 23, 25, 26, 31		8
1988										12	4	
1989		5			12					29	2	
1990							4, 6, 8					
1991								2				
1992								10				6
1993				16	6				10	14, 16	16	
1994				9	11	29						
1995					12				27			21

1996	19							30				
1997			21	26		3						
1998				27, 28,	29		28					
1999		20					4	11		11		
2000		3				16				5		
2001					27		11, 12			26	6, 11	
2002												
2003					16	14	25			26, 27		
2004	31				14, 23	16						
2005						30				20		
2006						19						11
2007			14, 31	5	1, 7						6	21
2008						7						
2009							11	28				22
2010			16				28	1, 9		20, 29	27	
2011			1							31		
2012												
2013									9			
2014								31				
2015	11	5, 7	21	1		9						

Tableau I. 2 : L'Unità.

	Gen	Feb	Mar	Apr	Mag	Giu	Lug	Ago	Sett	Ott	Nov	Dic
1946												
1947						24, 25, 25, 28, 11, 30, 28, 24	2, 16, 16, 16, 2	31, 31	21		13, 13, 30	18
1948		29	2		11, 8, 22	23, 24, 30	3		21, 14	29, 30, 28, 27	12, 11, 19, 7, 11, 17	11, 12, 11, 14, 8, 4
1949	23		17, 19, 3, 27, 24, 26	17, 12, 20, 1, 1, 14, 29	8, 15, 13, 11, 3, 20, 11, 20, 8, 20, 1, 13, 27, 10, 13, 21	29, 26, 26, 26, 26, 26, 26, 24, 26, 23, 24, 19, 12, 28, 14, 24, 22, 23	7, 7, 1, 2, 26, 25, 5, 14, 24, 15, 24	28, 31, 27, 31, 31, 28, 21, 9, 25, 26, 26, 30, 21, 20, 23, 24, 13,	1, 8, 2, 6, 8, 23, 11, 11, 10, 16, 2, 1, 3, 4, 8, 22, 29	15, 27, 8, 21, 19, 16, 14, 27, 15, 25, 8, 11, 30	17, 27, 15, 17, 19	21, 18, 29, 29, 29, 28, 28

								27, 11, 12, 17				
1950	28,22,22, 8, 28, 20, 21, 1, 20, 29, 5, 11, 26	9, 8, 9, 17	14, 3, 8, 9, 8, 14, 29, 7, 7, 30	30, 6	18	18, 27, 14, 10, 22, 20, 13, 13, 9, 13, 29, 29, 14, 14, 21, 18, 28, 3, 7, 16, 25	7, 6, 6, 9, 6, 8, 11, 14, 6, 9, 8, 7, 21, 7, 8, 18, 11, 20, 8, 7, 9, 20, 11, 28, 26, 19, 15, 28, 20, 11, 15	15, 9			26	

1951	9, 24, 26	7		27, 17, 18, 29, 26, 19, 17, 26, 25, 8, 18, 21, 25, 28, 10	3, 31, 27, 6, 11, 15, 27, 16, 11, 29, 31, 26, 4, 9, 25, 30, 15, 16, 4, 29, 8, 10, 18, 17, 5, 12, 20, 30, 22, 23	16, 29, 29, 22, 27, 19, 5, 26, 14, 14, 19, 5, 21, 23, 28	26, 26, 28, 19, 31, 27, 14, 14, 27, 28, 29, 31, 28, 20, 25, 19, 6, 20, 21, 26, 21, 29, 1, 3, 24, 6, 1, 18, 13	3, 31, 31, 1, 3, 28, 25, 11, 7, 15, 29, 28, 22, 8, 31, 30, 3, 11, 2, 25, 11, 9, 30, 29, 10, 12, 1, 21, 7, 10	7, 14, 5, 20, 16, 16, 7, 6, 27, 16, 12, 4, 11, 1, 14, 5, 6, 20, 28, 30, 1, 8, 15, 11, 4, 21, 22, 27, 16, 8, 13	23, 28, 26, 25, 19, 24, 6, 28, 24, 6, 20, 27, 17, 28, 6, 24, 30, 27, 13, 28, 19, 16, 30, 13, 23, 4, 26, 19, 31, 17, 20, 5, 19, 16, 25, 20, 25, 26, 11	24, 7, 3, 1	30, 19, 11, 5, 21, 13, 20, 19, 14, 14

1952	13, 8, 16, 18	29, 27, 6, 26, 10, 2	4, 7, 13, 8, 1, 14, 5, 2	1, 12	4	24, 25, 12	13, 24	9, 10	19, 18, 5, 4, 16	15, 18	17	
1953	31	6, 1, 7, 4, 8, 18,		19, 7, 8								2
1954	6	10, 13, 10, 10, 12, 11, 9, 11, 16, 5, 25	18, 6, 3, 7, 23, 5, 5, 19, 4, 18, 7, 11, 21, 20, 21, 28, 10, 10	22, 1, 23, 3, 26, 6	30, 14	26	25	31	24, 24, 26, 25, 21, 22, 19, 24, 25	17, 20, 8, 27, 16, 10		1
1955			22					10	11, 16			2, 9
1956		28, 29	6, 11, 14, 10, 15	10, 19, 20, 13, 11, 14, 25	13	13, 5	28	7, 18, 23				
1957				30							13, 24	
1958		8, 18				28						
1959												
1960											5, 29	28
1961	23					10	6	11		11	18	7, 31, 16
1962	11		2, 4, 5, 8,					28		7, 25	22	

			9, 2, 7, 9									
1963	22, 2, 12		28, 14	11			7,1, 17	15	18, 12, 4	26, 10		
1964				17	16, 12, 9						27	
1965							29					
1966						22				12		
1967				12, 22	1		5	15, 13		1		
1968		3			16	21	20					
1969	29											21
1970	4	20	26,27				4					
1971	13, 20				15, 9, 6, 20, 9		7			30		
1972		13						10		31	15, 24	
1973					3						23, 29, 1	
1974					18		19			2, 18		28
1975	29								19	18, 28		3, 20, 19
1976		6										
1977				17, 29	1	9		26				
1978												15, 29
1979					19, 27	14				17		
1980		17			1	11	7				23, 26, 7	
1981									30		11	
1982		27										
1983			20		15, 22	19						
1984		9			12		28					
1985						11	4					

1986	28, 23, 22	12, 13	22			6		26, 3	18	30		
1987		11		2	1, 3, 9			10		20, 31		8
1988						19		1				7
1989											8	
1990		16, 6		23			8, 16, 8					
1991						10			23	14		
1992	14					16	26					27
1993	16						5, 30			20		
1994		9				19				18		
1995										11	21	
1996						2		31, 7				
1997				6, 27	1	23						
1998				7, 28, 29								
1999					3		28	1		2	7	
2000						2			26, 16	31	6	
2001				5	6		13	12	3		11	
2002				2, 6	1	30			1		16, 15	29
2003				30, 9	1, 3	9	14, 14, 30, 24, 29			20		
2004	23, 10	9	17	28	8	20			10	1		
2005		11, 13		30	1, 8			2		21		
2006	30	18	1		1, 17		9					18
2007	14		2	19, 30	1, 4	6			7			1
2008	16	15				11						

Tableau 1. 3 : *La Stampa.*

	Gen	Feb	Mar	ApR	Mag	Giu	Lug	Ago	Sett	Ott	Nov	Dic
1946												
1947												
1948												
1949	5, 27, 27	6, 19, 26	14, 26, 16, 15, 23, 16, 23, 24, 28, 19	19, 29, 8, 30, 16, 24	8, 7, 19, 27, 16, 22, 17, 7, 30, 19, 15, 20, 4, 9, 26, 19, 7, 24, 20, 3, 17, 8	24, 26, 25, 23, 24, 13, 24, 14	5, 6, 9, 17, 23	28, 26, 25, 24, 22, 23, 24, 25, 29, 31, 31, 20, 23, 26, 20, 30, 21, 30, 26, 22, 21, 28, 20, 27	8, 3, 5, 30, 4, 2, 27, 3, 13, 24, 3, 1	27, 27, 15, 19, 19, 31	2, 21, 15, 22, 30, 16	17, 23, 17, 16, 20, 19, 20, 17, 14, 26, 21, 18, 11

1950	22, 19, 27, 8, 28, 19, 29, 25	14, 9, 9		7		12, 13, 18, 21, 22, 24, 28, 17, 14, 24, 25, 11, 27, 29, 6, 23, 21, 26	6, 10, 4, 6, 22, 5, 5, 7, 7, 8, 9, 19, 27, 6, 8, 24, 21, 5, 6, 21, 5, 6, 21, 6, 6, 6, 6, 7, 6, 6, 6, 8, 7, 17, 6, 5, 10, 11, 18, 7, 5, 29, 5, 13, 16	9	30	25, 28, 6		15, 5, 23, 6, 3, 20
1951	6			17, 19, 22, 16, 7, 15, 26, 10, 9, 17, 11,	1, 3, 9, 30, 11, 27, 23, 12, 10, 16, 15,	14, 14, 15, 22, 13, 30, 23, 20, 16,	25, 30, 5, 6, 13, 14, 19, 25, 26, 28, 31, 4,	1, 28, 1, 31, 30, 3, 30, 23, 2, 7, 7, 11, 29, 18,	6, 14, 19, 20, 30, 22, 18, 17, 6, 1, 4, 3, 11,	6, 16, 12, 19, 20, 12, 13, 4, 17, 19, 11,		4, 19

				23, 20, 18, 24, 3, 27, 21, 12, 10, 18, 26	11, 16, 17, 14, 5, 26, 21, 18, 8, 26, 23, 30, 29, 23, 17, 31, 28, 19, 20, 31, 22, 23	29, 25, 1, 15, 28, 28	28, 3, 6, 21, 26, 27, 12, 5, 27, 1, 19, 20, 24, 14, 31, 24, 18, 3	31, 8, 28, 10, 11, 27, 10, 9	21, 13, 8, 12, 10	30, 16, 3, 26, 27, 15, 28, 2, 24, 31, 24		
1952	15, 29	4			4, 3		24	9, 27, 9	4, 4, 18, 16			
1953	26, 27, 29, 30, 25, 7, 31, 8	17, 15	29	21, 22, 18, 18, 19, 21	21		10, 18				29	
1954		10, 12, 10, 10, 14, 10,	17, 20, 5, 4, 2, 18, 23, 6	7			18	11	24		16	

		12, 13, 11										
1955	5							19				9
1956		28, 29	3, 28	12, 10				10, 11, 5, 10				
1957				30	13, 4						24	
1958		8					29, 13					
1959								27				1
1960						30					29	2, 7
1961	23	25	26		11			9				3
1962			1, 8, 2		22	4	19					22
1963							25		12, 13			
1964												
1965								22				
1966	13											
1967				11			5					
1968	31				24						29	
1969												
1970							8, 11					
1971	20							18			10	
1972					26							
1973			19, 26	27								
1974			14, 19					3				
1975										28		3, 4, 19
1976			1		5							
1977		16		29		27						
1978												20, 29
1979												
1980							6, 7, 8					
1981					22						11	

1982					19							
1983			12								13	
1984				14								1
1985				9					7			
1986	27, 28, 27				12	8, 27, 1, 3, 20, 3	19	1	17			
1987			16	30						23, 26, 27, 30		8
1988												
1989										28		
1989												
1990			15				3, 4, 8					
1991												
1992												7
1993												
1994												
1995												
1996												13
1997	27			26								
1998				28, 29								
1999										24	10	
2000							6					
2001				5			3					
2001												
2002		10				15						
2003			15		1			29, 9, 30, 22	20			
2004			6, 28									2, 10

Tableaux I. 4 : *L'Ora.*

	Gen	**Feb**	**Mar**	**Apr**	**mag**	**giu**	**lug**	**ago**	**sett**	**ott**	**nov**	**dic**
1946							16	11, 29, 30, 31	1, 20	20,31	20	
1947	5	9, 6, 7			3, 4, 4, 6	2, 25, 27, 28, 29	2, 2, 9, 10, 11	29, 31, 31	2, 25, 26	13, 29	6, 7, 12, 22	
1948	9	12		21	8	20	17		5, 15, 15, 22, 23, 26	3, 27, 30	19, 21	2, 3, 9, 10, 11, 12, 25, 29
1949	5, 5, 19, 27	3, 6, 9, 12, 13, 17	1, 15, 16, 17, 18, 22, 24, 26, 27	8, 9, 10, 14, 20, 24, 25, 28	4, 5, 6, 7, 8, 13, 20, 26, 27	10, 12, 21, 24, 25, 26, 30	1, 3, 4, 13, 29	6, 9, 20, 21, 21, 22, 25, 26, 27, 28, 30	2, 4, 7, 8, 14, 15, 20, 23, 29	1,2, 7, 13, 19, 22, 28, 29, 30	8, 9, 19, 22, 30	4, 11, 12, 17, 21, 22, 27, 30
1950	6, 8, 9, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 31	15, 23, 24	2	12	16, 21, 31	5, 13, 13, 14, 15, 17, 20, 21, 22, 23, 27	6x6, 6x3, 7x3, 7x3, 8x3, 8, 9, 9, 9, 11, 13, 14,	9	9	19, 25		6, 7, 15, 19, 24

							19, 20, 28					
1951	9, 10, 10, 16	7, 10, 14, 22, 25	2, 11, 30	5, 7, 8, 11, 12, 12, 17, 17, 20, 24, 25, 27, 28	3, 4, 5, 8, 9, 10, 11, 11, 12, 12, 12, 12, 15, 16, 16, 17, 18, 19, 19, 20, 20, 22, 22, 23, 23, 24, 24, 24, 24, 29, 29,	1, 2, 5, 5, 8, 14, 15, 16, 16, 17, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29	1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 14, 17, 19, 20, 21, 22, 25, 25, 26, 26, 27, 28, 31	1, 2, 3,3, 3, 4, 5, 5, 8, 9, 10, 11, 12, 17, 22, 24, 26, 29, 30, 31	1, 1, 4, 5, 6, 6, 7, 8, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29	2, 3, 3, 5, 6, 6, 9, 10, 11, 12, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 20, 20, 23, 24, 25, 25, 26, 26, 26, 28, 28, 30, 31	1,1,3, 6, 10, 16, 17, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 29, 30	1, 4, 5,6, 7, 8, 11, 12, 13, 14, 15, 18, 19, 21, 23

					30, 31							
1952	8, 9, 17, 17, 29, 31	1, 2, 5, 5, 8, 9, 24, 21, 20	2, 7, 12	4, 5, 9,23	4, 5, 6, 6, 7	18	6, 9, 13, 17, 20, 23, 24	22,22,22	5, 6, 8, 15, 18	7, 8, 9, 10, 11, 12, 12, 13, 16, 18, 22, 24	4, 18, 19	2, 14
1953	9, 14, 17, 27	1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 17, 18, 19, 20, 21,	7,8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 21, 22, 24,	1, 2, 8, 9, 10, 11, 12, 15, 16, 17, 19, 21, 22, 24, 26	3, 21, 21, 27	24	2,8, 9, 10, 11, 12, 22		2, 26			23

		22, 24, 25, 26, 27, 28	27, 28, 31								
1954 incompleto		9, 9, 9,11, 12, 13, 14, 16, 17, 26,	2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 11, 12, 13, 15, 16, 19, 21, 22, 23, 28	non sono presenti nella pellicola		non presenti	3, 10, 16, 20, 24	20, 31	4	9, 12, 28	5, 11	23, 24
1955	11, 12, 27	2, 11, 11, 27		2, 19, 28	1		29	10, 11				4, 7, 16, 17, 25
1956		10, 23, 25, 28, 29	6, 8, 11, 16, 22, 29	10, 12, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 28, 29	4, 5, 13			7, 8, 11, 18, 19				

1957	5, 22	9, 15	5, 7, 10, 13, 30	9, 17, 21, 25, 26	23, 26, 30	15	6				16, 17, 20, 21, 22, 23	3
1958	3, 8						14					
1959												
1960				20	4	8, 30			21, 22,23	29, 23		
1961	18, 20, 25	4, 7, 10, 17, 25	3	22		9, 19, 26, 28	12				7, 7, 9, 11, 15, 19, 20, 21, 22, 29	
1962	3,4 5, 10		2, 3, 8, 9, 16	2	2		28			25	20	
1963 30 maggio	20			21, 24								

Ce qui est intéressant lorsqu'on examine les données et les graphiques en question, c'est la plus grande attention médiatique du journal *L'Unità* pour l'Affaire, qui lui a accordé beaucoup plus ainsi qu'aux enquêtes remarquables qui en ont résulté. Le nombre total d'articles est de 852, avec une publication moyenne de 6,8 articles de 1952 à aujourd'hui. Cela nous donne une idée de l'importance considérable de l'histoire du bandit pour le journal, qui accorde une attention particulière aux nombreuses victimes tombées sous le feu de la bande. Les autres journaux ont accordé beaucoup moins d'espace au sujet, 605 pour *La Stampa* et 538 pour *Il Corriere della Sera*. Le positionnement idéologique du quotidien *L'Unità* montrerait

probablement pourquoi il existe un écart aussi manifeste et une attention plus constante au fil des ans.

Un autre cas est celui du quotidien *L'Ora,* pour lequel l'ensemble du traitement médiatique n'a pu être réalisé. Des problèmes bureaucratiques à la bibliothèque régionale de Palerme n'ont pas permis l'accès à une salle où se trouve l'ensemble de la collection en format papier. Il n'a été possible de visionner les cassettes qu'à la bibliothèque et les documents papier à l'Institut Gramsci de Palerme. Mais dans les deux cas, la collection présentait des lacunes. Il existe des lacunes dans la collection qui ne permettent pas d'avoir une vue complète de l'ensemble des archives. Malgré cet empêchement, il a été possible de visualiser les pièces relatives à la période la plus importante de l'Affaire Giuliano, c'est-à-dire de 1946 à 1963, et le total est de 731 éléments. Entre 1952 (année qui suit la période de grande publication des quatre journaux cités) et 1962, année de la sortie du film de Rosi, le quotidien *L'Ora* est celui qui a le plus suivi l'affaire avec 301 articles. Alors que les autres journaux ont publié 164 articles *L'Unità*, 137 *Il Corriere della Sera* et 102 *La Stampa*. Un nombre beaucoup plus élevé que les autres journaux. Par rapport à *La Stampa*, même trois fois plus. Cela montre qu'au-delà de la période de grande attention médiatique (1946 - 1951), *L'Ora* est le journal qui a le plus suivi l'Affaire.

À partir des quatre graphiques, il est également intéressant de noter l'attention médiatique dans la période précédant le massacre de Portella della Ginestra. En 1945, l'histoire du Salvatore Giuliano était déjà dans le domaine public, tant au niveau régional que national, mais le nombre d'articles n'était pas excessif. À partir de 1947, en revanche, le nombre d'articles augmente considérablement suite aux vicissitudes liées au massacre et à l'instrumentalisation politique. Ce dernier élément à joué un rôle central dans la diffusion de l'histoire par la presse et nous permettent de distinguer l'image de Salvatore Giuliano et l'attention médiatique relative qu'il a reçue des autres bandits de Sicile après la guerre.

Dans les années 1944 à 1947, Giuliano était déjà connu pour ses représailles contre les casernes de carabiniers (la première attaque de la bande de Giuliano contre la caserne de Bellolampo en 1946 est particulièrement importante), mais son histoire n'était pas constamment suivie par la presse, qui s'y est intéressée par la suite. C'est surtout dans les années 1949 à 1951 que l'Affaire retient constamment l'attention de la presse, donnant un élan important à la diffusion de l'histoire.

Là encore, on peut se demander pourquoi les journaux n'ont pas, dans un premier temps, accordé une large place aux représailles de Giuliano. Qu'est-ce qui différencie le Giuliano pré-Portella du Giuliano post-massacre ? Une interprétation possible serait que Giuliano, dans la première partie de sa « carrière » de bandit, a été protégé et instrumentalisé par les pouvoirs politiques de centre-droit au service des latifundistes. Cependant, une fois que le massacre de Portella della Ginestra a eu lieu, et que Giuliano a terminé son « travail » d'anticommuniste, il a été renvoyé à la politique locale et la mafia. À partir de ce moment, donc vers le 1947, l'attention des médias s'est accrue jusqu'à sa capture, qui a mis un terme définitif à l'histoire et enterré tout ce qui s'est passé. Il ne s'agit bien sûr que de conjectures. Les documents d'archives ne nous permettent pas de le confirmer. Nous sommes en mesure que de constater l'action de Giuliano comme outil politique contre les communistes.

Le traitement médiatique de l'Affaire par de journaux siciliens en est un bon exemple. Presque tous les journaux ont donné un large espace à l'Affaire et très souvent ils ont aussi été les destinataires des lettres envoyées par Giuliano qui ont été l'une après l'autre publiées par les journaux. Dans cette étude, nous avons choisi d'examiner les archives du quotidien *L'Ora* de 1946 au 30 mai 1963, mais de nombreux journaux de l'époque ont suivi l'affaire avec assiduité. Le travail, comme indiqué ci-dessus, est incomplet en raison de la difficulté à trouver des sources. Mais là encore, comme pour les journaux nationaux, les années de publication maximale sont les années proches de la mort de Giuliano : 1949, 1950 et 1951 avec respectivement 90 articles, 67 et 205. Avec la sortie du film *Salvatore Giuliano* en 1962, l'attention des médias a également augmenté dans le cas du quotidien *L'Ora* avec la publication de 25 articles. Bien que les archives soient incomplètes pour certaines périodes, l'étude du journal montre l'intérêt porté par le journal à l'histoire de Giuliano.

II. 4. IV. La représentation de Salvatore Giuliano dans les médias numériques : traitement médiatique des vidéos et des groupes de partage sur les réseaux sociaux.

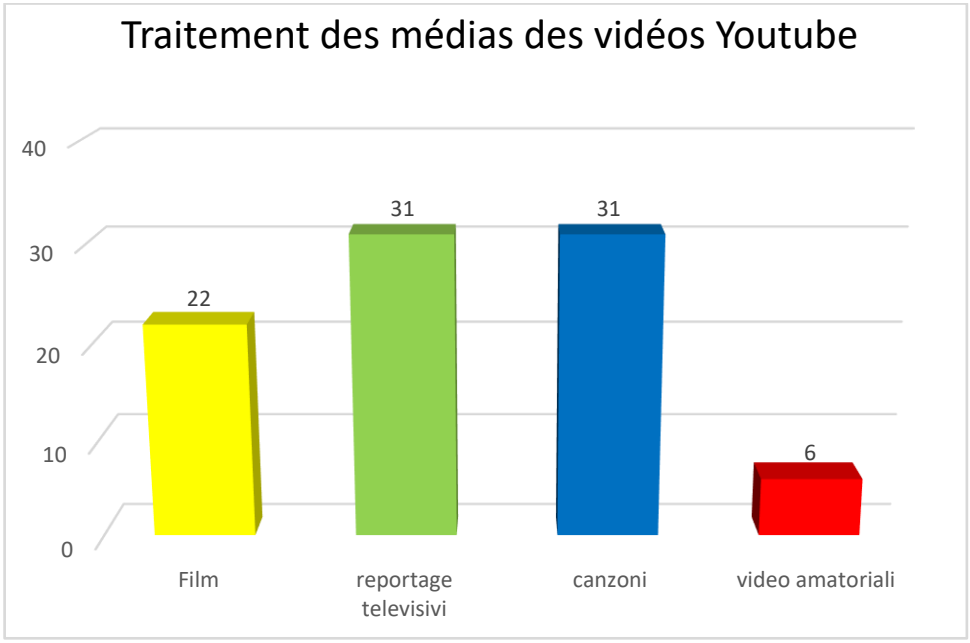
Comme on peut le constater, l'histoire de Salvatore Giuliano et de sa bande a longtemps intéressé les Italiens qui, grâce à la presse, ont pu participer avec passion aux aventures du bandit, forgeant dans certains cas l'image du bon hors-la-loi. Malgré sa mort en 1950, l'écho de son histoire est toujours présent dans la population, qui continue aujourd'hui à suivre avec intérêt l'histoire de Giuliano à travers la publication de vidéos et la création de groupes sur différents réseaux sociaux. Alors que nous avons constaté une diminution du nombre d'articles dans la presse traditionnelle, nous pouvons maintenant voir que grâce aux nombreuses vidéos sur le web, l'attention du public a augmenté dans le monde numérique.

L'avènement des réseaux sociaux, en particulier depuis les années 2000, a encore relancé l'intérêt pour toute cette histoire. Tant les vidéos que les groupes sur le web représentent un autre corpus important, qui abouti à un courant durable et continue à alimenter l'histoire du bandit dans les médias.

Nous sommes donc en mesure d'analyser un traitement médiatique supplémentaire, celui des vidéos sur le net, et d'observer attentivement la création de nombreux groupes louant et célèbrant. Dans les deux cas, nous avons choisi d'examiner les deux plus importantes plateformes utilisées par les utilisateurs. Nous faisons ici référence à la plateforme YouTube pour la réalisation d'une étude sur le traitement médiatique, et à Facebook pour la consultation de groupes et de pages fermés ou publics consacrés à la vie du bandit.

La méthodologie de recherche adoptée est identique à celle utilisée pour le traitement médiatique des journaux. Dans ce cas, le nom *Bandito Salvatore Giuliano* a été entré dans le moteur de recherche et 90 vidéos liées à l'histoire de Giuliano ont été observées. L'analyse des données a été réalisée en octobre 2017. Pour chaque vidéo, le lien d'accès, la date de publication, le nombre de likes et le nombre de commentaires ont été copiés. Cette dernière donnée est extrêmement importante car elle nous permet de vérifier la résonance que la vidéo a eue auprès des utilisateurs et, surtout, l'intérêt que toute cette histoire suscite encore auprès des utilisateurs.

Un autre élément intéressant est le fait que de nombreux commentaires sont rédigés dans une langue étrangère[445]. Il s'agit presque certainement de personnes qui ont émigré à l'étranger, ce qui nous permet d'affirmer que la visibilité de la vidéo a dépassé le contexte italien.



Comme on peut le voir sur le graphique, les vidéos ont été divisées en 4 catégories : Films, *reportages télévisés, chansons et vidéos amateurs*. Le plus grand nombre de vidéos est fourni par les *chansons* et les *reportages télévisés,* qui comptent tous deux 31 vidéos, suivis par les *films* avec 22 et enfin par les *vidéos amateurs* dont le nombre est beaucoup plus faible, seulement 6[446].

Certaines vidéos sont importantes parce qu'elles nous donnent une clé intéressante de l'histoire de Salvatore Giuliano, tandis que d'autres ne déterminent rien de nouveau se prêtent donc beaucoup moins au visionnage et à l'analyse textuelle. Dans le cadre de ce travail, l'intéressant n'est pas tant d'analyser le contenu des vidéos, que les commentaires postés par les utilisateurs après qu'ils aient visionné les vidéos. Dans certains cas, comme nous le verrons, les utilisateurs se lancent dans de nombreux débats sur la figure de Salvatore Giuliano et

[445] Les langues suivantes ont été trouvées dans les commentaires : français, espagnol, anglais, russe et grec.

[446] La liste complète se trouve en *Annexe*.

provoquent volontairement ou involontairement une discussion suivie sur le personnage. C'est grâce à ces commentaires que l'intérêt populaire pour l'histoire a été alimenté. Dans les débats, les utilisateurs se réfèrent et s'approprient les théories du complot qui circulent sur le web sur l'histoire du bandit, qui se réfèrent dans la plupart des cas aux enquêtes de Giuseppe Casarrubea. En outre, beaucoup saluent Giuliano comme un "véritable héros sicilien" qui a combattu pour l'indépendance de la Sicile. Tandis que d'autres ont la nostalgie du courage et de la générosité du bandit.

Si le nombre de vidéos est plus important dans le cas de *Vidéos, Chansons et Reportages*, le nombre de commentaires est moindre dans le cas de *Films* sur Giuliano : dans le second cas le nombre total de commentaires est de 399, alors que le nombre total de commentaires dans le cas des vidéos concernant les *Chansons* est de 262. Le nombre total de commentaires est encore plus faible dans le cas des vidéos relatives au *Reportage*, 161 et 29 dans le cas des *vidéos amateurs*[447].

La vidéo avec le plus grand nombre de commentaires est *Salvatore Giuliano Full Movie (*il s'agit du film de Micheal Cimino *Il sciliano)* publiée par Luc Kino le 13 juillet 2013 avec 1 million 138 mille 694 vues et avec 1729 likes et 298 je n'aime pas. Malgré un nombre aussi élevé de commentaires (307), le débat porte à la fois sur la figure de Giuliano et sur l'inexactitude du film, qui est considéré comme l'un des pires films sur la mafia de l'histoire du cinéma. L'utilisateur *Ettore de rossi*, par exemple, affirme que « Cela aurait pu être un chef-d'œuvre, mais il a été perdu en copiant le Parrain et en faisant une mauvaise copie » (...) Assez décevant et l'histoire ne s'est pas vraiment déroulée comme ça, il y a trop d'inexactitudes. Même l'utilisateur *Kaghemusha* accuse le film de ne pas reconstituer l'histoire du bandit Giuliano : « La reconstitution historique est pitoyable ! Une voiture avec des plaques de Pavie, au milieu de la Sicile ? Les inscriptions en anglais sur les pierres tombales ! Cimino était aussi obsessionnel dans sa reconstruction des détails dans « La Porte du Paradis » qu'il l'était dans ce film pathétique. Je suis originaire du Piémont mais ce film est une insulte à la Sicile ! Tout ressemble à une sorte de feuilleton de quatrième ordre, les personnages sont presque *macchiettistici*. Définitivement le pire film de Cimino. Lambert offre une performance de

[447] Il est important de souligner que les données fournies sont relatives à octobre 2017. Il est certain que les vidéos ont un nombre différent de commentaires et de vues aujourd'hui.

qualité et même Turturro, habituellement meilleur, ne semble pas convaincu. Photographie efficace de l'ancien combattant Thomson ».

Dans la plupart des commentaires, les utilisateurs font référence au livre de Mario Puzo, considéré comme un chef-d'œuvre par les utilisateurs et dont s'est inspiré le film *Il Siciliano* de Micheal Cimino. Mis à part le nombre élevé de commentaires, la vidéo et le contenu des commentaires ne sont pas particulièrement intéressants pour la recherche sur l'affaire Giuliano.

Beaucoup plus importante est la vidéo *Salvatore Giuliano Inedito Piana degli Albanesi* publiée le 24 octobre 2009 par Sairus4 avec 255,076 vues avec 223 likes et 22 je n'aime pas. La vidéo montre de nombreuses images du film tourné par Jacopo Rizza et Ivo Meldolesi dans le scoop de 1949. Le nombre total de commentaires est de 75 et presque tous sont une célébration absolue du bandit Giuliano. L'utilisateur portant le pseudonyme *echedeymoyero* déclare que « Turi Giuliano est l'un des symboles de notre Sicile, luttant pour la classe pauvre et l'injustice politique. Lors massacre de Portella de La Ginestre, Giuliano n'avait pas l'intention de blesser qui que ce soit. C'était un coup politique. Chaque nuit, je prie pour l'âme de Turi. D'autre part, l'imbécile de Pisciotta était avide et ne voulait que le pouvoir. Je déteste Don Croce et la mafia. VIVA FOREVER Giuliano ». Dans le même ordre d'idées, *magicopg* « Il faudrait 30 Giuliano pour chaque ville de notre pauvre Italie qui a été envoyée à la ruine ».

Giuseppe accrédite les théories de Giuseppe Casarrubea en affirmant que « Giuliano ne serait jamais mort mais qu'il y avait un double à sa place et qu'il est revenu en Sicile à plusieurs reprises ». Il poursuit : « En 1971, lorsque sa mère est décédée et la même année, son frère est décédé, il est retourné à Montelepre en 1986 pour la mort de sa sœur Mariannina, la dernière fois qu'il a été vu à Montelepre était en 2002 et il est mort il y a quelques années de causes naturelles ! (...) Le double a été tué par Nunzio Badalamenti tandis que l'original (Turiddu Giuliano) a perdu sa trace, il est resté quelque temps en Sicile puis s'est rendu à Sfax en Tunisie à la fin du mois de juin 1950 et de là, il s'est déplacé dans la région de Kasterine où il a traversé la frontière voisine pour atteindre Alger où Giuliano est resté quelques semaines comme hôte d'une famille sicilienne ; les traces de Salvatore ont été perdues à Malaga, où il a été vu pour la dernière fois en train d'écouter la messe. (...) J'écris à tous ceux qui pensent/croient que Giuliano est mort, eh bien il ne l'est pas ! 2 jours avant la découverte du cadavre de « Giuliano » (5 juillet 1950), un garçon très semblable à Giuliano a disparu, et n'a jamais été retrouvé. Le lendemain, 4 juillet 1950, il a été emmené à Villa Carolina où le médecin de la famille de Giuliano (Dr. Lillo Maggiore) a pratiqué une « semi » chirurgie plastique en le droguant, lui a donné les mêmes cicatrices que Giuliano, et cette nuit-là, ils l'ont tué ».

Contrairement à la première vidéo, dans ce cas, nous trouvons des voix qui ne font pas partie du chœur général d'enthousiasme autour de la figure de Giuliano et qui critiquent le travail du bandit, ne croyant pas aux théories alternatives à l'historiographie traditionnelle qui ont surgi ces dernières années. En particulier, l'utilisateur *Terriero* dit : « Ne disons pas de bêtises, Giuliano était un bandit et a tué de nombreux innocents ». *Eleonora De Pasquale* est du même avis : « Mais comment peut-on être aussi aveugle ?. Un meurtrier multiple qui est interviewé par des journaux italiens et étrangers, et la police ne le trouve pas ? Comment se fait-il que la connivence de Giuliano avec la mafia, et très probablement aussi avec certaines franges de la police, n'apparaisse pas flagrante ? C'est vraiment vrai que les gens ne voient que ce qu'ils veulent voir... » et *Camillo Casalini* « Racaille lucide convaincue qu'un meurtrier multiple (avec le sang de plus de cent morts innocents sur les mains...) était un héros : allez tous vous faire foutre. Vous et votre lignée, votre ignorance obtuse, honte à vous. Heureusement, les Siciliens ne sont pas tous comme vous, qui représentez "la lie de l'île ».

Bien que le ton adopté par les trois utilisateurs ne laisse pas beaucoup de place au débat, le fait intéressant est que seuls trois utilisateurs ne croient pas à la théorie du complot concernant l'histoire de Giuliano, tandis que le « groupe » restant chante les louanges du bandit, célébrant ses actes pour la défense d'une Sicile indépendante. La figure d'un Giuliano au *grand cœur* est celle qui ressort le plus de la lecture des commentaires, et les déclarations des utilisateurs *Camillo Casilini, Eleonora De Pasquale* et *Terriero* ne trouvent pas beaucoup de soutien parmi les autres utilisateurs.

Les vidéos des principaux *Cantastorie* qui ont raconté l'histoire du bandit présentent un intérêt supplémentaire, en raison de la nature des commentaires formulés par les utilisateurs. Les commentaires sont principalement liés aux émigrants, qui se souviennent avec émotion de l'époque où leurs pères écoutaient les disques de Giuliano en permanence. On peut également noter dans ces vidéos des débats intéressants entre les différents utilisateurs.

Une vidéo intéressante à cet égard est *La storia di Salvatore Giuliano 2 parte di Gino Maringola* publiée le 28 février 2009 par Fabrizio Lencioni avec 93 067 vues, 81 likes et 4 je n‘aime pas. Les commentaires, 23 au total, débattent de la figure de Giuliano, considéré non pas comme un simple bandit mais plutôt comme un véritable héros qui a tenté de libérer la Sicile de l'Italie. Parmi les commentaires, beaucoup s'attardent sur l’idée que Giuliano aurait voulu rendre la Sicile indépendante. L'utilisateur au pseudonyme de *Joe Cocker* dit à ce propos « Sud n'est pas l'Italie *! »* ou *Salvatore Moneglia* « Nous sommes juste des Siciliens et nous

sommes fiers de l'être ! » mais il y a aussi ceux qui, comme l'utilisateur *Ethnicfables.com,* en réponse à divers commentaires sur la discrimination entre le Nord et le Sud, entame un véritable recueil de l'histoire du peuple italien, définissant ses origines et son évolution jusqu'à aujourd'hui. Voici un extrait de l'intervention : « Si les Italiens du Nord ne considèrent pas les Italiens du Sud et les Siciliens comme des Italiens, qu'ils forment leur propre pays et l'appellent autrement que « Italie », car la partie la plus romanisée de l'Empire romain est devenue l'Italie du Sud et la Sicile après les invasions des Barbares nordiques ». (...) seule l'ignorance de l'histoire et la discrimination des Italiens du Nord à l'égard de leurs compatriotes du Sud, et oui, finalement, le meurtre pur et simple d'un million d'Italiens du Sud par les troupes piémontaises a poussé les Italiens du Sud et les Siciliens, appauvris et moins instruits, à vouloir se séparer de la domination de Rome par les Italiens du Nord. Les Siciliens sont arrivés en premier, les Piémontais en dernier. (...) ».

Afin de cette thèse ce n'est pas important d'analyser le discours des commentaires des intervenants. Ce qui est interessant c'est que l'Affaire Giuliano trouve une massive réception dans le contexte actuel de post vérité et que l'histoire est aujourd'hui alimenté par d'autres types de médias[448].

Partage de groupes dans le réseau social.

En plus des vidéos sur la plateforme YouTube, nous pouvons également souligner la présence de certains groupes ou pages sur le réseau social Facebook :

Le premier groupe public est *Salvatore Giuliano e i siciliani per l'indipendenza* https://www.facebook.com/groups/salvatoregiuliano.eisiciliani. C'est un groupe de 504 membres (le nombre augmente considérablement de jour en jour) très récent, bien que la date de création du groupe ne soit pas indiquée, et actif. En fait, dans les différents billets quotidiens, on trouve toujours un soutien à l'indépendance de la Sicile et des photos de Salvatore Giuliano sont publiées en tant que symbole et héros de la Sicile. Les membres du groupe sont également invités à diffuser et à faire connaître de plus en plus l'existence du groupe et à assister aux réunions « politiques » qui sont organisées. En fait, le fondateur du groupe a mis en place le

[448] À propos du concept de post vérité voir https://www.treccani.it/vocabolario/post-verita_res-65be68bc-89ea-11e8-a7cb-00271042e8d9_%28Neologismi%29/.

Mo.se.si (mouvement séparatiste sicilien) et a créé un groupe whatsapp dans lequel les gens sont invités à participer.

Un autre groupe Facebook est intitulé *Salvatore Giuliano eroe Siciliano* créé le 15 février 2011 https://www.facebook.com/groups/126488914089408/about. Il s'agit d'un groupe public qui ne compte que 20 membres et dont le dernier message remonte à 2011. Il n'a donc probablement pas été entretenu par l'utilisateur et le groupe est tombé en désuétude. Le groupe *Salvatore Giuliano « The Sicilian »* est également complètement abandonné. Le groupe ne compte que quatre membres. Il n'y a que quelques commentaires de 2009-2011 en anglais et faisant référence à un Salvatore Giuliano encore vivant.

En plus de ces groupes, il existe également des pages consacrées au bandit. En particulier :

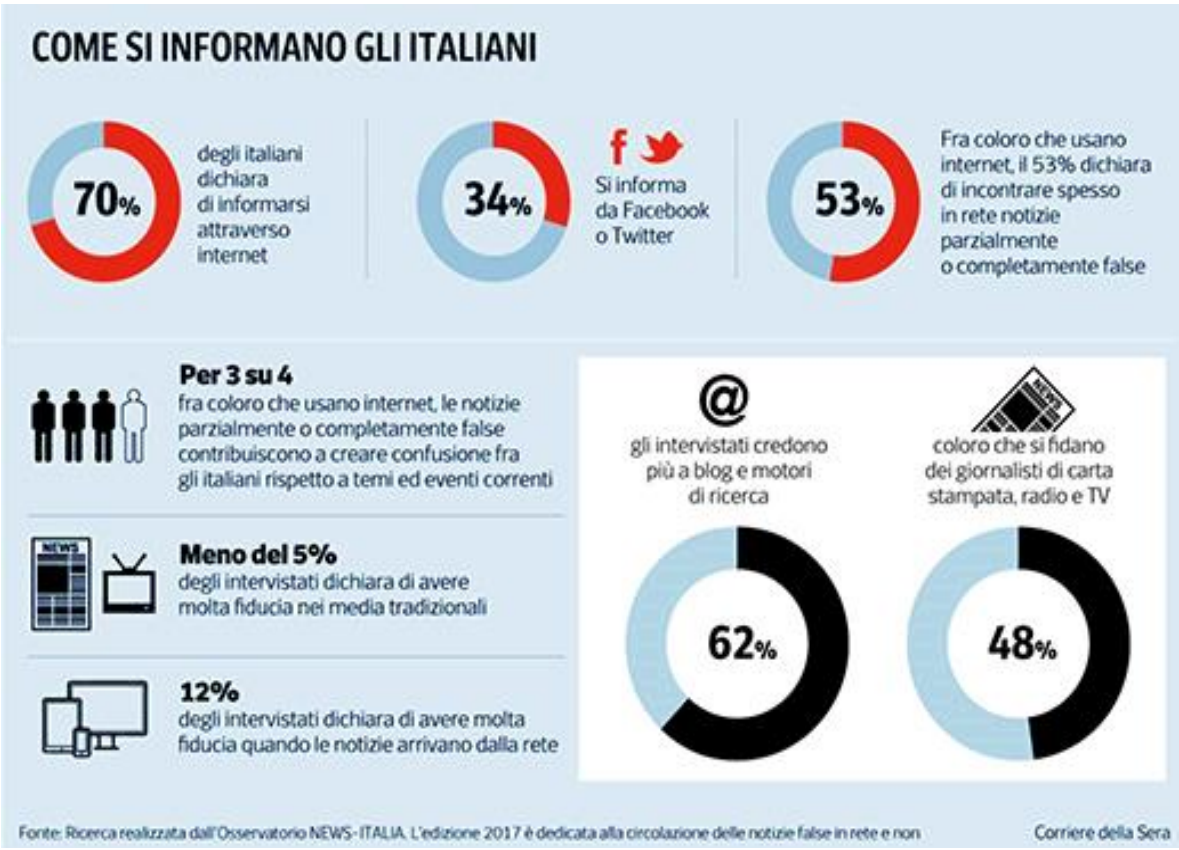
- *Salvatore Giuliano* https://www.facebook.com/illeonedimonteleprefilm. Cette page a été créée le 22 septembre 2015 et compte 833 utilisateurs. La page fait la publicité du film *Il padrino del bandito Giuliano*, réalisé par la réalisatrice et productrice Leva Likos.
- *Salvatore Giuliano - Turiddu* https://www.facebook.com/Salvatore-Giuliano-Turiddu-450740494993288. Cette page a été créée le 22 janvier 2013 et contient 1842 utilisateurs. Il contient "des notes, des impressions de lecture sur un personnage qui, à sa manière, représente une partie importante de l'histoire italienne".
- *Salvatore Giuliano page official* https://www.facebook.com/Salvatore-Giuliano-Page-official-105508247944457. Il s'agit de la "page officielle dédiée au roi de Sicile Salvatore Giuliano" avec 237 utilisateurs. La présence de vidéos et d'images équivalentes au groupe *Salvatore Giuliano e i siciliani per l'indipendenza* suggère que l'administrateur du groupe et de la page sont la même personne.
- *Io c'ero con Salvatore Giuliano https://www.facebook.com/iocerosalvatoregiuliano.* Sur cette page figurent 409 personnes et il est fait référence à « Salvatore Giuliano, le mystère jamais dévoilé sur lequel repose l'histoire de l'Italie ». Qui connaît la vérité ? Bientôt, de nouvelles révélations brûlantes. 2018 sera-t-elle l'année qui scellera par le mot "fin" soixante-dix ans de mensonges ? #iocero'. La page devrait être gérée par Valentina Gebbia auteur du livre *IO C'ERO con Salvatore Giuliano, parla la vedetta di Salvatore Giuliano,* Flaccovio Dario, 2018.

Le nombre élevé de commentaires trouvés dans les vidéos YouTube et les groupes Facebook nous permet d'affirmer que l'attention des lecteurs de l'histoire de Salvatore Giuliano s'est déplacée vers les plateformes numériques depuis les années 2000. Ce ne sont plus seulement les médias traditionnels qui alimentent l'histoire de Salvatore Giuliano. Désormais, le monde virtuel est devenu le moyen de communication préféré des lecteurs.

Selon l'ADS[449], ce phénomène n'est pas seulement imputable à l'histoire du bandit. En effet, de 2007 à 2018, le nombre de lecteurs de la presse traditionnelle a été divisé par trois. En effet, 70 % des personnes déclarent s'informer sur l'internet. Parmi ceux-ci, 34 % le font par le biais des réseaux sociaux Facebook et Twitter. Dans les graphiques ci-dessous, publiés par *Il Corriere della Sera*, on peut voir que dans deux études différentes (l'une italienne et l'autre française), l'attention des médias s'est déplacée de la presse traditionnelle vers le web. En particulier, la méfiance totale à l'égard des médias traditionnels (moins de 5% des personnes interrogées avaient une grande confiance dans les médias traditionnels) a eu pour conséquence extrême que les réseaux sociaux sont devenus les plateformes de communication privilégiées. Les gens ne se documentent plus par les canaux d'information traditionnels mais accordent de plus en plus de crédit aux informations du monde virtuel, qui est devenu une source d'information et de connaissance. Pour cette raison, les commentaires, et les débats entre utilisateurs suite au visionnage des vidéos, sont vraiment importants pour les besoins de cette recherche, car ils montreraient que l'affaire Giuliano reste encore présente dans le discours des gens et ne font qu'alimenter un récit autour de la figure du bandit qui s'est déplacé de la presse traditionnelle au monde numérique. Ce qui a changé, c'est uniquement le moyen de communication.

Au début du chapitre intitulé *Hebdomadaires et magazines : le journalisme d'investigation dans l'affaire Giuliano,* l'historien Giuseppe Mammarella soutient qu'au début des années 1950, l'Affaire Giuliano est passée de la presse traditionnelle aux magazines. Or on peut avancer qu'à partir des années 2000, l'Affaire n'est plus alimentée par la presse mais par les réseaux sociaux et les plateformes numériques. C'est dans ce nouveau format numérique que les utilisateurs documentent et partagent les aventures du bandit Salvatore Giuliano.

[449] Depuis 1975, ADS (accertamenti diffusione stampa) certifie les chiffres de circulation et de diffusion de la presse publiée en Italie. Pour plus d'informations, voir http://www.adsnotizie.it/.

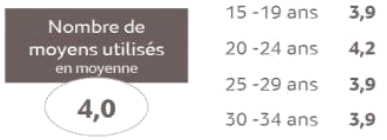


Un intérêt certain pour l'information

Les réseaux sociaux comme premier moyen d'information, sans être exclusif

Les réseaux sociaux sont le premier moyen d'information des jeunes, utilisés quotidiennement par 71% d'entre eux. Viennent ensuite les JT et les sites de vidéo en ligne. Au quotidien, les 15-34 ans utilisent 4 moyens d'information différents en moyenne.







Source : Étude quantitative – base : 15-34 ans / Q. À quelle fréquence consultez-vous les moyens d'information suivants ?

04/05/2018 | 14

À la lecture des commentaires des groupes et des pages consacrées à Giuliano, l'image qui se dégage est celle d'un Giuliano au « grand cœur ». Dans les commentaires transparaît également un sentiment de communauté de la part des utilisateurs, comme s'ils appartenaient à un véritable groupe dans lequel ils partageaient et défendaient les mêmes idées. En fait, les utilisateurs ne se contentent pas de soutenir les mêmes principes, mais ont également tendance à défendre et à accuser ceux qui ne soutiennent pas les mêmes idées. Il est fait référence ici au concept de communauté interprétative que ces utilisateurs représenteraient pour défendre une image mythique comme bon bandit de Salvatore Giuliano[450].

En effet, on peut observer que dans le cas de la vidéo *Salvatore Giuliano Inedito Piana degli Albanesi,* seuls trois utilisateurs soutiennent une idée différente du reste du "groupe" et sont immédiatement désavoués et attaqués par les autres utilisateurs. C'est notamment le cas des vidéos sur la plateforme YouTube, puisqu'aucune inscription n'est requise. Dans les groupes Facebook, en revanche, les utilisateurs sont sur la même ligne dans le débat et il n'existe pas de tensions entre eux, précisément parce qu'il faut demander la permission avant de rejoindre un groupe particulier. La seule exception est le groupe *Salvatore Giuliano e i siciliani per l'indipendenza,* dans lequel il y a des débats assez vifs entre les membres du groupe et un utilisateur, qui s'est « autorisé » à exprimer des idées différentes de celles du reste du groupe sur le rôle joué par Salvatore Giuliano pendant la période où l'affaire s'est déroulée.

Bien que la question de la formation et de la nature des communautés interprétatives soit d'un grand intérêt, dans cette recherche, seul le rôle qu'elles jouent dans l'alimentation de l'Affaire du bandit Giuliano sera analysé dans cette recherche. Les articles de presse, les vidéos, les groupes et les pages sur Facebook représentent un important corpus papier - numérique qui nous permet de constater la persistance de l'histoire jusqu'à aujourd'hui et sont déterminants pour alimenter le cas médiatique et d'observer comment l'histoire du bandit a été et est encore reçue par les lecteurs - utilisateurs.

Les articles de journeaux et les images proposées par le médias numériques ont- ils joué un rôle décisif dans la création du personnage de Giuliano en tant que bandit au grand cœur ? la lecture des textes et le visionnage des vidéos ont-ils fourni une image neutre du bandit, ou les médias ont-ils proposé diverses interprétations qui ont conduit à une réception différente de

---

[450] Pour plus d'informations sur les communautés interprétatives, voir Stanley Fish, *Is there a text in the class ? The authority of interpretive communities,* Harvard Univ Pr, *1990* et Yves Citton, *Puissance des communautés interprétatives. Quand lire, c'est faire,* éditions des Prairies ordinaires, pp. 5 - 27, 2007.

l'histoire ? Et des phénomènes d'émulation ou de condamnation ont-ils été créés à l'encontre de Giuliano et de sa bande ? Ces questions seront étudiées dans la section suivante.

II. 5. IV. L'influence des médias : réception, émulation et la construction de Giuliano comme produit « touristique ».

« Quand je serai grand, je veux être un voleur », dit Michele, 5 ans, deux yeux vifs et rusés derrière ses lentilles, « c'est pour ça que j'aime l'histoire du bandit Giuliano. Je veux être célèbre comme lui »[451]. Ce sont les mots d'un enfant de l'école maternelle de la Via Leonardo da Vinci à Turin. Lors d'une rencontre avec la journaliste Celeste Crucillà[452], certains enfants de la classe sont invités à répondre à la question suivante : « Raconte-moi un conte de fées que tu connais ou que tu peux inventer sur le champ » ? Les quatre enfants commencent à se disputer entre eux jusqu'à ce que le porte-parole Michele dise : « Nous allons vous raconter l'histoire du bandit Salvatore Giuliano ». Dans l'article, il est indiqué que les enfants avaient lu dans Mickey Mouse un épisode dans lequel le personnage de Donald Duck s'était déguisé en bandit Giuliano, et les enfants, intrigués par l'histoire, avaient demandé plus d'informations à l'enseignant, qui leur avait raconté l'histoire de Giuliano.

[451] Cité dans, *La Stampa*, *Il bandito Giuliano ad Alassio fa l'amor*, 1er mars 1976, p. 11.

[452] Journaliste pour le quotidien *La Stampa.* Auteur de l'article *Il bandito Giuliano ad Alassio fa l'amor* publié le 1er mars 1976, p. 11.



Sconcertanti storie di bimbi dell'asilo

Il bandito Giuliano ad Alassio fa l'amor

Questo incontro con i bimbi di una scuola materna di prino non ha nulla di scientifico. Sulla fantasia dei bam- ini è stato scritto molto. Gianni Rodari, con la sua Grammatica della fantasia » ha voluto offrire uno stru- ento « a chi crede nella necessità che l'immaginazione bbia il suo posto nell'educazione ». Che in ogni cervello bimbo ci sia una enorme carica fantastica non ci sono abbi. Il servizio che pubblichiamo ne è un piccolo esem- io. Se uno scopo vuole avere è di fare riflettere: sulla ecessità di non disperdere questo patrimonio, di aiutarlo l esprimersi.

CELESTE CRUCILLA'

« Io da grande voglio fare il rapinatore — dice Michele, anni, due occhi vispi e furbi dietro le lenti — per questo i piace la storia del bandito Giuliano. Voglio diventare moso come lui ». Mi osserva attentamente, con aria di lda, per verificare l'effetto delle sue parole. Rimango im- assibile. Insiste: « I rapinatori hanno un mucchio di soldi, ono ricchi sfondati ».

« Sì, però i rapinatori sono continuamente braccati dalla olizia — ribatto. — Devono nascondersi, rischiano di es- re arrestati da un momento all'altro. Ti piacerebbe fare na vita così? ». La risposta è pronta, sicura: « Sì. Avrei n cavallo bianco velocissimo, nessuno riuscirebbe a pren- ermi ».

Mi trovo nella scuola materna di via Leonardo da Vinci. o scelto a caso quattro bambini: Simona, Massimo, Mi- hele, Francesco, tutti intorno ai cinque anni. Gli ho chie- o di raccontarmi una favola, di inventarla sul momento: n lavoro di gruppo, insomma. Mi aspettavo una storia di rchi e di fate, di principesse buone e di matrigne cattive: o avuto una grossa sorpresa.

Dopo una lunga e concitata consultazione, il portavoce

« Perché proprio ad Alassio? » chiedo. « Perché ad Alassio ci sono tante belle signorine che passeggiano sulla spiaggia in bikini. E lui s'innamora di una signorina, e anche tutti quelli della sua banda s'innamorano. Così abbandonano il rifugio in fondo al mare e cominciano a corteggiare le signorine ».

« Però arriva la sua fidanzata e gli dà tanti pugni sulla testa » conclude lapidaria Simona. Michele diventa paonaz- zo: « Tu rovini sempre tutto — sbotta. — Io una fidanzata come te non la vorrei per tutto l'oro del mondo ».

Simona tace offesa. « Mentre Giuliano corteggia le ra- gazze in bikini — prosegue Francesco — arriva il poliziot-

Ce n'est pas le seul cas de fascination de la jeune génération pour le personnage de Giuliano. Grâce aux archives, nous avons eu connaissance d'autres cas d'engouement et d'émulation pour Salvatore Giuliano. Les premiers un ordre cronologique sont rapportés par le journal *L'Unità*. Dans le premier cas, la page *Cronaca di Roma* du 14 juillet 1949 souligne la présence d'un voleur qui « extorquait de l'argent dans les tavernes de Rome en se faisant passer pour Giuliano ». Le voleur en question s'était présenté dans la taverne de la Via Tor de' Schiavi 127 en compagnie d'une « pseudo – secrétaire » et avait tenu le discours suivant : « Je suis le bandit Giuliano et voici ma secrétaire. Nous avons atterri à Fiumicino aujourd'hui même avec d'autres membres de la bande. Puis nous sommes venus à Rome pour échapper aux carabiniers qui nous pourchassaient. Nous avons besoin d'argent. Donnez-nous tout ce que vous avez dans la caisse ou nous vous pendrons à un arbre ». Le voleur a été immédiatement démasqué par les

carabiniers de la compagnie Centocelle et le présumé bandit a été identifié comme étant Guido Venatacci, 35 ans, qui avait décidé de prendre l'apparence du vrai Salvatore Giuliano.

Le deuxième cas est rapporté dans un article daté du 14 juin 1949, toujours dans la section *Cronaca di Roma*. Dans ce cas, un jeune Sicilien, Giuseppe Sgrò, de Melito Porto Salvo, se promenait dans la ville de Civitavecchia en se faisant passer pour un émissaire de Salvatore Giuliano dans le seul but de se procurer quelques repas. Le prétendu émissaire de Giuliano était sur le continent en train d'enrôler des hommes et prétendait qu'il paierait 100 000 lires à quiconque voulait s'engager dans la bande de Giuliano. Le malheureux a proposé la transaction à un carabinier en civil qui a rapidement signalé l'incident. La justification du jeune Sicilien était la suivante : « Je pensais que, me sachant un personnage aussi important, le forgeron m'inviterait au moins à déjeuner ou à dîner. Au lieu de cela, il m'a dénoncé ».

Dans un article du 3 décembre 1950 (p. 5) du quotidien *La Stampa* on souligne également *L'histoire aventureuse de 7 garçons qui avaient décidé de reconstruire la bande de Giuliano*. L'histoire de ces 7 garçons âgés de 9 à 13 ans remonte à septembre 1950, donc quelques mois seulement après la mort de Giuliano[453]. Les garçons, originaires de Vittoria (une ville de la province de Raguse), avaient récupéré des armes et voulaient rejoindre le beau-frère de Salvatore Giuliano à Montelepre pour reconstituer la bande. Selon l'article, les sept garçons s'étaient déjà procuré des armes : « Cirignotta a volé un fusil de chasse de calibre 16 à deux canons avec deux cartouches, Cannizzo a obtenu deux baïonnettes et La Porta un couteau de cuisine de 30 cm de long ». Cependant, la petite histoire n'a pas duré longtemps. À la tombée de la nuit, les 7 garçons, qui s'étaient d'ailleurs déjà installés dans une grotte, ont décidé de rentrer chez eux. Ce projet de reconstituer la bande a été rapporté à l'enseignant du village, qui a ensuite alerté les autorités. Malgré le jeune âge des garçons, il est cependant intéressant de noter que les 7 adolescents avaient entendu l'histoire du bandit Giuliano et avaient été captivés par les exploits de ce personnage.

[453] Les sept membres de la présumé bande sont nommés : Francesco Nicastro di Giuseppe, 12 ans, Vincenzo Cascino di Carmelo, 9 ans, Guio La Porta fu Erminio, 11 ans, Francesco Cirignotta di Salvatore, 9 ans, Gesualdo Cannizzo fu Francesco Paolo, 11 ans, Aldo Verdotti, 1 an et Bruno di Vivona, 13 ans.



L'avventurosa vicenda di 7 ragazzi esaltati

Fuggono in montagna per ricostruire la "banda Giuliano,, ma col buio, subentra la paura... qualcuno piange... e ritornano a casa...

Palermo, 2 dicembre.

Sette ragazzi, dai 9 ai 13 anni, residenti nel comune di Vittoria avevano deciso di abbandonare le famiglie per battere la via dell'avventura. I ragazzi volevano, nientedimeno, raggiungere a Montelepre il cognato di Giuliano e ricostituire la banda del brigante scomparso. All'uopo avevano già rastrellato armi e munizioni nei nascondigli delle rispettive dimore, fissato il « quartier generale » in una grotta situata lungo gli scoscendimenti della vallata dell'Ippari e ingiunto a un loro affiliato di far guardia alla grotta col fucile spianato e « di far fuoco sui poliziotti se si fossero fatti vivi ».

Soltanto ora si conoscono i particolari di questa romanzesca vicenda che risale alla fine del mese di settembre. I protagonisti dell'avventura sono: Francesco Nicastro, di Giuseppe, di anni 12; Vincenzo Cascino di Carmelo, di anni 9; Guido La Porta fu Erminio, di anni 11; Francesco Cirignotta di Salvatore, di anni 9; Gesualdo Cannizzo fu Francesco Paolo, di anni 11; Aldo Verdotti, di N. N., di anni 12, e Bruno di Vivona di Francesco di anni 13.

Concretando i loro piani avventurosi, gli stessi elessero il loro capo nella persona del Bruno di Vivona, e fissarono il giorno in cui si sarebbero dovuti mettere in viaggio. In pari tempo provvidero a rifornire di armi la banda. Il Cirignotta rubò in casa un fucile da caccia, calibro 16 a due canne, con due cartucce; il Canizzo procurò due baionette, e il La Porta un coltello di cucina lungo cm. 30.

In epoca più vicina alla partenza, i minori, abbandonate le rispettive dimore fissano il loro « quartiere generale » nella grotta e vi portano le armi compreso il fucile che viene consegnato al Lo Presti, con ordine di montare la guardia fino alla mezzanotte. Sul tardi, il Di Vivona ed il La Porta, col pretesto di procurare pane e denaro per il « viaggio », si allontanano e non fanno più ritorno alla grotta. Nei ranghi, col calare delle ombre, subentra lo scoraggiamento, qualcuno

e psichiatra

Un autre cas de reconstitution de la bande est évoqué dans un autre article de Franco Desio dans le quotidien *La Stampa* du 10 décembre 1955. L'article raconte l'histoire du baron Francesco Agnello, qui a été enlevé par des bandits pendant 50 jours près de Palerme et qui, une fois libéré, raconte son odyssée. Je ne manquais de rien, ils me traitaient bien, les voyous étaient tous entichés de Giuliano et de ses exploits". L'article souligne à nouveau la passion des jeunes pour la figure de Giuliano. Ils se sont excités en parlant de Giuliano et ont approuvé le meurtre de Pisciotta, l'espion, le traître comme ils l'appelaient.

Nous trouvons également un autre cas d'émulation et d'idolâtrie pour le personnage de Giuliano à une époque plus récente et en particulier dans un article de *Il Corriere della Sera* du 21 décembre 1995. L'article raconte l'histoire d'un baby gang de la ville de Bari dans lequel les

garçons, tous mineurs, réalisaient des vols et des extorsions sur tout le territoire, en s'inspirant du bandit Salvatore Giuliano. Au cours de la cérémonie d'affiliation, poursuit l'article, les garçons se sont tatoués avec les initiales du bandit S. G. de Montelepre.



La baby mafia giurava su Giuliano

Estorsioni, tentati omicidi, furti nel nome del bandito siciliano

BARI — Dieci ragazzini che si ispiravano al bandito Salvatore Giuliano. Si riunivano in una baracca, progettavano rapine ed estorsioni, ma soprattutto credevano di copiare i riti d'iniziazione della mafia, mentre si erano battezzati «famiglia camorrista». I carabinieri li hanno messi alle corde dopo mesi di indagini. Nel corso dei quali la baby-gang di Valenzano, dieci chilometri da Bari, ha messo a segno furti, estorsioni, perpetrato violenze e minacce. E punivano i traditori: «pappe molle, nemici, poliziotti». Il rito di affiliazione si concludeva con il tatuaggio su un braccio delle iniziali del bandito di Montelepre: S.G.

Sei piccoli «picciotti», la cui età varia fra i tredici e i sedici anni, sono stati affidati agli assistenti sociali, strigliati da genitori esterrefatti, gente di ceto medio-basso ma onesta. Per altri quattro, invece, sono scattate le ordinanze di

La cerimonia di affiliazione prevedeva un tatuaggio sul braccio con le iniziali del mitico «re» di Montelepre
Avevano un piccolo arsenale, terrorizzavano i commercianti

A sinistra il casolare dove si riuniva il gruppo di minorenni che voleva ispirarsi ai riti della mafia siciliana. Qui sopra, il bandito Salvatore Giuliano

IL PENTITO LEONARDO MESSINA

«Uccidere Bossi? La mafia disse no»

ROMA — Nuove rivelazioni sull'intreccio mafia-politica. Le ha fatte ieri Leonardo Messina, il pentito che nell'aula bunker di Rebibbia è stato ascoltato dalla corte d'Assise di Palermo nell'ambito del processo per l'omicidio di Salvo Lima.

«Nel corso di una riunione ad Enna, nel 1991 — ha detto Messina — con il capomandamento Salvatore Saitta, Ciro Vara e Liborio Micciché, tutti uomini d'onore, io proposi di uccidere Bossi, durante la sua visita a Catania. Liborio mi disse di non fare proprio niente, perché la Lega Nord, non tanto Bossi quanto il senatore Miglio, era espressione di Andreotti e Gelli. E questo perché così noi avremmo potuto creare la Lega Sud, espressione di Cosa nostra, che sarebbe diventata Stato».

E a proposito di uomini d'onore impegnati direttamente in politica, Messina ha raccontato dell'avvocato Bevilacqua, della famiglia di Barrafranca, che si presentò alle elezioni regionali del 1981 nella lista della Dc, corrente andreottiana. E Andreotti?

«Durante lo svolgimento del maxiprocesso — ha detto Messina — erano tutti assolutamente tranquilli perché erano sicuri che, attraverso Andreotti, sarebbe andato a finire tutto in Cassazione nelle mani di Carnevale, che era uomo di Andreotti. Anzi, in una riunione a casa mia, cui parteciparono altri quattro o cinque uomini d'onore, tra cui Vara e Micciché, si parlò di Falcone, che, dopo l'annullamento del maxiprocesso dalla Cassazione, avrebbe fatto la fine del giudice Claudio Lo Curto, trasferito da Caltanissetta, e i cui atti dovevano essere controllati da altri tre giudici. E anche Giuseppe Madonia mi confermò che le cose stavano così.

«Nel 1991 — ha aggiunto il pentito — non c'era più la stessa sicurezza, e se la sono presa con Andreotti e Martelli». A proposito dell'omicidio di Salvo Lima, il collaboratore di giustizia ha affermato di non saperne niente, ma ha anche detto che all'interno di Cosa nostra tutti ne parlavano come di un amico.

L'image de l'article de Alberto Selvaggi, *La baby mafia giurava su Giuliano*, Il corriere della Sera, 21-12-1995.

Ces affaires, bien qu'hilarantes à certains égards, montrent à quel point la figure de Salvatore Giuliano était ancrée dans toute l'Italie. En fait, ce n'est pas une coïncidence si certains de ces cas d'émulation se sont produits en dehors du contexte sicilien. Cela nous permet de montrer que l'attention médiatique de la presse de l'époque pour Giuliano était grande et cela a permis à tout le monde d'en prendre connaissance grâce à la lecture directe ou indirecte des journaux, ce qui a donné une large résonance à l'histoire dans tout le pays.

À travers la presse, nous pouvons également observer la création d'un corpus d'articles dans lesquels la formation d'un tourisme lié à l'image de Giuliano et dans lesquels le faux mythe du bon bandit est entretenu. La question d'un tourisme - Giuliano est posée dans un premier article du journal *La Stampa* du 8 juillet 1980 intitulé « Giuliano ? È un bandito che servirà al turismo ». À l'occasion du 30e anniversaire de la mort du bandit, un événement a été organisé pour réhabiliter la figure de Giuliano. Et c'est à cette occasion que le maire de Montelepre,

Salvatore Licari, a déclaré : « Je suis venu pour attirer l'attention du public sur Montelepre, y compris à des fins touristiques »[454].



La manifestazione di domenica a Montelepre

«Giuliano? È un bandito che servirà al turismo»

Lo dice il sindaco (della dc) per spiegare la sua partecipazione alla cerimonia

PALERMO — La partecipazione di Salvatore Licari, 31 anni, sindaco democristiano di Montelepre, alla manifestazione di domenica scorsa per il trentennale della morte del bandito Salvatore Giuliano, sta interessando gli esponenti dc siciliani. «*E' stato il gesto maldestro di un giovane*», ha commentato a Palermo un deputato dc valutando l'iniziativa. Il sindaco Licari è vicino alle posizioni dell'on. Salvo Lima, «leader» andreottiano nell'isola e capo della maggioranza relativa del partito a Palermo. «*L'ha fatto a puro titolo personale* — aggiunge un membro del comitato provinciale dc — *il partito non c'entra*». Ma ad alcuni sembra meritevole di una messa a punto ufficiale: come la dc palermitana si esprime su un suo sindaco che commemora un fuorilegge ed interviene nel dibattito organizzato da chi ha pensato di «riabilitare» Giuliano?

A Montelepre (cinquemila abitanti, 30 chilometri da Palermo) la dc nelle ultime amministrative ha avuto il 45 per cento dei voti (alle «politiche» del 1979 era il 52 per cento). Licari, che è un impiegato di banca, domenica non è stato presente soltanto alla rievocazione di «Turiddu» Giuliano nella sala parrocchiale ma ha anche assistito alla messa fatta celebrare dai familiari nel camposanto.

Quando, più tardi, ha parlato nel dibattito (non si era comunque mescolato al corteo di una ventina di persone tra il cimitero e la chiesa) Licari ha ripetuto di potersi riferire a Giuliano «*solo per sentito dire*».

«*Quando lo uccisero avevo appena un anno*», ha sostenuto il sindaco e ha proseguito: «*Giuliano fu uno dei montelepini che si batterono con coraggio fino alla morte nell'uragano del dopoguerra*». Questa frase ha strappato applausi alla platea ma ha dato una patente di patriottismo al bandito accusato fra l'altro della strage di Portella delle Ginestre (12 morti; 56 feriti)

Concluso il breve intervento, Licari aveva lasciato la sala parrocchiale e, avvicinato dai giornalisti, piuttosto impacciato aveva detto: «*Sono venuto per richiamare l'attenzione dell'opinione pubblica su Montelepre anche a fini turistici*».

a. r.

Dans les années 1980, a figure de Salvatore Giuliano a donc contribué à la relance du tourisme pour le village. La confirmation nous est donnée une fois de plus par la presse, qui a publié des rapports sur le tourisme lié aux lieux où Salvatore Giuliano a vécu. Il est fait

[454] Cité dans, *La Stampa*, 8 juillet 1980, p. 6.

référence ici à deux articles. Le premier le 11 juin 1985 dans le quotidien *L'Unità* intitulé *Migliaia di turisti nella casa – museo del bandito Giuliano. L*'article souligne la création d'un commerce sur le site lié à Giuliano : « En été, dix mille touristes de tous les coins du monde viennent ici, attirés par un tel programme. 8 heures : petit déjeuner au château de Giuliano. Visite à 9 heures de la maison où est né le bandit. 10h30 Visite du cimetière et de la tombe du bandit. Puis, randonnée dans les montagnes, là où le bandit a semé le chagrin et la destruction, animé par un improbable désir de rédemption. Enfin, spaghetti à la sauce tomate et mouton dans le restaurant de Sciortino (neveu de Salvatore Giuliano). Signature et petite pensée sur le livre de souvenirs, et en route pour Palerme ». L'article indique également que de nombreuses agences de Palerme contribuent à faire la publicité de ce circuit parce qu'elles sentent la bonne affaire.

Dans un article de Giuseppe Zaccaria du 8 décembre 1987 paru dans le quotidien *La Stampa,* on peut lire qu'une agence de Palerme propose un séjour à cheval sur les routes du bandit Giuliano pour 300 000 lires. L'idée, poursuit l'article, est venue d'un jeune homme de Palerme, Toti Calafiore, qui a probablement été influencé par l'image produite par le film *Il Siciliano* de Michael Cimino, dans lequel on voit Christopher Lambert jouer le bandit Giuliano dans une tonalité romantique, plutôt que par l'histoire de Salvatore Giuliano lui-même. Le cheval utilisé pour la visite est similaire à celui du film de Cimino et le guide, portant une *lupara* sur son épaule, conduisait les touristes dans les lieux où Giuliano et sa bande opéraient.

Ces références journalistiques nous permettent de mettre en évidence l'existence de cas d'émulation suscité par la figure de Giuliano et leur répercussions au sein de la population. Bien sûr, il s'agit là d'un petit échantillon d'articles et il ne faut pas dire que toute la population était captivée par le bandit. La presse a suivi l'Affaire avec sérieux, soulignant toutes les phases saillantes de l'histoire de la bande. En tout cas, nous pouvons constater l'existence d'un corpus journalistique qui a conduit à des attitudes d'engouement envers l'image du bandit chez les jeunes, ce qui a contribué à alimenter l'Affaire et a construire enfin une image du bandit qui a subit une transformation en produit de consommation commerciale.

Conclusion

Comme nous l'avons vu, l'Affaire Giuliano a donné lieu à une quantité considérable d'études de différents types au cours des dernières années. Le personnage de Giuliano a été analysé d'un point de vue historique et politique. L'univers académique et les journalistes ont décortiqué l'Affaire en essayant d'établir la véritable histoire du bandit. Parallèlement, l'*Affaire* a également fait l'objet d'étude au-delà du champ académique et de la recherche d'enquête des journalistes. À partir des années 50 un nombre très remarquable de textes et d'œuvres artistiques sont apparus en Italie.

Ces textes et ces œuvres ont contribué au fil du temps à créer plusieurs images de Giuliano.

En premier lieu, on observe l'image d'un Giuliano au grand cœur. Dans l'esprit de la population, il s'est immédiatement développé l'image d'un Giuliano Robin de Bois qui vole les riches pour aider les pauvres. Cette idée de bandit au grand cœur s'est répandue dans la société, comme nous l'avons montré, surtout grâce à l'œuvre des *Cantastorie*, puis reprise au fil des années par divers médias.

Cette image du bandit au grand cœur n'est pas nouvelle dans le milieu du banditisme. En effet, les bandits sont très souvent définis comme des justiciers qui interviennent pour rétablir l'ordre et la justice au sein de la communauté. « Quelle que soit la réalité des faits, il est indubitable que le bandit est considéré, et se considère lui-même, comme un homme qui fait triompher la justice et la morale. Qu'il prenne aux riches pour donner aux pauvres est en revanche un sujet de controverses, bien qu'il soit évident qu'il ne peut pas, s'il veut conserver leur soutien, prendre aux pauvres de la région. Il ne fait aucun doute que les bandits au grand cœur ont la réputation de redistribuer la richesse »[455].

En deuxième lieu, nous avons un Giuliano politique, c'est à dire un homme qui a joué un rôle important historiquement durant l'après-guerre italienne. Dans ce contexte politique, certains médias lui reprochent sa participation au massacre de Portella della Ginestra. Ils considèrent qu'il a servi d'instrument en faveur des mafiosi et contre les paysans. On lui reproche également d'être l'auteur des attentats contre les sièges du parti communiste qui ont eu lieu en Sicile entre le 1947 et le 1950.

---

[455] Cit. in, Eric Hobsbawm, *Les Bandits*, Maspero, Paris, 1972, p. 59 – 60.

Cette double image de Giuliano a donc suscité l'intérêt croissant de différents médias (cinéma - théâtre - littérature) et donc d'un public large et varié.

Dans cette étude nous avons pu démontrer l'extraordinaire nature multi -média de l'Affaire Giuliano et nous avons ressemblé un corpus d'archive qui réunit une partie significative de ces témoignages. À travers ces témoignages, nous avons mis en évidence la spécificité médiatique de cette Affaire tout en abordant une série de questions : pourquoi la figure de Giuliano se distingue-t-elle par rapport à d'autres figures du banditisme sicilien et italien, antérieurs, contemporaines ou postérieurs ; pour quelle raison la figure de Giuliano est-elle constamment reprise par les médias d'après-guerre alors que d'autres figures rebelles de l'époque n'ont pas reçu le même traitement et dans quelle mesure participe-t-il lui-même, volontairement à la construction de son propre mythe ?

Tous les éléments que nous venons d'exposer, montrent que cette Affaire a donc suscité un phénomène médiatique intéressant et surtout unique qui a attiré notre attention. Dans cette conclusion nous tenterons donc de comprendre pourquoi des conjectures, des analyses, des films et des spectacles ont été réalisés autour de cette Affaire et nous tenterons de répondre à cette question : pourquoi parle-t-on aujourd'hui de cas médiatique à ce propos ?

Après avoir analysé tout le matériel que nous avons pu récolter, il est maintenant possible d'exprimer une réflexion sur les raisons pour lesquelles Giuliano fait encore parler de lui plusieurs années après sa mort. L'analyse des documents montre que Salvatore Giuliano a eu un traitement médiatique différent des autres bandits de l'époque pour plusieurs raisons qui sont les suivantes :

Tout d'abord le contexte historique. L'Affaire se situe dans la période de reconstruction d'une Italie qui laissait derrière elle le fascisme et les horreurs de la guerre pour construire un nouvel ordre politique social sous la bannière de la République et de la Démocratie. Dans ce contexte, l'implication de la bande dans le massacre de Portella de la Ginestra ouvre le débat sur le rôle politique joué par Salvatore Giuliano.

À travers l'analyse des documents d'archive, il n'est pas possible établir avec certitude le rôle de Salvatore Giuliano dans le contexte historique de l'après-guerre. Plusieurs hypothèses ont été avancées au fil des années par l'historiographie et le journalisme d'enquête, pour examiner si Salvatore Giuliano a été instrumentalisé par des forces politiques et par la mafia. Il est très difficile de nos jours de déterminer précisément ce qui s'est passé. C'est pour cette raison que dans l'Affaire Giuliano le doute devient l'élément qui déclenche une large prolifération de textes.

Nous pouvons d'abord affirmer que le caractère peu concluant des enquêtes historiques est l'élément décisif dans la création de la bulle médiatique. L'énigme et le halo de mystère a certainement favorisé la prolifération des interprétations dans tous les médias. Devant l'énigme, toutes les pistes de réflexions sont envisageables et nous ne sommes pas en mesure de connaitre le vrai du faux. Cela a engendré l'appropriation du statut d'auteur par de nombreux écrivains et la diffusion de plusieurs versions de l'histoire.

Le mystère autour de l'Affaire est construit à cause de la thèse des gendarmes sur la mort de Giuliano rejetée par le journaliste Tommaso Besozzi. Elle représente un point nodal dans toute l'Affaire et enveloppe à jamais toute l'histoire dans le mystère. Le mensonge d'État mis à jour par le journaliste est une brèche fondamentale qui a permis à de multiples hypothèses de circuler, a transformé l'Affaire en énigme et a favorisé l'hypothèse d'un complot.

Les incohérences dévoilées par le journaliste ont rompu la relation de confiance établie entre l'État et les médias. Elles ont jeté le doute sur toute l'Affaire et suscité de multiples hypothèses. C'est précisément cet aspect qui nous permet d'affirmer que ce mensonge a été le déclencheur de la création du cas médiatique. Sans ce mensonge, l'Affaire aurait probablement été étudiée différemment. Si avait seulement été mis en évidence le rôle politique joué par Giuliano et sa bande dans les événements de Portella de la Ginestra, l'Affaire serait restée certainement très importante. Mais sans le contexte d'énigmes et de complots elle aurait été moins médiatisée et n'aurait pas produit une telle prolifération d'ouvrages jusqu'à nos jours.

Dans la construction de ce phénomène médiatique, nous pouvons ajouter d'autres aspects intéressants. Ce qui ressort principalement de l'analyse des textes écrits par Salvatore Giuliano, c'est la figure du bandit politique. Salvatore Giuliano acquiert lentement et consciemment ce rôle politique en communicant d'une manière différente des autres bandits de l'époque. C'est précisément cette facon de communiquer qui sans doute le distingue des autres criminels et qui a donné à son histoire une célébrité et une importance médiatique importante. Giuliano participe à la création de son propre mythe car à la différence des autres bandits, il est un personnage narcissique. Nous avons pu constater dans cette étude combien Giuliano aimait être filmé par les caméras et poser pour les plus grands magazines de l'époque. Le bandit Giuliano représente donc une forme de narcissisme criminel qui permet à de multiples médias de pouvoir raconter l'histoire en spéculant et en maintenant l'Affaire vivante dans le temps. En effet, Giuliano est à l'aise avec tout cela, il s'y complait. Il s'agit d'un personnage fascinant, intrigant et mystérieux qui plaisait au public car il possédait tous les éléments pour pouvoir plaire et cela a grandement été bénéfique aux *Cantastorie* qui ont facilement adapté leurs histoires et leurs textes à la figure de Giuliano. À cela s'ajoute la vente par les journaux de

l'époque, qui ont suivi l'Affaire de Giuliano car elle était synonyme de vente. Tout cela a été possible car Giuliano est le premier constructeur de lui-même car il alimentait le succès de l'Affaire et il a participé à la construction de son propre mythe. Giuliano en outre à la difference des autres bandits à lui anterieurs et posterieurs il est l'artisan de son propre mythe car il a compris le potentiel des médias (presse et cinéma) pour se forger une image populaire.

L'élément originel dans la construction médiatique de l'Affaire Giuliano est sans doute cette relation réciproque qui s'est créée entre la presse et le bandit. Tous deux ont été essentiels pour alimenter l'Affaire, car ils avaient besoin l'un de l'autre pour des raisons différentes. Cependant, ce dont nous sommes certains aujourd'hui c'est que cette relation a conduit à la formation d'un corpus de textes.

L'Affaire est un formidable cas matriciel car il nous permet de mettre en évidence l'étroite relation entre le crime et la communication. La manière dont il a communiqué avec la presse pendant la période du banditisme est tout simplement novatrice et c'est probablement l'un des aspects cruciaux de toute l'Affaire Giuliano qui n'a pas été développée par les sciences sociales.

La plupart des chercheurs et des journalistes se sont attardés sur le contexte historique et ont tenté de délimiter le rôle politique joué par Giuliano au lendemain de la Seconde guerre mondiale. En revanche, dans cette étude, l'analyse des documents présentés s'est consacrée exclusivement sur la personnalité de Giuliano et sur sa manière de communiquer avec la presse.

L'Affaire Giuliano demeure aussi importante car elle se situe à une période qui lui permet d'être analysée par tous les médias contemporains. Littérature, presse, cinéma, télévision d'enquête mais également internet ont favorisé le développement de l'Affaire et ont permis à l'histoire de se propager facilement et rapidement. La propagation de l'Affaire Giuliano a été donc facilitée par la communication de masse. Nous sommes face à une période de grande transformation et de popolarisation de médias.

Tous ces éléments nous conduisent à une dernière réflexion qui a deux aspects :

Tout d'abord, l'analyse historiographique réalisée au fil du temps. Dans ce contexte historiographique, deux courant différents se sont différenciés. Le premier, aux alentours des années 1980 - 1990 et dirigée par Rosario Mangiameli, Giuseppe di Lello, Salvatore Lupo et Giuseppe Giarrizzo qui ont publié dans Storie d'Italia Einaudi et ont reconstruit l'Affaire. Le second, plus récente, s'est développé grâce à la déclassification de certains documents aux États-Unis et a fait référence à Aldo Giannulli, Giuseppe Casarrubea et Nicola Tranfaglia.

Dans l'analyse de ces deux points de vue différents, on peut retrouver une divergence dans l'étude de l'Affaire Giuliano. Sans doute la théorie de Casarrubea basée sur le complot a,

dans les dernières années, favorisé la prolifération d'autres textes et a ouvert une nouvelle brèche dans la médiatisation de l'Affaire. En effet, ces théories sont basées sur le complot et c'est justement cet élément qui est essentiel à la construction du cas médiatique.

Peut-être que l'ouverture du secret d'état sur la mort de Giuliano permettra probablement de clarifier d'autres aspects de l'Affaire et de conclure la prolifération médiatique ou ouvrira d'autres pistes de réflexion sur l'Affaire[456].

Mais ce qui est intéressant, c'est la constitution de l'autre aspect, représenté par la narration. L'Affaire Giuliano a engendré une forte production littéraire. Dans cette étude c'est seulement une partie de cette large production qui a été abordée, mais la bibliographie permet de souligner l'extraordinaire quantité de textes produits au fil des années et c'est encore le cas aujourd'hui.

Il est important de souligner que dans le milieu des banditismes en Italie, il n'y a jamais rien eu de comparable. Il est évident en tout cas que l'Affaire Giuliano peut être considérée comme exemplaire des cas dans lequels l'absence de vérité officielle aboutit à une vaste prolifération médiatique et scientifique. L'histoire de Giuliano montre que le doute, le mystère et l'absence de sources fiables ainsi que la prolifération des auteurs possibles sont le point de départ à partir duquel se construit un phénomène médiatique. Dans ce processus, la production de textes littéraires est la sève qui nourrit les feuilles des journaux et la curiosité de la population.

[456] La fin du secret d'Etat sur la mort de Salvatore Giuliano était prévue en 2016 mais a été prolongée.

Bibliographie

I. Corpus d'analyse

I. 1. Livres et livrets

Aldo Giannuli, *Salvatore Giuliano, un bandito fascista*, Libertaria, Il piacere dell'utopia", anno 5, n. 4, ottobre - dicembre 200.

Corrado Di Pietro, *Il pubblico dei cantastorie*, Ethnos, quaderno di etnologia, centro studi popolari 'Turiddu Bella', Siracusa, 2006.

Giorgio Calvi, *Amori e avventure del bandito Giuliano*, Edizioni Mondo, Milano, 1953 – 1955.

Giovanni Lo Bianco, *Il carabiniere e il bandito. Resoconto inedito della fine di Salvatore Giuliano*, Ugo Mursia Editore, 1999.

Giuseppe Berto, *L'uomo e la sua morte: dramma in due parti*, Morcelliana, Brescia, 1964.

Giuseppe Casarrubea e Mario J. Cereghino, *La scomparsa di Salvatore Giuliano. Indagine di un fantasma eccellente*, Bompiani, 2013.

Giuseppe Casarrubea e Mario J. Cereghino, *Lupara Nera*, Bompiani, Palermo, 2009.

Giuseppe Casarrubea e Mario J. Cereghino, *Lupara nera. La guerra segreta alla democrazia in Italia 1943-1947, Bompiani, 2009.*

Giuseppe Casarrubea e Mario J. Cereghino, *Operazione Husky. Guerra psicologica e intelligence nei documenti segreti inglesi e americani sullo sbarco in Sicilia*, Castelvecchi (Collana RX), 2013.

Giuseppe Casarrubea (Introduzione di Nicola Tranfaglia), *Storia segreta della Sicilia. Dallo sbarco alleato a Portella della Ginestra, Bompiani, 2005.*

Giuseppe Casarrubea, Fra' Diavolo e il governo nero. «Doppio Stato» e stragi nella Sicilia del dopoguerra, Franco Angeli, 1999.

Giuseppe Casarrubea, Mario J. Cereghino. Prefazione di Nicola Tranfaglia *La scomparsa di Salvatore Giuliano. Indagine su un fantasma eccellente*, Bompiani, 2013.

Giuseppe Casarrubea, *Morte di un agente segreto. Fra' Diavolo, la banda Giuliano e il neofascismo in Sicilia (1943-'47), Nuova Iniziativa editoriale, 2006.*

Giuseppe Casarrubea, *Portella della ginestra. Microstoria di una strage di stato*, Franco Angeli,1997.

Giuseppe Casarrubea, Portella della Ginestra. Microstoria di una strage di Stato, Franco Angeli, 1997.

Giuseppe Casarrubea, *Salvatore Giuliano. Morte di un capobanda e dei suoi luogotenenti, Franco Angeli, 2001.*

Giuseppe Casarrubea, *Salvatore Giuliano: Morte di un capodanda e dei suoi luogotenenti, Franco Angeli 2001.*

Giuseppe Casarrubea, *Storia segreta della Sicilia. Dallo sbarco alleato a Portella della Ginestra*, Bompiani, 2005.

Giuseppe Casarrubea; Mario J. Cereghino, *Stati Uniti eversione nera e guerra al comunismo in Italia (1943-1947), Quaderni di Biblos, 2007.*

Giuseppe Casarrubea; Mario J. Cereghino, T*ango Connection. L'oro nazifascista, l'America Latina e la guerra al comunismo in Italia. 1943-1947, Bompiani, 2007.*

Giuseppe di Lello, *La vicenda di Salvatore Giuliano*, in Storia d'Italia, Annali, vol. XII. Einaudi, Torino, 1997, pp. 567 – 589.

Harald Welzer, *Mon grand – père n'était pas un nazi : national – socialisme et Shoa dans la mémoire familiale*, Gallimard, Paris, 1958.

Ignazio Buttitta, *La vera storia di Salvatore Giuliano*, Sellerio editore Palermo, 1963.

Ignazio Buttitta, *Lamento di una matri*, Editori riuniti, 1954.

Ignazio Buttitta, *Lu trenu di lu suli*, Edizione avanti, 1963.

Luigi Lombardo, *Ethnos, quaderno di etnologia, Centro studi di Tradizioni popolari 'Turiddu Bella*', Siracusa, 2006.

Maria Bella Raudino, I cantastorie di Sicilia, Ethnos quaderni di etnologia, Centro studi di Tradizioni popolari, Turiddu Bella, Siracusa, 2006.

Marianna Giuliano e Giuseppe Sciortino, *Mio fratello salvatore Giuliano*, Arnone Editore, 1985.

Nicola Tranfaglia (Note di Giuseppe Casarrubea), *Come nasce la Repubblica. La mafia, il Vaticano e il neofascismo nei documenti americani e italiani (1943-1947), Bompiani, 2004.*

Nicola Tranfaglia, con la collaborazione di Giuseppe Casarrubea e Mario J. Cereghino *La Santissima Trinità. Mafia, Vaticano e Servizi segreti all'assalto dell'Italia, Bompiani,* 2011.

Pietro Manali, *con introduzione e documenti di Giuseppe Casarrubea, La Strage di Portella della Ginestra. Vol.III – Documenti (Sentenza di Roma, 10 agosto 1956),* Salvatore Sciascia Editore, 2001.

Pietro Manali, con note e documenti a cura di Giuseppe Casarrubea, Portella della Ginestra. 50 anni dopo (1947-1997) Vol. II Documenti. I testimoni, Salvatore Sciascia editore, 1999.

Progetto di ricerca *La memoria e il lutto: la strage di Portella della Ginestra nel vissuto dei protagonisti,* Imes Sicilia.

Sebastiano Burgaretta, *"Cunto" e contastorie nella Sicilia di oggi*, La Ricerca Folklorica, n° 19, La piazza. Ambulanti vagabondi malviventi fieranti (avr., 1989).

Tommaso Besozzi, *La vera storia del bandito Giuliano,* Vitagliano, Milano, 1959.

Turi Bella, *Turi Giulianu re di li briganti,* Tipografia Santo Garufi, Riposto, 2 avril 1951.

Valentina Gebbia, Giacomo Bommarito, Nunzio Giangrande, *Io c'ero*, Dario Flaccovio editore, 2018.

I. 2. Bande dessinée

Mino Milani et A. Di Gennaro, Il Corriere dei ragazzi, n. 30 – 31, 30 luglio 1972.

Paolo Rosa e Gian Maria Madella, *Linus*, n° 5 – 6, 30 maggio - giugno 1975.

I. 3. Articles de presse

Alberto Crespi, *Segreti di Stato: ho visto un bel film. A tratti*, L'Unità, 30 agosto 2003

Alberto Selvaggi, *La baby mafia giurava su Giuliano*, Il Corriere della Sera, 21 dicembre 1995.

Auteur non precisé, *Bandit meet press*, Life, 1950.

Auteur non precisé, *Ciak a Montelepre si gira Robin Hood*, L'Unità, 3 agosto 1986.

Auteur non precisé, *Estorceva danaro nelle osterie spacciandosi per Giuliano*, L'Unità, Cronache di Roma, 14 luglio 1949.

Auteur non precisé, *Giuliano fa il bandito in palcoscenico*, La Stampa, 11 luglio 2001.

Auteur non precisé, *Giuliano? è un bandito che servirà al turismo*, La Stampa, 8 luglio 1980.

Auteur non precisé, *Gravi tagli chiesti dai censori al film sul bandito Giuliano*, L'Unità, 11 janvier 1962.

Auteur non precisé, *Il bandito amerikano*, L'Unità, 14 agosto 2003.

Auteur non precisé, *L'avventurosa vicenda di 7 ragazzi esaltati*, La Stampa, 3 dicembre 1950.

Auteur non precisé, L'Ora, 10 juillet 1947.

Auteur non precisé, L'Ora, 16 ottobre 1952.

Auteur non precisé, L'Ora, 26 settembre 1951.

Auteur non precisé, L'Ora, 27 agosto 1949.

Auteur non precisé, L'Ora, 7 juillet 1950.

Auteur non precisé, *La censura: dalle lettere dei ministri alla rivalutazione delle leggi fasciste*, L'Unità, 7 décembre 1961.

Auteur non precisé, *La chanson de Giuliano*, La Stampa, 30 juillet 1950.

Auteur non precisé, La Voce della Sicilia, 31 agosto 1947.

Auteur non precisé, *Migliaia di turisti nella casa – museo del bandito Giuliano*, L'Unità, 11 giugno 1985.

Auteur non precisé, *Rinnovo l'opera lirica con Salvatore Giuliano e l'esperienza del rock*, La Stampa, 7 settembre 1985.

Auteur non precisé, *Robin Hood della Sicilia? Che brutto sogno*, L'Unità, 26 ottobre 1987.

Auteur non precisé, *Salvatore Giuliano al baloon*, La Stampa, 1° giugno 1986.

Auteur non precisé, *Si finge emissario di Giuliano per sbafare pranzo e cena*, L'Unità, Cronache di Roma, 14 giugno 1949.

Auteur non precisé, *Sorprese nel documentario pubblicato su Giuliano*, La Stampa, 30 septembre 1950.

Auteur non precisé, *Un'azione giudiziaria della famiglia Giuliano*, L'Unità, 10 giugo 1961.

Carlo Galimberti, *Squitteri dalla parte di Giuliano*, Il Corriere della Sera, 18 agosto 1979.

Celeste Crucillà, *Il bandito Giuliano ad Alassio fa l'amor*, La Stampa, 1° marzo 1976.

Emanuele Macaluso, *I ritorni di Giuliano*, L'Unità, 3 agosto 1986.

Felice Cavallaro, *Palermo rifiuta questo bandito Giuliano*, Il Corriere della Sera, 26 ottobre 1987.

G. C., *A Orgosolo sparatoria nella notte*, L'Unità, 25 novembre 1962.

Gabriella Gallozzi, *Sopravvissuti di Stato*, L'Unità, 30 agosto 2003.

Girolamo Li Causi, *A portella della Ginestra s'incontra la storia d'Italia*, L'Unità, 30 avril 1950.

Giuseppe Zaccaria, *Weekend in Sicilia travestiti da Giuliano*, La Stampa, 8 dicembre 1987.

Iblio Paolucci, *E quando il giudice scava, i servizi segreti emergono*, L'Unità, 23 maggio, 1983.

Jacopo Rizza et Ivo Meldolesi, Oggi, n. 52, 22 decembre 1949 et n. 15 janvier 1950.

Maria Cyliakus, Oggi, 23 gennaio 1949.

Maurizio Porro, *Cimino: il mio Giuliano come un sogno*, Il Corriere della Sera, 23 ottobre 1987.

Memorial de Giuliano, 12 mai, 1950.

Memorial de Giuliano, 28 juin 1950.

Mike Stern, Tempo, n. 16, 17 – 24 aprile 1948.

Nicola Adelfi, L'Espresso, 23 luglio 1950.

Sara Paizzo, *Il bandito Giuliano attnede ancora una pubblicazione*, Il Giornale di Vicenza, 23 luglio 2013.

Saverio Lodato, *Giuliano tra mito e bugia*, L'Unità, 26 ottobre 1987.

Tommaso Besozzi, *Un segreto nella morte di Giuliano, Di sicuro c'è solo che è morto*, L'Europeo, 16 juillet 1950.

I. 4. Arts et spectacles

Enzo Girolamo Castellari, *La leggenda senza storia*, Albamed, 2011.

Eriprando Visconti, *Il caso di Pisciotta*, Chad Columbia, 1972.

Ermanno Comuzio, *Quando diventa esemplare il rapporto regista - compositore, La musica di Piccioni nei film di Rosi* dans *Francesco Rosi* édité par Sebastiano Gesù, incontri con il cinema, Acicatena, 1991.

Franca Faldini et Goffredo Fofi, *L'avventurosa storia del cinema italiano raccontata dai suoi protagonisti*, Feltrinelli, Milan, 1981.

Francesco Rosi, *Salvatore Giuliano*, Lux, 1962.

Francesco Sacco, *Il leone di Montelepre - la vera storia di Salvatore Giuliano*, Sicily Production film, 2011.

Gaetana Marrone, *Francesco Rosi e la critica americana* dans *Francesco Rosi* édité par Sebastiano Gesù, incontri con il cinema, Acicatena, 1991.

Giovanni Battista Pollina, *Turiddu Sunnaturi*, Sicilia Incantata, 2019.

Iacopo Rizza et Ivo Meldolesi, Documentaire sur Salvatore Giuliano, 22 dicembre 1949.

Leva Lykos, *Il Padrino del bandito Giuliano*, Carlo Fusco, 2017.

Maria Procino dans *La montagna de Francesco Rosi: Salvatore Giuliano*, SLM sopra il livello del mare, rivista dell'Istituto nazionale della montagna, n° 30, 2006.

Michael Cimino, *Il Siciliano* Gladden Entertainement, 1986.

Michel Ciment, *Le dossier Rosi,* édition stock, 1976

Michela Camili, *Lo scoop sul bandito Giuliano di Ivo Meldolesi: negativi, immagini fotomeccaniche e didascalie nei rotocalchi,* Fondazione Memofonte, n° 11/2013, pp. 47 - 67.
Monica facchini, *Lament, order and subalternity in Salvatore Giuliano,* California Italian Studies, 1(1), 2010.

Paolo Benvenuti, *Segreti di Stato, Fandango,* 2003.

Sebastiano Gesù, *Francesco Rosi*, incontri con il cinema, Acicatena, 1991.

Valentina Gebbia et Nunzio Giangrande, *Chi ha paura di Giuliano?* Micro Film, Arte & Cinema A&C, 2018.

Carlo Lucarelli, *Il caso Salvatore Giuliano, Blu notte misteri italiani,* Raiplay, 9 luglio 2010.

Jacques Malaterre, *Les oubliés de l'histoire Salvatore Giuliano l'inssaissiable bandit 1922 - 1950,* Arte+7, Frace, 2016.

Oleg Maltzev, *Senza paura e rimpianti (No Fear no Regret),* source youtube, Russia, 2018.

Paolo Mieli, Passato e Presente, *Salvatore Giuliano, il bandito di Montelepre*, Rai storia, 5 giugno 2020.

I. 5. Traitement médiatique vidéo youtube

- ## Salvatore giuliano di Francesco Rosi 1962

https://www.youtube.com/watch?v=INIkgX0avhA

Publié le 22 novembre 2016. 11 194 vues avec 28 likes et 3 dislikes.

5 commentaires.

- ## Il film salvatore giuliano full movie: Il siciliano

  https://www.youtube.com/watch?v=uyFPPOT36ro

Publié le 13 juillet 2013. 1 138 000 vues avec 1729 likes et 298 dislikes.

307 commentaires.

- Salvatore Giuliano Inedito Piana degli Albanesi

https://www.youtube.com/watch?v=Z6APUHp15UA

Publié le 24 octobre 2009. 253 191 vues avec 222 likes et 21 dislikes.

75 commentaires.

- La storia di Salvatore Giuliano Parte 1

https://www.youtube.com/watch?v=QfUQGmY7sdU

Publié le 31 mars 2011. 101 399 vues dont 131 j'aime 5 je n’aime pas.

11 commentaires.

- Blu notte Il bandito Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=cBcjACZaBsg

Publié le 22 août 2016. 38 406 vues avec 64 likes et 4 dislikes.

8 commentaires.

- Cicciu Busacca e la storia di Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=6wR_j0D5FBY

Publié le 7 avril 2014. 160 358 vues avec 577 likes et 50 dislikes.

36 commentaires.

- Cicciu Busacca e la storia di Salvatore Giuliano parte 2

https://www.youtube.com/watch?v=OHyzrls9f5w

Publié le 26 avril 2014. 8 774 vues avec 22 likes et 4 dislikes.

2 commentaires.

- Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=ND6tIvR9SZU

Publié le 7 août 2011. 79 339 vues avec 69 likes et 7 dislikes.

9 commentaires.

- La vita di Turi Giuliano parte 1

https://www.youtube.com/watch?v=K1Bonu6Skj8

Publié le 2 avril 2010. 151 637 vues avec 199 likes et 16 dislikes.

25 commentaires.

- La vita di Turi Giuliano parte 2

https://www.youtube.com/watch?v=Ak_HSaXE6TI

Publié le 2 avril 2010. 44 343 vues, 76 appréciations et 5 aversions.

11 commentaires.

- Images inedite di Salvatore Giuliano Teleoccidente.it

https://www.youtube.com/watch?v=bTLroxHW1R8

Publié le 19 octobre 2010. 49 861 vues, 37 appréciations et 6 aversions.

9 commentaires.

- Salvatore Giuliano ACCASFILM

https://www.youtube.com/watch?v=mVAg8IbFm_4

Publié le 20 novembre 2012. 45 679 vues, 66 appréciations et 6 aversions.

6 commentaires.

- La storia di Salvatore Giuliano parte 1 di Gino Maringola

https://www.youtube.com/watch?v=c3vWKOQq91s

Publié le 28 février 2009. 169 895 vues avec 144 likes et 5 dislikes.

20 commentaires.

- La storia di Salvatore Giuliano parte 2 di Gino Maringola

https://www.youtube.com/watch?v=S1foO_q51bQ

Publié le 28 février 2009. 93 054 vues, 81 appréciations et 4 aversions.

23 commentaires.

- Montelepre Sicilia e la tomba di Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=_Ugp5vFsYOE

Publié le 11 mars 2012. 37 378 vues, 81 appréciations et 8 aversions.

16 commentaires.

- Casa museo Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=GNQ6ajAtl3Y

Publié le 30 novembre 2010. 38 853 vues, 53 appréciations et 6 aversions.

4 commentaires.

- Salvatore Giuliano l'eroe senza patria 1 parte

https://www.youtube.com/watch?v=KRgxFONbkyQ

Publié le 20 novembre 2010. 172 807 vues avec 133 likes et 24 dislikes.

11 commentaires.

- Salvatore Giuliano, l'eroe senza patria, scena finale

https://www.youtube.com/watch?v=SGLDBSp5naw

Publié le 20 novembre 2010. 26 483 vues avec 24 likes et 6 dislikes.

7 commentaires.

- Salvatore Giuliano la canzone

https://www.youtube.com/watch?v=QTlqFlYE9s4

Publié le 17 août 2011. 72 257 vues, 96 appréciations et 10 aversions.

10 commentaires.

- Salvatore Giuliano trailer

https://www.youtube.com/watch?v=nVZbipz5zLo

Publié le 26 mars 2012. 48 437 vues avec 57 likes et 6 dislikes.

2 commentaires.

- Salvatore Giuliano story…Portella delle Ginestre, strage di stato

https://www.youtube.com/watch?v=hjeTPYVP86M

Publié le 3 septembre 2013. 24 891 vues, 66 appréciations et 3 aversions.

10 commentaires.

- Salvatore Giuliano di Orazio Strano

https://www.youtube.com/watch?v=EGUmcVK1qSk

Publié le 15 septembre 2008. 236 138 vues avec 288 likes et 26 dislikes.

51 commentaires.

- Salvatore Giuliano: Greek and English subtitles

Publié le 19 janvier 2017. 4246 vues avec 7 likes

2 commentaires.

- Salvatore Giuliano: Salvatore Di Maria racconta la storia di Giuliano e Pisciotta

https://www.youtube.com/watch?v=jzoKRRrM_oQ

Publié le 22 novembre 2010. 38 222 vues dont 30 j'aime et 3 je n’aime pas.

1 commentaire.

- Speciale riesumazione Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=4kuKLlK0NrQ

Publié le 31 octobre 2010. 67 515 vues avec 33 likes et 8 dislikes.

17 commentaires.

- Il caso Salvatore Giuliano 1 4

Publié le 17 mai 2014. 17 505 vues avec 18 likes et 3 dislikes

5 commentaires.

- Il caso Salvatore Giuliano 2 4

https://www.youtube.com/watch?v=cCxIZ8l3_xU

Publié le 17 mai 2014. 16 598 vues avec 12 likes et 4 dislikes.

1 commentaire.

- Il caso Salvatore Giuliano 3 4

https://www.youtube.com/watch?v=niQVSKt6V5g

Publié le 17 mai 2014. 9 845 vues avec 2 likes.

1 commentaire.

- Il caso Salvatore Giuliano 4

https://www.youtube.com/watch?v=YUBNhnSoUkc

Publié le 17 mai 2014. 8 038 vues avec 1 like.

1 commentaire.

- La vera storia del bandito Salvatore Giuliano by Franco

https://www.youtube.com/watch?v=b_um1vteuDQ

Publié le 15 mai 2011. 26 258 vues avec 34 likes et 4 dislikes.

Aucun commentaire.

- Segreti di Stato, il bandito Giuliano (strage portella delle ginestre)

https://www.youtube.com/watch?v=9gakpK6oVLQ

Publié le 4 mai 2014. 46 832 vues, 54 appréciations et 5 aversions.

4 commentaires.

- Mistero sulla morte di Salvatore Giuliano, sparito il fascicolo

https://www.youtube.com/watch?v=SU66b5nj2cQ

Publié le 30 septembre 2011. 2 474 vues, 57 appréciations et 3 aversions.

Aucun commentaire.

- Lorenzo Ferrero, Salvatore Giuliano, Roma 1985

https://www.youtube.com/watch?v=SUdRzmnpZH8

Publié le 15 novembre 2013. 25 319 vues avec 18 likes et 3 dislikes.

Aucun commentaire.

- Salvatore Giuliano part II. Mafia history mov

https://www.youtube.com/watch?v=uo6djWCX1yg

Publié le 26 septembre 2010. 9 296 vues avec 6 likes.

Aucun commentaire.

- Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=QcGlZvjtg68

28 juillet 2011. 50 798 vues. Avec 52 goûts et dégoûts.

6 commentaires.

- Le Sicilien true French dvdrip ac3 showtek08

https://www.youtube.com/watch?v=7i4Dw6_-IPE

Publié le 4 novembre 2013. 38 829 vues avec 65 likes et 12 dislikes.

8 commentaires.

- Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=4S8Itp-Pfyc

Publié le 10 octobre 2009. 14 689 vues avec 15 likes.

12 commentaires.

- Salvatore Giuliano il musical

https://www.youtube.com/user/Giulianoilmusical

Aucun commentaire.

- La scomparsa di Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=OmJDO1n3fdc

Publié le 20 février 2013. 2 874 vues avec 3 likes et 1 dislike

1 commentaire.

- Salvatore Giuliano (francesco Rosi, 1962) confessioni e dialetto

https://www.youtube.com/watch?v=g1E-FO09JrM

Publié le 27 mai 2015. 3 331 vues avec 2 likes et 0 dislikes.

Aucun commentaire.

- Riesumazione di Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=9Ry_VkRNnA0

Publié le 29 octobre 2010. 15 194 vues avec 10 likes et 1 dislike.

8 commentaires.

- El Siciliano

https://www.youtube.com/watch?v=PUkZN902wWM

Publié le 4 octobre 2009. 24,070 vues avec 23 likes.

10 commentaires.

- Del Sangre, Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=QAeXrFX7JTo

Publié le 20 janvier 2009. 39 558 vues avec 37 likes et 3 dislikes.

18 commentaires.

- Salvatore Giuliano, Il cortile di Castelvetrano

https://www.youtube.com/watch?v=sT7VevxBH5g

Publié le 8 août 2014. 2 271 vues avec 2 likes.

1 commentaire.

- Paolo Benvenuti commenta Salvatore Giuliano di Rosi

https://www.youtube.com/watch?v=BM_Ftk1r9jM

Publié le 5 février 2008. 17 652 vues, 39 appréciations et 3 aversions.

11 commentaires.

- Straniero : Salvatore Giuliano. Rap français

https://www.youtube.com/watch?v=vC96Ktsn_xw

Publié le 25 novembre 2007. 34 294 vues avec 24 likes et 1 dislike.

8 commentaires.

- Angelo mio, da Salvatore Giuliano musical di Dino Scuderi

https://www.youtube.com/watch?v=9PIfnuQHUgg

Publié le 18 février 2014. 2 578 vues avec 6 likes

Aucun commentaire.

- Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=T_16b2YnzMg

Publié le 27 novembre 2007. 18 412 vues avec 9 likes.

3 commentaires.

- Salvatore Giuliano trailer. M4v

https://www.youtube.com/watch?v=pUFNqXcBUJU

Publié le 17 septembre 2011. 1 100 vues avec 2 likes.

Aucun commentaire.

- Cimitero Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=G57RPMoK6pE

Publié le 19 février 2016. 88 vues avec 1 like.

Aucun commentaire.

- Il bandito Salvatore Giuliano, cicciu Busacca

https://www.youtube.com/watch?v=3K-RWl4_j1k

Publié le 9 mars 2016. 495 vues avec 3 likes.

Aucun commentaire.

- Dee Giallo (Carlo Lucarelli), il bandito Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=4Kwz7Vs20Nw&list=PLMpBzyXoi2qPJkeHeNK3HeSUkJMtBdDm3

Publié le 28 septembre 2014. 18 824 vues avec 32 likes et 4 dislikes.

5 commentaires.

- Salvatore Giuliano è vivo

https://www.youtube.com/watch?v=QkBouQP7mCM

Publié le 4 novembre 2010. 17 456 vues avec 10 likes.

Aucun commentaire.

- Salvatore Giuliano il musical trailer ufficiale. Mov

https://www.youtube.com/watch?v=ln1vIcMCwVY

Publié le 10 novembre 2011. 6 295 vues avec 31 likes et 1 dislike.

1 commentaire.

- Salvatore Giuliano, di Orazio Strano, Cantastorie siciliano, Matilde

https://www.youtube.com/watch?v=JzF-wvHj7HU

Publié le 10 décembre 2009. 64,839 vues avec 64 likes et 8 dislikes.

30 commentaires.

- Salvatore Giuliano, canzone Beddu, Montelepre Sicilia

https://www.youtube.com/watch?v=9Uw3j70-ycI

Publié le 2 juin 2012. 7 743 vues avec 16 likes et 2 dislikes.

1 commentaire.

- Mariano Riccio, tornerà da Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=swRjcYCQt_g

Publié le 6 décembre 2014. 1 191 vues avec 9 likes

Aucun commentaire.

- La vera storia di Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=jwcb_KZB4T8

Publié le 1er juin 2016. 59 vues avec 1 like.

Aucun commentaire.

- Cicciu Busacca, la storia di Turi Giuliano, full album

https://www.youtube.com/watch?v=jKS2Y9fNr1w

Publié le 24 juillet 2014. 12 569 vues et 52 commentaires.

6 commentaires.

- Il Cantastorie, la vera storia di Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=0vtLmwjXv8Q

Publié le 13 avril 2014. 5 160 vues avec 18 likes.

Aucun commentaire.

- Macerata. Il musical Salvatore Giuliano incanta lo Sferisterio

https://www.youtube.com/watch?v=w759vsduS8k

Publié le 2 septembre 2016. 882 vues avec 6 likes.

Aucun commentaire.

- Giuliano l'ultimo bandito

https://www.youtube.com/watch?v=WsKtBNFK0d4

Publié le 31 mai 2015. 2 952 vues avec 4 likes et 3 dislikes.

Aucun commentaire.

- Sicilia indipendente, Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=2nrOQOkP7ic

Publié le 19 octobre 2014. 209 vues avec 1 like.

Aucun commentaire.

- Salvatore Giuliano il musical

https://www.youtube.com/watch?v=YFs_Fgd9HiQ

Publié le 16 mars 2011. 4 421 vues avec 6 likes et 3 dislikes.

Aucun commentaire.

- Salvatore Giuliano. Vmw

Publié le 18 juin 2012. 6 752 vues avec 9 likes et 1 dislike.

8 commentaires.

- Filmoteca, Temas de cine, Copete Salvatore Giuliano 1962

https://www.youtube.com/watch?v=vWlFQ0LdZhE

Publié le 11 octobre 2013. 135 vues avec 1 like.

Aucun commentaire.

- Salvatore Giuliano, Turi Giuliano, Pt 1 et Pt 2

https://www.youtube.com/watch?v=qVZSkLNQv4Q

Publié le 15 juillet 2016. 684 et 687 vues avec 3 likes.

Aucun commentaire.

- R2 Salvatore Giuliano parte II più TG2 1985

https://www.youtube.com/watch?v=psgEP66r5h8

Publié le 2 février 2017. 132 vues. Avec 1 like.

2 commentaires.

- Vito Sant'Angelo frammento dalla vita di Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=lQ7i9kallSk

Publié le 12 décembre 2010. 5 229 vues avec 8 likes.

3 commentaires.

- La Sicilia è una nazione di Roberta Ancona con giuseppe Sciortino

https://www.youtube.com/watch?v=7_-GcFTS6tc

Publié le 12 octobre 2012. 1 394 vues avec 10 likes.

2 commentaires.

- Parla un amico di Giuliano: dentro la tomba c’è proprio lui

https://www.youtube.com/watch?v=cFBGqYzuKAc

Publié le 22 octobre 2010. 49 537 vues avec 33 likes et 2 dislikes.

2 commentaires.

- Salvatore Giuliano tg1

Publié le 5 mai 2009. 18 907 vues avec 5 likes et 1 dislike.

2 commentaires.

- Luca Notari, canta Tornerà il famoso brano tratto dal musical

https://www.youtube.com/watch?v=ULjtdppTxMs

Publié le 15 septembre 2015. 280 vues avec 4 likes.

Aucun commentaire.

- Lezioni di cinema: Giuseppe Tornatore su Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=rIVmpIy4XAQ

Publié le 1er juillet 2014. 1 191 vues avec 10 likes et 1 dislike.

Aucun commentaire.

- Caso Giuliano, il bandito tornò a Montelepre nel 1971

https://www.youtube.com/watch?v=0hhznWGZ86U

Publié le 4 janvier 2011. 31 507 vues avec 28 likes et 2 dislikes.

Aucun commentaire.

- Teleacras, Salvatore Giuliano di Vecchio e Pupella

https://www.youtube.com/watch?v=cD6OVLPASq0

Publié le 13 décembre 2014. 262 vues avec 1 like.

Aucun commentaire.

- Pm Ingroia su riesumazione cadavere Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=TYKWL8jHkU0

Publié le 16 octobre 2010. 20 496 vues avec 9 likes et 1 dislike.

1 commentaire.

- Bandito Salvatore Giuliano di Nino Racco

https://www.youtube.com/watch?v=yD1UyI-feL8

Publié le 8 juin 2011. 4 978 vues avec 2 likes et 1 dislike.

Aucun commentaire.

- Mogliano. Il musical Salvatore Giuliano al teatro Apollo

https://www.youtube.com/watch?v=IfhCAABnpwo

Publié le 17 mai 2016. 453 vues avec 2 likes et 1 dislike.

Aucun commentaire.

- Ruoppolo Teleacras, Giuliano et il giallo dei centimetri

https://www.youtube.com/watch?v=aMEVBWjdf5o

Publié le 2 novembre 2010. 16 352 vues avec 8 likes et 2 dislikes.

1 commentaire.

- Palermo, Ingroia il corpo del bandito Giuliano.

https://www.youtube.com/watch?v=04Ycko2xcb8

Publié le 28 octobre 2010. 11 750 vues avec 7 likes et 1 dislike.

4 commentaires.

- Ruoppolo Teleacras, come Salvatore Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=yLwuXKRxvVo

Publié le 3 décembre 2007. 46 257 vues avec 20 likes et 6 dislikes.

8 commentaires.

- Orazio Strano comu addivintau briganti

https://www.youtube.com/watch?v=QvgyrhqA4Zc

Publié le 5 janvier 2012. 28 126 vues, 79 likes et 2 dislikes.

4 commentaires.

- Castello Giuliano

https://www.youtube.com/watch?v=Y2fncJCgOZk

Publié le 30 novembre 2010. 1 493 vues avec 5 likes.

1 commentaire.

- Franco Giovine Pisciotta, Salvatore Giuliano, musica di L. Ferrero tenore N. Martinucci
    - https://www.youtube.com/watch?v=lbePv6qImqI

Publié le 9 mai 2009. 7 164 vues avec 2 likes.

2 commentaires.

- Salvatore Giuliano. Il libro di Grazia Capone

https://www.youtube.com/watch?v=YTOX4StUzzY

Publié le 19 novembre 2015. 297 vues avec 3 likes.

Aucun commentaire.

- Addio alla madre di Turi Giuliano Cavalleria Rusticana

https://www.youtube.com/watch?v=9-RjAciWjEs

Publié le 5 octobre 2011. 6 308 vues avec 4 likes et 3 dislikes.

3 commentaires.

- Salvatore Giuliano, Sicilia indipendente

https://www.youtube.com/watch?v=RBKd47zR-Ac

Publié le 4 février 2011. 4 574 vues avec 15 likes et 4 dislikes.

5 commentaires.

- Salvatore Giuliano raccontato da un pittore di Messina al tempo della latitanza

https://www.youtube.com/watch?v=X-LZtMz_zwU

Publié le 29 janvier 2009. 2 220 vues.

Aucun commentaire.

- Turiddu Giuliano : bandito o eroe, fra qualche mese saprete...

https://www.youtube.com/watch?v=KK7JwXmGezM

Publié le 16 novembre 2015. 2372 vues avec 10 likes.

1 commentaire.

I. 6. Editions discographiques

Ciccio Busacca, *La storia di Salvatore di Turi Giulianu,* Italia canta, 33 giri.

Franco Trincale, *Turiddu Giulianu*, Cronache del Sud, 204/33, 33 giri, S.L.

Idem, Cedi, GLP 80503, 33 giri, Torino 1967.

Idem, Cetra, SPD 234, 33 giri, Torino.

Idem, DV record, sr 45 giri musicassetta, Milano.

Idem, Italia canta, PLA 04 - 011, 45 giri, S.L.

Idem, Jolly, LPJ 5027 - 31, 45 giri, S.L.

Idem, Quadrifoglio, VDSN 313, 33 giri, Roma, 1974.

Orazio Strano, *Turi Giulianu (Re di li* briganti), GS, 14 musicassetta, Catania S.D.

Salvatore Bella - Orazio Strano, *Turi Giulianu fra li briganti*, RCA, Vik, Klvp 88, 33 giri, S.L.

Salvatore Bella, *Il re dei briganti*, Cetra, SPE 02809, 33 giri, Torino.

Salvatore Bella, *Turi Giulianu fra li briganti*, Cetra, IPP 9, 33 giri, Torino.

Salvatore Idà, *Turi Giulianu*, Said records, 137, Musicassetta, Palmi, S.D.

Turi di Prima - Salvatore Idà, *Turi Giulianu*, Sais record, SR/LP 10001, 33 giri, Palmi S.D.

Vito Santangelo, *La vera storia di Salvatore Giuliano*, Sorriso, LP 20007, 33 giri, Catania

2. Etudes générales

Annette Wiewiorka, *L'ère du témoin*, Hachette pluriel Editions, 2013.

Antonio Pasqualino, *L'opera dei pupi*, Sellerio, Palermo, 1977.

Bartolomeo Rossetti, *Mito e cronaca nel cantastorie moderno*, Lares, vol. 24, n° 1/2 (janvier - juin 1958), Leo S. Olschki.

C. Alberti, *Il teatro dei pupi e lo spettacolo popolare siciliano*, Milan 1977.

Chiara Trara Genoino, *Suonatori ambulanti e ordine pubblico a Napoli nella seconda metà del XIX secolo* (1863 - 1887) Lares, Vol. 55, No. 4 (octobre-décembre 1989).

E. Li Gotti, *Il teatro dei pupi*, Florence 1959.

E. Li Gotti, op. cit. et *A. Buttitta, Cantastorie in Sicilia. Préface et textes*, Annali del Museo Pitrè, VIII-X (1957-1959).

Enrico Agostino Morselli, *Biografia di un bandito: Giuseppe Musolino di fronte alla psichiatria e alla psicologia, étude et considérations médico - légales*, éditeur Treves, 1903.

Eric Hobsbawm, *Les Bandits*, Zones, 2008.

F. Maltese, Calafarina, *Racconto popolare*, Florence 1873.

Francesco di Bartolo, *Memoria di una strage, projet d'histoire orale sur Portella della Ginestra*.

Francesco Lemmi, *Fra Diavolo e il suo tempo* (1796-1806) by Bruto Amante, Archivio Storico Italiano, série V, Vol. 33, n° 234 (1904).

Franco Liparo dans *Storie d'Italia, Le regioni, La Sicilia, Alla ricerca della Sicilia reale*.

Gilles Montigny, *Bibliographie de Maurice Halbwachs,* Études et documents, n° 12, 2017.

Giorgio Morelli, *Bibliografia dei poemetti e canti popolari sui briganti (Sec. XVI - XX),* Lares, Vol. 60, n° 4 (octobre - décembre 1994).

Giovanni Battista Bronzini "*Performance de la baronne de Carini" entre lyrisme artistique et épopée bouffonne,* Lares, Vol. 57, n° 4 (octobre - décembre 1991).

Giovanni Gozzini, *La mutuazione individualista*, Laterza, 2011.

Giovanni Kezic, *I poeti contadini*, Bulzoni, Roma, 1986.

Giuseppe Farinelli, *Storia del giornalismo italiano dalle origini a oggi,* UTET Libreria, 2004.

Giuseppe Pitré, *Le tradizioni cavalleresche popolari in Sicilia,* F. Vieweg, 1884.

Harald Welzer, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Gallimard, Paris, 2013.

Indro Montanelli, *Due o tre cose che so sul bandito Giuliano,* in *La Stampa* del 21 Luglio 2006.

Jean A. Gili, *Le cinéma italien,* Edition de La Martinière, Paris, 2011.

Jean-Yves le Naour, *Les oubliés de l'histoire*, Flammarion, 2017.

L. De Stefani, *L'ultimo cantastorie,* Sicilia - Mondo n. 1, 1956.

Lello Vecchiarino, *Padre Pio, fango, intrighi e carte false,* Bartogi editrice italiana, 1996.

Leonardo Sciascia, *La corda pazza. Écrivains et choses de Sicile*, Einaudi 1963

Loriano Macchiavelli, *Noi che gridammo al vento*, Einaudi, Palermo, 2016.

Luc Boltansky, Enigmes et complots, Une enquête sur les enquêtes, Gallimard, 2012.

M. Cuticchio, *Storia e testimonianza di una famiglia di pupari*, Palerme 1978.

Mannucci E., *I giornali non sono scarpe. Tommaso Besozzi una vita da prima pagina*, Baldini & Castoldi, Milano, 1995.

Marcella Croce, *Pupi, carretti contastorie*, Dario Flaccovio Editore, Palerme, 1999.

Marco Travaglio, *Il traditore tradito*, in L'Europeo n.4 2006.

Marina Roggero, *Le carte piene di sogni*, Il Mulino, Bologna, 2006.

Mario Puzo, *Il siciliano*, Dall'Oglio, Milano, 1984.

Massimo Grillandi, *Portraits critiques de contemporains, Ignazio Buttitta*, Leo S. Olschki, vol. 31, n° 2 (31 mars 1976).

Maurice Halbawchs, La mémoire collective, Albin Michel, Paris, 1997.

Maurice Halbawchs, Les cadres sociaux de la mémoire, Albin Michel, Paris, 1994.

Mauro Geraci, *Le ragioni dei cantastorie, Poesia e realtà nella cultura popolare del Sud*, Il Trovatore, Rome, 1996 (2e édition 1998).

Michael Buonanno, *Sicilian epic and the marionette theater*, McFarland, 2014.

Michela Camili, *Lo scoop sul bandito Giuliano di Ivo Meldolesi: negativi, immagini fotomeccaniche e didascalie nei rotocalchi*, Fondazione Memofonte, n° 11/2013.

P. D'Attorre, *Ricostruzione e aree depresse. Il piano Marshall in Sicilia*, in "Italia contemporanea", 1986, n° 164.

P. Toschi, *Fenomenologia del canto popolare*, Roma.

Paolo Toschi, *Il cantastorie non muore*, Lares, Vol. 15, No. 1/4 (19499.
Pietro Romeo, *Giuseppe Musolino, Il brigante d'Aspromonte*, Laruffa, 2003.

R. Leydi, *I cantastorie siciliani*, in La Piazza, Milan 1959.

Tullio de Mauro, *Storia linguistica dell'Italia Unita*, editori Laterza, Bari 1970.

Turi Bella, Gli ultimi Cuntastori di Sicilia, Il Cantastorie, nn. 14-15 (65-66).

V. Linares, *II Cantastorie, Racconti popolari*, Palerme 1840.

II. 1. Etudes historiques

Alfio Caruso, *Da cosa nasce cosa. Storia della mafia dal 1943 ad oggi*, Longanesi, 2008.

Alfio Caruso, *Quando la Sicilia fece guerra all'Italia*, Longanesi, 2014.

Antonio Finocchiaro Aprile, *Il movimento indipendentista siciliano*, a cura di M. Ganci, Edizioni libri siciliani, Palermo, 1966.

Antonio Gambino, *Storia del dopoguerra, dalla liberazione al potere DC*, Editori Laterza, 1978.

Aristide Spanò, *Faccia a faccia con la mafia*, Mondadori, Milano, 1978.

Bruno Bongiovanni e Nicola Tranfaglia, *Dizionario storico dell'Italia unita*, Editori Laterza, 1996.

Francesco Petrotta, *Mafia e banditismo nella Sicilia del dopoguerra: la sentenza di Viterbo per i fatti di Portella della Ginestra*, La Zisa, 2002.

Giorgio Galli, *Affari di Stato*, Libertaria, 1991.

Girolamo Li Causi, *Terra di frontiera. Una stagione politica in Sicilia dal 1944-1960*, a cura di D. Romano, La Zisa, Palermo, 2008.

Giulio Andreotti. *1947. L'anno delle grandi svolte nel diario di un protagonista*, Rizzoli, 2005.

Giuseppe Carlo Marino, *L'ideologia sicilianista*, Flaccovio, Palermo, 1971.

Giuseppe Carlo Marino, *Storia del separatismo siciliano. 1943-1947*, Editori riuniti, Roma, 1979.

Giuseppe Mammarella, *L'Italia Contemporanea*, Il Mulino, 1993.

Giuseppe Mazzola, *Montelepre tra separatismo ed Occidentalismo*, Edizione Mons Celeber, 2009.

Guido Crainz, *Il Paese Mancato*, Donzelli, 2005.

Luciano Valente, *Storia d'Italia, La criminalità*, Giulio Einaudi editore, 1997.

Lucio Tasca, *Elogio del latifondo siciliano*, Ires, Palermo, 1941.

Mauro Forno, *Informazione e potere, Storia del giornalismo italiano*, Editori Laterza, 2012.

Michael Cimino, *Un'inchiesta sul separatismo siciliano*, Istituto Gramsci siciliano, Palermo, 1988.

Michele Antonino Crociata, *La Sicilia nella storia*, Flaccovio editore, Palermo, 2013.

Nicola Tranfaglia, *Come nasce la Repubblica. La mafia, il Vaticano e il neofascismo nei documenti americani e italiani 1943-1947*, Bompiani, 2004.

Nicola Tranfaglia, *la Santissima trinità. Mafia, Vaticano e servizi segreti all'assalto dell'Italia (1943-1947)*, Bompiani, 2009.

Paolo Murialdi, *La stampa italiana dalla Liberazione alla crisi di fine secolo*, Editori Laterza, 1998.

Paul Ginsborg, *Storia d'Italia dal dopoguerra a oggi*, Giulio Einaudi Editore, 1989.

Rosario Mangiameli, *La regione in guerra* (1943-50), Giulio Einaudi Editore, Torino, 1987.

Rosario Mangiameli, *Storia d'Italia, Le regioni, La Sicilia, Il Separatismo*, pp. 516 – 526, Giulio Einaudi, Torino, 1987.

Rosario Mangiameli, *Storia d'Italia, Le regioni, La Sicilia, Mafia e rivolte: rottura e riaggregazione politica*, pp. 548 – 561, Giulio Einaudi, Torino, 1987.

Salvatore Lupo, *Storia della mafia dalle origini ai nostri giorni*, Donzelli Editore, 1996.

Testo integrale della relazione della Commissione parlamentare d'inchiesta sul fenomeno della mafia, vol. II, Cooperativa scrittori, Roma, 1973; *Relazione sui rapporti fra mafia e banditismo in Sicilia*, pp. 9 - 57, 983 - 1031.

Salvatore Nicolosi, *Sicilia contro Italia: il separatismo siciliano*, Tringale Editore, Catania, 1981.

Salvo Barbagallo, *Una rivoluzione mancata*, Bonanno, Catania, 1974.

Salvo di Matteo, *Cronache di un quinquennio: Anni roventi. La Sicilia dal 1943 al 1947*, Denaro Editore, Palermo, 1967.

Sandro Attanasio, *Gli anni della rabbia. Sicilia 1943 - 1947*, Mursia, Milano, 1984.

Silvio Lanaro, *Storia dell'Italia Repubblicana*, Marsilio, 1992.

Umberto Santino, *La democrazia bloccata. La strage di portella della ginestra e l'emarginazione delle sinistre*, Rubbettino, 1997.

II. 2. Études sur Salvatore Giuliano

Aldo Lo Castro, *Turiddu Giuliano*, Teatro degli specchi, 1988.

Angelo Vecchio, *Salvatore Giuliano: il re di Montelepre*, Antares, 1998.

Billy Jaynes Chandler, *King of the mountain*, Northern Illinois University press, 1988.

Biografia banditismo brigantaggio bandito Giuliano, società editrice italiana anno: anni ’50, Milano.

Carlo Maria Lomartire, *Il bandito Giuliano, La prima storia di criminalità, politica e terrorismo nell’Italia del dopoguerra*, Mondadori, 2008.

Carlo Ruta, *Il binomio Giuliano Scelba*, Rubbettino, 1995.

Carlo Ruta, *L’Affare Giuliano, I documenti che rivelano il primo patto tra Stato e mafia nel tempo della Repubblica*, Edizioni Storia e Studi sociali, 2013.

Claude Delfau – Mignot, *Salvatore Giuliano l’Assassin Colonel*, L’Harmattan, 2009.

Curatore Giuseppe Casarrubea, *Portella della ginestra 50 anni dopo (1947 1997) (2)*, Sciascia, 1999.

Curatore Manali P. *Portella della ginestra 50 anni dopo (1947 1997) (1*), Sciascia, 1999.

Daniela Sacca Reuter, *Salvatore Giuliano und die sicilianita*, Waxmann, 2005.

Enzo Catania, *Salvatore Giuliano. Capostipite dei misteri d’Italia*, Aliberti, 2011.

Enzo Magri, *Salvatore Giuliano*, Mondadori, 1987.

Felice Chilanti, *Tre bandiere per Giuliano*, Il Saggiatore Alberto Mondadori, 1969.

Filippo Gaja, *L’esercito della lupara*, Area, Milano, 1962; Maquis, Milano, 1990.

Francesco Barone, *Per due sacchi di grano*, Auto pubblicazione, 2008.

Francesco Barone, *Una vita per Giuliano*, Immordino editore, Genova, 1968.

Francesco Mondini, *Vita e morte del bandito Salvatore Giuliano Sire di Montelepre*, Tip. Novissima, Roma, 1950.

Francesco Renda, *Salvatore Giuliano. Una biografia storica*, Sellerio Editore Palermo, 2002.

Franco Grasso. *A Montelepre hanno piantato una croce. Danilo Dolci missionario civile nella zona della mafia e del banditismo,* Edizioni Avanti, Milano - Roma, 1956.

Gavin Maxwell, *Dagli amici mi guardi Iddio*, Feltrinelli, 1956.

Giorgio Calvi, *L'ombra di Giuliano al processo di Viterbo*, Tipografia Gandolfi, Milano, 1951.

Girolamo Li Causi Antonio Carioti, *Portella della Ginestra*. *La ricerca della verità*, Ediesse, 2007.

Giuseppe Calandra, *Memoriale*, inedito, senza data presumibilmente anni '60 - '70 del Novecento.

Giuseppe di Leva, *Nascita di un'opera Salvatore Giuliano*, Nuova alfa editoriale, 1987.

Giuseppe Mazzola, *Banditismo, mafia e politica: la verità sulla morte di Salvatore Giuliano*, Edizione Mons Celeber, 2003.

Giuseppe Montalbano, *Giuliano e la Strage di Portella di Ginestra*, Krinon, 1988.

Giuseppe Sciortino Giuliano, *Ai siciliani non fatelo sapere*, Sciortino, 2000.

Giuseppe Sciortino Giuliano, *Vita d'inferno*, Sciortino, 2010.

Li Vigni Benito, *Salvatore Giuliano. Il bandito che fu strumento di Stato e mafia*, Sovera Edizioni, Roma, 2014.

Lucio Galluzzo, *Meglio morto: Storia di Salvatore Giuliano*, Flaccovio, 1985.

Luigi Simanella, *Turiddu Giuliano "vivo o morto? " storia di un uomo, bandito dello stato, strumentalizzato dalla politica, annientato dalla mafia*, S.N., 2007.

Michele Pantaleone, *Omertà di stato: Da Salvatore Giuliano a Totò Riina*, Pironti, 1993.

Orazio Barrese Giacinta, *La guerra dei sette anni. Dossier sul bandito Giuliano*, D'Agostino, 1997.

Orazio Barrese, *I complici*, Rubbettino, 1993.

Pasquale Sciortino, *Salvatore Giuliano uomo vero tra uomini veri*, Unione siciliani nel mondo, Koniz, 1988.

Pasquale Sciortino, *Sete di libertà una vita per la Sicilia*, Unione siciliani nel mondo, 1988.

Pasquale Sciortino, *Zàgara arance e limoni*, Vallecchi, 1974.

Petrotta Francesco, *Salvatore Giuliano, uomo d'onore. Nuove ipotesi sulla strage di Portella della* Ginestra, Zisa, Palermo, 2018.

Pietro Orsatti, *Il bandito della guerra fredda*, Imprimatur, Palermo, 2017.

Pietro Seddio, *Il Re di Montelepre. Salvatore Giuliano*, Montecovello, 2011.

Roberto Olla, *Padrini. Alla ricerca del Dna di Cosa Nostra*, Milano, Mondadori, 2003.

Rossella Soresi, *Sulle tracce di Giuliano cinquant'anni dopo*, Ila Palma, 1997.

Salvatore B. Giuliano, *Nine lives*, outskirtpress, 2015.

Salvatore Badalamenti, *Montelepre il dopoguerra e i misteri di Giuliano*, La Zisa, 2009.

Salvatore Nicolosi, *Di professione brigante. Le bande siciliane del dopoguerra*, Longanesi, Milano, 1976.

Salvatore Nicolosi, *L'impero del mitra, briganti siciliani del dopoguerra*, Bonanno editore, Catania, 1972; Longanesi, Milano, 1975-1978; Tringale, Catania, 1984.

Salvatore Nicolosi, *La leggenda di Giuliano*, Tripode, 1977.

Sandro Attanasio e Pasquale Sciortino, *Storia di Salvatore Giuliano di Montelepre*, Edikronos, Palermo, 1985.

Stefano Mannino, *Mitra e poltrone*, G. Denaro, 1964.

Stefano Mannino, *Tra due fuochi. Tutti avanzarono di grado, solo noi restammo banditi*, Lo Vecchio Editore, 1997.

Tullio Kezich, *Salvatore Giuliano*, Istituto Luce, 2013.

Vincenzo Sansone e Gastone Ingrascì, *6 anni di banditismo in Sicilia*, Edizioni sociali, Milano, 1950.

Vincenzo vasile, *Salvatore Giuliano. Bandito a stelle e a strisce*, Dalai Editore, 2004.

Vincenzo Vasile, *Turiddu Giuliano. Il bandito che sapeva troppo*, con un saggio di A. Giannulli, Nuova iniziativa editoriale, Roma, 2005.

Walter Addaura, *Salvatore Giuliano. Materiale per una ricerca sul mito buon brigante*, Le edizioni di "Il Foglio", Palermo, 1985.

Théories méthodologiques

Caterina Arcidiacono, *Il Ricercatore, la comunicazione e l'intervista*, Lezione 21 del corso elearning di Psicologia Sociale *e* di Comunità. Università di Napoli Federico II.

Caterina Arcidiacono, *L'Intervista focalizzata e il focus group*, Lezione 22 del corso elearning di Psicologia Sociale e di Comunità. Università di Napoli Federico II.

Felice Addeo e Paolo Montesperelli, *Esperienze di analisi di interviste non direttive*, Aracne S.R.L, Roma, 2007.

Giovanna Gianturco, *L'Intervista qualitativa dal discorso al testo scritto*, Guerini Scientifica, 2005.

Heiner Legewie, *Teoria e validità dell'intervista*, Franco Angeli, Milano, 2006.

Jean Claude Kaufmann, *L'Intervista*, Il Mulino, 2009.

Pierluigi Corbetta, *Metodologia e tecniche della ricerca sociale*, Il Mulino, 1999.

Steinar Kvale, *Doing Interviews*, editing by Uwe Flick, 2007.

Annexes

Etnografia su Giuliano

Turiddu Bella: Turi Giuliano re di li briganti 1950

Poemetto siciliano tratto dal volume *Vita e morte di Salvatore Giuliano Re di Montelepre* di Francesco Mondini e dal volume *l'ultimo imperatore di Sicilia*, discorso di Bruno Cassinelli in morte del bandito Giuliano, nonché dalle pubblicazioni apparse sulle riviste *Incom, Tempo, Crimen* e dalle cronache di vari quotidiani.

Turiddu Bella

Turi Giulianu, re di li briganti

Comu addivintau briganti

Vogghiu cantari a cannarozzu chinu	E chhiù crisceva lu giuvini Turi,
la vita di Turi Giulianu,	di chhiù a la matri so facia prijari
lu briganti mudernu e malandrinu	pirchì era forti, e beddu comu un ciuri,
c adesi scaccu a lu geniri umanu,	spertu e valenti 'nta lu travagghiari;
e ppi sett'anni, arditu e risulutu,	benvulutu di tutti, rispittatu,
di Muntelepri fu lu re assolutu!	ppi lu so fari d'omu già basatu.
La matri so l'avia fattu[457] e crisciutu	Era a Palermu, comu 'mpiegatu[470]

[457] Salvatore Giuliano nacque a Castrense di Bello il 16-11-1922 da Salvatore e Maria Lombardo.

[470] Salvatore Giuliano era impiegato presso la Compagnia generale di elettricità di Palermo, in qualità di esattore.

ppi divintari un omu onestu e chetu	stu giuvinottu intiligenti e arditu
ca osservassi la Liggi e lu Statutu	e ccu lu so guadagnu limitatu
comu li genti di lu stissu cetu,	la famigghia aiutava e ghia pulitu,
timuratu di Diu, travagghiaturi,	facennu sacrifizi senza fini
specchiu di gintilizza e di l'onuri.	tutti li siri e tutti li matini.
Ca a pedi la facìa, tra petri e spini,	Però la sorti misira e viddana
jornu ppi ghiornu, simanati sani,	dari non cci la vosi sta furtuna
tutta la strata, 'nta mali e camini,	e la so spisa fu 'na spisa vana
Palermu – Muntilepri e di ccà ddàni:	ca non cci desi ricumpenxza alcuna,
cchiù di trenta chilometri lu jornu	pirchì 'ncuntrau a du' carabinieri
sia ppi la juta c appi lu ritornu.	ca cci livaru lu fummentu arreri.
Vinni la guerra, poi, ccu lu frastornu,	Vani foru li lagni e li prighieri
ca in ogni casa purtau fami e 'nfernu;	ppi lu frumentu lassaricci stari;
e puru Turi si truvau d'attornu	li du' militi foru assai siveri
fami, ruvini e lu malu guvernu,	e quasi lu vulevunu arristari,
'ntrallazzista e mircanti di cannuni,	pirchì frumentu a li tempi di tannu
prufittaturi e latri in ogni gniuni.	era cunsidiratu contrabbannu.
Ma Giulianu non era un minchiuni	Ma Turi, 'ntantu, jia cunsidirannu
e disiari non vulia lu pani	comu giustizia non ci n'è a stu munnu;
mentri videva ca tanti pirsuni	ca mentri ad iddu stavanu arristannu

n'avianu tantu di darlu a li cani; e allura fici lu prupunimentu di pricurari un pocu di frumentu. Eranto tempi di peni e di stentu ed un chilu di granu valia quantu… spinniu 'na pocu di carti di centu e n'accattau un sacchitteddu tantu… ccu la spiranza c appi 'na simana la fami di la casa s'alluntana. Turnau a la casa nirvusu e scuntenti ccu lu cori vunchiatu 'nta dd'istanti e a lamatri cuntau e a li parenti l'incontru fattu e tuttu lu ristanti… ma frattantu lu pani ristau a fari, lu furnu friddu e la panza macari! E Turi cuminciau a filosofari supra la vita e supra lu duviri e cunchiudiu ca un omu ppi campari, frumentu in casa e panuzzu cci ha aviri;	li 'ntrallazzista giravanu 'ntunnu, trafichiannu granu a vagunati, farina ed autri merci raziunati. E sti tali non eranu arristati ppi li cummerci so' pocu puliti, ma vuscavunu sordi a carrittati senza pàtiri mali i aviri liti, a dannu di lu populu 'nnucenti vittima di la guerra e di sti genti! 'Nta 'n'attimu di poi pigghia la mira e ad un carabineri 'mpettu spara; ddà 'nterra cadi chiddu, comu pira [471] e l'alma di iddu corpu si spripara; ma Turi vinni pur 'iddu firitu e si va rifugiau jntra 'ncannitu. Ddà s'infasciau lu fiancu culpitu ccu strisci di cammisa; e 'nsanguinatu s'alluntanau, strisciannu, di ddu situ, versu un lucali assai cchiù riparatu,

[471] Il milite ucciso fu Antonio Mancino.

guerra o non guerra, ammassu o senza ammassu non si po stari di lu pani arrassu!	aspittannu la notti fridda e scura, mentri un duluri acutu lu turtura.
E si partiu di novu a sveltu passu ppi riturnari ‘nta ddu locu stissu unni un massaru ccu lu coddu grassu cci avia frumentu e lu vinneva spissu; du’sacchideddi ddà si n’accattau e versu la so casa lu purtau.	Un so’ cumpagnu lu raggiungi, allura, e di ddu locu si lu porta fora Turi a so matri cunta l’avvintura, l’abbrazza e parti, sanguinanti ancora, versu la macchia, versu la muntagna ca ppi sett’anni fu la so cumpagna.
Ma quannu a “Quar di Mulini” arrivau, ‘na pattuglia, in sirviziu, lu scupriu[458] e lu frumentu cci lu siquistrau senza ca Turi potti diri “ciu ,,: cci avia lu sangu all’occhi e ‘ncori l’ira e di la tasca ‘na pistola tira.	Ma Turi di dda sorti non si lagna, cridi aviri raggiuni e nesci l’ugna; si fa briganti senza mi si spagna e amaru ppi piggharlu a cu ‘cci ‘ncugna. un dutturi cci cura la firita e di banditu ‘ncuminciau la vita!
La prima vinnitta Lu cori cci batteva di cuntinû ca di la casa so stava luntanu e c’era nustalgia sira e matinu	*Unn’è Turiddu? Unni s’ha ‘nficcatu?* *parrati prestu, non vi stati mutu* *sannunca ni viniti ammanittatu*

[458] Il fatto accadde il 2 settembre 1943 e la pattuglia era composta: dal carabiniere Renato Rocchi, dal milite Antonio Mancino e dalle guardie campestri giurate Giuseppe Baron e Vincenzo Manciaracena.

jintra lu pettu di Turi Giulianu;	*senza spiranza mi cci aviti aiutu.*
e ‘na nuttata ca disiu cchiù ‘ntisi	*Signuri,* cci rispusi, *fussi pazzu!*
di la muntagna scisi a lu paisi.	*a me figghiu la spia nonn cci fazzu!*
Quannu li pedi ‘nta la casa misi,	Lu maresciallu lu pigghiau ppi ‘nvrazzu
lu cori s’allargau, mangiari vosi;	*badati* dissi *ca cchiù non ni pozzu*;
e di dda notti ‘mpoi, duranti un misi,	*mi la pagati cara si m’incazzu*
a lu spissu a la casa s’arricosi;	*ca non supportu stu silenziu rozzu.*
ma l’Auturità ca vigilava	po’ dumannau a la matri e a li parenti,
‘n rastrellamentu subutu urdinava.	ma sapiri non potti propri unenti.
E Muntilepri prestu circunnava	Lu sottufficiali era furenti,
ppi quantu nuddu nèsciri puteva;	e Turi si ni stava ‘nta dd’istanti
Turi, dda notti, in casa si truvava	vicinu ad iddu ccu’ cori a li denti,
e lu comu scappari non sapeva;	mancu a ‘n palmu di spaziu distanti;
ma so patri un rifuggiu cci truvau	ma lu rifuggiu so era sicuru
tra muru e muru e ddà si v’ammucciau.	pirchì scavatu dintra di lu muru.
Invanu la pattuglia lu circau.	C’era don Cicciu Natali[472] ddà puru,
‘nvanu tutta la casa pirquisiu:	lu ziu di Giulianu, ‘n omu alteru,
Turi Giuliano ddà non si truvau	ca ccu frischizza e ccu lu tonu duru
pirchì non c’era vuluntà di Diu.	dissi a lu maresciallu: *Ppi daveru*

[472] Francesco Canale, zio di Salvatore Giuliano, soprannominato U Canalunu,…

lu maresciallu, arrivannu a stu statu,	*vossia è cunvintu ca 'nta stu* lucali
a lu patri spiau tuttu 'ncazzatu:	*c'è me niputi Turi tali e quali?*
Certu, don Cicciu, chissu è naturali,	*Chi successi? chi fu?* Ognunu dici,
è cca, sicuru, e nesciri non vali;	apri la porta, ma po' chiudi e taci
sugnu beni 'nfurmatu e a nenti voli	sapennu comu ammazza li nnimici
appizzari lu tempu e li paroli.	Turi Giulianu e di 'nzocché capaci;
si cci risulta, lu circassi allura,	perciò tant'è lu scantu e lu timuri
ma chiddu è supra a la muntagna, a st'ura.	ca nuddu parra cchiù a so disfavuri.
Lu maresciallu di cchiù s'accalura	Intantu l'individui piggiuri:
ppi ddu silenziu ca cuntinua ancora	genti scappati di 'nta li galeri,
e a lu patri di Turi ccu primura	sbannati di la guerra, disirturi,
lu fa arristari e si lu porta fora;	latri di passu, ccu contrabbandieri,
lu banditu, ca assisti a tali scena,	affascinati di Turi Giulianu [473]
voli sparari, ma di poi si frena.	a frotta versu d'iddu si nni vanu.
L'anima so e la menti s'avvilena	Capu lu ricunusciunu e suvranu,
d'odiu e di vinnitta suvrumana	capaci, 'ntiligenti e malandrinu
e chista prima idia frinata appena	e si furmau 'na banda a manu a manu
s'ingigantisci, quannu s'alluntana;	guidata d'iddu c'happi snesu finu

[473] Tale fascino conquistò pure i fratelli Antonio e Giuseppe Cucinella di Montelepre, appartenenti a brava operosa famiglia di contadini, i quali con la fantasia colpita d'entusiasmo per le gesta di Giuliano, lo seguirono, diventando poscia luogotenenti e consiglieri apprezzati del brigante.

un ghiornu scinni a Muntilepri apposta,
ppi dari ‘na tirribili risposta.

A du’ carabinieri ddà s’accosta,
calmu e tranquillu; poi ccu mossa lesta,
senza pinsari chiddu ca cci costa
cci spara a tutti dui precisu ‘ntesta;
mureru li du’ giuvini ‘nfilici
e accussì Turi la vinnitta fici!

Natali di sangu

S’avvicinava lu santu Natali
e Turi ‘ncasa so’ passarlu voli,
pirchì crideva giustu e naturali
di la famigghia aviri lu cunsoli,
comu quann’era ancora un cittadinu
senza di ‘ncoddu ddu malu distinu!

lu cori cci l’aveva ancora chinu
di la ducizza d’un tempu luntanu,
quannu l’amuri so cci avia vicinu,
l’amuri spinsiratu e ghiuculanu;
e rivideva l’occhi luminusi

e ppi tant’anni tinni lu cumannu
facennu tanti vittimi e luttannu.

Non cci putìa né astuzia, né ngannu,
né forza, né curaggiu e mancu sennu;
nuddu parrava a li tempi di tannu
pirchì ognadunu avia scantu trimennu;
perciò l’Autorità era imputenti
contro di Turi e contru li so genti!

e fabbricava ccu la fantasia
l’incontru chinu d’affettu e di gioia,
l’incontru cchiù amurusu ca cci sia;
senza pinsari a lu distinu boia
ca lu tineva ‘mpintu a la galera
ppi li dilitti c’avia fattu a schera.

Ma ppi Turiddu scantu non cci n’era,
non canusceva ‘nzocch’è la paura
e dicisi lu modu e la manera
di jiri a Muntilepri a tarda ura
a la vigilia di Natali appuntu
ppi gòdiri la festa appena juntu.

di Mariannina so', dd'occhi amurusi.	Però non riniscìu tuttu lu cuntu,
	ppi quantu fussi attivu e stassi attentu,
Si ricurdava quannu cchiù carusi,	pirchì la polizia 'nformi avia assuntu
gniornu l'avvicinau trimannu quasi,	e di Turi sapia lu sentimentu :
e cci dissi paroli affettuosi	sapia l'amuri ca nutreva 'mpettu
ca di l'amuri foru primi basi,	e ppi la casa so tuttu l'affettu.
ed idda, russa 'nfacci e affruntusedda,	
la manu cci stringìu e scappau, la bedda.	Lu culunnellu dissi: *Ccà l'aspettu,*
	ca ppi Natali scinni lu picciottu;
In cori si sintia tanti cutedda	*ni sugnu sicurissimu, e scummettu*
a ddi ricordi ca vinianu a fudda	*ca mi lu mangiu megghiu d'un biscottu*!
ppi disturbari li so cirivedda	Turi, difatti, di 'nta li muntagni
e faricci satari la midudda;	scinniu 'mpaisi 'nsemi a li cumpagni.
cu sa, pinsava, *siddu 'ncasa mia*	
pozzu truvari a la bedda Maria??	Sparau, difatti, e fici sangu e dannu
	'ncarabineri cascau muribunnu[474];
E allura s'abbruciaru li… castagni,	nuddu si figurava tali 'ngannu,
pirchì la polizia ci misi 'mpegni;	nuddu crideva sta surprisa, attunnu;
e fu na notti d'arresti e di spagni,	ma la surprisa, durau pocu pocu
di scaramucci, di scaltrizzi e 'ngegni:	e 'ncuminciau un fittu e duru focu.
non pottiru scappari li briganti	
	Ntrunava la campagna 'nta ddu locu

[474] Il carabiniere ucciso da Giuliano in questa impresa fu Aristide Gualtieri.

e vinniru arristati tutti quanti.[459]	ca la maschittaria faceva l'ecu;
	po' quannu Turi fici lu so sfocu
Scappau sulu Giulianu 'nta dd'istanti,	smittiu la lotta ed acchianau di sbecu
ca fu cchiù furtunatu veramenti;	sulu suliddu la muntagna cara
ma fu pigghiatu di un'ira giganti	ca ccu li so' caverni lu ripara.
ca lu so cori scunvulgiu 'nta nenti;	
cci parsi un'ingiustizia nadurnali	Era cuntenti di ddu spara spara
ddu 'nchetu 'nta la notti di Natalia.	pirchì li so cumpagni 'nta chidd'ura
	sapevanu ca Turi si pripara
E peggiu di Lucifiru 'nfirnali,	ppi libirarli di la so cattura,
vinnitta pensa e la vinnitta voli;	e non eranu affattu abbannunati
scappa e s'apposta attagghiu lu stradali	essennu Giulianu in libirtati.
armatu di lu mitra e du' pistoli,	
aspittannu l'amici prigiuneri	Difatti picca jorna su' passati
accumpagnati d''i carabinieri.	di lu Natali, e già limi pizzuti
	cci arrivanu a ddi genti carzarati,
Già prugittatu avia 'nta lu pinseri	pi sirrari li sbarri muti muti . . .
all'autucarru subitu sparar,	e prima ca scurau la settimana
ccu la spiranza ca li cartucceri	libiru ognunu la muntagna acchiana!
putissi prestamenti sbarazzari,	
e libirari d'accussì sparannu	
li so cumpagni ca attaccati stannu.	

[459] Tra i 13 arrestati vi era pure Francesco Canale inteso U Canalunu, zio di Giuliano.

E ccu la libirtà acquistau cchiù gana ogni banditu; e Turi cchiù furtuna, pirchì di la ricchizza paisana pocu cci ni lassau ad ogni pirsuna: ccu estorsioni, ricatti e rapini, dinari ni ‘nsaccava senza fini[460]. Cu avia li casciaforti beddi chìni: li ricchi di la guerra, li baruni e tanti benestanti cittadini, foru spugghiati di li miliuni, mentri Turiddu fa lu ginirusu ccu lu polulu vasciu e bisugnusu. Dava dinari ccu lu pugnu chiusu a cu’ ‘ncuntrava poviru e indifisu; dava l’aiutu s’ ccu fermu pusu, contra lu forti, a lu debuli offisu; e a cu’ giustizia ad iddu addumannava, giustizia, a modu so, sumministrava.	Ma mentri tanta gloria cunquista non dormi la giustizia, non fa sosta, e a Giulianu non perdi di vista, ca la so attività cara cci costa; perciò stenni ‘na riti di spiunaggiu attornu a iddu e ‘nta lu so passaggiu. Ma Turi, sempre all’erta, attivu e saggiu, senti ca attornu ad iddu c’è un maniggiu e lu suspettu veni adaggiu adaggiu ; jintra lu cori so a fari un passiggiu ; senti ‘nta l’aria ca c’è tradimentu ed apri l’occhi cchiui e cchiù sta attentu. C’era ‘nta la so banda, ddu mumentu, un picciutteddu appena appena juntu, ca dichiarava d’essiri cuntentu di fari lu briganti giust’appuntu; e fu propriamenti supra d’iddu ca lu suspettu cascau di Turiddu.

[460] A scopo di estorsione vennero sequestrati milionari: Paolo Giambalvo, Giambattista Virga, Francesco Stabile, Gino Agnello, Antonio Vanella e molti altri, che furono liberati solo dopo la corrisponsione di decine di milioni.

La spia

La fama so cchiù stava e cchiù acchianava;
la stampa, di Giulianu già scriveva,
ed iddu a tali scritti si prjiava
pirchì ‘n’omu impurtanti si crideva.
speci quannu liggiu ‘nta ‘na rivista
ch’era circatu di li giurnalista.

Chi fai a ccammeri? cu’ ti ci purtau
misu vicinu a lu purtuni miu?
lu picciutteddu biancu addivintau,
ma poi ccu vuci ferma rispunniu:
ti visti ca scinnevi a lu paisi
e ppi guardari ti to spaddi, scisi!

Non nni pigghiari cchiù di tali ‘mprisi
ca mi fannu siddiari quasi quasi!
dissi Giulianu; e ddu picciottu ‘ntisi;
lu sguardu d’iddu ca ‘ncori cci trasi
calau la testa e versu la muntagna
ccu Turi rituranu ca l’accumpagna.

Ma cu’va all’acqua a lu spissu si vagna
Lu fici survigliari mentri chiddu
cridia non lu vardassi propriu nuddu;
ma siccomu era ancora picciriddu;
currennu cci siccau lu pidicuddu.
ca ‘na nuttata Turi lu truvau
a Muntilepri e allura cci spiau:

Lu picciutteddu trema e si scunsola,
‘nsuduri friddu di ‘nfacci cci cula,
lu cori ‘nta lu pettu cci fa spola
e ‘ngruppu si cci forma ‘nta la gula
pirchì pensa che Turi non pirduna
e certamenti cchi diri cci duna

Dimmi ‘na cosa, tu, facci di luna,
vinisti appressu a mia sta siritina
ppi scorta, forsi, di la me pirsuna,
comu facisti l’autra matina?
cci dumannau Giulianu furibunnu!
rispunni prestu e jù t’ammazzu attunnu!

Lu picciutteddu, comu un pappacunnu
‘ntartagghia, si cunfunni e va trimannu;

e ddu picciottu ca all'acqua c'incugna	non si sappi scusari pirchì 'nfunnu
e voli cumminari la magagna,	nudda scusa cci avi appi lu so 'ngannu.
di Giulianu va finiu 'nta l'ugna,	*pirchì ascutavi 'nta la porta mia?*
ca doppu pocu jorna fu supprisu	cci dumannau Giulianu. *Tu si spia!*
arreri la so porta ancora misu.	
	No, non è veru, Vergini Maria . . .
Lu sappi Turi e si partiu dicisu	*non sugnu tradituri e mancu boia!*
di puniri l'auturi di dd'abbusu	*Ed ju ti dicu sì ! megghiu ppi ttia*
e 'nta la chiazza lu truvau precisu,	*siddu non fussi natu, figghiu gioia . . .*
mentri ca passiava, lu carusu.	*Ditti, siddu li sai, li to' prigheri*
Ferma cci dissi *senti 'na parola!*	*raccumanniti a Diu, dilli sinceri!*
e la manu purtau 'nta la pistola!	
	Giustizieri
E lu va rinculava ammeri arreri,	
versu lu muru, chinu di fururi.	A la viulenza bruta e sanguinusa,
Non m'ammazzari, Turi, non su'veri	Turi Giulianu uneva qualchi 'mprisa
li to' suspetti, parola d'onuri!	d'una buntà gintili e ginirusa
Ma Giulianu l'ariddu tirau	ca la so fama finu 'ncelu jisa
e lu picciottu stinnicchiau[461].	e si parrava, 'nta la Conca d'Oru,
	di lu so cori bonu, tutti a coru.
Po' supra di iddu corpu cci lassau	

[461] Anche i fratelli Mariano e Giuseppe Misuarca, sospettati di spionaggio caddero sotto il fuoco del mitra di Giuliano, che li giustiziò in pubblica piazza.

‘nfogghiu di carta scritta e si ni jiu; e ‘nta du fogghiu, a lapis, signau quatrru paroli ca a tutti attirriu: “**Giulianu accussì, in ogni mumentu** **li spii punisci ed ogni tradimentu!”** Li genti si pigghiaru di spaventu, stu fattu cci bastau ppi aviri scantu silenziu ed omertà ficiru aumentu, ca nuddu jiri vulia a lu campusantu… perciò la polizia tuccau cchiù duru: nuddu parrava cchiù, peggiu d’un muru. E Giulianu stava cchiù sicuru ‘nta la muntagna misu a lu riparu, mentri la polizia jeva a lu scuru senza nutizii branculannu paru, comu l’orbu ca cerca lu vastuni inutilmenti ‘nta li gniuni gniuni! Chissu cci avia frumentu, pasta ed ova e ccu l’usura a creditu vinneva, azziccannu accussì pungenti chiova a li clienti poveri ca aveva	Ca Turi, ccu grannizza e ccu dicoru aiutava li poviri daveru, e li trattava comu frati e soru, mentri era ccu li ricchi tantu feru ; e sparteva dinari in quantitati ad urfaneddi, viduvi e malati. *Vui non aviti nenti mi mangiati* *e c’è cu’ n’havi assai cosi squisiti* *ad iddi cci livai zoccu bramati* *e vi li mannu a vui ca fami aviti.* Dicia Giulianu a cu’ benificava E mangiari e dinari cci mancava. E comu un giustizieri praticava; di giudici e carnifici faceva; cu’ di li puvireddi apprufittva la so cunnanna sicura l’aveva e la giustizia so ppi primu prova un drugheri chiamatu Terranova. ppi aviri avutu spissu lu difettu di ‘ngannari li genti ‘ncuttu ‘ncuttu,

e guadagnannu lu milli ppi centu quannu vinneva ‘nchilu di frumentu. Quannu sappi stu fattu, nta ‘nmumentu Turi Giulianu cci fici lu . . . cuntu : lu strascinau in piazza senza stentu e la sintenza cci liggìu a ddu puntu ; po’, quannu ‘na prighera ricitau, ccu li so manu lu giustiziau ! A ‘ncertu Nardu Gritti, ca rubau ‘na vacca a un puvireddu e si ni jiu dicennu: Giulianu mi mannau, a corpa di pistola lu finiu e attagghiu lu cadaviri di Gritti lassau quattru paroli chiari scritti. Quattru suli paroli schitti schitti, ma significativi assai difatti: ***“Giulianu non robba mai all’afflitti,,***	un tali Turi Abati, pocu rettu, vinni ammazzatu comu un farabuttu; Turi Giulianu cci fici la . . . festa ccu ‘ncorpu di pistola ‘nta la testa[475] E chissu fici ‘na fini funesta ppi lu mutivu ca essennu a la Posta[476] s’apprufittava ccu’ na mossa lesta supra certi dinari misi in sosta e mannati di genti paisani emigrati in paisi assai luntani. Un gniornu ca vardava vaddi e chiani ccu lu so cannucchiali, visti infini, du’ picciriddi figghi di viddani, ca chiancevunu forti, li mischini ; Turi Giulianu si cci avvicinau e cuntu di ddu chiantu addumannau. *Un briganti li sordi ni rubau!*

[475] Tali episodi sono stati raccontati anche dal giornalista americano Michael Stern che nel 1948 riuscì ad avvicinare il brigante Giuliano nel suo “regno”.

[476] Salvatore Abate fu ricevitore postale di Montelepre.

però a li ricchi sì, quannu cci ammatti,,”	*Una di ddi carusi rispunniu*
e cu’ sappi o liggìu tali biglietu	*li sordi ca me patri n’affidau*
pinsau ca lu so agiri era currettu . . .	*pp’accattari la spisa, Santu Diu!*
	Eranu quattru mila e rutti liri
Turi si cummuviu sintennu diri	e non putemu a la putia cchiù ghiri.
ca li carusi aveunu a turnari	
senza la spisa e ccu dispiaciri	E cci fici un inchinu lestamenti,
ppìaviri persu puru li dinari;	vasannuci la manu ‘nta dd’istanti
‘nficcau la manu ‘nta la so sacchetta	comu si stila tra nobili genti
e cci desi dinari in tutta fretta.	quannu a ‘na dama si ci sta davanti:
	Vossia, duchessa, m’havi a pirdunari:
Turnati a vostra matri ca v’aspetta,	*siddu mancu mi fici annunziari.*
jiti tranquilli ppi la strata tutta	
ca guai a cu’ vi fa qualchi tichetta	*Ed allura mi vogghiu prisintari:*
dissi Giulianu ccu la vuci asciutta;	*sugnu Giulianu e cci lu voghiu diri.*
e li du’ picciriddi si ni eru	*Oh, caru amicu miu, lu to parrari*
surridenti e filici ppi daveru.	*mi fa daveru un immensu piaciri;*
	lo patri comu sta, lu ginirali
‘nfunnu era chissu ddu briganti feru	*ddu gran simpaticuni e giniali?*
ca trimari facia un Paisi paru:	
ccu li superbi spietatu e siveru,	*Ma no, duchissa, non sugnu ddu tali*
ginirusu ccu cui non ha dinaru;	*amicu ca cci paru, e mi ni doli;*
ma fu macari un latru gentilomu	*jù sugnu lu briganti tali e quali*
ppi cui acquistau cchiù fama lu so nomu.	*ca d’accussì lu me distinu voli;*

Latru Gentilomu

La duchissa cci fu di Pratu Amenu[462]
ricca di terri, di giuielle e granu,
ca un gniornu in casa so, nentidimenu,
davanti cci spuntau Turi Giulianu,
vistutu ccu eliganza veramenti
e ccu l'aspettu allegru e risulenti.

La duchissa sbattiu l'occhi cchiù 'ncutti
e bianca addivintau comu lu latti;
doppu rispusi ccu paroli rutti:
li me giuelli non cci l'àju difatti…
sunnu a Palermu 'nta la casciaforti
a lu sicuru d'ogni brutta sorti!

Mi risulta, però, e lu dicu forti,
ca li giuelli su' a nautra parti:
precisamenti arreri di ddi porti
e chiusi 'nta un lucali fattu ad arti.
Jù, 'nveci, vi ripetu e v'assicuru
cu non su' 'nta sta casa, vi lu giuru!
Turi Giulianu, 'intisu lu banditu,
circatu di la liggi in ogni situ!

Ma non schirzari, giuvanottu arditu,
non cridu a zoccu dici, arrisoluto
dicu la viritati e la cumplitu
dicennuci pirchì sugnu vinutu:
vinni ppi aviri li giuelli tutti
si non voli suffriri peni brutti!
Ma Turi s'accurgiu 'nta chidd'istanti
ca la duchissa avia grossu e lucenti
a lu jitu un aneddu di brillanti
daveru favulusu e supprinnenti
e ccu lu fari cirimuniusu
dissi: *Ch'è bellu! chè meravigghiusu!*

Chissu è un ricordu caru ed amurusu,
rispusi la duchissa bianca in visu,
"pigghiati tuttu zoccu ccà c'è chiusu
ma lassati st'aneddu unni sta misu!
Giulianu cci fici un novu inchinu
e cci sfilau l'aneddu tantu finu!

[462] Anche tale episodio è raccontato dal giornalista Michael Stern.

Allura mi nni vaju e non mi ni curu…	Mentri nisceva, poi, lu malantrinu
però l'avvertu e cci lu dicu chiaru	un libru vitti supra d'un divanu; [477]
ca li me genti ccu lu cori duru	arreri riturnau, cci jiu vicinu
di già li so niputi si rubaru	e lu libru pigghiau 'nta li so manu.
e si voscenza non voli cchiù dannu. . .	*"Duchissa, dissi, cci nni dispiaci*
mi duna li giuelli e cci li mannu !	*pristarmi stu libri ca mi piaci?"*
La duchissa arristau tutta trimannu	E si ni 'mpusissau in santa paci
a ddu parrari d'accussì trimennu	sempri ridennu e allegru 'nta la vuci;
e s'arrinniu di Turi a lu cumannu,	ma pocu jorna doppu, fu viraci:
mentri lu cori so jeva chiancennu;	lu libru a la duchissa cci cunnuci
e li so perli, cullani e diamanti	accumpagnatu d'un brvi biglietu
fineru 'nta la tsca d'un briganti.	unni cci scrissi beddu chiaru e nettu:
Duchissa, lu so libru cci rimettu	E si cerca pigghiarlu ccu li boni,
doppu avirlu liggiutu beni tuttu	di trattarlu d'amicu, sempri beni,
e cci lu tornu pirchì si prumettu	però partennu ccu l'intinzioni
mantegnu sempri e non mi pari bruttu;	di fari un pattu ca frutta e cunveni;
la me parola è una e ferma comu	ma 'nta stu mentri Turiddu Giulianu
è ferma chidda d'ogni gentilomu!	non si ni stava ccu li manu in manu.
Lu pattu ccu la mafia	

[477] Il libro di cui parla era "la Battaglia" di Steinberck.

Cadutu lu fascismu, veramenti la mafia si misi prestu avanti e cumposta di ricchi pussidenti di blasunati e di genti ‘mpurtanti, la cumannu di l’isula pigghiau e prestu la Sicilia duminau. La mafia a ‘ncertu putnu s’addunau ca Giulianu non era un babbeu ed un accordu allura prugittau ccu ddu briganti tanti reu, pinsannu a zoccu dici un muttu anticu “accarizza lu forti e fatti amciu”. Non cci cunveni aviri ppi nimicu un omu tali ca non vali pocu, un pirsunaggiu ca non è cchiù nicu e ‘nta lu munnu ormai s’ha fattu locu, unu ca duna allarmi e suggizioni a tutta quanta l’intera Nazioni!	Di supra di ‘na roccia, di luntanu, vitti di Muntilepri assai vicinu ‘na culonna avanzari ‘nta luc hianu e ‘nta nenti signau lu so distinu: s’apposta ‘nta ‘n lucali prestamenti dispunennu a scacchera li so’ genti. Lassau passari pacificamenti lu grossu di la schera, ch’era avanti, e fici focu immediatamenti supra l’ultima machina passanti unni lu capitanu si truvava ca di nomu Paganu si chiamava. Lu michisnu ddà ‘nterra stramazzava ‘nsemi ccu li tri militi ca aveva; la machina po’ doppu s’abbruciava mentri Turi Giulianu si ni jeva e quannu riturnaru ammeri arreri chìssu truvaru li carabineri;

Turi Giulianu fici lu pinseri	*In cumpensu,* però*, la mafia dici*
lu restu di la truppa d'attaccari	*niu prutiggemu a tia e semu capaci,*
e misi in azioni li so' scheri	*ti prutiggemu contru li nimici*
ca comu pazzi 'ngignaru a sparari	*e tu poi travagghiari in santa paci*
ammazzannu e firennu lestamenti	*e siddu fai ricatti, li dinari*
carabineri, surdati ed agenti.	*ti li siggemu nui, non ti scantari.*
Perciò la polizia era furenti	*Ppi stu serviziu, però, tu ha' pagari*
e dda jurnata fici 'nta ddi munti	*un tantu quantu ca s'ha stabiliri*
lu megghiu di li s' rastrellamenti	*e finu d'ora putemu fissari*
circannu a Turi 'nta tutti li punti,	*a deci liri ppi ogni centu liri.*
ma, tirannu li summi, a la scurata,	Lu briganti accittau tali pruposta
a manu leggi fu la ritirata.	fatt ccu tantu smaccu e facci tosta!
	Lu fistinu
Doppu st'mprisa di vasta purtata,	L'accordu cu la mafia lucali,
la mafia si dicisi 'nta 'na vota	zucchiru misi supra di lu meli
e un messu spidiu a Turi 'na nuttata	e lu pristigiu addivintau tali
ppi stabiliri un pattu a lingua sciota.	ca Giulianu è purtatu a li celi:
Avvisatu, Giulianu, l'aspittau	crisci d'autorità fora misura
e lu pattu accussì si cumminau.	e ingigantisci assai la so' figura.
Un pezzu 'nta dda notti si parrau,	Upravanu frattantu, 'nta cchidd'ura,
ma infini tra li dui si stabiliu	autri briganti 'nta dda zona amara:

un tali accordu ca cchiù aumintau	c'era Vitali, ca dava paura,
la potenza di Turi e la spingiu,	Badalamonti, Tinervia, e Cucchiara,
pirchì Giulianu la prumissa fici	Brunu Currau, Firuggia, Firranti
di rispittari certi ricchi amici . . .[463]	e Gianni Terzu, firoci briganti.
Sfruttavunu, sti tali, tutti quanti.	La popolazioni, d'autru cantu,
La fama di Giulianu, giornalmenti,	era d'accordu ad iddu 'nta stu puntu
agennu in nomu so' e facennu tanti	e la giustizia so' stimava tantu
dilitti contru li poviri genti;	e li so' 'mprisi tineva in bon cuntu;
ma quannu Turi sappi tali agiri	tantu ca Turi vineva prutettu
di sdegnu si pigghiau oltri ogni diri.	e ricivutu sutta d'ogni tettu.
Pruvava raggia e gran dispiaciri . . .	Jeva a Palermu e truvava lu lettu,[478]
perciò girau, 'nta lu so fururi,	mangiari ed accuglienzi, lu picciottu;
di fari a ddi briganti scumpariri	trattatu ccu massimu rispettu
ca cci davunu tantu disonuri;	comu si fussi un Re capaci e dottu;
e 'ncuminciau 'na caccia spietata	e quannu era firutu, lu dutturi
contru ddi genti in tutta la cuntrata!	truvava sempri prontu di tutt'uri.
La me cuscienza non cci l'haiu macchiata,	Un gniornu un granni invitu fici Turi
diceva Turi, e siddu qualchi vota	ppi li successi d'iddu fistiggiari;

[463] Ricchi feudatari che sovvenzionavano la mafia.

[478] In via Lancia di Brolo, nella casa di Caterina Pizzurro, presunta amante del bandito Antonio Cucinella, trovava sempre accogliente ospitalità di giorno e specialmente di notte. Scrive F. Mondini.

haju tiratu qualchi scupittata	‘nvitau ‘na cinquantina di pasturi
ppi difisa l’hà fattu la me sciota:	ed autri genti fidili macari,
ma ppi dinari mai Turi Giulianu	e a tutti quanti fici l’accuglienza
di sangu s’ha ‘mprastatu li so manu!	ppi dimustrari la benevulenza.
Ju non pirmettu a nuddu cristianu	C’era so matri, ‘nta dda ricurrenza,
di ribari a lu pviri mischinu	e tri signurineddi di la scianza,
o maltrattari in modu disumanu	ognuna di quali a Turi penza
li donni pp un capricciu… di critinu;	sempri ccu fimminili amurusanza:
sugnu ppi la giustizia e mi la vantu	‘Ntonia Lumbardu, Petra Ginuvisi
e guai a cu sbagghia, Patraternu Santu!	E Ciccina Firranti assai curtisi.
Li cosi foru fatti assai pricisi	Però c’era bisognu di luttari
pirchì Turiddu un gran banchettu vosi	si ‘ndipindenza si vuleva aviri,
e vinu russu ca ‘nta ddu paisi	nesciri l’ugna, farisi ammazzari
circa deci anni arreri s’arricosi;	ccu l’armi a manu, soffriri e patiri;
finu a quannu si misi in alligria	a tali scopu, quindi, si furmau
tutta quanta l’intera cumpagnia.	‘n’esercitu ca E. V. I. S. si chiamau.
E ‘ncuminciau lu sonu e l’armunia	Turi Giulianu s’entusiasmau,
ca scacciava lu sonnu ccu la noia;	l’idia cci parsi bona e l’accugghiu;
ognunu canta,ridi e s’arricria	*si la Sicilia è libira,* pinsau
pirchì ‘nta lu so cori senti gioia	*cangia di certu lu distinu miu,*

‘nta dda nuttata tepida d’estati,	*ca cci sarà ‘n’amministia, sicuru,*
specialmenti ddi donni ‘nnamurati!	*e lu passatu si cancella puru.*
Turiddu balla ccu li so’ invitati	Ed jù non restu un pirsunaggiu scuru,
e ccu li donni balla tanti voti:	*diventu un pezzu forti ppi daveru:*
li stringi forti, cci duna vasati	*forsi un Ministru e la famigghia onuru*
mentri cchiù duci si fannu li noti…	*e non briganti ca non vali zeru;*
e a tutti quanti dda notti di Maggiu	*ritornu un omu rispittatu e onestu;*
Turi Giulianu fici lu so’ omaggiu!...	*libiru e senza macchia, prestu prestu!*
La lotta separatista	
C’era in Sicilia un vastu muvimentu	Pinsannu chissu fici un manifestu[479]
ca cchiù si sviluppava in ogni cantu;	ca poi fici affissari in ogni postu
era guidatu d’omini d’intentu,	e fu ppi tanti daveru funestu
dicisi a tuttu e privi d’ogni scantu,	ppi la manera comu fu cumpostu:
ppi la Sicilia nostra siparari	ca Giulianu apriu un arrollamentu
e un novu Statu libiru furmari.	ppi rinfurzari lu so’… riggimentu!
E sudisfattu fu e ni fu cuntentu	Spiddiu la battaglia a manu a manu,
ca tanti giovinotti d’ogni puntu	

[479] Il manifesto fra l’altro diceva: “popolo, centomila lire al mese a chi vuole arruolarsi nella mia banda. Nel nuovo esercito che si costituirà al solo scopo di lottare i nemici della libertà che hanno la sola forza del governo nelle mani, possono partecipare anche le donne.

rispusiru all'invitu a centu a centu ppi fari regnu la Sicilia appuntu, ccu 'ntusiasmu, ccu curaggiu e fidi pirchì a un beni futuru ognunu cirdi. E Giulianu d'accussì si vidi capu supremu di ddi genti e godi; certu è di la vittoria e surridi sintennu ca cci fannu tanti lodi; du culunnellu vesti la divisa e si disponi ppi sta nova 'mprisa. La lotta cuminciau dura e decisa e sutta la bannera giallu-rosa 'nbruttu distinu supra tanti pisa, ca la morti di 'ncoddu si cci posa; ma vana fu la lotta e puru vanu lu sognu fattu di Turi Giulianu!	a Muntilapu cci fu'ncorpu 'nchinu;[480] smubilitau l'esercitu isulanu ca d'accussì dicisi lu distinu; e Giulianu sempri sveltu d'anca tagghiau la corda e si la fici franca.[481] **L'amuri di Giulianu** Cci fu un'arristucratica signura, una duchissa, ricca, bedda, rara . . . ca di Turi Giulianu s'innamura ed un nidu d'amuri cci pripara; po' lu va a pigghia di'nta la muntagna e 'nta ddu nidu, sula, l'accumpagna. E 'nta li vrazza di la so cumpagna Turi Giulianu scorda li cutugna; di li frastorni so' cchiù non si lagna e a focu d'amuri cchiù si 'ncugna ccu l'ardenza, lu slanciu e la pruntizza di la so priputenti giuvinizza!. . .

[480] Il governo per reprimere il moto insurrezionale impiegò reparti di carabinieri, paracadutisti, alpini e fanti. L'assedio di Montelampo fu tra i fatti d'arme il più violento e più cruento e Giuliano vi giocò la sua grossa carta.

[481] Mentre Concetto Gallo, esponente separatista e capo supremo dell'esercito siciliano che combatteva a Caltagirone venne catturato di sorpresa, Giuliano riuscì a sfuggire.

La duchissa lu vasa e l'accarizza,
lu stringi forti forti 'nta li vrazza
e cci parra ccu amuri e ccu ducizza
dicennuci: *Ppi tia jù sugnu pazza.*
Tu sì, Turiddu, tutta la me vita,
lu me distinu, la me calamita!

E all'amuri di cchiù sempri l'invita
ccu la filicità cchiù scunfinata
ca a pocu a pocu sana la firita
di la battaglia e di la ritirata;
e Turi s'illudia ca lu passatu
era di lu so amuru cancillatu.

Mentri Giulianu filici e biatu
stava 'nta ddu ritiru scanusciutu:
'nta 'na villetta, d'una donna amatu
e di carizzi già menzu sturdutu,
la vuci si spargiu ca lu picciottu
ppi l'Esteru avia fattu lu fagottu.

Ma dd'amuri finiu tuttu di bottu
pirchì accussì la sorti avia priscrittu
e ppi Turiddu fu comu un cazzottu

Pirchì la duca, ccu la vuci spissa
la richiamau a Palermu a tutta cursa
e Turi cumprinniu comu idda stissa
era custritta a fari comu n'ursa
e lassallu, accussì, poviru Turi,
senza cchiù lu cunfortu di l'amuri.

L'addiu fu longu, chinu di caluri . . .
e Giulianu fici stu parrari:
si gniornu lu distinu tradituri
vulissi ca m'avissiru ammazzari,
l'ultimu miu pinseri, goia mia,
stanni sicura ca sarà ppi ttia!

Nta stu frattempu, però succidia
qualcosa ca a Giulianu desi noia:
diputatu lu populu vulia
Cuncettu Gallu, ccu affettu e ccu gioia;
perciò ddu capu di siparatista
ppi diputatu vinni misu in lista;

Mentri ca lu guvernu, a prima vista,
'na larga sanatoria desi, apposta,
'na speci di pirdunu ca cunquista

ca ricviu d'un vrazzu forti e grittu,
quannu l'arristucratica duchissa
cci dissi "*addiu"* e lu lassau di fissa.

e Turi si jttau all'abbannunu
ccu lu so cori chinu di vilenu;
l'hannu tutti ccu mia, jù mi n'addunu
dicia a lu spissu-*cù'cchiossai e cu'menu*
ma lu giuru ppi Diu Sacramintatu
o mortu o puru jù amministiatu.[464]

E si desi ccu l'anima e lu ciatu,
'npulitica macari, risulutu;
e fici fari cchiù d'un diputatu
circannu voti e dannu lu so aiutu,
ccu la spiranza ca ccu stu sistema
risolviri putia lu so prublema.

Ma nenti vitti mai e di raggia trema;
ddi diputati "tradituri" chiama
"genti vinnuti ccu la menti scema"
la simpatia di tutti e nenti costa;
ma ppi Giulianu, no, non c'è pirdunu
ca li dilitti so' pisanti sunu!

Lu 1 Maggiu di Portella

Ppi lu primu di maggiu fistiggiari
si riuneru li lavuraturi,
ccu banneri e ccu canti tutti pari
omini, donni, vecchi e criaturi,
'nta 'na chiana rucciusa e sularina
ca a San Giuseppe Jatu era vicina. [482]

Ma versu di li deci di matina,
mentri cu' canta c'è, cu' balla o sona,
sì 'ntisi scrusciu di na sparatina
e bummi a manu peggiu di li trona
e si vittiru moriri di genti
tra chianti, tra duluri e tra spaventi.

"Chi successi? Chi fu" diri si senti;
dda straggi è inaspittata è 'mprissiunanti,

[464] Avrebbe dato i suoi servizi a chiunque purché in cambio gli fosse promessa la riabilitazione.

[482] Portella della Ginestra.

e l'amminazza, e fa vinniti, e 'nfama, [465] pirchì ppi fissa si vitti pigghiatu vota ppi vota d'ogni diputatu.	nuddu di lu pirchì capisci nenti, ma li firiti e morti sunnu tanti [483] ca tutta la Nazioni s'indignau e a Giulianu la cupra accullau. [484]
L'intirvista	
Passavunu li misi e li simani e Turi cchiù putenti si ritenu : s'attacca a focu ppi ghiurnati sani, ammazza, scappa e sempri in salvu veni; e 'nta lu munnu, supra li giurnali, si leggi lu so nomu tali e quali.	Stern, tanti dumanni cci faceva supra li donni ca Turiddu amava; e lu banditu a tutti rispunneva e di la vita d'iddu cci parrava; 'nfini cci dissi: amicu, Giulianu tantu tristi non è comu lu fanu!
Lu chiamunu *"briganti giniali"* ed ogni donna canuscirlu voli, ppi la biddizra mascula carnali ca ad iddu attribuirisi si soli, e ppi l'audaci vita d'avvinturi, ppi li battagghi so' e ppi li so' amuri.	'Ntuttu lu munnu sti fatti si sanu e la curiosità ci happi d'unu di chiacchiarari cu ddu cristianu ca non avia paura di nessuno; tra chissi, Cyliakus Maria,

[465] La vendetta di Giuliano si inizia con la uccisione dei sindacalisti Miraglia, Macchiarella, Maniaci, Pipitone, Placido Rizzotto, Cangelosi e l'assalto alle sedi delle organizzazioni di Borghetto, Terrasini, Carina, Cinisi e Monreale.

[483] Dieci morti e venti feriti.

[484] Giuliano si dichiarò l'autore della strage affermando di avere commesso il maggiore errore della sua vita. Essendo il relativo processo in corso d'istruttoria, non ritengo opportuno dare altri particolari in merito.

Un ghiornu ‘ngiurnalista di valuri[466] si parti di l’America a ccàmmeri ppi ‘intervistari a lu briganti Turi e ‘nta la patria so turnari arreri ; siccomu sappi fari ed era astutu, di lu briganti vinni ricivutu. E lu briganti non si stesi mutu parrau comu fu un capu di Statu; a Truman ‘na littra cci ha scrivutu e ccu lu giurnalista l’ha mannatu, dicennuci com’iddu pritinneva ca l’isula all’America si uneva. E tanti jorna ‘nsemi dimuraru ccu lu briganti ca la riciviu; ‘nsemula ad iddu si fotografau, e l’adurava comu fussi un Diu; Turiddu la trattau, la sudisfici…	‘na giurnalista ca curaggiu avia. Sta tali di la Svezia si partìa ppi vèniri ‘nSicilia, senza noia, ca a Turiddu canusciri vulia e lu ‘ncuntrau ccu sincera gioia, pirchì quannu ‘nta l’occhi lu guardau subitamenti si ni ‘nnamurau! ‘Nta sett’anni diversi cci ni sunnu Culunnelli e Quisturi a lu cumannu, [485] ca luttanu a Turiddu fina ‘funnu: ma senza fruttu, pirchì nenti fannu; anzi Giulianu acquista cchiù ‘mpurtanza e lu prestigiu so cchiù avanza. E ccu la sicurizza e la baldanza avanzava di cchiù la so’ putenza e ‘na sifda lanciau ccu tracutanza a lu guvernu, senza mi cci penza, ppi un duellu a lu mitra o a la pistola

[466] L’americano Michael Stern.

[485] Il generale della polizia D’Antoni, Messana, Coglitore, Vicari ed altri.

e un puema d'amuri poi cci fici.[467]	di cui era maestru e facia scola.
Ddu incontru la rinniu tantu filici ca cchiù non happi abbentu e mancu paci, e lu viaggiu di novu rifici ppi truvari a Turiddu ca cci piaci; però, sta vota, ni vinni arristata e di la polizia rimpatriata.	E deci ni sifdau 'nta 'na parola, deci ministri 'nta 'na vota sula, [486] De Gaspiri cumprisu; e si cunsola Ca Scelba accetta e cci tagghia la gula: ma nuddu l'accittau, logicamenti, e Turiddu ristau troppu scuntenti,
La stragi di Bellolampu La lotta siguitava ccu fururi tra Giulianu e li carabineri: attacchi e contrattacchi di tutt'uri, rastrellamenti, arresti e morti, arreri! Sempri guirriglia, anzi: guerra attunnu ca faceva parrari menzu munnu.	Lu Cumannu, 'nPalermu, si primura e a Bellulampu va ccu vucca amara;[487] ma Turi cci pripara un'avvintura c appi furtuna non cci costa cara: a 'ncertu puntu li pigghia di mira e bummi a manu e scupittati tira.

[467] In questa occasione il brigante ebbe a palesarsi anche poeta e nell'imminenza della separazione recitò i seguenti versi d'un poema d'amore che aveva scritto per la giornalista e che lei ascoltò rapita: *"vinisti di la nivi a lu me solu, sula cu lu curuzzu intra li mani – comu la Madunnuna a lu Figghiuzzu – ma iù lu ciuri volli e non lu pani".*

[486] Le condizioni di sfida erano fra l'altro: "se vinco prenderò il comando del governo, se perdo mi affiderò al loro giudizio".

[487] Andarono a Bellolampo: l'ispettore Generale Ciro Verdiani, il generale dei CC. Polani, il colonnello Tuccarin, il maggiore Jodice e il vice questore addetto. Essi si sono salvati dall'agguato teso da Giuliano, per puro miracolo.

Studia un pianu strategicamenti
ca l'azioni sviluppau in dui punti:
a Bellulampu; e cchiù pricisamenti
'nta la caserma ca attaccau difrunti
a lu scopu precisu d'attirari
forzi di polizia da massacrari.

Comu, difatti, vitturu arrivari
carabineri in massa 'ntu du' uri,
ccu autucarri, armati tutti pari
d'armi muderni di centu culuri,
ppi dari aiutu a li carabineri
in lotta ccu briganti tanti feri.

Ma Turi aveva fattu lu pinseri
di 'na pocu di chiddi stirminari
e aveva misu 'nta du' cantuneri
'na grossa mina pronta ppi sparari;
'na mina ca sparau a 'na data ura
ed un macellu fici, addirittura[468].

Giulianu vulia, jntra dda sira,
liquidari in qualsiasi manera
l'Ispitturatu ca in machina gira,
ccu li so' dirigenti misi a schera;
ma l apinsata non cci arrinisciu
c'autri morti non nni vosi Diu!

Lu culunnellu Luca

Ccu tali 'mprisi spissi e tantu audaci
Turi Giulianu la fama si fici
ca lu guvernu non era capaci
di vinciri a Turiddu e fari lici;
e lu guvernu, assai preoccupatu
lu culunnelli Luca cci ha mannatu.

Difatti riuniu li genti soi
e dissi: *Di sta vita mi stuffai;*
vogghiu ca attornu a mia cci sunnu gioi
non chianti e lutti cchiù, ruvini e guai
lu cori mi li detta sti consugghi
ppi dari paci a li nostri famigghi.

[468] In tale imboscata perirono sette carabinieri.

Stu cummannanti è un omu già attimpatu, un tipu ppi daveru risulutu, intilligenti assai e priparatu ad ogni lotta; curaggiusu e astutu, calmu ‘nta lu so fari e assai prudenti canuscennu a Giulianu specialmenti. Turiddu di ddi tempi era furenti pirchì la mtri so’ ‘nta chiddu istanti, accusata di favureggiamenti era ‘ngalera comun a furfanti, e Giulianu non lu suppurtava pirchì la matri so’ troppu stimava. E comu un veru pazzu smaniava: ma tri prestu libira vuleva e all’autorità perciò prissava ppi quantu prestamenti l’assuleva dicennu: *siddu non la libirati,* *farò vinnittti li cchiù spietati.*	E addivintaru comu li cunigghi: spieddu l’attintati e li battagghi, [488] e ppi scansari li mali pirigghi, ppi non aviri cchiù scanti e travagghi, a Luca s’arrinneru tanti e tanti di ddi tirribilissimi briganti. Attornu a Turi si facia vacanti: quasi sulu arristau ammenzu ddi munti; Luca aspittava lu prupiziu istanti ppi daricci lu corpu ‘nta la frunti, e ‘nta stu mentri tuttu priparava ppi quantu ‘nta li riti lu jttava. **La fini di Giulianu** Luca, ‘nfurmatu di certi cumpari, amici di Turiddu e tradituri, sappi di lu briganti tuttu pari li mossi e li prugetti di chidd’uri e sappi puru ca Turi Giulianu già si truvava a Castedduvitranu,

[488] Gli omicidi commessi dalla banda Giuliano ammontano a circa 150, dei quali: 80 carabinieri, 22 agenti di P.S., 8 soldati e il rimanente in civili.

La rimisuru, ‘nfatti, in libirtati
e Turi l’abbrazzau ducentu voti,
l’accarizzau, ci desi vasati
dicennu: *matri, li to’vrazza scioti*
m’attaccaru li mia, e d’ora in poi
jù cangiu vita pirchì tu lu voi.

Pirchì aspittava ca ‘n’aeroplanu
si lu purtassi prestu, a volu chinu,
di la Sicilia so’ tantu luntanu,
ppi non ‘ncappari ‘nta un malu distinu;
‘ntantu ‘nta li vrazza di n’amanti
Turi passava ddà l’ultimi istanti.

Luca predispuniu ppi lu briganti
‘n sirviziu tali ca non ha cunfrunti:
una speci di cinima ambulanti
ca si psustava ‘nta tutti li punti,
La casa allura, si va circunnau,[489]
e appena Turi dda fora nisciu
di ‘cnoddu, a bruciapilu, cci sparau
‘ncarabineri, comu lu scrupiu,
e stramazzau ddà ‘nterra lu banditu
ca ‘ncentru di lu cori fu cultipu[490].

Lu dolu di la matri

Quannu la matri di Turi apprinniu
la fini di lu figghiu, suspirau;
dissi: *sia fattu comu voli Diu!*
e a fari li sirvizi siguitau,
pirchì di dda nutizia ca scunsola
non aveva cridutu ‘na parola.

Me figghiuzzu – pinsau - *a st’ura vola*
‘nta ‘n’ariuplanu granni e forti d’ala,
versu la libirtà ca lu cunsola
e l’alluntana di la vita mala.

[489] Tale servizio è stato effettuato dal capitano dei CC Antonio Perenze col brigadiere Catalano ed i carabinieri Renzi e Giuffrida, il 5 luglio 1950.

[490] Questa la versione ufficiale; tanti giornali affermano, però che Giuliano non fu ucciso dai carabinieri, ma da un suo gregario traditore.

comu ppi fari un film culussali
di suggettu mudernu e giniali.

Un furguncinu fattu tali e quali
comu l'arti priscrivi e l'arti voli:
cupertu di cartelli e di giurnali,
ma d'intra chinu di mistra e pistoli;
e, ccu stu mezzu, se' carabineri
travistiti d'artista, tutti interi.

Evanu avanti e ghevanu 'nn'arreri
ppi lu paisi, senza all'occhiu dari,
e ammucciavanu beni li pinseri
sutta di vesti e sutta lu so fari,
finu a quannu 'nspiuni cci ammustrau
unni Turi Giulianu si curcau.

Mortu truvau a Turiddu Giulianu
e ccu lu pettu di purtusa chinu;
fici 'na schigghia, si turciu li manu
maledicennu lu malu distinu,
po', supra di ddu corpu tantu amatu,
s'abbannunau svinuta e senza ciatu.

Però, arrivannu a Castedduvitranu,
vitti lu sognu so quant'era vanu.

E 'nta lu so duluri senza uguali
dda matri cummuvia puru li celi;
ma a quantum atri Turi fici mali?
quantu agghiutteru lu so stissu feli
chiancennu li so' figghi a chiantu ruttu
e lu so cori si vistiu di luttu?

Ccu la morti di Turi finiu tuttu
nenti arristau cchiù di ddu picciottu,
sulu 'na tomba in locu pocu asciuttu
ca chiudi lu so corpu menzu scottu;
quannu la carni tutta 'nfracidisci,
'n schelitru resta e in ciniri finisci.

Mascali, 7 settembre 1950

Fine

Finito di stampare il 2 aprile 1951.

Figghiu di l'alma mia malasurtatu! (dicia 'nta lu duluri so cchiù acutu) *Binidittu mi si, mi si biatu,* *figghiu di l'alma mia, non c'è cchiù aiutu;* *muristi ca di certu ti tradiu* *qualchi 'nfami, figghiu amatu miu!*[469] Po' doppu 'nta ddu locu si nni jiu unni Turiddu culpitu cascau, e la terra d'attornu arricugghiu sulennamenti e doppu la vasau dicennu: *e lu me sangu tali e quali* *ca sta terra vagnau, sangu ca vali!*	

[469] Al procurato re generale che le chiese se conoscesse a chi apparteneva il cadavere che aveva di fronte, Maria Lombardo rispose: "questo è mio figlio, Salvatore Giuliano, da me partorito 28 anni fa".

Ignazio Buttitta

Lu trenu di lu suli album contenente: *La vera storia di Salvatore Giuliano* 1963.

Ignazio Buttitta testo su Portella della Ginestra 1958

La straggi di Purtedda di la Jnestra

Nni lu chianu di Purtedda,	vennu a còmpiri lu vutu.
chiusu ammenzu a ddu' muntagni,	C'era fudda dda matina
c'è 'na petra supra l'erba,	lu sapeva Giulianu;
pi ricordu a li cumpagni.	ma la folla 'un lu sapeva
All'additta, nni 'sta petra,	e ballava nni ddu chianu.
a lu tempu di li fasci,	Cu cantava, cu sunava,
un apostulu parrava,	cu accurdava li canzuni
pi lu beni di cu nasci.	e li tavuli cunsati
Era Nicola Barbatu, lu medicu	di simenza e di turruni.
socialista di Chiana di Greci…	Picciriddi addummisciuti
A lu primu d'ogni maju,	nni lu pettu di li matri
nni da petra c'è raduni:	picciriddi ncavuseddu
ddu' paroli pi spiranza,	nni li spaddi di li patri.
pi cunzolu a li diuni.	Scecchi e muli senza sedda,

E cu chiddi di la Chiana,	attaccati a li carretti,
cu li robbi di vellutu,	e li cani scapulati
li fidili di luntanu,	‘mmenzu a robbi e bicicletti.
Zitu e zita cu la manu	mitragghiavanu li genti;
nni la manu cu li caddi	comu fàuci ca mèti
zitu e zita chi caminanu,	cu lu focu nni li denti.
e si stricanu li spaddi.	Spavintati pi ddu chianu
E nta l’aria li cìavuri	scappa ognuno e ‘un sapi unni
di jnestra tra li spini,	lu marusu cristianu
nni lu suli c’abbruciava	jetta focu e grapi l’unni.
li spiranzi cuntadini.	C’è cu chiama, c’è cu cerca,
Ogni asta di bannera	c’è cu chianci e grida aiutu!
un marruggiu di zappuni;	cu li vrazzi jsati all’aria,
nni la terra siminata	pi difisa, comu scutu.
la miseria addinucchiuni!	E li matri cu lu ciatu,
Quannu vinni l’oraturi	cu lu ciatu senza ciatu:
acchianò supra dda petra	figghiu miu!, e corpu e razza,
e la fudda: viva! viva!	comu ghiòmmaru aggruppatu.
comu terra chi si spetra.	Supra l’àutu li briganti
L’oraturi di ddu jornu	di li petri arriparati,

era Jacupu Schirò
dissi appena ddu paroli
e la lingua cci siccò!
Di lu munti La Pizzuta,
ch'è rimpettu di lu chianu
spara, supra di la fudda
cu la banda, Giulianu.
A tappitu ed a ventagghiu
e cu strica terra terra
cu lu mussu nni la crita.
Ogni zuccu ed ogni petra
un riparu a li pirsuni,
e li vanchi e li carretti
'na trincera, un bastiuni.
Scecchi e muli pi ddu chianu
ca rumpèru li capizzi,
cu li cani pi d'arreri
abbaiannu scantatizzi.
Dopu un quartu di ddu focu:
vita, morti e passioni;

non allentanu lu focu:
bummi a manu e mitragghiati!
C'è cu cadi e nun si susi
chiudi l'occhi e resta mortu
cu si mangia a muzzicuna
petri ed erba e quagghia tortu.
C'è cu curri e si lamenta
cu li mani a la firita,
cci lavavanu a vasati!
Epifania Barbatu,
a lu figghiu mortu 'n terra
cci diceva: «A li poveri
puru ccà cci fannu guerra!».
'Na picciotta cuntadina
cu lu figghiu nni li vrazza:
«A sett'anni t'ammazzaru,
figghiu miu! Diventu pazza!».
Pi discriviri 'sta straggi.
Cci vulissi un rumanzeri:
'sta chitarra 'un sapi chianciri

li banditi si nni jeru	maliditu 'stu misteri!
senza cchiù munizioni.	Margherita la Clisceri,
Foru centu li firuti	ch'era dda cu cincu figghi,
li calaru a lu paisi	arristò cu l'occhi aperti
nni li spaddi li cchiù granni,	abbrazzata a tutti e cincu!
li cchiu nichi 'n brazza misi.	Nni li vrazza di la morta
E li morti foru vinti,	un sigghiuzzu di 'nnucenti:
vinti morti a la Purtedda:	lu cchiù nicu, ntra la panza,
comu pecuri e crapetti,	chiangi sulu e non si senti!
ammazzati supra l'erba.	Si ddu jti a la Purtedda,
Supra l'erba li chiangeru	ascutati chi vi dicu:
figghi e matri scunsulati:	nni la panza di so matri
cu li lacrimi li facci	chianci ancora lu cchiù nicu!
E li morti sunnu vivi,	
li tuccati cu li manu:	
cu murìu a la Purtedda	
fu la mafia e fu Giulianu!	

Ciccio Busacca

Testo in siciliano	Versione italiana
La storia di Turiddu Giuliano **Il prologo** È arrivatu lu cantastori sicilianu Cicciu Busacca Pi farvi sintiri tutta la storia di lu banditi Giulianu. Vogghiu cantari ccu sensu sirenu Tuttu chiddu ca fici Giulianu. L'omu ca pi sett'anni nenti menu Fici trimari sutta li so manu E pi diri ca Turi fu 'mpurtanti Lu ntitularu Re di li Briganti". La guerra signuri è stata La guerra rovinò a Turiddu E rovinò tanti autri genti poveri Tutti n'arricuddamu ca in tempu di guerra Mancava lu pani. La fami è una brutta cosa La fami è una cosa ca nun si pò suppurtari Li ricchi lu pani lu davanu a li cani Li poveri lu disidiravanu Ma oggi vogghiu pruvari	**La storia di Turiddu Giuliano** **Il prologo** È arrivato il cantastorie siciliano Ciccio Busacca Per farvi sentire tutta la storia del bandito Giuliano. "Voglio cantare con senso sereno Tutto quello che ha fatto Giuliano. L'uomo che per sette anni niente meno Ha fatto tremare sotto le sue mani E per dire che Turi fu importante Lo intitolarono Re dei briganti." È stata la guerra signori La guerra ha rovinato Turiddu E ha rovinato tanta altra gente povera Tutti ci ricordiamo che in tempo di guerra Mancava il pane. La fame è una brutta cosa La fame è una cosa che non si può sopportare I ricchi il pane lo davano ai cani I poveri lo desideravano Ma oggi voglio provare

se veramenti sono nato	se veramente sono nato
Con la malasorti dissi sta vota.	con la cattiva sorte disse questa volta.
Ci dugnu la morti	Darò la morte
A cu leva la panza e li diritti	a chi toglie il cibo e li diritti.
ccussì dicennu sintitusi chiù forti.	così dicendo sentitosi più forte.
E parti ccu li denti stritti stritti	E partito con i denti stretti stretti
Stavota era armatu Giulianu	Stavolta era armato Giuliano
Di na pistola a portata di manu.	Con una pistola a portata di mano.
E dissi oggi a cui mi leva lu pani	E dissi oggi a chi mi toglie il pane
ci levu la vita.	gli tolgo la vita.
Cu st'intinzioni è partitu Giulianu	Con queste intenzioni è partito Giuliano
Carrica lu frumentu e chianu chianu	Carica il frumento e piano piano
Stava turnannu in casa lu mischinu	Stava tornando a casa poverino
Ma duranti la strada cc'incuntranu	Ma durante il cammino incontrò
Di dui carabinieri pi distinu.	Due carabinieri per destino.
Siniti la furtuna, sintiti	Sentite la fortuna sentite
Lu frumentu ci ficiru pusari	Il frumento gli fecero posare
E sparti lu vulevunu arristari.	E addirittura lo volevano arrestare.
Ma Turi quannu ci vidi pigghiari li ferri	Ma Turi quando li vide prendere le pistole
Pi putrirlo ncatinari mischinu	Per poterlo arrestare: poverino
Nun si potti cchiù frinari	Non si poté più fermare
E ntisi'nfocu d'intra lu so cori	E con un fuoco dentro al suo cuore
Po'cu svirtizza incumincia a sparari	Con destrezza incomincia a sparare
Ca unu di dui di corpu morì	Che uno dei due di colpo morì
E l'autru fu firitu gravamenti	E l'altro fu ferito gravemente

E Giuliano scappau lestamenti.	E Giuliano scappò velocemente.
Ma una guardia campestra dda prisenti	Ma una guardia campestre lì presente
Spara contro di Turi sull'istanti	Spara contro Turi sull'istante
Ma Turi fu firitu liggiarmenti	ma Turi fu ferito leggermente
E s'alluntana di ddi canti,	e si allontana da quelle parti,
'ncuntrau n'amicu lu giovini Turi	incontrò un amico il giovane Salvatore
E si mannau a chiamari lu dutturi.	e gli mandò a chiamare il dottore.
L'amicu signuri lo porta suttu un ponti	L'amico signore lo porta sotto un ponte
E partì di cursa e torna di cursa	E partì e tornò in fretta
Giuvanni 'nsemi a lu dutturi	Giovanni insieme al dottore
Lu medicu ca era un gran signuri	Il medico che era un gran signore
Di notti e notti partì a midicari	Di notte in notte parte a medicare
E du picciottu di tantu valuri	A quel ragazzo di tanto valore
Ca risicau la vita pi manciari	Che rischiò la vita per mangiare
I non appena Turi fu guaritu	E non appena Turi fu guarito
Partì in montagna a fari lu banditu.	Partì in montagna a fare il bandito.
Sintiti chi succedi a lu 1943 lu 15 ottobri.	Sentite cosa è successo il 15 ottobre 1943.
Turiddu ca non c'era abiduvatu	Turiddu che non era abituato
'nta li muntagni a fari lu banditu	Nelle montagne a fare il bandito
Passannu un misi s'aveva stancatu	Trascorso un mese si era stancato
E torna n'casa lu giuvini arditu.	tornò a casa il giovane ardito.
Sintiti amici sintiti	Sentite amici sentite
Lu pinsati quannu Turiddu arriva	Pensate Turi quando torna
La matri comu si lu braccia	La madre come se lo abbraccia

Figghiu! Figghiu! Pirchì ti si ruvinatu	Figlio! figlio! Come ti sei rovinato
Pirchì ti sei ruvinatu, guardami in faccia	Perché ti sei rovinato, guardami in faccia
Dimmi la verità, ma Turi per incoraggiare	Dimmi la verità, ma Turi per incoraggiare
la madre e calmare le lacrime ha detto:	la madre e calmare le lacrime ha detto:
“madre fai coraggio	“Madre fai coraggio
Vuol dire che il mio destino è chistu	Vuol dire che il mio destino è questo
Piuttosto sento fame madre, priparami di mangiare”	Piuttosto ho fame mamma, preparami da mangiare”
E mentre iddu manciava sinteva rumura	E mentre lui mangiava sentiva rumori
‘ntorno a la casa.	intorno alla casa.
Rumori di sedia	Rumori di sedia
Patri! Patri, diceva Turiddu, affacciati	Padre! padre! Diceva Turiddu, affacciati
Mi sembra che sentu rumuru stranu	Mi sembra di sentire un rumore strano
Un rumuri can un mi piaci, patri, affacciati	Un rumore che non mi piace, padre,
Viditi chi cosa succedi.	affacciati e vedi che succede.
Lu patri affaccia di la finestra e vidi la casa	Il padre si affaccia dalla finestra e vede la
Circundata da la liggi.	casa circondata dalla legge.
Trimava lu patri: figghiu, figghiu	Tremava il padre: figlio, figlio,
Qualcunu t’ha fattu la spia	qualcuno ti ha fatto la spia
Qualcunu t’ha traditu, figghiu miu	qualcuno ti ha tradito, figlio mio
La casa è circundata, t’arrestunu.	la casa è circondata, ti arrestano.
Trimava du patri ma di cursa a so figghiu	Tremava quel padre ma di corsa a suo figlio
ammucciava ‘nta na scuntigliu	nascondeva dentro un nascondiglio
Ca sicuru c’aveva scavatu	che sicuro teneva scavato
d’intra u muru si truvava	dentro al muro si trovava
d’arreri ‘nquatru e nenti si videva	Dietro ad un quadro e niente si vedeva

la liggi trasi e lu circau invanu	La legge entra e lo cercò invano
a lu banditu Turi Giulianu.	Al bandito Turi Giuliano.
Ddocu lu marasciallu, amici cari,	Lì il maresciallo, amici cari,
ordini desi a dui carabbinieri	ordini diede a due carabinieri
e a lu patri di Turi fici arristari	e al padre di Turi fece arrestare
e si lu porta cu modi siveri.	e se lo porta con modi severi.
Turi dopu successa sta scinata	Turi dopo accaduta questa scenata
Dissi a so matri non stari scantata.	disse a sua madre di non essere spaventata.
Curaggiu matri, me patri tornerà in giornata	Coraggio madre, mio padre tornerà in giornata
E se me patri non torna in giornata	E se mio padre non torna in giornata
Ti giuro matri mia matruzza amata	Ti giuro madre mia povera madre amata
Ca ccu mia sbagghiaru la partita.	Che con me sbagliano la partita.
Si iddu me patri non torna in giornata	Se lui, mio padre non torna in giornata
A quattro a quattro ci levu la vita.	A quattro a quattro gli tolgo la vita.
Simbrava chi schirzava ma sintiti!	Sembrava che scherzava sentite!
Di fatti all'indumani riturnau	Difatti all'indomani ritornò
A Montelepri Turi e s'ammucciau.	E a Montelepre Giuliano si fermò.
Signori ventiquattr'uri hannu passatu	Signori ventiquattro ore son passate
E la parola di Turi era un atto	La parola di Turi era in atto
L'indumani notti Turi ritorna a lu paisi	E l'indomani notte Turi torna al paese
S'informa che il padre non era ancora	Si informa che il padre non era ancora
Uscito.	Uscito.
E si nasconde Turi nda un puntu scuru	E si nascose Turi, in un punto scuro
S'appustau carricatu di nervi e di curriu	si appostò colmo di nervi e di rabbia

E dopo un quatru d'ura c'aspittau	E dopo un quarto d'ora che aspettò
Sintiti amici! Sintiti!	Sentite amici! Sentite!
La pattuglia 'nserviziu nisciu	La pattuglia in servizio uscì
Pigghia la mira e tira lu grillettu	Prende la mira e preme il grilletto
E a tutti e dui ci sbucoi lu pettu	E a tutti e due gli perforò il petto
Signori, ormai Turiddu era un omu	Signori, ormai Turiddu era un uomo
Pirdutu.	Perduto.
Perseguitatu la la liggi al cento per cento	Perseguitato dalla legge al cento per cento
Tutti i delinguenti ca sintevanu u nomu di Turi Giulianu	Tutti i delinquenti che sentivano il nome di Turi Giuliano
Sinni vannu in muntagna, quattru oggi,	Se ne vanno in montagna, quattro oggi,
quattru dumani, quttru dopodomani e la banda crisceva.	quattro domani, quattro dopodomani la banda cresceva.
24 dicimbre 1945	24 dicembre 1945
Eran natali, e Turi Giulianu,	Era natale, e Turi Giuliano
pinsava a la famigghia lu mischinu.	Pensava alla famiglia poverino.
Guardava Muntilepre di luntanu	Guardava Montelepre da lontano,
E aveva lu so cori d'amarizza chinu.	e aveva il suo cuore di amarezza pieno
Pirchì pinsava ca da bedda festa	perché pensava che quella bella festa
La duveva passari a la furesta.	la doveva passare nella foresta.
Se è vero che avete coraggio	Se è vero che avete coraggio
Scendiamo in paese tutti insieme a festeggiare la festa.	scendiamo in paese tutti insieme a festeggiare la festa.
Non si sa mai quello che può succedere	Non si sa mai quello che può succedere

Oggi siamo in liberta domani siamo in carcere Oggi siamo vivi, domani siamo morti e allora tutti in paese a passare la festa di Natale.	oggi siamo in libertà domani siamo in carcere oggi siamo vivi, domani siamo morti e allora tutti in paese a passare la festa di Natale.
Mentri Turiddu radunava la banda in muntagna Il marascialli radunava i carabinieri in caserma. “Dunque ragazzi, non credo che Turiddu la notte la passerà in montagna la notte di natale. Dunque, tutti al vostro posto: speriamo che Turi scende e così lo possiamo intrappolare tutti.	Mentre Turiddu radunava la banda in montagna il maresciallo radunava i carabinieri in caserma. dunque ragazzi, non credo che Turiddu la passerà in montagna la notte di natale. Dunque, tutti al vostro posto: speriamo che Turi scende e così lo possiamo intrappolare tutti.
Così i signuri carabbinieri si appostano E non appena che i briganti arrivano ci danno il fermo. Ma che pensate che i briganti si possono arrendere con una sola parola? Incominciarono a sparare. Quella notte è successa una vera guerra: morti e firiti ci foru ‘nda ‘nterra, però la liggi è sempre liggi, sono stati arrestati tutti i banditi tutti completamente? No! Giulianu scappau di da riti E dissi a li cumpagni “non trimati Ca quantu prima, giuru ca sariti	Così signori i carabinieri si appostano, non appena i briganti arrivano gli danno il fermo. ma che pensate che i briganti si possono arrendere con una sola parola? Incominciarono a sparare. quella notte è successa una vera guerra: morti e feriti ci furono in quella terra, però la legge è sempre la legge, sono stati arrestati tutti i banditi tutti completamente? No! Giuliano scappato da quella rete Disse ai compagni “non tremate Che quanto prima, giuro che sarete,

Di Turi Giulianu liberati”.	da Turi Giuliano liberati”.
Turi si trucca da giudici istrutturi	Turi si trucca da giudice istruttore
Aveva un bel personale	Aveva un bel personale
Non era tanto istruito,	Non era tanto istruito,
la quinta elementare aveva	la quinta elementare aveva
per’ aveva una buona parlantina.	Però aveva una buona parlantina.
Aveva letto diversi romanzi, i documenti ci l’aveva in regola	Aveva letto diversi romanzi, i documenti li aveva in regola
di dove l’aveva presi non si sa.	Dove li aveva presi non si sa.
“Bongiorno: sono il giudice strutturi	“Buongiorno: sono il giudice istruttore,
Sono venuto per interrogare i detenuti	sono venuto per interrogare i detenuti
che hanno portato questa notte.	che hanno portato questa notte.
Mi hanno detto che appartengono alla banda di Turi Giuliano”.	Mi hanno detto che appartengono alla banda di Turi Giuliano”.
Prego signor giudice, si accomodi	Prego signor giudice, si accomodi
Fra qualche minuto ci farò arrivare i	Fra qualche minuto farò arrivare
detenuti.	i detenuti.
Ora pensate man mano che arrivano i detenuti quando riconoscono il loro capo.	E ci pensate quando man mano arrivano i detenuti quando riconoscono il loro capo.
Turiddu: e tu da queste parti?	Turiddu: e tu da queste parti?
“Fai silenzio cretino: assassini e sdisonorati	Fai silenzio cretino: assassini e disonorati
Cerco di sistemarvi tutti.	Cerco di sistemarvi tutti.
Incomincia a interrogarli tutti	Comincia ad interrogarli tutti
e man mano che li interroga	E man mano che li interroga
ci fa portare qualche lima ‘nte celli.	gli fa portare alcune lime in cella.
Così Turiddu se ne va indisturbato,	Così Turi se ne va indisturbato,

i detenuti sono stati rinchiusi nei loro celli.	i detenuti sono stati rinchiusi nelle loro celle.
Ma durante la notte oguno al suo lavoro	ma durante la notte ognuno al suo lavoro
Hanno segato le sbarre; li sbirri legarono	hanno segato le sbarre; gli sbirri legarono
E liberi in muntagna riturnaru.	e liberi in montagna ritornarono,
A lu so beddu capu s'abbrazzaru	al loro bel capo abbracciarono
E di la gioia tinniri un fistinu gridannu tutti	e dalla gioia diedero una festa gridando tutti
Evvia Giuliano ca sappi fari li cosi a puntinu	Evviva Giuliano che ha fatto cose egregie
Ie di Turiddu vinnuru abbrazzati	E da Turiddu sono stati abbracciati
Di veru coru comu tanti frati.	Di vero cuore come tanti fratelli.
Tutti signori domani liberi in montagna	Tutti signori l'indomani liberi in montagna
Abbracciano Turiddu.	abbracciano Turiddu
Turiddu sulu tu putivi aviri sta capacità.	Turiddu solo tu potevi avere questa capacità
Sei viramenti una cannonata.	sei veramente una cannonata.
Io. La colpa è mia se vi hanno arrestati	Mia, la colpa è mia se vi hanno arrestati
Io vi ho liberati. Comunque questo nun cunta,	Io vi ho liberati. Comunque questo non conta,
cunta quello che deve venire	conta quello che deve accadere,
'ncominciando di domani	cominciando da domani
Si devono fare cose pregiate.	si devono fare cose pregiate.
Quali sono sti cose pregiati?	Quali sono state queste cose pregiate?
Di l'indumani 'mpoi foru tassati	Dall'indomani in poi furono tassati
Tutti li ricchi pi comu sapiti,	Tutti i ricchi come sapete,
e cu di sordi vinniru aiutati	e con quei soldi vennero aiutati
diversi puvireddi dipiriti,	molti poveretti deperiti,
pi li poveri era un prutitturi	per i poveri era un protettore
e pi li ricchi lu veru tirruri.	e per i ricchi un vero terrore.
Signori tutti i giornalisti sono partiti	Signori tutti i giornalisti son venuti
Per intervistare a Turiddu,	per intervistare a Turiddu,

per fotografarlo nelle montagne.	per fotografarlo nelle montagne.
Tanti ci sono riusciti	Tanti ci sono riusciti
Tanti non l'hanno potuto trovare.	tanti non l'hanno potuto trovare.
Ma fra tutti quelli che l'hanno trovato,	ma fra tutti quelli che l'hanno trovato,
l'ha trovato anche una bellissima signura	l'ha trovato una bellissima signora.
Era svidisa e bedda pi natura	Era svedese e bella di natura
comu na rosa nta la primavera	come la rosa in primavera.
E tra nda ni munti chini di friscura	E in quei monti pieni di freschezza
Turiddu ammuriggiau ca stranera	Turiddu amoreggiava con la straniera
Ma mentri Turi si sintia filici,	Ma mentre Turi si sentiva felice,
Sintiti chi successi cari amici.	sentite che cosa è successo cari amici.
Mentre Ture signori si faciva l'amuri con la giornalista	Mentre Turi signori faceva l'amore con la giornalista
il maresciallo preparava la trappola	il maresciallo preparava la trappola
Un confidente: giovanotto, so che tu	Un confidente: "giovanotto, so che tu
sei veramente un uomo capace.	sei veramente un uomo capace.
Vediamo se sai mostrare la tua capacità	Vediamo se sai mostrare le tue capacità,
Vediamo se sei capace di farmi pescare a Turi Giuliano	vediamo se sei capace a prendere a Turi Giuliano.
Parti in montagna ti arrolli nella sua	Parti in montagna, ti arruoli nella sua
banda finta di essere un bandito	banda, fai finta di essere un bandito
e mi porti le notizie di tutto quello che fa".	e portami le notizie di tutto quello che fa".
Eh eh eh (risata)	Eh eh eh (risata)
lu giovani cu picca scattrizza,	Il giovane di scarso ingegno,
parte per le montagne	parte tra le montagne umilmente
e iava satannu chiu megghiu d'un grillu	e saltava meglio di un grillo
mi studiava nta lu so cervellu	e nella sua testa studiava

di fari saccittari i testamenti	di farsi accettare al più presto
di Giuliano comu discinnenti.	da Giuliano come discendente.
Il giovanotto signuri senza pensarci due volte	Il giovanotto, signori, senza pensarci due volte
lascia il maresciallo e se ne va in montagna	lascia il maresciallo e se ne va in montagna
allegro e contento e trova a Turiddu:	allegro e contento e trova a Turiddu
“Buongiorno Turiddu,	“Buongiorno Turiddu,
se posso riceviri l’onore,	se posso avere l’onore
voglio essere nella tua banda.	Voglio essere nella tua banda”.
E ci da la mano eh eh (risata).	E gli dà la mano eh eh (risata).
Ma Turi lo guarda in faccia	Ma Turi lo guarda in faccia,
Turi è un uomo esperto.	Turi è un uomo esperto.
“Giovanotto stai attento a quello che fai,	“Giovanotto stai attento a quello che fai,
mi sembra che hai l’occhio	mi sembra che tu abbia l’occhio
di una vipera	di una vipera
sapiti chi significa l’occhiu di na vipera?	Sai cosa significa l’occhio di una vipera?
L’occhiu tradituri”.	L’occhio traditore”.
Ma che dici Turiddu	“Ma cosa dici Turiddu,
Tu mi offendi in questo modo.	tu mi offendi in questo modo.
Io sono venuto nella tua banda	Io sono venuto nella tua banda
per difenderti fino all’ultimo sangue	per difenderti fino all’ultimo sangue
E ti giuro che ti sarò fedele”.	E ti giuro che ti sarò fedele”.
“Così dici tu?	“così dici tu?
Contento tu contenti tutti	Contento tu contenti tutti,
Ma ti avverto, se sbagli uno sbaglio	ma ti avverto, se sbagli uno sbaglio
nella mia banda si paga con la morte”.	nella mia banda si paga con la morte”.
D’accordo Turiddu.	D’accordo Turiddu.
Il giovanotto accetta cuntenti	il giovanotto accetta contento

Però Turiddu scattru e intelligenti	Però Turiddu scaltro e intelligente,
Supra la banda so, stava pigghianni	sulla sua banda era vigilante,
e comu capu suspittusamenti	e in quanto capo sospettosamente,
pidinava nu giuvini briganti	pedinava quel giovane brigante.
Lo pedinava lo sorvegliava sintiti	Lo pedinava, lo sorvegliava sentite
e visti ca traseva	e vide che entrava,
nta la caserma ah ah ah risata	nella caserma, eh eh (risata)
E Turi ni rideva	e Turi rideva.
Dopu un'ura lu giuvini nisceva	Dopo un'ora, il giovane usciva
E calmo nta la muntagna turnava,	E calmo tra le montagne ritornava,
ma lu malanfamuni nun se lu crideva	ma l'infamone non sapeva
ca Turi a centu metri l'aspittava.	che Turi a cento metri lo aspettava.
Turi lu chiama e ridennu ci dici:	Turi lo chiama e ridendo gli dice:
"Comu sbagghiasti povuru infilici.	"come ti ho beccato, povero infelice.
Te l'ho detto io che ti pescavo	"Te l'ho detto io che ti prendevo
Hai capito come hai cascato poveru infilici"?	Hai capito come sei caduto, povero infelice"
Lu picciutteddu giallu si fici	Quel giovanotto, si fece giallo in faccia
E di lu scantu ci mancoi la vuci	E dallo spavento gli mancò la voce.
Ture ci dissi ti li men li nemici,	Turi gli disse "per i miei nemici,
Nun c'è pirudunu fatti la la cruci".	non c'è perdono fatti il segno della croce".
Du giuvanuttu si inginocchioi invanu	Quel giovanotto si inginocchia invano,
A li pedi di Turi Giulianu	ai piedi di Turi Giuliano.
Ma Ture non sente pietà per quello infame.	Ma Turi non ha pietà per quello infame.
Signuri, quello in ginocchio è stato vano	Signori, mettersi in ginocchio è stato vano,
Turi con una pistola nta na mano	Turi con la pistola in mano
Nun ti si pia cappo ndu caino	non ebbe pietà per quel Caino
Nta la frunti ci spara e chianu chianu	In fronte gli spara e piano piano

Tra li munti turnoi lu malandrinu	Tra le montagne ritorna il malandrino
Lasciannuci un biglietto ca dicia	Lasciandogli un biglietto che diceva,
“Mossi ammazzatu picchi fu una spia”.	“morì ammazzato, perché fu una spia”.
Poi cu passava na carta liggìa	Poi chi passava quel biglietto leggeva
e tanti e tanti visuru la gioa gridannu	E in tanti furono felici gridando
Ca la morti ci vulìa	Che la morte ci voleva
Ci voleva la morte sì sì sintiti!	Sì ci voleva la morte sentite!
Picchi l’infami dava a tutti noia.	Perché quell’infame dava a tutti noia.
Però cu Giulianu la sbagghiau	Però con Giuliano ha sbagliato
E di fari l’infami terminau.	e di fare l’infame ha terminato.
Un gnognu Turiddu lu scartru briganti	Un giorno Turiddu il brigante intelligente,
Studiava n’coppu n’accidenti	studiava un colpo davvero eccellente.
E si presenta cun modi importanti	e si presenta con modi eleganti
Da la cuntissa ricca veramenti	da una Contessa ricca veramente.
Lu purtuneri fu sustituitu	Il portinaio fu sostituito
Di qualche beddu giuvini banditu.	Da qualche bel giovane bandito.
“Signora contessa mi inchino	“Signora contessa m’inchino”
e ci baciò la mano.	e le baciò la mano.
E poi dissi: “Sono Salvatore Giuliano”.	E poi le disse: “Sono Salvatore Giuliano”.
Solo a sentire il nome di Ture Giuliano svenne	Solo a sentire il nome di Turi Giuliano svenne
Salvatore senza che perde la calma	Salvatore senza perdere la calma
La siede su un divano	la fa sedere su un divano
E poi con lo stesso ventaglio della contessa	E poi con lo stesso ventaglio della contessa
Manda un pochettino d’aria	manda un pochettino d’aria.
Con quell’aria rinvenne la contessa	Con quell’aria rinvenne la bella contessa

Turi ci dissi: tutta sta paura	Turi le disse: “Perché ha tutta questa
Picchi l’ava aviri lei signura cara?	paura contessa cara?
Io vinni e mi ni tornu cu premura	io son venuto e me ne vado subito
Però vogghiu ca primu mi prepara	però prima voglio che lei prepari
Sintiti cosa vulia preparato sintiti!	sentite cosa voleva preparato sentite!
Li so giuielli da cascaforti	i suoi gioielli della cassaforte
E scansa a so niputi di la morti.	ed evita a suo nipote la morte.
Lei sola la può liberare Come?	Lei sola può liberarla, come?
Ah ah ah risata È facile poterlo immaginare	È facile poterlo immaginare
Dandomi tutti i gioielli che lei ha nella cassaforti	Dandomi tutti i gioielli che ha nella cassaforte.
“Eccoti i gioielli, te li sei guadagnati Rubandoli.	“Eccoti i gioielli, te li sei guadagnati rubandoli.
Ma te li maledico e spero che non appena arrivi nella strada	Ma te li maledico e spero che appena arrivi in strada
Ti devono ammazzare con una fucilata”	Ti devono ammazzare con una fucilata”.
Ah ah ah (risata)	Ah ah ah (risata)
Turi ci fici na bella risata dicennu.	Turi le fece una bella risata, dicendo.
Ie svegliata la mia vita	La mia vita è sorvegliata
Si iddu s’affaccia di la balcunata	Se lei si affaccia dal balcone
cara cuntissa resta sbalurdita.	cara contessa, resta sbalordita.
Di fatti la cuntissa s’affacciau	Difatti la contessa si affacciò
Ie fora trenta uomini cuntau.	e fuori trenta uomini contò.
La contessa signori restò sbalordita,	La contessa signori, restò sbalordita,
però Turiddu quella brutta minaccia	però Turiddu quella brutta minaccia
non la dimenticau.	non la dimenticò.

Ora sintiti cosa cumminau lu beddu Turi	Ascoltate adesso cosa fece il bel Turiddu
primu chi nisciu ci dissi:	prima che uscì:
A la cuntissa m'alluciau	Disse alla contessa. Mi abbagliò
chi c'era nto su coddu santu Diu	quello che ha nel suo collo, santo Dio!
Sintiti cosa vidi al collo della cuntissa	(sentire cosa vide al collo della contessa)
Se non mi sbagghiu stu beddu culleri,	se non sbaglio questa bella collana,
e tuttu chinu di brillanti veri!	è tutta piena di brillanti veri!
La contessa si fici un passu arreri	La contessa fece un passo indietro,
Trasfurmannusi in faccia di culuri	diventando tutta rossa.
E Turiddu c'avvicina e cu misteri,	Turiddu le si avvicina e con mestiere,
ci sciocca nu giuiellu di valuri.	le prende quel gioiello di valore.
Sintiti! Sintiti!	Sentite, sentite!
E poi ci dissi tuttu risulenti	poi le disse risoluto:
Porca miseria	porca miseria
ah ah ah (risata)	ah ah ah (risata)
cu navi assai e cu navi nenti.	Chi ne ha assai e chi non ha niente.
Poi mentri nesci filici e cuntenti	Poi mentre esce, felice e contento,
Supra un divanu visti lu briganti	sopra un divano il brigante vide
un rumanzettu d'amuri	un romanzo d'amore
e lestamenti giacchetta si lu misi lu briganti.	e velocemente in tasca lo mise il brigante.
E poi ci dissi cu nda facci tosta:	E poi le disse con quella faccia tosta:
"Lu leggiu e ci lu mannu cu la posta".	"lo leggo e glielo mando con la posta".
Signori se ne va in montagna con tutti li suoi compagni e hanno festeggiato il bello colpo che hanno fatto.	Signori se ne va in montagna con tutti i suoi compagni hanno festeggiato il bel colpo che hanno fatto.
Ma Turi Giuliano non s'avia dimenticato	Ma Turi Giuliano non si è dimenticato

che il romanzettu se l'avia prestatu.	che il romanzetto glielo aveva prestato.
E quannu di liggirlo ha terminatu	e quando ha finito di leggerlo,
lu libru cu la posta fu spidutu	il libro con la posta fu spedito
a la cuntissa e quannu l'ha pigghiatu	e la contessa e quando lo ha preso,
Trova un bigliettu a cossì scrivutu.	trova un biglietto con questo testo.
Sintiti cosa c'era scritto nel biglietto signori	sentite cosa c'era scritto nel biglietto, signori
"Ritorna a tutti li cosi pristati	"ritorno tutto ciò che ho preso in prestito,
ma mi trattegnu li cosi arrubati".	ma mi tengo ciò che ho rubato".
Tanti ladruna di pocu valuri,	Tanti ladri di poco conto,
Da li in poi ficiru trimari,	in quelle campagne fecero tremare,
a li poveri vittimi zappaturi	a quei poveri contadini afflitti
luannuci ndu pocu di dinari	togliendo loro quei pochi denari
E spatti calchi fimmina unurata	ed inoltre, qualche donna onorata,
di ndi ladruna fu sdisonorata.	da quei ladri, fu disonorata.
Chi vuliti signuri cosi si dici	Che volete signori, così si dice.
nenti fari can enti si sapi	"non far nulla che niente si sa
tutto quello che affaceunu	tutto quello che facevano quegli uomini
Li sdisonorati in campagna,	senza onore in campagna,
lo arrecavano a Turiddu.	davano la colpa a Giuliano.
Ma qualche amico che vuole bene	Ma qualche amico, che vuole bene
a Turiddu lo rimprovera: Turiddu non ti vergogni a fari sti cosi?	a Turiddu lo rimprovera: "Turiddu non ti vergogni a fare queste cose?
Contro li poviri contadini?	Contro i poveri contadini?
Tutta la campagna piange	Tutta la campagna piange
hai maltrattato le donne	hai maltrattato le donne
Robi venti chila di frumentu	rubi venti chili di frumento

diecemila liri vergognati Turi.	dieci mila lire, vergognati Turi.
Io ho fatto ste cose? Ma siete pazzi!	Io? Ho fatto queste cose? Ma siete pazzi!
Ci sarà qualche banda di malviventi.	Ci sarà qualche banda di malviventi.
Ma ve lo giuro che se li trovo li ammazzerò	Ma ve lo giuro, se li trovo li ammazzerò,
e non chiamatemi assassino se lo faccio.	e non mi chiamate assassino se lo faccio.
Turiddu incontra li malviventi	Turiddu incontra i malviventi
e li ammazza come tante carogne.	e li ammazza come tante carogne.
Le va ammazzannu pirchì chistu si vannu meritannu.	Li ammazza perché questo si meritano.
E un giornu Turi girannu e girannu	e un giorno mentre Turi girava girava
visti ca forti ieunu piangennu du picciriddi carichi di affannu,	vide che due bambini piangevano a singhiozzo,
e li chiamunu currennu currennu	e li chiama di corsa
Li chiama prestu prestu sentiti.	li chiama immediatamente, sentite.
E ni du picciriddi ci cuntaru	E quei due bambini gli raccontarono
(Pianto dei bambini)	(Pianto dei bambini)
Ni luvau i sordi Giulianu	che i loro soldi aveva rubato Giuliano.
Turi signori che sente piangere i bambini	Turi signori, appena sente piangere quei bambini
e sente quelle brutte parole,	e sente quelle brutte parole,
mette la manu in tasca.	mette la mano in tasca.
Aveva qualche cinquantina di mila liri.	Aveva una cinquantina di mila lire.
“Ecco bambini portateli a casa,	“Ecco bambini, portateli a casa,
E se qualcuno vi domanda,	e se qualcuno vi domanda,
dite che Giuliano vi ha dato i soldi	dite che Giuliano vi ha dato i soldi
e pregate iddio che quell’infame	e pregate Dio che quegli infami

che vannu rubatu i soldi	che vi hanno rubato i soldi,
incontreranno sotto la mia mano.	incontreranno sotto la mia mano.
E sentirete dire come ci va a finire	E sentirete dire come gli andrà a finire
Addio bambini addio".	Addio bambini, addio".
Turi incuntrau a Petru cu Mattiu	Turi incontrava Pietro con Mattia
E prestu prestu malu si spittau	e subito qualcosa di brutto sospettava.
Pirchi quannu Turiddu cumpariu,	Perché quando Turiddu comparse,
ognunu nta facci si cangiau.	tutti e due in volto cambiarono.
E Turi dissi: chisti sunnu chiddi	E Turi disse: "questi sono quei due
c'hannu rubatu ni dui picciriddi.	che hanno rubato quei due bambini".
"Disonorati e miserabili	"Senza onore e miserabili
Non vi vergognati a rubari i bambini?	non vi vergognate a rubare i bambini?
non vi vergognati a rubari i poveri della campagna?	non vi vergognate a rubare la povera gente di campagna?
L'ho giurato! E a unu a unu sarete tutti ammazzati".	L'ho giurato, e ad uno ad uno sarete tutti ammazzati."
Rumore del fucile che spara	Rumore del fucile che spara
Turi lo su fucili a scarricatu.	Turi il suo fucile scarica.
Gira e rigira dopo quattro giorni	Gira e rigira dopo quattro giorni,
Incontra un uomo anziano.	incontra un uomo anziano.
A stu poveru uomo vecchiu,	A questo povero vecchio,
ci rubaru la sciccaredda e sei litri di vino:	gli hanno rubato l'asino e sei litri di vino:
"Sa benadica ziu Vincenzu	"Benedica zio Vincenzo, sono Turiddu.
Sugnu Turiddu nun mi canusciti?"	Non mi avete riconosciuto?"
Lu vecchiu lu guardau si ci criditi	Il vecchio lo guarda se ci credete
chinu di sdegnu e cu l'occhi sbarrati.	pieno di sdegno e con gli occhi di fuori.
"Sì sì ti canusciu re di li banditi	"Sì sì ti conosco, re dei banditi,

E ladru di tanti poveri affamati”.	ladro di tanta povera gente affamata”.
Sintiti amici sintiti la rimproverazione	Sentite amici, sentite il rimprovero.
Ti macchiasti lu nomi caru Turi	Ti sei macchiato il nome, caro Turi
Aiennu rubannu a cu ietta suduri.	Andando a rubare a chi suda.
Turi signori nun se l’aspettava	Turi signori non se lo aspettava
stu rumproveru	questo rimprovero.
“Sì ti conoscu come non ti conoscu	“Sì ti conosco, come non ti conosco.
Ricordo ancora i giorni	Ricordo ancora i giorni
quando ti portavo in braccio	che ti portavo in braccio
come un bambino, come un mio figlio.	come un Bambino, come mio figlio.
Eravamo vicini di casa	Eravamo vicini di casa
t’ho comprato tante caramelle.	ti ho comprato tante caramelle
Dicendo che era un bel ragazzo	Dicendo che eri un bel ragazzo.
Ora sei crisciutu, hai fatto la banda	Ora sei cresciuto, ti sei fatto la banda,
sei diventato un brigante	sei diventato un brigante
E mandi i tuoi uomini a rubare	e mandi i tuoi uomini a rubare
a un poveru zappaturi	un povero contadino”.
Vergognati!” E ndocu Turiddu,	Vergognati! E a quel punto Turiddu,
carricu d’amuri desi a du vecchiu	pieno d’amore diede a quel vecchio
centumila liri.	cento mila lire.
E poi ci dissi: parola d’onuri,	E poi gli disse: parola d’onore,
tutti sti infami divunu muriri.	tutti questi uomini infami devono morire.
E vi giuru ca Turi Giulianu,	E vi giuro che Turi Giuliano,
giustizia farà cu li so manu.	giustizia farà, con le sue mani.
Turi signuri s’alluntana,	Turi signori si allontana,

lassa du vecchiu e un pocu chiu luntanu	lascia quel vecchio e un po' più lontano
Turi incontra a Vicenzu	Turi incontra a Vincenzo
a Cicciu e a Nino	a Ciccio e a Nino
ancora ca scecca tra le manu	con la refurtiva tra le mani.
e ammazza tutti u triu malandrino.	E il malandrino, ammazza tutti e tre.
Poi Turi ritorna straduni straduni	Poi Turi torna lungo la strada,
e ci turnau la scecca o patruni.	e ridiede l'asino al proprietario.
lo pensate ndu poveru vecchiu	Lo pensate quel povero vecchio
quando si rividi tornare la scecca	quando vide arrivare l'asino.
Dio ti binidici Turiddu	Dio ti benedica Turiddu.
Che Dio ti benedica. Sa benedica ziu Vicenzu	Benedica zio Vincenzo.
Addio Turiddu!	Addio Turiddu.
benedittu lu latte che ti ha dato tu matre.	Benedetto sia il latte che ti ha dato tua madre.
Portella della Ginestra	Portella della ginestra
Vinni lu primu maggiu o me signuri,	Venne il primo maggio signori,
ionnu ca non si potti dimenticari	giorno che non si può dimenticare.
Lu ionnu ca lassau tantu duluri	Il giorno che lasciò tanto dolore,
Lu ionnu ca lassau lacrimi amari.	il giorno che ha lasciato lacrime amare.
Picchi ndo iornu fu comu sapiti	Perché quel giorno come sapete
Ci foru morti e ci foru feriti.	ci furono morti e ci furono feriti.
Quel giorno ci sono stati 10 morti e 20 feriti	Quel giorno ci sono stati 10 morti e 20 feriti.
A Portella della Ginestra si ci iti	A portella della Ginestra se ci andate
Ancora truvate petri insanguinati.	Trovate ancora pietre insanguinate.
E i dieci nomi di morti liggiti	E dieci nomi di morti leggete
Ca su una grossa petra stampati	Che sopra una grossa pietra sono stampati

Tannu si dissi ca fu Giulianu	A quell’epoca si disse che fu Giuliano
Ca seminau li morti nta du chianu.	Che seminò la morte in quel piano.
Dopu stu fattu tri misi passaru,	Dopo quei fatti sono passati tre mesi,
E vosi lu terribili distinu ca lu briganti	e il destino volle che il brigante
Visti di luntanu,	vide da lontano,
carabineri intra un camiuncinu,	i carabinieri dentro un camioncino,
E Turi ci lu misi nta la strata	e Turi mise in mezzo alla strada
Na grossa mina bedda sistemata.	una grossa mina ben sistemata.
E non appena nda mina fu tuccata,	E non appena quella mina fu toccata,
precisamenti da prima rota	e precisamente dalla ruota anteriore,
di nda machina fu tutta sfracillata	quella macchina fu tutta sfracellata
e ni mosseru setti ‘ntana vota.	e ne morirono sette in una volta.
Sette carabineri, setti figghi da matri,	sette carabinieri, sette figli di madre,
Setti famigghi cianciunu signuri sintiti.	sette famiglie che piangono signori sentite.
E Turi nta la muntagna sa arricoti	E Turi in montagna ritorna
Friscu chiu friscu ancora di li roti.	bello fresco, più fresco della ruota.
Ma poi pi Turi strinceru li cosi	Ma poi per Turiddu si stringevano le cose,
pirchì la liggi chiu impegnu ci misuru.	perché la legge ci mise più impegno.
Cu lu culunnellu ucca fari vosi	E il colonnello Luca, volle fare
Rastrillamenti di chiddi precisi.	dei rastrellamenti di quelli ben fatti.
Ie leggiu leggiu nda banda putenti	E piano piano quella banda potente
Di numeru calava lentamenti.	di numero si abbassava lentamente.
Pi Turi cuminciava li turmenti,	Per Turi cominciarono i tormenti,
Videndusi mancari li briganti	vedendosi mancare i briganti
E studiava l’omu intelligenti	E studiava l’uomo intelligente
partiri pi l’america a l’istanti.	di partire per l’America immediatamente.

Ma primu di partiri si raduna, Li so cumpagni e cunsigli ci duna “Dunque ragazzi, vedete che per noi la cosa è veramente brutta. E che è arrivato il colonnello Lucca La nostra banda cala maledettamenti. Io quasi quasi comincio ad avere paura. E allora io mi ritiro. Ognuno cercatevi una strada giusta E cercate di fare li galantuomini. Cercate di ritirarvi, spatriate se vi è possibile La galera è chiu peggiu di una crucca Tantu ca fu di Cristu maliditta Perciò sta banda la dichiaru rutta Ognunu pigghia la strada chiu dritta”. Si salutaru tutti e s’abbrazzaru E si distacca Turiddu Giulianu Turi si preparau l’aerupranu Ca partiri duveva e a lu matinu, e la matre prigava di luntanu, pi so figghiu Turiddi a cori chinu, nenti sapennu ca la mala sorti sutt’occhi lu tenea la malasorti. La matri sapennu che lu figghiu duveva	Ma prima di partire raduna, i suoi compagni e consigli dona. “Dunque ragazzi, vedete che per noi la cosa si fa brutta. E che è arrivato il colonnello Luca la nostra banda si abbassa di numero. Io quasi quasi comincio ad avere paura. E quindi mi ritiro. Ognuno di voi cercate una strada giusta e cercate di fare i galantuomini. Cercate di ritirarvi, espatriate se vi è possibile la galera è peggio di una grotta. Tanto che da Cristo fu maledetta. Perciò questa banda la dichiaro rotta. E ognuno prende la strada più dritta”. Si salutano, si abbracciano tutti e si stacca Turiddu Giuliano. Turi prepara l’aeroplano perché doveva partire al mattino, e la madre pregava da lontano, per suo figlio Turiddu con grande pena, senza sapere che la brutta sorte lo teneva sott’occhio dalla morte. La madre sapendo che il figlio doveva

partiri pi l'america, S'inginocchia e prega la madonna: "Madunnuzza, madunnuzza bedda Aiutate a me figgiu Turiddu Per sette anni l'aviti guardatu Aiutatelu ancora tutta sta notte E domani mattina me figghiu partirà pi l'america". L'ultima notti signori che Turiddu passava in Sicilia Dormeva, fossi si insunnava Che era nel terreno americano. Inveci era in mezzu o linzola Perseguitato di la sorti mala. E mentre nta lu sonnu si cunsola, Pi Turi lu sipariu si cala. Sintiti amici sintiti Mentre Turi durmeva a sonnu lentu Pisciotta priparau lu tradimentu. Gaspari senza perdiri un mumentu, Visti quannu lu mumentu era ghiuntu E ci sparau senza pintimentu, tri colpi nta lu cori bell'appuntu all'indumani Turi fu truvatu Intra Castelvetranu massacratu.	partire in America, si inginocchia e prega la madonna: "Madonna, Madonna bella, aiuta a mio figlio Turidddu. Per sette anni lo avete protetto, aiutalo ancora questa notte e domani mattina mio figlio partirà per l'America". L'ultima notte che Turiddu passava in Sicilia, dormiva e forse sognava di essere in terra americana. invece era in mezzo alle lenzuola perseguitato dalla mala sorte. E mentre nel sonno si consola, per Turi il sipario si cala. Sentite amici, sentite Mentre Turi dormiva a sonno lento Pisciotta preparava il tradimento. Gaspare senza perdere un momento, vide che l'ora era giunta, e gli sparò senza pentimento, tre colpi al cuore per l'appunto all'indomani Turi fu trovato dentro Castelvetrano massacrato.

Non si può dimenticare mai quella mattina signuri	Non si può dimenticare mai quella mattina, signori,
Lu quattru lugliu di lu 1951.	il quattro luglio del 1951.
La notizia signuri arriva in tutti i paesi	La notizia signori arrivata in tutti i paesi
E arriva anche nella casa di Giulianu	E arriva anche nella casa di Giuliano.
Nella matri e nei parenti	Alla madre e ai parenti
Non appena arriva la notizia	appena arriva la notizia
Parte la matre e partunu li parenti.	parte la madre e partono i parenti.
Ci forunu gridi e ci forunu spaventi	ci furono grida e ci furono spaventi
Ci fu una vera scena strazianti.	e ci fu una scena straziante.
E tutti chiddi ca foru prisenti,	E tutti quelli che furono presenti,
Lacrimi ni ittaru tanti a tanti,	tante lacrime versarono,
Lu chiantu di l'amata ginitrici	il canto della madre generatrice
Cicciu Busacca in canzuna lu fici	Ciccio Busacca una canzone ne fece.
Canzone della madre	Canzone della madre
Figghiu figghiuzzu miu la malasorti	Figlio, figlio mio, la mala sorte
Chi e to ventottu anni ti desi la morti	di ventotto anni ti ha dato la morte.
Figghiu… figghiu…figghiuuuu	Figlio, figlio, figlio.
E non ci vogghiu cridiri ca si mortu.	Non ci voglio credere che sei morto.
Parra quantu ti sentu a mi cunfortu.	Parla così ti sento e mi riconforto.
Figghiu… figghiu…. Fiiiigghiuuuuuu.	Figlio, figlio, figlio.
Rispunnimi figghiu miu	Rispondimi, figlio mio,
Dimmi ca non è veru	dimmi che non è vero
Dimmi che è un maludittu sonnu	Dimmi che un maledetto sonno
Ca staiu facennu figghiu	che sto facendo figlio
Non ci cridu ca si mortu	non ci credo che sei morto
Dacci la a sta povera matri infilici	Dai la voce a questa povera madre infelice.

Figghiu la matri torna a malidiciri	Figlio tua madre lo maledice
A da persuna ca mali ti fici.	a quella persona che male ti fece.
Figghiu….figghiu…fiiighiuuuuuu	Figlio, figlio, figlio
Figghiu…figghiu…fiiiighiuuuuuu (X2)	Figlio, figlio, figlio (X2)
L'omu che ha fatto trimari la Sicilia	L'uomo che ha fatto tremare la Sicilia
Non si senti chiu,	non si sente più,
non si movi è misu intra a na tomba,	non si muove è messo in una tomba,
ca aspetta la matri ca ci li porta li ciuri.	ed aspetta che la madre gli porta i fiori.
Turi Giulianu ristirà lu sono nomi	Turi Giuliano, resterà il suo nome
per sempre nella storia,	per sempre nella storia,
Così lasciamu alla matri addulurata	così lasciò la madre addolorata
E Pisciotta fu arrestatu.	e Pisciotta fu arrestato.
E na iurnata pi completare tutta la partita	E un giorno per completare tutta la partita
La sua persuna vinni avvilinata	la sua persona venne avvelenata
E in ta na cella ci lassau la vit.a	E in una cella perse la vita.
Pisciotta mortu nel carciri di Palermu	Pisciotta morto nel carcere di Palermo
avvelenatu	avvelenato
Cu fu nda manu non si sapi nenti	Chi fu quella mano non si sa niente
Lu sapi sulu Cristu onniputenti.	Lo sa solo Cristo onnipotente.
Ora Busacca dici quattro parole davveru impurtanti	Ora Busacca dice quattro parole davvero importanti:
Dici di campari onestamenti,	Dice di vivere onestamente,
Ca non cunveni a fari li briganti	che non conviene fare il brigante
picchi u briganti cu la liggi è persu	perché il brigante con la legge ha perso
Busacca afferma 'nta l'ultimu versu.	Busacca afferma nell'ultimo suo verso.

Orazio Strano

Testo: finito di stampare il 15-10-1964 coi tipi dello stabilimento tipografico “G. Lanzarotti” in Acireale, corso Savoia, 58-60.

Versione in siciliano	Versione in italiano
I. Episodio **Comu addivintau briganti**	**I. Episodio** **Per un po’ di grano**
Vogghiu cantari a cannarozzu chinu La vita di Turiddu Giulianu Lu briganti mudernu e malandrinu Ca stranizzari fici un munnu sanu E pi sett’anni arditu e arrisalutu Di Muntelepri fu lu re assolutu La matri sa l’aviva fattu e crisciutu p’addivintari un omu onestu e chetu Ossirvassi la liggi e lu statutu Comu li genti di lu stissu cetu Di muraturi e travagghiaturi Specchiu di gintilizza e di l’onuri	Voglio cantare ad ogni italiano La vita di un brigante malandrino, Chiamato Salvatore Giuliano E nacque a Montelepre un bel mattino. Fu educato lì, da brava gente E lavorava sempre onestamente. Turiddu era un giovane valente Ed era con gli amici assai galante, col padre e con la madre ubbidiente, di pace e di lavoro molto amante; ma non aveva un pane la giornata per colpa della guerra scellerata.

E chiù crisciva lu giuveni Turi
Di chiù la matri so facia priari
Pirchì era forti e beddu comu un ciuri
spertu e valenti nda lu travagghiari
ben vulutu di tutti e arrispittatu
pi lu so fari so fari d'omu già vasatu.

Era a Palermu comu impiegatu
stu giuvanottu intelligenti e arditu
e cu lo so guadagno ha limitatu
la so famiglia aiutava e ghia pulitu
facennu sacrifici senza fini
e tutti li seri e tutti li matini.

Ca a petri li faciva tra petri e spini
Ghiornu pi ghiornu simanati sani
Tutta la strada tra monti camini
E Palermu Muntelepri di ca e ddani
Chiù di trenta chilometri a lu jornu
sia pi la juta ca pu li ritornu.

Vinni la guerra poi cu lu frastornu
ca in ogni casa purtau fami e 'nfernu
e pure Turi si truvau attornu
fami ruvina e debuli guvernu
'nda latri e sti mercanti di cannuni

Fu tanta disastrosa quella annata
La guerra si faceva più accanita,
ogni famiglia era disagiata
e non poteva tirare più la vita,
andavano le cose ormai mancando
ed il frumento già fu contrabbando.

Del pane tutti andavano cercando,
ognuno già sembrava un vagabondo.
E Salvatore non dormì, pensando,
di andare presto lui in capo al mondo
anche se non doveva più tornare
purché portava a casa da mangiare.

Un giorno parte lieto per comprare
Un sacco pieno di grano a Missilmeri
E quanto si trovò per ritornare
Ne fu fermato da i carabinieri
E uno di loro disse allor: vigliacco!
Aspetta, vieni qui e dammi il sacco.

Prosa

A Giuliano toccò lasciare il
Frumento per non essere arrestato.
Giunto a casa raccontò ai suoi l'accaduto
Con rammarico, guardando il forno

prufittaturi e latri d'ogni agnuni.	vuoto e freddo.
Ma Giulianu non era un minchiuni E disiari non vuliva lu pani Mentri vidiva ca tanti pirsuni N'avianu tanti da darlu a li cani E allura fici lu pripunumentu Di procurari un pocu di frumentu	Ma presto ripartì in mattinata, per una lunga strada sconosciuta, ma quella volta allor cambiò borgata, e la fortuna cieca non l'aiuta, perché tornando a casa caricato ne venne ancor dei militi fermato.
Eranu tempi di pene e di stentu Ed un chilu di granu valia quantu Pinniu na pocu di carti di centu E n'accattau un sacchiteddu tantu Cu la spiranza chi pi na simana la fami Di la casa s'alluntana.	Fermate! Grida forte l'appuntato, portare grano oggi è proibito, adesso tutto viene sequestrato! E tu di tutto ciò sarai punito; or dimmi il nome giusto, amico caro, se cerchi di fuggire, io ti sparo. **P)** I carabinieri volevano sapere come si chiamava Il contrabbandiere, ma Salvatore diventò Sordo e muto dalla rabbia.
Ma la so sorti misera e viddana Dari nun ci la vosi sta furtuna Ma la so spisa fu na spisa vana Ca non ci desi ricumpensa alcuna Pirchì incuntrau a du carabbineri Ca lu frumentu ci luvaru arreri.	Ma Giuliano con il cuore amaro Si vide messo con le spalle al muro, pensò al frumento assieme al suo denaro e a tanti giorni di lavoro duro; pensando tutto questo la sua mente feroce diventò spietatamente.
Turiddu li prigau, li supplicau Ma tuttu tempu inutili Ci acchiapparu u sacchiteddu supra a spadda e poi ci dissiru	

vattinni altrimenti t'arristammu. Vani furunu li lagni e li preri. Pi lu frumentu lassarici stari Li du militi foru assai siveri E quasi lu vulevanu arristari Pirchì frumentu a lu tempu di tannu Era cunsideratu contrabbandu. Ma intanto Turi iva cunsiderannu Comu giustizia nun ci nn'è a stu munnu Ma mentri ad iddu u stavanu arristannu L'intrallazzisti giravanu 'ntornu Traficannu granu a vagunati Farina ed autri mezzi razionati. E se tali unn'eranu arrestati Pi li commerci so pochi puliti Ma uscavanu sordi a carrittati Senza pàtiri mali o aviri liti, A dannu di li populi innucenti Vittimi di la guerra e di sti genti. Turnau a la casa nirbusu e scuntenti Cu lu cori unghiatu nda st'istanti A la matri cuntau e a li parenti L'incontru fattu a tuttu lu ristanti	In un momento non capì più niente, divenne furioso in un'istante, la sua pistola poi tirò furente e dal del fuoco con furore sprezzante, cade il carabiniere e secco muore perché l'avea colpito dentro il cuore. Ma l'altro prese mira a Salvatore Perché cercava presto di scappare; gli spara addosso e grida: malfattore! Che vuole il suo compagno vendicare. Colpito in un fianco Giuliano, cade, si alza, corre e va lontano. In quella notte stessa un paesano, lo vide a terra e corse a lui vicino, ferito lo trovò e senza grano e a casa lo portò di buon mattino; un medico il padre andò a chiamare e presto fece il figlio medicare. **P)** La madre con le lacrime agli occhi disse: chi è stato A ferirti figlio caro? Mamma non piangere, - rispose Salvatore ho ucciso un carabiniere ed un suo compagno sparò

Ma frattantu lu pani ristava a fari
Lu furnu friddu e la panza macari.

Turi s'assittau a tagghiu o furnu
A matri darreri a iddu ca chianceva
E diceva povuru figghiu
Comu è ingustiatu senza pani
Ma Turi cuminciau a filosofare
Supra la vita e supra lu doviri.

E conchiudiu ca n'omu pi campare
Frumentu in casa e panuzzu ci ha aviri
Guerra o non guerra,
ammassu o senza ammassu
non si po stari di lu pani arrassu
tirau un casciolu e affirau du sacchiteddi

la matri ci dissi Turi nun mi dari
nun mi dari spaventi
a matri rispusi, leviti
ca senza pani un si po stari
e si partiu cu lu sveltu passu
pi riturnari ni du locu tissu
unni un massaru cu lu coddu grassu
c'avia frumentu e lu vinnea spissu
du sacchiteddi da sin 'n'accattu
e versu la so casa lu purtau.

contro di me. Figlio mio quanto sei sfortunato – gridò forte la madre.
Ma poi disse: ancor dovrò lasciare
La casa nostra, e me ne duole il cuore,
io vado e non mi faccio ammanettare,
così sarà di meno il tuo dolore.
Il suo fucile prese e cartucciera
E va in montagna quella stessa sera.

II. Episodio
L'arresto del padre

Gli palpitava giorno e notte il cuore,
voleva padre e madre riabbracciare,
ed una notte scese Salvatore
a casa, per la collera placare.
La mamma disse: siediti, preparo,
un bel pranzetto prelibato e raro.

Quel pranzo per Giuliano non fu amaro,
perché il padre rispose: stai sicuro,
qui nessuno ti prende figlio caro,
ho fatto un bel rifugio dentro il muro;
se la pattuglia dovesse arrivare,
ti ficchi dentro e non ti può trovare.

Mentre alla porta si sentì bussare,

Quando ha visto i carabbineri disse: stavota a vita mi faccu lavari no u frumentu ma quannu a quartu mulinu arrivau na pattuglia in seviziu lu scupriu e lu frumentu si lu sequestrau senza ca Turi potti diri cillu ci aveva lu sangu all'occhi e ancora l'ira e di la tasca la pistola tira n'attimu poi pigghiau la mira e ad un carabbineri 'npettu spara cadi nda terra chiddu comu pira E l'alma di lo corpu si spripara. Ma Turi vinni puri iddu feritu E si rifugiau d'intra un cannitu Da si nfasciau lu fiancu culpitu Cu strisci di cammisa e insangiunatu S'alluntanau strisciannu di du situ Versu nu postu assai chiù riparatu Aspittannu la notti fridda e scura Mentri un duluri acutu lu turtura Ma nta stu mentri passa un cumpagnu Su misi a picureddu	chi è? Disse il padre con brutti pensieri. "aprite presto, lasciateci entrare" Gridarono così i carabinieri. Salvator si nasconde in quell'istante, mettendoci un armadio vigilante. Il padre apre poi tutto galante, e la pattuglia entra prepotente: dov'è nascosto il figliolo brigante? Gli disse il maresciallo bruscamente. Il padre, calmo e fresco rispondeva Che dov'era suo figlio non sapeva. Il maresciallo prendere voleva A Salvatore e dovunque cercava, la casa sottosopra allor metteva e Giuliano infine non trovava; il comandante aveva il cuore amaro che in quella casa non vedeva chiaro. Poi gli disse al padre: amico caro, furbo, mentite, voi non dite il vero, però in arresto adesso vi dichiaro, ordine ho, ed io sono severo. E fa il suo dovere che gli spetta, arresta il padre e se lo porta in fretta. **(P)**

e travirsannu u paisi di notte e tempu arrivanu a casa. A matri appena comu visti a Turi Ittau un gridu: figghiu! chi malu distinu c'avisti a passari Matri ci dissi Turi nun gridari forti Pirchì ammazzai un poviru carabbineri E maliditta la guerra com'ora mi ricercanu E quannu prima venunu in casa Bisogna ca ripartu 'ncumpagnu Si lu 'mpuni e cu primura A casa lu purtau cu sciatu fora A patri e matri cunta l'avventura L'abbrazza e in parti insanguinanti ancora Versu la macchia versu la muntagna Ca pi setti anni fu la cumpagna. ## II. **Episodio** ## **La prima vinnitta** Lu cori c'abbatteva di cuntinu	Il figlio sentì l'arresto del padre e pensò: non esco e sparo perché posso essere catturato, ma arriverà il momento di farsi i conti. Arriva il giorno adatto alla vendetta E scende a Montelepre a fare lotta, poi presto giunge in piazza senza fretta, bensì che l'ira sua nel cuor gli scotta; di fronte incontra due carabinieri, spara, l'ammazza e calma i suoi pensieri. **(P)** Che colpa avevano i due carabinieri? Perché Giuliano gli sparò? Forse perché non voleva che gli arrestassero il padre! E dal quel giorno in poi più volentieri Faceva già il bandito Salvatore, passava la sua vita tra i sentieri, scrutando le vallate tutte le ore. Ed i giornali in ogni circostanza, citavano di lui con abbondanza. Corrono tanti e tanti con speranza A fare con Giuliano conoscenza E lui riceve tutti con l'usanza

Ca di la casa so stava luntanu
E c'era di la sira a lu matinu
D'intra lu pettu e Turi Giulianu

E na nuttata ca disiu chiù ntisi
E la muntagna assisa a lu paisi.
Quannu li pedi nta la casa misi
Lu cori s'allargau, mangiari vosi
E di da notti poi duranti un misi
A lu spessu a la casa si riposi

Ma l'autorità ca vigilava
Rastrellamentu subitu ordinava.
U patri ci dissi: Turi senti chi c'è fora
Stanotti ti vonnu acchiappari
Lassa di mangiari e ficcati nta du bucu
E ci mintemu l'armadiu davanti

Ma l'autorità chiù stava e chiù avvicinav
E Muntelepri prestu circondava
Pi quantu nuddu nesciri puteva.
Ma Turi nda notti in casa si truvava
E lu comu scappari non sapeva

Ma so patri rifugiu ci circau
Tra muru e muru e da si ivu mucciau
Invanu la pattuglia lu circau

Di stare sotto la sua dipendenza.
Formò una banda poi in una grotta,
per fare con tenacia grande lotta.

III. Episodio
Il consiglio e l'uomo spia

Un dì il brigante fece un gran consiglio
Ai suoi compagni come un ammiraglio,
gli disse: ogni mamma aspetta il figlio,
in ogni festa grande e non mi sbaglio,
perché l'amor di madre e tutto uguale
ed il suo bene resterà immortale.

Passeremo la notte di natale
A casa nostra se il destino vuole,
restare qui amici miei che vale,
le nostre mamme sono afflitte e sole;
alfine disse a tutti: cari amici,
dobbiamo stare all'erta dai nemici.

Gli hanno risposto tutti: siam felici;
la pattuglia sicuro non ci nuoce,
se rimaniamo qui, siamo infelici,
sarà così per noi pesante croce.
Di andare a Montelepre la nottata
Decisero così, quella giornata.

Ma nuddu tutta la casa pircusiu.	
Turi Giulianu da nun si truvau	Turiddu allora pensò la fidanzata,
Pirchì nun c'era vuluntà di Diu	a Marianna, vita della vita,
	diceva: a quest'ora è addolorata
Lu marescIallu arriva e n'ha spustatu	e nel suo cuore c'è una ferita
A lu patri spiau tuttu incazzatu.	che si apre ogni giorno, piano piano,
Unn'è Turiddu, unni s'afficcatu	perché mi sa brigante e spera invano.
Parrati prestu nun vi stati mutu	
Annunca ni viniti ammanittatu	Ricordo ancora la stretta della mano,
Senza spiranza ni c'aviti aiutu.	di quando un giorno io gli fui vicino.
	Ma poi gli disse: caro Giuliano
Lu patri ci rispusi: fussi pazzu	Ti sposerò se vuole il mio destino.
A me figghiu la spia nun ce la fazzu	Ma quel destino vile a lor s'oppose,
Lu marescIallu l'affirau p'un vrazzu	lasciando spine invece delle rose.
Badati dissi occhiu nun ni pozzu	
Mi la pagati cara si m'incazzu	Salvatore pensava tante cose
Ma nun supportu stu silenziu rozzu.	Facendo fra i compagni le discese
	E fra i sentieri e le montagne ombrose
U dumannau a la matri e a li parenti	Vi furono ben presto nel paese.
Ma sapiri non potti proprio nenti	Entravano poi insieme tutti quanti,
Lu suttufficiali era furenti	guardando per di dietro e per davanti.
E Turi si ni stava nda ddi distanti	
Vicino a iddu cu cori ridenti	Laggiù i carabinieri tutti ansanti,
Mancu ad un metru di spazio distanti	si erano appostati a stretti denti,
	perché si seppe già da tanti e tanti
Ma lu rufigiu so era sicuru	che Salvatore scendeva in quei momenti.
Pirchì scavatu dentra lu muru	Insieme ai suoi compagni per restare

C’era don Cicciu Canali da puru
Lu ziu di Giulianu, un omo alteru
Ca cu frischizza e cu lu tonu duru
Dissi a lu maresciallu

Pi daveru vossia è cunvintu ca nta stu lucali
C’è me niputi Turi tale quali
Certo don Cicciu, chistu è naturali
È ca sicuru e nesciri non voli
Signu beni informatu e nenti vali
Appizzari lu tempu e li paroli.

Se ci risulta lu circassi allura
Ma chiddu è supra la muntagna scura
Lu maresciallu di chiù s’accalura
Pi du silenziu ca continua ancora
E a lu patri di Turi fu primura
Lu fa arrestari e si lu porta fora.

(P)

Lu banditu c’assista a tali scena voli
sparari ma poi si frena.
Turiddu dissi non sparu, ma comu nesciu
fora cia fazzu pagari.
D’odiu la so menti s’avvilena

La notte di natale a festeggiare.

(P)

Il capo brigante appena sono entrati nel paese,
gli disse ai suoi compagni: *non credo che la notte di natale, gli sbirri vogliano farci qualche scherzo!*

Erano preparati ad acciuffare
A tutti quanti, quei carabinieri,
nemmeno uno gli dovea scappare
di quei banditi tanto astuti e fieri;
li hanno presto di colpo assaliti,
risparmiando morti con feriti.

Ad uno ad uno con modi accaniti
Li hanno ammanettati risoluti,
ma s’erano scambiati i lor vestiti
per essere agli sbirri sconosciuti,
però qualcuno stava già al riparo
e fu scambiato, col vestito chiaro.

L’hanno legato con pensiero ignaro,
perché le parve il capo per davvero,
ma poi si sono accorti a cuore amaro,
cercando a Turi, furbo, astuto e fiero.
Ma in quell’istante Salvator Giuliano

e di la casa prestu s'alluntana	Dai suoi compagni era già lontano.
Chinu di raggia e pigliatu di pena	**(P)**
Ma nuddu lu so cori ci lu sana	Il brigante era furbo e gli venne in mente
Un jornu scisi a Montelepri apposta pi	Di scambiarsi il vestito e per questo la
dar ina terribili risposta	fece franca.
A iddu carabbineri da s'accosta	
Calmo e tranquillo e poi cu mossa lesta	Come un cavallo che prende la mano
Senza pinsari chiddru ca ci costa	Scappò da lì Turiddu in un baleno,
Ci spara a tutti dui precisu 'ntesta.	ma presto allora pensò di fare un piano
	e la sua idea non gli venne meno,
Mureru li do giuvani 'nfelici	sapeva che i compagni alla regione,
E accussi Turi la vinnitta fici.	venivano portati all'Ucciardone.
E successi che fu che ognunu dici	
E aprì la porta, ma poi chiudi e taci	Presto s'apposta come un lazzarone
Sapennu comu ammazza li nemici	Dicendo: io vi mangio come il pane;
Turi Giulianu e di zo chi è capaci	voleva conto, voleva ragione,
E tantu fu lu scantu e lu timuri	i denti rosicchiava come un cane.
Ca nuddu parra chiù a so disfavuri.	Dopo vide arrivare in un momento
(P)	Un'auto che correva come il vento.
Ma nun fu sulu chistu	
di jorna e jorna Giulianu	Ma lui da solo fa per più da cento
vidiva aumentare u so persunali	Sapendo i suoi compagni a tale punto,
dintra a so caverna comu nenti fussi.	aveva avvelenato il sentimento
Intantu l'indivdui piggiuri	quando l'autocarro a lui fu giunto,
Genti scappati d'intra li galeri	divenne più brutale il gran brigante
Sbandati di la guerra e diserturi	e presto li attaccò con fiato ansante.
latri di passu e contrabbanneri	

appassioanti di Turi Giulianu
a frotta versu a iddu si ni vanu.

Capu lu ricanusciunu e suvranu
capaci intilligenti e malandrinu
e si furmau la banda a manu a manu
guidata d'iddu ca appi sensu finu
e pi tanti anni tinni lu cumannu
facennu tanti vittimi e luttannu.

III. Episodio
Natali di sangue e la spia

S'avvicina lu Santu Natali
E a Turi in casa passarlu lu voli
Pirchì crideva giustu e naturali
Di la famigghia aviri lu cunsoli
Comu quann'era ancora un cittadinu
Senza incoddu du lu mali distinu.

Lu cori ci l'aviva ancora chinu
Di la ducizza di un tempu luntanu
Quannu l'amuri so avia vicinu
E amuri spinsiratu e ghiuculanu;

E rivedeva l'occhi luminusi
di Mariannina so l'occhi adurusi

Un milite uccise in quell'istante
Perché sparava sempre più furente,
dopo, correndo a passi da gigante,
scappò in montagna immediatamente,
restando a ripensar nella caverna
da solo, tra riflessi di lanterna.

Salvatore da solo si governa,
sta allegro tutto il giorno e non s'affanna,
ma in tutte le faccende lui s'interna
e ai suoi compagni scansa la condanna;
in pochi giorni, con la sua maniera
gli manda lime dentro la galera.

(P)

Quando gli amici di Turiddu videro
Arrivare le lime esclamarono:
è veramente un gran fenomeno!

Ogni bandito, più non si dispera,
ripete: in libertà si esce ora!
Ed una notte a luce di lumiera,
limarono le sbarre tempo un'ora.
Evasero di notte e fu un mistero,
raggiunsero a Turiddu, e ne fu fiero.

Il capo disse ai suoi fidati: spero
D'avere in mani nostre un gran tesoro;

si ricurdau quannu chiù carusi	presto poi si tolse il suo pensiero,
un jornu l'avvicinau trimannu quasi	rubando a tanti ricchi soldi e oro,
e ci dissi paroli affettusi	e col denaro che lui recuperava
ca di l'amuri foru prima basi,	ai poveri meschini lo donava.
ed idda, russa in faccia e affruntusedda,	
la manu ci stringiu e scappau la bedda.	Di fare bene mai lui si stancava,
(P)	agl'infelici sempre soccorreva:
Turi nta da notti di Natali	se una signorina si sposava,
Pari ca l'aviva nta l'occhi a Mariannina	a volte anche il corredo le faceva
E ci stringeva la manu comu	e chi soffriva tanti brutti mali,
la prima vota ca si ficiru ziti.	lui gli portava dei medicinali.
In cori si sintia tanti cutedda a di ricordi	
Ca vinivanu a fudda	La fama sua già vola a grandi ali
Pi distrurbari li so cirivedda	E molta gente innalzar lo vuole;
E farici satari la midudda.	in tutto il mondo parlano i giornali
	di lui, con tante splendide parole,
Cu sa pinsau sa in casa mia	perché ispira molta simpatia
Pozzu truvari la bedda Maria	per il coraggio e la sua valentia.
E fabbricau cu la fantasia	
L'incontru fattu d'affettu e di gioia	Un giorno s'accanì la polizia,
L'incontro chiù amurusu ca ci sia	perché Giuliano dava tanta noia,
Senza pinsari a lu distinu boia.	gli manda dietro a lui un uomo spia
	e questo cerca lesto fargli il boia,
Ca lu tiniva pintu a la galera	dicendogli: Turiddu a te m'invito,
Pi li dilitti c aviva fattu a schera	di cuore voglio fare anch'io il bandito.
Ma pi Turiddu scantu nun ci n'era,	
nun canusceva 'nzoccu era la paura	Turiddu già lo vede sveglio e ardito,

e decisi lu modu e la manera
di iri a Muntelepri a tarda ura.

A la vigilia di Natali appuntu
Pi godisi la festa apenna juntu.
Però non arriniscìu tuttu lu cuntu
Pi quantu fussi attivu e stassi attentu
Pirchì la polizia informa avia assuntu
E di Turi sapia lu sentimentu.

Sapia l'amuri ca nutriva in pettu
E pi la casa so tuttu l'affettu
Lu culunnellu dissi: ca l'aspettu
Ca pi natali scinni lu picciottu
Ni sugnu sicurissimu e scummettu
Ca mi lu manciu megghiu d'un biscottu.

Turi difatti d'intra li muntagni
Scinniu in paisi insemi a li cumpagni
E allora s'abbruciaru li castagni
Pirchì la polizia ci misi 'mpegni
ie fu na notte d'arresti e di spagni
Di scaramucci, di scantrizzi e 'ngegni.

Nun potturu scappari li briganti
E vinniru arristati tutti quanti
Scappau sulu Giulianu ni iddi distanti

lo prende ma lo tiene sorvegliato,
perché sospetto gli dà il bel vestito
dell'uomo che si era presentato.
Un dì, poi lo sorprese Giuliano
Dietro la porta, che ascoltava il gano.

L'afferra Salvatore per la mano,
dicendogli: è giunto il tuo destino,
chi ti mandò per spia, aspetta invano,
ora tu fai la morte di un cretino
e dormi in santa pace al cimitero
perché t'ho visto che non sei sincero.
(P)
Il finto amico sostiene di volerlo aiutare, ma Giuliano non si fa ingannare e prende il mitra.

Il brigante diventa ancor più fiero
E se lo mise presto sotto tiro.
Il giovane gridò: tu per davvero
Mi togli senza colpa il mio respiro?
"questo ti spetta perché sei infamone"
Gli spara in petto e ammazza lo spione.

IV. Episodio Sanguinario e generoso

Ca fu chiù furtunatu veramenti Ma fu pigghiatu di n'ira giganti Ca lu so cori sconvilgiu in da nenti. **(P)** Ci passi un'ingiustizia madurnali Du chetu di la notti di natali E peggiu di Luciferu infernali Vinnitta pensa, e la vinnitta scosta Attagghiu lu stradali armatu di lu mitra e du pistoli aspettannu l'amici priguneri accumpagnati di li carabbinneri. Già progettata avia nta lo pinseri All'autocarro subito sparari Cu la speranza ca li cartucceri Putissi prestamenti sbarazzari E liberari accussi sparannu Li so cumpagni ch'attaccati stannu. Sparau difatti e fici sangu e dannu Un carrabineri cascau murabunnu Nuddu si fiurava tali ingannu Nuddu cridia a sta surprisa attunnu Ma la suprisa durau pocu pocu E scatenau un fittu e duru focu. **(P)**	Giuliano diventò presto famoso, perché il suo nome era troppo invaso, fu sanguinario e pure generoso; la gente gli faceva tanto caso. Fu spesso che a Palermo si parlava, perché fin troppo lui la frequentava. Un giorno che nel centro si trovava, per una strada stretta si muoveva, in una donna vedova entrava e dopo lestamente le diceva: io so che siete femmina onorata, priva di soldi, sola e abbandonata. **(P)** Giuliano tirò dalla tasca tanto denaro da poco tempo rubato e glielo porse alla donna dicendo: io do denaro a voi questa giornata, senza nessuno scopo per la vita, passar potete voi per una annata, mangiate che voi siete denutrita. La donna con la fame sino ai denti, si prese del denaro in quei momenti. Un bottegaio con brutti sentimenti, il credito faceva a tanti e tanti

E chi successi i carrabinneri sparavanu
Giulanu sparava ancora
‘ntrunava la campagna nta du locu
Ca la muschetteria faciva l’ecu
Ma quannu Turi fici lu sfocu
Smittiu la lotta e acchianau di sbecu.

Sulu suliddu la muntagna cara
Ca cu li so cavernu lu ripara.
Era cuntenti du spara spara
Pirchì li so cumpagna nt ana chidd’ura
Sapevanu che Turi si priparava
Pi libbirali da la so cattura.

E non eranu affattu abbandonati
Essendo Giuliano in libirtati
Difatti pochi jorni su passati da lu natali
E già limi pizzuti c’arrivanu
a di genti carzarati.
Pi sirrari li sbarri muti muti
E prima ca scurau la settimana
Libiru ognunu a la muntagna acchiana.

Do carceri si ni sciddicaru linzola linzola
E foru a libertà
e cu la libertà custau chiù grana
d’ogni bandito e Turi chiù furtuna

approfittava sempre dei clienti
e la camorra gli facea davanti.
Usava troppo la sua strafottenza,
l’uomo usuraio, privo di coscienza.

Giuliano poi ne venne a conoscenza
Di tutto questo e furente s’avanza,
al bottegaio, dando la sentenza.
Gli spara lesto con tanta arroganza.
Morì ben presto il povero meschino,
e più non vende pane, pasta e vino.

A Montelepre vi era un ladro fino,
rubava tante cose a svelta mano,
un giorno se ne andò da un contadino,
dicendogli: mi manda Giuliano.
Mandategli la mucca all’istante
Se non volete morte dal brigante

La mucca si portò l’uomo furfante
Con i suoi modi troppo prepotenti,
il derubato non era benestante;
lo raccontò agli amici ed ai parenti.
Giuliano, presto lo venne a sapere
E ne sentì un gran dispiacere.

Fece con valentia il suo dovere

Pirchì di la ricchizza paesana Pocu ci ni lassau ad ogni pirsuna. Cu estorsioni, ricatti e ripini Dinari ni ‘nsaccau senza fini Aviva li cassaforti beddi chini Li ricchi di la guerra e li baruni E tanti benestanti cittadini Foru spugghiati di li miliuni. Mentri Turiddu fa lu ginirusu Cu lu populu vasciu e bisugnusu. Dava li dinari cu lu pugnu chiusu A cu ‘ncuntrava debuli e indifisu Dava l’aiutu so cu fermu pusu Addifinnennu lu debuli offisu E cu giustizia d’iddu addumannava E giustizia a modu su somministrava. La fami so chiù stava e chiù acchianava La stampa di Giulianu già scriveva Ed iddu a tali scritttu si priava Pirchì n’omu impurtanti si crideva Specie quannu liggiu nta na rivista Che era cercatu di li giornalista. Ma mentri tanta gloria conquista Non dormi la giustizia, non fa sosta	E al derubato presto andò a pagare, ma poi partì felice e con piacere cercando il ladro presto d’acciuffare. Ma lo trovò rubando su in montagna, l’uccise e gli levò la sua cuccagna. **(P)** A Montelepre correva la voce che l’ufficiale se ne approfittava, tenendo fermo il denaro mandato da tanti emigranti. Lo seppe Giuliano e giurò di vendicarsene. Scende in paese e lascia la campagna, voleva sterminare la carogna, entra deciso e scopre la magagna dicendo all’ufficiale: che vergogna! Tenete soldi in sosta lavorati Di paesani nostri, già emigrati! Son tanti e tanti mesi ormai passati E i soldi ancora non li dividete, così voi fate truffa agli affamati; molte faccende facile vedete, e dite sempre falsa la parola col vostro cuor che ride e si consola. Turiddu allor tirò la sua pistola,

E a Giulianu nun perdi di vista
E la so attività cara ci costa.

Perciò stenni na riti di spionaggiu
Attorno a iddu e a lu so passaggiu.
Ma Turi sempre all'erta attivu e saggiu
Senti ca attorno a iddu ci è un maneggiu
E lu suspettu veni adagiu adagiu
D'intra lu cori so paru un passiggiu.

Senti nta l'aria che c'è tradimentu
E apri l'occhiu e chiù e chiù sta attentu.
C'era nta so banda nta nu mumentu
un picciutteddu appena appena juntu
Che dichiarava di essiri cuntentu
Di fari lu briganti giustappuntu,
e fu propriamenti supra a iddu
ca lu suspettu cascau di Turiddu.

Lu fici survegliari mentri iddu
Cridia nun lu guardassi proprio nuddu
Ma siccome era ancora picciriddu
Videnu ci siccau lu pidicuddu
Che na nuttata Turiddu
Ci dissi: a tia m'haiu accurgiutu

Ca mi fai la spia.

sparando lo smozzò come candela,
e dopo come uccello presto vola,
poi svelto se ne va con cautela.
Mentre il suo passo andava ancor
Crescendo,
due ragazzini v'incontrò piangendo.
(P)
Che cosa avete? Gli disse il bandito.
Perché piangete? Parlate e ditemi chi è stato.

Piangenti ripetevano dicendo:
ci derubò un brutto vacabando;
stavamo lentamente precorrendo
la strada che ci porta sino in fondo.
Giuliano disse: ormai il pianto è vano
Perché quel ladro forse è assai lontano.

Così parlando mise la sua mano
In tasca e s'accostò a lor vicino,
gli diede del denaro Giuliano
e poi li accompagnò in quel cammino.
L'azione del brigante fece tanto
Che ai due ragazzi gli cessò quel pianto.

V. Episodio

No non è veru, Vergine Maria
Non sugnu tradituri e mancu boia
E ui ti dicu si meglio pi tia
Si du n'avissi natu, figghiu gioia.

Ditti si du li sai li to preghieri
Raccumanniti a Diu ni li sinceri.
Giulianu sull'istanti rtiau la pistola
E du picciutteddu gridava:
no Turi, non m'ammazzari
ma Giulianu nun tisi nudda pietà

e lu carraculava a menu arreri
versu lu muru chinu di fururi.
Non m'ammazzari Turi, can un su veri,
li to suspetti parola d'onuri.
Ma Giuliano l'ariddu tirau
E a du picciottu mortu stinnicchiau.

Poi supra di du corpu ci lassau
un fogghiu di carta scritta e sinni iu
e nta du fogghiu a lapi si signau
quattru paruli ca tutti attirriu
Giulianu accussì in ogni mumentu
Li spiculissi e to ogni tradimentu.

La donna ricca ed il separatismo

Una duchessa aveva un bel villino
Fra la campagna in un luogo arcano,
la donna era lì, ed un mattino
landò a trovare Turi Giuliano
con due compagni di portata mala
vestiti tutti e tre di grande gala.

Poi Salvatore sale dalla scala
E senza dire manca na parola,
presto sificca dentro d'una sala
dove la donna stava muta e sola.
La voce alzò vedendo Salvatore:
da dove siete entrato mio signore?

Dalla finestra, pieno di sudore,
a stenti mi dovetti arrampicare
perché io sono un uomo di terrore
e non mi posso affatto annunciare.
Perché, chi siete giovane elegante?
Che mi parlate proprio impressionante!

Io sono Salvatore il gran brigante,
lo giuro a lei duchessa, veramente,

IV. Episodio giustizieri

Alla viulenza bruta e sanguinusa
Giulianu vuleva qualchi ‘mprisa
Di na buntà gentili e ginirusa
Ca la so fama finiu in celu isa.

E si parlava nta la Conca d’oru
Di lu so cori bonu tutti a coru.
Ma Turi cu grannizza e cu du coru
Aiutava li poveru daveru
E li trattava comu frati e soru
Mentri era cu li ricchi tantu feru.

E sparteva dinari in quantitati
Ad urfaneddi, viduvi e malati.
Vui n‘aviti nenti e ni manciati
E c’è cu n’avi assai cosi squisiti
Ad iddi ci livai zoccu bramati
E vi li portu a vui ca fami aviti.

Dicia Giulianu a cu binificava
E dinari e mangiari ci purtava
E comu nu giustizeri praticava
e voglio i suoi gioielli sull’istante,
prima che vi succeda malamente?
I vostri nipotini ben voluti
C’è l’hanno i miei briganti tanto astuti.

Se fate negativa son perduti
E in un momento vengono ammazzati.
Vi giuro quanto stimo i miei nipoti
Che i miei gioielli sono già impegnati.
Duchessa, mi parlate con menzogna,
sentire a voi parlare e una vergogna.

La donna che sembrava una carogna,
d’innanzi a Giuliano più non regna,
tremava come fosse una cicogna
ed il segreto a Salvatore insegna.
La cassaforte apre la signora
Restando afflitta nella sua dimora.
(P)
Giuliano nel vedere i gioielli,
fece un sospiro di sollievo, poi
guardando la duchessa negli occhi,
voleva dirle qualcosa.

Turiddu disse dopo: posso allora!
Portami i suoi gioielli donna cara?
Ma la duchessa, tanto s’addolora,

Di judici e carnefici feceva Cu di li puvereddi apprufittava La so cunnanna sicura l'aveva. E la giustizia so pi primu trova Un drugheri chiamati Terranova Chistu c'avia frumentu pasta ed ova E cu l'usura a creditu vinneva Azziccannu accussì pungenti chiova A li clienti poveri ca aveva. E guadagnannu lu milli pi centu Quannu vinneva un chilu di frumentu Quannu sappi stu fattu nta un mumentu Turi Giulianu ci fici lu cuntu L'assassinau nta pizza senza stentu E la sintizza ci liggiu a du puntu. Dopu ca na prighiera ricitau Cu lu so mitra lu giustiziau. Ad un certu Nardu Critti ca arrubau Na vacca a nu puvireddu e sinni iu Dicennu Giulianu mi mannau A corpa di pistola lu finiu. E attagghia lu cadavari di Critti lassau Quattru paroli chiari e schitti.	risponde con tristezza e bocca amara; ma fate come meglio a voi piace, purché rimango sola in santa pace. Ma Salvatore uomo assai capace, si prende quei gioielli e nulla dice, poi se ne va contento e più vivace, lasciando la duchessa assai infelice. I suoi gioielli fecero la fine, nascoste fra le rupi di colline. **(P)** In quel periodo in Sicilia si formava un esercito separatista, organizzato da uomini politici, ove Giuliano ne prese parte per la sua salvezza. Il bandito arricchì con le rapine E aveva una speranza nel domani; il sangue gli scottava quasi al fine, come scottava a tanti paesani. Faceva lotta sempre più insistente Per la Sicilia fare indipendente. Poi si formò un esercito potente, così divenne presto assai importante, veniva da paesi tanta gente e Giuliano era il comandante.

Quattru su li paroli schitti schitti
Ma significativi assai di fatti.
E Giulianu non roba mai l'afflitti
Però li ricchi sì quannu ch'ammatti.

E a cu sapi o liggiu tali biglietto
Pinsau ca lu so fari era currettu.
(P)
Ma lassamu u latru da vacca
E pigghiamu l'ufficiali pustali di Muntelepri.

P'aviri avutu spessu lu difettu
D'ingannari li genti 'ncuttu 'ncuttu.
Stu tali Turi abbati pocu rettu
Vinni ammazzatu comu un farabuttu.

Turi Giulianu ci fici la festa
c'un corpu di pistola nta la testa
E chissu fici na fini funesta
Essennu ufficiali di la posta.
S'approfittava cu na mossa lesta
Supra i dinari misi in sosta.

E mannati di genti paesani
Emigrati nta na terra assai luntani
Pi chistu mutivi Turi l'ammazzau

Fu lui il primo scritto sulla lista
Ed era vero e gran separatista.

Vittorie Giuliano ne conquista
Con la bandiera in mano e messo in testa
Gridava forte: non sono egoista,
se vingo, torno onesto e faccio festa,
e posso fare anche il presidente
essendo la Sicilia indipendente.

Giuliano fabbricava con la mente
Un gran castello di pietre brillanti,
però il destino crudele e potente,
presto la strada gli sbarrò davanti,
perché ben presto il Governo italiano
l'esercito distrusse a Giuliano.

VI. Episodio
La festa dei lavoratori

Il primo maggio a migliaia la gente,
lo vanno a festeggiar e in tanti e tanti
sono lavoratori e allegramente
si trovano fra suoni scherzi e canti;
portella di Ginestra in quella data,
era degli altri luoghi più affollata.

Dintra l'ufficiu stissu
Giulianu era un giustizeri,
ma ni lu stessu tempu un cori ginirusu.

Un jornu ca guardava vaddi e chiani
Cu lu so cannucchiali visti infini
Du picciriddi figghi di viddani
Ca chiancevanu forti li mischini
Turi Giulianu si avvicinau
e cuntu di ddu chiantu dumannau
un briganti li sordi n'arrubau
unu di li carusi rispunniu
li sordi ca me matri n'affidau
p'accattari la spisa santu Diu.

Erunu quattru mila e rutti liri
e nun putemu a la putia chiù ghiri
Turi si cummuviu sintennu diri
Ca li carusi avianu a turnari
Senza la spisa e cu dispiaciri
P'avirci arribbatu li dinari.

Ficcau la manu nta la so sacchetta
e ci desi dinari in tutta fretta
turnati a vostra matri ca v'aspetta
iti tranquilli pi la strada tutta
ca guai a cu vi vatta qualchi etichetta

Comincia con baldoria la giornata
Per dare tanta gioia ad ogni vita;
il fidanzato con la fidanzata,
brindavano in quell'ora saporita.
La moglie ed il marito volentieri
Cercavano scordare i lor pensieri.

Al vento sventolavan bandiere,
in quella festa dei lavoratori,
la gente già godeva nel vedere
cantanti, ballerine e suonatori,
ma un brutto istante presto fu vicino;
la morte e s'avanzò col suo cammino.

All'insaputa al centro del festino,
si videro arrivare bombe a mano,
sparate addosso ad ogni cittadino,
poi tante mitragliate da lontano
sparate da quegli uomini accaniti
lasciando a terra morti con feriti.

Chi perse figli, fratelli e mariti
E chi sorelle e mogli sventurate,
poi Turi fu incolpato coi banditi
di quelle bombe a mano e mitragliate.
Ma non si seppe chi lo fece fare
Quel giorno contro un popolo sparare.

a la pistola mia li mettu sutta.

E li du picciriddi sinni eru
Surridenti e felici pi daveru.
Avitu vistu cu era Giulianu
'nfunnu era chistu du briganti feru
Ca trimari facia un paisi paru.
Cu li superbi spiatatu e siveru
Ginirusu cu cui n'avia dinaru
Ma cu magari un ladro gintilomu
E ca chiù acquistau fama u so nomu.

V. Episodio
Latru gentilomu

La duchissa ci fu di Pradimenu
Ricca di terri gioielli e granu
Ca nu jornu in casa so nenti di menu
Davanti ci spuntau Turi Giulianu

Vistutu eleganti veramenti
E cu l'aspettu allegru e risulenti
E ci fici l'inchinu lestamenti
Vasannici la manu nta l'istanti
Comu si stila tra nobili genti
Quannu a na dama si ci sta davanti.

La mafia fu forse ad aizzare
Di fare quella strage Salvatore?
O furono i ricchi a consigliare
Di fare quella strage e tanto orrore?
Ma spesso mi domando la ragione,
perché sparare contro tal persone?
Giuliano più furbo don volpone
Il gran segreto in cuore se lo tiene,
finge che non sa niente e fa il cafone
mettendo ancora in opera le scene;
scatena nuovamente la tempesta,
con il suo coraggio e con l'idea più lesta.

Non gli passava niente per la testa
E recitava meglio di un artista;
lì, dentro la caverna Turi resta,
sapeva che veniva un giornalista;
di un luogo si partiva assai lontano,
quell'uomo coraggioso, americano.

Il giornalista allor gli dà la mano
Appena che al brigante fu vicino;
domande gli faceva il gran scrivano
e lui gli raccontava il suo destino,
dicendo: in certe cose lei s'inganna,
io sono dolce invece come manna.

Vossia duchissa mava a perdunari Siddu mancu mi fici annunciari. Ed allura mi vogghiu presentari Sugnu Giulianu e ci lu vogliu diri Oh caru amicu miu lu to parrari Mi fa davveru un immensu piaciri. To patri comu sta, lu generali Lu gran simpaticuni e geniali Ma no duchissa nun sugnu du tali Amicu che ci pari e mi ni dolu Iu sugnu lu briganti tali e quali Ca accussì lu me distinu voli. Turi Giulianu, 'ntisu lu banditu Circatu di la liggi in ogni situ Ma non schirzari giuvanottu arditu Non crio nzoccu dici arrisolutu Dicu la verità e la complitu dicennuci pirchì sugnu vinutu. Vinni pi aviri li gioielli tutti Si non voli suffriri peni brutti. La duchissa sbattiu l'occhi chiù ncutti E bianca addivintau comu lu latti Di po arrispusi cu paroli rutti Li me gioielli nun ci l'haiu difatti.	Giuliano per non prendere condanna, cercò salire in cima all'antenna, a Truman scrive senza che s'affanna il suo pensiero con la carta e penna; dicendo: questa terra Siciliana io spero che diventi Americana. **(P)** Salvatore cercava di prendere contatti con il presidente Americano, per essere protetto e scansare la galera, così inviò il messaggio tramite dello stesso giornalista. Poi una giornalista molto strana, si presentò a Giuliano una mattina, voleva intervistarlo nella tana con la dolcezza e tanta parlantina. Quando rimase tutta la giornata, la donna ne divenne innamorata. Turiddu allor di cuore l'ha baciata E diede in quel momento fiato e vita, con lei rimase tutta la nottata sanandole del cuore la ferita. Passarono dei giorni in compagnia, scherzando e amoreggiando in allegria.

Sunu a Palermu nta la casciaforti
A lu sicuru d'ogni brutta sorti.
Mi risulta però e lu dicu forti
Ca li gioielli su a nautra parti
Precisamenti arreti di ndi porti
Chiusi in un locali fattu ad arti.

Ju inveci vi ripetu e v'assicuru
Ca non su na sta casa e vi lu giuru
E allura mi ni vaiu e non mi curu
Però l'avvertu e ci lu dicu chiaru
Ca li me genti cu lo cori duru
Di già lu so niputi s'arrubbaru.

E si vo senza e non voli chiù dannu
Mi duna li gioielli e ce li mannu
La duchissa ristau tutta trimannu
A du parrari accussì trimenuu
Ie s'arrinniu di Turi a lu cumannu
Mentri lu cori so jeva chiancennu.

E li so perli, cullani e diamanti
Fineru nta la tasca di un briganti.
(P)
C'era in Sicilia un grandi muvimentu
Ca chiù si sviluppava in ogni cantu
Giuliano per lei scrisse una poesia,
le disse: non scordarmi mai, gioia
che io ti penso sempre anima mia,
pure se fossi un dì, davanti a un boia.
Lei gli rispose: grande amore mio,
io mai, ti scorderò, ed ora addio.

VII. Episodio
Attacchi alle caserme

Turi faceva guerra notte e giorno,
nella campagna c'era sempre inferno,
ma quei carabinieri a lui d'attorno
gli stavano vicino estate e inverno,
per catturarlo o dargli la sua morte
e chiudergli per sempre le sue porte.

Invece lui diventa ancor più forte
E sempre più insistente allor combatte,
paura non gli fa la mala sorte,
se del veleno gli darà per latte.
Nessuna cosa gli faceva timore,
la morte gli sembrava bianco fiore.

Così per tutti i giorni e tutte l'ore,
più intrepido combatte fra i guerrieri.
Un giorno attacca con forze d'ardore,

Era guidatu d'un omu d'intentu dicisu A tutt e privi d'ogni scantu Per la Sicilia nostra siparari E un nuovo stato liberu furmari Però c'era bisognu d'alluttari Si indipinnenza si vuliva aviri Nesciri l'ugna fori s'ammazzari Cu l'arma in manu soffriri e patiri. E a tali scopu quindi si furmau N'esercitu che EVI si chiamau E Giulianu s'intusiasmau, l'idea ci parsi bona e la cugghiu ce la Sicilia libera pensau cancia di certu lu destinu miu. ca ci sarà n'amnistia sicuru e lu passatu si cancella puru e di un arrestu e un pirsunaggiu scuru diventu un pezzu forti pi daveru forsi un ministru e la famiglia onuru e no briganti can un vali un zeru. ritornu n'omu rispittatu e onestu liberu senza macchia prestu prestu. Pisannu chistu fici un manifestu	nella caserma dei carabinieri. Vi furono dei morti e dei feriti, fra quei carabinieri e quei banditi. E Salvatore con gli uomini arditi, i militi lasciava desolati, ma loro essendo stanchi ed avviliti, trasmisero a Palermo: siam serrati. E dopo sono venuti pazzamente, tre carri con rumore assai stridente. Allora Turi, ancora più potente, la strada mina e sempre fa il birbante, un'autocarro passo e come niente in aria salta proprio in quell'istante e quei carabinieri sventurati si sono quasi tutti massacrati. Alcun di loro si sono poi fermati Ed hanno fatto fuoco a quei banditi, ma tutti quei briganti disperati sparavano con forza più accaniti, il più potente, era Giuliano, sparava e poi tirava bombe a mano. La notte presto li portò lontano A quei briganti di fatal destino;

Ca lu fuci appizzari in ogni postu Ie fu pi tanti daveru funestu Di la manera comu fu cumpostu Da Giulianu apriu n'arrullamentu Pa rinfurzari lu so reggimentu Li genti leggevanu u manifestu Ca Giulianu ci dava centu mila liri o misi A cu s'arruolava ntu so reggimentu E suddisfattu fu restu cuntentu. Ca tanti e tanti ci desuru cuntu Rispusuru all'appellu a centu a centu Pi fari regnu la Sicilia appuntu Cu 'ntusiamu cu curaggiu e fidi Pirchì un beni futuru ognunu cridi E Giulianu accussì si vidi Capu supremu di iddi genti e godi Certu di la vittoria e surridi Sintennu ca ci fannu tanti lodi Di colonnellu versti la divisa E si disponi pi da nova imprisa. La lotta 'ncuminciau dura e decisa E sutta la bannera giallu rosa	ed al governo che attendeva invano, sfuggiva quel brigante malandrino. Per farlo allor cadere nella buca, gli manda presto il colonnello Luca. Quell'uomo del sudore sempre asciuga, cercando quei briganti s'affatica. E Salvatore si mette presto in fuga, ma al colonnello non gli sfugge mica, perché conosce bene il brutto stile, di come lui maneggia il suo fucile. Turiddu s'offre spesso tanta bile, pensa, ripensa e tanto se ne duole, perché la madre molto a lui gentile gli fu arrestata e liberar la vuole. Con il suo mezzo e con il suo equipaggio, gli manda già al governo un suo messaggio. "mi sento forte e pieno di coraggio, e non m'importa se sarò più peggio divento addirittura un gran selvaggio; vi giuro che ne faccio un sacrilegio di quello che nessuno immaginate è meglio che mia madre scarcerate". **(P)**

Un bruttu distinu supra tanti pisa
Ca la morti di ncoddu si ci posa.

Ma mala fu la lotta e puru vanu
Lu sugnu fatti di Turi Giulianu.
Pirdiu la battaglia a manu a manu
A Muntilampu ci fu un corpu inchinu
Mubilitau l'esercito isulanu
Ca accussì dicisi lu distinu.

E Giuliani sempri sveltu ranca
Tagghiau la corda e si la fici franca.

VI. Episodio
Lu primu maggiu

Pi lu primu di lu maggiu festeggiari
Si riuneru li lavuraturi
Cu banneri e cu canti tutti pari
Omini e donni vecchi e criaturi.

Nta na chiana rucciusa solarina
Ca San Giuseppi Iatu era vicina

Giuliano aspettava di giorno in giorno che gli fosse scarcerata la madre, senò faceva altre vittime, spargendo ancor più sangue.

In una notte chiara in piena estate,
la mamma si trovò coi sensi queti
perché lasciava quelle cancellate,
rendendo ai familiari i cuori lieti;
poi corse a casa il figlio Salvatore
e abbraccia e bacia mamma con calore.
Gli disse: mamma, io con tanto amore,
la vita brutta voglio abbandonare,
lo giuro innanzi a Dio, con tutto il cuore
che l'anima ti voglio consolare;
ed ora diventerò come un coniglio
e voglio ritornare un bianco giglio.

Oh! Fosse vero tutto questo, figlio!
Che non farai giammai nessuno sbaglio.
Turiddu presto fece un gran consiglio,
diceva: siamo messi allo sbaraglio,
ormai non so che cosa ci aspettiamo,
in questa grotta, tristi noi viviamo.

La banda scioglierò e a casa andiamo
E vita buona presto rifaremo;
vedete, Luca già ci aspetta all'amo,

Ma versu li deci di matina
Mentri c'è cu canta o balla o sona
Si sentu u scrusciu di na sparatina
E bummi a mani, peggiu di li trona

E si vistiru moriri di genti
da chianti da duluri e da spaventi.
Chi successi, chi fu, diri si senti
Na stragi inaspittata e impressiunanti
Nuddu di lu pirchì capisci nenti
Ma li firiti e morti sunu tanti.

L'intera nazioni si sdignau
E a Giulianu la curpa accullau.
Passavanu li misi e li simani
E Turi chiù putentu si riteni
S'attacca a focu pi jurnati sani
E ammazza, scappa e sempri in sarvu eni

E nta lu munnu supora li giurnali
Si leggi lu so nomi tali e quali
Lu chiamunu briganti giniali
Ed ogni donna e donna canuscirlu voli.
Pi la biddizza mascula carnali
Che ad iddu attribuirisi si soli.

E pi l'audaci, sfidi ed avventuri
fra pochi giorni in gabbia noi saremo.
Con quel discorso furono felici,
si sciolse già la banda fra gli amici.

Ma vivono i briganti assai infelici,
la vita, senza il capo più gli nuoce,
cacciati sono come le pernici
di giorno e notte con armi e con voce.
Li catturava Luca con maniera,
ed ad uno ad uno, li mettea in galera.

Turiddu già da solo, pensa e spera
Scansare in quei momenti la cattura,
cercò di espatriare, quella sera
e va a Castelvetrano con premura;
laggiù quel paesetto già dispone
un campo adatto all'aviazione.

VIII. Episodio
La fine di Giuliano e di Pisciotta

Luca, con la sua astuzia a poco a poco,
con Gaspare Pisciotta si fa amico,

Pi li battagli so e pi lu so amuri.
Un jornu nu giornalista di valuri
Si parti di l'America e ca veni
p'intervistari a lu briganti Turi
E nta la patria so turnari arreri.

Siccomi sappi fari ed era astutu
Di lu briganti vinni ricivutu.
E lu briganti nun si stesi mutu
Parlau comu fa un capu di statu
A Truman na littra c'ha scrivutu
E cu lu giornalista l'ha mannatu.

Dicennuci comu iddu pritinneva
Ca l'isola all'America si uneva.
Stern tanti dumanni ci faceva
Supra li donni ca Turiddu amava
E lu briganti a tutti rispunneva
E di la vita d'iddu ci parlava.

Infini ci dissi: amicu ca c'è manu
Tristi non sugnu pi comu mi fanu
'ntuttu lu munnu sti sappi si sanu
E la curiosità ci appi chiù d'unu.
Intervistaru a Turi Giulianu
Che non avia paura di nessunu.

così potrà sapere dov'è il loco
di Salvatore, celebre nemico
che in quei giorni doveva espatriare
per non farsi da Luca catturare.

Il colonnello partì per arrestare
Al brigante Giuliano Salvatore,
però partendo si volle portare
a Gaspare Pisciotta il traditore.
Nel tempo, Turi tranquillo assapora
L'amor d'una bellissima signora.

Troppo la mente sua pensa e lavora,
lasciare la sua terra presto spera;
fissata aveva la giornata e l'ora,
scansar volea la morte e la galera
e con il cuore triste e più struggente,
Turi aspetta un'aereo valente.

Il colonnello Luca e la sua gente,
di mira stava proprio in quell'istante;
Pisciotta li tenea sempre al corrente,
dov'era e che faceva il gran brigante.
Ma Salvatore in quell'ora, sbandato,
in quella donna stava rifugiato.
(P)

Tra chisti Cyliakus Maria
Na giurnalista ca curaggiu avia
Sta tali di la Svezia si partia
Pi veniri in Sicilia senza noia
Ca Turiddu canusciri vulia
E l'incuntrau cu sincera gioia.

Pirchì quannu nta l'occhi lu guardau
Sinceramenti si n'innamurau.
Turiddu si n'innamurau
d'idda e sa purtau
dintra a so caverna e da cuminciau
l'amuri e tanti jorna insemi dimurau
cu lu banditu ca la riciviu
'nsemula ad iddu si fotografau
E l'adurava comu fussi un Diu
Turiddu la trattau la soddisfici
E ad un puema l'amuri ci fici.

VII. Episodio
Stragi di Bellolampu

La lotta siguitava cu fururi
Tra Giuliano e li carabbineri
Attacchi e contrattacchi di turturi
Rastrillamenti, arresti e morti arreri
Sempri guerrigli anzi guerra attunnu

Già era tutto pronto come dovevano farlo cadere in trappola, ed il compito toccò a Gaspare.

Pisciotta presto se l'ha prelevato
E lo portò in un luogo assai squisito;
un pranzo gli offrì, forte drogato,
fatto di un vero cuoco e ben condito.
Ma Turi non poteva sospettare
Che lo doveva in vile oppiare.

Termina Salvatore di mangiare,
e dice: vado a letto un paio d'ore.
Sei stanco amico, vai a riposare.
Rispose, quell'amico malfattore!
E segue ancora a pieno sentimento,
portate a fine presto, il tradimento.

Giuliano s'addormenta senza stento
Con Gaspare Pisciotta messo accanto,
ma qui l'amico, quasi a fiato lento,
dice: ora ti mando al camposanto.
La sua pistola impugna stretta in mano,
spara ed uccide, Turi Giuliano.
(P)

Ca faceva parrari mezzu munnu. Nta sett'anni diversi ci ni sunnu Culunnelli e questura a lu cumannu Che lottano Turiddu fino 'nfunnu Ma senza frutttu pirchì nenti fannu Anzi Giulianu acquista chiù elementi Ca lu fannu pariri chiù putenti. Studiau un pianu strategicamenti Ca l'azioni sviluppau in do punti A Bellulampu e chiù precisamenti Nta la caserma ca attaccau di frunti A lu scopu precisu d'attirari Forza di pulizia da massacrari. Comu difatti vistinu arrivari Carabbineri in massa nta dui uri Cu autocarri ed armati tutti pari Di armi muderni di centu culuri Pi dari aiutu a di carabbineri In lotta chi i briganti tanti feri. Ma Turi aviva fattu lu pinzeri Di na pocu di chiddi stirminari. E aviva misu nta lu cantuneri Na grossa mina lesta pi sparari Na mina ca spaura	Appena Pisciotta vide morto Giuliano corse come un fulmine ad avvisare la polizia. Ma un vecchio motto dice: "*Quello che fai, avrai fatto".* Perché Pisciotta uccise Giuliano? Perché gli fu promesso all'assassino La libertà e i soldi presto in mano. Ma dopo fu tradito dal destino, la sua speranza diventò carbone e andò a finire presto alla prigione. Nel carcere chiamato "l'Ucciardone" Scontava la sua pena ad acqua e pane, ma presto la pagò quel lazzarone, morendo avvelenato come un cane. Che fu quel dì a Pisciotta, avvelenare Lo fece per non farlo più parlare. E chi l'ha fatto a Turiddu ammazzare? Dal suo fidato, senza alcun timore. Ma chi fu quello che mandò a sparare Laggiù a Portella, senza alcun timore? Per questo criminale velenoso, il tempo gli fu troppo prezioso. Vive su questa terra il mostruoso,

E d'un macellu fici addirittura.	andando in giro con l'indegno viso;
	se in questa terra il vile presuntuoso
Lu cumannu di Palermu si primura	non sarà condannato oppure ucciso,
E a Bellulampu va cu vucca amara	in cielo quando muore, penso io,
Ma Turi ci pripara n'avventura	sicuro lo condannerà il buon Dio.
Ca pi fortuna non ci costa cara	
A certu puntu li pigghiau di mira	Dio ci paga a tutti con la Sua mano
E bumma a manu e mitra a jatu tira.	E non si sbaglia di sicuro, Strano.
Giulianu vuliva dintra na sira	
Sbarazzari di tunnu e cu manera	
L'ispettoratu ca manica gira	
Cu li so dirigenti misi a schera	
Ma la pinsata non c'arrinisciu	
C'autri morti non ni vosi Diu	
Cu tali 'nmprisi spissi e tanti audaci	
Turi Giulianu la fama si fici	
Ca lu guvernu nunn'era capaci	
Di vinciri a Turiddu e fari liggi	
E lu guvernu assai preoccupatu	
Lu culunnellu Luca c'ha mannatu.	
Stu cumannanti è un omu già attimpatu	
Un tipu viramenti risulutu	
Intelligenti assai e priparatu	
ad'ogni lotta curaggiusu e astutu	

Calmu tal u so fari è assai prudenti
Canuscennu a Giulianu specialmenti.
Turiddu ni chiddi tempi era furenti
Pirchì la matri so ni chiddi istanti
Accusata di favureggiamenti
Era in galera comun una furfanti

E Giulianu nun lu suppurtava
Pirchì la matri so tanti stimava.
E comu un veru pazzu smaniava
La matri prestu libera vuleva
E l'autorità preciò prissava
Pi quantu prestamenti l'assulveva.

Dicennu: siddu nun la liberati
Fazzu vinnitti li chiù spietati
La rimisuru pertantu in libirtati
E Turi l'abbrazzau ducentu voti
L'accarezzau e ci desi vasati
Dicennu: mamma li to vrazzi asciuti.

Li mia m'attaccaru d'ora in poi.
Iu canciu vita pirchì tu lu voi
Difatti riuniu li genti soi
E dissi: di sta vita mi stufai
Vogghiu ca attornu a mia ci sunnu gioi

No canti e lutti e ruina e guai.

Li cori mi li detta sti cunsigghi
Pi dari paci a linostri famigghi
E addivintaru comu li conigghi
Spidderu l'attentati e li battagghi
E pi scanzari li mali
P'unni'aviri chiù scanti e travagghi

A Luca s'arrinneru tanti e tanti
Di di terribilissimi briganti
Attornu a Turi si faceva canti
Quasi sulu arristau mezzu a di monti
Luca aspittava lu propiziu istanti
Pi darici lu corpu nta la frunti.
Ie nta lu mentri tuttu priparava
Pi quantu nta li riti lu ittava.

VIII. Episodio
La fini di Giulianu

Luca infurmatu d'un certu cumpari
Amicu di Turiddu e tradituri
Sappi di lu briganti tutti pari
Li mossi e li prugetti di chidd'uri

Ie sappi puri ca Turi Giulianu

Ca si truvava a Castedduvitranu. Ca aspittava na aeroplanu Chi lu purtassi prestu a volu chinu Di la Sicilia so tanti luntanu Pi non cappari nta malu distinu. Ie intanti nta li vrazza di n'amanti Turi passava nta l'ultimi istanti Ma nu stu mumentu lu culunnellu Luca daccordu cu Gaspari Pisciotta Armava a trappula a Giulianu Luca pridispuniu pi lu briganti Nu serviziu tali can nun ha cunfrunti Na speci di cinema ambulanti Ca si spustava nta tutti li punti Comu pi fari un film culossali d'un suggettu mudernu e giniali Un furguncinu fattu tale e quali Come l'arti richiedi e l'arti voli cu machina di presa e cu fanali ma dintra chinu di mitra e pistoli. E cu stu mezzu sei carabbineri Già vistuti d'artista tutti interi Giulianu parlava vulinteri Cu lu cumpagnu spia e tradituri	

Nun suspittannu li mali pinzeri Lu tradimentu di du malfatturi. Ca c'avia statu accantu in ogni lotta Ch'era l'amicu Gaspari Pisciotta. Gaspari ci priparau un bellu pranzu a Giulianu Ca comu Turi spiddiu di manciari Sintisi calari u sonnu e si iu a curcari. Gaspari la so morti già cumplotta E cerca p'ammazzarlu l'ura adatta Mentri la pulizia di tuttu addotta. Surviglia, aspetta e cu la spia cuntratta Lu cincu lugliu di l'annu cinquanta L'ammazzerà a Turiddu poi s'avanta Ma luca n'avittoria passa canta. Pirchì iddu nta sta imprisa nenti cunta Pisciotta sulu lu cori s'ammanta Pi stu delittu che in appressu scunta Dopu d'avirlu beni alluppiatu A bruciapilu in sonnu c'ha sparatu Pisciotta ammazzau a Giulianu Pirchì pritinneva libertà e miliuni	

Pisciotta a Turi si l'ha sbarazzatu Cridennu di viniri assurvutu. Inveci dopu ni fu avvilinatu Nta la galera e nenti ha cunchiudutu La so speranza si vistiu di luttu E ni miriu cu lu mussu asciuttu Mazzau a Turi e tirminau tuttu La nomina arristau di du picciottu Ie na tomba nta nu locu pocu asciuttu Ca chiudi lu so corpu mezzu stortu. Quannu la carni tutta infradicisci schelitri arrista e in ciniri finisci la vera storia è chista di Giulianu di Turi Bella è fatta e canta Stranu.	

Giuseppe Rotondaro, Gianni Arnone e Rino Giordano.

La vita di Turi Giuliano. VIS radio, 1963, Copyright, Fototeca Gilardi.

La prima giovinezza di Turiddu	
(P) Qui si narra la storia della prima giovinezza di Turi Giuliano. Piange il cuore narrando la storia e il destino di Turi Giuliano che era giovine buono ed umano e la guerra bandito lo fa. Quella guerra che a nostra memoria fu la cosa più triste ed infame quando il povero muore di fame ed il ricco più ricco si fa. La famiglia era povera gente e campava alla santa giornata e Turiddu l'ha sempre aiutata che a Palermo ogni giorno gli va. Il lavoro gli dà poco o niente ma Turiddu che vizi non tiene alla mamma che tutto il suo bene quel danaro lo diede a portar.	**(P)** Cominciano poi le guerre ed il popolo muore di fame mentre la gente infame pensa solo a rubare e a mangiare Ma i signori che stanno in campagna tutto l'anno a godersi la vita a quel popolo ognuno lo invita a combattere e a sopportar. Ed il popolo che non si lagna al macello poi viene portato anche il pane gli viene negato cento grammi gli deve bastar. Si trovava però sul mercato tutto quello che ognuno voleva ma il suo prezzo ogni giorno cresceva e la gente più soldi non ha. Si vendeva l'oggetto più amato gli orecchini, le gioie e la fede

Scendi a piedi dal suo paese
per la strada dal sole bruciata
e passata l'intera giornata
sempre a piedi tornare dovrà.
E così si guadagna le spese
Salvatore che ancor giovinetto
ha per tutti il più grande rispetto
e i delitti del mondo non sa.
E comprende che il ricco è un ladrone
che i danari li fa il mascalzone
e che il buono ricchezze non ha.

Giorni di fame in casa di Giuliano

(P)

Intanto passano i giorni
e Salvatore ha fame
è diventato un bel giovanottone
e non può restare senza mangiare.

Diceva mamma e il figlio stamattina
hai già mangiato tutta la razione
ti l'hai mangiata tutta a colazione
e adesso in casa il pane non ci sta.
Oh mamma mia non basta la razione
non posso più campar con cento 100 gr.
un po' di pasta un po' di pasta fammi
che la fame non sente e non vede
e la testa girare ci fa.

E d'allor Salvatore Giuliano
apre gli occhi e comincia a capire
lui non vuole di fame morire
e la famiglia deve aiutar
perdì allora la bella innocenza

Turiddu contrabbandiere per fame

(P)

La famiglia si vede perduta
in cucina non brilla più il cuoco
stanno tutti a stomaco vuoto
e Turiddu comincia a parlar.
Che la gente ormai s'ha venduto ogni
cosa per fare danaro
che così non si può continuare e che il
pane bisogna comprare
ed è così che Turiddu diventa
contrabbandiere per la fame.

E la mamma si vende l'anello
e i ricordi del tempo felice
e al figliolo diletto gli dice
di nascosto vai il grano a comprar.

di questa vita non posso continuar.

Non c'è più pasta figlio in questa casa
e non ce n'è più neppur dal commerciante
aspetta un poco, aspetta un istante
che qualche cosa io cerco di trovar.
E dopo un'ora torna la sua mamma
che avea trovato cinque o sei patate
allora lei le ha subito lessate
poi cerca l'olio e non l'ho può trovar.

Dormire è una parola quella sera
a stomaco digiuno e mente scura
non può dormire non passano le ore
e Salvatore si mette a pensar.
Danaro non ne tiene e non ne trova
anche il lavoro gli viene a mancare
e allora pensa che tutta la famiglia
tra fame e stenti la vita passerà.
Quel bel pane così profumato
non appena che è uscito dal forno
ma ad un tratto si guarda attorno
e una scena terribile avrà.

Primo incontro con i carabinieri

(P)

Davanti a lui stanno due carabinieri

Il principio mortale fu quello
che portò la più grande sventura
per sfuggire alla fame più dura
Salvatore bandito sarà.

Ma chi può sopportare la fame
se la fame la vista ci oscura
pancia vuota non tiene paura
e la notte dormire non fa.
Sono l'uomo più ricco ed infame.
che non tiene pietà di nessuno
l'uomo sazio non crede al digiuno
e a Turiddu lo può condannar.

Salvatore c'ha il grano comprato
con quei soldi dell'oro venduto
ed intanto già pensa al minuto
che quel pane mangiar si potrà.
E dai gendarmi è stato sequestrato
quel suo frumento insieme col sacchetto
perché al mondo al mondo maledetto
con questi tempi giustizia non ci sta.

Morte di un carabiniere

(P)

Secondo incontro con i gendarmi e morte del carabiniere.

due carabinieri che vanno perlustrando
e a Salvatore che ha il grano
contrabbando dicono allora:
"*Fermatevi altolà! in nome della legge*
a voi picciotto vediamo cosa avete in
quel sacchetto".

Tutto tremante Turi poveretto
domanda a quei cari in ginocchioni
e dice allora con grossi lacrimoni
per i morti vostri io chiedo a voi pietà.
Lasciatemi lasciatemi il sacchetto
in casa siamo tanti abbiamo fame
voi non sapete cosa vuol dire fame
oh brigadiere oh fatemi la pietà.

Ma i carabinieri prendono quel grano
e se ne vanno con il sacchetto in mano
mentre piangendo Turiddu Giuliano
li prega ancora che avessero pietà.
Ed uno dei gendarmi disse allora
con voce alta e faccia assai severa
se ti pigliamo e ti pigliamo ancora
stai certo che in carcere si va.

Turiddu poveretto piange e torna
e torna dalla mamma disperato

Così il povero Turi Giuliano
fa passare quasi un mese di tempo
e poi torna a comprare il frumento
pe un poco potranno mangiar.
Ma fu un caso davvero inumano
che egli incontra quei due carabinieri
che facevano bene il mestiere
e la legge la fanno osservar.

Le preghiere non servono a niente
per Turiddu si vede perduto
senza perdere un solo minuto
col frumento si mette a scappar.
E i gendarmi gli dicono attento
se non fermi dobbiamo sparare
ma Giuliano si vuole salvare
e quel grano alla mamma portar.

Ad un tratto si vede raggiunto
c'era in guerra e avea la pistola
non aveva più fiato alla gola
per fermarli si mette a sparar.
Ma quel colpo partì giusto in punto
ed un gendarme ha colpito nel petto
cade morto quel lungo tenente
e Giuliano più pace non ha.

e a tutti quanti allora ha raccontato
quel brutto incontro e quell'infamità.

Giuliano diventa bandito

Giuliano ormai bandito
per lui la pena eterna
è dentro una caverna
nascosto se ne sta.
Per lui tutto è finito
addio per sempre addio
tranquillo e lieto sono
in dolce libertà.

Egli comprende ormai
che non c'è più speranza
ergastolo l'attende
quando s'arrenderà.
L'ergastolo giammai
e allora prende tempo
e aspetta l'occasione
che possa espatriar.

Egli diventa allora
il re della montagna
e ognuno che lo accompagna
rispetto a lui dovrà.
Ognuno ha con la legge
un conto da pagare

Giuliano torna a Montelepre

(P)

Salvatore desideroso di vedere la
mamma torna a Montelepre.

Salvatore da casa lontano
sente come una febbre nel cuore
vuol tornare a vedere il suo amore
e la mamma e il suo caro papà.
E dai monti discende pian piano
e si reca al suo caro paese
per sfuggire alle brutte sorprese
nella notte tornare dovrà.

Montelepre era intanto accerchiata
delle guardie a cavallo ed a piedi
guardi intorno e per tutto non credi
che i gendarmi ti aspettano già.
E Turiddu alla casa dorata
dal suo padre riceve un consiglio
di rinchiudersi in un nascondiglio
se si sente alla porta bussar.

Quando è giorno ad un tratto alla porta
fortemente si sente bussare
non rimane altra cosa da fare

avanzi di galera
che sono in libertà.

Si spara notte e giorno
Si uccidono i gendarmi
Si spogliano delle armi
E muore ogni pietà.
Sangue e spavento intorno
Ne parlano i giornali
Li chiaman criminali
E ognuno trema già.

Giuliano ricercato dalla legge

(P)

Giuliano è ricercato e il maresciallo
va a casa sua e chiede di Turiddu.

Turiddu nostro è sopra la montagna
rispose allor i lor genitore
mentre alla mamma le tremava il cuore
dalla gran paura parlare non la fa.
Turiddu lo sappiamo è ritornato
gli gridi allora in faccia quel maresciallo
se in nome della legge non parlate
se non parlate per voi peggio sarà.

che nascondersi e non fiatar.
La sua mamma riman come morta
quando vede che è il maresciallo
che il suo Turi se riesce a scovarlo
certamente promosso sarà.

Giuliano vendica l'arresto del padre.

(P)

Il bandito Giuliano uccide il gendarme
che il padre gli ha arrestato

Torna un giorno con grande imprudenza
nelle strade del suo paese
e lo incontra e di mira lo prese
con un colpo morire lo fa.
Per terrore e per grande prudenza
chiude porte e finestre ciascuno
per paura non parla nessuno
chi ha veduto, veduto non ha.

La Sicilia comincia a tremare
scorre pure del sangue innocente
Salvatore che è capo brigante
ora il mondo lo vuole cambiar.
Ai signori si mette a rubare
le ricchezze, i brillanti, i milioni
e ne empie dei bei cassettoni

E quel gendarme ha preso le manette
ed ha arrestato il padre di Giuliano
e la sua mamma allora grida e sviene
e come morta in terra se ne va.
E incatenato lo portò in prigione
e poi lo chiuse in una cella oscura
ed il maresciallo pensa la paura
a questa gente parlare la farà.

E intanto Salvatore a notte scura
col cuore in pianto torna alla montagna
e nel pensiero ci mette una scrittura
in cui è detto di poi quel che farà.
Uccidere egli vuole il maresciallo
che gli ha arrestato il caro genitore
ed aspetta il tempo e intanto conta le ore
che la vendetta non vuole rimandar.

La sua fama si spande e la gente
che ha bisogno lo vede arrivare
come un angelo ad aiutare
chi le scarpe e il pane non ha.
Ogni povero allora si sente
una cosa di Turi Giuliano
se l'incontra la mano gli bacia
per Turiddu la vita darà.

ed ai poveri a dare gli dà.

Si presenta da questi signori
col sorriso dell'uomo cortese
spoglia i ricchi di tutto il paese
e non tiene nessuna pietà.
Per ognuno di questi che muore
ogni ricco comincia a tremare
chiuso in casa non vuol più uscire
ma Giuliano spogliar li fa.

E poi con eleganza
gli fa un grande inchino
e col malloppo in mano
lo essequia e se ne va.

A Turi pare giusto
strappare le ricchezze
a tutti ed a duchesse
e i poveri sfamar.
Ma quella gente ricca
grida che vuole vendetta
e contro a lui ci mette
gendarmi in quantità.

La morte dello strozzino

(P)

In casa della duchessa

(P)

Turi bussa alla casa di una duchessa.

Un giorno una duchessa
si vede presentare
un giovane signore
E a lei vuole parlar.
e gli fa il bacia mano
come tra gentiluomini
e dice son Giuliano
e vengo ad ossequiar.

Per la duchessa allora
pensa che sia il figliuolo
del general Giuliano
e innanzi a lei gli sta.
Ma egli allor le dice
io son Turi Giuliano
e tutti i tuoi gioielli
mi devi consegnar.

E piange e si dispera
la misera duchessa
perché le sue ricchezze
gli deve consegnar.

La morte dello strozzino.

Da quelle parti c'era un mascalzone
che con l'usura strozza la gente
chi non pagava proprio puntualmente
in mezzo alla strada lo faceva gettar.
Cuore di pietra senza compassione
chi non pagava quella sua cambiale
viene portato davanti al tribunale
con l'esattore che in casa arriva già.

Carta bollata e multe a propulsione
arrivi in casa e già il pignoramento
il poveretto col pianto e lo sgomento
vede la moglie e i piccoli tremar.
Nessuna al mondo ne ha più compassione
questa è la legge dice l'esattore
gli prende tutto e poi di fame muore
quell'infelice che più non può pagar.

E forse mai sapremo
qual è la verità.

Si prepara la morte di Turi

(P)

Si prepara la morte di Turi.

Turi Giuliano sente questo fatto
che gli fu detto dà povera gente
dallo strozzino si rende incautamente
Gli si presenta e la pelle gli fa.
Ma prima si fa dare ogni altro oggetto
e le cambiali di quei poveretti
e poi le straccia in piccoli pezzetti
con gioia della prima umanità.

La strage del primo maggio

(P)

La strage del primo maggio.

Festa del primo maggio
tra fiori canti e suoni
Giuliano e la sua banda
armato aspetta già.
Alcuni delinquenti
di cui signore è nome
gli han detto per iscritto
che cosa deve far.

Giuliano alla sua banda
legge quella scrittura
sul popolo innocente
c'è scritto di sparar.

Or Giuliano l'onore ha perduto
le promesse non son mantenute
le speranze son tutte cadute
e il suo cuore più pace non ha.
Per quel sangue innocente versato
più non dorme non mangia e non beve
ogni notte quei morti li vede
e li sente gridare pietà.

Ed intanto gli infami signori
che hanno illuso il bandito Giuliano
se ne lavano tutti le mani
e nessuno gli vuole parlar.
Dicon tutti facciamolo fuori
questo Turi brigante assassino
gli preparano un brutto destino
e Giuliano morire dovrà.

Se il bandito da vivo si arrende
quanta gente potrebbe accusare
e la gente la più criminale
che si veste di falsa pietà.
Razza infame che tutto si vende
patria e onore per fare quattrini
questi sono i più grandi assassini
che non hanno nessuna pietà.

Cadute le bandiere
di quei lavoratori
adesso pensa Turi
che libero sarà.

Chi fu chi fu l'infame
che diede quel comando
a Turi promettendo
onore e libertà?
Passato è tanto tempo
ma non sappiamo ancora
se Giuliano continua a campar.
Un processo potrebbe svelare
retroscena di grande vergogna
quella lingua tagliare bisogna
per nascondere la verità.

Si cerca un traditore

(P)

Si cerca un traditore.

Si spara sui banditi in ogni parte
si vedono gendarmi a destra e a manca
così si spera che la bandiera bianca
Turi Giuliano lui possa presentar.
Ma passa il tempo ed egli è ancora forte
ed esce salvo ad ogni avvenimento

Ed ognuno comincia a tremare
se quel gioco si viene a scoprire
in galera potrebbe finire

La morte di Giuliano

(P)

La morte di Giuliano.

In quella notte oscura
mentre Turiddu dorme
Pisciotta già prepara
la grande infamità.
La legge d'ogni cosa
dapprima fu informata
la casa è circondata
fuggire non potrà.

Turi Giuliano dormi
Turi non ti svegliare
È meglio non vedere
quel che succederà.
È meglio non vedere
l'amico tuo diretto
che mentre sta nel letto
ti viene ad ammazzar.

Dormi Turiddu dormi

dovunque passa egli semina la morte
che lui combatte e non si fa pigliar.

Ma giunge a Montelepre un ufficiale
che era più furbo e astuto d'una volpe
ed era sicuro che ormai questa volta
Turi Giuliano in mano gli cadrà.
In confidenza a Gaspare Pisciotta
gli fa sapere che gli vuol parlare
e poi promette che gli farà donare
qualche milione e piena libertà.

Appena mi darai tu Giuliano
in Argentina ti farò portare
e con la legge non ci avrai a che fare
io son garante dell'impunità.
Pisciotta grande Giuda Iscariota
era l'amico di Turi Giuliano
l'invita a casa con il cuore in mano
Turi Giuliano amore che se ne va.

L'orribile morte di Pisciotta

(P)

L'orribile morte di Pisciotta.

Su quel corpo Pisciotta ha sparato
Turi muore senza dire parola
verso i monti Pisciotta poi vola
sogna che l'hai portato
quel grano alla tua mamma
e torti ti bacia già.
Dormi Turiddu dormi
l'amor te lo è niente
addio Turiddu addio
nessun ti scorderà.

L'indomani traguardi ed armadi
quando all'alba il caffè gli han portato
un veleno potente gli han dato
e uno spasimo orrendo gli dà.
Mentre urlano quei carcerati
è portato all''infermeria
dopo breve e penosa agonia
egli muore e più nulla dirà.

E così è finita la storia
del picciotto Turiddu Giuliano
che era giovane bravo ed umano
e la guerra bandito lo fa.
Ma la guerra ha nessuno da gloria
sol mi piange la povera gente
morti di fame e il meschino innocente
ed il ricco più ricco si fa.

e i gendarmi lo vanno a cercare.
Come avevano già preparato
Turi morto lo aggiustano fuori
senza lacrime e senza fiori
nella polvere lo fanno star.

Poi nascondono quello che è stato
ed informano tutti i giornali
che la legge quel gran criminale
han dovuto senz'altro ammazzar.
Che Giuliano era ormai circondato
e voleva per forza fuggire
per pigliarlo han dovuto sparar
ed è morto per fatalità.

Ma Pisciotta poi viene arrestato
nella gabbia è tranquillo e sereno
la sua lingua la tiene egli a freno
non sa niente e non vuol parlar.
Quando il giudice ha poi pronunziato
quella giusta e severa condanna
egli grida ed allor si condanna
quando urla che tutto dirà.

Giuseppe Rotondaro: *La storia di Salvatore Giuliano*,1962. Vis Radio 45 giri.

In quel tempo di guerra lontano la Sicilia moriva di fame ogni dì 100 grammi di pane a ciascuno doveva basta. Per un po' di farina Giuliano fu fermato dai carabinieri egli piange e si getta ai lor piedi ma non trova nessuna pietà. Ma la legge è la legge e il dover i gendarmi la devono fare la farina dovran sequestrare E il picciotto in galera mandar. pieno il cuore di gran dispiacere alla mamma Turiddu ha pensato poi la fuga nel bosco ha tentato ma raggiunto comincia a sparar. Per disgrazia quel colpo fatale prende al cuore un gendarme innocente Salvatore più nulla comprende	La Sicilia diventa una tomba di gendarmi banditi e ladroni ecco allora che tre lazzaroni in quel torbido vanno a pescar. Come un uccello rapace che piomba e si vanta al bandito Giuliano documenti legati alla mano gli promettono la libertà. Primo maggio gran giorno di festa ci sono femmine vecchi e bambini i banditi tra quei contadini una strage cominciano a far. Salvatore ha perduto la testa a sparar sulla povera gente cade pure un bambino innocente che era in braccio al suo caro papà. Sono passati già tanti e tanti anni ognuno si chiede ma invano ma chi fu che al bandito Giuliano

verso i monti si mette a scappar. Incomincia un duello mortale tra la legge e il bandito Giuliano sparatorie e colpi di mano si susseguono senza pietà.	quell'infame comando gli dà Tutto il mondo civile condanna quel che fece la banda di Giuliano ma la gente che armò la sua mano a Palermo comincia a tremar.
La notizia fa grande impressione e Giuliano potrebbe parlare qualche nome potrebbe svelare e per questo morirà dovrà. Di Turiddu non ha compassione il suo amico e cugino diletto una notte lo uccide nel letto poi nascondono la verità.	
Quando è certo che è morto ammazzato il bandito Turiddu Giuliano ogni cuore vicino e lontano	

grande pena e dolore ne avrà Montelepre che i giorni gli ha dato dal riposo al bandito cortese egli amò questo dolce paese ora è morto e mai più tornerà.	

Salvatore Idà: *Turi Giuliano* (la storia del bandito Giuliano), 2014

Elca sound produzioni discografiche

Io vogghiu dire a vui chi m'ascurtati	L'avia cattatu ed era assai cuntentu.
Di apriri li ricchi e mi sintiti	L'avia accattatu appena vienti chili
Comu veramenti Turi Giuliano	E fu l'iniziu di li so martiri.
addivintau banditu.	
Appena finiu la guerra	Sentiti chi passau amici cari
Ognuno pe manciari	Comu la sorti lu vosi tradiri.
avia a fari l'ntrallazzu.	Ca lu fermaru du carabineri
C'era miseria e fami 'nta sta terra	E incuminciaru li dispiaciri.
E si dormiva senza materazzu.	Ccussì lu granu ci hanno sequestratu
Si iva sperti pe nu cocciu i granu	E Ture resta mutu e desolatu.
E fu fatali a Turi Giulianu.	
	Tornau alla casa sua senza frumentu
Vogghiu cantari a cu mi sta vicinu	E camminava triste e a passu lentu.
La verità su Turi Giulianu.	Era 'ncazzatu assai pi d'azioni
Era un figghiolu bonu lu mischinu	Non s'aspettava mai nda reazioni.
Avia un cirivellu tantu sanu.	Ma non si perde d'animo u bandito
Di Muntilepri era stu picciottu	E presto nta loper è turnatu.
E di so mamma era nu scunfortu.	Lu pustiaru ancora nta du situ
	Lu so distinu già l'avia signato.
C'era la guerra e tisseraru tuttu	Accattau ancora un pocu di frumentu

Senza la paci nc'era lu scunfortu.
Tanti famigghi erunu di nuddu
Fami e ruvina nta stu munnu stortu.
Ma pi manciari ci vulia o granu
E si desi da fari Turi Giuliano.

Un giornu Giuliano cu la bicicletta
Si misi a camminari tutta in fretta.
Vulia cattari un pocu di frumentu

Li carabineri 'ncissuru chi porti
Apri stu saccu pi fari vidiri.
Non sai che stamu ca jornu e notti
e amu a fari lu nostru duviri.
Turi ci rispunniu senza esitari
portu na pocu di granu pi manciari.
e mentri stava nda ci passi stranu
visti passari un camiun chinu di granu.
non eni giustu ch'io aiu a pagari
e li pisci grossi hannu a manciari.

Ma lu carabineri arrisolutu
'ncissi stu granu è tuttu sequestratu.
Turiddu parsi c'arrestau mutu

E Turi si incammina a passu lentu.

Nu pochi i strada avia fattu intantu
Cu l'occhi aperti sempri stava attentu.
Senza paura e senza aviri scantu
Avia bisogno di chiddu frumentu.
Ma non c'arrinisciu a lu sventurato
E Giuliano ancora fu fermato.

S'alluntanau prestu di du situ
iva currennu comu un disperatu.
Sentendusi assai stancu e ormai sfinitu
Cercau un postu bonu e riparatu.
Truvau un cannitu e parsi fattu apposta
Unni nta chidda notti fici sosta.

La grandi ferita sanguinava
E cu la so camicia sa fasciava.
Pensava chi muriva nta nda notti
Ormai li cosi ivanu sempri stotti.
Di lu duluri, iddu si lamentava
Ma per fortuna n'amicu di da passava.
Sintennnu du lamentu si firmau
E fu una grazia santa cu u mannau.

E lu su granu si vitti levatu. Cu fari belli e cu boni maneri Si misi …. carpi neri. Non vosuru sentiri li preghieri Vosuru fari lu so duviri. A Turi tuttu u sangu ci iu nta testa E già pinsava mi ci faciva a festa. Tira la rivoltella comu un furettu E a lu carubineri ci spara ‘npettu. Cercò pi scappa Ma nto stessu tempu non s’accurgiu Cu un c’era a lu so ciancu. C’era una guardia campestre là presente E a Turi ci spara sull’istanti. Lu carabineri era ormai finitu E Giulianu arristau feritu. Peri i muntagni si misi in camminu Du u so paisi si ni iu luntanu. A Muntilepri ci fu nu buinu. L’autorità circava a Giuliano Ma non parrau nuddu di da genti Di Giuliano non si seppi nenti.	Nta li so spaddi su lu carricau E a casa tantu lentu lu purtau. comu so mamma u vitti ietta un gridu figghiu figghiuzzu miu figghiu aduratu cu fu sta mala serpi di cannitu che ta feritu figghiu svinturatu. matruzza mia fu nu bruttu distinu puru io ammazzai nu povuru mischinu. nu figghiu i mamma, nu carabineri chi mi sbarrau lu passu di me pedi. si medicau alla megghiu la ferita poi abbrazzau a so mamma di la vita e ‘ncissi matri mia io sugnu in castagna perciò io scappu nta la muntagna. Prestu Turiddu meo semu perduti Li carabineri fora su appostati. Arreta a sta cascia c’è nu grande bucu Ziccati, ammucciati, non ti moviri i ‘ndocu. Turi si misi dintra prestamenti E ci mitteru la cascia davanti.

Turiddu stava nda sulu nta ni munti E cuminciava ormai a canusciri tutti li punti. la luntananza lu facia suffriri Era ormai na vita di duluri. Ma un gnornu si dedici torna a casa m'abbrazza a so matruzza e mi la bacia. E si incammina versu lu paisi Ca nta la testa pensa a tanti cosi. Cammina lestu cu passi decisi Arriva a casa e di la porta trasi. So patri e so matruzza a ndi mumenti Videndu a Turi su tutti cuntenti. Dopo che s'abbrazzau cu la famigghia So matri misi in tavula a tuvagghia. E dissi figghiu meo mancia qualche cosa Mentri tu manci a mente si riposa. E poi pensamu a chiddu c'amu a fari Comu ti putemu a nascundiri. So patri chi non stava spenseratu Di la finestra subitu affacciau. E vitti carabineri d'ogni latu	A tavula si misi a tempu nenti E a porta già bussaru unta ndi istanti. Lu patri si isau e apriu la porta Trasiu lu maresciallu e la so scorta. Volivano a Turiddu arrestari E nuddu s'accurgiu di ndu bucu. E mancu si putivunu aspittari Ca nda c'era la tana di lu lupu. Unne Turiddu parra unne ammucciatu Ci dissi lu maresciallu arrisulutu. E mu circati ca ndu sventuratu Vui vu nsunnati non vi dugnu aiutu. Per prima no lu sacciu unni è me figghiu E puru su sapissi no diciria mai. Iddu a chistura amaru è luntanu un migghiu E supra li muntagni chi patri li so guai. U maresciallu prestu chi pensau m'arrestu u vecchiu in canciu di Turiddu. E subito a so patri ammanettau arrestau pensau certu prima o poi lu pigghiu. E Ture di ndu bucu a li mumenti voli sparari ma poi sinni penti.

Lu maresciallu a casa circundau.	Ndi nda muntagna iddu riturnau
	le stradi chi maiani mai passau.
Volendo Turi li putia ammazzari	Tanti pirsoni lu ivanu a truvari
Ma non puteva nenti cunchiudiri.	si fici ormai na fama mondiali.
Picchì la casa era circondata	Fuggiaschi ricercate e disertori
Di centu carabineri piantonata.	ci cunsignaru a iddu li pistoli.
Ma Fici giuramenti a non finiri	
Se nesciu fora l'annu iddi a pagari.	'Ncisseru Giuliano simu pronti
Se toccanu a me patri ieu li scannu	e to cumanni vulevu stari.
L'annu a cacciare subito e mu u sannu.	Cu sti pistole dinni c'ama a fari
	Vulevu a to vita difinniri.
Lu patri su purtaru prestamenti	E vilali pinsau nta sta muntagna
Turiddu nesci dopu pochi istanti.	Ama furmari una granda banda.
Abbrazza a so matruzza e a li parenti	U capu sugnu io e state attenti
e s'alluntana cu lu cori infranti.	Cu sbagghia io lo ammazzu all'istanti.
Scappannu sempri versu la muntagna	Mentri i carabineri a centinaia
chi pe Turiddu era la so cumpagna.	Eranu sparsi nta tutta la zona.
	Unni era u so quartieri generali
Passaru pocu jorna e lu briganti	i sbirri non potteru mai lu truvari.
cu du pinseri fissu nta la menti.	
Non c'a faciva chiu ad aspettari	La notti di natali ca so banda
a so patruzzu avia a liberari.	scinnio a Muntilepri di so mamma.
E cu un curaggiu armatu finu e denti	Ma si truvau perdutu e circondatu
scinniu a Montelepri sull'istanti.	di li carabineri d'ogni latu.

N’avvertimennu subitu ci desi vulia fari tremari puru li petri. E infatti spara a du carabineri in caserma non turnaru chi so pedi. Si eliminau du pugnu nto torace dicennu: chistu è u principiu e mu u sapiti. Se non mettiti in libertà a me patri Io vi prometto ca vi ni pintiti. cu sta minaccia liberaru o patri e Turi si misi lu cori in paci. Turiddu cuminci a fari u fernali non faci i cosi comu u diu voli. Si parte versu Monreali e a li cumpagni scrivi du paroli. Dicennuci accossì non v’allarmati ca prestamenti siti liberati. O 5 giugnu du 44 si camuffau di grandi magistratu. Ci vosi figutu e ci vosi curazzu me metti in attu u pianu disignatu. Ca scusa interrogari un carceratu di Monreali o carciri trasiu.	Fu una sorpresa appena c’arrivau una grandi sparatoria cuminciau. Giuliano eppi u tempu e si sarbau non si sa come ma se la fuju. Li carabineri a tutti circundaru e li cumpagni so arrestaru. E a truppa nta da notte di natali portati furunu o carciri i Monreali. Tenia u fabbisogno pe la banda E l’autru lu regalava e povereddi. stu ciuri Giulianu vi lu manda Spinnitulu pi vo figghiceddi. La legge che sentiva sti misfatti chi di muntagni i circundava tutti. E Giulianu sempri l’attaccavunu di locu a nautru locu si spostava. Ci desi sempri filu pi li torci cussì la leggi pirdiva le tracci. Ma mancu pi lo jornu riposava scindiva a Muntelepri e sinni iva. Ma nta lu stessu tempu si informava

La guardia carceriera ha disarmatu
e svelto la pistola ci puntau.
Appena i so cumpagni liberau
pistola in pugnu cu iddi si ni scappau.

Fuivanu cu passi di giganti
s'allunanaru immediatamenti.
Quannu arrivaru supra li muntagni
ficiru tutti festa allegramenti.
La fama di Turiddu si ingrandiva
e tutti li cunfini oltrepassava.

Per manteniri la so banda Turi
avia bisogno un saccu di dinari.
Estorsioni e facili dutturi
a chiddi chi putevanu pagari.
Dinari li insaccava senza fini
di conti di marchisi e feudatari.
E ci pigghiava pure li recchini
a fimmini vistuti di vaddali.
Era nu masculeddu e na fimminedda
chi ghivunu ciancennu pi la via.
Giulianu li pigghiau da manicedda
E ci dissi viniti ca vicinu a mia.

chiddu che to paisi succedeva.
Amici dappertutto iddu teneva
e stava attentu se cu lu tradiva.

Infatti chi nisceva da caserma
vitti u cumpagnu soi e lu chiamau e ci dissi.
Tu si na spia per la madama
Non hai scampu e subitu sparau.
Mentri muriva ci dissi chiaru e tunnu:
li spii li pagu cu pallottolu di chiummu
cu sta pistola chi sapi cantari.

S'alluntanau prestu di ndu locu
dopu che chidda spia avia ammazzatu.
S'arripusau dintra lu cannitu
pecchì era stanco e ci mancava lu ciatu.
Ancor sintii nu scrusciu nda vicinu
eranu du carusi in caminu.
Arrobbavano li poveri mischini.
Senza pensari ca mai Turiddu
toccau lu spillu d'un povereddu.
iddu arrubbava i ricchi i possidenti
chiddi chi miliuni n'aviunu tanti.
E poi li dividiva ai povereddi

Chi fu chi succidiu pecchì cianciti	picchì avia unu cori tantu grandi.
Dicitemi picchì vi coriate.	A Giuliano c'era cu l'informau
A fimminedda subitu parrau e ci dissi	e a unu a unu a tutti li pigghiau.
Giulianu n'arrubau du mila liri	Sputaru l'ossu e poi sputaru u sangu
e nu chilu di pani e ora ristamu morti i fami.	e ora sunnu nda chi mancianu fangu.
Ma vui u canusciti a Giuliano?	Ecco la fini dell'approfittatori
No canuscemmu mai a Giuliano.	e mi ci serve a tutti di lezioni.
Sapemu sulu quannu dissi iddu	Nu sceccu ca rubbaru nta na campagna
Pe mu dicemu ca fu Giuliano.	e u latru fici la fini di na carogna.
Bambinei belli mei non cianciti	Dicivano ca puru fu Giulianu
Di Giuliano non vi scantati.	Ma Turi li truvau nta nu chianu.
Giuliano sugnu ieu e mi viditi	Li poveri li vosi sempri aiutari
Chiddu ca v'arrubbau l'avi sabbati.	ca sapi chi vori diri povertà.
Pigghiatevi stu pugnu di denari	Mentri cu eppi sempri da manciari
e iti a casa ca c'è i manciari.	non eppi mai nu duluri di cori.
	Un jornu mandau du baruni ca magna
Giuliano non si la potia ingoiari	Ci dissi: mi paga venti milioni.
pensava ad innucenti criaturi.	Ca servunu pi mia e la so banda
E si muvia ca la pistola a mano	picchì sapia che era un mendicuni.
in cerca di lu falsu Giuliano.	Ci desi tempu sulu pi vaci ta banca
Appena o vitti ca cuddura e mani	mi pigghia i soldi e mi posi nta na vanda.
lu spara e l'ammazza comu un cani.	
	Si vosi lu baruni rifiutari

Di la gran fami ognuno arrobbava	prestu chiamau li carabineri.
e lu nomu di Giuliano si faciva.	Lu so palazzu fici circundari
E ogni ladru si ni approfittava	volivano pi mi paga li dinari.
perchì la leggi a Turiddu incolpava.	Voi vi sbagliate proprio in questo istante
Ni quattru ladriceddi di iaddini	non ho mai conosciuto quel brigante.
Ma lu briganti dopu si proponi	Allora vi assicuro signora. È qui davanti
pi ci duna na bona lizioni.	Son proprio io il bandito. È son presente.
Scinniu di notti di la muntagna	Alla contessa ci batteru i denti
cu vinti briganti armati fino ai denti.	quannu si vitti a Turiddu davanti.
Per prima sabotau la so cumpagna	Ma Giulianu furbu e intelligenti
e c abbruciau lu cani a du fetenti.	la tratta cu maneri assai galanti.
Poi pigghia venti torci l'addumau	Ma poi 'ncissi signura non pensari
e metti focu puru o so palazzu.	dammi tutti i gioielli e non fiatari.
Tuttu nu bene meo s'arrustiu	
e torna nta muntagna comu un razzu.	Pensannu comu ci finiu o baruni
	ci cunsignau tutti li miliuni.
Cussì u barunu immediatamenti	E ci desi puru tutti li gioielli
manda la somma presto ai briganti.	e Turi li dividiu a li poverelli.
Pensannu chi non ci putiva nenti	
cuntru a Turiddu cu di latitanti.	Ma la cuntissa chiantoi un cori
Fu mossa giusta per risparmiari	muta ristoi non putia parlari.
tutti l'autri palazzi da bruciari.	Turi teneva in tasca li tisori
Lui torna una cuntissa a visitatu	E sa squagghiau senza salutari.

perciò troppu eleganti s'avvistutu.
Lu maggiurdomu subito ha annunciatu
e prestamenti vinni ricivitu.
Appena vitti nu beddu picciottu
lu faci accumudari into salottu.

Appena iddu trasiu nta nu salottu
da gran sigunura dissi a nu piccottu.
Io sono tutta orecchie giovanotto
lo scopo della visita mi aspetto.
Volevo sol sapere che le vite
e se voi siete amica con Giuliano.
Io sono sicuro che lo conoscete
vi hanno vista stringergli la mano.
Nta di muntagni tutti li mumenti
spuntavanu genti di tutti li punti.
E ficiru un esercitu putenti
armatu quantu mai fino a li denti.
Ma lu guvernu prestu s'allarmau
e forsi senza fini in cima andau.

Li carri armati cu l'aeroplani
Non li potiva nuddu cumbattiri.
Fu unu sterminio na nda lotta armata
E sinni iu versu li muntagni
a unni c'erunu li so cumpagni.

Un giornu in Sicilia ci fu nu grandi muvimentu
e succideru così assai tremendi.
Giulianu si formau nu reggimentu
vestutu ca divisa di tenenti.
Vulivanu a Sicilia liberari
vulivano esseri indipendenti.
N'arruolamentu a massa
E pu fari e ficiru un esercitu putenti.
Ammenzu a tutti scoppiau na bumba
E fici tanti morti.
la curpa c'aittaru a Giulianu
ma non curpava nenti du mischinu.
la liggi studiau lu so pianu
pur truppe e carabineri di continuo.
Sentendosi incorpato ingiustamente
Turi s'arraggia forte nta di istanti.
E cu una mina un carro fa satari
caricu era di carabenri.

Turiddu Giulianu era un drittu

Morte e feriti furunu a centinara.	non c'era un jornu senza nu cunflittu.
Ma Giuliano cumincia a pensari	Na sira a Bellulampu versu l'ottu
comu putiva mai cumbattiri	attacca la caserma a scuru fittu.
cuntru all'aeroplano e i carri armati	E li carabineri sull'istanti
che li invadivano di tutti li lati.	sparanu puru cuntra li briganti.
Chiamò a consiglio tutta chidda genti	
E 'ncissi: non putemu fari nenti.	La fama di Giuliano circolava
E megghiu che n'arrendimu ora	nta tuttu u mundu di iddu si parlava.
prima che ni mettunu a sutterra tutti ca fora.	E quantu giornalisti americani
E così finiu a lotta di separatisti.	Svedesi, francesi e portoghesi
	Venivano mi stannu settimani
E fu li primu maggiu amici cari	Ammenzu a li banditi assai cortesi.
Jornata brutta di grandi duluri.	Na bella svedesina giornalista
Jornata che s'avia a festeggiari	lu vosi iri a truvari nta di munti.
Picchì era la festa dei lavoratori.	S'annamurau di Giuliano a vista
Tanti carusi fimmini e picciotti	E se la tinni cara comu amanti.
a Portella di Ginestra sunnu morti.	Pi otto misi stesuru cuntenti
	ma nun putia durare e fu arristata.
Lu primu maggiu du 47 ci fu una stragi	La leggi non ci potti fari nenti
Ci fu nu buinu.	e di Palemmu fu rimpatriata.
Nta li spidali non c'erunu letti	pe non vidiri a so matri suffriri.
Pe mi si tinia in vita u mischinu.	Comu a vitti a so matri l'abbrazzau
A Portella della Ginestra	dimmi matruzza mia chi succidiu?
Turiddu non si poti accurtari	Nenti figghiuzzu meo non disperare

da giornalista c'arristau l'amuri.
E giornu e notti si metti a pensari
di quanti ni passau di belli uri.
Ma cu lu tempu s'appi a rassegnari
da vita bella non potiva durari.

La legge ad un certu puntu che ha pensatu
Per putiri pigghiari a lu banditu
U colonnellu Luca ci ha mandatu
A Montelepri giustu nta nu situ.
Era nu ufficiali intelligenti
E curaggiusu ta tutti li mumenti.
Comu arrivau fici n'arritata
E genti di tutti i speci fu arrestata.
Puru la mamma e Turi fu pigghiata
E nto carciri cu l'autri fu purtata.
Comu lu seppi Turi imbestialiu
E o colonnellu Luca ci scriviu.
Se non mittiti a libertà a me matri
Fazzu na stragi e poi non mi cianciti.
La matri di Turiddu a di mumenti
prigava diu a madonna e tutti i santi.
Pe so figghiuzzu pi ni soffri nenti
e lu pinsava nta di lochi erranti.

Ma tu non mi duni paci comu aiu a fari?
Matri non ci pensari ca decidia
Io partu pi l'America luntanu.
Oggi scioglio la banda
Parola mia. è pronto già pi mia un aeroplano.
Addio matri! addio famigghia mia!
Addiu figghiu! tu si la vita mia!

Lassau a so matruzza lacrimannu
e pure Turi pattiu ciancennu.
Non lu sapiva che c'era l'ingannu
Voliva ca pi mi nesci di nu pernu.
S'alluntanau cu passi decisi
l'urtima volta di lu so paisi.

Riuniu la banda e c'incissi sti paroli:
Amici mei ormai arrivau l'ura
Ognuno i nui vai a unni voli
È inutile continuare ancora.
La banda è sciolta.
Cu non è canusciutu
poti turnari a casa senza scantu.
E chiddi comu mia chi su schedatu

Non la passau mancu na nottata
e prestu fu so mamma liberata

Turiddu prestu scinni a matinata
a Muntilepri per s'assicura.
Mi vida a so matruzza addulurata
e non mi cianci pe a so sventura.
era cuntentu puru di muriri
ca pi sett'anni giusti e quattru misi
a li cumanni so ognuno stesi.
Aviva fattu giustu lu so pianu
e sinni iu versu Castlevetranu.

Lu culunnellu Luca studia un pianu
Pecchì tenia un cervellu finu.
Volia arristari a Turi Giulianu
Che era chiu firu di iddu ma assassinu.
E na pinsata fici nta na botta
Lu po ammazzari Gaspari Pisciotta.
Fu facili truvari du picciottu
Che accetta di ammazzari a Giulianu.
Ti dugnu miliuni e un passaportu
Pi tinni va in America luntanu.

lu mundu è grandi pi mi cecca scampu.

Cussì Turiddu in camminu si misi
mannoi li cumpagni a li so casi.
Pisciotta a Giuliano l'ha ammazzatu.
quantu pirsuna chi l'hannu cianciutu
e a so matruzza non ci resta ciatu.
li funerali fannu a Giulianu
e tutti vanno a Castelvetranu.

A so matruzza c'arristau una pena
e nta lu cori na gran forti spina.
Di lu so chianti non aviva lena
e per sanarla nun c'è medicina.
Passa la vita sua sempri a penari
fin quannu campa non su po scurdari.
Intantu a unu a unu li banditi
Furunu arristati nta diversi siti.
E la Sicilia avventa chianu chianu
dimentica lu nomu di Giulianu.

È vinni l'ura vinni prestamenti
mi ci fannu la causa a li briganti.
E Gaspare Pisciotta nta di mumenti

Giulianu chi dormiva nto lettu lu chiumbu ci squarciau tuttu lu pettu. Pisciotta dopo chi l'assassinau o colonnellu Luca ciu portau. E c'incissi io vu cunsegnu mortu datimi i miliuna e lu passaportu. Lu culunnellu chi non era un fissa Ci desi un passaportu scrittu chiaru. Se l'insunnava l'America promessa C'era scritto carcere giudiziariu. Signuri mei la legge e la giustizia Non po veniri a patti cu li banditi. S'arria a la fini di la nostra vita la libertà saria cuntaminata. Per radio e per giornali si è saputu Potti diciri sulu m'avvilinastu m'avvilinastu m'avvilinastu. Non potti diri nenti ca crepau E non si seppi mancu cu l'avvelenau. Moriu senza mi poti aviri aiutu dintra nda cella avvilinatu.	era quasi tranquillu lu birbanti. Ma comu nu Giuda in cordu di tornisi l'hannu purtatu nta corti d'Assisi. La causa finiu prestamenti e furu condannati li briganti. L'ergastolo ci desuru a di genti e pure a Pisciotta du birbanti. Appena capisciu la so cundanna si misi pi grida comu un pazzu. Non fatemi parrari pe la madamma se no vi dicu tuttu chiddu chi sacciu. Ma lu purtaru in cella lestu lestu.

Gridando sempri finchè resta mutu chiddu ca ha fattu a Turi l'ha pagatu. Li tradituri tutti hannu a pagari ca mancu diu li po perdunari. Ora sentiti tutti amici cari se non si voli aviri dispiaciri. Briganti non avimu a divintari ca tutti prima o poi ama a muriri. La prepotenza porta assai duluri e nta stu munnu sinni fici assai. Ma nuddu mai pensau ca cu l'amuri putemu risulviri i nostri guai. Lu cantastorie porta la murali e ogunu i nui si sapi a regulari.	

Del Sangre: *Salvatore Giuliano* 2002

Testo di Luca Mirti

Musica di Luca Mirti e Marco "Schuster" Lastrucci

Album: "Ad un passo dal cielo"

Lo sguardo nel sole che spacca la terra a metà.
Terra di figli affamati di libertà.
Sfidasti la legge colpendo lo stato nel cuore.
E per la tua causa gettasti sul piatto il tuo onore.
E da Montelepre alle porte di Roma il tuo nome bussò.
Portato dal vento per bocca di un popolo che disse no.
Oh, oh.....Bandito!
Se nascessi ieri combatterei ancora, ancora per te.
Se nascessi ieri combatterei ancora, accanto a te.

Gridasti al potere la tua sete di libertà.
Togliendo ricchezze per fame a chi fame non ha.
E per la tua gente donasti il tuo sangue e il tuo amore.
Per l'indipendenza il tuo fiume di rabbia e dolore.
E sputasti in faccia a un regime mafioso che ti condannò.
Per chiuderti gli occhi un fratello di sangue in denaro comprò.
Oh, oh.....Bandito!
Se nascessi ieri combatterei ancora, ancora per te.
Se nascessi ieri combatterei ancora, accanto a te.

Nel buio di un torrido luglio qualcuno sparò.
All'albero di Monreale il tuo sogno impiccò.
Mostrando il tuo corpo ai signori di Castelvetrano.
Disteso in cortile una falsa pistola alla mano.
Chi vive ricorda che prezzo pagasti la tua liberà.
Bandito Giuliano la partita è aperta e il tuo sogno vivrà.

Oh, oh.....Bandito!

Se nascessi ieri combatterei ancora, ancora per te

Se nascessi ieri combatterei accanto a te.

Constantine Straniero

Salvatore Giuliano: Rap Francais

Un jour d'été au large de la méditerranée

L'histoire est calcinée, prie pour que le réveil n'a pas sonné

Une fois de plus pour des êtres morts nés

Aujourd'hui le soleil n'est pas fortuné.

Dans la rue la mafia contredit

Pas loin d'une station d'essence du paradis

Que faire lorsqu'on maintient l'innocence

Règne dans une vie sans connaissance.

Là où le silence ne rime pas avec la non-violence.

Le sol empreint de la base d'état

Plus de dolce vita

Pour une mère sans (…) pour l'attentat commis pour l'état

La fièvre relance les dès

Les juges avocats soudé pour être décédés sans un but bien fondé

Qui représente la loi quand la justice est hors la loi ?

Sur le chemin de croix la famiglia porte la croix

L'existence à un prix

Autour de nous l'incompris.

Les paroles dans la souffrance l'autre prie croit au saint esprit

Sur terre le bonheur n'est pas éternel

Bercé par l'amour maternel

La vie est telle un gout de javel

L'histoire n'est qu'une triste réalité

Loin des quatre vérités où l'éternité souvent nique la fatalité.

Une porte vient de s'ouvrir pour pauvres sans souvenirs

Les anges ont perdu le souvenir pour quelques billets de lire

La vie est un départ où rien n'est pas fait au hasard

Sur le chemin de Palerme à Trapani

Les juges avocats restent bien polis

Le box bien rempli au (…) compris

Car la vengeance est comme un homme qui part vers la potence

Il destino ammazzò il bambino

La mafia souffle fort comme le scirocco

La nuit dans les montagnes il n'y a plus de héros

Demande à Salvatore Giuliano, Giuliano.

Il destino, il bambino, Giuliano

Il destino ammazzò il bambino

La mafia souffle fort comme le scirocco

La nuit dans les montagnes il n'y a plus de héros

Demande à Salvatore Giuliano, Giuliano

Il destino, il bambino, Giuliano.

Retour dans le passé

Combien ont fini dans le fossé

Mais l'outrage est censé (…) Les routes délaissées (…)

Franchement

Un père prie dans la douleur

Devant la madone de Trapani pleurant le malheur

Même la zingara n'a pas vu la mort au rat

Pas mêmes de rêves prémonitoires loin de l'ignorance (…)

Direction le parloir

legisla pluie sur le trottoir

Près d'une perception

Toute cette histoire est loin d'être une fiction

Une mère s'arrête pour le déjeuner

Les enfants descendent pour manger

Les lacets défaits peuvent être un signe qui sait ?

Pas le temps de tarder

Andiamo à l'école il faut filer

Arrivés au carrefour

Dieu nous regarde d'ici sa tour

Un jour prendre un chemin lié à ton destin

Tu sais trop de la fatalité nous dégoute

La mamma roule sans tracas

Subir la voiture des juges et des avocats

La main sur l'ordinateur

Toute la Sicile tombera dans la peur

Les mafieux les cherchaient depuis quelques années

Et tentaient de les faire tomber

Bandes d'idiots ils se sont trompés

Une mère se sent (…) assassinée

La vie continue certains ne font plus marche à pieds nus

La souffrance est la même

Ces histoires tragiques idem

Comme un (…) vont sonner

Les meres vont pleurer

Tous plus on n'échappera pas à notre destinée

Chaque jour que dieu fait

Qu'ils reposent tous en paix

Voici la croix du seigneur

Le lion la tribune de Judas le rejeton de David est vainqueur.

Il destino ammazzò il bambino

La mafia souffle fort comme le scirocco

La nuit dans les montagnes il n'y a plus de héros

Demande à Salvatore Giuliano, Giuliano

Il destino, il bambino, Giuliano

Il destino ammazzò il bambino

La mafia souffle fort comme le scirocco

La nuit dans les montagnes

Il n'y a plus de héros

Demande à Salvatore Giuliano, Giuliano.

Giuliano nella raffigurazione fumettistica

Il Corriere dei ragazzi, n° 30 – 31, 30 luglio 1972.



IL GIORNO DOPO, AL PARLAMENTO, PRESE LA PAROLA L'ONOREVOLE SCELBA, MINISTRO DEGLI INTERNI

ONOREVOLI COLLEGHI...

SCELBA RIFERI' LE FASI DELL'OPERAZIONE CONDOTTA DAL **CFRB** (CORPO FORZE REPRESSIONE BANDITISMO) CHE AVEVANO CONDOTTO ALL'UCCISIONE DEL BANDITO GIULIANO. EGLI SOSTENEVA IN SOSTANZA CHE...

...UOMINI DEL **CFRB** AVEVANO RICONOSCIUTO GIULIANO E UN SUO COMPLICE NELLE STRADE DI CASTELVETRANO...

ALL'INTIMAZIONE DEI CARABINIERI I DUE BANDITI S'ERANO DATI ALLA FUGA...

...ENTRATO IN UN CORTILE DI VIA MANNONE, GIULIANO STAVA PER SCALARE UN MURO...

...QUANDO ERA STATO RAGGIUNTO DALLA RAFFICA DEL MITRA DEL CAPITANO PERENZE.

RAT TA TA TA TA

CON LA SUA MORTE, UN GRAVE CAPITOLO DI SANGUE E DI VIOLENZA SI CHIUDEVA IN SICILIA...

L'ITALIA FU SCOSSA DALL'EMOZIONE!

L'EUROPEO

UN SEGRETO SULLA FINE DI GIULIANO

DI SICURO CE SOLO CHE È MORTO

CHI FU **SALVATORE GIULIANO**, L'ULTIMO DEI CELEBRI BRIGANTI SICILIANI.? QUALI LE SUE IMPRESE?... E MORI' PROPRIO COME IL MINISTRO COMUNICO' ALLA CAMERA DEI DEPUTATI.?...

SALVATORE GIULIANO DETTO TURIDDU, ERA NATO NEL 1923 A MONTELEPRE, FIGLIO D'UN CONTADINO, AVEVA LAVORATO PRIMA NEI CAMPI, POI COME ESATTORE D'UNA COMPAGNIA D'ELETTRICITA'...

SEGUE

COME MOLTI GIOVANOTTI, NEGLI ANNI OSCURI DELLA GUERRA, AVEVA CERCATO DI FARE QUALCHE QUATTRINO CON LA BORSA NERA. INTRODUCEVA FARINA A PALERMO...

E COSI' UN GIORNO DEL 1941 VENNE FERMATO DA UNA PATTUGLIA DI CARABINIERI. NACQUE UNA CONCITATA DISCUSSIONE. TURIDDU FU MINACCIATO D'ARRESTO...

...FUGGI'. FUGGENDO SPARO'. IL SUO PRIMO COLPO DI PISTOLA, IL SUO PRIMO MORTO!

LA SICILIA, ATTRAVERSATA DALLA GUERRA CONOBBE NEGLI ANNI SEGUENTI DRAMMATICI PERIODI DI INQUIETUDINE E DISTRUZIONE...

DA QUESTA INQUIETUDINE SORSE IL MOVIMENTO SEPARATISTA SICILIANO...

BASTA CON L'ITALIA CHE CI SFRUTTA! VOGLIAMO LA SICILIA LIBERA E INDIPENDENTE...! ALL'AZIONE, SICILIANI!

SEPARATI VIVREMO MEGLIO

LA LIBERTÀ PER LA SICILIA

I SEPARATISTI CREARONO L'**EVIS**, CIOE' L'ESERCITO VOLONTARIO PER L'INDIPENDENZA SICILIANA; E RECLUTARONO PARTE DEI LORO "SOLDATI" TRA GLI SBANDATI, CHE S'ERANO RIFUGIATI SUL MONTE SÀGANA

TU, TURIDDU! SEI FORTE, CORAGGIOSO. VIENI CON NOI, TI DAREMO IL GRADO DI COLONNELLO... E QUANDO AVREMO VINTO, NON AVRAI PIU' DEBITI CON LA LEGGE!

COSI' IL "COLONNELLO" SALVATORE GIULIANO INQUADRO' UNA BANDA DI GIOVANI SENZA SCRUPOLI...

COMINCIARONO LE SPARATORIE CONTRO I CARABINIERI...

...GLI ATTACCHI ALLE CASERME...

E ANCHE QUANDO L'**EVIS** FU SCIOLTO E NON SI PARLO' PIU' DI INDIPENDENZA SICILIANA, GIULIANO E I SUOI CONTINUARONO LA LORO ATTIVITA' BRIGANTESCA...

20


GIULIANO VOLLE ASSUMERE IL RUOLO DEL BANDITO DIFENSORE DEI DEBOLI. DISTRIBUÌ DENARO RAPINATO AI POVERI...
FECE FUCILARE UN USURAIO!
RAFFICA
IO SONO CONTRO I SIGNORI, E DIFENDO I POVERI!
NON FU COSÌ: GIULIANO AL CONTRARIO S'ALLEÒ CON LA MAFIA CONTRO I CONTADINI CHE VOLEVANO PER LORO LE TERRE CHE DA ANNI LAVORAVANO CON FATICA...
COSÌ, QUANDO IL 1° MAGGIO 1947 DUEMILA CONTADINI CELEBRAVANO LA FESTA DEL LAVORO...
GIULIANO DIEDE AI SUOI UN ORDINE ATROCE
FUOCO!
FU LA STRAGE DI PORTELLA DELLA GINESTRA, UN'ORA CUPA NELLA STORIA DELLA SICILIA!
SEGUE

LE IMPRESE DEL BANDITO CONTINUARONO... ORA ERA UN RAPIMENTO, ORA L'ASSASSINIO DI QUALCHE ELEMENTO INFIDO... ORA UN NUOVO AGGUATO AI CARABINIERI.

GIULIANO DIVENNE CELEBRE IN TUTTO IL MONDO. VENNERO GIORNALISTI AD INTERVISTARLO...

...E LA SUA BALDANZA NON EBBE LIMITI

SCELBA, DE GASPERI... EBBENE, DITE LORO CHE LI SFIDO A UN DUELLO IN CAMPO... VEDREMO CHI VINCERA'!

IL GOVERNO ACCETTO' LA SFIDA: SI COSTITUI' IL **CFRB** AFFIDATO AL COLONNELLO DEI CARABINIERI LUCA, E MIGLIAIA DI UOMINI COMINCIARONO A BATTERE LE CAMPAGNE SICILIANE...

...I COMPLICI CHE AIUTAVANO IN QUALCHE MODO LA BANDA, NON EBBERO PIU' REQUIE...

...A UNO A UNO MOLTI BANDITI VENNERO ARRESTATI...

COSI' CHE NEL GIUGNO 1950, GIULIANO AVEVA ANCORA SOLO CINQUE UOMINI, CON LUI...

NOI NON CI PRENDERANNO, TURIDDU.

CI VUOLE ALTRO CHE I CARABINIERI, PER NOI.

MA, IN EFFETTI, ORMAI VERA CONTRO GIULIANO UN'ORGANIZZAZIONE BEN PIU' SPIETATA DEL **CFRB**...

LA MAFIA!

CON TANTI CARABINIERI CHE PATTUGLIAVANO LA SICILIA, LA MAFIA INFATTI NON POTEVA PIU' COMPIERE LE SUE AZIONI CRIMINOSE. OCCORREVA MANDAR VIA I CARABINIERI. E POICHE' QUESTI ERANO IN SICILIA PER PRENDERE GIULIANO...

BISOGNA TOGLIERE DI MEZZO GIULIANO!

22


D'ACCORDO, MA COME?
LO FACCIAMO SCENDERE DALLE MONTAGNE, E LO CONSEGNIAMO AI CARABINIERI...VIVO O MORTO.
MA COME?
CONOSCO L'UOMO ADATTO, E' A CHICAGO, ORA, LO FARO' VENIRE QUI...
L'UOMO "ADATTO" - CHE CHIAMEREMO MISTER X - VENNE INFATTI DAGLI STATI UNITI ALLA SICILIA...
...E QUALCHE TEMPO DOPO, PREPARATO IL SUO PIANO, SI FECE ACCOMPAGNARE NELL'INACCESSIBILE COVO DEL BANDITO...
TURIDDU, MI MANDANO DA TE I FRATELLI D'AMERICA VOGLIONO CHE TU TI SALVI, CHE TU TI RIFUGI DA LORO.
PERCHE'?
SEI FINITO.
SI', INVECE. QUI LA TUA VITA NON VALE UNA LIRA: IN AMERICA VARREBBE MILIARDI!
NO!
NON POSSO PARTIRE: CI SONO TROPPI CARABINIERI.
OH, CI PENSO IO...
A CASTELVETRANO C'E' UN CAMPO D'AVIAZIONE ABBANDONATO, NO? BE', TU TI NASCONDI LA', UNA NOTTE VERRA' UN AEREO A PRENDERTI...E VOLERAI IN AMERICA!
GIULIANO ACCETTO', E SI TRASFERI' A CASTELVETRANO. LA MAFIA AVEVA RAGGIUNTO DUNQUE IL SUO PRIMO OBIETTIVO: ERA RIUSCITA A FAR SCENDERE IL BANDITO DALLE SUE MONTAGNE!
LA TRAPPOLA ERA SEMPLICE: ATTORNO ALLA PISTA ABBANDONATA DI CASTELVETRANO, CENTO CARABINIERI AVREBBERO ATTESO E CATTURATO GIULIANO...
MA...
L'AEREO ARRIVERA' STANOTTE. SEI PRONTO, TURIDDU?
NO.
C... COME?
NON PARTO SENZA I MIEI COMPAGNI. NON POSSO LASCIARLI QUI: PENSEREBBERO CHE SONO UN TRADITORE!
SE E' PER QUESTO, POSSO FARLI VENIRE. FIDATI DI ME, TURIDDU.
SI', CERTO. FA' IN FRETTA!
SEGUE

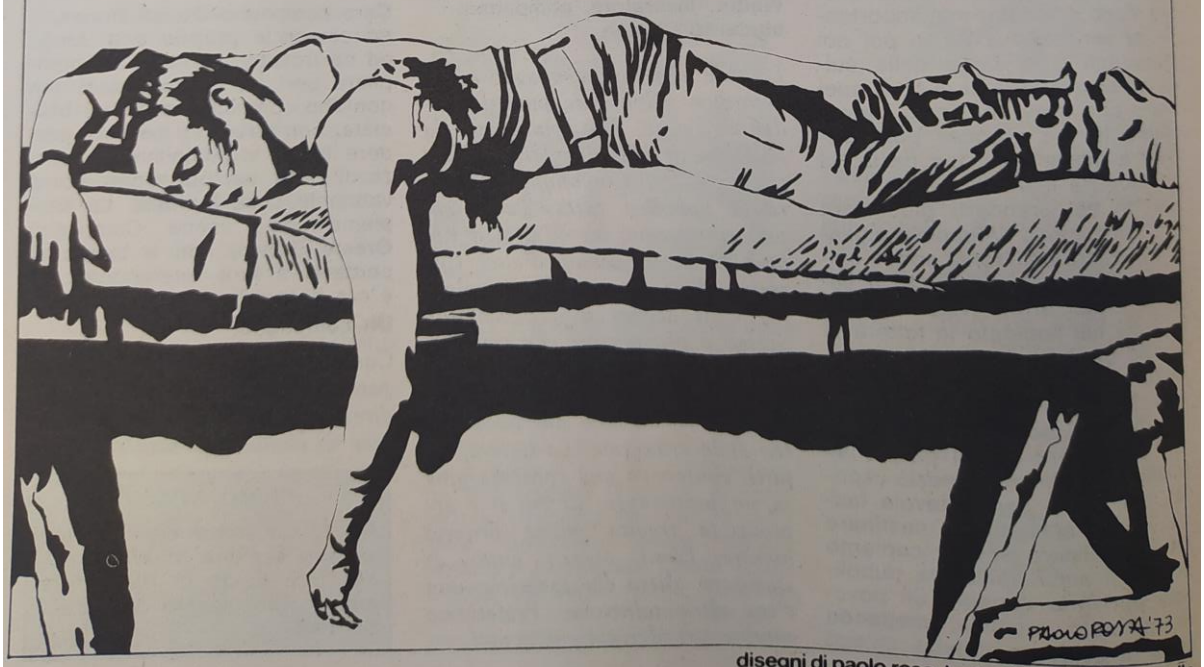

POCO DOPO GIUNGEVA A CASTELVETRANO GASPARE PISCIOTTA, CUGINO DI GIULIANO E SUO FIDATISSIMO COMPAGNO...
...POI SI MOSSERO ALTRI DUE BRIGANTI, CHE SI NASCOSERO IN CESTE DI POMODORI, SU UN CARRO...
FATE PRESTO!...
...MA IL CARRO FU PORTATO NEL CORTILE D'UNA CASERMA DI CARABINIERI!...
LA NOTIZIA RAGGIUNSE GIULIANO, NEL SUO RIFUGIO DI CASTELVETRANO...
PRESI!... AH, GASPARE, IO SO CHI E' STATO... E' STATO DON NITTO A ORGANIZZARE L'AFFARE... EBBENE, LA PAGHERA'!
PER QUANTO ISOLATO E LONTANO DAI SUOI MONTI, GIULIANO ERA ANCORA POTENTE... DON NITTO VENNE CATTURATO, E PORTATO IN UN NASCONDIGLIO SEGRETO...
A SORVEGLIARLO, ANDO' LO STESSO PISCIOTTA
SE NON LIBERANO I NOSTRI COMPAGNI, TI SGOZZERO!
OH, GASPARE, SI', CERTO!...
UCCIDIMI SUBITO! TANTO, E' SCRITTO: FAREMO UNA MALA MORTE, IO, TURIDDU... E TU... NON C'E' SCAMPO, ME L'HANNO DETTO...
CHI TE L'HA DETTO? PARLA!
ME L'HANNO DETTO I MORTI
I MORTI? BUGIARDO, MATTO!...
NO, NO! E' COSI'!... MI HANNO DETTO CHE NON C'E' SPERANZA PER NESSUNO... SOLO PER TE, FORSE... UN PO' DI SPERANZA ANCORA...
... SPERANZA... PER ME?...
COSI', I DUE STRINSERO UN PATTO INFAME, MOSSI ENTRAMBI DALLA PAURA DELLA MORTE E DAL DESIDERIO DI SFUGGIRE AL LORO DESTINO... PISCIOTTA S'IMPEGNO' A TOGLIERE DI MEZZO GIULIANO: IN CAMBIO, DON NITTO GLI AVREBBE FATTO AVERE, DAI CARABINIERI, 30 MILIONI E LA LIBERTA'...
LA SERA DEL 5 LUGLIO...
GASPARE!... CHE FAI, QUI?
DON NITTO E' SCAPPATO.
COSA?
SI'... NON SO COME HA FATTO, SE NE E' ANDATO.
DOVEVI STARE PIU' ATTENTO!
LO SO, LO SO!...
SONO STANCO... HO SONNO...


SCESE LA NOTTE. GIULIANO SI CORICO' ACCANTO A PISCIOTTA...
PRIMA DI DORMIRE PENSO' AL-L'AEREO CHE L'AVREBBE PORTATO VIA... VIA DA QUEL-LA SUA VITA DI SANGUE E DI BATTAGLIE... POI, S'ASSOPI'...
ALLORA GASPARE PISCIOTTA SI LEVO' CON LA PISTOLA IN MANO...
CRAK! CRAK!
...POI PISCIOTTA FOLLE D'ORRO-RE FUGGI' VERSO LA MACCHINA DEI CARABINIERI CHE ATTENDE-VA IN FONDO A UNA STRADA...
...MENTRE IL CORPO DI GIULIANO ERA PORTATO NEL CORTILE...
RATA TATATA-RAT
APRITE! C'E' UN FERITO! PORTATE ACQUA!
ANCHE SENZA IL TRADIMENTO DI PISCIOTTA, GIULIANO AVREBBE AVUTO I GIORNI CONTATI. L'OPE-RA DEL CFRB ERA COMPIUTA.
COSI' FINI' UNO DEI BRIGANTI SICILIANI: E PERCHE' IL BRIGANTAG-GIO SIA VERAMENTE CANCELLATO, OCCORRE CONTINUARE A COMBATTERE LE SUE CAUSE: L'IGNORANZA, LA MISERIA, LA MANCANZA DI LAVORO. LA DIGNITA' UMANA NON CREA BRIGANTI.
FINE
25

salvatore giuliano, bandito

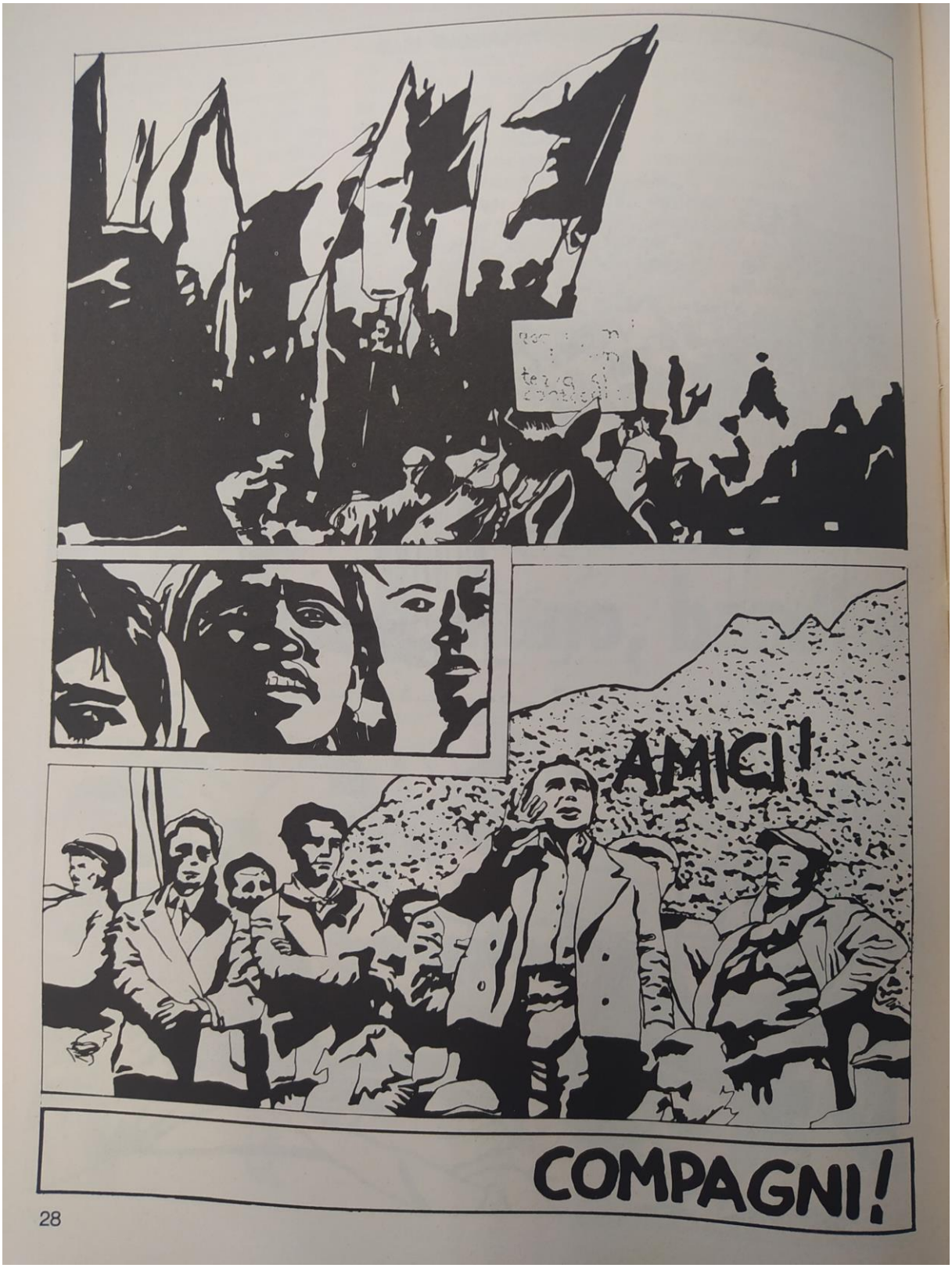
"Sei o non sei convinto che fatalmente lo scopo del governo nei tuoi confronti è quello di farti uccidere in conflitto e non quello di catturarti vivo perché i democristiani ed i monarchici temono che tu riveli i rapporti che essi hanno avuto con te per farsi eleggere, facendoti promesse che sapevano di tradire presto? Perché continui a fare minacce contro uomini di governo che non potrai mai colpire perché sono molto lontani da te? Non sarebbe meglio che tu dichiarassi pubblicamente quali sono gli uomini della Democrazia cristiana, del Partito monarchico e del Partito liberale che ti hanno spinto al delitto? Da chi ti fu inviata la lettera che ti spinse a compiere la strage di cui ha parlato il Genovese nelle sue confessioni alla magistratura? ".

Così scrive il senatore Girolamo Li Causi nella primavera del 1950 (**Avanti!** del 3-5-'50) in una lettera aperta rivolta pubblicamente a Salvatore Giuliano, bandito, mentre almeno cinquemila uomini fra carabinieri, poliziotti e soldati lo braccano da settimane ormai, senza posa, stringendo un cerchio attorno alle pietraie del Palermitano. Chi è Salvatore Giuliano? E' un latitante, fuggito sulla montagna in un giorno di guerra dopo aver ucciso un carabiniere che intimava l'alt al suo mulo carico di pane rubato per la borsa nera. E' un fuorilegge cresciuto in forza e potenza assieme al mito separatista, ibrido che raccoglie anche qualche coscienza sinceramente democratica e torbidi mestatori pronti a sfruttare il secolare malcontento del Sud, la rabbia dei contadini e dei pastori per creare le condizioni di un governo forte. E' un uomo duro, senza scrupoli, disposto al delitto prezzolato quanto vulnerabile al ricatto. E' l'uomo giusto per i baroni e per gli agrari usciti malconci dal referendum del 2 giugno e dal successo che il Blocco del Popolo ottiene in Sicilia nelle amministrative dell'aprile '47 allorché gli "ex alleati" comunisti portano i contadini all'occupazione delle terre e diventano di nuovo lo spettro che si aggira per l'Italia. E' uno strumento, una marionetta a cui tagliare i fili al momento giusto. Questo è



disegni di paolo rosa - testo di gian maria madella


PORTELLA DELLE GINESTRE - 1° MAGGIO 1947
LAVORATORI
27

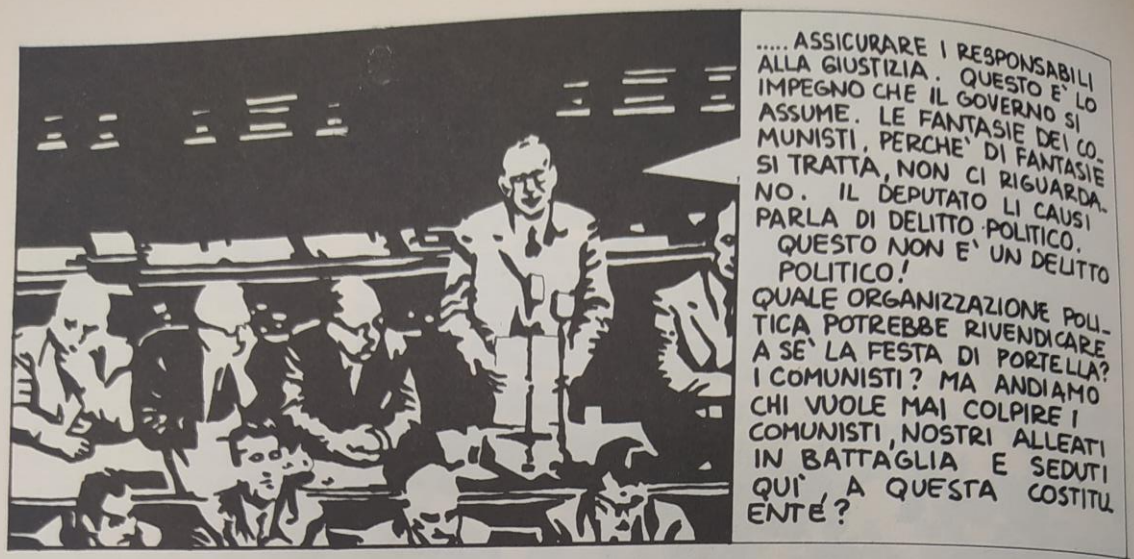


28


LA FESTA DE...
FUOCO PIC-
CIOTTI, FATE
TACERE I
SOVVERSIVI
29


MORTE AI ROSSI !
MAG
ASSASSINI
30


COSTITUENTE 2 MAGGIO 1947
...ESCLUDERE IL MOVENTE POLITICO, QUESTO VORREBBE FARCI INTENDERE? QUALE MOVENTE AVREBBE ALLORA UNA STRAGE CONSUMATA CON CINICA FEROCIA CONTRO CENTINAIA DI PACIFICI CONTADINI, PASTORI, LAVORATORI. E' SOLO UN CASO DUNQUE CHE UNDICI COMPAGNI VENGANO MASSACRATI ED ALTRI VENTISETTE CADANO NEL PROPRIO SANGUE UNA DECINA DI GIORNI DOPO CHE IL BLOCCO DEL POPOLO HA OTTENUTO UNO SCHIACCIANTE SUCCESSO NELLA PRIMA CONSULTAZIONE PER DARE AMMINISTRAZIONI DEMOCRATICHE ALLA REPUBBLICA? NOI NON POSSIAMO CREDERE A QUANTO IL MINISTRO CI VUOL FAR CREDERE!
...SALVATORE GIULIANO E' SOLO UN BANDITO CRUDELE, OD UNO STRUMENTO FEROCE NELLE MANI DEI POTENTI, DEGLI AGRARI, DELLA REAZIONE, DEI PADRONI? PERCHE' QUESTA STRAGE ATROCE DI COMPAGNI, DONNE, BAMBINI, NON E' STATA IMPEDITA DATO CHE L'ISPETTORE CAPO DI POLIZIA, MESSANA, AVEVA AVUTO DAL DELATORE, FRA' DIAVOLO,....
...COMPARE DI GIULIANO, L'INFORMAZIONE DI QUANTO SI STAVA PREPARANDO? QUELLA DI PORTELLA E' UNA VENDETTA MAFIOSA O PIUTTOSTO LA PIU' VILE DELLE RISPOSTE ALLE LOTTE DEI CONTADINI E AL SUCCESSO ELETTORALE DEL 20 APRILE, E' LA SCONVOLGENTE CARTA DI CREDITO PER LA SCADENZA CUI ANDIAMO INCONTRO: LA LIBERA ELEZIONE DI UN PARLAMENTO CHE VORREBBE ESSERE LIBERO! A PORTELLA IL FASCISMO E' TORNATO SOTTO NUOVE SEMBIANZE, CON IL VOLTO RIFATTO DALLA VERGINITA' REPUBBLICANA
31



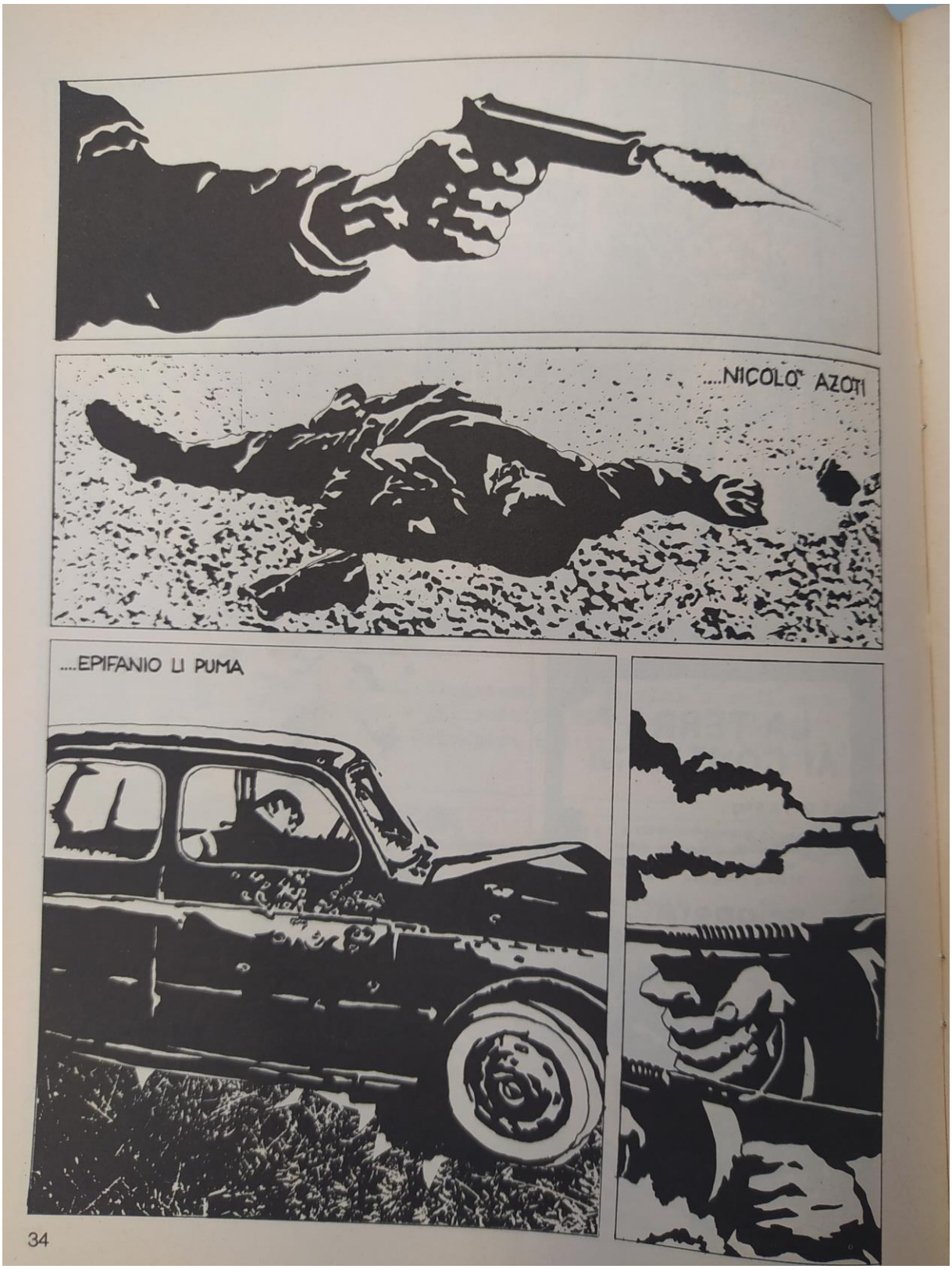


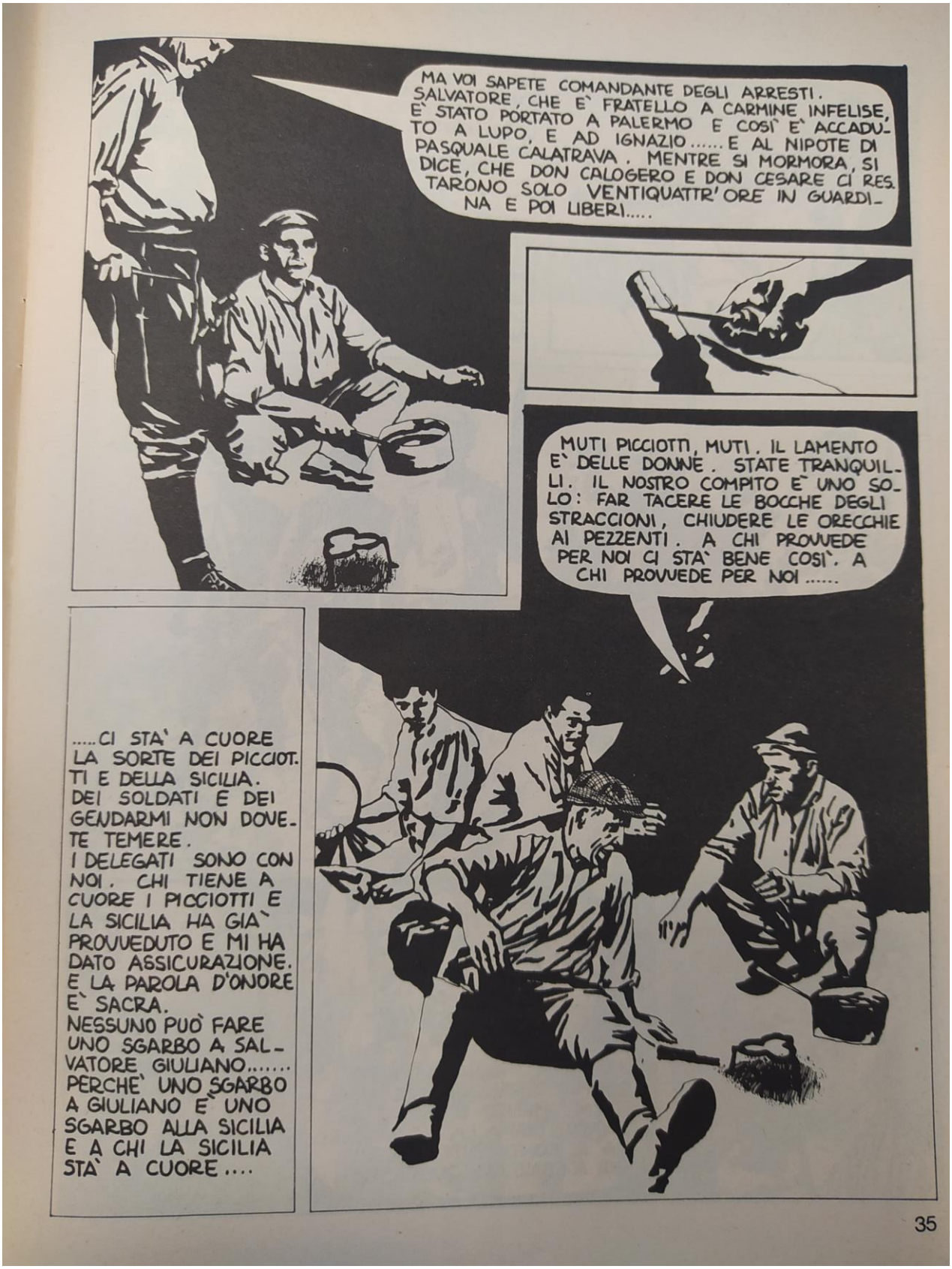
Si portano a conoscenza di cod.Ministero gli assalti a sedi comuniste della prov. di Palermo e gli omicidi di numerosi esponenti sindacali operati da Giuliano Salvatore tra il 22/6/47e l'11/4/48

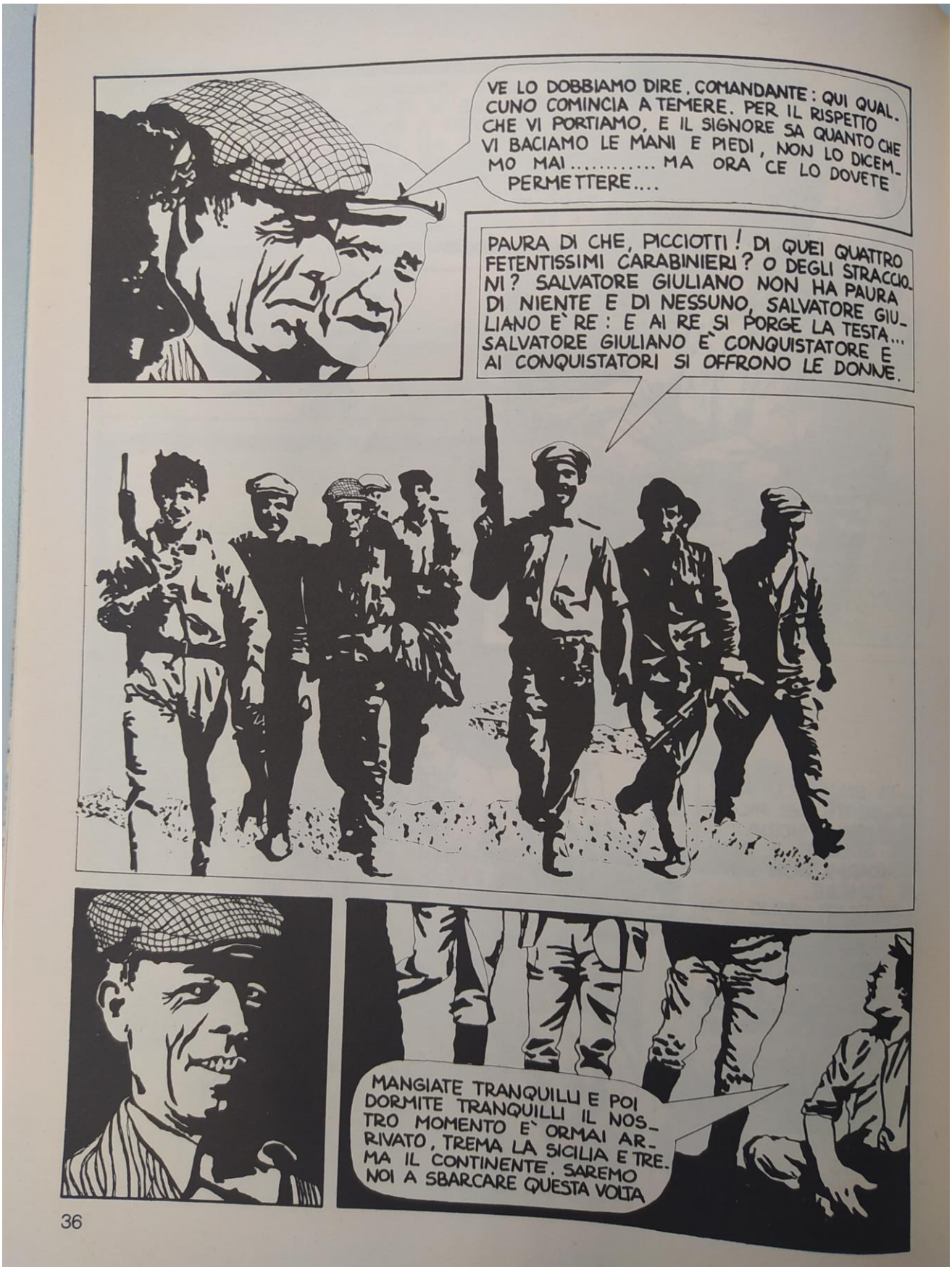


32

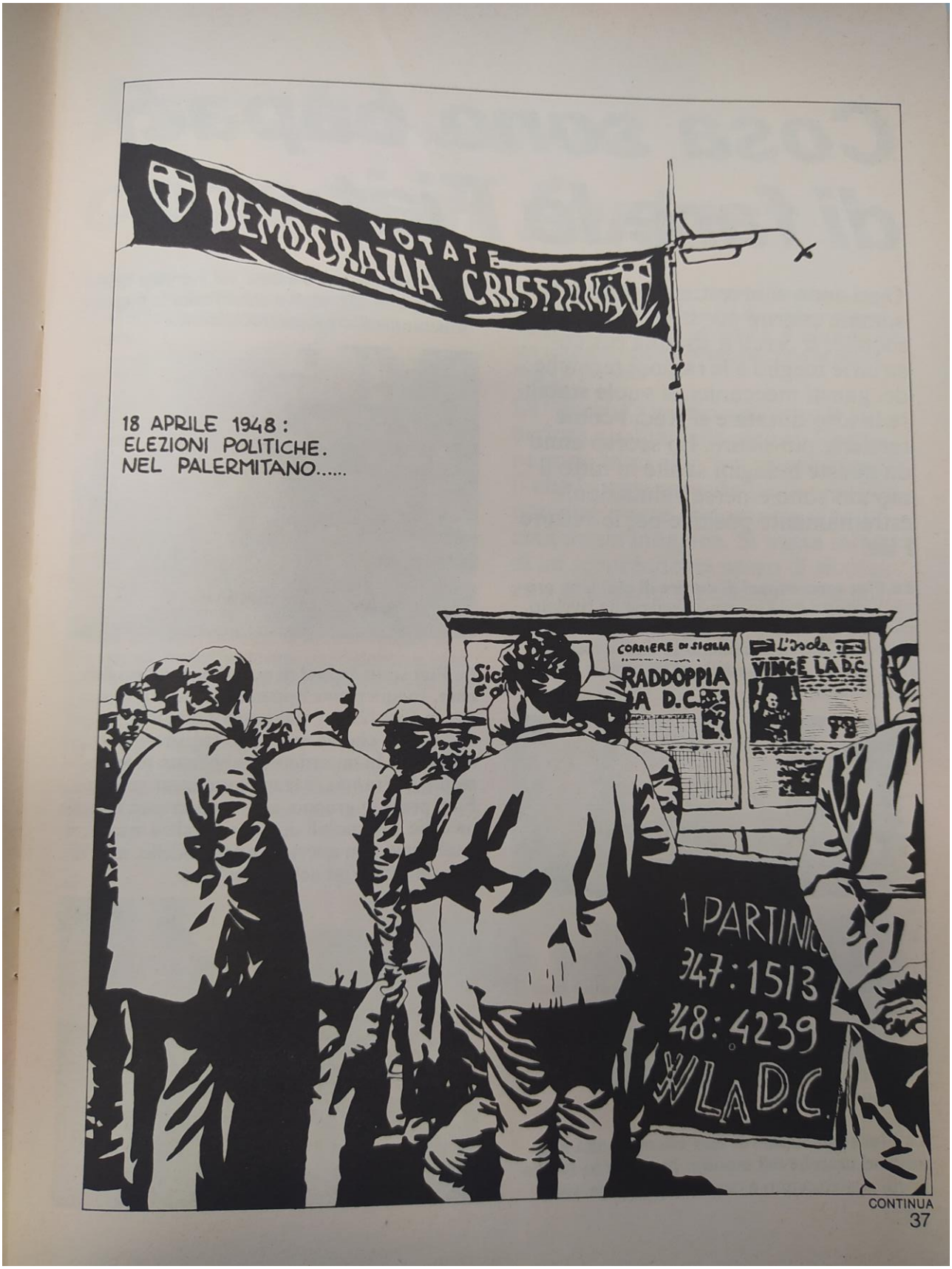

LA TERRA AI CONTADI
LA TERRA AI CONTADINI
COMPAGNI,
scioperate!
ZIONE di CINISI
PLACIDO RIZZOTTO
33


....NICOLO' AZOTI
....EPIFANIO LI PUMA
34


MA VOI SAPETE COMANDANTE DEGLI ARRESTI. SALVATORE, CHE E' FRATELLO A CARMINE INFELISE, E' STATO PORTATO A PALERMO E COSI' E' ACCADUTO A LUPO, E AD IGNAZIO..... E AL NIPOTE DI PASQUALE CALATRAVA. MENTRE SI MORMORA, SI DICE, CHE DON CALOGERO E DON CESARE CI RESTARONO SOLO VENTIQUATTR'ORE IN GUARDINA E POI LIBERI.....
MUTI PICCIOTTI, MUTI. IL LAMENTO E' DELLE DONNE. STATE TRANQUILLI. IL NOSTRO COMPITO E' UNO SOLO: FAR TACERE LE BOCCHE DEGLI STRACCIONI, CHIUDERE LE ORECCHIE AI PEZZENTI. A CHI PROVVEDE PER NOI CI STA' BENE COSI'. A CHI PROVVEDE PER NOI.....
.....CI STA' A CUORE LA SORTE DEI PICCIOTTI E DELLA SICILIA. DEI SOLDATI E DEI GENDARMI NON DOVETE TEMERE. I DELEGATI SONO CON NOI. CHI TIENE A CUORE I PICCIOTTI E LA SICILIA HA GIA' PROVVEDUTO E MI HA DATO ASSICURAZIONE. E LA PAROLA D'ONORE E' SACRA. NESSUNO PUO' FARE UNO SGARBO A SALVATORE GIULIANO..... PERCHE' UNO SGARBO A GIULIANO E' UNO SGARBO ALLA SICILIA E A CHI LA SICILIA STA' A CUORE....
35


VE LO DOBBIAMO DIRE, COMANDANTE: QUI QUALCUNO COMINCIA A TEMERE. PER IL RISPETTO CHE VI PORTIAMO, E IL SIGNORE SA QUANTO CHE VI BACIAMO LE MANI E PIEDI, NON LO DICEMMO MAI..... MA ORA CE LO DOVETE PERMETTERE....
PAURA DI CHE, PICCIOTTI! DI QUEI QUATTRO FETENTISSIMI CARABINIERI? O DEGLI STRACCIONI? SALVATORE GIULIANO NON HA PAURA DI NIENTE E DI NESSUNO, SALVATORE GIULIANO È RE: E AI RE SI PORGE LA TESTA... SALVATORE GIULIANO È CONQUISTATORE E AI CONQUISTATORI SI OFFRONO LE DONNE.
MANGIATE TRANQUILLI E POI DORMITE TRANQUILLI IL NOSTRO MOMENTO È ORMAI ARRIVATO, TREMA LA SICILIA E TREMA IL CONTINENTE. SAREMO NOI A SBARCARE QUESTA VOLTA

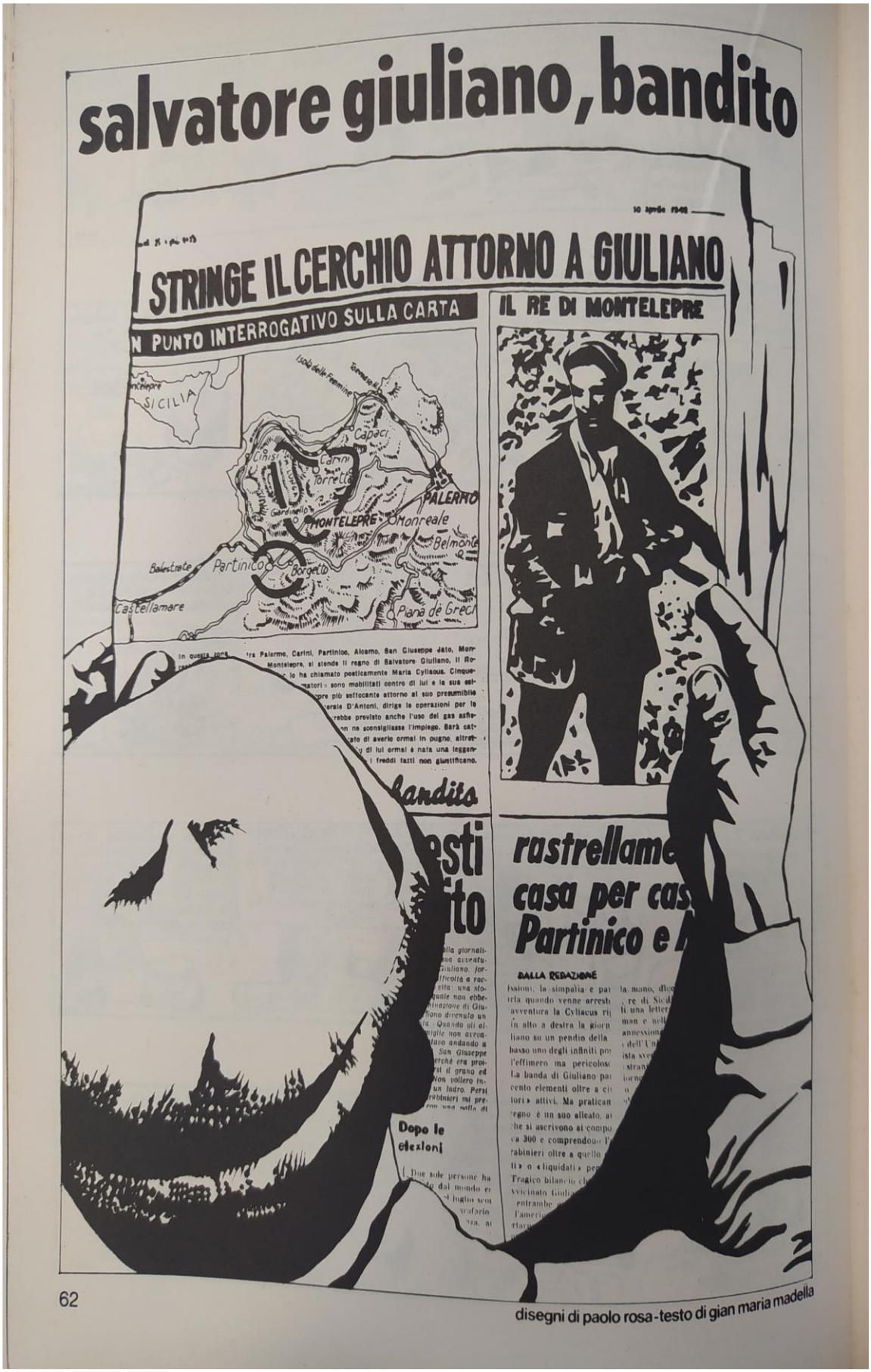
36


VOTATE
DEMOCRAZIA CRISTIANA
18 APRILE 1948:
ELEZIONI POLITICHE.
NEL PALERMITANO.....
CORRIERE DI SICILIA
RADDOPPIA
L'Isola
VINCE LA D.C.
PARTINICO
947: 1513
948: 4239
LA D.C.

CONTINUA

37

salvatore giuliano, bandito

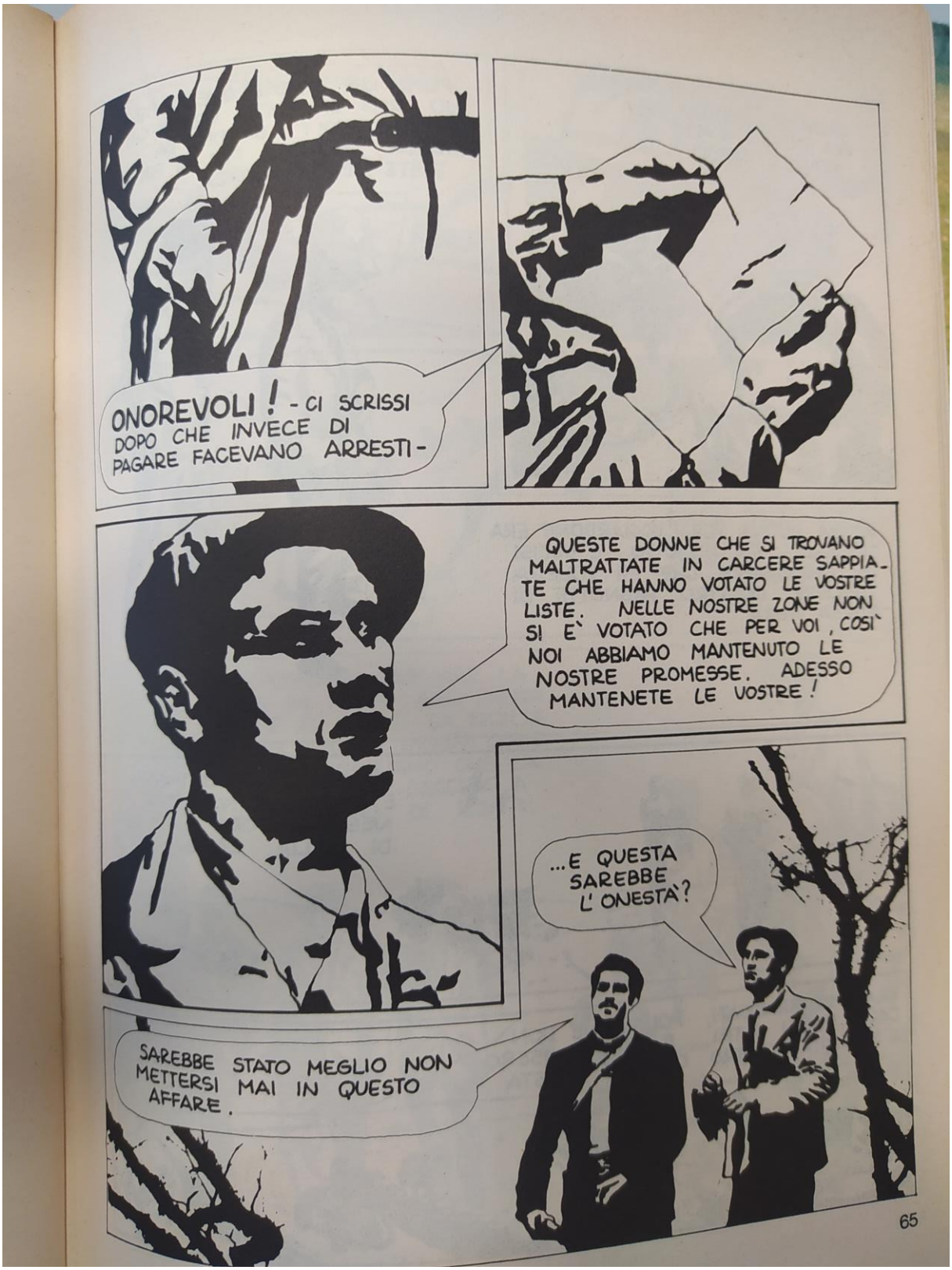


62

disegni di paolo rosa - testo di gian maria madella

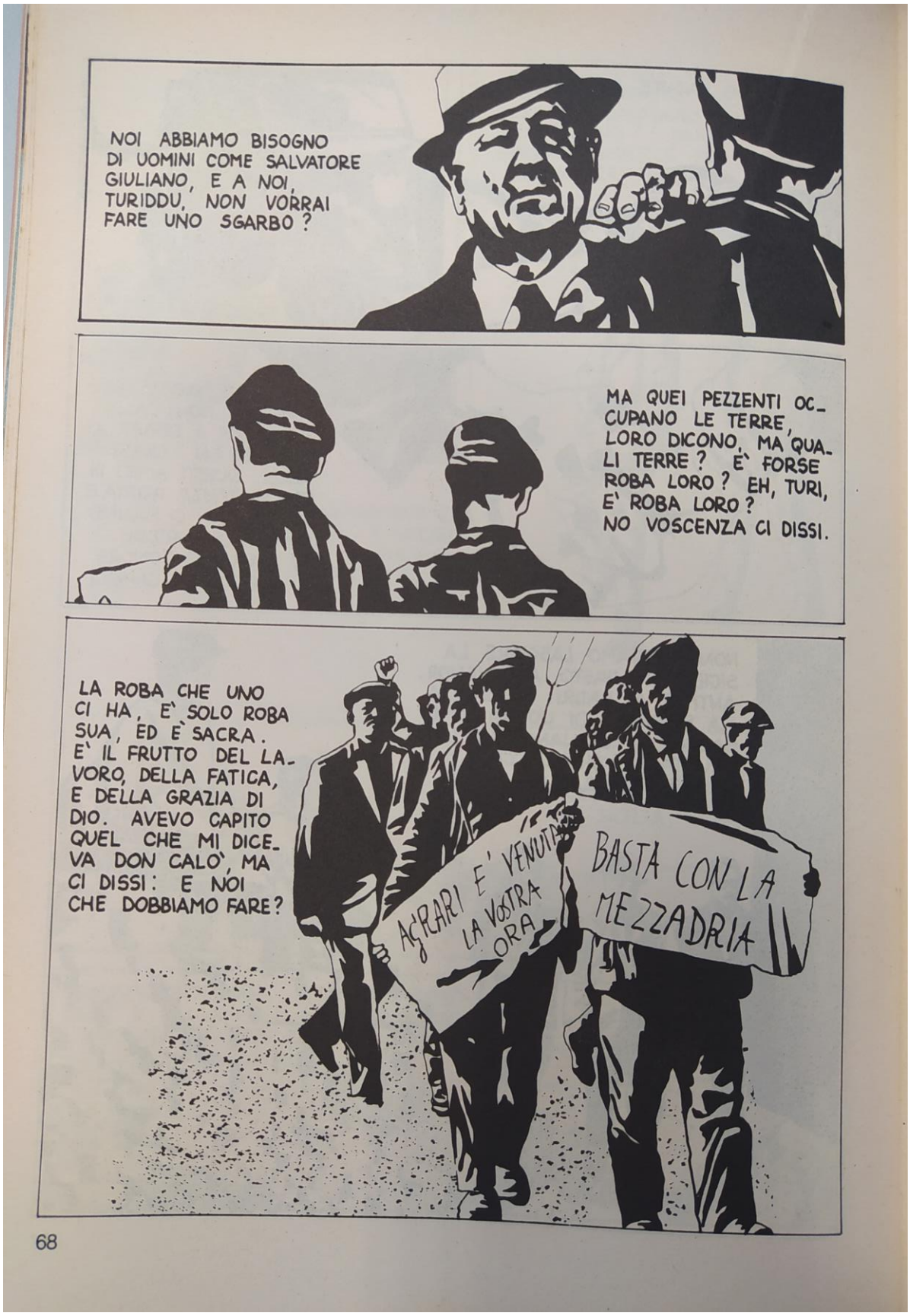

I PASSAPORTI, GASPARE. E' PASSATO PIU' DI UN ANNO E I PASSAPORTI NON SI VEDONO!
BRANCO DI BASTARDI!
CI DICEVANO DEL BRASILE, DELLA TENUTA DI ALLIATA, DE STU' PRINCIPE FANTASMA VERDE, TERRA, CAVALLI .....
63

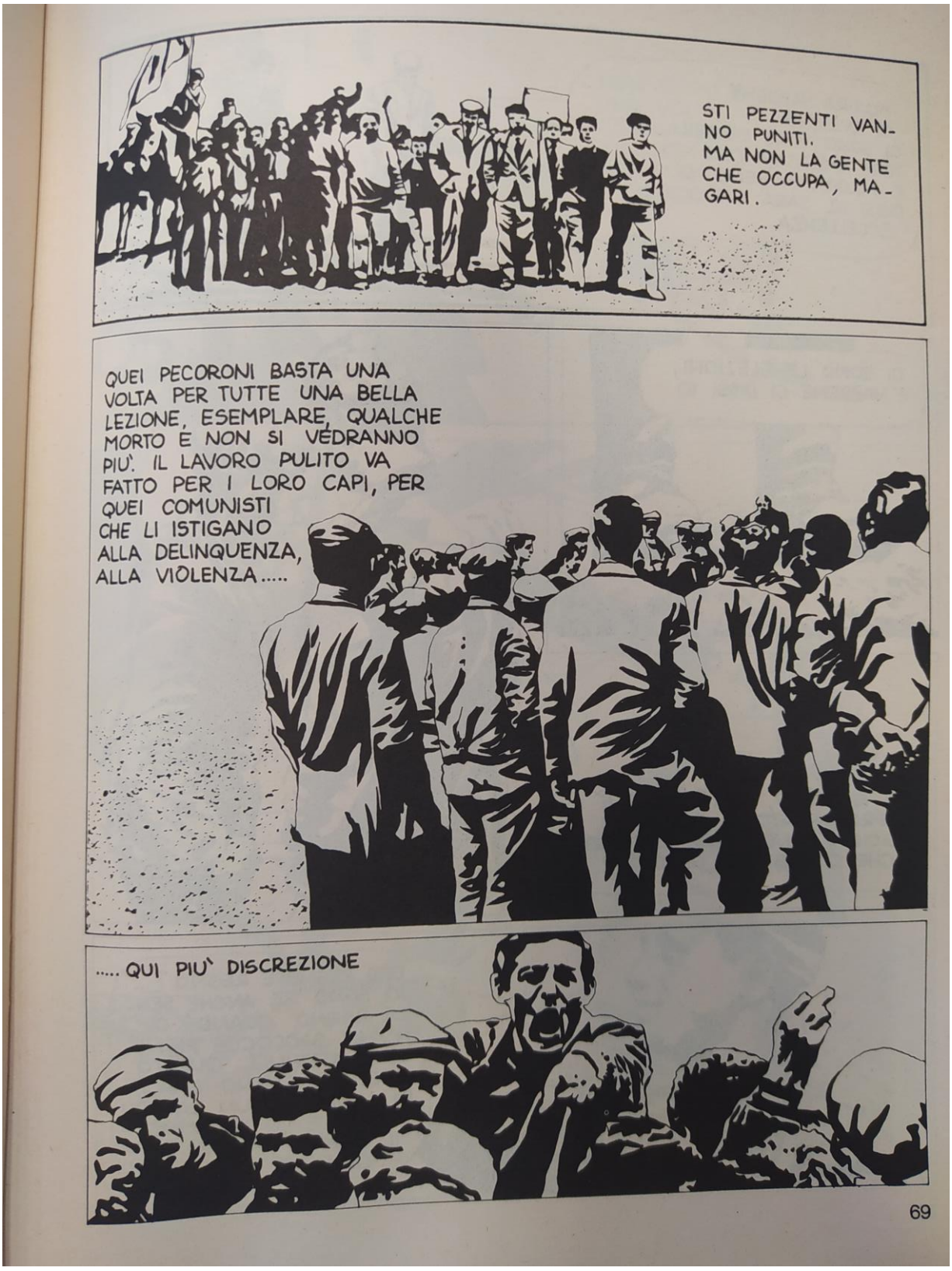

LIBERTA', SICUREZZA QUESTO CI DICEVANO ED ORA TUTTI... SPARITI.
CE NE ABBIAMO GIA' AMMAZZATI QUATTRO: FLERES, GUARINO, GULINO, E QUEL SEGRETARIO DI ALCAMO DELLA D.C. LA LISTA PUO' ANDARE AVANTI, TURIDDU. SOLO CHE CE LO DICI.
AVRANNO CAPITO CHE CON GIULIANO E I SUOI UOMINI NON SI SCHERZA... E CHE I PATTI SONO PATTI!
E LA LETTERA TURI, CHE FINE FECE?
64


ONOREVOLI! - CI SCRISSI DOPO CHE INVECE DI PAGARE FACEVANO ARRESTI -
QUESTE DONNE CHE SI TROVANO MALTRATTATE IN CARCERE SAPPIATE CHE HANNO VOTATO LE VOSTRE LISTE. NELLE NOSTRE ZONE NON SI È VOTATO CHE PER VOI, COSÌ NOI ABBIAMO MANTENUTO LE NOSTRE PROMESSE. ADESSO MANTENETE LE VOSTRE!
...E QUESTA SAREBBE L'ONESTÀ?
SAREBBE STATO MEGLIO NON METTERSI MAI IN QUESTO AFFARE.
65

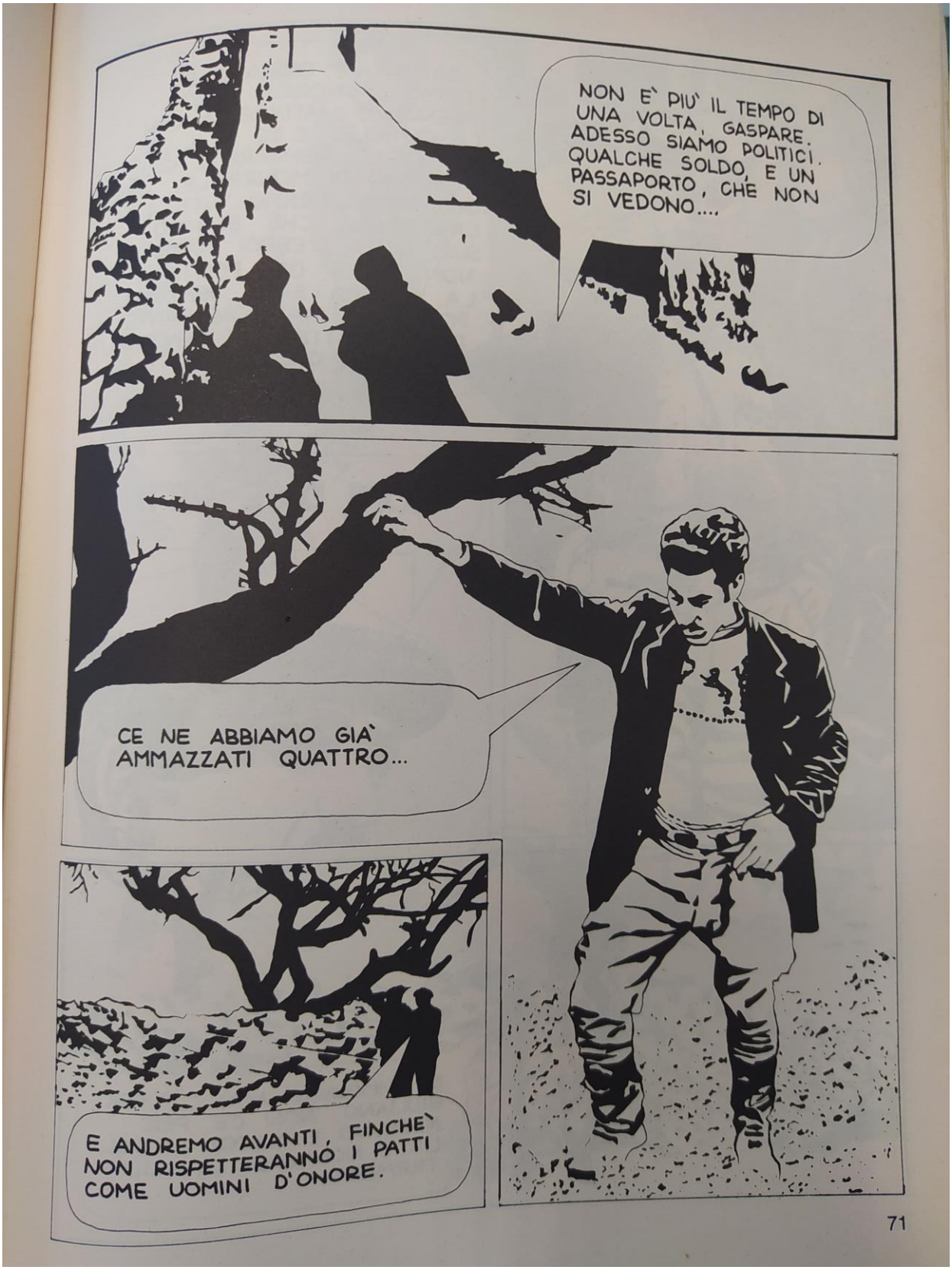

GASPARE, CRETINO ERA L'UNICA VIA. NON LO CAPISCI?
PRIMA CHE VENISSE QUEL GIORNO DON CALOGERO VIZZINI, CHI ERAVAMO NOI? BANDITI DA STRADA, BRICIOLE PER IL POLLAIO, TESTE PER LA FORCA.
ROBBA BUONA PER L'UCCIARDONE ERA GIULIANO: FUI PICCIOTTO, E UCCISI UN CARABINIERE CHE MI VOLEVA TOGLIERE QUATTRO PAGNOTTE DI BORSA NERA.
ALLORA LA MONTAGNA, E GIULIANO NON ERA NESSUNO, ORA E' IL RE DI SICILIA, CAPISCI?
ERAVAMO BRACCATI, POI VENNE DON CALO' E GLI ALTRI, E CI PROMISERO L'IMPUNITA' CONTRO QUALCHE TESTA
66


...NE ERANO CADUTE GIA' TANTE
CI DISSI: DIO VI BE-
NEDICA DON CALO',
SIAMO QUI A SERVIRLA
E LUI, LO SAI: QUESTI
ROSSI, QUESTI AMICI DI
STALIN SENZA PATRIA E
SENZA DIO, CI HANNO
STANCATO, TURIDDU.
TU SEI UOMO D'ONORE
E QUESTO LO CAPISCI.
NON POSSIAMO LASCIARE LA
SICILIA IN PASTO AGLI IGNOR-
ANTI E AI LADRI. LA SICILIA
HA BISOGNO DI UOMINI COME
SALVATORE GIULIANO CHE LA
SCUOTANO, CHE CACCINO A
PEDATE QUELLI DI ROMA.
67

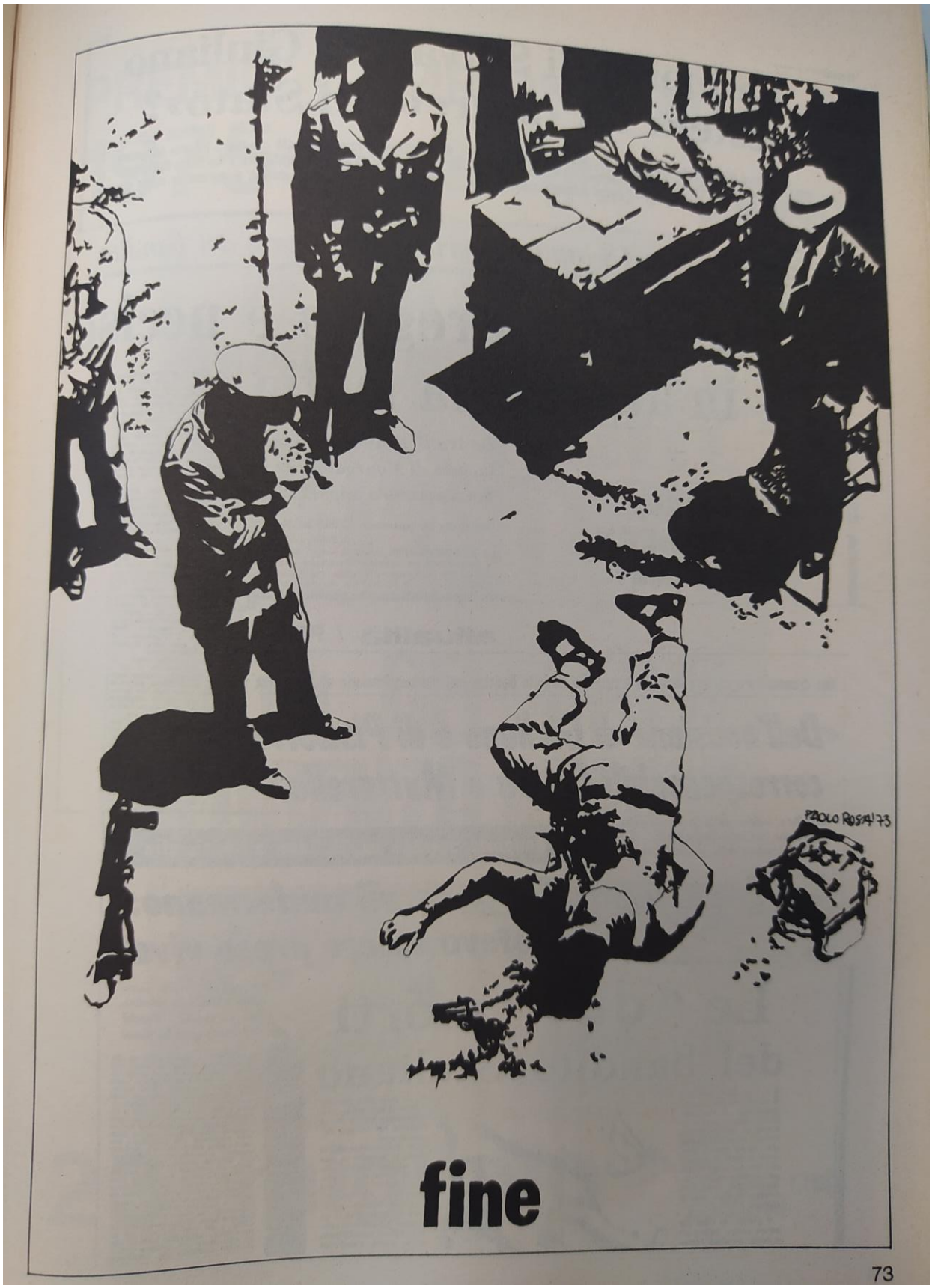

NOI ABBIAMO BISOGNO DI UOMINI COME SALVATORE GIULIANO, E A NOI, TURIDDU, NON VORRAI FARE UNO SGARBO?
MA QUEI PEZZENTI OCCUPANO LE TERRE, LORO DICONO, MA QUALI TERRE? E' FORSE ROBA LORO? EH, TURI, E' ROBA LORO? NO VOSCENZA CI DISSI.
LA ROBA CHE UNO CI HA, E' SOLO ROBA SUA, ED E' SACRA. E' IL FRUTTO DEL LAVORO, DELLA FATICA, E DELLA GRAZIA DI DIO. AVEVO CAPITO QUEL CHE MI DICEVA DON CALO', MA CI DISSI: E NOI CHE DOBBIAMO FARE?
AGRARI E' VENUTA LA VOSTRA ORA
BASTA CON LA MEZZADRIA
68


STI PEZZENTI VANNO PUNITI. MA NON LA GENTE CHE OCCUPA, MAGARI.
QUEI PECORONI BASTA UNA VOLTA PER TUTTE UNA BELLA LEZIONE, ESEMPLARE, QUALCHE MORTO E NON SI VEDRANNO PIU'. IL LAVORO PULITO VA FATTO PER I LORO CAPI, PER QUEI COMUNISTI CHE LI ISTIGANO ALLA DELINQUENZA, ALLA VIOLENZA.....
..... QUI PIU' DISCREZIONE
69


ALLORA VABBENE CI DISSI, IO. CI SONO PURE I LIBERATORI AMERICANI CON NOI E ALLORA VA BENE, CI DISSI IO, SARA' FATTO ECCELLENZA.
CI SONO LE ELEZIONI, E VABBENE CI DISSI IO
E IL REGNO, TURI? DOVE E' SPROFONDATO IL REGNO DI SICILIA? NEL MARE COI MORTI CHE CI ABBIAMO GETTATO?
CHE REGNO E REGNO? IO SONO RE ANCHE SENZA REGNO, QUANDO CI HO LE SACCOCCE PIENE DI QUATTRINI! QUESTO SOLO DOVEVANO DARCI, IN CAMBIO DI UN LAVORO E NOI CE LO FACEMMO IL LAVORO PULITO E ONESTO.
70


NON E' PIU' IL TEMPO DI UNA VOLTA, GASPARE. ADESSO SIAMO POLITICI. QUALCHE SOLDO, E UN PASSAPORTO, CHE NON SI VEDONO....
CE NE ABBIAMO GIA' AMMAZZATI QUATTRO...
E ANDREMO AVANTI, FINCHE' NON RISPETTERANNO I PATTI COME UOMINI D'ONORE.
71


SALVATORE GIULIANO È UOMO D'ONORE. FARÒ PRENDERE MATTARELLA CON LA FAMIGLIA, E SE È IL CASO FARÒ PRENDERE L'ARCIVESCOVO DI MONREALE. GLI AMMAZZEREMO TUTTI I CARABINIERI CHE STANNO SULL' ISOLA. EPPOI SIAMO O NON SIAMO DEI POLITICI ? LA NOSTRA SARÀ VENDETTA POLITICA: MANDERÒ TANTE PAGINE FITTE, CON DENTRO TUTTO, A CHI SO IO.
NOMI, DATE, FATTI
SE L'IMPUNITÀ NON C'È PER GIULIANO, NON C'È PER NESSUNO E ALLORA LA SICILIA E NON SOLO LA SICILIA TREMERÀ.
72


PAOLO ROSA '73
fine
73

L’article de Tommasso Besozzi *Di sicuro c'è sicuro c'è solo che è morto* publié dans le journal L’Europeo le 16 juillet 1950.

« Chi è stato a tradirlo? Dove è stato ucciso? Come? E quando? La grande maggioranza dei siciliani non crede alla descrizione ufficiale del conflitto nel quale ha trovato la morte Salvatore Giuliano. E anche noi dobbiamo confessare di avere inutilmente tentato di mettere d'accordo parecchi particolari di quella relazione con i luoghi, le circostanze, il racconto di chi quella notte vegliava a pochi passi di distanza dal tragico cortile in cui si è svolto l'epilogo dei dramma o è stato svegliato dal fracasso delle fucilate. Tutto ciò si chiamerà forse cercare il pelo nell'uovo, ma l'esame delle incongruenze, dei punti oscuri, dei dubbi che inevitabilmente nascono nella mente di chi abbia tentato sul posto di ricostruire la scena non cesserà per questo di essere interessante.

A Castelvetrano, alle 3 e 15 del 5 luglio, il capitano Perenze, il brigadiere Catalano, i carabinieri Renzi e Giuffrida (dice la relazione ufficiale) hanno riconosciuto da lontano il capobanda mentre assieme a uno dei suoi uomini percorreva la via Gagini. Vistisi sorpresi, i due si sono dati alla fuga in direzioni diverse e il gregario è riuscito facilmente a dileguarsi. Giuliano invece è stato inseguito attraverso le vie della città. Contro di lui è stato fatto fuoco ripetutamente, un proiettile lo ha raggiunto alla spalla, il fuggitivo ha risposto a sua volta con la pistola e col mitra. Giunto in via Mannone, il brigante ha sperato di trovare scampo entrando in un cortile e là, mentre tentava di dare la scalata al muro di cinta oltre il quale c'è un piccolo orto e poi la campagna, è stato freddato con una raffica di mitra dal capitano.

Dunque nessuno poteva immaginare in anticipo che Salvatore Giuliano sarebbe entrato in quel cortile. Eppure parecchi civili delle case confinanti affermano d'aver inteso fin dalla mezzanotte un rumore di tegole smosse e un bisbigliare come se vi fosse gente sui tetti. Stettero un poco in ascolto, ma quello strano trambusto dopo un quarto d'ora si chetò.

Nessuno diede peso alla cosa e di lì a poco in via Mannone tutti ripresero a dormire, eccetto tre uomini che per le esigenze del loro mestiere dovevano già essere a bottega: il proprietario e i due garzoni del forno Lo Bello, che è sullo stesso lato della strada, a venti metri dall'ingresso del cortile.

Era una notte afosa, e nell'interno del panificio il caldo era insopportabile. I due garzoni che avevano finito di impastare il pane e aspettavano che lievitasse erano usciti sulla via e stavano chiacchierando accovacciati sul marciapiede, con le schiene nude appoggiate agli

stipiti. Ma la prima sigaretta che essi avevano acceso non era ancora finita quando due carabinieri, spuntando dall'ombra, si avvicinarono e intimarono loro di ritirarsi e di sprangare porta. L'ingiunzione era stata fatta con il tono di chi non ammette repliche. Ci furono invece discussioni e proteste, ma non valsero a nulla. Di fronte al dilemma o chiusi in bottega o in guardina non era certo il caso di indugiare troppo nella scelta. I garzoni obbedirono.

È molto probabile tuttavia che il mattino seguente le clienti del fornaio Lo Bello abbiano trovato da ridire sulla confezione del pane. La curiosità di sapere quello che stava per accadere sulla strada non poteva certo permettere ai panettieri di attendere con diligenza al consueto lavoro. Avevano lasciato i battenti un pochino socchiusi e di tanto in tanto andavano ad origliare. Così non sarà esagerato dire che l'aria lacerata dal primo sparo vibrava ancora quando gli occhi dei fornai erano già incollati alla fessura.

Sembrò loro che la via fosse deserta. Questa impressione però è di scarsa importanza perché durante la notte l'illuminazione della periferia di Castelvetrano viene ridotta e le poche e fioche lampadine che restano accese riescono a proiettare solo un piccolo cerchio di luce al centro della strada. Non videro dunque entrare nessuno nel cortile. Scorsero invece un uomo che ne usciva, che passò correndo sotto un lampione. Lo videro di spalle per un attimo e tutto quello che seppero dire di lui è che si trattava di un uomo forse giovane, tarchiato, che camminava a piedi nudi. Ma vedremo dopo quale parte attribuisca la fantasia popolare a questo personaggio.

La via Mannone parte dalla piazza del mercato, taglia in linea retta il rione orientale del paese e finisce nella campagna. Nel tratto che va dal mercato al cortile non ci sono trasversali. Da che parte ci arrivò Giuliano fuggendo da via Gagini? Dal mercato dopo aver attraversato la piazza della torre dove sono ininterrottamente di fazione due agenti, dal corso dove a qualunque ora c'è sempre gente scamiciata che passeggia, dal verziere dove c'è un grande negozio di fruttivendolo che resta aperto tutta la notte con le luci accese e dove attorno ai banchi e ai cumuli di ceste che non vengono mai rimossi passeggiano continuamente i guardiani?

Evidentemente no, perché nessuno ha visto né lui né gli inseguitori. Allora è venuto dalla via Gioberti, che è dalla parte opposta, e, giunto al crocicchio di dove poteva scorgere davanti a sé le prime siepi e i primi alberi della campagna, ha piegato invece in via Mannone verso il centro del paese. L'illogicità di questa decisione stupisce molti. Il lettore tuttavia non ci faccia troppo caso perché sono tante le ragioni che possono avere spinto il fuggitivo ad abbandonare la via più facile per quella più rischiosa. È, stato detto piuttosto che la sparatoria era cominciata in via Gagini ed era continuata da una parte e dall'altra lungo tutto il percorso.

Ma per quanto si siano interrogati molti abitanti di quella zona, non si è trovato nessuno che ricordasse di aver udito un solo sparo. Eppure le finestre erano spalancate per il caldo opprimente. La notte in quel rione è silenziosa. Una pistolettata o una scarica di mitra avrebbero dovuto destare anche chi ha il sonno più duro.

Gli abitanti di via Mannone invece hanno sentito. La loro testimonianza però è in contrasto con la versione ufficiale.

Questa dice che il brigante esplose 52 colpi col moschetto mitragliatore, che al cinquantatreesimo si inceppò. Giuliano buttò a terra il mitra quando era già nel cortile e impugnò la pistola, ma il capitano dei carabinieri lo prevenne scaricandogli addosso per primo un intero caricatore del suo Thompson. Gli spari insomma avrebbero dovuto susseguirsi in questo ordine: raffiche di mitra più o meno lontane (Giuliano che spara sulla strada), altra raffica dopo una pausa di silenzio (Perenze che fa fuoco all'ingresso del cortile); subito dopo forse qualche colpo di pistola (Giuliano che, prima di stramazzare a terra, tenta l'ultima difesa), forse il Thompson che risponde ancora (Perenze che ha innestato il caricatore nuovo). Invece gli abitanti di via Mannone (trascureremo i nomi della gente minuta facile ad accettare ed a ripetere come esperienza propria il racconto altrui e citeremo soltanto il pretore di Castelvetrano, avvocato Giovanni De Simone, e il colonnello a riposo Santorre Vizzinisi) sono unanimi nel ripetere che si sentirono prima cinque o sei colpi di pistola sparati sotto l'arco di ingresso o nel cortile, poi due raffiche di mitra distanziate da un breve intervallo. Subito dopo si udì la voce del capitano che gridava a qualcuno di portare un po' d'acqua per il ferito e il furioso martellare col calcio del moschetto alla porta dell'unica abitazione che si apre sul cortile. Parleremo in seguito dell'interpretazione che la fantasia dei diffidenti siciliani dà a questo particolare. Sarà bene tuttavia citare sin d'ora l'obiezione più comune: che i feriti siano tormentati dalla sete è una di quelle nozioni elementari che anche il più rozzo dei pastori possiede. È tra l'altro un vecchio motivo della retorica popolare. Ma questa arsura viene immediatamente, appena uno è colpito, oppure è conseguenza del dissanguamento, della febbre provocata dalle ferite e sopraggiunge dopo un certo periodo di tempo?

E perché Giuliano non aveva un soldo addosso? Perché portava una semplice canottiera, lui così ambizioso e, a suo modo, elegante? Perché non aveva l'orologio al polso, quel grosso cronometro d'oro per il quale aveva una bambinesca affezione e, lo hanno testimoniato molti, era l'ultima cosa che si togliesse coricandosi, la prima che cercasse al risveglio?

C'erano poi altri particolari che alimentavano il dubbio e, apparentemente, con maggior evidenza: alcune ferite, specie quella sotto l'ascella destra, sembravano tumefatte come se risalissero a qualche tempo prima; altre erano a contorni nitidi e apparivano più fresche.

Due o tre pallottole lo avevano raggiunto al fianco e avevano prodotto quei fori grandi a contorni irregolari tipici dei colpi sparati a bruciapelo; altre erano entrate nella carne lasciando un forellino minuscolo perfettamente rotondo. Il tessuto della canottiera appariva intriso di sangue dal fianco alla metà della schiena, e sotto quella grossa macchia (aveva oltre due palmi di diametro) non c'erano ferite. Era logico pensare che il corpo del bandito anziché bocconi fosse rimasto per qualche tempo in posizione supina, perché tutto quel sangue doveva essere sgorgato dalle ferite sotto l'ascella e certamente era sceso, non poteva essere andato in su.

Da Trapani a Sciacca, a Santa Ninfa, a Partanna non c'è uno che non sorrida quando gli si parla del famoso furgone sul quale gli uomini del colonnello Luca travestiti da cinematografari percorrevano le campagne e sostavano nei paesi fingendo di girare un documentario, perché Salvatore Giuliano, tradito dall'ambizione e dalla smania di pubblicità, lasciasse le sue montagne e cadesse nella trappola.

Per quanto avesse incollate su una fiancata due grosse strisce con le scritte: "Gazzetta dello Sport", "Il Paese", e su una terza striscia di carta dipinta a mano che attraversava di sbieco il lato opposto si leggesse: "Le avventure di Paperino", tutti, anche i ragazzini, sapevano che si trattava di una radiotrasmittente mobile della polizia capace di collegare Trapani a Palermo. Cosa che tra l'altro era dimostrata con evidenza dall'antenna molto alta che non si poteva certo né sopprimere né camuffare. Proprio Giuliano avrebbe dovuto lasciarsi ingannare da un trucco così grossolano?

E allora? È forse possibile rispondere alle domande che sono state poste al principio del discorso? Si può tentare. Per un buon tratto di strada anzi cammineremo su terreno sicuro e, quando usciremo dalla realtà della cronaca per riferire le congetture che molti fanno, avvertiremo onestamente il lettore.

È certo che non si manca affatto di rispetto al colonnello Luca né a chi sulla scala gerarchica sta più in alto o più in basso di lui dicendo che la relazione ufficiale sulla morte di Salvatore Giuliano è camuffata, reticente su certi punti, su altri imprecisa. Poco o molto, tutti i rapporti che la polizia rende noti al pubblico devono essere necessariamente così. Vi sono circostanze che non possono essere rivelate, promesse che è giusto mantenere, uomini che bisogna salvare dalla vendetta. Perfino davanti al giudice e nei casi più gravi la legge concede

al funzionario di polizia il diritto di tacere la verità: quando gli si chiede il nome del confidente, di chi lo ha messo sulle tracce, lo ha aiutato a formulare l'accusa, ad arrestare il colpevole.

Il furgone con l'etichetta "Le avventure di Paperino" non ha nessuna parte nel dramma. Il più grande aiuto allo sterminio della banda di Montelepre e del suo capo è venuto dalla mafia, ed è chiaro che ciò non significa affatto che la polizia abbia sollecitato o anche soltanto incoraggiato quell'aiuto. Un'alleanza tra Giuliano e i mafiosi era nata naturalmente al principio della carriera del brigante. Turiddu aveva bisogno dell'appoggio dell'"onorata società" e a quegli altri era comodo speculare sulla paura che il nome del brigante incuteva. Ma poi i capimafia, che erano stati i primi esattori della banda, esagerarono. Imposero riscatti che erano cinque volte superiori a quelli che il bandito intendeva richiedere e intascarono la differenza.

Cominciarono a molestare, sempre trincerandosi dietro quel terribile nome, alcuni che avevano resi grossi servigi a Giuliano e che ne avevano avuto promesse di protezione. Il contrasto si aggravò al punto che Turiddu, assieme a pochi dei suoi uomini, tra i più fedeli, scese sulla piana di Partinico e in pieno giorno vi uccise a pistolettate i più alti capi dell'associazione criminosa e segreta. Le vittime non avevano però un grosso prestigio oltre l'ambito del loro paese, perché oggi non esiste più una mafia unica che abbia giurisdizione su tutta l'isola, ma tante mafie locali autonome e spesso nemiche.

Il brigante sperava di giocare su queste rivalità territoriali e in parte ci riuscì: infatti fu condannato a morte dalla sola mafia di Partinico, mentre sembrò che continuassero ad essergli amiche; e invece era soltanto una maniera di temporeggiare aspettando il momento opportuno per liberarsi di lui. Per cinque anni i rapporti tra le due della delinquenza siciliana seguirono così alterne vicende: Giuliano, per tenersi buoni quei pericolosi vicini, si buttò talvolta in imprese rischiose dalle quali non avrebbe potuto trarre un utile diretto (tra le altre si dice l'eccidio Portella della Ginestra); la mafia gli guardò le spalle, lo garantì dalle delazioni. Ma è difficile che due galli nello stesso pollaio possano vivere l'uno accanto all'altro senza cavarsi gli occhi. L'equilibrio era mantenuto soltanto dalla straordinaria potenza di Giuliano. Il giorno che questa decadde, la sentenza di Partinico fu omologata e sottoscritta da tutte le mafie.

Si voleva perdere Giuliano, ma era sempre rischioso mandargli un sicario secondo il classico sistema. Per farlo cadere cominciarono a togliere la protezione ai suoi rompendo la legge dell'omertà. Imposero che quelli della banda, ovunque fossero, dovessero segnalati alla polizia.

Così a uno a uno furono arrestati molti dei fuorilegge, i più sicuri scherani della banda di Montelepre. Quasi sempre chi si lasciava scappare una preziosa confidenza non era affiliato alla mafia, ma era costretto dalla mafia ad ingoiare la paura e a farsi delatore.

Il 27 giugno scorso, poco prima di mezzogiorno, un carrettiere mafioso che percorreva la provinciale per Trapani con un carico di pomodori, giunto in località Lozucco, a pochi chilometri da Partinico, vide sbucare da un cespuglio due uomini che gli mossero incontro e gli intimarono di fermarsi. Erano Frank Mannino e Nunzio Badalamenti, l'amministratore e il più spietato sicario della banda Giuliano che ormai poteva disporre di non più di sette od otto gregari. I tre si conoscevano da tempo, perché il carrettiere aveva avuto modo in passato di rendere qualche servigio ai briganti. Mannino e Badalamenti erano usciti dal nascondiglio avendo appunto ravvisato in lui un amico.

Domandarono: "Va verso Castelvetrano vossia?". L'uomo rispose di sì. I briganti gli chiesero allora di nasconderli sul carro e di portarli fino alle porte del paese. Così furono vuotate due ceste (quelle che si usano in Sicilia per il trasporto dei pomodori sono molto grandi, a trono di cono, alte un metro e cinquanta e larghe altrettanto).

I banditi vi si accovacciarono dentro e furono coperti con pomodori. Là sotto è chiaro che riuscivano a respirare ma non potevano certo vedere. E di lì a poco, quando sentirono il cavallo fermarsi, accettarono per vere le rassicuranti spiegazioni del carrettiere. Il veicolo invece si trovava in quel momento davanti alla caserma dei carabinieri di Alcamo e non è necessario dire come finisse la storia. La polizia tenne segreto l'accaduto. Giuliano non seppe che altri due dei suoi uomini erano caduti in trappola.

Ora bisognerà passare sul terreno delle congetture. Mannino e Badalamenti andavano a Castelvetrano. A fare che cosa? Conoscendo l'epilogo di questa storia, è facile arguire che ci andassero convocati dal loro capo e quindi che sapessero dove questi si teneva nascosto. In carcere possono essere stati indotti a cantare. Uno dei due (Mannino?) può essersi lasciato convincere a tradire il suo capo, a consegnarlo vivo o morto. Ecco chi era il compagno di Giuliano la notte del 5 luglio; e che si sia parlato di quella sua misteriosa scomparsa subito dopo l'avvistamento della pattuglia, è cosa ovvia. Può darsi invece che la verità sia un'altra. Il traditore non si sarebbe affatto allontanato dal suo capo, ma gli sarebbe stato al fianco facendogli da guida. Lo ha portato in trappola nel luogo prestabilito, dove i carabinieri lo attendevano in agguato. Giunti i due sulla soglia del cortile, la situazione si faceva oltremodo difficile e pericolosa: se la guida continuava a stare vicino al capo, c'era modo di finire sotto le pallottole degli agenti; se proprio in quel momento tentava di sganciarsi da lui, c'era caso che,

intuendo il tradimento, Giuliano facesse fuoco su di lui. Il modo migliore di cavarsela per un'anima perversa era di sparare a bruciapelo con la pistola sul capo.

Ecco così spiegata la sequenza dei colpi, le ferite più grosse, slabbrate, al fianco, l'ombra che esce di corsa dal cortile e si avvia verso la campagna, dove l'attende un'auto della polizia: è comprensibile la sua fretta di tornare in carcere.

Ma la grossa macchia di sangue sulla schiena, la tumefazione di alcune ferite e la freschezza di altre, l'essere Giuliano in maglietta, senza denaro e senza orologio, sono circostanze che non si spiegano affatto con questa storia.

Allora facciamo un passo più in là e ascoltiamo le congetture di qualcuno a cui non piace di mettere il morso alla propria fantasia. Mannino o Badalamenti, o chiunque sia stato il traditore, entrò nella camera dove era nascosto Salvatore Giuliano, ma gli mancò il coraggio di svegliarlo e di condurlo fuori.

Preferì sparargli a bruciapelo nel sonno. Poi, si sa: a nessuno poteva far piacere che si venisse a conoscere un così brutto episodio.

Forse anche colui che ospitava il brigante era a parte del primitivo progetto, aveva aderito a facilitare la cattura e non si poteva ripagarlo lasciandogli in casa il cadavere (quel cadavere) fino al momento in cui sarebbero venuti il giudice, i fotografi, i becchini.

Allora lo portarono nel cortile di via Mannone. Spararono. Il capitano andò a bussare alla porta e gridò che gli portassero acqua per un ferito, perché tutti sentissero che Giuliano non era morto ancora.

Queste storie si sentono raccontare a ogni ora del giorno e della notte per le strade della Sicilia.

È difficile accettarle. Però uno che sia stato sul luogo, che si sia chinato a guardare il corpo di Salvatore Giuliano steso bocconi in mezzo al cortile, che abbia chiacchierato un poco con la gente di via Mannone, è costretto, di tanto in tanto, a pensarci ».

Tommaso Besozzi

Interviste studio intergenerazionale

Famiglia I: Testimone I generazione.

Intervistatore: Comincio con qualche domanda semplice su Giuliano: conosce la storia di Salvatore Giuliano?

In un certo qual modo sì. Quello che ho letto.

Intervistatore: E che cosa ha letto?

Che era un bandito, il fatto di Portella della Ginestra. Ste cose qua….

Intervistatore: Si è fatta lei un'idea su tutte ste cose che ha letto?

Per me e la mia famiglia era una brava persona. Anche perché quando era ragazzo lavorava con mio padre. Mio padre era calzolaio però aveva un negozietto e lui…

Intervistatore: Quindi Salvatore Giuliano ha lavorato come calzolaio?

Sì sì da bambino, da ragazzo.

Intervistatore: Si ricorda a che età?

Non glielo so dire, 12 anni.

Intervistatore: Quindi suo padre aveva un negozietto?

Sì mio padre aveva un negozietto in via veneto. Un negozietto di scarpe. E metteva anche i sopra tacchi e faceva anche i disegni per fare le scarpe nuove. Capito? Era un intagliatore.

Intervistatore: Ma lei lo ha conosciuto a Salvatore Giuliano?

A Salvatore Giuliano no.

L'ho conosciuto tramite, il sentito dire e poi nelle fotografie naturalmente.

Intervistatore: Perché lui ha lavorato per poco tempo con suo padre?

Sì era un bambino. Io capace che non era neanche nata. Sicuramente.

Intervistatore: Quanti piccioli guadagnava? Niente?

Noooo piccioli…. così.

Intervistatore: E senta ha mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

Si l'ho sentito dire.

Intervistatore: Come n'è venuta a conoscenza?

Tramite il libro che ho letto su Salvatore Giuliano.

Intervistatore: E qual è questo libro su Giuliano?

Ce n'è ho due, non mi ricordo. Uno è di Badalamenti.

Intervistatore: Salvatore Badalamenti?

Sì. E un altro non mi ricordo il nome.

Intervistatore: Quindi non si ricorda di chi è questo libro? E che cosa c'era scritto in questo libro?

Che…, la storia del frumento, che aveva rubato…che aveva comprato e poi…i carabinieri…. Doveva vendere questo frumento.

Intervistatore: Lei ha mai ascoltato qualche cantastorie da piccola che veniva qui a raccontare la storia di Salvatore Giuliano? Perché quella era l'epoca che venivano molti cantastorie. Subito dopo gli anni 50.

Sì sì. No, ricordo che venivano i cantastorie. Però non ricordo se parlavano di Giuliano.

Intervistatore: Niente?

No no.

Intervistatore: Suo padre aveva dei dischi?

Mio padre lo conosceva bene perché aveva lavorato con lui.

Intervistatore: Però questo prima del fattaccio giusto?

Certo. Da ragazzo da ragazzo.

Intervistatore: Poi non ha più avuto rapporti?

No no.

Intervistatore: E dopo quello che è successo suo padre le ha mai raccontato qualcosa su Giuliano? Dei racconti, su quello che si sentiva in giro…quando lei era piccola a casa ne avete mai parlato? Mai a tavola si diceva: sai è successo questo…

No per noi era una brava persona anche se c'erano, c'era il coprifuoco diciamo…anche se c'era questo, per noi Giuliano era una brava persona. Perché a noi altri non ci ha mai disturbato.

Intervistatore: Quindi lei si ricorda questa cosa del mito Robin Hood. Cosa ne pensa lei?

Ne ho sentito parlare sì che rubava e dava ai poveri e li aiutava. Questo l'ho sentito dire anche da mio padre.

Intervistatore: Ah quindi suo padre le ha raccontato qualcosa?

Sì, non so diciamo che rubava o che prendeva non so comprava.

Intervistatore: Comunque suo padre le ha raccontato questa cosa?

Sì questo sì però non so altro.

Intervistatore: E si ricorda altri episodi della vita di Giuliano? Anche per sentito dire qui con le altre signore, casalinghe. Lei conosce molta gente qui a Montelepre?

Io no effettivamente non conosco nessuno perché sono figlia unica. E poi mi sono sposata giovane e con 6 figli non….

Intervistatore: Sempre con una persona di Montelepre?

Sì.

Intervistatore: Suo marito non c'è più adesso?

No lui è da venti anni che è morto.

Intervistatore: E lui ne sapeva di cose?

Penso le stesse cose che so io.

Intervistatore: Tra di voi ne parlavate?

Suo padre ha fatto un disegno nella casa di Giuliano. Perché era un pittore.

Intervistatore: Quale casa? Quella in Castrenze di Bella?

Si testa rossa ci dicemu noi altri. Perché prima correvano i cavalli e si fermavano lì. E ci dicemu testa rossa. Dove c'è il castello praticamente.

Intervistatore: Il ristorante?

Sì sì. Si gira. E quella casa lì.

Intervistatore: Quindi ne parlava con suo marito?

No no niente.

Intervistatore: Non era un argomento…

No no.

Intervistatore: E lei ai suoi figli ha mai raccontato qualcosa?

I miei figli hanno letto i libri naturalmente.

Intervistatore: Quindi non è mai stato oggetto di racconto?

No no.

Intervistatore: Se ogni tanto si diceva questo è vero…avete per esempio mai visto i film? Il film di Francesco Rosi?

Sì l'ho visto ma non c'ho fatto tanta attenzione.

Intervistatore: Secondo lei era la verità?

Sì qualcosa sì per averlo sentito dire così sommariamente poi so che è stato ucciso da Gaspare Pisciotta e che a sua volta Gaspare Pisciotta è stato avvelenato in carcere con il cianuro, quello che mangiava lo faceva assaggiare al cardellino e poi si è accorto che era cianuro. E si è bevuto… per disintossicarsi… ma non c'è stato niente da fare.

Intervistatore: E queste cose come le sa lei?

Le ho lette, sentito dire allora.

Intervistatore: Quindi sempre nei libri che ha letto?

Sì sì.

Intervistatore: Quindi altri ricordi non ne ha su Giuliano?

No no per la nostra famiglia era una brava persona.

Intervistatore: Lei è nata nel 41? Quindi all'epoca lei aveva 9 anni?

Sì sì mi ricordo di un attacco… diciamo che hanno ucciso un uomo, un barbiere. Come si chiamava non so. In questo momento non mi ricordo. Mi ricordo che io ero con mio padre e passeggiavo era domenica ed era festa. E mio padre mi prese subito in braccio e mi portò in una casa vicina appena sentito gli spari.

Intervistatore: Ed era lui, era stato Giuliano?

No, Giuliano era un'altra persona.

Intervistatore: Ma mi scusi era stato Giuliano?

Sicuramente mandato da lui.

Intervistatore: Quindi non era stato Giuliano?

No no. Giuliano no.

Intervistatore: Perché Giuliano no?

Perché io da bambina ho sentito dire che è stato un certo Abate.

Intervistatore: Ma era sempre uno della banda?

Sì uno della banda sì.

Intervistatore: Comunque è stato lui. Nel senso che lo ha mandato lui?

Questo non lo so. Ricordo del carabiniere che è stato ucciso in corso Castrenze di Bella. Non ucciso forse ferito.

Intervistatore: In uno scontro a fuoco?

Sì sì uno scontro e poi….

Intervistatore: Già comunque sono notizie importanti queste qui…quindi qualche ricordo lo ha?

Sì da bambina, sempre da bambina.

Intervistatore: E poi più avanti si ricorda il giorno della morte di Giuliano? Come ne è venuta a conoscenza?

Sempre tramite i giornali.

Intervistatore: Seguivate la storia di Giuliano sui giornali?

Non che si seguiva, certe volte capitava che mio padre prendeva il giornale la mattina eh si leggeva… Io da bambina…

Intervistatore: E che effetto le facevano leggere queste storie su Giuliano? Perché comunque Montelepre è un piccolo paesino? Certo leggere queste notizie in prima pagina magari…

Certo mi è dispiaciuto come cristianità, come essere umano, ma poi…

Intervistatore: Perché comunque aveva una buona reputazione?

Sì certo per noi, per la nostra famiglia non c'ha mai toccato non c'ha preso niente e dato niente.

Intervistatore: Di solito si sottolinea sempre il fatto che prendeva ai ricchi per dare ai poveri…

Noi stavamo bene. Effettivamente, non diciamo al di là però…mio padre il negozietto lo aveva, mia nonna il negozietto lo aveva di generi alimentari, il pezzetto di terreno lo avevamo pure, non c'ha toccato niente.

Intervistatore: Suo padre comunque lo ha conosciuto?

Mio padre certo certo.

Va bene signora tutto apposto, ha visto dieci minuti e abbiamo finito.

Famiglia I: II generazione (figlio)

Intervistatore: Lei conosce la storia di Salvatore Giuliano?

Mah diciamo, superficiale.

Intervistatore: E chi era questo Giuliano?

Era un signore dicono che dava da mangiare a gente di Montelepre e comprava mi sembra il pane, la farina, generi alimentari e li portava a questi signori. Poi non so, lo hanno fermato dove c'erano i carretti i carabinieri per vedere cosa portava. Hanno sparato e lui ha reagito e sono morti dei carabinieri. E poi era un bandito.

Intervistatore: Quindi lui era un bandito?

Bandito… sì…. Per i carabinieri era un bandito.

Intervistatore: E per lei?

Non lo so fino a che punto bandito perché lui faceva del bene. Non era un personaggio che ha fatto del male a qualcuno.

Intervistatore: Lei si ricorda tutta la storia com'è andata a finire, se si ricorda qualcosa?

So che andava sui monti ad imboscarsi.

Intervistatore: Si nascondeva?

Sì si nascondeva.

Intervistatore: Quindi in queste montagne che vediamo giusto?

Sì le montagne qua vicino. Si nascondeva e aveva con sé altri uomini e faceva poi queste cose.

Intervistatore: Conosceva i membri della banda? Qualche nome anche per sentito dire?

Non me li ricordo.

Intervistatore: Vabbè qualcuno sì, forse non se li ricorda in questo momento? Per esempio Gaspare Pisciotta se lo ricorda?

Sì con Gaspare Pisciotta erano compari.

Intervistatore: Sì anche se questa storia non si è potuta capire, erano cugini, non cugini…

Non si sa.

Intervistatore: E poi il resto della storia?

Il resto della storia tramite un film mi hanno detto che è morto a Mazara o Marsala.

Intervistatore: A Castelvetrano. E qual era questo film?

Salvatore Giuliano appunto.

Intervistatore: Quello di Francesco Rosi? Del 1962?

Sì.

Intervistatore: E quindi com'è morto ammazzato se lo ricorda?

Gli hanno sparato.

Intervistatore: Era stato tradito giusto?

Sì.

Intervistatore: Ha mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

Sì però non ci sono mai stato.

Intervistatore: E che cosa accadde?

Mah dicono che c'era gente che stavano facendo tipo una riunione, c'erano persone con i famigliari e poi tutto ad un tratto hanno iniziato a sparare e sono morte delle persone.

Intervistatore: Si ricorda o sentito dire chi aveva sparato?

No no.

Intervistatore: Nel sentito dire qui in paese cosa si vociferava?

Niente.

Intervistatore: Quindi cosa è accaduto a Portella lo sa?

Sì sempre tramite film.

Intervistatore: Si c'è la scena mentre sparano?

Sì.

Intervistatore: E senta ha mai sentito qualche cantastorie che veniva qui a Montelepre?

Sì però tanto tempo fa c'era un cantastorie che veniva e faceva vedere delle immagini.

Intervistatore: E quindi come veniva se lo ricorda? Arrivava con la macchina…

Sì mostrava questi pannelli.

Intervistatore: Le immagini dunque, gli episodi più importanti?

Sì e cantava le storie.

Intervistatore: E lei lo ha mai sentito una volta questo cantastorie?

Sì un paio di volte l'ho sentito.

Intervistatore: E cosa raccontava la storia di Giuliano?

Sì poi andava sotto i monti… Non ricordo bene.

Intervistatore: Sì però una volta la storia l'ha sentita?

Sì però tanto tempo fa.

Intervistatore: E invece suo padre o suo madre avevano dei dischi di cantastorie? Avete mai ascoltato qui dei dischi?

No dischi di cantastorie no.

Intervistatore: Mai niente?

Mai niente.

Intervistatore: Lei si ricorda di qualche episodio che i genitori le hanno raccontato?

Non se ne parlava, anche perché allora era attuale questa situazione. Può darsi che alla scuola elementare portavo le notizie a casa.

Intervistatore: Però dico a casa i suoi genitori?

No no niente.

Intervistatore: Niente?

Niente, forse ogni tanto si diceva qualcosa perché domandavamo.

Intervistatore: Però dico suo padre non le ha mai raccontato nulla su Giuliano? E com'è possibile? Perché sua madre mi ha appena detto una cosa su Giuliano…

Sì qualcosa per farci capire….

Intervistatore: Anche cose futili eh…

Che Salvatore Giuliano era compare, cosa facesse.

Intervistatore: Però niente di particolare?

No.

Intervistatore: Cioè per esempio sua madre mi ha appena detto che suo padre, cioè suo nonno Giuliano lavorava per lui?

Ah sì questo sì.

Intervistatore: La sapeva lei questa cosa?

Sì questo sì lo sapevo.

Intervistatore: E quindi qualcosa la sa?

No però sono fesserie.

Intervistatore: E a me interessano le fesserie. A me interessa proprio capire anche poche cose.

Mio nonno era calzolaio e lui c'andava ad aiutare un pochettino.

Intervistatore: Lei che età aveva?

Io non c'ero.

Intervistatore: Lei quando c'era suo nonno non c'era?

Ah sì c'ero avevo 16 anni.

Intervistatore: E suo nonno mai le ha raccontato questa cosa?

No mio nonno no.

Intervistatore: Era un argomento un po' tabù?

Sì esatto.

Intervistatore: Quindi la storia di Giuliano la conosce?

Sì più o meno l'ho letta sul giornale un po' in televisione.

Intervistatore: Ha letto qualche libro su Giuliano?

No.

Intervistatore: Mai?

Ora so che c'è il nipote di Giuliano Sciortino che vende dei libri su Salvatore Giuliano.

Intervistatore: Lo conosce lei a Sciortino?

Sì

Intervistatore: C'ha mai parlato?

Su queste cose mai.

Intervistatore: Mai mai?

Mai.

Famiglia I: III generazione (nipote)

Conosci la storia di Salvatore Giuliano?

Approssimativamente sì, per sentito dire.

Intervistatore: Che cosa ti ricordi, chi era Salvatore Giuliano?

Allora chi era per sentito dire… un bandito. Però ovviamente dato che io sono un po' scettica nella mia personalità non mi sono mai fidata più di tanto né di quello che ho letto né di quello che ho sentito. Quindi farmi un'idea personale è un po' difficile.

Intervistatore: Ma cosa ne pensi di tutto quello che hai letto e cosa hai letto?

Ovviamente ti posso dire che facendo parte di questa famiglia, sentendo parlare mia madre, dicono che sia stato un bravo ragazzo, almeno fino a quando lavorava con mio nonno. Quindi un ragazzo normalissimo che si è ritrovato in questa vicenda strana che gli è accaduta e poi è diventato latitante.

Intervistatore: Quindi tu cosa ne pensi?

Io cosa ne penso… Poi a discapito c'è stato il discorso che io avendo letto i libri si sentivano pareri contrastanti. Ero molto piccola. Ho letto un libro di Badalamenti mi pare… E uno di Sciortino.

Intervistatore: Quindi quelli di Sciortino li hai letti? Quelli del nipote?

Si l'ho letto, del nipote.

Intervistatore: Qual era: *mio fratello Salvatore Giuliano*?

Sì mi pare che sia quello il libro. E ovviamente lui giustifica tutta la situazione su quello che è successo.

Intervistatore: La tua opinione personale?

Appunto ti ripeto dato che io sono un po' come san Tommaso se non vedo non credo. Quindi il mio parere è irrilevante anche per me stessa perché non posso giudicare qualcosa che non ho vissuto il periodo né tanto meno posso stare ad attenermi a quello che sento dire per cui…

Intervistatore: Però ne hai sentite di cose giusto?

Sì.

Intervistatore: Anche qui in paese giusto?

Sì certo.

Intervistatore: Hai mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

Si certo.

Intervistatore: Cosa è accaduto magari anche come ne sei venuta a conoscenza?

È stato un agguato che si dice fossero appostati Salvatore e tutti i banditi dietro le montagne di Portella. E quindi da lì ci fu questa sparatoria che stando poi ai pareri contrastanti che ci sono stati tra i vari film, per esempio ce n'è stato uno segreti di Stato dove che parlavano e facevano teorie su misurazioni, prospettive in base ai punti di… la distanza e tutto quanto. Che fosse stato effettivamente Salvatore Giuliano con la sua banda a sparare.

Intervistatore: Quindi nel film si dice che è stato Salvatore Giuliano?

Adesso io siccome ho visto tanti anni fa quando è uscito il film, non ricordo con esattezza come fu, tant'è che io ci sono andata più che altro perché avevo piacere a farlo vedere a mia madre, perché non è che amo molto il genere. Quindi sono andata un po' per accompagnare.

Intervistatore: Quindi hai accompagnato tua madre qui al cinema?

Sì volutamente l'ho accompagnata, proprio per fargli vedere il film. E infatti mia madre in quel episodio mi disse: ah sì questo me lo ricordo, ah sì questo è successo.

Intervistatore: E che cosa si ricorda?

No figurati io… Quello che vedeva…

Intervistatore: Quindi tu c'hai qualche ricordo di tuo padre, di tua madre? Tuo padre l'hai conosciuto?

Ero piccolina. Più che altro le cose che ricordo sono che mia madre mi raccontava quando abitavamo in un'altra casa in paese che lungo la strada dove abitavamo appunto, c'era la sorella di Gaspare Pisciotta che abitava su quella strada. E ovviamente lì c'era… Sono entrata qualche volta in quella casa dove questa signora mi raccontava di suo fratello…

Intervistatore: Quindi hai avuto modo di parlare con lei?

Ho parlato con la sorella di Gaspare Pisciotta che adesso questa signora non c'è più da un paio d'anni.

Intervistatore: E cosa le raccontava?

E mi raccontava appunto che suo fratello si nascondeva lassù nel solaio e che anche Salvatore si nascondeva a volte insieme a lui. Che si trovavano e che guardavano da lassù e avevano un punto di appostamento dove loro controllavano Montelepre, la situazione, insomma questo. Mi faceva vedere un po' quello che aveva le sue cose, sempre di…Gaspare.

Intervistatore: E tu che idea ti sei fatta di queste cose che raccontava?

E beh ovviamente erano i racconti di una sorella per cui qualsiasi cosa abbia potuto fare ovviamente era una sorella, siamo sempre lì, da esterna mi posso fare un'idea…

Intervistatore: Quindi comunque pochissimi racconti?

Una delle cose che mi è successa personalmente fu che è venuto una volta un ragazzo di fuori, un fratello di un amico di mio marito, che è stato mandato appunto da questo caro amico e appunto diceva che questa persona era appassionata della storia di Salvatore Giuliano, se gentilmente potete ospitarlo a Montelepre e fargli da Cicerone e fargli vedere un po' di cose. E noi in quella occasione siamo stati in giro con lui. Sinceramente poi mi sono un po' infastidita perché qualsiasi cosa per lui era qualcosa di meraviglioso, era come se Giuliano fosse un mito per questa persona. Sia perché probabilmente mi sottovaluta un po' la visione del paese che comunque io avevo voglia di fargli vedere la parte più bella, la torre, un po' com'era strutturata, la conca d'oro, tutte ste cose, e lui invece era soltanto indirizzato ed era venuto esclusivamente perché era un folle appassionato di Salvatore Giuliano. Ho avuto la possibilità di portarlo a mangiare al castello che comunque è del nipote e lui era molto compiaciuto di questa cosa. L'ho portato anche a vedere la casa, dove lui dormiva, dove lì c'era un'opera, un affresco fatto da mio nonno che rappresenta l'Italia, la Sicilia con una catena che si riaggancia a…

Intervistatore: Questo affresco lo ha fatto tuo nonno?

Mio nonno.

Intervistatore: Quel volantino di Giuliano, lo ha fatto tuo nonno?

Sì lo ha fatto lui.

Intervistatore: Veramente? Ce lo avete voi qui?

Eh ce l'ho sicuramente in qualche libro. Ma ce l'ho.

Intervistatore: Ah nel libro no? Voi non avete l'originale?

No perché è un affresco.

Intervistatore: Sì però poi Giuliano ha fatto degli opuscoli.

Probabilmente ci saranno, però non so adesso dov'è e dove si trovano.

Intervistatore: Quindi tu mi stai dicendo che questo opuscolo lo ha fatto tuo nonno?

Sì, ha fatto appunto questa Sicilia.

Lo ha fatto il Papà di mia mamma, noi siamo pittori da generazioni e la generazione di mio nonno a cui io appartengo.

Intervistatore: Quindi tu hai il nonno di tua mamma che ha lavorato con Giuliano perché era calzolaio?

Esatto, e mio nonno che era pittore gli ha fatto l'affresco.

Intervistatore: Quindi ha conosciuto Giuliano?

Certo.

Intervistatore: E lui non ti ha mai raccontato qualcosa?

E io ho 30 anni, mio nonno io non l'ho mai conosciuto. Probabilmente lo hanno conosciuto forse i miei fratelli.

Intervistatore: E tuo padre e tua madre non ti hanno mai detto questa cosa che tuo nonno paterno era colui che ha fatto questo dipinto?

Certo ma lo sappiamo tutti a Montelepre lo sappiamo. Perché ovviamente mio nonno e mio padre e tutta la mia famiglia essendo i pittori del paese hanno dipinto gli affreschi della chiesa di Montelepre, e di tutte le navate delle chiese di Montelepre, e tutti i tetti delle case di Montelepre, quindi ovviamente…

Intervistatore: E sua madre se la ricorda questa cosa?

Certo.

Intervistatore: E come mai non me l'ha detta?

Perché magari non gli è stata chiesta e non ci ha riflettuto. Lei è andata direttamente dalla sua parte, di suo papà non si è ricordata.

Intervistatore: Quindi lo ha frequentato tuo nonno Giuliano?

Ma non so se lo ha frequentato. Sicuramente sarà stato chiamato per fare…

Intervistatore: E questo affresco dove si trova?

Questo affresco si trova nella casa dove Salvatore Giuliano dormiva, in via… Esattamente sotto il castello di Giuliano dove c'è la casa che adesso la mettono in mostra per…

Intervistatore: Che Sciortino fa visitare un po' a tutti?

Sì Sciortino la fa visitare a tutti probabilmente vuole un contributo e c'è questo affresco appunto.

Intervistatore: E c'è la firma?

Dovrebbe esserci.

E oltre a quello c'è anche sul capezzale del letto un leone che Salvatore Giuliano si è voluto far dipingere sempre dipinto da mio nonno. Questa cosa viene sempre associata alla Sicilia.

Intervistatore: Comunque bella questa cosa, molto interessante. Ma tu come ne sei venuta a conoscenza di questa cosa? Cioè chi te l'ha detta questa cosa del dipinto?

Eh questa è una cosa che so come se lo sapessi da tempo praticamente fa parte della mia famiglia.

Intervistatore: Dei tuoi genitori, della tua famiglia insomma?

Sì ma sai non so neanche se sta cosa l'ho letta direttamente io tramite libri o che ho chiesto ma questo lo ha fatto il nonno più che altro.

Intervistatore: Ho capito va bene interessante sta cosa. E senti invece tu hai mai raccontato la storia di Giuliano ai tuoi figli?

No sinceramente non l'ho mai raccontata. La bimba è piccolissima e il bambino no.

Intervistatore: Ma lo farai un giorno?

A me queste cose non interesserebbero (Andrea il bambino). Ecco a lui non interessano tanto però ripeto siccome è una cosa che direttamente io non ho vissuto potrò raccontare con orgoglio che magari è stato o ci sono questi affreschi fatti dal nonno come tanti altri…

Intervistatore: Quindi aspetti tutti positivi?

Aspetti positivi perché tendo ad essere sempre positiva con il bambino, in questo momento non dire niente di negativo, tendo a dire sempre cose positive, e se ci sono cose negative magari le accantono.

Intervistatore: E senti della storia di Giuliano ti ricordi qualcos'altro? Com'è finita?

Anni addietro ci sono state queste… si vociferava in paese: ah il ritorno di Salvatore Giuliano, perché non era sicuro che erano i suoi resti perché non era stato riconosciuto. Ovviamente dal telegiornale abbiamo appreso qualche anno fa che hanno riesumato il corpo di Giuliano per fargli il…

Intervistatore: E in questo caso ne avete parlato in famiglia?

Abbiamo seguito insieme il telegiornale.

Intervistatore: E voi ci credevate a questa cosa?

Allora diciamo che io ai fatti mi sono attenuta, poi una volta che è stato fatto il test del DNA ed è risultato che fosse lui, per me la storia fila che è in questo modo, cioè che Salvatore Giuliano non si è mai salvato, è morto.

Intervistatore: Però non era solo sul test del DNA ma anche sull'altezza.

Sì era sull'altezza.

Intervistatore: E poi anche lì c'è stato un altro mistero. Comunque tu credi che sia comunque morto?

Sì sicuramente.

Intervistatore: Quindi in famiglia ne avete parlato un pochettino?

Nelle poche occasioni.

Intervistatore: Questa cosa del nonno?

Sì in famiglia non l'abbiamo rivangata perché ormai lo sappiamo.

Sì a prescindere che abbia fatto questo a Salvatore Giuliano è un orgoglio di famiglia la pittura in generale non in quanto dipinto per Salvatore Giuliano perché una volta che c'è stato questo fatto storico alla fine mio nonno si ritrova su tutti i libri di Storia. Per quel motivo prevalentemente.

Intervistatore: E senti hai mai sentito qualche cantastorie?

No.

Intervistatore: Mai?

No assolutamente no.

Intervistatore: Conosci qualche cantastorie che ha narrato la storia di Giuliano?

Assolutamente no è proprio una cosa che…

Intervistatore: I tuoi genitori non hanno mai comprato un disco…mai ascoltato…

No, mai mai mai. Non sapevo nemmeno l'esistenza dei cantastorie su Salvatore Giuliano.

Intervistatore: Va bene dai ci possiamo fermare qui.

Famiglia II: Testimone I generazione

Intervistatore: Lei conosce la storia di Salvatore Giuliano?

L'ho vissuta, però non posso sapere tutte le…

Intervistatore: Mi sa dire chi era?

Per noi era un bravo ragazzo. Una famiglia buona.

Intervistatore: Conosceva la famiglia lei?

Nel paese ci conosciamo quasi tutti.

Intervistatore: E lei ha avuto modo di conoscerlo a Salvatore Giuliano?

No no, niente.

Intervistatore: Mai visto? Perché siete più o meno della stessa età?

Sì come età va bene però no.

Intervistatore: Non andava a scuola? Perché so che ha terminato presto tipo la quinta elementare.

No a scuola no, io sono più grande. Non so nemmeno quando lui è nato.

Intervistatore: Nel 1928.

Ed io del 26.

Intervistatore: Che cosa pensa lei di Salvatore Giuliano?

Per me? Io non c'ho mai avuto da fare. Ma era una persona gradevole, buona e tutte cose. Per quello che mi riguarda. Non ho mai avuto contatto nel parlare, vedere e niente.

Intervistatore: Signora stia tranquilla, non c'è bisogno che si giustifichi.

Non mi voglio giustificare. È la verità perché noi stavamo qua e loro stavano a testa russa dicemu noialtri.

Intervistatore: Si l'ho sentito prima questa famosa frase. Però comunque il paese è piccolo?

Sì piccolo ma eravamo ragazzi non è che potevamo sapere.

Intervistatore: Di preciso quello che facevano…

No no. Almeno io ero casalinga.

Intervistatore: Cosa si ricorda di quel periodo?

C'era la guerra, c'erano tante cose.

Intervistatore: Ma lei com'è venuta a conoscenza di questa storia di Giuliano?

E ma il paese è piccolo ci conosciamo tutti. Non ci conosciamo di persona ma ci conosciamo.

Intervistatore: E i suoi genitori si ricordano di questa storia?

I miei genitori erano morti. Mia mamma sola era in vita. Mio padre era già morto.

Intervistatore: Quindi non hanno mai avuto modo di raccontare?

No no.

Intervistatore: E lei ha mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

Nel telegiornale ne parlano sempre delle cose ma io di persona no.

Intervistatore: Di Portella?

Sì ho capito. Neanche conosco la zona di dove è.

Intervistatore: Piana degli Albanesi.

Vicino san Giuseppe Jato.

Intervistatore: Quindi ne è venuta a conoscenza soltanto tramite la televisione?

Sì sì, non ho mai avuto contatto.

Intervistatore: Quindi mai parlato in famiglia?

No no.

Intervistatore: E lei sa cosa è successo a Portella della Ginestra?

Lo so per mezzo della televisione.

Intervistatore: E se lo ricorda cosa è successo?

Una sparatoria, cose che voi altri sapete.

Intervistatore: Eh lo so ma a me interessa che me lo dica lei. Io sono qui per sentire lei. A Portella cosa è accaduto me lo dica.

Ho saputo che c'è stata una sparatoria.

Intervistatore: E si ricorda chi era stato? Perché si parlava che comunque Giuliano…

Questo è un paese e certe cose si sanno però zitti e muti.

Intervistatore: Meno si sa e meno bisogna parlare?

Si sì. E poi io ero ragazza.

Intervistatore: Però all'epoca in famiglia se ne parlava? Avete parlato con la famiglia Giuliano?

Certo che parlavamo.

Intervistatore: Vediamo se si ricorda qualche episodio? Qualcosa che avete detto in famiglia. Anche qualcosa di banale. Non mi interessa sapere qualcosa di preciso.

Io nun ci sacicu diri nenti, picchi io non uscivo mai. Quindi di tutte le cose, so che c'è stato una ribellazione venivano i carabinieri, venivano i soldati.

Intervistatore: E lei se lo ricorda questo periodo?

Ma certo che me lo ricordo, ero ragazza.

Intervistatore: E che cosa avveniva? Cose brutte?

Brutte? A noi nun ne tuccoi nuddu.

Intervistatore: Però in famiglia se ne parlava?

Certo che se ne parlava.

Intervistatore: Tutti dicevano che cosa su Giuliano?

Ma Giuliano era una persona onesta. Era uno che si è guadagnato il pane. Non è che è andato a rubare, oppure a fare cose cattive, e a ammazzare a qualcuno. Almeno per quello che si sentiva perché il paese è piccolo.

Intervistatore: Il paese è piccolo però la voce si sparge velocemente?

Certo. Quindi questo è quello che ha sentito dire in giro, cioè che Giuliano era un bravo picciotto…

Erano una brava famiglia. C'è anche un prete in famiglia.

Intervistatore: C'è un prete in famiglia di Giuliano?

Sì sì un nipote.

Intervistatore: Se lo ricorda? Come si chiamava?

Padre Gaglio.

Intervistatore: Era di Montelepre? Ma è ancora vivo?

Si Pietro Gaglio. Ha fatto 50 anni di sacerdozio. Me figghiu u sapi. Io so che c'ha un prete ma non so.

Intervistatore: Ho capito. E senta lei ha mai ascoltato qualche cantastorie che veniva quando lei era piccola, a cantare le storie di Giuliano?

Ma ce ne furono tante. Ma niente io non so. Non uscivo mai da casa.

Intervistatore: E se ne ricorda una di storia. Se ce ne sono tante?

La storia che posso raccontare io è che ci fu na processione e invece di esserci le persone erano tutti carabinieri.

Intervistatore: Tutti carabinieri?

Carabinieri, soldati.

Intervistatore: E picchi?

Picchi, non lo so picchi?

Intervistatore: Perché si aspettavano che Giuliano venisse in paese?

No non lo so perché.

Intervistatore: Quindi i carabinieri si spacciavano per fedeli che andavano a pregare? È bella questa cosa.

Intervistatore: Io però ho letto in un libro che a volte Giuliano si spacciava lui come hanno fatto i carabinieri?

Ah questo non lo so. Ma che ho visto che erano carabinieri si. Ci ni furunu tanti di cosi.

Intervistatore: E me ne dica qualcuna?

Tu dissi.

Intervistatore: Eh ma queste sono le cose che mi interessano di più, quindi se lei se le ricorda anche giusto una o due. Quindi lei con suo marito avete mai avuto dei dischi di cantastorie?

No no mai. Mio marito era bonu sulu pi annari a travagghiari (risata).

Intervistatore: Eh vabbè ma la sera quando tornava ci picia non so… ascoltare

No no. Non era come oggi.

Intervistatore: Certo era più difficile. E quindi lei se lo ricorda qualche episodio della vita di Giuliano? Qualche episodio che ha sentito dire.

Ma episodi ce ne furono tanti ma non me li ricordo più.

Intervistatore: E lei invece ha mai raccontato la storia di Giuliano ai suoi figli?

I ragazzi sempre capitava in discussione, però niente di particolare.

Intervistatore: Che cosa si raccontava?

Della mia famiglia non c'era nessuno in queste cose.

Intervistatore: No ma a me questo non interessa. Anche nel caso in cui ci fosse stato qualcuno non è un problema per me. A me interessa solo sapere se ne avete parlato in famiglia.

In famiglia si. Il paese è piccolo e tutto si sa.

Intervistatore: La sera capitava spesso?

Non è che all'epoca eravamo come oggi…oggi c'è più libertà si esce si fa, all'epoca i fimmini specialmente aviumu a essiri intra.

Intervistatore: Quindi ne parlavate?

Sì dentro.

Intervistatore: Sì lo so. Effettivamente oggi sono cambiate le cose, all'epoca non era facile uscire. Anche perché per un certo periodo c'è stato il coprifuoco?

Ci fu di tuttu. Poi io ero senza padre avevo solo la madre.

Intervistatore: Chi questo?

Io, quindi eravamo una famiglia umile. Grazie a Dio non c'ha toccato nessuno.

Intervistatore: Quindi quando voi eravate tutti qui in famiglia, si parlava spesso di questa storia?

Ma certo, erano tante le cose.

Intervistatore: Eh ma che cosa? perché a me questo interessa. Mi racconti qualcosa?

E che c'è cuntari. Che mazzavanu a chiddu poi chiamavano i carabinieri. C'era sempre un disordine nel paese.

Intervistatore: Disordine quindi, periodo di confusione?

Sì sempre. Agli uomini che andavano a lavorare i carabinieri chiedevano sempre se avevano visto a Giuliano. Chiddi vinivunu di travagghiari, comu faciunu pu vidiri.

Intervistatore: Quindi i carabinieri sono venuti qui per chiedere?

Non qui di preciso. Però venivano sempre a chiedere se avevamo visto a Giuliano.

C'è stato un periodo, non so comu c'è le diri: di confusione.

Intervistatore: E lei se lo ricorda sto periodo?

E certo che me lo ricordo. Ero ragazza.

Intervistatore: Quindi ha questi ricordi in testa. E ha mai raccontato ai suoi figli questi ricordi di infanzia.

Ma i miei figli erano a conoscenza per quello che leggevano nei giornali.

Intervistatore: Ah quindi non perché lo raccontava lei.

Se capitava il discorso, si raccontava l'episodio ma niente di che. Perché se tu questa la cosa la vivi, ti resta impressa, se non la vivi….

Intervistatore: Vabbè lei l'ha vissuta? Se la ricorda questa storia?

Ma certo che la ricordo. Mi ricordo benissimo quando si tornava da lavoro e ci chiedevano sempre se avevamo visto a Giuliano. Ma chiddu nun si faciva vidiri.

Intervistatore: Però lei prima mi ha detto che capitava spesso che veniva ammazzato qualcuno e la voce in paese si spargeva veloce. E lei cosa pensava di questa storia?

Ce ne sono state tante di cose….

Intervistatore: Ma lei pensa che era stato lui?

No no. C'erano tanti che si travestivano da Giuliano.

Intervistatore: Ah c'era gente che si travestiva da Giuliano?

Sì sìiìiì. Lui faceva del bene per quelli del paese. ci conoscevamo tutti. Questo è un paese piccolo. Non grandissimo.

Intervistatore: Quindi lei pensa che quando veniva ucciso qualcuno, non era sempre Giuliano?

Ah questo non lo so.

Intervistatore: Quindi c'era gente che ogni tanto si travestiva da Giuliano? Questa cosa capitava spesso?

Spissu.

Intervistatore: Ah quindi lei le sapeva ste cose?

Ma si erano tempi che non si nisciva. Ero senza padre e mio madre era un tipo alla tinta.

Intervistatore: Sì questo l'ho capito che lei rimaneva in casa non usciva, però se ne parlava? I suoi figli sono degli anni 60?

Il più giovane del 1962.

Intervistatore: Quindi lei diceva ogni tanto: ah quando ero giovane…

Certo certo.

Intervistatore: E cosa raccontava?

Ma io non è che so. Posso dire.

Intervistatore: Ma io non voglio troppo insistere.

Ma lei la sa la storia di Giuliano.

Intervistatore: A me interessa che me la dice lei? Si ricorda com'è finita la storia di Giuliano?

Ma c'è chi dice questo c'è chi quello.

Intervistatore: Vabbè Giuliano ormai non c'è più sicuramente o in un caso o nell'altro non c'è più. Questa a me non interessa. A me interessa se lei si ricorda, tramite i giornali, cosa si vociferava in giro?

Per me era una brava persona, una brava famiglia. Ci conosciamo quasi tutti.

Intervistatore: Quindi si è trovato lì per caso?

Fu una disgrazia. Veniva da lavorare. Tanto nun c'era viviri in casa. Annavanu a cattari u frumentu e poi su vinnivano. Questo facevano. Questa è stata la scintilla. Andavano a San Giuseppe e poi al ritorno.

Intervistatore: Cose che facevano tutti?

Quasi tutti perché ognuno s'avia a sfamari. C'era fame allora, non era come oggi.

Intervistatore: Certo era difficile

Certo.

Intervistatore: E lei ha mai conosciuto la famiglia, Mariannina?

Mariannina, loro stavano lì a testa russa, e noi ci conoscevamo così come paesani, buongiorno e buonasera.

Intervistatore: Il padre e la madre li conosceva?

Mia madre era troppo rigida non mi faceva uscire.

Intervistatore: Però qualcosa magari la raccontava?

Intervistatore: E invece ai figli non ha mai raccontato qualcosa di negativo, di brutto su qualche strage?

Ma di stragi ce ne furono tante.

Intervistatore: E lei mai le ha raccontate?

E quando dovevo.

Intervistatore: Non so la strage di Bellolampo. E lei pensava che è stato sempre lui?

Ma certo qualcosina. Ma poi c'era il coprifuoco. Io ero senza padre e mia madre la sera era sempre in pensiero per tutte ste cose che succedevano. È stato un periodo brutto.

Intervistatore: Diciamo che lo hanno messo in mezzo?

Sì brutto, c'è stato un periodo bruttissimo.

Intervistatore: Per Montelepre e tutti quanti?

E noi di Montelepre siamo. C'è stato un periodo brutto.

Intervistatore: Certo non sarà stato facile. Comunque ripeto a me interessa sempre sapere se ne ha parlato con i figli. La sera se ne parlava. Quindi chiedendo a suo figlio qualcosa si ricorda.

Sì i ragazzi niscivano.

Intervistatore: Quindi secondo lei le informazioni che sanno i suoi figli sono più dovute per quello che hanno sentito fuori?

Sì dentro si parlava così…mia madre era rigida.

Intervistatore: E sua madre non le ha mai detto nulla?

No no. Noi stavamo sempre dentro.

Intervistatore: Sua madre quanti anni aveva all'epoca?

Del 1891.

Intervistatore: Quindi 38 anni all'epoca anche qualcuno in più, quindi conosceva i genitori di Giuliano?

Certo to paesi tutti si conoscevano. Non eravamo in contatto. Buongiorno e buonasera. Mia madre rigida era ci teneva tutti un po'…basta che la sera tornavano tardi da lavorare lei si arrabbiava.

Intervistatore: Certo altri tempi no, ormai le cose sono cambiate?

Uh.

Intervistatore: E lei cosa ne pensa di sto caso Giuliano? Tutti sti libri, lei ne ha mai letto uno?

Io no mai.

Intervistatore: Tutto quello che ha saputo è il sentito dire?

Sì il sentito dire. L'esercito che veniva.

Intervistatore: Quindi venivano a cercare a Giuliano e voi rispondevate?

Noi nenti sapiumu. Almeno parlo per me. Certo si sapeva però c'era paura.

Intervistatore: Meglio proteggere uno del posto giusto?

Certo.

Intervistatore: Comunque quasi tutti i ricordi sono legati all'esercito che veniva qui a cercare Giuliano. Poi su Giuliano non si ricorda molto perché non si faceva vedere.

Sì sì. Tante volte venivamo noi aviumu a stari intra, iddi firriavanu evuliuvunu sapiri ma niatri non l'aviumu ttaccatu.

Famiglia II: Testimone I generazione

Intervistatore: Ma lei se lo ricorda a Giuliano?

Sì certo.

Intervistatore: Se li ricorda quei tempi degli anni '40, '50 del dopoguerra?

Ci voleva coraggio con Giuliano.

Intervistatore: Avevate la stessa età?

Giuliano era del '22 ed io del '26.

Intervistatore: Quindi lo ha un po' conosciuto in paese?

In campagna.

Intervistatore: Quindi lei lo ha visto a Giuliano?

A 8 anni si diventava grandi e si lavorava.

Intervistatore: Che lavoro faceva?

Agricoltore.

Intervistatore: Di quei tempi si partiva presto la mattina giusto? Alle 4?

Intervistatore: Quindi lei ha Giuliano lo ha incontrato giusto?

Chiddi s'ammucciavano.

Intervistatore: Però prima che s'ammucciava quando era più nicu l'avrà visto in paese?

Eh sì. Vi scambiavate di 4 anni.

Certo che l'avevo visto prima. Tutti lo vedevano prima. Si stava in paese.

Lui faceva il contrabbando come me.

Nipote: Mio nonno la stessa giornata che hanno preso a Giuliano, cuntaccillu, tu dov'eri? Quando quello gli ha sparato?

Non mi ricordo.

Nipote: Tu non eri pure lì con il frumento?

Facevamo la stessa strada, ma con un tragitto diverso.

Nipote: Il colpo di pistola u sentisti giusto? E tu che pensasti ammazzaru a Turiddu?

Intervistatore: Ah ma lui se la ricordava questa cosa?

Nipote: lui era davanti con il carretto.

Però io faciva un'altra strada. Io venia di ca e lui faciva di la pi scuzzari. Erumu spattuti.

Intervistatore: Però lei il colpo di pistola u sintiu?

Certo era picciutteddu era u '43,'44.

Intervistatore: Il 2 o 3 settembre del '43.

Intervistatore: E lei sta cosa che ha sentito il colpo di pistola non l'ha mai detta a nessuno?

Figlio: Sempre ne ha parlato in famiglia.

Intervistatore: Però alle altre persone no? Perché c'è gente che dice che questa cosa non era vera, quindi non è mai venuto nessuno qui per cercare di capire…perché ci sono delle teorie che dicono che questa cosa è inventata? Però se lei ha sentito il colpo di pistola e si trovava avanti…

Susanna Genovese: Inventata che l'aviunu ammazzatu?

Intervistatore: No c'è uno storico che questa cosa che in via 4 Mulini dice che non è vera. Però se lei mi dice che c'è stato? Che lei si trovava davanti? È vera allora?

Intervistatore: Ma dico lei faceva spesso avanti e indietro con il grano?

Sì.

Intervistatore: Andava sempre a Palermo o a San Giuseppe dove andava?

Figlio: Solo per noi comprava.

Intervistatore: Ah lei mercato nero non ne faceva?

Figlio: Ma tu papà cu frumentu ciccamu di capiri: ti putisti arricchiri?

No.

Intervistatore: Lo usavi solo per la famiglia?

Per la famiglia.

Intervistatore: Però quando lei faceva avanti e indietro per andare a prendere il frumento, c'era tanta altra gente che lo faceva giusto?

Eh tanta.

Intervistatore: Tutta Montelepre c'era quasi no, se ho capito bene?

Intervistatore: E lei a Giuliano lo hai mai visto fare avanti e indietro?

Eravamo insieme.

Intervistatore: Quindi a lei sta cosa non gliel'ha mai chiesta nessuno. Nessuno è mai venuto a chiedere?

La strada era la stessa.

Intervistatore: E lei si ricorda qualche altro episodio della storia di Giuliano. Quando poi lui si è dato alla macchia. Quando lui si è nascosto tra le montagne in paese che si diceva, si parlava?

Si parlava così, facevano in maniera che uno parlava verso l'altro e automaticamente che succedeva che c'era u pigghi e potta nel senso che lui prende notizie e portava dall'altro.

Intervistatore: Ah ok si spargeva la voce in paese.

Nipote: E quando andavi alla chiusa, com'era u discursu che Giulianu vuliva puttatu u pani?

Figlio: No a iddu mai ci ni dumandoi.

Noi altri a chianavamu da muntagna.

Intervistatore: Comunque lei saliva spesso in montagna no?

Figlio: Ca cettu.

Intervistatore: Lei lo sapeva dove si nascondeva? Perché quelli cambiavano sempre posto?

Figlio: Loro avevano una mezzadria in località chiusa, e noi non facevamo altro che andare a lavorare con i muli.

Come tutti quanti.

Figlio: Come tutti quanti, e quindi che cosa succedeva, me padri giustamente come c'avivi a iri con il mulo non poteva accorciare il territorio, per farlo non prendeva la strada principale, passavano le montagne e quindi di da.

Intervistatore: Si incontravano?

Figlio: Si incontravano però non è ha mai avuto direttamente, chiesto mai niente e mai dato qualcosa. Perché a lui non veniva chiesto.

Intervistatore: Però qualcuno lo aveva conosciuto? Qualche pastore, bandito? Qualcuno che faceva parte della banda per strada lo avrà incontrato?

Sì ci incontravamo, ci salutavamo.

Intervistatore: Ma lei di Salvatore Giuliano cosa ne pensa?

Era in gamba, un galantuomo.

Intervistatore: Un bravu carusu?

E gli stessi che erano con lui lo hanno tradito.

Intervistatore: Ah sono quindi quelli della banda che lo hanno tradito?

Intervistatore: Ma lui era un galantuomo e lei come lo sa? Si ricorda di qualche cosa, di qualche episodio per pensare che era un galantuomo, cioè c'è qualcosa?

Intervistatore: Quindi questa sua idea che lui era un galantuomo l'ha sentita in paese, era una cosa che sapevano tutti.

Tutti.

Intervistatore: Però una curiosità, se vuole può rispondere altrimenti niente: quando in paese si veniva a sapere che qualcuno era morto, veniva ucciso, che cosa si pensava che era stato Giuliano?

Figlio: C'era sulu Spanò, poi molte persone si pulivano il coltello su Giuliano. Come molte situazioni che sono venute a creare e cioè sparatorie che Giuliano era impensabile, completamente che avesse partecipato. Poi giustamente dici cu fu? A banda e Giuliano.

Intervistatore: Quindi questa cosa capitava spesso?

Susanna Genovese: Si stuiavunu u cuteddu ca.

Intervistatore: Però qualche volta?

Figlio: No guarda che subitamente non uccideva mai a nessuno.

Intervistatore: Però qualcosa avrà fatto?

Figlio: Io sono contro l'uccisione ci mancherebbe, da praticante ci mancherebbe, però il punto qual è? Lui …

Intervistatore: Si questo l'ho capito.

Figlio: Molte persone sono state uccise per conto di altre e dicendo che era stato Giuliano.

Nipote: e per esempio Portella della Ginestra?

Figlio: a Portella c'è una storia che io non posso sapere che ancora ci sono i documenti segretati.

Intervistatore: Vabbè però cosa ne pensi tu? Rivolto al figlio.

Figlio: cosa ne penso io? Che per colpa di un bandito stupido abbiamo pagato tutta una vicenda che io da anni me la porto addosso. Io avevo 15 anni.

Intervistatore: Tutti chi il paese di Montelepre?

Figlio: Tutto il paese di Montelepre? Io avevo 15 anni e cominciavo a lavorare al Gargano e sapendo che io venivo da Montelepre, un cristiano mi diceva da dove vieni? Da Palermo a bella Palermo. Fin che parlavo di Palermo, appena io gli dissi che ero di Montelepre, lui mi ha messo alla prova e io rischiai il posto di lavoro dicendo che io ero il figlio del bandito Giuliano. Cioè figlio del bandito Giuliano: Giovanni Gaglio. Impossibile.

Susanna Genovese: Eppure sto episodio ce lo voglio raccontare.

Intervistatore: Ah bene.

Susanna Genovese: io andavo a lavorare a Palermo in una clinica, perciò stava alla fermata dell'autobus, como appena, pioveva, c'era una signora e gentilmente dice si metta sotto questo ombrello con me che si sta bagnando. Ed io mi sono messa. Così da dove viene? Comu ci dissi che era di Montelepre, questa piano piano mi fici bagnari e sinni iu.

Figlio: Tipo che i Monteleprini aviunu a rugna. Avemu, picchi ancora…

Susanna Genovese: Mi ha lasciato sotto l'acqua.

Intervistatore: Addirittura?

Susanna Genovese: Sì in via Notarbartolo. A Palermo dove c'era la stazione dei treni. Proprio lì. Solo perché ci dissi che ero di Montelepre, ed ero lì per prendere la corriera.

Intervistatore: E lei come se lo giustifica questa cosa?

Susanne Genovese: Io ci restai male.

Intervistatore: E lei non gliel'ha chiesto?

Susanna Genovese: Quella sinni iu. Me lassoi sutta l'acqua.

Intervistatore: Solo per il fatto di essere di Montelepre?

Figlio: Io ti stavo dicendo poc'anzi, ho rischiato il posto di lavoro perché quella persona mi ha messo alla prova. Io avevo un accendino d'oro perché ho avuto la fortuna di lavorare nei grandi alberghi all'inizio nella mia poca esistenza lavorativa. Ha preso questo accendino d'oro e l'ha messo nel tavolo, poi noi cosa facevamo di routine mettevamo di routine tutto quello che si trovava nei tavoli, c'erano i tavoli di servizio che avevano dei cassettini numerati per tavolo equivalente. Quindi tutto quello si trovava lo mettevamo nel cassetto. U cliente non lo sapeva sto deficiente. Cosa è successo? Che io appena visti l'accendino io dissi ca musca c'è. Allora lo metto nel cassetto numerato, come se avessi trovato una bic era uguale per me. Ora dico vedi quale intelligenza di persona, cosa ha detto: *me lo ha rubato il cameriere* eravamo tutti: io di Montelepre, un ragazzo di Misilmeri, il direttore di sala di Palermo questo pensava che eravamo tutti… ora cosa è successo, che lui… Io ho detto, senta io l'ho preso perché ho visto che per accendere le sigarette. Io intanto non fumo, io ho detto guardi dove l'ho messo. Direttore lei che ha la chiave del cassetto per favore lo può aprire? Perché noi non avevamo chiavi. Disse, senta questo è il suo accendino? Per favore dopo la cena se ne vada.

Intervistatore: Addirittura?

È stato buttato fuori come ospite indesiderato dall'albergo.

Intervistatore: Ma comunque lei di Portella della Ginestra si ricorda qualcosa? Era picciotto se la ricordava questa storia?

Noi avevamo la mezzadria sotto la…

Intervistatore: Lei si ricorda cos'è Portella della Ginestra? Cosa è successo?

Figlio: A chiana papà.

Intervistatore: Cosa si diceva qui in paese?

In paese nenti.

Intervistatore: Non si diceva niente di questa cosa?

Si diceva che Turiddu non lo doveva fare questo.

Non l'avia a fari chistu.

Intervistatore: Però se in paese si diceva questo vuol dire che lui…

Figlio: no.

Intervistatore: Cosa vuol dire non l'avia a fari chistu in quel periodo? La responsabilità gliela davano a lui?

Figlio: Sì perché il capo banda era lui.

Intervistatore: Che si diceva che si era fatto fregare? Che si vociferava?

Intervistatore: Il periodo della banda, lei se lo ricorda questo periodo? Quando lui si nascondeva nelle montagne? Se lo ricorda? Conoscevi a qualcuno della banda?

Intervistatore: Nessuno? Pisciotta se lo ricorda? Badalamenti se lo ricorda? Frank Mannino? Erano tutti carusu qui? Ma lei queste cose ci cuntoi e so figghi? Tutti questi ricordi, quando era più giovani li ha raccontati?

No.

Intervistatore: Perché no?

Figlio: perché noi dobbiamo rimanere fuori.

Intervistatore: E perché?

Figlio: Perché bisogna conoscere la verità prima di parlare. La campana che sa suonare bene, deve suonare ambedue i lati della campana.

Intervistatore: Però questi sono racconti di vita quotidiana.

Nel momento in cui prima di parlare di Portella della Ginestra, prima ama a vidiri chiddu ca scrisseru. Perché si vocifera pure che la signora Pisciotta, non ha voluto dichiarare quello che ha voluto dichiarare picchi su puttoi to stomacu.

Intervistatore: La sorella?

La sorella è morta adesso. Tante situazioni.

Intervistatore: Anche Gaspare Pisciotta non ha voluto raccontare. Però a me non interessa sapere questo. Quando parlo di Portella le dico soltanto per farle ricordare qualcosa. A me non interessa sapere se è stato lui o no. Questo voglio ripeterlo.

Intervistatore: Però dico quando lei era più giovane ha mai raccontato ai suoi figli qualche episodio, la sera quando eravate tutti insieme?

Intervistatore: Negli anni 50 ne parlava?

Se ne parlava perché a scuola ci facevano disegnare.

Intervistatore: A facevano disegnare cose su Giuliano?

A me non perché non sapia scriviri.

Intervistatore: Vabbè grande lavoratore non per forza bisogna scrivere. Era un periodo in cui non era facile andare a scuola. Giuliano per esempio nemmeno sapia scriviri c'avia a terza elementare avia.

Di quel periodo aveva la seconda elementare poi sa pigghioi a quinta.

Intervistatore: E lei li hai mai letti dei manifesti di Giuliano? Perché Giuliano ogni tanto scriveva delle cose?

Mai.

Intervistatore: La famosa lettera di Giuliano a Truman? Mai letta sui giornali?

Io leggere e scrivere niente.

Intervistatore: Però qualche manifesto affisso sui muri lo hai mai visto?

Solo fotografie.

II famiglia: II generazione

Intervistatore: Tu ti ricordi qualcosa?

I miei ricordi sono limitati nei libri.

Intervistatore: Quindi doveva scrivere un libro pure lei?

No, quello che hanno scritto gli altri. Tipo Casarrubea che dice che gli ha ammazzato a suo padre. Queste persone sono dignitosamente ricordabili e dobbiamo ricordarle con dignità, attenzione, perché perdere un padre ammazzato, oppure un figlio ammazzato non è di tutti.

Intervistatore: Sì però io voglio sapere una cosa, tutti questi ricordi che lei ha? I suoi genitori le hanno mai raccontato qualcosa?

Assolutamente no.

Intervistatore: Zero, niente?

A me personalmente a mia no.

Io gli ho scippato a mio padre, qualche cosa.

Intervistatore: Quindi che cosa?

Il discorso del contrabbando come veniva fatto, tutto il discorso sulla campagna.

Intervistatore: Quindi soltanto i ricordi di campagna?

I ricordi esplicitamente, chiddu che c'hai pututu scippari.

Intervistatore: Si però i ricordi che lei ci scippoi, erano sempre legati all'agricoltura, al frumento?

Sì.

Intervistatore: Non ci sono per esempio ricordi legati a Giuliano che mazzava a chistu che mazzava a quello?

No no.

Intervistatore: Mai parlato in famiglia di queste cose?

No, anche perché, la testimonianza la da mio padre che effettivamente se fosse vissuto in maniera strana in ambedue i soggetti cioè con i carabinieri o con il facente specie del bandito

Giuliano, sicuramente qualcosa gliel'avrebbero fatta. Ma siccome si comportava bene, ognuno faciva a so strada.

Intervistatore: Ma su questo siamo d'accordo. Ma quando lei era più giovane, mi ha detto prima che ha cercato di prendere qualche informazione? Cosa l'ha spinta a cercare queste informazioni?

Io sono nato il 9 marzo del 1961.

Intervistatore: Quindi praticamente lei quanti figli ha? 3 giusto? Domanda rivolta a Salvatore Gaglio.

Sì io sono il più piccolo.

Intervistatore: Quindi queste informazioni le ha avute prima di leggere i libri? Perché i libri sono recenti. Come le ha sapute parlando in giro?

Ma no, che c'entra io ho parlato con Mariannina Giuliano con la sorella di Gaspare Pisciotta, ho parlato con mio padre. Io stando in paese parlavo con tutti e ricevevo notizie da tutti.

Intervistatore: Ma quali erano le cose che si dicevano con Mariannina e con altri?

Mariannina diceva soltanto che suo fratello era innocente, era ufficiale del separatismo e queste cose qua. Mariannina riciclava sempre le stesse cose. E sorina Chiaravalle.

Intervistatore: Chi era Sorina Chiaravalle?

La Pisciotta.

Nipote: Diciamo che il soprannome era Chiaravalle.

Se loro dicevano, mi dicevano sempre noi avevamo, dove mettevamo il trattore era vicino casa Pisciotta. Noi quindi che cosa facevamo? La mattina ci vedevamo e buongiorno eh figghiu miu e tante cose…Eh se parlassi…ma non ha parlato. Ha fatto male per come la vedo io. Perché se qualcuno parlasse e parlava, noi MONTELEPRINI avremmo imputato solamente le persone. Come si parla del bandito dell'Aspromonte, come si parla del bandito della Romagna. La stessa situazione. Loro hanno imputato là solo il soggetto. Qua a Montelepre, perché parliamo sempre, perché la Sicilia è un paese di mafia, non c'è altro collegamento perché è tutta mafia. Io siciliano, appena parliamo siciliano uguale mafioso. Questo significa che cosa? Che se noi, o prima di noi, c'era qualcuno che andava a parlare benissimamente… Infatti se ti ricordi bene nel processo di Viterbo, che è quello che noi sappiamo, che Franco Rosi ha testimoniato in

parte, quando ci fu una persona che, il Pisciotta, ha detto vabbè allora io ragazzi parlo,e iddu infatti non parlò chiu. Perché il caffè glielo hanno servito con la stricnina.

Intervistatore: Sì però non fu proprio così?

No beddu miu a ccussi fu.

Intervistatore: Praticamente è stato che lui, in appello il giorno della condanna ha detto: noi, lo Stato e la polizia eravamo come padre figlio e spirito santo.

Io ti dico un'altra cosa. Io facevo il cameriere e lavoravo con Pippo Sciortino, quando lui ha creato il castello. Prima di creare il castello, c'era un ristorantino che Mariannina Giuliano faceva la testimonial. Però io lavoravo. Di cosa si parlava lì, cosa si diceva a proposito di sapere e di non sapere.

Intervistatore: Ora però a prescindere questo, l'idea che lei si è fatta di Giuliano qual è?

Che per me era un galantuomo, fregato dalla giustizia. Perché al matrimonio di Mariannina Giuliano c'era carabinieri invitati. Il maresciallo dei carabinieri era invitato e me lo ha detto, testimoniato Mariannina Giuliano. Capisci? Questo ti posso dire.

Intervistatore: Quindi le informazioni sono un po' suo padre, un po' in paese…

Mio padre forse poco, pochissimo.

Intervistatore: Più che altro in giro in paese, al bar con gli amici?

No al bar no. Noi di Giuliano meglio parliamo, meglio stiamo.

Intervistatore: Eh invece no bisognerebbe parlarne.

Perché Giuliano come persona non ha fatto niente. Ha fatto un errore, quello di ammazzare una persona. U primu e basta. Se poi si è buttato alla latitanza, in quel modo che veniva a succedere che alla latitanza devi fuggire se vuoi rimanere latito. Fatti arrestare subito e te ne vai. Se fosse qualche persona intelligente che si sentiva intelligente dello Stato e dei carabinieri, e dei banditi stesso, parlavano, noi Monteleprini saremmo trattati come Monteleprini all'estero, oppure in Italia stesso. Noi siamo figli di banditi. Capito? Noi siamo figli di banditi. Avogghia che mi nasciunu niputi, puru banditu puru iddu eni.

Nipote: E comunque allora Salvatore Giuliano era bandito o no?

Sì allora attenzione, era bandito perché era latito. Era latitante. Era bandito per questo. Ma non perché abbia fatto o non abbia fatto. Questo non sta a me giudicarlo. Capisci? Lui ha sbagliato la prima volta; quando ha ammazzato a du carbiniere. Da lì in poi ha fatto il bandito. Però si poteva consegnare, invece di… hanno creato un mostro.

Intervistatore: Creato?

Perché a Portella della Ginestra non ci doveva essere il segretario del partito comunista. U capisti? Ci doveva essere, invece di andare il segretario Li Causi. Diciamo che lui era segretario ma ci doveva essere lui là. No invece lui non c'è andato. Vuol dire che la politica lo ha informato. E ci iu u so segretario.

Intervistatore: Si però non possiamo giustificare pure questo?

No però aspetta. La politica sapeva, lo Stato. Perciò è giusto che Li Causi non doveva morire? È giusto? Allora lui doveva andare là solo a spaventare. Ci fu un ignorante di loro ca si puttoi un tri pedi. Lo sai cos'è un tri pedi? La mitragliatrice che poggiava a terra.

Intervistatore: E lei se lo ricorda chi è stato?

Badalamenti sicuramente.

Intervistatore: Passatempo.

C'è chi dice Passatempo chi Badalamenti comunque uno di loro ha sbagliato. Vuol dire che loro dovevano testimoniare: ragazzi abbiamo sbagliato. Ognuno ha le sue colpe. Io mazzai a chistu io a chistu, e non era la banda Giuliano. Io ammazzai a chiddu. È chiaro? E quindi noi Monteleprini finalmente respiravamo.

Intervistatore: Ma lei ne ha figli?

Io sì due.

Intervistatore: E ha mai raccontato queste cose?

No, mio figlio non deve sapere niente di queste cose.

Intervistatore: non deve sapere niente?

Non deve sapere niente perché il bandito Giuliano, nel nome suo, il fango che abbiamo avuto addosso noi ancora ce lo portiamo come rugna. Non se ne deve più parlare.

Intervistatore: E invece non bisognerebbe fare il contrario, cioè dire la verità?

Parlarne dovevano farlo lo Stato prima di andare a processar e il bandito Giuliano. Andando a processare il bandito Giuliano, appena io ti dissi domani io parlo, tu mi ammazzasti. Lo Stato è lo Stato non si tocca. Lo Stato e banditismo erano tutti la stessa famiglia.

Intervistatore: È quello che diceva Pisciotta?

E appunto. Vedi non c'è distinzione tra mafia, politica e Stato. Non c'è distinzione.

Intervistatore: Però giustamente.

Se gli hanno permesso a Messina Denaro di stare latito per 20 anni, vuol dire che lo Stato sa che deve stare lì e basta.

Intervistatore: Ma questo è sicuro.

E Totò Riina stessa cosa.

Intervistatore: Io vedo che la storia dei monteleprini, sono stati macchiati da questa storia. Però il fatto di non indagare, di non parlarne, secondo me è contro producente, perché il fatto di cercare di fare un'indagine scientifica potrebbe rivalutare la posizione dei monteleprini. Bisognerebbe prendere le distanze.

Aspetta io prendo le distanze da quello che possono dire anche gli altri. Io prendo le mie distanze. Io per me per come la vedo io, per me è meglio non parlarne. Perché l'acqua che stagna fa lievito.

Intervistatore: Però così facciamo il gioco dello Stato?

No no così prima o poi ci chiameranno monteleprini. No invece ci chiamano figli del bandito. E a me mi dà fastidio di essere addidati tu si u figghiu du bandito. Tu sei il figlio del bandito. A me dà fastidio. No per carità non parliamo della nostra famiglia, ma come paesani. Nel momento in cui tu diciunu Montelepre uguale bandito. Io rischiai u postu di lavoro.

Susanna Genovese: Io tante volte lo posso raccontare perché mia mamma, buon'anima, ogni volta che c'era la processione era piena di carabinieri.

Ed io mi onoro di essere parte dell'addolorata perché gli uomini che hanno levato la vara sulle spalle dei carabinieri sono stati i monteleprini. Diciamo picciotti ma perché la dobbiamo fare portare a voi altri a vara che invece è nostra. La Madonna è nostra e noi la dobbiamo portare. Questo lo so perché l'ho vissuta, anzi non l'ho vissuta l'ho avuta tramandata da persone più grandi di me e di mio padre.

Intervistatore: I suoi figli quanti anni hanno?

I miei? 30 e…

Intervistatore: E li posso incontrare domenica?

No assolutamente.

Intervistatore: E perché no?

Lei si può andare a prendere solo il caffè con loro? Assolutamente no.

Intervistatore: Ma basta che si siede e mi dice, mio padre non mi ha raccontato nulla e finisce là. Solo questo mi interessa.

Eh vabbè te lo dico io è uguale.

Intervistatore: Però la firma da sua figlia me la deve far mettere? Solo questo niente di più. Poi se, se la sente di dirmi qualcosa bene altrimenti niente.

Non ho mai raccontato nulla ai miei figli. Anzi quello che sto dicendo è pure troppo. Per i miei principi Montelepre che significa essere monteleprini siamo figli di banditi. Io bandito non c'è mio padre.

Intervistatore: Ma questo l'ho capito, io non sto accusando nessuno di banditismo, qui si sta parlando di come l informazioni passano da una generazione all'altra.

Intervistatore: Però dico sua figlia domenica me la può fare incontrare?

No.

Intervistatore: Ma perché no?

Perché è così io non ho parlato con i miei figli ci credi?

Intervistatore: Sì che ci credo.

Ti posso mettere 3 firme.

Intervistatore: Sì però suo figlio si sarà fatto un'idea a prescindere…

Intervistatore: Di quello che io non ho mai raccontato?

Certo.

La può avere. Ma sicuramente

Intervistatore :30 anni non è 15.

30 anni è laureata.

Intervistatore: Ancora meglio è una persona con cui ci si può parlare.

Lei ragiona con il suo cervello.

Intervistatore: Ci posso parlare domenica?

Ma per me pure stasera.

Famiglia II: III generazione.

Intervistatore: Conosci la storia di Salvatore Giuliano?

Sì e no. Poca roba.

Intervistatore: Cosa sì e cosa no, cioè cosa ti ricordi, cosa sai tranquillamente?

So che è legata al banditismo che c'era qui e si occupava all'inizio di fare una specie di… cosa ne so che era un po' che rubava qualcosa e poi dicevano che lo dava a quelli che magari non potevano permetterselo.

Intervistatore: Quindi una sorta di Robin Hood?

Così dicono. Poi non so se effettivamente è così.

Intervistatore: Ti ricordi il periodo?

No.

Intervistatore: Non sai il periodo di Salvatore Giuliano?

Completamente. Te l'ho detto che so poca roba.

Intervistatore: A scuola?

Mai trattato.

Intervistatore: Mai trattato il caso Giuliano?

No.

Intervistatore: Però lo sai chi era? Chi era per te? È per le poche notizie frammentarie che hai?

Più di questo non so e con tutto ciò che a scuola avevo come maestra delle elementari la moglie di Sciortino, non ho mai saputo nulla.

Intervistatore: Quindi non ti sei mai fatta un'idea di lui? Perché comunque a Montelepre si è molto parlato di lui.

Sì, solo che non mi sono mai…non mi interesso di queste cose.

Intervistatore: Mai interessata? Zero?

No.

Intervistatore: Hai sentito mai parlare di Portella della Ginestra?

Sì ci fu la… che era? Una lotta, una battaglia, uno scontro tra poliziotti e questi che facevano parte del gruppo dei banditi di Giuliano. Erano poi più vittime che altro.

Intervistatore: Te lo ricordi il periodo?

Il periodo scordatelo, perché se non mi ricordo del primo figurati dell'altro.

Intervistatore: È tutto una nebulosa?

Certo.

Intervistatore: Però come sei venuta a conoscenza di Portella?

Dai vari eventi che fanno ogni anno. Ogni anno fanno la manifestazione.

Intervistatore: Quindi anche quella che ci sarà a breve?

Sì quella che tra poco scade.

Intervistatore: No vabbè quella già è andata. Dicevo il fatto che ho sentito al comune che a breve ci sarà una manifestazione non tanto legata a Portella ma legata ad un film. Conosci qualche film su Giuliano, canzoni?

Io mi ricordo che mio padre ha fatto una volta da chirichetto al film di Salvatore Giuliano. Però non l'ho mai visto.

Intervistatore: Quindi tuo padre ti ha raccontato qualcosa?

No no solo questa cosa perché lui ha fatto una mini parte al film se ricordo bene.

Intervistatore: Quale film?

Questo qui su Salvatore Giuliano. Che io non ho mai visto.

Intervistatore: Non hai mai visto il film Salvatore Giuliano?

No. Hai preso proprio l'esempio peggiore.

Intervistatore: Quindi qual è questo racconto perché mi interessa molto. Lui te lo ha detto quanto tempo fa? Cioè eri piccola? Eravate insieme in casa?

Sì eravamo in casa. No eravamo da mio nonno.

Intervistatore: Si parlava giusto?

Sì.

Intervistatore: E questa storia di Giuliano com'era venuta fuori?

Dal discorso del grano che nascondeva il grano nel… in queste specie di carretti. E lo coprivano con il fieno per nascondere cosa c'era sotto e da lì forse è nata tutta questa storia.

Intervistatore: E quindi tuo padre cosa disse?

Sì solo che aveva fatto questa parte del chirichetto durante la processione che si vede nel film.

Intervistatore: E quindi questa è l'unica cosa che ti ha raccontato?

Io non ho mai chiesto.

Intervistatore: Non hai mai avuto questa cosa di chiedere? Ai tuoi nonni nemmeno, che tra l'altro sono dell'epoca?

Sì mio nonno sì, ha 92 anni.

Intervistatore: Non hai mai avuto la voglia di conoscere?

No, soltanto una volta mio nonno mi disse, l'altro mio nonno quello della parte di mia madre che di età è più piccolino, 75 anni che vivevano nel terrore perché i carabinieri se la prendevano con tutti, con chiunque passasse e magari non si poteva parlare nelle strade a gruppi, perché pensavano che stavano confabulando qualcosa. E tipo mio nonno mi racconta che la sera doveva tornare presto che era piccolino. Una volta poi li hanno tutti portati non ricordo dove di preciso qui a Montelepre. Comunque da piccolo li avevano portati tutti lì e si è fatto tutta la strada piangendo perché non capiva dove stavano andando tutte queste persone e lui è rimasto terrorizzato da quel periodo.

Intervistatore: Questo tuo nonno cioè?

Il padre di mia mamma.

Intervistatore: Quindi non quello che ho intervistato oggi? Loro sono qui di Montelepre?

Sì solo che mio nonno non ci sta più bene con la testa.

Intervistatore: Quindi sono della stessa età?

Questo è un po' piccolo. Non mi ricordo se c'ha 78 anni…

Intervistatore: Quindi ti ha raccontato questa cosa legata all'esercito?

Sì oppure ci fu un'altra volta che li portarono tutti in piazza flora e ci fu un pochettino, si beccarono un po' di legnate, un po' tutti.

Intervistatore: A sì?

Ci fu una specie di zuffa sempre tra carabinieri e…

Intervistatore: Sempre nel periodo di Giuliano?

Sì perché lui diceva sempre che non si poteva né parlare, né stare in gruppo né tanto meno stare in zone di passaggio.

Intervistatore: Quindi ste cose le hai sapute da tuo nonno e non da tuo padre?

Da mio nonno.

Intervistatore: Come mai con tuo padre non ne avete mai parlato?

Perché non gliele ho mai chieste.

Intervistatore: Però nemmeno in lui c'è mai stata la voglia di raccontare e tu non ti sei mai posta la domanda perché lui non vuole raccontarmi?

No perché non vuole.

Intervistatore: In una cena non vi è mai capitato di vedere un film su Giuliano, un articolo di Giornale? Perché comunque è un argomento che vuoi o non vuoi in questo arco di tempo

Che io mi ricordo no.

Forse l'unica volta che abbiamo parlato fu quando ci fu il discorso di aprire di nuovo la tomba per vedere si ci stava lui. Ma perché ci fu il telegiornale a Tele Occidente.

Intervistatore: Che cosa disse tuo padre?

Mio padre ha detto ma che ancora mischino a quello…se non è morto là è morto di vecchiaia. Erano due le possibilità. Però ancora molti dicono che lui non è morto.

Intervistatore: Tutti dicono chi?

Qua in paese.

Intervistatore: In paese hai mai sentito qualcuno raccontare qualcosa, non so con le amiche? Al bar? Dalla parrucchiera?

Ti dico no perché io fino alle superiori che ho fatto fuori a Partinico avevo poche persone di Montelepre. E poi dal primo anno di università me en sono andata a Palermo e sto tornando solo adesso.

Intervistatore: Quindi nemmeno tua madre?

No mia madre niente.

Intervistatore: Lei è di Montelepre? Nata e cresciuta qui?

Sì.

Intervistatore: Quindi anche lei non ha mai raccontato nulla?

No.

Intervistatore: E non hai mai sentito parlare di cantastorie che hanno narrato la storia di Giuliano? Spettacoli?

No stai parlando di cose…

Intervistatore: Parlo arabo?

Ahahhaha sì.

Intervistatore: E invece tu ti sei fatta mai un'idea tua personale di Giuliano? Per quel poco che sai? A prescindere il fatto che tu non ti ricordi le date. Comunque era un personaggio legato a Montelepre?

Sì per forza perché ovunque tu vai anche in alto Italia appena di Montelepre lo associano a Giuliano.

Intervistatore: Non hai mai letto un libro su Giuliano?

Una volta me lo hanno regalato un libro però l'ho lasciato a casa.

Intervistatore: Che libro era?

Era quello scritto da Mazzola.

Intervistatore: Giuseppe Mazzola?

Sì. Poi te lo do.

Intervistatore: Ma lo hai letto?

No.

Intervistatore: Mai avuta voglia di leggere la storia di Giuliano? Ma la storia te la ricordi?

Ti giuro poche cose.

Intervistatore: L'inizio e la fine?

Non ho idea.

Intervistatore: Interessante questa cosa.

Te lo avevo detto che era veloce questa intervista.

Intervistatore: Perfetto mi stai dando più notizie di quanto tu possa pensare. È più interessante il silenzio che altre cose. Quindi non ricordi nulla.

No.

Intervistatore: Tu mi correggi se dico qualcosa di sbagliato?

Intervistatore: Non sei a conoscenza dei film su Giuliano?

So che ce n'è uno ma non l'ho visto.

Intervistatore: Mai visto?

No.

Intervistatore: Sai come è morto?

So che gli hanno sparato.

Intervistatore: Chi, te lo ricordi?

No.

Intervistatore: Dov'è morto a Montelepre?

So in un paese qui vicino ma non ricordo quale. Nella provincia di Trapani so solo questo.

Intervistatore: Va benissimo. E la data non la ricordi giusto?

No.

Intervistatore: E quindi perché c'è stata questa riesumazione del cadavere?

Perché si pensava che non fosse stato ucciso ma che fuggitivo.

Intervistatore: E questa notizia dove l'hai presa?

Da Tele Occidente.

Intervistatore: Dai media. Quindi lì ne avete parlato in famiglia e tuo padre ha detto quella cosa di prima. E non hai mai sentito tutti questi libri che sono stati scritti su Giuliano. Per esempio Giuseppe Casarrubea ti dice qualcosa?

No.

Intervistatore: Ciccio Busacca?

Meno del primo.

Intervistatore: Quindi quando andavi dai tuoi nonni da piccola ci andavi spesso?

Sì abitavamo sopra e sotto.

Intervistatore: Quindi quando giocavi con loro mai avete parlato di Giuliano?

No.

Intervistatore: Tu hai sorelle?

Un fratello.

Intervistatore: E non avete mai parlato di questa cosa?

Non per niente. Peggio di me.

Famiglia IV: Testimone I generazione

Intervistatore: Lei conosce la storia di Salvatore Giuliano?

Qualche cosa così, picchi mi scordu i cosi capito?

Intervistatore: E vediamo ora poco a poco emergono le cose.

Giuliano era un bravo ragazzo. Picchi iddu si ittoi bandito per tramite di…. Ca traspurtava un poco di frumento, mischinu pi campari. I carabinieri c'hu levaru e iddu si ittoi bandito. Perché travagghiava chi pali da luce, travagghiava cu sti cosi era una persona dignitosa veramente.

Intervistatore: Quindi chi era secondo lei Giuliano? Lei l'ha conosciuto per caso?

Sì lo conoscevo sì.

Lei lo ha conosciuto proprio di persona?

Sì. Stava a Montelepre.

Intervistatore: Dico lo hai mai visto?

Durante il bandito no.

Intervistatore: Prima?

Prima sì.

Intervistatore: E che tipo era?

Un bravo bravo ragazzo. Bravissimo

Intervistatore: Conosceva la famiglia?

Sì sìì, Mariannina Giuliano so frate Peppino Giuliano, canuscia a so matri, so patri. Lei deve pensare ho 89 anni…

Intervistatore: Certo. La sorella l'ha conosciuta Mariannina?

Certo. Da Mariannina Giuliano ci travagghiai. A maglieria aveva.

Ah sì?

E c'era un corso, e io annava a stu corsu.

Intervistatore: Corso di cosa?

Di maglia. E lavorava là.

Intervistatore: Quindi l'uncinetto?

Sì aveva le maglie ed eravamo tante ragazze. Però io era giovane io.

Intervistatore: Il corso se lo ricorda in che periodo?

Stu discussu iavi assai.

Intervistatore: Era subito dopo il fatto di Giuliano o prima. Quando è stato?

Prima di essere lui bandito.

Intervistatore: Quindi prima della guerra insomma?

Sì era una maglieria dove lavoravamo tutto il mese.

Intervistatore: E poi è rimasta in contatto con la famiglia Giuliano?

Quannu ni viriumu ni salutaumu e stop.

Intervistatore: Non ha mai parlato con lei?

No no picchi staumu luntanu e mai pigghiaumu discussu di so frati. Non ni intirissaunu nenti a noi altri sti cosi. Picchi erumu nda chi faciumu stu corso. Mica… aviumu altri discorsi.

Intervistatore: E lei cosa pensa di Giuliano? Quindi che era un bravo picciotto?

Bravo era bravissimo.

Intervistatore: Si ricorda qualcosa?

Era una degna persona. Perché io lo conoscevo sto ragazzo prima che si ittava bandito. Ta sta piazza ci stava na ragazza e iddu voleva a sta ragazza che si chiamava Maria.

Intervistatore: Maria?

Sì Maria, ci puttava a serenata ci puttava chistu ci puttava chiddu, però…

Intervistatore: Ci facia a serenata?

Sì. Però prima di essere bandito, stamu attenti. Però lei da ragazza no vulia. Ma idda era una brava ragazza, iddu bravu ragazzo. Grande lavoratore. Picchi lei pensa che lavorava nei pali della luce, prima di bandito.

Intervistatore: Sì lo sapevo questo.

Era una cosa squisita. Però non è che avevamo in contatto. Ni vidiumu e ni salutaumu. Però u canusceva. U canusceva benissimo. Como io e como tutti. Picchi stava to paisi.

Intervistatore: E senta lei ha mai sentito parlare di Portella della Ginestra? Piana degli Albanesi.

Chista sta storia na sacciu. Na succidi una sparatoria. Picchi a Portella io c'avevo un cognato che si maritoi cu na soru mia. E un frati di sto miu cugnatu, poi si inni iu cu Giuliano bandito e poi muriu picchi l'ammazzaru.

Intervistatore: Quindi era uno della banda?

Sì.

Intervistatore: E si ricorda il nome?

Sì aspettasse. Barone. Iddu si chiamava Barone Francesco.

Francesco Barone era il fratello di mio cognato. Però mischinu fu obbligato ad andare nella banda e cose perché non era una persona di ste cose. Ma li obbligavano capisti?

Intervistatore: E gli altri membri della banda si ricorda?

No.

Intervistatore: Perché se le dico qualche nome vediamo se li ricorda? Gaspare Pisciotta?

Sì.

Intervistatore: Lo hai mai visto?

Pure bravu di famigghia bona era.

Intervistatore: Se lo ricorda, c'ha parlato?

Sì. era pure un bravo ragazzo. C'era so frati. Ni canusciumu tutti.

Intervistatore: Badalamenti Nunzio?

Badalamenti non mi ricordo.

Intervistatore: Frank Mannino?

Non mi ricordo.

Intervistatore: Passatempo?

Passatempo sì puri bravi cristiani erunu. Non erano male persone. Però tutti si chiamarunu unu appressa a l'autru e chista è a storia di Giuliano.

Intervistatore: E senta lei si ricorda qualche episodio di quannu era chiu piccitta su Salvatore Giuliano?

Non mi ricordo bene.

Intervistatore: Quando è successa sta cosa del grano, poi Giuliano se n'è andato giusto?

Io non mi ricordo tanto bene certe cose, picchi io con questa età le so le cose però poi nel tempo le dimentico.

Intervistatore: Però di quel periodo cosa si ricorda? Qual era la situazione di Montelepre?

Montelepre era calmo se non c'era nenti. Picchi poi sape poi annoi a finiri che non ni faciunu nesciri. Aviumu a stari intra. E poi ni daunu libera uscita cu l'orario e cose. Poi succidi una cosa a sant'Antonio, c'era Passalacqua e ndocu ci fu na sotria che c'era Giuliano, e u vuliunu pigghiari ma iddu scappoi. Insomma è una storia molto lunga però c'è di ragionare ci sono persone che possono ragionare meglio di mia.

Intervistatore: No ma lei si ricorda benissimo. Ha una memoria di ferro.

Per grazia di Dio penso tutto, sugnu malata per i fatti miei perché combatto con tante cose, io non posso camminare capito? E mancu nesciu e tutti i cosi.

Intervistatore: Però di quel periodo cosa si ricorda? Qual era la situazione? Giuliano com'è finita la storia?

Ma comu finiu, ca prima m'azzaro a Pisciotta, si traderu tra iddi, poi traderu a Giuliano. Ora Giuliano non ci cridiunu che l'aviunu mmazzatu a iddu e ancora diciunu che non era iddu. Però ieru a pigghiari a matri ca e a purtaru da pi canusceri che era so figghiu. E so matri ci dissi che era so figghiu. C'è cu dici che era iddu c'è cu dici che non era iddu. Però so matri diceva che era so figghiu. E infatti u purtaru o cimiteru ca.

Intervistatore: Lei annoi o cimiteru?

Sì ci puttai i ciuri.

Intervistatore: Ma il giorno che lo hanno portato qua lei ci è andata?

No, però quando andavo al cimitero per mio padre e mia madre, alle volte ci passava e taliava. Picchi era nt ana stradella cintrali.

Intervistatore: Mi scusi ma suo padre e sua madre all'epoca le raccontavano qualcosa su Giuliano?

No ai tempi di mio padre no, picchi muriu giovane. A 56 anni muriu.

Intervistatore: Quindi in che anno? Prima del 1940?

Sì.

Intervistatore: Quindi lui questa storia non l'ha conosciuta?

No mancu u canusciu a Giuliano.

Intervistatore: E sua madre?

Mia madre ha qualche 40 anni che è morta.

Intervistatore: E lei le raccontava qualche cosa?

No no.

Intervistatore: Non avete mai parlato?

No mia madre non si occupa di ste cose. Noi le informazioni le prendevamo perché eravamo scaltri.

Intervistatore: Ma dove le prendevate le informazioni?

No no niente però capivamu le cose. Però non pigghiaumu appunti picchi non ni intirissava.

Intervistatore: Però quando è successo il fatto di Giuliano…

Noi annaumu o corsu e c'era so soru Mariannina, a proprietaria era idda a casa era a so, era una maglieria che lavoravamo. Era un corso chi faciumu capiu? Pi 3 misi. Eravamo tante ragazze.

Intervistatore: E la non si parlava mai?

Non ne parlavamo mai di so frati. Di sti cosi nenti. Fra noi ragazzi scufuniamu però…

Intervistatore: E che dicevate tra di voi?

Nenti che Giuliano era una brava persona… so frati Peppino un bravu cristiano veramente.

Intervistatore: Era bello?

Sì ca ciettu. Poi ci fu a sparatoria da Ginostra chista successe u stragiu da. Tuttu u pernu fu da.

Intervistatore: Ma in paese cosa si diceva?

Ni chiacchiariaunu di sta cosa picchi sempre… Però in più difendevano a Giuliano.

Intervistatore: Tutti quanti?

Sì. Tutti quelli che parlavano. Perché Giuliano non era una male persona. Picchi u sapi chi facia? C'era per dire lei, iava nto negozio e dicia Giuliano vuole pasta, farina chistu e chiddu e non era vero e su pigghiava lei. Uora a prima vota a chiddu ci vinni a ricchia e iddu Giuliano l'avvisava: stai attento non fari chiu. E continuava sta vita. Poi un giorno ci dissi a verità e u mazzaru. Picchi dici tu ti servi supra e mia. Chiesti erunu i chiacchiri chi sintiumu non è che io ero presente. Annava o tabacchinu e c'erano i signorini chi vinniunu i sigaretti, Giuliano vuoli i sigaretti, vuole chistu e vuole chiddu. E non era vero. Si servivano supra a iddu. E iddu non li perdonava questo.

Intervistatore: E quindi che faceva Giuliano?

Li ammazzava. Prima li avvisava. No fari chiu, a prima a sicunna vota poi pigghia e ci sparava. E tutto qua. Però non voleva essere toccato, picchi non era giusto che si servivano di iddu e ci parlavano supra i spaddi senza chi c'era niente. Picchi era un bravo ragazzo. Picchì io u canusceva di ragazzo, no bandito. Picchi comu ci dicu io stava qua chidda stava e dà e iddu ci purtava a serenata. Io avia 16 anni era nel fiore della gioventù e tutti cosi perciò lo conosceva io. Capisti? E chistu perché anche con mio fratello erano amici intimi.

Intervistatore: Con Giuliano?

Sì però prima di bandito. Erano amici perché mio fratello è morto pure. Lavorava al comune. Però di ragazzi si canuscevano. Erano amici stritti. Tipo comu eni lei amicu cu Rosy. Però era un bravo ragazzo.

Intervistatore: Ma quando poi in paese si veniva a sapere quando succedeva qualcosa, quando qualcuno veniva ammazzato, veniva ucciso, si veniva a sapere in paese?

Il paese si meravigliava picchì si diciunu picchì si servunu di iddu. Nun su merita. Picchì iddu poi e cristiani cia facia pagari.

Intervistatore: Sì però lui ha fatto anche delle cose contro i carabinieri, contro la polizia?

Picchì poi u cuntrariavanu e iddu era in parola e i mazzava. Picchi poi tannu ammazzaru, se fu iddu non sacciu, ci diciunu u carabinieri che era Tortora e fu a Giardinello sta cosa.

Intervistatore: Ci spararu giusto?

Sì ci spararu.

Intervistatore: E in paese che si diceva di questa cosa?

Ca chi diciunu ca su meritava picchi era tintu chistu e chiddu.

Intervistatore: U carabiniere?

U carabiniere.

Intervistatore: Quindi praticamente la popolazione di Montelepre lo difendeva?

A verità è che il paese lo difendeva a Giuliano. Perché era lui come cci dicu un bravo ragazzo.

Intervistatore: Ma era vera sta cosa che lui prendeva ai ricchi e ci dava ai poveri?

Comu?

Intervistatore: È venuta fuori l'dea che Giuliano fosse un Robin Hood che prendeva ai ricchi per dare ai poveri è vera sta cosa?

Sì faceva beneficienza. Picchi aveva sempre occhio pi povereddi. Picchi povereddi ce n'erano.

Intervistatore: Lei si ricorda di qualcosa o di qualcuno che ci dissi Giuliano mi ha dato questo e quello?

No non me lo ricordo. Mi ricordo che faceva beneficienza però…

Intervistatore: Questo è sicuro?

Sì le dava. Aveva il cuore aperto. Non era un ragazzo… Insomma era un bravo ragazzo. Anche di famiglia non era una famiglia tinta. E ca poi si piddiu tramite un sacchiceddu di frumentu.

Intervistatore: Lei ne ha mai parlato in famiglia di queste cose? Con i suoi nipoti?

No no.

Intervistatore: Non ha mai raccontato degli episodi?

È capitatu ma accussi.

Intervistatore: E cosa?

Ca nenti quello che sto dicendo a lei. Non è che io… quello che mi ricordo insomma. Picchì i tempi i prima mi ricurdava i cosi ma ora mi scuddai.

Intervistatore: Però ha raccontato ogni tanto qualcosa in famiglia?

Sì, però non ora vicinu. E infatti cu diceva che era vivo e sinni iu america ma purtaru a madri da e matri u ricanusciu che era so figghiu. Si u mazzaru da e u traderu iddi stissi. Tra di iddi sa ammazzaru.

Intervistatore: E senta hai mai sentito qualche cosa dei cantastorie?

No no.

Intervistatore: Sono quelli che raccontavano le storie del popolo, e ci sono molti cantastorie che hanno raccontato la storia di Giuliano, che passavano di paese in paese. Venivano con la macchina mettevano i cartelloni al centro del paese e raccontavano le storie. Se le ricorda lei qualcosa di queste cose?

No no di queste cose, picchì da noi di sti cosi nun vi faciunu.

Intervistatore: Non venivano a Montelepre?

No una vota sula quannu fu a sant'Antoninu c'era na vasca e succidi una cosa di chisti e basta. Ma però ma ricordo così non tanto bene.

Intervistatore: Una cosa di chisti che vuol dire un cantastorie?

Che c'era Giuliano nta sta piazza e tutti i cosi però poi scappoi picchi i carabinieri arrivaru.

Intervistatore: Però sant'Antonino dov'è?

In tu paisi.

Intervistatore: Vicino Montelepre?

Sì al centro del paese.

Intervistatore: Quindi che Giuliano era lì e poi lo hanno avvistato.

Era una cosa squisita. No picchi unu ava a diri che…. E la famiglia era pure una cosa squisita. Lombardo erunu iddi.

Intervistatore: Altre storie, episodi della vita di Giuliano se li ricorda?

No no. Io mi ricordo di Sciortino.

Intervistatore: Che cosa si ricorda di Sciortino?

U maritu di Mariannina. Ca chissu che erano insieme poi si lassaru.

Intervistatore: Lei si ricorda il giorno del matrimonio?

Si mu ricordo quannu si maritoi. Si maritoi di notti, era tutta bianca.

Intervistatore: È andata in chiesa?

No no.

Intervistatore: Però la chiesa non è lontana?

Ma chiesa non ne abbiamo una. La chiesa madre non è in piazza.

Intervistatore: Però il paese è piccolo?

Non è piccolo, è grande.

Intervistatore: Sì 6 mila abitanti.

Io stava ta piazza però unni mia era a chiesa di San Giuseppe e unni iddi era a chiesa madri.

Intervistatore: E quando si è sposato Pasquale Sciortino con Mariannina, c'era Giuliano al matrimonio?

Sì so frate c'era.

Intervistatore: Giuliano c'era?

Sì.

Intervistatore: Anche se era ricercato dalla polizia?

Sì. Mariannina si facia in deci pi so frati. Picchi ancora non erano rinforzati come banda capiu?

Intervistatore: All'inizio?

All'inizio capito?

Intervistatore: Ma i carabinieri e la polizia lo sapevano dov'era?

Sì lo seguivano sempre.

Intervistatore: Però non lo volevano prendere?

Sì anche noi ci spaventavamo dei carabinieri non potevamo parlare di Giuliano.

Intervistatore: E perché?

Perché volevano sapere qualche cosa di Giuliano, noi u sapiumu.

Intervistatore: Ma i carabinieri lo cercavano veramente?

Ma cettu cu cercavano.

Intervistatore: Ma scusi se lui era al matrimonio perché no pigghiaunu?

Ancora era all'inizio capiu? Era che si vedevano a trasiri e nesciri. Poi si rinforzò la cosa e tutte cose. Picchì Sciortino u visti anche te fotografie, non è cu visti o matrimonio.

Intervistatore: Però dal vivo l'ha visto a Pasquale Sciortino?

Sì. E infatti ora c'è u nipote che ha il ristorante.

Intervistatore: Sì Pippo?

Sì, c'avi u ristorante e iddu. Però non era un malu cristianu e non rubava.

Intervistatore: Chi Giuliano?

No no anzi quannu ci dicu che si servivano suttu u nomi di iddu, non li perdonava. Picchì iddu diciava che s'avia ittatu bandito per i carabinieri ma io voglio camminare onesto, ca tuttu che sugnu bandito.

No no pi chistu ne sono sicura e certa perché il paese parla è giusto? Non è chu dicu io sula.

Intervistatore: No vabbè questa cosa un po' tutti me l'hanno detta: bravo picciotto…

Siìì bravo, se ci dicu che era na cosa proprio comu ci dicu e tempi che non era bandito erano amici cu me frati. Picchì eranu a stissa età.

Intervistatore: E lei quando raccontava le cose a suo nipote, cosa diceva che era un bravo ragazzo?

E cettu ci cuntava sti cosi, che Giuliano lavorava te pali da luci, sti cosi ca.

Intervistatore: Ci raccontoi mai di Portella della Ginestra?

No no.

Intervistatore: Le stragi?

No no. U forti che murì poi la cosa si allontanoi. Mancu discursu ni pigghiaumu chiu. È una cosa passata. E comu che muriu e non su ne parla più. Io chiddu chi pensu è chistu.

Intervistatore: E invece di Pisciotta che ne pensa?

Pisciotta pure famigghia bona erunu, pure bravi.

Intervistatore: Però in paese si dice che fu iddu cu tradiu?

Sì, Giuliano era diverso. I Pisciotta erano na poco scatritti. Giuliano era chiu bravu. I Pisciotta nun ci dicu che non erano bravi. Entrambi.

Intervistatore: E la sorella di Pisciotta l'ha conosciuta?

No no. Non me la ricordo.

Intervistatore: Non si ricorda la sorella di Pisciotta?

No no i du masculi mi ricordo.

Intervistatore: Come si chiamano?

Nun ci pensu ora. Aviunu i capelli ricci benissimo. Però a fimmina nun ma ricordo. a madri mi ricordo però non sacciu comu si chiamava. Mu scuddai. A matri di Pisciotta ma ricordo ma a figghia no.

Intervistatore: Quando Giuliano era carusu, piccittu, era vero che frequentava molte fimmine?

No no sta ragazza sulu vuleva, e tempi che io u canuscia. Maria si chiamava.

Intervistatore: Il cognome se lo ricorda?

Nun ci pensu per ora. Ora pure idda eni grande e vecchia.

Intervistatore: Ma è viva?

Ca sarà viva picchì non ci sta più ca. sta a Partinico.

Intervistatore: E come si chiama?

Nun ci pensu bedda madri. Si chiamava Maria.

Intervistatore: E dove stava?

E Giulianu ci purtava a serenata. Io mu ricordo.

Intervistatore: Quindi Giuliano veniva e gli faceva la serenata?

Sì la notte.

Intervistatore: Ed era lui che inventava le parole?

Sì. Ci sunava e ci cuntava a canzuni.

Intervistatore: Ma era vero che lui scriveva le canzoni?

Se se. Oh Maria, Oh Maria quantu si bdda sugnu persu per teee (serenata di Giuliano a Maria), fammi dormire (risata) mi ricordu chista. Picchì noi stavamu di fronti comu a cussi. Ma idda pure na bedda ragazza era. Poi chidda si maritoi cu un carabiniere,

Intervistatore: Un carabiniere?

E ci muriu u maritu,

Intervistatore: E come si chiamava Maria? Dove viveva?

In faccia e mia, o chianu.

Intervistatore: Quindi Maria di fronte a casa sua?

Sì, poi si maritoi e se n'è andata a Partinico.

Intervistatore: E di che anno era sta Maria? Quanti anni aveva la sua età?

Aveva la mia età.

Intervistatore: Un po' di più?

Ca cettu. Picchì mancu figghi aveva. Aveva una sorella in America, e so soru ci detti na figghia, e sta figghia en professoressa eni nautra cosa. Però non so se eni viva.

Intervistatore: Però stava di fronte casa sua chidda nto chianu?

Sì di fronte preciso. La piazza è grande però stavamo proprio in frunti.

Intervistatore: In via?

Piazza Regina Elena.

Intervistatore: Casa sua che numero è?

Io unni mia numero 14.

Intervistatore: Piazza Regina Elena numero 14. E questa ragazza stava di fronte.

Sì di fronte.

Intervistatore: Maria che si era sposata con un carabiniere?

Accussì, e chidda era sposata con un carabiniere. Anche lui un bravo cristiano.

Intervistatore: E senta durante il periodo di Giuliano, so che sono venuti molti giornalisti qui a Montelepre, è venuto uno dall'America, lo ha mai conosciuto?

Sì u sacciu. No.

Intervistatore: Perché lui è venuto in piazza e ha conosciuto i genitori di Giuliano.

Nun me ricordo.

Intervistatore: E invece la femmina quella svedese? Maria Cyliakus?

Ma forse ho in'idea accussì. E lei vinni pure qua?

Intervistatore: Ha incontrato Giuliano tra le montagne.

E vinni nta piazza?

Intervistatore: Lei andava in montagna stesi una settimana.

E lei vinni nta sta piazza du chianu?

Intervistatore: Sì era bionda chista ca. Svedese.

Ed io stava o numero 14 e staumu di frunti. Ni vidiumu ni salutaumu.

Intervistatore: Cu cu?

Con chista.

Intervistatore: A me questa è un'altra ancora. Una giornalista svedese.

No non me la ricordo.

Intervistatore: E invece altri giornalisti? Jacopo Rizza?

No no picchì c'era troppu movimenti.

Intervistatore: Troppa confusione?

C'erano troppe cose però per me era un bravo ragazzo. Non lo so poi per gli altri. Io per quello che conoscevo giusto?

Intervistatore: Ognuno si fa la propria idea, poi lei ha vissuto quel periodo.

È giusto?

Intervistatore: Io sono qui per ascoltare.

Quando avevamo il corso non prendevamo mai il discorso di ste cose.

Intervistatore: Mai?

Perché ancora non era rinforzato lui, non era ancora bandito. Anche Mariannina era una brava cristiana.

Intervistatore: E a lei ci piaciva comu picciotto Giuliano?

Seee, perché noi da Mariannina eravamu tutte ragazze.

Intervistatore: E non c'era nessuno che ci faceva la corte?

Sì, ca da noi diciumu u rusario, sapi eravamu qualche 30 picciotte. Tutti fimmini.

Intervistatore: E quindi parlavate di Giuliano?

Sì però non era ancora una cosa rinforzata, era una cosa accussì.

Intervistatore: Però se lei si ricorda chi era questa Maria, mi facissi un grande favore? Che stava di fronte casa sua?

Di fronte casa mia.

Intervistatore: E questa cosa l'ha mai detta a qualcuno?

No no.

Intervistatore: Mai a nessuno?

No no.

Intervistatore: L'ha tenuta sempre per lei? Questa cosa l'ha mai raccontata a sua nipote?

Ne abbiamo parlato sì. Si chiamava Maria Demma!

Intervistatore: Come?

Maria Demma.

E a mia nipote ciu cuntava che lui ci facia a serenata. Tutte cose, e infati ci cuntava che io avia 12, 13 anni, ragazza, siccome unni staiu iu c'è na finistredda, uora stu picciotto, un ragazzo voleva a mia.

Intervistatore: Chi?

Uno, Pino Cucinedda, un ragazzo che poi si itto nta banda.

Intervistatore: Come si chiama?

Genovese. Non mi ricordo di preciso. Non ci penso in questo momento.

Comunque mi portava la serenata questo. E io non lo volevo. Non è che capivo io. A 13 anni non è come ora ca sannu dalla A alla Z. Prima eravamo ignoranti. E mi portava la serenata. Io mi affacciavo e una volta ci dissi: scusate i termini se non tinni vai pezzu di curnutu. (Risata). Ti fazzu a vidiri io.

Intervistatore: E lui veniva da solo?

Sì ma insisteva picchi mi voleva, però io avevo 13 anni era na picciuttedda mancu u capeva chi significava pi mi maritari perciò lei capisce. E tutte cose poi si ittoi bandito cu Giuliano.

Intervistatore: Come si chiamava?

Pino Cucinella.

Intervistatore: Le faceva la corte?

Sì e poi l'ammazzaru. Si mazzaru fra di iddi.

Intervistatore: Finiu a schifiu come si dice in siciliano?

Sì. Era un bravo ragazzo. Però io a 13 anni chi capia. Ora le ragazze sanno tutto, non era como ora. Na vota u zitu l'aviumu luntanu è normale. Invece ora nesciunu insieme. Meglio così comunque.

E le ho raccontato le cose questo so io.

Intervistatore: No no alla grande va benissimo?

Questo so io.

Intervistatore: Questa cosa di Maria Demma è bella.

Maria Demma sì. Bedda… bedda vero.

Intervistatore: Bionda?

Aveva una faccia rotonda, bella bianca, sciacquata, bedda vero. Noi ci parlavamo.

Intervistatore: Capelli scuri?

Castani.

Intervistatore: Occhi azzurri?

Occhi castani.

Intervistatore: E Giuliano niscia pacciu pi idda?

Sì noi eravamo amici.

Intervistatore: E lui sempre gli faceva la serenata?

Però quando non era bandito. E lei non lo voleva. Ste cose devono venire dal cuore, con il matrimonio non si babbia. È giusto? Uno deve stare una vita insieme. È vero che ormai…(Risata).

Intervistatore: Va bene signora molto disponibile.

Io questo so.

Dopo un po' continua con questo episodio.

Io ero ragazza che avevo 16 anni, era zita con un carabiniere, e con questo carabiniere io mi dovevo maritare diciamo.

Intervistatore: Come si chiamava?

Iddu avia a fare veniri a famigghia e tutte cose, menu mali chi poi fui avvisata. Ca chissu Giulianu mi dissi che non me lo dovevo a pigghiari.

Intervistatore: Giuliano ci dissi a lei che nun su duvia pigghiari?

Intervistatore: Lui in persona?

Sì.

Unu stranu sì, ma carabiniere no.

Intervistatore: Giuliano vinni a so casa?

No.

Intervistatore: E comu ciu dissi?

Mi fuci sapere di altri.

Intervistatore: E a cu ciu dissi iddu?

Mi dissi che mi minazzoi. Che se io no lassava ciannava di mezzu me madri e me frati. Hai capito? Io mi scantai, e ci dissi che u salutai. Picchì u carabinieere aveva 19 anni. Era un carabiniere volontario, e faceva servizio a Montelepre e io era zita cu chistu e io u vulia. Si chiamava Carmelo.

Intervistatore: Carmelo?

Sì ci pensu comu ora. Perciò era di Barcellona in provincia di Messina.

Intervistatore: E io sono di quelle zone di Patti.

E ci stesi zita.

Intervistatore: Carmelo come il cognome?

Nun ci pensu. Iddu 19 anni io 16 anni. Lui era volontario.

Intervistatore: Beddu era?

Madonna, era giovane, e u vuleva io.

Intervistatore: In che anno accadde?

Ah non ci penso.

Intervistatore: Quando è nata?

Nel 1929.

Intervistatore: E allora fu nel 1945.

Intervistatore: Quindi se ho capito bene nel 1945 Giuliano le inviò un'ambasciata dicendo che non si l'avia a pigghiarivi?

Sì nun me l'avia a pigghiari. Io pi mi vaddari i spaddi.

Intervistatore: E cu a fici sta ambasciata?

Ah non ci penso.

Intervistatore: Un cristiano, Mariannina?

Un cristiano Francesco Barone fu. M'avvisoi e mi disse: Serafina stai attenta chi c'è chistu chistu e stautchu. Mancu du voti mu fici diri.

Intervistatore: Ma quindi stai attenta a chistu chistu e stauciu che cosa?

U fattu di me madri e me frati.

Intervistatore: Sì però le testuali parole quali furono, cioè Giuliano lo aveva mandato pi ci diri?

Sì dicci a Serafina cu u carabiniere non se l'avi a pigghiari.

Intervistatore: Chistu ciu dissi Francesco Barone?

Francesco Barone che ciu dissi Giuliano.

Intervistatore: Ma iddu u dissi che lo mandava Giuliano?

E dissi chistu. Comunque appena mu dissi io u lassai a chiddu. E infatti poi lui aveva un altro amico che era di qua di Castellamare era cumpari Tazza, iddu mi scriviva ma u lassai, tagghiai. Però tagghiai pi vaddari i spaddi alla famiglia. Picchì mi scantava.

Intervistatore: E poi qualcuno le ha detto, hai fatto bene? Barone è venuto di nuovo per dire brava?

Sì. Mi ringraziaru, cuntenti che iu… e tutto qua.

Intervistatore: E non ti desi nenti per ringraziarti?

Nenti. Io ero ragazza mancu i capia sti cosi. Capeva sulu che ci vaddai i spaddi a me frati e me padri. E nun mi ni futti nenti di iddi, picchi se era nautra puti adiri, a mia non mi interessa io u vogghiu. E invece no. Io vaddai i spaddi a mio fratello e mio padre. Picchi mio padre all'epoca era picciotto mi ca era vecchio. Io u cirivellu l'avia bonu. Ora sugnu malata

Intervistatore: Però si ricorda le cose?

U frate du carabiniere di chiamava Tindaro, e mi dissi venitinni cu mia a Barcellona. Questo Carmelo era innamorato pazzo di me, e anche suo fratello si affezionoi assai a mia e vinni iddu pi mi piagghiari e pi mi puttari unni so soru. E io ci dissi a mia nun mi potta nuddu. Ma quannu io chi facia sti cosi, ma chi fa scherzi.

Intervistatore: Perché lei era affezionata con suo padre ed eravate tutti ubbidienti?

Io attualmente mi ponnu fare quello che vogliono ma per la mia famiglia mi fazzu ammazzari. Nun ci posso fare niente, il mio carattere è questo.

Intervistatore: Quindi ti sei sacrificata perché amavi questo ragazzo e la famiglia?

Io u lassai pi salvare a mio padre e mo frati. Disse chi mi interessa du zitu e infatti u Signuri chiudennu da potta sinni apriu nautra. Mi misi cu me maritu mizitai e mi maritai.

Famiglia III: intervista doppia II generazione

Allora quindi conoscete la storia di Salvatore Giuliano. Chi era?

Uomo: sì certamente. Salvatore Giuliano era intanto un ragazzo semplicissimo come tanti altri di quella età, questo è quello che mi raccontava mio padre naturalmente e mia madre.

Intervistatore: Ed è proprio quello che mi interessa.

Uomo: sì esatto. Quindi un ragazzo come tanti altri che faceva, credo che fosse fornaio o una cosa del genere. Si cioè lui praticamente trafficava con la farina. Quindi evidentemente i genitori dovevano avere qualche o forno o qualcosa del genere.

Avevano un forno loro effettivamente.

Uomo: eh non lo so comunque, quindi Giuliano poi da una situazione di… Come si chiama, lui faceva credo.

Intervistatore: Può intervenire quando vuole signora, facciamo l'intervista insieme.

Uomo: sì, trafficava con la farina, con il frumento ma non era legale.

Intervistatore: Quindi cosa accadde?

Uomo: è stato beccato da una pattuglia di Carabinieri e lì è successo…da lì è partito tutto a quanto pare.

Intervistatore: Se lo ricorda il periodo?

Uomo: dopo guerra.

Donna: questo trasporto di grano o che sia, c'erano delle armi pure nascoste. Io per sentito dire naturalmente.

Uomo: questo non lo so.

Intervistatore: Sentito dire da chi? Chi le ha dato questa notizia?

Donna: dai vecchi.

Intervistatore: Sì però dico del paese? sentito in giro?

Donna: Sì. Vabbè pareri contrastanti. Soprattutto che era un don Giovanni, un po' nel senso che era un bell'uomo, molti figli sparsi e dove lui entrava bisognava sempre dire di sì. Da quello che ho sentito dire, c'era un po' di paura.

Intervistatore: Però sentito dire, sempre in paese? voci di corridoio? Oppure queste cose le ha dette suo padre, sua madre, sua zia?

Donna: sì un po' e poi mi sono fatta giustamente un'opinione.

Intervistatore: Voi che cosa pensate di Salvatore Giuliano?

Donna: ma io penso che intanto un uomo così abile a nascondersi tra le montagne con tutto l'esercito dietro e cose e che sia sceso ad un compromesso con lo Stato, e hanno fatto sì che cioè finto questa morte improvvisa e che lui sia sparito in America.

Intervistatore: Quindi lei crede alla teoria che lui sia sparito negli Stati Uniti giusto?

Donna: Sì. Io sì.

Uomo: allora io invece no, ho una mia opinione personale di Giuliano. Allora intanto mi dicevano che lui era un Robin Hood da ragazzo, sai un Robin Hood della situazione.

Intervistatore: Chi lo diceva?

Uomo: mio padre, mia madre.

Intervistatore: Quindi suo padre le ha raccontato delle cose?

Uomo: Mia madre più che mio padre. Insomma come se la sua figura io la vedevo come un Robin Hood appunto che rubava, prendeva ai ricchi per dare ai poveri, chista era a teoria che io avevo da ragazzino. Ma man mano che crescevo, sai poi tu cominci a sviluppare…

Intervistatore: Quindi questa idea da bambino?

Uomo: Sì era la mentalità di tutta Montelepre. Che era un Robin Hood della situazione. Negli anni quando tu cresci, poi cominci a sviluppare una tua idea, cominci a dirti ma questo rubava a chi? Facendo sequestri, faceva irruzione nei carabinieri e ammazzando i carabinieri. Cioè allora mi sono detto: aspetta un minuto, c'è una situazione un poco strana. Non è più un Robin Hood ma è un bandito.

Donna: Ma questa sono poi opinioni.

Uomo: non è un'opinione è la verità, perché è stato condannato, c'è stato un processo. Allora tutti sti cosi che è? E quindi oggi io devo dire che, certo è stato abile come hai detto tu perché si è saputo nascondere. Ma insomma questo tutto possiamo farlo, ma comunque è stato abile perché poi è stato aiutato dallo Stato si dice, ma questo non lo so. Però devo dire che io oggi ho sviluppato questa idea che lui non era un Robin Hood ma assolutamente era un delinquente.

Intervistatore: E sulla morte?

Uomo: ah ma è morto. Per me è morto.

Intervistatore: Ma i suoi genitori che cosa le hanno raccontato?

Uomo: Che non è morto. Tutti dicono che non è morto.

Donna: No no, mio padre questo non lo diceva.

Uomo: Tuo padre pure, addirittura era in ospedale perché faceva l'infermiere è stato quando c'era il cognato di Giuliano Sciortino, era stato ricoverato a Trapani, e gli ha raccontato un po' di cosine di sta cosa. E gli ha raccontato anche sto fatto che Giuliano, a quanto pare non è morto.

Intervistatore: Ma i genitori non ci sono più?

Donna: Mio padre no.

Intervistatore: Sua madre sì?

Donna: Sì.

Intervistatore: Abita qui?

Uomo: Sì in paese.

Intervistatore: Lei parla ancora bene?

Uomo: Sì ma lei non ne sa molte di cose.

Intervistatore: E lei cosa ne pensava, sua madre di queste cose? Ne parlavate?

Uomo: No se ne parlava più a casa mia che a casa loro.

Intervistatore: Però ho visto che molte cose le sa?

Donna: Sì ma mia madre era, è la sorella più piccola e poi non è molto aperta nel dialogo soprattutto con gli altri.

Intervistatore: Quindi lei tutte queste informazioni come le ha avute?

Donna: Da mio padre.

Intervistatore: Ecco cosa raccontava? Come accadeva, mi spieghi meglio?

Donna: Allora quando succedeva qualcosa, era soprattutto nell'ambito lavorativo allora lanciava qualche messaggio, qualche cosa che giustamente una persona che era piantonata in ospedale, dai carabinieri, allora io incuriosita cominciavo una serie di domande che poi gli ripetevo giornalmente.

Intervistatore: Ma questo in che periodo? Da piccola?

Donna: Sì molto piccola. 10 anni. Mio padre era a Trapani.

Intervistatore: Quindi siamo negli anni 70?

Uomo, Donna: Sì.

Intervistatore: Quindi suo padre si ricordava ancora di queste storie?

Donna: Siccome mio padre …

Intervistatore: Di che anno era suo padre? Lo ha conosciuto Giuliano?

Donna: Del 1935.

Intervistatore: Quindi aveva 15 anni quando è morto Giuliano.

Donna: No mio padre era di Giardinello.

Uomo: Vabbè non era coinvolto, perché lui, Giuliano, faceva reclutamento qui a Montelepre. Mi raccontava mio padre che cioè mio nonno aveva 4 figli maschi e quindi tutti grandicelli con

i miei zii volevano andare a fare parte di questa banda. E mio nonno ci desi tante di quelle legnate che ci ficiru canciari idea. Addirittura con frusta gliele ha date.

Intervistatore: E quindi raccontatemi meglio, ci sono degli episodi che in famiglia, tutti e due, ne parlavate spesso con i genitori? Su Giuliano, la qualsiasi.

Uomo: Spesso no. Capitava poi quando tu ti fai più grande ti dici, non è più come…

Intervistatore: Ma eravate desiderosi di sapere?

Uomo: Diciamo di sì. Un po' sì. Io ho anche letto qualche libro di Giuliano. Però sono di parte.

Intervistatore: E che domande faceva a suo padre, sua madre?

Uomo: soprattutto è vero che era uno che dava ai poveri e che prendeva ai ricchi? Era per i poveri?

Intervistatore: E suo padre cosa diceva?

Uomo: Mio padre non mi faceva capire se era vero o meno.

Donna: e infatti erano titubanti anche loro.

Uomo: sì esatto. Ti dicevano sì però poi non era così convinto. Poi ti dicevano dell'assalto alla caserma, ha fatto un sequestro a Palermo…

Intervistatore: Quindi suo padre le raccontava queste cose degli assalti nelle caserme?

Uomo: Sì come no, certo.

Intervistatore: Quali quelli di Bellolampo?

Uomo: Quello di Bellolampo sì, poi quella di Portella della Ginestra è stato proprio il culmine.

Intervistatore: Quindi avete parlato di Portella della Ginestra in famiglia?

Uomo: Sì. Un po'sì.

Intervistatore: Anche lei?

Donna: No di Portella della Ginestra no.

Uomo: La storia di Portella è che si Giuliano c'era ma non è stato lui. Questa è la storia che mi raccontava mio padre. Che non sono stati loro. Loro hanno sparato in aria ed uno della banda, evidentemente, ma anche altri in altri punti a quanto pare hanno…

Intervistatore: E questa storia è stata raccontata sempre negli anni 70 giusto?

Uomo: Sì esatto. Già negli anni 70, ma anche 80 e 90.

Intervistatore: Comunque prima delle teorie che sono venute fuori un 10, 20 anni fa. Quello voglio dire io, cioè prima dell'uscita dei film?

Uomo: Sì certo. Queste sono tutte cose di quando ero bambino. Ancora tutte ste cose non c'erano.

Intervistatore: E invece lei mi ha detto che in famiglia non ne avete parlato di Portella, quindi come ne è venuta a conoscenza di questa cosa?

Donna: Tramite proiezioni di film, libri sulla storia di Montelepre.

Intervistatore: Quale?

Uomo: Quello di suo nipote.

Intervistatore: Quello di Sciortino?

Uomo: Sì è di parte.

Intervistatore: Lui ne ha scritti, tre o quattro se non sbaglio?

Uomo: Sì ma tutti di parte.

Intervistatore: Quindi lei ha letto la storia di Salvatore Giuliano, legata a Portella, solo nel libro di Sciortino giusto? In famiglia non avete toccato mai questo argomento?

Donna: No, tranne questa volta, questo episodio che è successo a mio padre, ogni tanto diceva qualcosa che era piantonato dai carabinieri e mio padre era un bonaccione e allora si sedeva accanto a lui, cercava di fargli dei favori. Una volta mi ha parlato di un favore in particolare ma non ricordo.

Intervistatore: Non se lo ricorda?

Donna: Purtroppo no. Ah ecco era legato al fatto di mandare un messaggio ad una donna. E allora mio padre gli ha fatto questo favore, fece questa telefonata.

Intervistatore: Quindi praticamente Salvatore Giuliano aveva chiesto a suo padre?

Donna: No, questa persona che era ricoverata stiamo parlando di Sciortino.

Uomo: Io mi ricordo Pasquale Sciortino. E poi forse ce n'era un altro che non mi ricordo il nome.

Intervistatore: E quindi cosa aveva chiesto a suo marito? A suo padre mi scusi.

Donna: Che doveva fare questa telefonata a questa donna e allora mio padre gli ha fatto questo favore.

Intervistatore: E non le ha mai detto il nome della donna?

Donna: No no.

Intervistatore: Non era Mariannina comunque?

Donna: non lo so. Non ricordo. Una donna ma non so.

Intervistatore: Di Montelepre?

Donna: Non ricordo. Sono vaghi ricordi.

Intervistatore: Che comunque suo padre le aveva raccontato giusto? Quando era piccola.

Donna: Sì.

Uomo: Però suo padre non era uno che ti raccontava per filo e per segno. Era un racconto vago, tipo perché non voleva che si sapesse troppo in giro. Era un tipo molto particolare, riservato.

Donna: Sì infatti.

Intervistatore: Quindi una cosa che mi incuriosisce. Se ho capito bene dalla parte di sua madre andate di Pisciotta?

Uomo: Sì esatto.

Intervistatore: Quindi sono parenti con Gaspare?

Uomo: Penso di sì. Questo non te lo so dire se sono parenti.

Intervistatore: Mai avuti contatti?

Uomo: Mia madre mi ha detto di no però quindi sono due Pisciotta diversi. Però penso che ci sarà come tanti Pizzurro.

Uomo: Erano amici perché tra l'altro abitavano vicino. Quindi insomma.

Intervistatore: E sua madre non raccontava mai nulla della famiglia di Pisciotta?

Uomo: No niente.

Intervistatore: Erano legate le famiglie quelle di Giuliano e di Pisciotta?

Uomo: Non te lo so dire. Non lo so. Non me lo ha mai detto questo. Mai detto di specifico questa cosa.

Donna: Vabbè ma non è che si vedevano.

Intervistatore: Eh magari con il sentito dire. In quel periodo si apriva la porta eh….

Uomo: Sì, sì magari si cuttigghiava. Mai mi ha detto che ha avuti rapporti con Pisciotta. So che lo conosceva.

Intervistatore: Come si conoscevano tutti?

Uomo: Sì tra l'altro abitavano vicino. Ma niente di più. Mai detto qualcosa.

Intervistatore: Un'altra cosa. Ho visto prima che forse lei si ricorda di alcuni episodi raccontati da sua zia no?

Donna: Sì l'altra volta spuntò sta cosa del carabiniere.

Intervistatore: Recentemente?

Donna: Sì questa sì. Perché…

Intervistatore: Com'e stata questa cosa?

Uomo: Si parlava di Giuliano mi pare.

Intervistatore: Quindi se ne parlava?

Uomo: Sì perché noi curiosi perché in televisione si parlava della riesumazione.

Intervistatore: Quindi questo 7 anni fa?

Uomo: Sì ma anche dopo perché è da poco che abita qua e poi ne hanno riparlato in televisione.

Donna: Infatti io dissi ancora con questa storia. E lei….

Uomo: Raccontò io ero fidanzata e poi lei mi raccontò che ballavano con i banditi. Si riunivano e ballavano nei cortili.

Donna: Con i banditi ho i miei dubbi? Da quello che ho sentito dire.

Uomo: Questo lei me lo ha detto. Poi ha conosciuto il carabiniere. E tra l'altro in un ballo glielo hanno detto di lassiri iri, mentre ballavano.

Donna: Perché ha avuto delle minacce.

Intervistatore: Signora ma lei se lo ricorda (rivolto alla testimone I generazione) quando ballava? C'erano pure i banditi?

Testimone I generazione: Ah sì. Na vota. Ci dicu chistu sulu e basta. Io ni puttaru a ballare in una casa di carnevale, ora però mica sacciu si c'erunu banditi, chi sacciu io. Perciò armarunu na sirata pi ballari e chistu fu Cicciu Barune e mi ficiru a ballari cu chistu. Perciò mi dissiru di ballare cu chistu.

Intervistatore: Cu carabiniere

Uomo: No. Con il bandito.

Intervistatore: Ah lei ha ballato con il bandito?

Uomo: Sì con un uno dei banditi, ma non era Passatempo.

Intervistatore: Barone?

Uomo: No. Barone le ha detto di ballare con quest'altra persona.

Testimone I generazione: Mentre ballavamo, pigghiò e mi dissi. Senti unu da mezza a strada tu pigghi, ma u carabiniere no.

Intervistatore: Quindi glielo hanno detto un'altra volta?

Testimone I generazione: Sì mentre ballavamo. Eravamo all'autra cantunera di sutta. Ma ci n'erunu diversi che erano banditi là però erano cummigghiati. Mica sacciu cu era. Attenzione alla corsa. E di tannu in poi io mi allontanai. E già avia caputu a discussione. E ci dissi amuninni. Mi scantava. Però mica sapiva nenti pigghi chiddu era mascarato.

Intervistatore: Cu sapi era Giuliano?

Testimone I generazione: Era mugghiatu chi ni sacciu. Picchì misuru u bastuni to mezzu accussì.

Intervistatore: Però erano al corrente di quello che succedeva in paese?

Donna: Ma sto carabiniere dove lavorava?

Testimone I generazione: Era ca a caserma a Montelepre.

Donna: E poi pure qua è rimasto?

Testimone I generazione: U trasfireru. Però mentre lui era qua vinni un frate di iddu che si chiamava Tindaro, era schiettu pure.

Intervistatore: Eh sì giusto perché nelle mie zone c'è la Madonna del Tindari e tutti si chiamano Tindaro.

Testimone I generazione: Era pure un beddu figghiu.

Intervistatore: Tutti beddi picciotti erunu?

Testimone I generazione: A famigghia u sapia. Non era zita a mucciuni. U lassai picchì avia a proteggere a me padri e me frati.

Donna: E tu ciu dicisti chistu a iddu?

Testimone I generazione: No. Attaccai turilla. U sai che ci dissi: mi vulivano purtari a Barcellona, e io ci dissi che nun ci annava. Picchì u frati mi dissi ti ni veni cu nui a fuiri. Ci dissi no no, non parlamu di sti cosi. E mu ricordu comu ora. Avia na collana di perle misa

Uomo: Addirittura.

Testimone I generazione: Che iddu addirittura ma rumpiu e tutte le nacchere caderu in terra.

Donna: Era nervoso ti tiroi a collana?

Testimone I generazione: Pi nervi picchi io ci dissi no. U capisti? Picchi io era picciuttedda.

Intervistatore: E queste cose non le ha raccontate mai a nessuno?

Testimone I generazione: No. A me madri ciu dissi. Ci dissi io non lo voglio più perché…io lo volevo però visti l'andamento come andava e mi ni futtii du zitu.

Ora docu (nel registratore) c'è scritto mi ni futtu du zitu.

Risata generale.

Intervistatore: Questa sarà la prima cosa che scrivo. Ora però lo vedo a cercare a Carmelo, io sono vicino a Barcellona, lo vado a trovare.

Uomo: Non è difficile una ricerca di un carabiniere.

Intervistatore: No, basta cercare 1945 caserma Montelepre. Carmelo si trova.

Testimone I generazione: Poi fu trasferito e da lì mi scriveva, ma io niente. Poi lui aveva anche u cumpare ca di Castellamare. E chistu mi chiamava cumpare Tazza, però io nun c'è rispunneva e i fotogrfii che erunu i mia nun mi ni vosi dari. Avia fotografie di quannu avia 16 anni, nun sannu a siddiari ma era bedda.

Intervistatore: E invece voi avete avuto modo di sentire qualcosa legati ai cantastorie?

Uomo: No. Mia madre qualche cosa, di canzoni su Giuliano ma non me le ricordo. Giuliano Giuliano. (canzone).

Donna: Non era un disco era una canzone.

Intervistatore: Ce ne sono molti che hanno narrato la storia di Giuliano. Turi bella Orazio Strano? Non vi dice nulla.

Uomo: No niente.

Donna: Mi affascinava di più la storia della baronessa di Carini. No quella di Giuliano.

Intervistatore: E io questa ce l'ho un testo sulla baronessa. Anche lì è stata un po' creata la storia e si parlava di quella Maria che mi parlava lei.

Testimone I generazione: Sì Maria Demma, stava unni c'è l'assicurazione. Quella sposata con il carabiniere e ci muriu. E stannu a Partinico. Non aveva figli. Aveva una sorella in America ci detti na figghia e iddu a maritoi e ora lei è dottoressa non so. Suo marito si chiamava Cassisi.

Famiglia III: III generazione

Intervistatore: Allora conosci la storia di Salvatore Giuliano?

Poco e niente.

Intervistatore: Chi era?

Era un bandito di Montelepre e so che ha fatto cose brutte perché si parla sempre di sparatorie. Quindi il nome stesso lo dice bandito.

Intervistatore: Cosa pensi di questa storia?

Che ci sono un poco di diciamo imbrogghi.

Intervistatore: Cosa hai sentito?

La verità in realtà non si sa bene. C'è chi sostiene una cosa e chi un'altra.

Intervistatore: Cosa sostiene uno e cosa l'altro?

C'è qui sostiene che il corpo ritrovato non è quello vero di Giuliano e invece c'è chi sostiene che il corpo è invece quello di Giuliano. Io comunque si in famiglia qualcosa l'ho sentita.

Intervistatore: Ne avete parlato in famiglia?

Sì è capitato. Sì in qualche occasione così.

Intervistatore: Tipo?

Di particolare non mi ricordo. Cioè così in generale.

Intervistatore: Quindi è capitato che in famiglia ne avete parlato?

Sì ne abbiamo parlato.

Intervistatore: E quindi quali sono le cose i ricordi dei tuoi genitori, cosa ti hanno detto?

Niente cioè che era un bandito. La storia che…

Intervistatore: Questo chi lo ha raccontato, tuo padre o tua madre?

Entrambi.

Intervistatore: La versione era uguale?

Sì uguale. Sì perché anche loro prima si sono confrontati penso allo stesso modo.

Intervistatore: E invece i tuoi nonni ti hanno mai parlato?

I miei nonni, non ho avuto questa fortuna di parlarci.

Intervistatore: Di questa storia che ne pensi, è affascinante?

Sì è affascinante perché c'è sempre da scoprire da… quindi si affascinante.

Intervistatore: Quindi a Montelepre se ne parla tanto anche tra voi giovani?

No tra giovani no.

Intervistatore: Non se ne parla più?

Ormai è una storia passata. Vabbè si sa di Montelepre ah quindi Giuliano.

Intervistatore: Anche fuori Palermo, tipo a Trapani dove studi?

Sì sa anche lì sì. Fra i giovani si sa. Appena dici Montelepre dici Giuliano.

Intervistatore: Quindi questa associazione di Giuliano con Montelepre. E tu ti ricordi qualche episodio della vita di Salvatore Giuliano?

So soltanto di Portella della Ginestra. Ci sono per esempio dei proiettili che sono stati ritrovati in un altro modo. Una storia del genere. Lì non si sa bene come è stata questa sparatoria. L'ho saputo sempre in famiglia.

Intervistatore: Mentre guardavate la televisione?

Sì televisione, anche i miei zii è capitato che anche mio zio una volta ha scaricato la storia e abbiamo visto un documentario.

Intervistatore: Quale storia?

C'era un documento su Giuliano ma non ricordo quale in particolare.

Intervistatore: Era su internet?

Sì.

Intervistatore: Senti qualche episodio della vita te lo ricordi?

In particolare no. So in generale la storia ma non ho mai visto

Intervistatore: Qual è la storia?

Non la so proprio tutta.

Intervistatore: Come si è dato alla macchia te lo ricordi?

No questo non lo so. Non ho nemmeno visto il documentario.

Intervistatore: Il periodo storico?

Non lo so.

Intervistatore: Di questo secolo o quello precedente?

Sì però non mi sono mai informato.

Intervistatore: È legato alla prima guerra mondiale o alla seconda?

Forse la prima però quel periodo lì comunque. Il dopo guerra. Però non so di preciso.

Intervistatore: E la morte te lo ricordi dov'è morto?

Non troppo lontano.

Intervistatore: In che senso?

Come anni diciamo.

Intervistatore: Ma dico come è morto?

No questo non lo so.

Intervistatore: Perché si parla tanto di Giuliano?

Perché c'è un po'di mistero.

Intervistatore: Hai visto qualche film su Giuliano?

No no.

Intervistatore: Cantastorie?

No niente io studio quindi queste cose niente.

Intervistatore: I cantastorie con la musica potrebbe avere qualcosa in comune?

Sì però quasi mai guardo televisione.

Intervistatore: Su internet?

Sì comunque più in là ci sarà.

Intervistatore: Quindi tu invece pensi che un giorno ai tuoi figli trasmetterai quei pochi racconti che hai sentito dai tuoi genitori?

Sì certo. Ma penso che comunque approfondirò. Ancora sono giovane.

Intervistatore: Perché te ne sto parlando io o perché sei interessato?

Vabbè in generale già comunque farò qualcosa.

Intervistatore: Comunque non ti ricordi nessuno episodio della vita di Giuliano?

No niente.

Intervistatore: Perché tua nonna sa tante cose.

Sì lei sa tutto.

Intervistatore: Tu non sei mai stato vicino a lei non so al caminetto?

No niente.

Famiglia IV: II generazione

Intervistatore: Lei conosce la storia di Salvatore Giuliano?

La conosco così per sentito dire perché non è che. Sapevo…

Intervistatore: Chi era Salvatore Giuliano?

Mi raccontano gli antichi, cioè quelli prima di me che era…

Intervistatore: Quelli prima di lei chi?

Anche i miei genitori.

Intervistatore: Quindi i suoi genitori le hanno raccontato la storia di Giuliano?

Loro l'hanno vissuta e me l'hanno raccontata. Qualche cosa che mi hanno raccontato è che lui era un…tipo dopo la guerra, mi hanno detto, c'era un po' di fame, e andavano, lui come tanti altri non so chi, a prendere frumento fuori il paese e poi lo rivendevano qui a Montelepre. Era tipo un commercio illegale, mercato nero. E un giorno loro sono stati scoperti dalla legge, e quindi è successo, non lo so, dicono che di solito tutti lasciavano il frumento e se ne andavano, lui invece no lo voleva lasciare e quindi è successa una sparatoria e ha ucciso due carabinieri. E da questo momento, dicono, che è cominciata la sua latitanza. Questo è quello che so io.

Intervistatore: Questo come lo ha saputo lei?

Raccontato dai miei genitori.

Intervistatore: Quindi i suoi genitori le hanno raccontato questa cosa?

Sì, magari anche quando andavamo a scuola lo chiedevamo ai professori e poi ai genitori com'era questa situazione.

Intervistatore: Ma i suoi genitori le hanno raccontato anche qualcos'altro o soltanto questo?

Una cosa, un aneddoto che mi ha raccontato mio padre è stato che…

Quando mio padre mi aveva raccontato una storia che mia nonna, cioè sua madre, stava malissimo ed era il periodo del banditismo, e passò uno che era bandito come Giuliano e ci ha detto, mia nonna stava fuori davanti la porta sul letto per stare più fresca che stava malissimo stava morendo, e questo le disse di entrare dentro perché deve passare Totò, deve passare Turiddu.

Intervistatore: Questo dove è avvenuto?

A Montelepre.

Intervistatore: Sì ma in che zona? Vicino casa di Giuliano?

No no. In via Bellini, verso le periferie di Montelepre.

Intervistatore: Non si ricorda la data, cioè non di preciso più o meno il periodo?

No no mia nonna, cioè mio padre era senza sposato.

Intervistatore: Quindi nel periodo dal 1945 al 1950?

Sì il periodo del banditismo. Quindi mio padre mi racconta e dice: *ma io come faccio a fare entrare a mia madre che non può nemmeno respirare con questo caldo.* Nel frattempo non so chi andò ad avvisare a Turiddu, e lui gli ha detto che la mamma: *può stare fuori che voi non disturbate nessuno*. Quindi lui è stato gentile che ha fatto stare la mamma fuori perché stava male.

Intervistatore: E poi lui è effettivamente passato?

Non lo so questo. Mio padre mi ha raccontato questa cosa di Giuliano.

Intervistatore: E non le ha raccontato altro suo padre? Per esempio questa storia del frumento, non si ricorda lei se le ha raccontato qualcos'altro?

No no. Quello che so io è questo che lui veniva da San Giuseppe Jato nelle montagne lì vicino lo hanno scoperto, e c'è stata questa sparatoria. Quello che so io è questo.

Intervistatore: E poi come andò a finire la storia di Giuliano se lo ricorda?

Dice che è stato ammazzato ma non so dov'era. Un paese….

Intervistatore: A Castelvetrano. E poi invece com'è vissuta in qui in paese la storia di Giuliano? Lei che cosa pensa di Giuliano?

Io no, è una cosa che non mi interessava questa cosa.

Intervistatore: Come mai? Perché comunque è sempre un pezzo di storia di Montelepre nel bene e nel male.

No ma lo so quando c'è una cosa che…io chiedevo poco anche agli anziani che raccontavano questa cosa. Quello che sentivo era così un po' il sentito dire in giro. Cioè se si parlava della storia di Giuliano, c'era chi diceva che lui aiutava i poveri, e se c'era una persona che aveva bisogno lui la aiutava. Invece mia mamma ecco, mi racconta che c'è stata nel periodo del banditismo, ci sono quelli che si sono aggregati perché si stava meglio. Mia nonna, la mamma di mia mamma, era vedova, e le persone gli dicevano, *Filippa, Filippa tu lo vuoi fare o vuoi stare male senza soldi, hai 3 figli maschi,* anzi due perché uno era piccolo, *perché non li fai entrare nella banda,* mia nonna gli ha risposto così: mia mamma questo me lo racconta ancora adesso. Mia nonna diceva: *bedda mia cummare, io il giorno desidero il pane però la notte voglio dormire. Mi piace di dormire la notte, quello che volete fare fate con i vostri figli ma i miei figli la notte devono dormire con la mamma*. E quindi non hanno partecipato. E quindi c'era anche sta cosa che con lui con Giuliano si stava bene nel giro. E quindi c'era chi criticava chi non si metteva con Giuliano perché…. *Perché volete stare male*? Dicevano così: *perché volete stare male Filippa. Perché con tre figli maschi che avete se li mettete nella banda*…e lei no io voglio dormire la notte.

Intervistatore: Quindi lei da quello che le hanno raccontato i suoi genitori si ricorda che Giuliano era una figura presente in paese?

Sì assolutamente. Era conosciuto in paese.

Intervistatore: Cioè viveva il paese in questo senso?

Sì però poi doveva essere latitante per forza.

Intervistatore: Sì poi si però era qui?

Sì viveva qui a Montelepre.

Intervistatore: Le dico questo perché ci sono delle teorie che dicono che questa storia non è vera.

Io per sentito dire lui viveva qui.

Intervistatore: E senta queste conversazioni in famiglia come avvenivano? Come ne parlavate se si ricorda qualcosa?

Ma niente capitava che così con mio padre sa come quando…Mio padre faceva il contadino ed ora non piove tanto, ma io mi ricordo che quando ero bambina pioveva tanto e mio padre che era contadino non poteva andare in campagna, e ci mettevamo vicino al braciere e magari era l'occasione per parlare. Questo è.

Intervistatore: E quindi lui raccontava parecchio?

Mio padre è stato sempre una persona di poco parlare. Se io chiedevo qualcosa così magari si apriva il discorso e si diceva perché sto discorso e lui diceva niente figghia mia c'era fame ed è successo così. Perché lui diceva che era una brava persona, poi una volta che è successo quel fattaccio è nata la banda.

Intervistatore: E senta ma lei ha mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

Portella della Ginestra si ne ho sentito parlare.

Intervistatore: Cosa è accaduto e come ne è venuta a conoscenza?

A Portella è successo che c'era la cosa degli operai, dei contadini ed è successa la sparatoria e sono morte un sacco di persone. Vogliono dire così per sentito dire che lui non c'entrava in questa cosa. Perché lui non era contro il popolo. Lui era contro i grandi. Infatti poi dicono che lo hanno fatto fuori perché già cominciò ad essere una persona scomoda.

Intervistatore: Questo è un pensiero suo oppure?

È una cosa che mi hanno trasmesso.

Intervistatore: E chi glielo ha trasmesso?

Le persone anziane che…

Intervistatore: Parenti?

Così persone anziane che magari che ne so uno zio di mio padre.

Intervistatore: Quindi era diffusa l'idea che i testimoni dell'epoca quindi persone più anziane…

Dicono che lui con Portella della Ginestra non c'entrava.

Intervistatore: Quindi questo è quello che viene fuori? E lei hai mai ascoltato qualche disco di cantastorie? Nella storia di Giuliano i cantastorie hanno raccontato molto sulla storia del bandito. I suoi genitori avevano dei dischi?

No.

Intervistatore: E senta invece lei ha mai raccontato la storia di Giuliano ai suoi figli?

Boh forse sì forse no. Non mi ricordo.

Intervistatore: Tipo queste cose che lei mi ha raccontato, i racconti di sua mamma li ha detti anche a loro?

No. Questo no. Forse mia mamma stessa. Ma io mai.

Intervistatore: E come mai?

Senza nessun pregiudizio non lo so io sono stata sempre un po' così la storia di Giuliano non l'ho vissuta come Monteleprina. Mi dava fastidio una cosa. È successa una cosa una volta a mia mamma a Palermo. In che periodo ora non so però ero io bambina. C'era questo pregiudizio con Montelepre che erano tutti mafiosi, che eravamo tutti banditi. Mia mamma si trovava a Palermo in via Notarbartolo e si è messo a piovere, c'era una signora molto gentile e disse: signora signora si metta sotto l'ombrello, e questa è una cosa che mi ricordo perché me l'ha raccontata mia mamma, signora signora si ripari con me. Oh grazie mia mamma. Si mettono a parlare e dice ma lei di dov'è? Di Montelepre e tutto ad un tratto mia mamma si sente bagnata. La signora ha lasciato mia madre che si bagnasse perché era di Montelepre. Questa è una cosa che mia mamma si ricorda bene.

Intervistatore: E questa cosa l'ha mai raccontata ai suoi figli?

Forse sì forse no.

Intervistatore: Effettivamente questa cosa sua madre me l'ha raccontata.

Hai visto che ti dico la verità. Risata.

Famiglia IV: III generazione

Intervistatore: Lei conosce la storia di Salvatore Giuliano?

Sì.

Intervistatore: Chi era Giuliano se lo ricorda?

Ma io un po' da quello che mi raccontano i miei nonni perché non ho vissuto bene la storia. Salvatore Giuliano era un ragazzo di Montelepre che faceva tipo il contrabbando perché subito dopo la guerra c'era la povertà, c'era la fame e quindi lui prendeva il frumento per permettere comunque alle famiglie monteleprine di potersi nutrire. E poi comunque tutto è cominciato che l'hanno beccato con il frumento che era illegale e poi da lì è nata tutta la storia del banditismo.

Intervistatore: Il periodo qual era?

Il dopo guerra. Nel 1948.

Intervistatore: Quindi questo è quello che ha sentito dire giusto? Lei invece cosa pensa di Salvatore Giuliano?

Io sono convinta di questo: che comunque lui è stato un po' manovrato dalla politica, da tutto quanto ed è stato creato poi un caso su Salvatore Giuliano che poi si poteva benissimo evitare.

Intervistatore: Perché si poteva evitare?

Perché comunque secondo me è stata montata una cosa più grossa di lui, il suo fine non era assolutissimamente questo. Il suo fine era quello di aiutare le famiglie monteleprine a nutrirsi a sopravvivere alla crisi del dopoguerra.

Intervistatore: Quindi l'obiettivo di Giuliano era fare del bene?

Sì secondo me sì. Però poi non ci è riuscito.

Intervistatore: Come si è fatta idea di queste cose?

Da quello che mi raccontano i miei nonni.

Intervistatore: Ma lei ha mai letto dei libri su Giuliano? Lei sa che c'è una letteratura corposa.

Non mi sono mai addentrata in queste cose.

Intervistatore: Ha mai visto dei film su Giuliano?

Molto tempo fa qualche film.

Intervistatore: Quale?

Franco Rosi.

Intervistatore: Lei ha mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

Sì.

Intervistatore: Cosa è successo?

Era questa strage che si dice che è stata la banda Giuliano a sparare sui lavoratori in occasione dello sciopero del primo maggio.

Intervistatore: La festa dei lavoratori?

Sì.

Intervistatore: Come ne è venuta a conoscenza di queste cose? Cioè come lo sa?

Un po' per sentito dire, un po' da quello che fanno vedere in tv. A volte fanno vedere dei servizi su Portella. Per esempio il professore Casarrubea di Partinico ha fatto degli studi. Non ho mai letto ma per sentito dire.

Intervistatore: Si ricorda qualcosa che le veniva raccontato dai suoi genitori o nonni?

Su Portella?

Intervistatore: Su Giuliano. Su qualsiasi cosa? Lei mi ha detto prima che l'idea che si è fatta è legata a quello che ha sentito dire dai nonni giusto? In che modo avveniva?

Comunque mia nonna mi racconta che dopo che lui ha formato la banda, dopo il banditismo, Montelepre ha vissuto periodi di molto terrore, c'era il coprifuoco, poi c'era sempre le camionette della polizia che giravano per il paese, poi che arrestavano chiunque avesse sentito parlare di Giuliano. Il paese ne ha sofferto tantissimo.

Intervistatore: Però c'è qualche episodio in particolare che le ha raccontato suo nonno, sua nonna o magari insieme?

Questo no.

Intervistatore: Niente? Sua nonna soprattutto?

Non mi viene.

Intervistatore: Magari non le hanno mai detto niente? Potrebbe anche essere. Però è importante questa parte se si ricorda qualcosa. Come avvenivano per esempio questi racconti se ci sono stati? Lei andava spesso a casa dei nonni da piccola?

Sì sempre.

Intervistatore: È capitato magari non so il pomeriggio o durante la cena, fuori pioveva per esempio vicino al braciere e lì magari si raccontava qualcosa?

Si raccontavano spesso però episodi particolari adesso non li ricordo.

Intervistatore: Quindi il fatto che quello era un periodo particolare chi lo diceva sua nonna?

Sì mia nonna. Mi raccontava che dopo il coprifuoco dopo le 18 non potevano più uscire.

Intervistatore: Questo è avvenuto dopo?

Sì dopo il banditismo.

Intervistatore: Suo nonno che lavoro faceva?

Contadino.

Intervistatore: Quindi c'è qualche racconto da parte sua?

Mio nonno mi racconta che anche lui da giovane faceva il contrabbando di frumento, che facevano un po' tutti. Si andavano a San Giuseppe Jato e attraversavano per le campagne.

Intervistatore: Quindi un po' la stessa strada che faceva Giuliano?

Sì.

Intervistatore: Non le ha mai raccontato per esempio che facevano la stessa strada?

Forse a volte qualche volta insieme a Giuliano l'hanno fatta qualche volta. Ma sinceramente non ricordo.

Intervistatore: Però mai nei dettagli?

Non mi viene per ora.

Intervistatore: Invece sua nonna?

Non mi vengono per ora.

Intervistatore: Va bene fa nulla. Invece sua madre?

Poche volte.

Intervistatore: Lei non ha mai avuto la curiosità di sapere qualcosa in più?

Sinceramente no.

Intervistatore: Come mai?

Perché comunque a me dà fastidio che ovunque noi andiamo di dove sei? Montelepre ah Giuliano. Insomma questa associazione mi ha dato un po' fastidio.

Intervistatore: Cosa che capitano? È anche normale associare il nome di Giuliano a Montelepre?

È inevitabile. Sì però viene associata alla mafia, alla cattiveria. Noi non siamo così, non siamo mafiosi, non siamo cattivi. Quindi mi ha dato sempre fastidio questo collegamento di Montelepre con Giuliano.

Intervistatore: C'è qualche episodio che lei può raccontare di questa associazione Montelepre uguale mafia?

Ma sempre.

Intervistatore: Sì però dico in famiglia?

No.

Intervistatore: E senta lei ha mai ascoltato qualche disco di cantastorie?

No cantastorie no.

Intervistatore: I suoi genitori avevano dischi di cantastorie?

Che io sappia no.

Intervistatore: Film nemmeno?

Sì questo di Rosi.

Intervistatore: E durante la visione cosa si diceva?

Lì per esempio perché è stato girato a Montelepre, e quindi si diceva ah la vedi questa piazza. Quindi si guardavano maggiormente le trasformazioni del paese. Com'era tanti anni fa quando è stato girato il film e come è adesso. Poi si diceva magari questo non è vero, però io l'ho visto da ragazzina e non mi ricordo più.

Intervistatore: Quando lei va a Palermo o a Partinico, quando la gente fa questa associazione Montelepre mafia, cosa risponde lei?

Quello che ho risposto a lei, che Giuliano ha cominciato non perché voleva fare il bandito ma perché ha iniziato con il contrabbando ma che poi secondo me è stato un po' manovrato. Ah ecco ora mi sta venendo mio nonno mi racconta che la sera cenavano tutti insieme sempre con la polizia con il magistrato con Giuliano e poi l'indomani mattina facevano le retate in paese perché volevano sapere dov'era.

Intervistatore: Quindi si conoscevano tra di loro praticamente?

Sì questo mio nonno me lo raccontava. Che la sera Giuliano cenava con i carabinieri, polizia, l'indomani mattina la polizia faceva le retate in paese e arrestava una ventina di persone e chiedevano e torturavano le persone perché volevano sapere.

Intervistatore: Quindi era tutta una messa in scena?

Sì esatto.

Intervistatore: E lei non ha mai chiesto come mai a suo nonno?

Ma mio nonno sempre mi diceva perché…

Intervistatore: Cioè come mai questo comportamento della polizia e dei carabinieri?

Questo non lo so. Secondo me perché volevano…una volta hanno fatto vedere un film trattativa Stato mafia.

Intervistatore: Affari di Stato.

E che quindi l'operato di Giuliano era manovrato dalla polizia e dai capi del paese, dai politici. Quindi volevano un po' coprire questo loro legame tra Stato e mafia dando la colpa a Giuliano.

Intervistatore: Però questo film era legato principalmente alla strage di Portella?

Sì.

Intervistatore: Lei pensa che racconterà la storia di Giuliano ai suoi figli?

Noi l'altra volta ne parlavamo con mia figlia un po' e diceva ma io non so chi è.

Intervistatore: Vabbè è piccola? Però dico lei è maestra nelle scuole, ne parlate lì?

No no. Non si arriva al dopo guerra. In quinta sì e no si arriva alla prima.

Intervistatore: E quando ha parlato con sua figlia com'è nata questa cosa?

Lei era curiosa perché lo legava al castello di Giuliano e io spiegai che è nato dopo perché è il nipote che lo ha dedicato allo zio. E mia figlia perché che faceva lo zio? E allora abbiamo cercato un po' con mia mamma di spiegarle un po' qualcosa.

Intervistatore: Comunque curiosa?

Sì.

Famiglia IV: IV generazione

Intervistatore: L'intervista è soltanto su Salvatore Giuliano, conosci la sua storia?

No.

Intervistatore: Non sai nemmeno chi era Salvatore Giuliano?

Niente.

Intervistatore: Non sai che era un personaggio molto famoso qui a Montelepre? Non ne hai mai sentito parlare?

Sì solo questo però tutta la storia no.

Intervistatore: Però sai chi era Salvatore Giuliano?

Diciamo di sì.

Intervistatore: E chi era? Ti chiedo solo questo.

Aspetta me lo hanno detto, ma non lo ricordo.

Intervistatore: Non ti preoccupare vai tranquilla perché non c'è nessuna fretta. Quello che sai e che hai sentito dire.

Ah ecco, che era molto ricercato dai carabinieri e dalla polizia.

Intervistatore: Quando, te lo ricordi? In che periodo siamo più o meno? So che magari per te non è facile perché sei giovanissima.

Silenzio.

Intervistatore: Perché era ricercato dalla polizia?

Ah ecco siccome in quel periodo c'era la guerra, e allora c'era molta povertà e allora lui andava a raccogliere… diciamo a comprare del cibo legalmente e lo dava ai cittadini.

Intervistatore: Brava. E questo chi te lo ha raccontato?

Mia mamma e mia nonna.

Intervistatore: Quindi loro ti hanno raccontato questo episodio?

Sì.

Intervistatore: E invece i tuoi bisnonni, se mai andata da loro?

Sì.

Intervistatore: Hai mai parlato con loro a proposito della storia di Giuliano?

No.

Intervistatore: Va bene. Un'ultima domanda: Questo episodio che mi hai detto te lo hanno raccontato tua mamma e tua nonna insieme oppure separatamente?

Insieme.

Intervistatore: Ma perché com'è avvenuta, hai fatto una domanda hai fatto qualche domanda. Da dove è nata questa cosa. Il racconto com'è nato?

La mia curiosità.

Intervistatore: Cioè tu la prima volta dove lo hai sentito il nome Giuliano?

Dal mio nonno paterno.

Intervistatore: Cioè che cosa ti ha detto?

Mi ha detto ma tu sai chi era Salvatore Giuliano? E io ho detto no. Non lo so. E allora poi mi ha raccontato qualche cosa che però adesso non ricordo. E poi l'altro giorno mi è venuta la curiosità di chiederlo.

Intervistatore: Ai tuoi genitori?

Sì e alla nonna.

Intervistatore: E cosa hai chiesto?

Ma Salvatore Giuliano chi era? E loro mi hanno risposto che era molto ricercato dalla polizia e c'era aspetta se non sbaglio si chiama gioco di fuoco, comunque la parola fuoco c'era sempre. E dopo le sei non poteva affacciare nessuno fuori.

Intervistatore: Quindi il coprifuoco.

Sì ecco.

Intervistatore: Senti ultima domanda: hai mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

No.

Intervistatore: Hai mai visto un film su Giuliano? Oppure a scuola ne avete parlato?

No.

Famiglia V: I generazione

Intervistatore: Quindi lei la conosce la storia di Salvatore Giuliano?

Ma così…

Intervistatore: Chi era Salvatore Giuliano?

Era di Montelepre.

Intervistatore: Sì ma chi era? Io non lo so non conosco niente di Giuliano me lo dica lei.

Era un ragazzo come tanti altri.

Intervistatore: Perché è diventato famoso?

È diventato famoso perché si diceva che lui dopo la guerra pu fattu du frumentu.

Intervistatore: E cosa è successo?

Ogni tanto ciu livavunu stu frumentu e un giorno si misuru a sparare e…

Intervistatore: Chi si è messo a sparare? Giuliano?

La colpa fu a lui perché poi iddu si misi a fari u banditu.

Intervistatore: Ma lei lo ha mai incontrato a Salvatore Giuliano?

No incontrare no.

Intervistatore: Mai incontrato?

No.

Intervistatore: Però lei se lo ricorda il periodo era uguale?

Sì.

Intervistatore: Quindi in paese che cosa si diceva su Salvatore Giuliano? Era una presenza costante qui a Montelepre o no?

Era, cioè che si diceva che ai monteleprini non faceva male a nessuno.

Intervistatore: Non faceva male a nessuno. Quindi lui che cos'era un contadino come lei giusto?

Sì.

Intervistatore: Quindi portava il frumento…

Esatto.

Intervistatore: E invece qualche episodio su Salvatore Giuliano se lo ricorda? Anche sul sentito dire?

No no.

Intervistatore: Niente niente? Lei non ha mai sentito parlare di una banda Giuliano?

La banda erunu fra di iddi.

Intervistatore: E chi faceva parte di questa banda?

Ah erano paesani.

Intervistatore: Non li conosce lei?

(la moglie): c'era Genovese, Sapienza, Badalamenti.

Intervistatore: Lei non ha mai conosciuto uno membro della banda di Giuliano? Perché comunque il paese è piccolo no?

Intervistatore: Badalamenti lei lo conosceva? Sempre così di persona?

Sì

Intervistatore: Cosa ne pensa lei?

Ma che penso erano tutti bravissimi ragazzi. Siccome c'era la fame e allora si ittaru ta banda.

Intervistatore: Questa cosa che è avvenuta nel 1943, del fatto che lui portava il frumento da San Giuseppe Jato, che a quanto ho capito è una cosa che facevano tutti qui a Montelepre, perché come dice lei c'era la fame, lei quel giorno ha sentito qualcosa nel senso nei mesi successivi? Cioè era vera questa cosa?

Io mai niente ho sentito. Eravamo sempre qua mai o paisi. Io ero sempre con gli animali.

Intervistatore: Sì però con il sentito dire? In paese cosa si diceva? Qualcosa deve averla sentita dire?

Non si poteva sapere niente perché non c'era niente.

moglie: Tannu ficiru l'assalto alla caserma.

Intervistatore: Lei la polizia, i carabinieri, l'esercito non li hai mai visti qui?

Sì certo.

Intervistatore: Sono mai venuti qui i carabinieri qui?

Sì ni vinniru tanti.

Intervistatore: Lei ha sempre vissuto qui?

No. In questa proprietà. Prima c'era una casa più piccola. C'era soltanto una stalla per gli animali e basta.

Intervistatore: E lei non scendeva mai in paese?

Certo.

Intervistatore: Tipo la sera, si poteva uscire?

Sì.

Intervistatore: E che cosa si diceva in quel periodo di Giuliano?

Che si poteva dire, mica era un malo picciotto.

Intervistatore: Però qualcos'altro rispetto al bravo picciotto ci sarà stato? Ci saranno degli episodi, dei racconti che si sentivano in giro?

No niente.

Intervistatore: Lei non ha mai sentito nulla su Salvatore Giuliano?

Intervistatore: Non era piccolo aveva 18 anni.

Ma io non ero piccolo ma ero sempre in campagna.

Moglie: Non era comu ora che c'è la televisione e si sanno subito le cose.

Intervistatore: Però il paese è piccolo?

Moglie: Tannu c'era tuttu u paisi bloccato.

Intervistatore: Però ci sono persone della stessa età di suo marito che si ricordano e che hanno sentito anche con il passa parola, voci di corridoio. A me non interessa sapere di preciso la storia di Giuliano se è vera o meno, a me interessa se ha sentito dire qualche cosa qui in giro, anche se capisco che era sempre in montagna però Giuliano era una presenza.

Moglie: Sua madre c'avia a dire a va cunsegnati e invece l'aiutoi a fari u bandito.

Intervistatore: Lei la sorella e la madre di Giuliano le conosceva?

Sì.

Intervistatore: Con Mariannina ci ha mai parlato?

No no.

Moglie: Lei quando poi si misi cu L'EVIS era sempre chi banneri.

Lei voleva la Sicilia separata.

Intervistatore: Beh a quanto pare la vogliono ancora. Suo nipote l'altro giorno millantava certe cose. E senta lei ha mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

No.

Intervistatore: Lei non hai mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

Sì parlare sì, ma che ne so furunu i comunisti.

Intervistatore: Lei non si deve preoccupare noi stiamo facendo una piccola conversazione. A me interessa soltanto sapere se ha mai sentito parlare di Portella? Che cos'è successo?

Ammazzaru a genti.

Intervistatore: E qual era il sentito dire?

Moglie: I comunisti si sentivano i patruna, vuliunu prendere possesso delle terre. E ci dissuru di andare a sparare ndocu ai contadini. Giuliano però ci annoi ma icolpi viniunu di nautra patti.

Intervistatore: Quindi in paese che cosa si diceva che era stato Giuliano o che era stato lui?

Intervistatore: I banditi quindi ci sono andati?

Moglie: Sì ma non tutti i mannaru na mischini innocenti. Però ci dissiru sulu di sparari non ci dissiru c'avia a succedere sta tragedia. E spararu contru partito chiddi chi erunu cu iddi per fare incolpare a iddi.

Intervistatore: Per dare la colpa a Giuliano?

Moglie: E hanno incolpato a Giuliano.

Intervistatore: Questo è quello che si sentiva dire in paese?

Moglie: Sì questo si sentiva dire in paese.

Intervistatore: Quindi in un certo senso lo difendevano a Giuliano? La famiglia cosa diceva su questa cosa?

La famiglia niente.

Intervistatore: E lei lo sa poi che cosa è successo a Giuliano?

Moglie: Ca diventoi bandito, sequestravano, na pocu sinni erunu a rubare e ci dicevanu ni mannoi Turiddu Giuliano e iddu non cia facia passari. Perché si servivano di lui.

Intervistatore: Quando succedeva che ammazzavano a qualcuno qui a Montelepre e nei dintorni in paese si sentivano queste informazioni?

Si diceva ammazzaru o tiziu. Ma picchì facia u cascittuni.

Intervistatore: Casciuttuni cioè?

Che faceva la spia.

Intervistatore: E qui ni paese quando succedeva una cosa del genere cosa si diceva? Aveva fatto bene o no.

U paesanu difende sempre o paesanu. Si diceva fici bene cu mazzoi.

Intervistatore: Ah si diceva così?

Picchi non si fannu l'affari soi?

Intervistatore: Però dico poi com'è finita la storia di Giuliano, lui sequestrava e poi? Ve la ricordate, com'è finita la storia?

Cucinella: Ca nenti chi genti spuntavavno tutti chi vesti di velluto ma noi erumu genti normali.

Intervistatore: Voi per esempio non avete mai avuto delle storie con uno della banda che è venuto qui?

No.

Intervistatore: Che Salvatore Giuliano ha detto questo e quello?

No no mai.

Moglie: Non avevamo contatti con sta gente.

Intervistatore: Sì però ritorno su questo punto com'è finita la storia?

L'ammazzaru a Castelvetrano.

Intervistatore: E chi lo ha ammazzato?

U maresciallo comu si chiama…

Intervistatore: Maresciallo dei carabinieri?

Moglie: Calandra chistu fici u spiuni. Fici l'infami.

Intervistatore: Quindi praticamente chi lo ha ucciso? I carabinieri?

Chistu divintoi puru colonnello. Perché lui sinni iu a Castelvetrano poi.

Intervistatore: Sì e poi lì è stato ritrovato il corpo?

Sì.

Moglie: c'è chi dicia che era statu ammazzatu a Monreale.

Intervistatore: Questa è un'altra versione che diceva che era stato ucciso a Monreale.

Intervistatore: Ma voi queste informazioni dove le avete sentite?

Voci di paese.

Intervistatore: Quindi in paese si diceva o che era morto a Castelvetrano e chi era stato i carabinieri?

Cu dicia che l'aviunu ammazzato a Monreale. Cu dicia che fu a Castelvetrano che ci fu un conflittu e u mazzaru nda. E poi diciunu che fu un tenente che poi diventoi colonnello picchi ammazzoi a Giuliano.

Intervistatore: Questo è quello che si diceva a Montelepre? Non c'era un'altra storia che si raccontava qui?

No.

Intervistatore: Sicuri? Perché se io glielo dico lei mi dice di sì.

Moglie: Pisciotta, che poi l'avvelenaru picchi u mazzoi iddu.

Intervistatore: Quindi in paese c'erano più versioni?

C'erano ancora 4 banditi e siccome…

Intervistatore: Chi erano questi 4 se li ricorda?

Intervistatore: Chi c'era Giuliano, Pisciotta, poi chi altro?

Non mi ricordo comu ci diciunu a chistu, Badalamenti.

Moglie: I Manfré.

Chi c'entrunu i Manfré.

Intervistatore: Quelli più stretti a Giuliano chi c'era Mannino?

Chisti l'aviunu a fari pattiri per la Tunisia.

Intervistatore: Spatriarli?

Sì e poi faciunu pattiri a Giuliano e invece ficiru che ficiru pattiri a quei 4 a Palermo o cacciri e a Giuliano u mazzaru e restò Pisciotta c'avia u passaparto per andare in Tunisia.

Intervistatore: In Tunisia?

In Tunisia diciunu.

E invece poi Pisciotta fu chiusu nto cacciri assemi cu so patri e allora ndocu chi ficiuru, i politici, allora che furunu iddi? e allora Pisciotta ci dissi chiddu chi sacciu ora u dicu. Cu furunu i

mandanti di Portella, vulia parlare. Prima cu ficiuru arlare na tazza di caffè e non si sappi cu fu nto cacciri ci dissuru ca c'è u cafè.

Moglie: Iddu pigghiava i medicini e u velenu ciu misuru nda. Picchi u cafè so patri i fici.

Intervistatore: E anche lì le storie sono piene di mistero.

E ndocu finiu a storia.

Intervistatore: Ora però andiamo alla cosa che mi importa maggiormente, lei ha mai raccontato questa storia ai suoi figli?

No no.

Moglie: capitava accussì.

Non c'eravamo mai.

Intervistatore: La sera sì però?

Ma unni? Picchì io travagghiava e notti. Me figghia annava a scola e non ni vidiumu mai.

Intervistatore: Quindi non avete mai toccato questo argomento?

No niente.

Moglie: Per il film.

No no mancu.

Intervistatore: Il film lo hai mai visto su Giuliano?

Sì.

Intervistatore: Quale?

Questo che hanno fatto ultimo. Rosi.

Intervistatore: Il primo quindi?

Moglie: Nautru ci n'è?

Intervistatore :10 ce ne sono signora.

No quello di Rosi.

Intervistatore: Cosa faceva lei?

Facevamo le comparse di Giuliano.

Intervistatore: Quindi nel 1961 e 1962 sono venuti qui per fare le riprese giusto?

Esatto.

Intervistatore: Lei ha partecipato nel senso che ha visto come facevano le riprese?

Sì.

Intervistatore: E non avete mai parlato a casa che stavano girando un film su Giuliano?

A questo sì.

Intervistatore: E a me questo interessa.

Moglie: C'era quello che faceva la comparsa quando c'era la causa di Viterbo. Sì suo fratello faceva l'attore.

Intervistatore: E chi suo fratello?

Sì ora è morto.

Intervistatore: Lui quindi ha fatto la comparsa nel film? Solo in questo qua?

Ne faceva assai di comparse.

Intervistatore: No dico come racconto. Lei avrò detto a suoi figli sai lo zio farà la comparsa nel film?

No. Non pigghiaumu discussi mai.

Intervistatore: A me interessa, se qualsiasi cosa, il nome Giuliano in famiglia è uscito, cioè ne avete parlato?

Certo è logico che ne abbiamo parlato.

Intervistatore: L'ultima domanda. Forse è un po' difficile, lei ha mai avuto qualche disco di cantastorie?

No no niente. Con i nipotini non si prendeva mai discorso.

Intervistatore: Ma come mai?

E che ne so.

Silenzio.

Intervistatore: A suo padre lo hanno portato al confino?

Sì.

Intervistatore: E come mai?

Ci pare che favoreggiavamo a Giuliano.

Intervistatore: E invece non c'entrava nulla?

Ma quannu mai.

Intervistatore: E quindi come è successa questa cosa?

Moglie: I banditi passavano spesso di qua, si affacciavano nta muntagna.

Idda i vidiva.

Quannu arristaru a tutti noi eravamo qua.

Intervistatore: Sì però qual è stato il sentimento, cioè vengono qui i carabinieri, l'esercito arrestano a suo padre e che cosa avete provato?

Moglie: Noi tannu erumu picciotteddi.

Intervistatore: Che cosa avete pensato di Giuliano in quel momento, che per colpa sua…?

È logico.

Moglie: Na vota era tutta china di uomini incatenati e ci spararu a tutti. In piazza indipendenza.

Intervistatore: Quindi hanno messo tutti incatenati in piazza?

Sì ma noi eravamo qui.

Intervistatore: E suo padre era lì?

Sì ma io non lo sapevo.

Intervistatore: Dopo si è saputo?

Sì dopo sì.

Intervistatore: Quindi dopo ne avete parlato in famiglia tra di voi, nel senso che per colpa di Giuliano avevano arrestato a tutti?

Moglie: Ma poi i lassuru iri, ne hanno arrestati na pocu.

Puru u preti si puttaru tannu.

Intervistatore: Come si chiamava il prete?

Ah ora. Chiddu da chiazza.

Moglie: Padre Ferrara o Di Bella?

Non mi ricordo.

Intervistatore: Era di Montelepre?

Sì.

Intervistatore: Quindi come si chiamava u parrinu?

Moglie: Peppino di Bella.

Intervistatore: Quindi hanno arrestato anche lui?

Sì però u lassaru iri subito. A tutti pigghiavunu chiddi chi erunu a piazza.

Intervistatore: Suo padre quando è tornato dal confino vi ha raccontato qualche cosa?

Sì ma iddu o confini guadagnava chiossa di qua.

Intervistatore: Addirittura? Quindi gli conveniva? Quanto ci è rimasto?

3 anni.

Intervistatore: E dove li hanno portati?

Ad Ustica.

Intervistatore: E suo padre che lavoro faceva?

Il contadino.

Moglie: Mia madre aveva un terreno ca di purpura, vicin o paisi e c'avia u cane. Mia madre andava lì ed era tutto pieno di carabinieri. E andava lì per portare da mangiare al cane, e lei si è messa a correre e ci spararu a mia madre.

Intervistatore: Perché? Chi l'esercito le ha sparato?

Moglie: Per farla spaventare a lei si è messa a correre. Perché questo terreno era vicino le scuole. Ma lei dava da mangiare al cane. E infatti pigghiaru e ni bruciaru a casa di purpura.

Intervistatore: Chi l'ha bruciata?

Moglie: Ca iddi i carabinieri. Ci paria che c'erunu i banditi. Chidiu a potta e scappo.

Intervistatore: E questa cosa gliel'ha raccontata sua madre?

Moglie: Sì mia madre appena vinni era china e scantu. Era malata, non mangiava rovesciava.

Intervistatore: Però questa cosa che mi ha appena detto come la sa?

Moglie: e io là ero dentro picciuttedda.

Intervistatore: Quindi l'ha vissuta in prima persona?

Moglie: Poi ci vinni l'anemia…

Moglie: E chidda u malediceva stu Giuliano.

Intervistatore: E suo marito dov'era in tutto questo?

Era sempre te limunara. Lavorava assai.

Tutti a lavorare certo.

Intervistatore: E quando le hanno bruciata questa casa cosa avete pensato?

Moglie: Ma niente sempre così facevano. E a stissa cosa ficiru i banditi. Si isuru tutti assemi na unni staci me frati. Passaru i camion e si misuru a mitragliare, ne ammazzar una pocu mischini.

Intervistatore: Dov'è successa questa cosa?

Moglie: A Montelepre, a Belvedere.

Intervistatore: Ma lei come la sa questa cosa?

Moglie: E che ne so ora chi ci pensu chiu. Eravamu intra e sentivamo sparare.

Intervistatore: Quindi quando voi eravate dentro nelle case, sentivate spesso sparare?

Moglie: Sì ci fu spesso una sparatoria tanta. E pigghiaru e ci detturu focu.

Intervistatore: Ma lei queste cose che mi sta raccontando, di queste sparatorie voi come la vivevate, eravate chiusi in casa?

Moglie: Appena sentivamo sparare o sintiumu l'allarme ni mucciaumu. Maledicevamo a so madri e a tutti quanti iddi.

Intervistatore: Quindi quando sparavano lei lo sentiva giusto? Si sentiva in paese anche quando succedeva qualcosa fuori Montelepre?

Moglie: No no la voce non arrivava da noi.

Intervistatore: Lei per esempio la strage di Bellolampo non l'ha mai sentita nominare?

Sì come no, c'era me zia arreti o carru.

Intervistatore: Cioè?

Moglie: La madre di me madri, cioè a me zio quannu ficiru sta retata su puttaru o carcere, ci ni ditteru lignati. Il fratello di mia madre se era schiettu.

Intervistatore: In carcere dove nell'Ucciardone?

Certo.

Intervistatore: Ma quando questo nel 1945?

Moglie: Quannu ci fu a sparatoria di ndocu. Me nonnna ci puttava e cosi na o carceri e dice che meschina uci nta stu Bellu lampu, idda chiancia picchi so padri era là.

Era pure nto pulman.

Intervistatore: Quindi questa cosa dell'autobus a sapia? Perché ma sta dicennu ora?

Ma niatri sintiumu ci fu a sparatoria di Bellolampo.

Intervistatore: E ma a me questo interessa. A scuola se ne parlava di quello che succedeva?

Non tanto. U fascismu ni tagghioi tutti i libri.

Intervistatore: Quando voi però andavate a scuola con i ragazzi ne parlavate di quello che succedeva in paese?

No.

Intervistatore: Lei ha mai letto qualche libro su Giuliano?

Moglie: Chistu Albino Giuliano si chiama. U cucinu di Giuliano scrissi un libro.

Moglie: 94 anni. Erano cucini di primo grado.

Intervistatore: Quindi cugini anche con Sciortino?

Sì.

Là lo devi portare da Albino.

Intervistatore: E lui va d'accordo con questo Sciortino?

No no.

Intervistatore: Era quindi figlio di Giuseppe Giuliano?

No suo padre si chiamava Giovanni.

Intervistatore: Giuliano aveva una sorella che si chiamava Mariannina…

Moglie: Erunu qualche 6 figli: Giovanni, Iolanda, Luigino…

Famiglia V: II generazione

Intervistatore: Lei conosce la storia di Salvatore Giuliano?

Sì.

Intervistatore: Allora chi era?

Io conosco la storia perché semplicemente mi sono documentato da monteleprino, da abitante insomma di queste zone. Noi praticamente qui siamo nel quartiere generale di dove operava Giuliano.

Intervistatore: Qui siamo a Sàgana?

Sì, quello è monte Calcerame, quello è case nuove di Sàgana, e se lei va a vedere il film di Rosi, vedrà tutta una panoramica di quegli anni del 1962 e siamo proprio in questa zona. Nel quartiere generale dove lui purtroppo…

Intervistatore: Quindi la scena dove lui sono tutti in montagna e lui è con il binocolo è da qui?

Alcune scene sono state girate ai Cippi, altre anche da monte d'oro. Ora non mi ricordo qual è la scena in particolare. Comunque per dirti io mi sono documentato da solo, ho letto qualche libro, ma niente mi è stato tramandato da mio padre.

Intervistatore: Come mai questa cosa?

Primo perché lui non me ne ha mai parlato. Secondo io ho cercato di capire perché lui non mi abbia trasmesso quest'esperienza personale e in prima persona. Io non so cosa lui vi abbia

raccontato ma comunque lui ha dovuto pagare di persona le conseguenze di essere stato vicino a Giuliano ma semplicemente come concittadino. O semplicemente perché legato al fatto che facevano un tipo di lavoro, gli allevatori lui e i suoi fratelli e mio nonno. Ed essendo allevatori erano in contatto con la banda Giuliano per continue richieste di pane, di bestiame di cose da mangiare. E questa cosa non so se ve l'ha detta, gli è costata moltissimo a mio padre e ai miei zii. Gli è costata molto perché sono stati praticamente indagati per favoreggiamento alla banda Giuliano e quindi in prima persona, mio padre si è fatto 7 mesi di galera all'Ucciardone per favoreggiamento. I miei zii…

Intervistatore: Se lo ricorda il periodo?

Il periodo dal '43 al '50 adesso non ricordo.

Intervistatore: È importante perché c'è un episodio importante quando Giuliano va a liberare alcuni membri della banda. Ma lui non faceva parte di essi? Perché una cosa è favoreggiamento un'altra far parte.

Allora i miei zii e mio nonno e nemmeno mio padre facevano parte della banda. Questo te lo posso garantire anche se mio nonno non me lo ha mai detto. Ma questo lo so perché lo avrei saputo in qualche maniera. Però per favoreggiamento alla banda, ma favoreggiamento significa dammi un pezzo di pane, oppure aiutaci a portare queste cose perché avevano i muli, gli asini e tutte queste cose, semplicemente per favoreggiamento hanno pagato di persona. Mio padre con 7 mesi di galera all'Ucciardone, i miei zii e mio nonno confinati all'isola di Ustica. Quando l'isola era una zona selvaggia e portavano i detenuti. E quindi cioè, ma quelli per anni addirittura.

Intervistatore: E lei come se la spiega questa cosa che per anni…?

Significa che praticamente una famiglia che era dedita all'allevamento e a tutte ste cose è stata sconquassata. Perché l'unica figura che rimaneva e portava avanti tutto era mia nonna, che poi sarebbe morta da lì a poco, e poi una mia zia che era l'unica femmina della famiglia. Cioè tutti gli altri maschi della famiglia erano tutti chi al confino chi all'Ucciardone. Questa è stata l'esperienza che hanno vissuto in prima persona di Giuliano. Noi di conseguenza che significa povertà, ignoranza più totale ed ecco qui il discorso di Salvatore. Anche per questo quindi, non per Giuliano, per volere interrompere qualcosa che a me non piaceva e probabilmente anche a Maria Rita (moglie e Sindaca).

Intervistatore: E lei come se la spiega questa cosa che suo padre non ha mai voluto raccontare nulla e neanche sua madre forse?

Mia madre no nemmeno. Io con mio padre non ho mai affrontato l'argomento. Io gli avrò chiesto qualche cosa magari e lui mi rispondeva non so magari gli chiedevo qualche informazione su certi luoghi che a me interessano per il mio lavoro, tipo in quel posto lì che è successo? La casetta sopra la montagna quella famosa dove ci portavano i detenuti, i sequestrati. Magari lui a qualche domanda del genere mi rispondeva.

Intervistatore: Era preciso o era vago?

Era un po' vago perché io non gli facevo la domanda ben precisa. Quindi anche per questo. Comunque non c'è mai stata una cosa diretta in cui lui mi abbia parlato tipo: *senti oggi ti voglio raccontare la storia di Giuliano*. Mai.

Intervistatore: Quindi la sera non vi siete mai ritrovati a parlarne?

No ripeto io mi sono documentato su quelle cose che conosciamo tutti…

Intervistatore: E lei come si è documentato? Cioè quali libri? Film?

Vabbè il film è quello di Rosi che veramente è una bella testimonianza, è uno spaccato di quegli anni di Montelepre, per tutto quello che abbiamo vissuto.

Intervistatore: Quindi lei crede che il film di Rosi sia una testimonianza?

Quello è più un documentario che un film. Veramente interessantissimo. E la cosa strana ripeto è che io non ho nemmeno io trasmesso qualcosa a mio figlio Luca di quello che era Giuliano e della sua storia. Cioè è come se non ne abbia voluto parlare di questa storia.

Intervistatore: Perché non ha voluto lei o suo figlio non ha mai chiesto?

Figuriamoci se mio figlio mi fa delle domande su Giuliano perché nemmeno lo conosce probabilmente. Lo avrà sentito dire o parlare ma non…

Quanti anni ha?

Giuseppe ha 17 anni. Ma è completamente all'oscuro della cosa.

Intervistatore: Magari sa qualche cosa di queste zone?

Sì il film lo abbiamo visto qualche volta insieme. Ma non più di tanto. Una storia quasi da dimenticare. Almeno per la mia esperienza personale.

Intervistatore: E perché?

Per il fatto che la mia famiglia ha pagato molto con questa cosa qua. Tenere fuori i capi famiglia per due anni per favoreggiamento significa mandare allo sbando tutto l'allevamento che avevano. Una tragedia da questo punto di vista. Non so cosa lui abbia raccontato. Magari avrà fatto cenno a queste cose.

Intervistatore: Quindi mai raccontato un episodio, mai?

Episodi in particolare no.

Intervistatore: Lei per esempio non sa se suo padre ha avuto contatto diretto con Giuliano?

Ripeto la famiglia di mio padre (…) forse avrai letto in qualche libro, erano legati o vicini a Giuliano sia per questioni di quotidianità di ambiente unico, contadino rurale, sia perché loro erano dei grossi allevatori di bestiame e coltivavano anche frumento, quindi vuoi o non vuoi i membri della banda andavano a trovarli, sicuramente. Ecco l'unico episodio che mi ha raccontato mio padre era il motivo per il quale lui era stato condannato a 7 mesi. Lui doveva portare dei dolci ad un matrimonio, ad una festa, dove c'era anche Giuliano. Forse se lo ricorda più lei (moglie) che io.

Intervistatore: Matrimonio della sorella?

Moglie: no praticamente c'è stato un matrimonio a Montelepre, e hanno chiesto a mio suocero, che siccome dormivano qui in questi terreni e che quindi quello probabilmente ci passava, gli hanno detto se poteva portare questi dolcini a Giuliano. Cioè far pervenire questi dolcini a Giuliano. E se Giuliano fosse passato gli doveva dare questi dolcini. E lui non lo so se lo ha fatto ma questa voce è arrivata ai carabinieri.

Essere condannati per una stupidaggine… i miei genitori i miei zii non capivano l'importanza socio politica che poteva avere in quel momento. Lo vedevano come un bandito uno sì che sparava che aveva ucciso molti carabinieri però tutto quello che era annesso politicamente, non riuscivano a capirlo quindi per loro era magari favorire uno che in quel momento era uno del paese. E invece intorno alla storia di Giuliano c'era ben altro. Però loro non lo sapevano.

Intervistatore: Però lui era al corrente di quello che succedeva?

Sicuramente. Per esempio sapeva che sequestravano delle persone.

Moglie: secondo me non si sapevano le notizie come ora.

Sì che lo sapevano perché poi si venivano a sapere le cose.

Intervistatore: Suo padre frequentava molto il paese?

Mio padre poco era sempre in queste montagne. Poi uno dei miei zii, Sapienza Giuseppe, è stato condannato come facente parte per la strage di Portella della Ginestra. Intanto è stato scagionato perché non era presente alla strage. Però si è fatto tutto il processo di Viterbo.

Intervistatore: Ma faceva parte della banda?

Non faceva parte però è stato inquisito, condannato. Anzi non condannato, incolpato come facente parte della strage e della banda ovviamente. Alla fine è stato scagionato per tutto. Però ha subito tutta la condanna, avvocati pagare tutto quindi significa povertà su povertà. E poi la cosa che è interessante è che Rosi lo ha preso attore di sé stesso nel film, nel processo di Viterbo. Infatti se tu vai a vedere la scena del processo c'è mio zio che impersona se stesso, che poi quando il giudice legge la sentenza è stato scagionato. È stato assolto dalla strage.

Intervistatore: Il più grande chi è?

Il più grande mio zio Natale e si è fatto 2 anni di confino con mio nonno. Poi la cosa bella è che Rosi gli ha aperto una piccola strada nel senso che da lì in poi gli ha fatto fare altri film e ha fatto film con altri registi anche con la Cardinale, anche con Gemma.

Intervistatore: Quindi lui è riuscito a fare carriera in un certo senso?

No carriera no. Intanto è stato assolto cosa importante. Ha recitato nel film di Giuliano rappresentando se stesso e poi ha fatto parte anche in altri film. Tipo film Corleone.

Intervistatore: Vabbè è simpatica questa cosa perché c'è un articolo del '60 credo in cui si cita una comparsa del film che sperava di fare carriera dopo la comparsa nel film ed invece è tornato a vendere uova. Quindi almeno lui ci è riuscito dai.

A parte che lui non sapeva nemmeno parlare. Avrebbe dovuto fare tutto un corso. Aveva solo una bella presenza. Gli hanno fatto fare delle parti e basta.

Intervistatore: Le chiedo solo l'ultima cosa: lei che idea si è fatto di questa storia?

Di Giuliano? La mia idea personale?

Intervistatore: Personale, da Monteleprino e figlio di una persona che ha avuto problemi con la giustizia.

La mia è un'opinione totalmente negativa sulla persona di Giuliano. Non è vero che derubava ai ricchi… anzi è vero ma non per darlo ai poveri come si dice. Derubava i ricchi per alimentare la banda, per mantenersi per motivi suoi personali. E poi ha creato molto disagio nel comune di Montelepre. Mia nonna per esempio durante il coprifuoco ha subito uno sparo, vicino alle orecchie e questa cosa l'ha spaventata per tutta la vita. Per dirne una ma ci sono state altre persone che andavano nelle loro campagne per accudire il bestiame durante il coprifuoco e venivano uccise. Per esempio il nonno di Piero Lo Piccolo. Oppure il marito di un'altra mia zia sono stati uccisi proprio in questi frangenti qua.

Intervistatore: Ma lei tutta questa letteratura che si è creata come mai? Queste teorie complottistiche come mai?

Non lo so a volte i media ci costruiscono molto.

Intervistatore: Sì però anche per esempio lei conoscerà questo studioso Casarrubea no?

Sì.

Intervistatore: Cosa pensa ci crede a queste teorie?

Il fatto che lui abbia fatto riesumare il corpo. Non lo so. Per me anche questa cosa è un mistero. Non si è riuscito a capire se lui si trova veramente a Montelepre o meno.

Intervistatore: Che forse oggi poco importa?

No per me invece è importante è fondamentale sapere se è stato sepolto a Montelepre o no. Perché io ad oggi non ho una certezza chiara che lui sia qui. Perché per esempio parlando con le persone del tempo di Giuliano sono convinti che lui non sta qua.

Tipo quello là?

Intervistatore: Chi?

Un signore che ha scritto un libro Giuliano Albino. Lui è un convinto sostenitore che Giuliano non è qui.

Famiglia V: III generazione

Intervistatore: Sono delle domande semplicissime su Giuliano. Tu conosci la storia di Giuliano?

A tratti molto generali so chi era e che personaggio. Ma non lo so in modo preciso.

Intervistatore: Dimmi tutto quello che sai?

Principalmente quello che so, lo so per quello che mi hanno detto i miei genitori o i miei parenti. A scuola, anche quando venivo qui a Montelepre non ne abbiamo mai parlato. Neanche menzionato che io ricordi.

Intervistatore: Però i tuoi genitori ti hanno raccontato qualcosa?

Sì però io so veramente pochissimo, riguardo a questa cosa.

Intervistatore: Vabbè dimmi quello che sai?

So che era un bandito, un criminale, montelepino, che diciamo ha fatto delle… per esempio la strage di Portella della Ginestra, è stato coinvolto con la sua banda.

Intervistatore: Ti ricordi il periodo storico?

Nella seconda metà del Novecento. Questo è sicuro però non ti so dire di preciso il decennio.

Intervistatore: Quindi mi stavi dicendo quello che sai giusto?

Eh questo che era un bandito montelepino.

Intervistatore: Solo questo? Com'è diventato bandito lo sai?

No. Però ci sono diverse leggende, riguardo a questo personaggio. Alcuni lo considerano un Robin Hood di Montelepre, cioè come se rubasse ai ricchi per dare ai poveri. Invece non è vera questa cosa.

Intervistatore: E tu come la sai questa cosa?

Risata.

Intervistatore: Te lo ha raccontato tua madre?

Che molti lo vedono come un criminale ma come un eroe. E invece è una cosa che non è vera.

Intervistatore: Perciò come te lo ha raccontato tua madre. Com'è nata questa cosa?

Questo non ricordo, è stato qualche anno fa.

Intervistatore: Tu eri curioso di conoscere la storia di Giuliano, o è stato così per caso?

Sinceramente, non mi ha incuriosito. Nonostante sia la storia del mio paese niente.

Intervistatore: Hai visto qualche film su Salvatore Giuliano?

Allora so che esiste un film, piuttosto famoso ma non l'ho mai visto.

Intervistatore: Tu hai mai fatto qualche domanda a tuo padre o a tua madre su Giuliano? Ti hanno mai raccontato qualcosa?

Solamente queste informazioni di base. Poi basta non ho fatto né domande io né dato spiegazioni loro.

Intervistatore: Quando eri piccolino andavi dai nonni?

Sì certo.

Intervistatore: Ci stavi molto tempo?

Certo però non me ne hanno raccontato neanche allora. Forse perché ero piccolo. E non potevo capire.

Intervistatore: Hai mai fatto qualche domanda tu?

No.

Intervistatore: Perché non ti interessava?

Esatto.

Intervistatore: Quindi niente nessun episodio. Qualsiasi cosa? Pensi che in futuro ti informerai o no?

Non è che ho voglia di rompere, perché comunque la storia anche se è stata brutta deve essere conosciuta, non deve essere dimenticata.

Intervistatore: Anzi al contrario no?

Sì esatto.

Intervistatore: La maggior parte degli studi sulla memoria sono sulla Shoah che è l'eccidio più importante della storia dell'umanità.

E quindi non si deve insabbiare tutto però non è una cosa che mi interessa più di tanto.

Intervistatore: E a scuola non avete mai fatto qualcosa? Tu sei al quinto quest'anno, quindi farete sicuramente il Novecento?

Non ancora. L'anno scorso fino al Risorgimento.

Intervistatore: E con i tuoi compagni di scuola non avete mai parlato di questa cosa?

No anche perché loro la maggior parte sono di Partinico.

Intervistatore: E loro non ti hanno mai detto, per esempio tu sei di Montelepre?

Sì ma non hanno mai collegato Montelepre a Salvatore Giuliano.

Intervistatore: Quindi i tuoi compagni di classe non hanno mai collegato Montelepre a Giuliano?

No.

Intervistatore: Me lo confermi questo?

Sì.

Intervista a Giuseppe Sciortino Giuliano.

Allora le spiego subito. Io sono Marco Tuccinardi sono un ragazzo siciliano ma vivo a Bordeaux da 4 anni e mezzo. E sto facendo una tesi sulla costruzione mediatica del caso Giuliano. Sto facendo una tesi di dottorato in co-tutela con l'Università dell'Insubria di Varese.

Sciortino: Ho capito. Allora per prima cosa: lei sta registrando?

Sì.

Sciortino: e allora prima cosa Giuliano non era un bandito. Partiamo da questo presupposto. Era un giovane che ha subito la violenza cieca dei servi di uno Stato oppressore della Sicilia e quindi ha avuto il coraggio mentre ai suoi tempi tutti soggiacevano alle angherie e ai soprusi agli abusi delle forze dell'ordine, alle forze di polizia di quello Stato e di quel governo, lui è stato costretto a ribellarsi per rimanere vivo. Quindi uno che si ribella in questo contesto non è un bandito. Aveva il diritto di farlo. Perché se tu mi uccidi, tu mi spari, io ho già due pallottole in corpo, e ti avvicini per darmi il colpo di grazia e io sono in grado di difendermi, sarei un pazzo a non farlo. E ho il diritto di farlo.

Là funziona così o io ti sparo o tu mi uccidi. È una guerra, e in guerra si sa che per restare vivi a volte bisogna reagire alla violenza.

La sua versione sui fatti che ancora vengono raccontati da parte della storiografia lei ci crede o no?

Sciortino: io per quanto riguarda la storiografia bisogna vedere chi l'ha scritta, a che partito appartengono, quali sono le loro fonti di informazione. Perché se come fonti di informazione hanno avuto i processi, i processi sono stati fatti estorcendo dichiarazioni sotto tortura a poveri disgraziati che avevano soltanto la colpa di essere siciliani e di essere nati in questo paese di Montelepre. Questa era l'unica colpa che avevano. Poi sotto tortura gli hanno fatto dichiarare di essere gli autori di Portella della Ginestra e di aver sparato sui contadini e eccetera eccetera.

E lei a questo non ci crede?

Sciortino: No assolutamente no. Perché io ho conosciuto 5 degli 11 uomini che quel giorno erano a Portella della Ginestra, li ho conosciuti personalmente.

E chi sono questi 5?

Sciortino: In totale ce n'erano 11 con mio zio, però poi se ne sono aggiunti altri 14.

Sì ma questi 5 chi sono?

Sciortino: Chi erano. I 5 che io ho conosciuto?

Sì.

Sciortino: Uno si chiamava Pietro Vicari, uno Giuseppe Di Lorenzo, un altro Giuseppe Genovese, un altro si chiamava Giuseppe Cucinella, un altro ancora di quelli che ho conosciuto io…

E lei ha parlato con tutti e 5?

Sciortino: Sì.

E questi 5 cosa dicevano?

Sciortino: Intanto che erano a 500 metri di distanza dal luogo dove ci sono stati i morti e i feriti. Che loro avevano in dotazione delle mitragliette Breda che è un'arma d'assalto con tiro utile 100 metri e loro erano a 500 metri. Quindi anche se avessero avuto l'arma in grado di raggiungere il bersaglio, il bersaglio avrebbe avuto una diagonale verso il basso perché erano sulla collina. A parte questo dovevano essere di calibro 6.5.

E le persone della banda perché sono andate a Portella della Ginestra?

Sciortino: Loro sono andati a Portella semplicemente perché volevano catturare l'oratore che sarebbe dovuto essere Girolamo Li Causi, e che invece avvertito 3 giorni prima…. Ma siccome lui fu informato dall'ispettore Ettore Messana ben 3 giorni prima i quali avevano già da un anno premeditato la strage assieme a esponenti di spicco della Democrazia Cristiana, con il bene placido del ministero della guerra americana, nell'ipotesi che la sinistra avesse sorpassato la Dc. E siccome quell'anno ci fu il sorpasso, loro si preparavano da un anno prima a questo evento. Quindi che Giuliano era a 500 metri o che Giuliano non ci fosse stato affatto, Portella della Ginestra era una cosa premeditata da un anno prima. Quindi siccome ci fu il soprasso la Dc ebbe 24 seggi al parlamento siciliano e la sinistra ne ebbe 29 con il Blocco del Popolo, allora scattò l'azione intimidatoria che se non li metteva all'opposizione noi vi sterminiamo tutti a voi e alle vostre famiglie. Quindi Portella è un monito alla sinistra che si doveva mettere all'opposizione. Il signor Li Causi avvertito 3 giorni prima, modificò i suoi piani e se ne andò a fare un comizio a Bagheria. Mentre al suo posto mandò quello che poi diventò storico Francesco Renda. Il quale a suo dire ebbe un provvidenziale guasto al sidecar ad Altofonte e arrivò quando tutto era già compiuto. Ma secondo me lui sapeva perfettamente quello che doveva succedere.

L'unico a non sapere niente era Salvatore Giuliano e gli uomini che erano con lui quel giorno. Difatti quando mio zio diede l'ordine di sparare in aria, pur avendo un'arma che non poteva raggiungere il bersaglio, non hanno nemmeno sparato verso il basso ma in aria, il loro era solo uno scopo di creare confusione, di creare un diversivo per permettere ad una seconda squadra di acchiappare materialmente l'oratore, e quindi loro scendere e farlo criticare dal popolo perché lui aveva promesso dei voti con la lista parallela da riversare sul candidato che mio zio sosteneva cioè l'avvocato Nino Varvaro che guarda caso era cugino di Girolamo Li Causi forse anche nipote.

Li causi invece doveva riversare i voti alla lista parallela di quei siciliani che condividevano il brigantismo pur appartenendo ad un partito comunitario. Perché lei sa che il partito comunista è comunitario.

Secondo lei suo zio ci credeva veramente all'indipendenza?

Sciortino: Sì. Ci credeva pure mia madre e anche mio padre.

L'altro giorno ho visto su Facebook che lei ha pubblicato una foto del 5 luglio e lei sostiene praticamente che, cioè si pone la domanda ma è veramente Giuliano nella tomba?

Sciortino: Allora il problema è questo: nel 2015 è morto lo storico Casarrubea, il quale assieme al suo collaboratore Mario J. Ceregnino, ha sostenuto un'ipotesi in cui sosteneva che quello ritrovato non fosse il corpo di Giuliano. E quindi che Giuliano fosse andato via.

Lei sa su cosa si basa questa teoria?

Sciortino: sul fatto che analizzando le foto del cadavere c'era una discordanza tra Giuliano vivo e il cadavere. Analizzando il padiglione auricolare, c'era discordanza, però…

Fatto da un professore dell'Università di Milano giusto?

Sciortino: Esatto. Però ci fu un errore grossolano perché tra le foto c'era una foto del film di Rosi in cui il cadavere non era un cadavere ma un attore che stava recitando la parte del cadavere. Quindi è normale che pur somigliando quanto potesse essere…

E quindi la sua posizione rispetto a questa querelle qual è? Dal post che ho visto su Facebook lei non ci crede molto al fatto che il corpo di Giuliano sia veramente seppellito?

Sciortino: allora il discorso è questo: la comparazione del DNA fu fatto con il mio.

È stata fatta questa cosa del DNA?

Sì.

Perché io avevo capito che era solo relativo all'altezza?

Però ci hanno dato la risposta soltanto un anno dopo e questo già puzza parecchio e a parte questo, quando il patologo visito lo scheletro io ero presente.

Quanto è stato?

Il 30 ottobre del 2010. E misurando l'altezza del cadavere veniva 1,68 cm. Allora al che io chiedo: ma con la morte lo scheletro si accorcia? Mi rispose soltanto qualche millimetro. Che allora dico c'è qualcosa che non va. Mio zio era alto 1,77 cm senza scarpe. Quindi avendo uno scheletro alto 1,68 siamo alla ricerca di 10 cm perduti.

Quindi c'è un documento ufficiale in cui Giuliano era alto 1,77 cm?

No. Da un documento ufficiale risulta che lui era alto 1,64 perché l'hanno preso da una carta d'identità da quando lui aveva 19 anni. E a 19 anni allora era un caso frequente non aveva completato lo sviluppo. Lui completò lo sviluppo a 21 anni quando già era in montagna. E mia

madre mi diceva ci guardavamo negli occhi, fino a quando lui andasse in montagna e dopo circa un anno che era in montagna per guardarlo dovevo alzare la testa.

E in un anno si può crescere di 13 cm?

Non 13.

Da 64 a 77?

64 risultava nella carta d'identità.

Esatto.

Eh quindi lui ha 19 anni era 1,64 cm. Quando gli è successa la cosa probabilmente era 1,68 cm. Quando poi passò un altro anno era 1,77 cm e raggiunge l'altezza finale. E allora ripeto per una persona con carenza alimentare, pensate che siamo dopo la guerra, molti giovani così hanno uno sviluppo molto tardivo. E quindi magari quelli che erano più bassini, sviluppavano alla fine.

Ma quindi lei ci crede a questa storia di Casarrubea che ha portato alla riapertura del caso?

Casarrubea mi ha fatto 3 denunce e abbiamo avuto 3 cause. La prima perché quando ebbe il risultato del DNA non rimase soddisfatto e propose di riesumare anche mia nonna e mia madre.

Il test del DNA cosa ha detto?

Che c'era una certa compatibilità. Però compatibilità non è certezza di identità. Nel momento in cui lui in televisione pubblicamente che avrebbe fatto dissotterrare mia nonna e mia mamma, io lo acchiappai in televisione e gli dissi: tu mi hai rotto i coglioni se non la smetti ti do tanti di quei calci in culo che ti lascio su una sedia a rotelle a vita e che scassava la cosiddetta minchia (Scusate). Da quel momento in poi non devi venire più a Montelepre perché se ti vedo ti gonfio e se tu insisti ancora con questa tesi di voler dissotterrare mia nonna e mia madre io ti mangio il cuore. Quindi sappilo. E ora se non sei cornuto e sbirro puoi andare a denunciarmi. E mi ha denunciato.

Quindi non è cornuto e sbirro.

Risata.

Rispetto per i morti. Ma ormai abboniamo questo discorso. Lasciamo perdere non odio né rancore. Tra l'altro lui con me ha perso su tutta la linea. Perché poi alla prima udienza ci ha detto guardi lei ha provocato, lui ha reagito, quindi se devo procedere devo condannarvi a tutti

e due. *Quindi signor Sciortino visto che lui non ha insistito su questa tesi è disposto a dargli la mano?* Io ci dissi, io sono disposto. Io ho allungato per primo la mano, lui è stato un po' titubante ma poi l'ha allungata anche lui. Quindi la prima si è chiusa così.

Poi lui mi fece denunciare dal responsabile del lavoro della camera di Palermo, perché io sostenevo che suo padre non era stato ucciso né da mio zio né da Passatempo.

Chi lo sosteneva questo?

Sciortino: io. Mentre lui diceva che suo padre era morto ucciso dalla raffica di mitra di Passatempo che era andato lì per conto mio zio. Intanto, passatempo era già stato estromesso dal gruppo perché sospettato di aver tirato a Portella della Ginestra, poi guarda caso in dotazione aveva un mitra che fu usato per la strage di Portella. Che glielo fornì il suo amico e confidente dell'ispettore Messana fra' diavolo alias Salvatore Ferreri. Quindi quando io gli dissi guarda che ad uccidere tuo padre non è stato Passatempo ma è stato una persona che era all'interno della sezione del partito comunista di Partinico. Non so se volontariamente o involontariamente ha tirato un colpo di pistola e quel colpo di pistola ha ucciso tuo padre. Perché durante l'assalto suo padre era stato ferito al gluteo, quindi era vivo, e poteva restare vivo perché una ferita al gluteo non è mortale è guaribile in 15 giorni massimo. Dissi il colpo di pistola è partito dall'interno. Purtroppo se il proiettile non è rimasto dentro non è dimostrabile però sappi che chi ha tirato quel colpo di pistola si chiamava Leonardo Abbate. Ed era un inscritto al movimento comunista che frequentava la sezione del movimento del partito comunista di Partinico.

E quindi lui mi fece denunciare anche dalla sezione del partito.

Quindi i rapporti non erano cordiali?

Sciortino: no assolutamente.

Però condividevate l'idea che il corpo di Giuliano non è quello?

Sciortino: no. Io non l'ho condiviso mai. Per il semplice fatto che non c'erano prove. A parte la prova quella dell'altezza che è venuta fuori dopo.

Però non c'è nemmeno la contro prova?

Sciortino: Certo che c'è.

Mi scusi, sostenere che Giuliano non è quello non c'è.

Sciortino: No, non c'è la contro prova. Però già il fatto stesso che non c'è l'altezza e già per me quella era una prova.

Per finire il racconto quando ci fu l'udienza, il giudice ha chiesto a questo responsabile della camera del lavoro di Palermo che cosa aveva conosciuto i fatti. E lui disse: dai giornali. E allora lei ne sa quanto me. Quindi quello che dice il signor Sciortino è più attendibile di quello che dice lei. Per cui la causa l'ha persa. Ed era la seconda.

La terza andò avanti. Si fecero 5 o 6 udienze, e io fui interrogato dopo Casarrubea, il quale diceva che le sue notizie le sapeva soltanto perché aveva raccolto qua aveva raccolto là ma in realtà di testimoni oculari o di persona, diciamo che avevano partecipato, non aveva conosciuto nessuno.

Lui non è mai venuto qui?

Sciortino: No. E allora a sto punto lui ha perso la causa. La terza. Dopo una settimana che ha perso sta causa, è morto. Quindi ha perso su tutta la linea. Ha perso 3 cause e pure la vita. Pace all'anima sua.

Però io volevo precisare una cosa molto importante: io non sono un giornalista, e sto facendo soltanto una tesi di dottorato. A me interessa il fenomeno Giuliano. Perché secondo lei si è creato tutto questo clamore sulla storia di Giuliano?

Sciortino: Perché Giuliano è stato il simbolo della ribellione del Sud Italia.

Perché ancora oggi ne parliamo?

Sciortino: Ne parliamo perché lo Stato ha alimentato, come chiamarlo, questo fascino su Giuliano perché, tenendo nascoste due delle verità più scottanti, Portella di cui Giuliano non è responsabile ma che pubblicamente viene additato ancora oggi, perché non si può venire a dire scusate siamo stati noi. Perché sono stati loro, lo Stato. I responsabili sono i membri della DC di allora, l'ispettore Messana che era esperto in stragi perché ne aveva fatte altre 3 di cui una in Jugoslavia e la manodopera gliel'ha fornita la mafia di San Giuseppe Jato, dando 6 uomini. 6 mitra sono usciti ad opera dell'ispettore della pubblica sicurezza Messana.

Perché dalle perizie del sopralluogo risulta che c'erano diverse centinaia di bossoli sulla montagna di calibro 6.5 e invece a soli 50 metri di distanza ce n'erano 81 di bossoli di arma Beretta calibro 9 modello Thompson. Che Giuliano non aveva. In più i feriti avevano schegge di granata, lanciati con i lancia granate che Giuliano non aveva. E allora andiamo a vedere le

perizie microscopiche come sono morte ste persone. Sono morte con tiro radente da 50 metri arma beretta calibro 9 modello Thompson dotazione esclusiva esercito italiano. Schegge di granata, special weapon dotazione esclusiva OSS. Cioè servizi segreti americani. Qualcuno dice che sono state operate da alcuni agenti della Decima Mas.

E casarrubea sosteneva questo no? Che Giuliano faceva parte della Decima mas.

Sciortino: Vabbè Decima Mas chi Salvatore Giuliano?

Casarrubea sostiene questo.

Sciortino: Mio zio faceva parte della Decima Mas secondo Casarrubea ed era sommozzatore a Taranto e in contemporanea stava sulle montagne di Montelepre. Quindi aveva il dono dell'obliquità ed era un po' qua e un po' là. Poi in un libro successivo Casarrubea, *Lupara Nera*, ha sostenuto che un certo Giuliano Giuliani è morto nel 1996. Allora Giuliano Giuliani è una cosa, Salvatore Giuliano è un'altra cosa.

Per quanto riguarda Portella della Ginestra mi sa che lo ha scritto anche lei, c'è questa famosa lettera consegnata da suo padre a Giuliano.

Sciortino: Non esiste questa lettera.

Perché Giuliano avrebbe detto davanti ai membri della banda: è arrivato il giorno della nostra liberazione. È un'invenzione? Perché andare a Portella?

Sciortino: E allora, il discorso è questo. Andare a Portella aveva solo quel movente, andare a prendere Li Causi. Perché Li Causi gli aveva fatto spendere fior di milioni, mia madre si era sgolata due mesi a fare la compagna elettorale per Varvaro, e lui si era fatto finanziare la campagna elettorale da mio zio, e mio zio aveva finanziato anche quella di Nino Varvaro. Fior di milioni, camion, volantinaggio, amplificazione, tutte queste cose pagate da Giuliano. Loro poi hanno avuto le poltrone e Giuliano è rimasto in montagna.

Pagati da Giuliano come?

Sciortino: Come? Con finanziamenti volontari fatti dagli emigranti siciliani.

Questa è la verità ufficiale?

Sciortino: No questa è la verità. Perché finti sequestri.

Finti?

Sciortino: Sì.

Non sono mai esistiti questi sequestri?

Sciortino: Sequestri erano concordati prima. Persone che avevano l'assicurazione e fingevano di farsi sequestrare. Dichiaravano che a Giuliano avevano dato 50 milioni, e in realtà ne davano 5, e l'assicurazione… quindi ci guadagnavano. Le faccio un esempio: il cavaliere De Lorenzo, proprietario del feudo di Sisal, in periferia di Crisì. Ufficialmente sequestrato, in realtà era in villeggiatura da lui. Dopo di che fu lasciato e si trasferì a Palermo, e mio zio era ospite lui, Pisciotta e qualche altro e i carabinieri andavano a cercarlo. Questo per darle un esempio. Ci fu il figlio di Bullì (?) il noto aveva uno dei negozi più grossi a Palermo, che fu sequestrato veramente, ma non da Giuliano ma da altri gruppi. E la famiglia si rivolse a lui per trattarlo bene. Lui non ne sapeva niente. Allora andò a cercarlo, lo trovò, lo liberò senza chiedere una lira di riscatto, e il papà di questo Bulli per ricompensa perché era stato liberato senza niente gli diede un grandissimo rotolo di fogli verde. Con cui si fecero tutti i vestiti puliti. Io ho avuto a che fare direttamente con le persone. Non sono andato a leggermi processi o le relazioni antimafia o le cazzate che hanno detto o scritto altri. Io ho conosciuto gli uomini. Io mi sono relazionato con loro, ho mangiato con loro, ho dormito con loro.

Però suo padre, per quanto riguarda la morte di Giuliano all'antimafia ha detto che la storia del sosia non è vera e quello che è sepolto è veramente Salvatore Giuliano. È vero o no?

Sciortino: Va bene, ipotizzando che… Allora mio padre nel 1974 ha rilasciato un'intervista dicendo che Giuliano era vivo. Che era dall'altra parte. E in realtà mio padre era più che convinto che mio zio fosse morto. In realtà questa certezza mia nonna e mia madre non ce l'avevano. Perché Salvatore Giuliano non era un fessacchiotto che qualcuno può pensare. Ma era uno che per i suoi tempi aveva un cervello quanto un grattacielo e gli ha fatto girare la capoccia a tutti i generali d'Italia. Siccome con tutte le trappole e le cose non riuscivano a prenderlo, allora hanno pensato di poterlo pigliare con il tradimento delle persone che gli stavano più vicino. Però questo fatto non è certo. Per Gaspare Pisciotta a quello che mi risulta ha fatto soltanto un po' di spionaggio e contro spionaggio. Per tutte le mosse che lui faceva mio zio era completamente informato. Per cui alla fine se realmente era un sosia o se realmente era Giuliano ormai non si può sapere. Dico semplicemente che, c'è questa discordanza dell'altezza, c'è il fatto che mia madre, guardando le foto non lo riconosceva. Ha detto somiglia tantissimo ma per me non è lui. Mia nonna che era quella che parlava poco quando aveva visto il cadavere a 10 metri di distanza aveva un sorrisetto ma non parlava, mio zio Peppino una volta gli feci

una domanda e mi diede un silenzio assenso e io quando ho chiesto di saperne di più, se sai tenere questo più avanti saprai il resto. Ma poi è morto. Ed è finita lì. Quindi qualche cosa ci poteva essere, perché mio zio appunto perché non era il fessacchiotto che qualcuno possa pensare, fosse un ignorantello da poter aggirare, e nell'ultimo periodo della sua vita nell'ultimo biennio si serviva di sosia. Uno è di Montelepre e ancora è vivo.

C'è un sosia qui a Montelepre? Si può sapere chi è in esclusiva?

Sciortino: ehhhh si chiama Giuseppe… comunque era più giovane di 3 o 4 anni rispetto a lui.

Però ancora vivo a Montelepre?

Sciortino: Sì vivo. Giuseppe di Noto.

Sosia di Salvatore Giuliano. Quanti anni ha Giuseppe di Noto?

Sciortino: Oggi 90 anni. Mio zio ne avrebbe 94.

È stato pubblicato un certo libro di un certo Albino.

Sciortino: Quello è suo cugino. È un cugino diciamo di terzo grado.

Allora mi faccia finire. Ce n'era un altro nel Trapanese. E poi un altro nel messinese. Quindi lui bastava che mandasse una telefonata da un telefono pubblico. Lui si appiccicava nei pali, si collegava perché aveva lavorato nella pianificazione delle linee telefoniche e sapeva usarle, e lui da lì telefonava. Da un palo riusciva a collegarsi, e quindi diceva per esempio al sosia: fatti vedere in giro, prendi un caffè al bar x e lascia un bigliettino. Io Salvatore Giuliano e la stessa cosa faceva a Messina, a Palermo e lui stava a casa a riposarsi un paio di giorni. Va bene? Questo è tutto.

L'idea della costruzione di tutta questa cosa ha un fondamento in quanto i sosia c'erano veramente. E ha un fondamento perché c'erano discordanze nell'altezza, ha un fondamento perché mia madre non lo riconosceva. E mia nonna che c'aveva un sorrisetto ambiguo, tipo gioconda, non rispondeva nemmeno. Quindi il fatto che lo Stato ha allungato il segreto di Stato dal 2014 al 2016 e dal 2016 al 2020, evidentemente qualche cosa c'è perché al signor Mattarella non conviene stop.

Nel libro Mio fratello Giuliano in una parte scrive che Giuliano non era un ignorante. Anzi era una persona che aveva fatto, aveva seguito dei corsi.

Sciortino: Lui aveva ufficialmente fatto la V elementare.

E poi aveva continuato gli studi con un professore?

Sciortino: Sì. A Palermo.

Come si chiama questo professore?

Sciortino: Si chiamava Francesco Purpura. Che guarda caso era il cugino di Vincenzo Purpura quello che fondò Sicilia e libertà dove Giuliano poi si inserì.

E lei scrive quindi che lui leggeva Leopardi, Carducci.

Sciortino: Sì.

Ma lei può mettermi in contatto con queste persone per confermare quanto detto? Perché a me questa cosa piace molto di Giuliano letterato.

Sciortino: Io le posso dire una cosa, se lei vuole vedere la casa, io le faccio vedere l'evoluzione della scrittura di Giuliano dal 1947, 1948, 1950.

Lei ha delle poesie di Giuliano?

Sciortino: C'ho delle poesie che sono già inserite nel libro Mio fratello Salvatore Giuliano. E altre cose dovrei cercare scritte da lui. E le dicevo questo Salvatore Giuliano era inscritto in Sicilia e libertà nel 1943 ad aprile inscritto al numero 138 dei primi separatisti, perché Sicilia e libertà era un'associazione clandestina.

Quindi lui studiava letteratura? Perché ho trovato alcuni articoli di giornale in cui si dice proprio questo.

Sciortino: Lui praticamente era appassionato di musica. Cantava, suonava il pianoforte, la fisarmonica, chitarra, mandolino, benji (?) quando c'erano feste a casa di amici.

Al matrimonio di sua madre ho letto che lui suonò?

Sciortino: Sì se lei va lì c'è il pianoforte che è suo. Non esistono le chitarre mandolini eccetera uno se l'è preso il suo compagno musicista che era Giuseppe Di Lorenzo, che suonavano insieme. Pensi che Giuseppe di Lorenzo era incensurato e se ne andò con mio zio perché gli mancava mio zio come compagno diciamo di suono. E quindi andò con lui e si facevano le serate a suonare in montagna. Naturalmente lì usavano le chitarre perché il pianoforte era troppo rumoroso.

Quindi è vero che lui aveva questa parte letteraria? Che scriveva…che a Maria Cyliakus dedicò dei sonetti?

Sciortino: Sì. I sonetti sono inseriti nel libro.

Nel libro però lei non ha gli originali?

Sciortino: No. E poi ancora c'erano i versi che lui, che ci sono sulla tomba, lui lì consegnò ad una certa Maddalena Lo Giudice di Messina.

Di Antillo.

Sciortino: Di Antillo. Però questa qua secondo me, era un po' mitomane.

Lei non andava d'accordo con sua madre?

Sciortino: Maddalena venne qui due, tre volte. Con la zia sua, Nunzia Crupi. Ci fu la diffida da parte del maresciallo di là perché non voleva che mia madre andasse lì ad indagare.

Sì infatti a sua madre le fu interdetto di andare in provincia di Messina non so per quanto tempo?

Sciortino: Sì. Mio zio le aveva lasciato degli oggetti e questa cosa le svelò che aveva avuto un figlio. Il discorso di questo figlio ha ispirato molti lestofanti a presentarsi in veste di figlio di Giuliano. Ne ho conosciuto 3 ipotetici figli di Giuliano uno si chiamava Giuseppe Uccello, uno Vincenzo Arena, un altro si chiamava non ricordo addirittura era un pazzo.

E quello di Montelepre che è figlio di Giuliano?

Sciortino: Senta lei fa domande a cui io non posso rispondere. Lei vuole sapere Giuliano ha avuto dei figli? Sì. Lei vuole sapere quanti? 4 due maschi e due femmine. E mi dice chi sono? Non glielo posso dire.

A me questa cosa nemmeno interessa. Mi interessa maggiormente la figura di Giuliano letterato.

Sciortino: Per l'epoca già aveva la V elementare era una cosa in più. Però c'è un fatto. Lui quando mio padre si inserì nel gruppo, parliamo del 1945, mio padre era diplomato ragioniere. Quindi avere accanto uno che era diplomato ragioniere che gli faceva un po' da correttore di bozze tutte le volte che lui doveva scrivere qualche lettera. Per cui qualche lettera ha delle carenze ortografiche, altre no. Se doveva scrivere ad alto livello, era mio padre quello che scriveva.

Ma la famosa lettera a Truman l'ha scritta Giuliano perché comunque ci sono degli errori.

Sciortino: Sì l'ha scritta.

Però c'è qualche discendente di questa famiglia Purpura?

Sciortino: A Palermo ci sarà sicuramente. Ma Purpura è un cognome molto comune a Montelepre. Anche mia moglie si chiama Purpura.

E ma io come faccio a confermare questa cosa?

Sciortino: A Montelepre c'è un Vincenzo Purpura che è stato anche sindaco qui. Quello che le posso assicurare è che qui a Montelepre lui ha frequentato fino alla V, poi non c'erano altre scuole, poi hanno fatto l'avviamento, ma a quei tempi non c'era niente doveva andare per forza a Palermo o a limite a Partinico. Lui aiutava suo padre nei campi, finiva di lavorare si metteva in bici, che è conservata nel museo e se ne andava a Palermo. Un paio di volte a settimana prendeva lezioni da questo Francesco Purpura. Poi nonostante questo lui ero autodidatta perché leggeva tutto quello che gli capitava. Quindi c'era un'evoluzione continua in quest'uomo. Era un assorbimento continuo che era in evoluzione continua. Il fatto di aver avuto a che fare con politici di alto rango, di aver avuto a che fare con prelati, di aver avuto a che fare con capi di Stato lo ha portato ad evolversi in maniera non usuale per i suoi tempi.

E questo Francesco Purpura era un parroco?

Sciortino: era stato qui a Montelepre, pur avendo la laurea insegnava alle elementari. Poi se ne andò a Palermo in una scuola superiore. E quindi lui lo incontrò per caso e volendo continuare gli studi chi poteva essere meglio? Lui gli disse io i soldi per le lezioni private non li ho non te li posso pagare con soldi, te li posso pagare in natura con i prodotti della terra. Perché a casa nostra non mancava nulla anche se nel dopo guerra c'era la fame.

Non tutti hanno avuto le fonti che ho avuto io. Io ripeto li ho conosciuti quasi tutti.

Però Francesco Purpura no?

Sciortino: No. Io quando mi occupai della storia di mio zio fu dal 1960 in poi. Quando presi coscienza di tante cose a da quel momento in poi mi sono dedicato a riscostruire questa storia e trasmetterla ai posteri un Salvatore Giuliano il più veritiero possibile. Spogliandomi anche dalle vesti di nipote. Cercando di essere più obiettivo possibile. Infatti se lei legge quel libro, non è un libro apologetico come potrebbe sembrare perché io mi limito a raccontare i fatti, non emetto giudizi.

Però questa fonte di Giuliano che prendeva lezioni private dove l'ha presa?

Sciortino: Da mia nonna. Mi fece un regalo enorme quando io ancora non capivo quello che avrei fatto. Mia nonna lo aveva capito prima di me. E allora siccome vedeva in me questo interesse nel conoscere e sapere, e io arrivai a certe verità prima ancora che lei mi desse delle conferme, lei fece una cosa che io all'inizio non capii perché lo capii in seguito, se ne andò per 3 giorni dal nostro avvocato a Palermo Cosimo Campara, e si fece scrivere da questa segretaria una specie di promemoria che poi mi consegnò. In cui c'erano delle date e degli episodi salienti cose raccontate da lei. E un giorno disse queste sono cose che riguardano mio figlio Salvatore e un giorno ti serviranno. Grazie, lo conservo, ce l'ho ancora conservato. È una specie di diario fatto fare da mia nonna e dato a me. Ci sono i punti più salienti della storia.

Scritti da chi da lei?

Sciortino: No. Lei aveva la prima elementare. Sapeva appena firmare. Lo fece scrivere dalla segretaria dell'avvocato. Ripeto quando me la consegnò intorno al 1967 io non capii perché me lo dava. Lo capii intorno al1980 quando decisi che bisognava fare chiarezza e luce in questa storia e decisi di scrivere un libro mentre c'erano i protagonisti vivi. E quindi con l'ausilio di mia madre, io ci impiegai più di un anno per scrivere quel libro. Ma non perché non potessi farlo in un mese, ma perché io volevo capire, io volevo sapere. Ma guarda in quell'episodio lì c'era tizio vallo a trovare. E quel tizio mi dava quel particolare in più, ma guarda che c'era anche il caio e io andavo lì. Dove le cose collimavano io le scrivevo. Quindi quel libro liì se lo ha letto ha una sequenza cronologia temporale, non solo ma tutti i fatti hanno un inizio e una fine. Non c'è nessun altro libro così perché tutti vanno avanti e indietro nel tempo e poi ognuno scrive in base al proprio credo politico. Io mi sono limitato ad una storia così come mi è stata raccontata ma dai protagonisti. Naturalmente nella parte finale io mi sono mantenuto sibilino perché giustamente quando scrissi quel libro era troppo anticipato. Quando fu di Portella io avevo scritto anche i nomi dei mafiosi. E i nomi di coloro i quali parteciparono li feci dire a Girolamo Li Causi in parlamento quando dichiarò i nomi.

Io ho conosciuto Francesco Gaglio che è quello da cui è scaturito il processo di Viterbo. Il quale si beccò l'ergastolo e poi 31 anni di carcere. Il maggiore responsabile di Portella della Ginestra era Francesco Gaglio con tutte le persone che chiamò in correità tra cui c'era pure mio padre. Io le racconto questo perché quando le racconto questo io soffro perché mio padre si fece 21 anni e 8 mesi grazie a questa chiamata in correità. A Portella della Ginestra lo portai io perché lui disse visto che ho scontato 21 anni e 8 mesi posso vedere almeno com'è? Già quando lei ha avuto una richiesta così le gela il sangue nelle vene perché ti dici che cazzo hanno combinato. E li hanno torturati tutti sotto tortura hanno dovuto confessare tutti una cosa che non avevano

fatto. Lei pensi che c'è stato uno di quelli condannati all'ergastolo che ha dichiarato che per andare a Portella ha preso il treno. Ancora oggi non esiste una ferrovia per andare a Piana degli Albanesi. Comunque a parte questo quando portai mio padre a Portella, si guardava intorno e dal suo sguardo capivo che era meravigliato di quello che vedeva e diceva che la verità era scritta nelle pietre e non c'era scritto che era stato Salvatore Giuliano. Perciò disse almeno qui hanno detto la verità. Poi dice non ti meravigliare figlio mio tutti gli altri sono combinati come me. Dice di tutti quelli condannati all'ergastolo solo due erano presenti con tuo zio ma non sono colpevoli. Tutti gli altri non lo sapevano dove stava Portella come non lo sapevo io fino a qualche tempo fa. Il francesco Gaglio Reversino è morto qualche 8 anni fa e 6 mesi prima che morisse io lo incontrai all'uscita di Partinico e stavo aspettando la corriera. Io mi fermo: *Ciccio da dove vieni*? E gli dissi acchianasse. Questo entra mi guarda e mi dice*: Pippu tu sì? Ma tu non mi odi? E picchi ti devo odiare? E perché io allora chiamai a tuo padre*…all'epoca mio padre era morto perché mio padre morì nel '91 ci dissi chianassi ormai sono cose passate. Appena salì in macchina io gli dico visto che hai toccato l'argomento come hai fatto a rovinarti e a rovinare altra gente. E figlio mio mi disse se non mi vergognassi mi abbasserei i pantaloni e ti farei vedere come mi hanno ridotto. Io non li ho più i testicoli me li hanno strappati sotto tortura e per farli smettere ho firmato un pezzo di carta e non so nemmeno cosa c'era scritto. Dove si diceva che io ero colpevole insieme a tutti gli altri e c'era pure il nome di tuo padre, Pisciotta ma non è che è vero io non c'era nemmeno io. E questa era la giustizia dello Stato italiano.

Lei non pensa che quando io parlo di queste cose provo una ribellione interna, di sapere che mio padre e mio zio, e in particolare mio padre mi è stato sottratto per 21 anni e 8 mesi, che mio zio in questi 70 anni viene additato di qualcosa che non ha fatto. Uno che lotta per il popolo con il popolo per la sua terra, un giorno rinnega il suo popolo e spara contro sta gente. Non regge. Però loro ci sono riusciti, certo la gente di qua non ci ha creduto.

Quando arrivavano le forze di polizia la gente si andava a nascondere perché quelli li torturavano e li massacravano e imprigionati senza motivo. E stavano mesi e mesi se ci riuscivano ad estorcere qualcosa li mandavano in galera altrimenti dopo 6 mesi a casa tutti massacrati. La gente aveva paura di questo Stato opprimente e prepotente ottuso e quindi a Montelepre questi hanno fatto bello e cattivo tempo. Quando c'era una bella donna, gli arrestavano il marito e poi gli entravano dentro casa e le dicevano lo vuoi rivedere tuo marito allora ci devi fare divertire. Lo sai quanti figli di sbirri sono nati a Montelepre? Non mi faccia continuare certe cose.

Io le chiedo solo una cosa questa intervista la posso utilizzare per la tesi di dottorato?

Sciortino: Sì.

È un caso mediatico perché hanno utilizzato a dismisura un fatto di cronaca e mettendo tutti questi segreti hanno amplificato l'interesse e il fascino.

Però suo zio piaceva mettersi in mostra?

Sciortino: No però qualche volta lo faceva però inviare le lettere era una protesta doveva controbattere perché loro avevano il potere, la stampa, e pensavano di trovarsi di fronte un ignorante. Certo non era un letterato ma era intelligentissimo e con un istinto che ha sviluppato un forte senso di sopravvivenza, ma era sempre limitato.

E invece questa immagine che si è creata nel tempo di Robin Hood?

Sciortino: Quella la merita a tutti gli effetti perché era la generosità che aveva innata che aveva da prima.

Secondo lei, lui si percepiva come un personaggio alla Robin Hood?

Sciortino: No lui non pensava a questo. Lui pensava tu hai bisogno io ti aiuto. Per esempio quello che gli regalò il maestro Villa di Montelepre, il pianoforte, lui l'aiutava sistematicamente e quello gli disse: guarda che io non ho soldi da darti indietro. E chi te li ha chiesti disse Giuliano. Tu hai bisogno e io ti aiuto.

E invece lei ha avuto dei dischi di cantastorie?

Sciortino: Sì io tutto ciò. Busacca, Bella. Strano.

Cosa ne pensa di questi cantastorie?

Sciortino: All'inizio c'era il mito dell'uomo che lottava del brigante. E questo titolo a Giuliano si addiceva non quello di bandito. Il Robin Hood se l'è guadagnato sul campo perché ci sono migliaia di esempi sul campo. Lui chiunque aveva bisogno lo aiutava. Per esempio durante i rastrellamenti uccidevano delle pecore a chi non voleva dire se aveva visto Giuliano e andavano da Giuliano dicendo sai mi hanno ammazzato 6 pecore. E Giuliano diceva tieni comprane 12.

Questo era Giuliano partiva con le scarpe nuove e tornava con le scarpe vecchie e mia nonna lo sgridava. E lui diceva c'era qualcuno che ne aveva bisogno più di me. Il vestito nuovo? Il titolo di Robin Hood se l'è guadagnato sul campo.

E invece una cosa che nessuno hai mai scritto. Nell'immagine di Giuliano c'è lui con questo impermeabile alla Humphrey Bogard.

Sciortino: Ma perché d'inverno pioveva e si doveva riparare. Lui ne aveva 3. Uno ancora esiste è nella casa museo. Lui metteva l'impermeabile così anche se aveva il mitra non si vedeva. Quando lui andava in un bar non voleva farsi vedere le armi e quindi sotto l'impermeabile non si vedeva. Quando voleva farsi riconoscere si metteva l'impermeabile bianco, invece quando voleva lasciava un bigliettino ma lo faceva fare ai sosia così le forze dell'ordine correvano a Trapani e a Messina.

Famiglia VI: Testimone I generazione

Intervistatore: Lei che lavoro faceva?

Bracciante agricolo. Da quannu nasci fino a ora sempre 'nta campagna.

Intervistatore: Quando ha cominciato quando era piccolissimo?

A 8 anni già raccoglievo le olive.

Intervistatore: Quindi dal 1945 al 1950 lei era bracciante.

Sempre braccianti aiu statu.

Intervistatore: Quindi un po' come tutti. Quindi anche lei andava al mercato nero a prendere il frumento o no?

No, chistu io non lo facevo. Prima di tutto perché ero ragazzino e lavoravo sempre così a raccogliere olive, dopo che finivo le olive andavo a caricar panara con i limoni ero con mio padre che facevo il potatore pure ed ero sempre dietro di lui.

Intervistatore: Quindi qui in paese facevano tutti questo lavoro?

Ma ca tannu tutti nella terra eravamo.

Intervistatore: All'epoca facevano un po' tutti la stessa cosa di Giuliano?

Di che cosa?

Intervistatore: Di andare a prendere il frumento?

Ma tannu to dopo guerra chi meglio putia fari faceva. Tannu si manciava pani schittu mica come ora chi c'è tutto. E tannu c'era un contrabbando che andavano a prendere il frumento verso San Giuseppe Jato, in questi zoni là.

Intervistatore: Quindi com'è nata questa cosa di Giuliano? Giuliano chi era? Lei lo conosceva lo aveva visto qui in paese?

Lo vedevo così ma non è che c'era tutta sta amicizia. Prima di tutto perché tannu era ragazzino, non è che ero grande chi putia capiri certi cosi. Avia l'età di 15 anni.

Intervistatore: Però dico lo aveva visto in paese prima del 1943?

Ca cettu. In paese era qui.

Intervistatore: Quindi era una figura presente qui in paese? conosceva Giuliano, conosceva la famiglia?

Ca cettu ca canusciva.

Intervistatore: Quindi li aveva già visti?

Certo.

Intervistatore: Quindi chi era questo Giuliano? Io non lo conosco, mi dica lei.

Stu Salvatore Giuliano era un uomo come tutti gli altri, non è che era un malfattore e che lavorava pure nell'agricoltura per conto suo però. Poi dopo guerra ci fu chista di stu contrabbando di frumento.

Intervistatore: Ma cosa è successo? Si ricorda qualche cosa?

È successo che lui andava a prendere frumento per fare pane e venderlo con la famiglia.

Intervistatore: E questa cosa la sapevano tutti?

Ca cettu che lo sapevano tutti. Lo sapevano proprio tutti perché tannu c'era che pure avendo stu frumento non potevi andare a macinare picchi ci pigghiavunu a contravvenzione e via di seguito. Ora chisti andavano a prendere u frumentu, u macinavano e so matri facia u pani e se lo vendevano. Lui come tanti e tanti altri. C'era questo che andava a prendere il frumento o con la bicicletta oppure con il mulo e portava qua o paisi, macinavano e mangiavano. Ora continuò sta cosa per un bel tempo poi le cose cominciarono a essere più stretti e i carabinieri tenevano i posti di blocco.

Intervistatore: Ma lei lo ha mai visto un posto di blocco dei carabinieri? Nella sua esperienza a prescindere il caso Giuliano?

Non ci ho fatto mai caso. Comunque questo continuava e poi c'erano gli altri con i carretti. Ora quelli che forse ci davano a manciare passavano, quelli che erano di meno ci prendevano a multa e ci pigghiaunu pure u frumento. Questo la prima, la seconda volta, la terza volta mischinu forse era armato e tannu ha ucciso qualche carabiniere.

Intervistatore: Ma lei se lo ricorda questo episodio? Per il sentito dire qui in paese? però dico questa cosa è avvenuta certamente?

Ca cettu che era sicura. La cosa era logica.

Intervistatore: Ma lei se lo ricorda questo periodo quando Giuliano uccise questo carabiniere? In paese si è sentita dire?

In paese sì, se ne parlava di questa cosa.

Intervistatore: E poi cosa è successo più avanti?

E poi più in là si ittoi che lo cercavano e si ittoi banditu. Poi quando finiu a guerra ci dissiru se luisi voleva consegnare e lui non ha voluto. Perché gli sembrava che lo condannavano e ristò alla testa di essere bandito.

Intervistatore: In paese cosa si diceva di questa cosa? Lei cosa si ricorda di quel periodo?

Che lui sparatoria di qua sparatoria di là e continuava questa discussione. Poi si è fatto la forza e continuò a fare quello che doveva fare. Però il popolo non lo molestava per nessun motivo, io quello che odio di più ha stato la giustizia.

Intervistatore: Perché?

Perché io all'età di 15 anni, lavoravo in un'azienda ci diciumu i pianu d'arance, è un terreno grandissimo ai tempi. In quest'azienda c'era uno del Tutto ed io era che lavorava in questa azienda ad annaffiare. Tutti i giorni e d'inverno sempre a lavorare. Ora ai tempi di sto Giuliano misero le pattuglie in campagna. Mettennu queste pattuglie, là c'è stata una pattuglia che è stata un mese a fare servizio. Ed io ragazzino innaffiavo dalla mattina fino alle 11. Poi c'era la riserva di acqua che la faceva andare e poi di pomeriggio di nuovo e facevo altre 3 ore di annaffiare. E questi carabinieri, c'era un brigadiere, chi stesuru un mese a fare servizio lì. Durante il giorno andavano girando per i fatti loro. Ora quando io finiva di distribuire l'acqua, venivano questi

carabinieri e mi dicevano*: Francesco? Che vole brigadiere? Ci vai in paese a comprare questo, questo e quest'altro*? Tannu non è che c'erano le strade di oggi, era una strada mulettiera per andare a venire. E continuò questa cosa tutto sto mese. Poi quando è finito il mese, questi carabinieri se ne sono andati, ora nel giorno in cui se ne sono andati, c'era io un altro zio mio e altri 8 ragazzi. Ai tempi io suonavo un mandolino. Quando se ne sono andati sti carabinieri, c'era un anziano che si chiamava Salvatore Giuliano pure, ma non lo hanno molestato mai perché ognuno si faceva i fatti suoi e già i carabinieri quelli della stazione conoscevano tutti uno per uno.

Intervistatore: Quindi i carabinieri lo sapevano che questo signore si chiamava Salvatore Giuliano ma che non era un bandito?

No. Chi c'entra ci nerrunu tanti. E così quando la sera finemmu di mangiare, io suonava e gli altri ragazzi che avevano gli animali e loro ballavano. Den den den e si divertivano. Arrivannu alla sera verso le 8 e 30 nel mese di ottobre.

Intervistatore: Ottobre di che anno?

Ottobre del 1948. Mentre ci divertiaumu, gli stessi carabinieri che erano stati tutto il mese là, a me mi conoscevano come a tutti gli altri. Ora a ottobre alle 8 e 30 c'è buio, e mentre eravamo lì che ci stavamo divertendo, eravamo tutti nella parte di dentro e c'era una stradella che scendeva e loro invece salivano verso dove eravamo noi altri. Arrivando proprio a punta di casa come diciamo noi, abbiamo sentito una raffica di mitra. Ttttttttttt: madonna mia, da che eravamo dentro siamo scappati per fora. E questi: *mani in alto mani in alto*. C'era questo mio zio, che era il più grande di tutti, noi eravamo tutti picciutteddi, lui aveva una cinquantina di anni. Mani in alto, mani in alto e mio zio disse: *e che è successo*? *Mani in alto chi è stato quello che è scappato con quel cavallo bianco di qua*? Dice mio zio: *noi non abbiamo visto né il cavallo bianco né quello nero*. *E se voi lo avete visto scappare perché non lo avete preso*? ci disse mio zio. *Ah faciti i spiritosi? Adesso appena venite in caserma ci facciamo i conti.* Mio zio ci disse Marionetta non ha paura dei tuoni? *Ah sì adesso appena arriviamo in caserma vediamo se non ha paura dei tuoni. Non volete dire chi è quello che è scappato con quel cavallo bianco*? E lui insisté: *ma se lo avete visto perché non lo prendevate*?

Così ci hanno radunato a tutti e ni miseru in via per venire qua in paese. e c'era la squadra con la ricetrasmittente: k1 a k2 rispondete. Rispondete siamo qua nella zona così e così, stiamo per raggiungere la strada provinciale verso Partinico. Ci raggiungiamo lì? E questi sempre a

chiedere: *chi è quello che è scappato*? E noi sempre a dire: *non abbiamo visto nessuno completamente*. E questo ancora a dire *appena arriviamo in caserma ci facciamo i conti.*

Questi ci hanno messo in fila e non è come oggi che ci sono strade…passavamo per la mulettiera e arrivammo fino alla strada provinciale questa di Partinico. Comu arrivamu nta sta strada provinciale c'erano tre camionette che venivano da Montelepre che ci hanno raggiunto lì. Ora che cosa gli hanno raccontato quelli che ci hanno preso a noi altri a quelli che hanno sceso non lo so. Si radunaru fra di loro chiacchieraru ci hanno messo nelle camionette e ci hanno portato qui a Montelepre in caserma. All'epoca di caserme ce n'erano un sacco. Tannu vinnuru soldati, alpini, carabinieri…. Pure chi cannuna vinniru tannu. C'era una cappella qui che ci dicevano a Monte d'oro, e l'hanno sdirrubata questi carabinieri e soldati.

In caserma ni miseru dentro una stanzetta così, a tutti e dieci. Ci hanno fatto sedere per terra e dopo un quarto d'ora che eravamo arrivati, cominciaru a chiamare uno per uno. U primu, u secunnu, u terzu, u quartu io e mio zio che si chiamava Giuliano era sposato con la sorella di mia madre.

Intervistatore: Ma lo zio era colui che si chiamava Salvatore Giuliano?

Sì, e siamo rimasti gli ultimi di tutti quelli che eravamo lì. E sentivo gridare. E io facevo a mio zio li senti come gridano e lui mi diceva non ti spaventare nipote mio. E io sentivo ahhhhhh mi stannu ammazzannu…e io ci dissi a mio zio pure per noi ci n'è ora.

Dopo che fineru che sentiva gridare, vinneru a prendere a me. E mi purtaru che c'era un terrazzo un camerino e una tavoletta a quest'altezza così, stretta in questo…e mi hanno messo a balanza metà che pendevo di qua e metà che pendevo di là. E cominciaru: pugni nta faccia, pugni nto pettu. *Devi dire chi è quello che è scappato…* ed io nessuno, non ho visto a nessuno e davano pugni. Infatti poi mi spaccaru tutti i gengivi ero pieno di sangue e davano pugni ma proprio alla perdizione.

Dopo che hanno visto che ci dicia sempre che non avevo visto a nessuno, finalmente poi mi levaru e mi purtaru nto terrazzu a sedermi e mi usciva tutto sto sangue che mi usciva dalle gengive dai pugni che mi detteru nta faccia. Comu mi sittaru nda annaru a prendere questo mio zio e u purtaru nto stissu postu unni era iu. E a stautru mischinu u sintia gridare: ahiiiiii *dove è andato quello che è scappato*? Ma se non c'era nessuno gli diceva mio zio e ci bruciaru i pedi a questo mio zio. Agli altri a chi ci misuru acqua e sale, insomma maneggiaru a tutti. Ora dopo che abbiamo rimasto io e questo zio mio, gli altri li avevano lasciati a tutti. Ni miseru a mia

arreti a questo mio zio di nuovo chi ni pigghiaru nta stanzetta e dopo una mezz'oretta che mi usciva sangue dappertutto forse hanno telefonato alla caserma centrale di Montelepre e lì forse c'era il brigadiere che conosceva tutti i paesani.

Intervistatore: Come si chiamava?

Mmm tannu c'era u maresciallu Calandra, e chistu che l'haiu to pizzu da lingua u Birgadiere Di Stefano ci diciumu. Infatti poi a questo lo hanno ucciso verso Corleone tannu. Picchi conosceva a tutti sto maresciallo Calandra e sto brigadiere i tinti e i boni.

Intervistatore: Ma lei mi ha detto che eravate una decina? Si ricorda qualche nome?

Ma ora di chisti saranno tutti morti. Uno si chiamava Palazzolo Mariano e Giuseppe che è ancora vivente, n'autru a cui ci desuru acqua e sale si chiamava Rizzo Salvatore, poi un altro Ettore il cognome non ci penso.

Intervistatore: Comunque questi erano tutti ragazzi? Non avevano niente a che fare con Giuliano?

Noooooo mancu per idea. E per questo che io li odio fino ad adesso a questi carabinieri per quello che mi hanno fatto passare.

Intervistatore: Ma lei ne parlò di questa cosa con suo padre quando tornò a casa?

Ca ciettu. Ora quando arrivò sto brigadiere e ha visto a me e a mio zio. Ittoi una voce e disse: *porco di zio cosa avete combinato*? *Prima di fare questo magistero perché non telefonavate*? Endocu si miseru a gridare fra di loro. E così ho sentito dire a questo carabiniere perché non siete venuti a chiamarmi, così io venivo e vedevo. Così quando questi carabinieri finirono di parlare tra di loro, è entrato mi ha preso in braccio e mi purtoi nto bagno e comincioi a levarmi un po' di sangue e poi mi purtoi a casa.

Quando mi portò a casa era mezzanotte passata e mio padre non poteva immaginare mai di poter rentrare io. Bussai a casa e scinniu mio padre. Aprì la porta e visti quello che aveva. Mio padre disse al carabiniere: io da quando sono nato non ho mai toccato ai miei figli con un dito e voi lo stavate ammazzando? E poi l'indomani ci fu quello che ci fu perché mio padre poi voleva fare la denunzia, poi siccome c'era il capitano ed il maggiore e il dottore Filingeri.

Intervistatore: Questo Filingeri era nel partito Democratico socialista dopo. Questo si chiama Filangeri.

E mio padre quindi voleva fare la denunzia, e si sono messi tutti d'accordo e la cosa fu sepolta e finiu. Abbiamo passato tutti questo passaggio poi nei tempi eravamo privi di andare a buscarci un pezzu di pane perché appena uscivamo subito posto di blocco. Dopo una camminata tanta ci radunavano e ci portavano in caserma e sempre le solite storie.

Intervistatore: Quindi capitava spesso?

Quasi tutti i giorni.

Intervistatore: Ma in paese cosa si diceva di Giuliano?

Nto paesi che si diceva lui con la giustizia poi se la vedeva.

Intervistatore: Ma in paese veniva ogni tanto?

Ca cettu che veniva.

Intervistatore: Però quello che dico è quando si sentiva in paese dire che veniva ammazzato qualcuno, cosa si diceva qui? Per esempio lei ne ha mai parlato mai con suo padre della storia di Giuliano?

Queste cose che accadevano erano quelli che facevano gli spioni a lui, ma poi gli altri non toccava a nessuno.

Intervistatore: Solo gli spioni?

Solo gli spioni, quelli che ci facevano la spia. Questo si sentiva dire che Giuliano li toglieva dalla circolazione.

Intervistatore: Però dico, lei quando era a casa con i suoi genitori parlavate di Giuliano?

No. Non ci interessava proprio di parlare perché tannu uno partiva la mattina e tornava la sera.

Intervistatore: Però dico giustamente che tornando la sera alle 18 perché poi c'era il coprifuoco di qualcosa parlavate la sera a cena?

Intervistatore: Si parlava sempre della giustizia di quello che facevano e di come martoriavano il popolo ma di lui completamente.

Intervistatore: Lei ha mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

L'ho sentito accussì.

Intervistatore: Cosa è accaduto?

Non lo so. Ho sentito dire che ci fu questa sparatoria, ci furunu sti morti, e dicevano Giuliano, Giuliano, fu iddu non fu iddu.

Intervistatore: E altri episodi della storia di Giuliano, lei se li ricorda?

Ma della storia di Giuliano quello che ti posso dire è sempre il trattamento della giustizia. Io verso la banda Giuliano non posso dire nulla perché non ci molestavano. Quelli che ci molestavano erano soltanto la giustizia come quando una volta hanno cordonato tutto il paese e cominciarunu a prendere, malati, vecchi, giovani, attaccati con le corde peggio degli eremiti e portati tutti in piazza Flora. Questo giorno stava succedennu u sapi iddu che stava succedennu.

Intervistatore: Se lo ricorda questo giorno? La data? Prima o dopo di Portella?

Prima. Ni puttaru tutti e vulevano sapiri di Giuliano. Ma ognuno che doveva fare.

Intervistatore: Ma senta lei invece con la sua famiglia ne ha mai parlato di queste cose?

Una volta tanto. L'altro giorno ci cuntava questa discussione.

Intervistatore: Questo aneddoto lo ha mai raccontato a sua figlia?

L'altra volta sì.

Intervistatore: Lei invece ha nipoti?

Certo.

Intervistatore: Ha mia raccontato questa cosa ai suoi nipoti? Sono curiosi sulla storia di Giuliano?

No mai.

Intervistatore: Ha mai visto qualche film su Giuliano? O ha letto qualche libro?

No per queste cose sono troppo scarso.

Intervistatore: Non si ricorda di un film su Giuliano?

No niente.

Intervistatore: Nemmeno il film di Francesco Rosi?

No. Le dico una cosa: di queste cose eravamo piccoli e quando tornavamo eravamo stanchi.

Intervistatore: Dove andava a lavorare?

Nte muntagni, nta marina. Nelle zone verso Partinico

Intervistatore: Verso Sàgana non ci andava mai?

Sì certo.

Intervistatore: E quindi nel 1961 quando è stato girato il film lo ha visto?

No niente. Non mi interessava perché io lavoravo sempre. Sentivo stanno girando il film su Giuliano ma non è che mi interessava andare a vedere.

Intervistatore: Ultima domanda ha mai sentito qualche cantastorie che narrava la storia di Giuliano?

Ca si sentiva nto paisi.

Intervistatore: Cantastorie?

Sì cantavano.

Intervistatore: Si ricorda qualche nome? Che venivano qui dal vivo?

Sì ogni tanto. Però non sono mai stato curioso.

Intervistatore: Però dico non ha mai avuto dischi?

No.

Intervistatore: Ma lei cosa pensa di Giuliano?

Io pensare per me è quello che è stata una persona che è cascata in disgrazia e ha fatto quello che ha fatto.

Intervistatore: E com'è finita?

Come si è sentito dire che lo hanno portato a Castelvetrano.

Intervistatore: E qui si è sparsa la voce che lo hanno ucciso?

Ca certo.

Intervistatore: E la gente cosa pensava?

Non lo so.

Intervistatore: Ma lei lo sa come è stato ucciso?

Mica lo posso sapere. Si diceva solo che era stato ucciso a Castelvetrano.

Intervistatore: E invece suo padre ha avuto qualche problema con la giustizia?

Mio padre mai. Noi siamo stati sempre pulitissimi.

Moglie: io sono Candela e avevamo un cugino che si chiamava Candela ed era bandito. E i miei fratelli che non c'entravano nulla cu questo cugino erano sempre inquietati. A mio padre e a un mio fratello per tre mesi li hanno portati in carcere senza avere niente a che fare. Tutti gli altri cugini che non si chiamavano Candela non gli facevano nulla.

La giustizia non so quante ingiustizie hanno fatto.

Intervistatore: E lei li conosceva tutti questi ragazzi che poi sono diventati banditi?

Certo che li conoscevo. Io ho un fratello che lo avevano chiamato pure per partecipare.

Intervistatore: Come si chiama?

Mario Purpura. Invece mio padre appena lo ha saputo gli ha fatto cambiare idea.

Intervistatore: Ma chi è andato a cercarlo?

Un certo Francesco Abate che era in questa banda. Infatti quando ci fu una sparatoria qui in paese nel mese di dicembre non mi ricordo l'anno ca fu la vigilia di Natale.

Intervistatore: Del 1945?

Nel periodo del banditismo. Infatti mio fratello per andare a prendere sto frumento e siamo sempre là c'era tutto il paese bloccato ed era andato per prendere la farina pi fari i spinci. E invece di portare la farina si puttaru al carcere dei minorenni. E sono rimasti 45 giorni.

Ai tempi di carnevale mi ricordo che i banditi scendevano venivano a ballare.

Intervistatore: Quindi si sentivano delle sparatorie qui in paese?

Certo che si sentivano.

Intervistatore: E questo suo cugino Candela Rosario. Veniva ogni tanto a trovare sua madre?

Sì certo.

Una volta mi trovavo in campagna nel mio terreno in contrada Cavalli sotto Giardinello e passavano questo Cucinella Terranova. Si sono fermati e avevano il binocolo e guardavano la caserma. E dicevano tra di loro: guarda ce ne sono due nel balcone.

Intervistatore: Ogni tanto sentivate qualche sparo?

Sì certo sempre.

Un'altra volta mi trovavo a Sàgana, come hai detto prima. Una volta era tutto pieno di lotti e mi trovavo lì per seminare. Ero vicino le case nuove. Ai tempi non è che c'era il trattore, c'era u zappuni e tannu dovevamo fare u maisi cioè dovevamo preparare la terra con lo zappuni. Un giorno mi trovavo lì e di fronte lo chiamano u Calcerame e lì un giorno ci fu una sparatoria. Quel giorno hanno ucciso un carabiniere di Montelepre. Quindi queste sparatorie si sentivano sempre.

Certe volte gli facevano la spia e succedevano queste sparatorie.

Intervistatore: E quel famoso episodio in cui Giuliano scese in paese e di fronte al barbiere uccise al boss Fleres, se la ricorda questa cosa?

Questo lo hanno ucciso proprio davanti alla porta. Però non mi ricordo di preciso. Non è come oggi che i ragazzi sono belli schiffarati una volta si lavorava sempre. Si partiva la mattina a piedi e si tornava dopo un giorno di lavoro.

Io una volta mi trovavo a villa Grazia di Carini a fare potatura con i miei colleghi monteleprini. Un certo Rizzuto Salvatore di Palermo vinni a vedere quello che facevamo, perciò viene questa persona e mi dice: *Buongiorno, Buongiorno che si dice*? *Di dove siete*? E noi: *di Montelepre*. Eravamo 5. *Lo conoscete a Nino Purpura e Giuseppe Mazzola*? Loro erano nella banda.

Intervistatore: Questo Nino Purpura le veniva cugino?

No. Di Purpura ce ne siamo un sacco. E questo era favoreggiatore diciamo noi altri. Chistu Mazzola era favoreggiatore pure e chistu ni diceva li conoscete? E noi ca cettu semu nta stissa strada.

Ca dice questo io ho fatto servizio a Montelepre che ero Maresciallo in congedo. C'era un cugino mio che è morto l'altro giorno, e ci disse a questo Maresciallo: *bravo mi compiaccio di quello che avete fatto a Montelepre*.

E caro mio cosa volete non eravamo noi che avevamo carta bianca… Ci dicevano quello che dovevamo fare, e massacravamo le persone. Capisti? Avevano carta bianca e ci trattavano peggio degli animali. Ma finemula va. Chi mi portava all'età di 15 anni ad essere martoriato così senza mangiare e niente. Attaccati tutti come gli animali e portati in piazza.

A quei tempi si rimaneva in campagna e suo padre chianava e scendeva con una mula e c'erano i famigliari che rimanevano in campgna e ci purtavnu u pani per mangiare all'indomani. Alle volte incontravano i carabinieri e volevano sapere questo pane a chi lo si portava. Ci pariva che lo portavano ai banditi.

Famiglia VI: intervista II generazione.

Intervistatore: Lei conosce la storia di Salvatore Giuliano?

Più o meno. Qualcosa.

Intervistatore: Chi era Salvatore Giuliano?

Era un bandito di Montelepre.

Intervistatore: Di che periodo?

Periodo aspetta che sono 70 anni fa. Il dopo guerra.

Intervistatore: Cosa sa e cosa pensa di Giuliano?

Allora io devo dire da ragazzina, Giuliano era come se fosse un mito perché sentendo parlare le persone, ma tutt'ora i miei coetanei lo vedono come il salvatore di Montelepre.

Intervistatore: Come si è fatta questa idea? Parlando con le amiche?

Vabbè da quando eravamo ragazzine. Montelepre è stato sempre il paese di Giuliano, quello che toglieva ai ricchi per dare ai poveri. Insomma quello che aiutava la gente.

Intervistatore: Lei che cosa sa della storia di Giuliano?

Crescendo poi, tra i racconti di mio padre e il fatto che frequentava qui casa dei miei fgenitori la signora Pisciotta Rosalia. Ha frequentato questa casa e lei non lo vedeva di buon occhio Giuliano.

Intervistatore: E lei ha mai parlato con la signora Pisciotta?

Con la signora sì.

Intervistatore: E che cosa raccontava?

Vuole sapere quello che pensava la signora Pisciotta?

Intervistatore: Quello che vuole signora.

In poche parole era: “nu curnutu di Totò Giuliano”.

Intervistatore: Quindi il traditore era Giuliano?

Sì. Perché ha tradito il fratello. E quindi poi insomma dai film, da fonti.

Intervistatore: Si ricorda di qualche episodio raccontato dai suoi genitori?

Allora la cosa che mi è rimasta impressa, e che comunque c’entra il periodo del dopo guerra, è quello che mi raccontava mio padre che da ragazzino andava in campagna con suo zio che si chiamava per l’appunto Giuliano, e l’hanno preso perché aveva lo stesso cognome di Giuliano e l’hanno messo dentro. Gli davano delle botte e questa cosa l’ha particolarmente toccato. Pensavano che ci fosse una sorta di parentela con Salvatore Giuliano.

Intervistatore: E questi racconti come avvenivano? Eravate qui a cena?

Allora, come nascevano non mi ricordo, però sono sicura che mio padre ogni tanto raccontava queste cose.

Intervistatore: Quindi principalmente questa storia dei problemi con la giustizia?

Sì. Poi non ricordo di altri ricordi. Poi certo leggendo di Portella.

Intervistatore: Quindi lei com’è venuta a conoscenza di Portella?

Vedendo il film.

Intervistatore: Quale film?

Salvatore Giuliano di Francesco Rosi.

Intervistatore: Lei ha visto il film giusto?

Ma guardi le parlo di tanti anni fa. Non ricordo benissimo però insomma qualcosa sì.

Intervistatore: E che cosa è accaduto a Portella se lo ricorda?

C’era la festa dei lavoratori il primo maggio e stavano appunto festeggiando i lavoratori e se non ricordo male c’era il partito comunista che aveva vinto in quel periodo, e quindi stavano festeggiando pure questo. C’erano sindacati questo e quell’altro e poi ci fu la sparatoria della banda di Giuliano e hanno fatto delle vittime.

Intervistatore: Si ricorda più o meno il numero delle vittime?

Mi ricordo 27. So che c'erano anche dei bambini.

Intervistatore: Mi colpisce questa cosa di Rosalia Pisciotta che era la sorella Di Gaspare. Quindi lei sosteneva che il tradito era il fratello. Ma lei si ricorda com'è finita la storia di Giuliano?

È stato ammazzato a Castelvetrano.

Intervistatore: Se lo ricorda come?

Francamente no.

Intervistatore: Non ha mai chiesto a Pisciotta?

No. La signora raccontava quello che voleva raccontare.

Intervistatore: Quindi questa signora, veniva qui e si parlava insieme?

Sì era di casa e si parlava spesso. Mi ricordo che aveva dei giornali di allora.

Intervistatore: E questa signora cosa sosteneva di preciso?

Era molto… con le sue parole diretta.

Intervistatore: Raccontava con molta partecipazione?

Sì certo. Le è morto il fratello a cui era molto attaccata.

Intervistatore: E lei ha mai raccontato qualche episodio?

Raccontava appunto che si nascondeva, di quando andavano a cercarlo. Mi sembra che aveva una botola dentro casa sua e lo nascondevano là.

Intervistatore: Quindi questo era vero?

Sì.

Intervistatore: E poi una volta preso non le ha mai raccontato la questione del 1954 quando lui era in prigione ed è morto?

No mai.

Intervistatore: Ci credeva a questa storia?

Non siamo arrivate a queste cose.

Intervistatore: E senta lei ha mai parlato di Salvatore Giuliano a suo figlio?

Gliene parla tanto mio marito. Lui è molto dubbioso e quindi è lui quello che gliene parla.

Intervistatore: Comunque suo figlio è al corrente. Quanti anni ha?

13.

Intervistatore: Piccolino però già comincia a farsi un'idea.

Sì anche perché l'anno scorso lo abbiamo portato a Portella per il primo maggio nel 2016.

Intervistatore: E lui è interessato?

Qualche domanda la fa a suo padre. Però non c'è tutta questa curiosità. Nel senso che se c'è qualche famigliare che ne parla in casa che prende l'argomento sì.

Intervistatore: E lei che idea si è fatta di questa storia? Come mai ancora oggi ne parliamo?

Io la mia idea è che fa tanta rabbia per quello che ha combinato. Ha messo del marcio in paese come se fosse il paese del bandito Giuliano e non è tanto bello. Però che dire, aspettiamo perché c'è chi dice che ci sarà la verità.

Tannu si aveva paura a dire che eravamo di Montelepre: a talia u paisi di Giuliano.

Famiglia VI: intervista III generazione.

Intervistatore: Conosci la storia di Salvatore Giuliano?

Diciamo di sì.

Intervistatore: Allora chi era?

Un bandito.

Intervistatore: Di dove?

Di Montelepre.

Intervistatore: Sai in che periodo?

Seconda guerra mondiale.

Intervistatore: E quindi che cosa hai sentito dire di Giuliano? Quello che sai. Conosci un po' la sua storia? Com'è diventato bandito?

Non lo so.

Intervistatore: La sua storia per esempio com'è morto? Perché ancora oggi si parla di Giuliano lo sai? Per esempio hai mai visto qualche film? O hai mai letto qualche libro, oppure a scuola ne avete mai parlato?

Sì ma non ricordo.

Intervistatore: A scuola ne avete parlato?

Alle elementari.

Intervistatore: La maestra come si chiamava?

Rosaria Florio.

Intervistatore: Hai mai sentito parlare di Portella della Ginestra?

Sì. La banda Giuliano ha ucciso 11 persone.

Intervistatore: Come ne sei venuto a conoscenza?

Me ne hanno parlato i miei genitori.

Intervistatore: Quindi ogni tanto ne avete parlato in famiglia. E cosa ti hanno raccontato?

Non me lo ricordo.

Intervistatore: Ma è stato tanto tempo fa?

Da poco no.

Intervistatore: Quindi com'è nata questa cosa? È venuta fuori perché hai chiesto loro qualcosa oppure spontaneamente?

Non lo so.

Intervistatore: I tuoi nonni invece ne hai parlato con loro? Ti hai mai raccontato tuo nonno qualche aneddoto che tra l'altro sono tantissimi?

No niente.

Intervista al Cantastorie Nino Racco:

Presentazione del mio lavoro non messa su carta.

Tanti spettacoli su Giuliano. Ce n'è anche uno di Carmelo Bene che io però non ho mai visto.

Intervistatore: Quindi lei è un Cantastorie giusto?

Ma io guarda vengo dal teatro. Hai visto oggi che la mia è una formazione molto attoriale e mi sono avvicinato al cantastorie perché ero interessato a questa efficacia comunicativa. Questa efficacia della comunicazione.

Intervistatore: A lei quando è venuta in mente l'idea di studiare, se possiamo utlizzare questo termine, il personaggio di Giuliano? Cioè il primo spettacolo quando è andato in onda?

Il primo spettacolo che io feci in chiave cantastoriale, fu proprio la storia di Salvatore Giuliano nel 1989 ma quando io feci Giuliano, non è che ero proprio interamente interessato alla storia di Salvatore Giuliano, in un primo momento. In un primo momento a me interessava la figura del cantastorie. D'accordo?

Intervistatore: Giuliano o qualcun altro per lei andava bene?

Sì. Poi è chiaro che studiando la storia di Giuliano, mi sono reso conto delle implicazioni di natura politica che c'erano attorno a questa storia e quindi veniva risvegliato il mio passato politico. Praticamente tieni conto che io ho fatto il 1977 e che all'epoca avevo 17 anni. Appena c'è stata la diaspora del movimento sai '78, '79, è un movimento che ha avuta breve durata, tutti sono andati via: chi è stato arrestato, poi Aldo Moro che ha dato una svolta veramente fortissima al movimento. Quindi il '79 ci sono stati parecchi arresti tra gli operai come tu sai, molte persone sono andate all'estero, poi c'è stata il cosiddetto allontanamento dalla politica.

E quindi io mi sono avvicinato al teatro per questo motivo qui.

Intervistatore: Ma come mai nel 1989? Cosa l'aveva colpita? Forse l'87 l'uscita del film di Cimino?

No. Una cosa anagrafica personale che praticamente nel '85 mi laureo in Filosofia, nel '86 e '87 faccio una scuola di teatro che dura due anni, e il mio maestro quando finimmo questa scuola mi suggerì di fare uno studio sui Cantastorie: fai uno studio sui Cantastorie perché tu come meridionale potresti trovare qualcosa di specifico. Quindi il mio avvicinamento è stato

per i Cantastorie. Poi non appena ho toccato Giuliano di nuovo è stato stimolato il mio passato politico. Perché in Giuliano ci sono i rapporti con la sinistra, la strage di Portella della Ginestra, il ruolo degli americani.

Intervistatore: Il testo dello spettacolo lo ha scritto lei?

Il testo è un montaggio tra Orazio Strano, Ciccio Busacca, Ignazio Buttitta e alcune piccole cose che ho scritto io per lo più cose teatrali di raccordo che mi servivano per fare da laccio.

Intervistatore: A me è sembrato prevalentemente Ciccio Busacca?

Sì.

Intervistatore: Soprattutto l'attacco no: vogghiu cantariiiiii. Però ho analizzato che lo spettacolo che ha fatto su Salvatore Giuliano, lei ne ha fatti diversi, era sempre lo stesso oppure ogni tanto modificava qualcosa?

Il telaio centrale è sempre lo stesso.

Intervistatore: A volte però ho visto che il ritmo cambiava, ma forse mi sbaglio? Perché ho visto che di Busacca ha preso il testo ma non il ritmo, e che quindi cambia parecchio rispetto ai cantastorie tradizionali?

Sì ti posso subito dire, non so se questo ti interessa, che diciamo io venendo dal teatro cioè dalla mia formazione teatrale, ad un certo punto mi piacevano molto i cantastorie da un punto di vista drammaturgico. La cosa che, a proposito della tua tesi, mi piacevano molto da un punto di vista drammaturgico, però quindi da un punto di vista dei testi perché c'era dentro tutto il romanticismo, la passione… io invece venendo da un certa scuola teatrale ho lavorato molto sul contro ritmo, sul sincopato e su giochi di tensione, variazione di ritmo, tutte queste cose tecniche che hanno un po' secondo me hanno rinnovato la comunicazione teatrale cantastoriale che era fondata invece sul ritmo, sul verso baciato, insomma su tutte queste cose qua che potevano andare fino ad un certo punto della comunicazione.

Ti volevo dire subito una cosa Marco giusto? L'esperienza straordinaria che io ho fatto con il cantastorie, visto che a te interessa l'aspetto mediatico, è che non appena io sono andato nella piazza a recitare, il popolo, l'ethnos, ha subito riconosciuto quella figura. Mentre quando tu arrivavi prima come attore, prima di cominciare a recitare per esempio Dante, si avvicinavano, c'era una curiosità ma non c'era un'empatia, c'era una curiosità distaccata. Non appena io ho impersonato il cantastorie loro lo hanno riconosciuto subito.

Intervistatore: Ma anche dal punto di vista visivo? Cioè lei metteva il cartellone?

No questo no. Perché venendo dal teatro questa era una cosa che non mi interessava.

Intervistatore: E questo spettacolo lei lo ripropone ancora?

Sì. La storia di Giuliano sì.

Intervistatore: L'ultimo quando lo ha fatto?

Intervistatore: Secondo lei qual è il ruolo del cantastorie? Mi spiego meglio. È giusto che il Cantastorie racconti aneddoti di personaggi che hanno avuto problemi con la giustizia?

Sì assolutamente sì in maniera rinnovata da un punto di vista critico. Per esempio far sapere attraverso... Io ci credo nel rinnovamento. Anche per il mezzo tecnologico che può essere usato. Sì il cartellone è una bella cosa ma poi c'è la tecnologia oggi, le proiezioni, la possibilità di lavorare con le diapositive.

Intervistatore: Quindi comunque il ruolo del cantastorie qual è? Per esempio quando lei racconta una storia come quella di oggi. Qual è l'obiettivo?

Secondo me è quello di riuscire di mettere in campo quanti più punti di vista possibili. Magari ci può anche essere un tuo punto di vista, per esempio se tu sei un simpatizzante del ribellismo è giusto perché in scena giochi anche tu, però da un punto di vista così dell'alchimia ci dev'essere il peso giusto per questa cosa qua. Poi devi cercare di mettere in campo i diversi punti di vista. Cioè il fatto che lo storico Casarrubea ha fatto una ricerca che esiste il comitato delle vittime di Portella della Ginestra, ecco queste cose un cantastorie dell'epoca moderna potrebbe dire perché i cantastorie classici non lo dissero.

Intervistatore: Però quello che le chiedo è: non essendoci una verità ufficiale giuridica e anche storiografica, si è creata questa idea di un bandito Robin Hood. La mia tesi è che questa opinione che si è diffusa nel tempo, si sia caratterizzata proprio dal lavoro dei cantastorie che nei loro testi scrivevano alcune cose e tralasciavano delle altre. Quindi gli episodi che sono stati selezionati tendono a dare un'immagine mitizzata del personaggio, che hanno fatto breccia sull'opinione popolare, costruendo quest'immagine di Robin Hood. Lei come la vede questa cosa? Quindi non è un pericolo che il lavoro del cantastorie si sia un po' sostituito a quello della magistratura?

Io secondo me ancora oggi il cantastorie che ha gli strumenti, culturali, intellettuali e anche i mezzi tecnologici per informarsi dovrebbe cercare di mettere all'interno del racconto quanti più

punti di vista possibili. Mettere in campo una storia dialettica. Si vedono i lati positivi di Giuliano che per me possono essere per esempio il discorso del ribelle.

Intervistatore: Secondo me il cantastorie ha avuto un ruolo chiave nella creazione del mito Giuliano.

Forse il cantastorie è andato ad occupare un vuoto che si è creato naturalmente perché questa proiezione da parte del popolo nei confronti di alcune figure ribelli, leader, c'è sempre nei cantastorie. Tra l'altro vivevano di questo lavoro. C'è una storia analoga anche in Calabria con il brigante Musolino che è stato utilizzato dalla 'ndrangheta.

Il testo di riferimento per tutti è quello di Buttitta che volendo o no è quello con cui bisogna confrontarsi. Su quel lavoro ha influenzato anche la sinistra italiana. Tutto il discorso su Portella, il rapporto di Giuliano con il separatismo.

Io comunque il cantastorie dei tempi moderni lo vedo così, capace di mettere in campo questo crogiuolo in cui si vedono i diversi punti di vista.

Intervistatore: E gliela chiedono ancora questa storia di Giuliano?

Sì assolutamente. La vogliono sentire.

Intervistatore: Come mai secondo lei questo personaggio è ancora presente dopo 70 anni? Perché nella Sicilia del dopo guerra c'erano almeno quaranta bande, eppure solo Giuliano è emerso così nella letteratura.

Ma secondo me la morte così strana ha influito. Poi sai anche l'articolo di Besozzi quello fu un capolavoro nella storia del giornalismo italiano.

Intervistatore: Giuliano tra l'altro si concepiva come un personaggio da cantastorie?

Sì ha alimentato è consapevole. C'erano tutti gli ingredienti. D'altre parte le telecamere andavano da lui. Sembra Mussolini quasi nel video di Rizza e Meldolesi. Poi anche le interviste che gli vengono fatte.

Famiglia VII: Testimoni I generazione.

Intervistatore: Voi conoscete la storia di Salvatore Giuliano?

Moglie: Lui sì bene.

Era un bravo ragazzo. Purtroppo ha preso questa strada però…

Intervistatore: E com'è accaduta questa cosa?

I carabinieri lo hanno fermato e lui scappò.

Intervistatore: Sì però che cosa stava facendo?

Ma niente portava il frumento.

Intervistatore: E invece lei signora se la ricorda la storia di Giuliano?

Moglie: No io niente sacciu. Stava sempre ritirata.

Intervistatore: Sì però sa chi era?

Un bandito.

Intervistatore: Ve lo ricordate il periodo del dopo guerra quello del 1945. Com'era la situazione qui a Montelepre?

Eravamo sfollati. Comunque per me era un bravo ragazzo e fu obbligato.

Intervistatore: Obbligato a fare che cosa?

A fare quella vita. A uccidere il carabiniere.

Intervistatore: Ma lei è parente con Salvatore Giuliano?

Sì.

Intervistatore: E quindi quando eravate qui in famiglia avete mai parlato della storia di Giuliano?

Moglie: No mai.

Era sempre mio nipote.

Intervistatore: Ma che cosa si diceva qui in giro?

Si diceva che era un bravo ragazzo che fu forzato.

Intervistatore: Ma lei si ricorda qualche episodio di quel periodo?

Lui quando sparò al carabiniere, poi lo chiamarono per costituirsi ma non ci andò.

Intervistatore: Sì però quando lui stava tra le montagne, scendeva di tanto in tanto?

Sì sempre in giro era però la gente non lo tradiva. Era bravo veramente.

Intervistatore: Quindi qui i contadini lo proteggevano?

Lo proteggevano tutti in generale. Sì comportava bene con le persone.

Intervistatore: Però dico lei si ricorda di qualche episodio di quando lui è venuto qui?

Sì una volta vinni qui che ero qua sotto e abbiamo parlato del più e del meno e mi diceva proprio questo che era stato forzato. Era contrario a quello che faceva. Lo faceva perché era obbligato.

Intervistatore: E lui è venuto così per parlare un pochettino?

Ma lui sempre in giro era.

Intervistatore: Si faceva vedere in paese?

Non aveva paura dei paesani. Solo dei carabinieri. Perché non faceva male a nessuno.

Intervistatore: Però ha ucciso un po' di carabinieri?

Per sbaglio. Perché lui sparava per ferirli ma a volte…

Intervistatore: Ma lei ne hai mai parlato con i suoi figli di Giuliano?

Tutto il paese sapeva quello che faceva.

Intervistatore: Sì però dico in famiglia avete mai raccontato qualcosa?

Lui quando mi veniva a trovare si sedeva, chiacchieravamo e se ne andava.

Intervistatore: E i suoi figli erano già nati in quel periodo?

Sì. Ma erano piccolini.

Intervistatore: Però dico avrà raccontato qualcosa ai suoi figli?

Sì ma tutto il paese lo sapeva quello che faceva e non faceva male a nessuno.

Intervistatore: E sua sorella Mariannina veniva ogni tanto qui?

Andavamo in paese noi. Ma non eravamo così intimi. Perché io ero contrario a questa vita che faceva lui.

Moglie: A noi non ci piaceva sta cosa.

Intervistatore: E i suoi nipoti quando erano più piccoli hanno mai chiesto di Giuliano?

Non ci interessava.

Intervistatore: E senta lei sa cos'è Portella della Ginestra?

Ne ho sentito parlare. Cose comuniste.

Intervistatore: E cosa è successo?

Ci fu una sparatoria.

Intervistatore: E senta lei ha mai ascoltato qualche cantastorie, ha qualche disco sulla storia di Giuliano?

No niente. Ma ripeto lui era bandito ma noi stavamo alla lontana perché a me non piaceva sta cosa.

Intervistatore: I carabinieri venivano ogni tanto qui?

Sempre venivano a cercarlo. Sì però si conoscevano. Perché i carabinieri del paese si spaventavano di lui. Ma era una brava persona.

Famiglia VII intervista: Intervista II generazione.

Intervistatore: Lei la conosce la storia di Salvatore Giuliano?

Sì ovviamente per quello che posso avere visto, letto, sentito, attraverso i film ecc. qualcosa raccontato da mio nonno da mio padre.

Intervistatore: Quindi chi era Salvatore Giuliano?

Per me Giuliano era uno che è stato coinvolto in qualcosa che è diventata più grossa di lui. Nel senso che lui non è che si propone bandito perché vuole fare qualcosa perché quella è la sua idea. Lui non si è svegliato e ha detto vabbè domani faccio il bandito. Si è ritrovato tutto ad un tratto in questa cosa che lui per vivere nel secondo dopo guerra cercava di… era qualcosa di illegale perché era il contrabbando del grano. Però lui andava qui nei paesi di San Giuseppe Jato da quelle parti a prendere del grano. Diciamo che sostanzialmente non era un reato grave come spacciare droga.

Intervistatore: Anche perché se ho capito bene un po' tutti facevano quello?

Sì per vivere. Si andava lì praticamente si raccoglieva e poi lo si vendeva nel cosiddetto mercato nero. Non è che lui fosse mischiato con la mala vita, con la mafia, o con quelle organizzazioni criminose, lui era un ragazzo normale che cercava di vivere normale a vent'anni. Certamente non è una cosa che fanno tutti, cioè quella di camminare armati, certo in quel periodo era un po' giustificato. Però certo attenzione se uno si prende una pistola vuol dire che comunque ha l'idea di poterla usare. Quando l'hanno fermato i carabinieri, lui ha cercato di convincerli a non portarlo in caserma a fargli la multa, il verbale, ma comunque a lasciar correre. Lui voleva lasciargli il carico, però questo non è stato possibile. A quel punto lui ha sparato e da lì in poi… questo per dire che è uno che si è trovato in mezzo.

Intervistatore: Ora lei mi ha detto che molte cose le sa perché le ha sentite da suo padre e da suo nonno. Si ricorda qualcosa?

Sì io ricordo un aneddoto che raccontava mio padre di quella volta che Giuliano ha voluto organizzare una festa e mio nonno avendo questa casa disse facciamola qua. E quindi c'erano in questa casa tutti i suoi invitati, stavano arrostendo carne ecc… e come vede qui siamo nel cucuzzolo di una collina, tutto attorno era pieno dei banditi di Giuliano che facevano da guardia perché nelle colline di fronte c'erano i carabinieri che guardavano. Quindi in sostanza si osservavano a vicenda.

Intervistatore: La festa proprio qui?

Sì in questo spiazzale.

Intervistatore: E si ricorda il periodo?

Io non c'ero. Me lo raccontavano loro e dicevano che mia nonna era spaventata che non voleva mentre mio nonno disse che non sarebbe accaduto nulla. A me questa cosa è rimasta impressa perché nonostante fosse ricercato lui stava organizzando una festa. E quindi se ne stava tra virgolette fregando.

Padre: Lui con i carabinieri era in buoni rapporti.

Solo che a qualche carabiniere poverino lo ha ammazzato pure.

Intervistatore: L'altro giorno mi diceva una cosa che poi effettivamente ho trovato conferma in un articolo di giornale. Cioè di Giuliano grande giocatore di biliardo giusto?

Sì. Questa cosa me la raccontava mio padre. Voi giocavate a bazzica, a biliardo insieme a Giuliano? E com'era bravo lui?

Padre: Sì al biliardo qui a Montelepre.

Lui mi ha raccontato che quando avevano questo rapporto di cugini, si ritrovavano spesso a giocare anche a soldi. Ovviamente non tanto però insomma un pochino sì.

Intervistatore: Altri ricordi invece di suo nonno? Raccontava qualcosa quand'era piccolo?

Si ricordo un altro fatto particolare. Questo terreno all'esterno era dell'altro fratello di mio nonno Pietrino e praticamente qui dove abbiamo parcheggiato la macchina per andare alla vasca dell'acqua c'è un viottolo. E i due fratelli si sono litigati e un fratello ha fatto un muro proprio a dieci metri da dove siamo noi. Questo ha fatto un muro in pietra a secco. Praticamente la strada questa di qua, non c'era e mio nonno non poteva andare dove c'è la vasca che si accumulava e gli cadeva in giardino. Questa cosa lo ha messo in crisi perché non poteva annaffiare qui il giardino. Siccome quel fratello era molto più vicino a Giuliano di quanto lo fosse mio nonno, Giuliano lo appoggiò e gli disse ok puoi costruire il muro. Mio nonno invece questa cosa non la digerì e lo ha invitato. Si sono incontrati qui sotto, sempre in questo giardino. Giuliano aveva il suo impermeabile bianco, questa cosa me la raccontava mio nonno. Mio nonno che era un tipo non tanto tranquillo, non si faceva mettere i piedi addosso da nessuno, nonostante Giuliano fosse armato e fosse Giuliano lui lo ha schiaffeggiato.

Questa è una cosa che forse in giro non sa nessuno. Mio padre gli diede uno schiaffo e gli disse: *stu cosu chi ha i sutta ti fa parrari ma tu stai ragionando in questo momento che io non posso andare all'acqua perché chiddu ci misi u muru*.

Questa cosa mi ha stupito perché sapendo che Giuliano era qualcuno che incuteva terrore, era comunque uno che non ci pensava a prendere la pistola, iddu ci desi nu scuppuluni a so niputi. Giuliano non ha reagito e gli ha fatto togliere il muro.

Intervistatore: Allora ma questa cosa dell'impermeabile bianco, nessuno è riuscito a spiegarmela cioè da dov'è nata questa cosa?

Ah non lo so.

Intervistatore: E invece una cosa importante: queste cose le ha mai raccontate ai suoi figli?

Diciamo che ne abbiamo parlato poco. Non è stato mai un argomento vero e proprio.

Intervistatore: Ma sono stati mai curiosi? Hanno fatto delle domande?

La curiosità l'hanno tolta un poco i film, e tutte queste cose documentarie che spesso si vedono. Sia il film di Rosi, sia *Il Siciliano* che è molto più romanzato, e comunque questi film ti danno l'idea e quindi loro, così come io attraverso i film e qualche aneddoto raccontato da loro ma soprattutto attraverso il film.

Intervistatore: E invece mai avete sentito dei cantastorie che narravano la storia di Giuliano?

Io una volta mi pare di averlo visto però non parlava di Giuliano.

Intervistatore: Non ha avuto per esempio mai un disco di Orazio Strano, Turi Bella?

No. A Palermo una volta ho visto a teatro della Verdura una rappresentazione teatrale su Giuliano. Ho visto diversi film, ho letto alcuni libri.

Intervistatore: E lei che idea si è fatto in questa storia?

Ma la mia è l'idea di un ragazzo che essendo un pochettino preso da quel momento si sia trovato coinvolto in un gioco sicuramente più grosso di lui. Poi non è più riuscito a tirarsene fuori. Perché poi c'erano gli altri, tutti i seguaci, è diventato un leader forse non voleva fare lui quella cosa. Si è trovato in mezzo. Forse c'è stato un momento che questa cosa gli è piaciuta, si sentiva un po' protagonista.

Intervistatore: E la fine se la ricorda?

Io sulla fine ho un mio parere perché non penso che, innanzitutto ci sono molte cose che non quadrano sulla morte. Per questa sceneggiata della morte, dei proiettili che hanno sparato su quel corpo dopo che era morto, queste cose mi lasciano un po' perplesso. Ricordo che Mariannina spesso diceva mio fratello è vivo. Poi quando ci siamo allontanati come famiglia poi non ci siamo più visti. Però adesso dopo tutti questi anni… lui poteva essere che fosse andato là però siccome sapeva troppe cose chi lo aveva incaricato a cominciare da Portella, che è fin troppo ovvio che non è stato lui, né lui né i suoi uomini ma è stato il capro espiatorio di tutto un gioco più grosso. Quindi chi manovrava tutte queste cose aveva interesse affinché lui non potesse più parlare. Hanno fatto la sceneggiata e tutto ma era Giuliano. Ucciso magari in un altro modo però è lui.

Intervistatore: E queste teorie complottistiche, tipo quella di Casarrubea per esempio?

Io sono convinto che lui sia morto. Perché era un testimone scomodo. Anche perché adesso il tempo avalla questo tipo di ipotesi, anche perché adesso lui avrebbe una novantina d'anni.

Intervistatore: E lei invece se lo ricorda quanto era alto Giuliano?

Padre: Normale. Poco più alto di me.

Intervistatore: Quanto è alto lei?

1,55.

Intervistatore: Secondo lei era alto più di 1,70?

Padre: No. Non era altissimo.

Intervistastore: Ma a lei sono mai venuti a chiedere queste cose riguardanti l'altezza?

Padre: No nessuno.

Famiglia VII: Intervista III generazione

Intervistatore: Allora senti conosci la storia di Giuliano?

Diciamo per sentito dire. Attraverso il film che ci hanno fatto vedere a scuola alle elementari. Quindi ricordi molto vaghi.

Intervistatore: Quale?

Salvatore Giuliano di Rosi. Poi diciamo che l'ho rivisto perché i ricordi erano molto vaghi però sempre molto tempo fa anche perché è un film molto noioso. Siccome è un argomento di cui si sente parlare, però a noi forse da pure fastidio perché se andiamo fuori l'unico motivo per cui conoscono Montelepre è Salvatore Giuliano.

Intervistatore: Quindi sempre associazione Montelepre banditismo. E tu cosa pensi di Giuliano dato che siete parenti alla lontana.

Parenti pure così perché mio nonno è stato adottato.

Quindi io da quello che ho sentito dire penso che era un ragazzo che comunque si è ritrovato a fare il bandito perché tutto è cominciato per quei famosi sacchi di grano che aveva comprato in contrabbando, e che poi trovandosi in questa situazione ha sparato al carabiniere e poi è diventato cioè si è creato…

Intervistatore: Ti ricordi il periodo?

Nel 1940 e qualcosa però non mi sono mai interessata di approfondire.

Intervistatore: E senti quando era più piccola venivi qui e chiedevi ai nonni qualcosa su questa storia?

No mai. Appunto le cose che so sono legate al fatto che a scuola perché era un argomento famoso per Montelepre. Però credo di non averne mai parlato.

Intervistatore: Con i tuoi genitori?

Con mio padre una volta a casa abbiamo visto il film ma fu quell'unica occasione che lo hanno fatto in televisione e quindi essendo una cosa che parla del tuo paese quindi ok guardiamola.

Intervistatore: Ti ricordi qualche aneddoto episodio?

No. Perché comunque non è un argomento di cui si parlava spesso. Sarà capitato così, però niente che mi sia rimasta in testa.

Intervistatore: Mi sai dire cos'è Portella della Ginestra?

Sì stavano festeggiando la festa del primo maggio e poi dicono che sia stato, anzi ci sono diverse versioni sulla strage. C'è chi dice che è stato Salvatore Giuliano perché i colpi di mitra sono arrivati dalla montagna, c'è chi dice che comunque lui era stato mandato, cioè che era una cosa politica.

Intervistatore: Hai visto qualche film su Portella della Ginestra?

No. In Salvatore Giuliano di Rosi ci deve essere qualche scena.

Intervistatore: E come sei venuta a conoscenza di queste cose?

Questo perché parlandone. Perché sono cose che si conoscono fa parte della storia di Montelepre purtroppo. E anche perché a scuola Elementare mi ricordo che ci hanno fatto vedere il film perché c'era un mio compagnetto che suo nonno faceva una parte nel film.

Poi so soltanto che sia il nonno paterno che quello materno sono stati arrestati.

Intervistatore: Quanti mesi?

Testimone: Due mesi. Solo perché mi chiamavo Lombardo.

Figlio: Qui c'è una cosa graziosa da raccontare perché ha fatto cambiare le regole dell'Ucciardone. Tutte le mattine, siccome lui è stata sempre una persona serena, tranquilla,

pulita ecc…questa cosa di essere arrestato non l'ha digerita. Sentendosi innocente anche perché con Giuliano non si frequentavano più, perché dopo quella cosa della mangiata non si sono più frequentati. Sentirsi arrestato lo ha infastidito molto. Tutte le mattine, in cella erano quattro e appena aprivano le sbarre per portare da mangiare, loro dovevano alzarsi in piedi e a quel tempo si usava il cappello, e dovevano togliersi il cappello e dire buongiorno per primi però quello non rispondeva. Allora mio padre cominciò a dire agli altri, io domani mattina non mi alzo. Gli altri potendo sapere quali potessero essere le conseguenze dissero: *guarda Totò non lo fare perché qui non sei in condizione di poter discutere, qui dentro ci sono altri tipi di legge*. Lui deciso disse: *io domani mattina non mi alzo*. E così fece. Questi l'indomani chiesero perché non ti alzi e lui disse perché ogni mattina noi ci alziamo salutiamo e voi niente. Noi non siamo né porci e né delinquenti. E lo hanno portato dal direttore. Morale della favola dall'indomani mattina i secondini prima salutavano e poi si alzavano.

Intervistatore: Questa è una storia raccontata dal padre?

Figlio: Sì certo.

Un'ultima cosa: lei si ricorda se Salvatore Giuliano era un piccolo latin lover?

Testimone: Era un tipo normale.